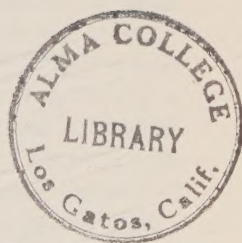


REVUE
BÉNÉDICTINE

TOME QUARANTE-CINQUIÈME

1933



ABBAYE DE MAREDSOUS,
Belgique.

1933

65838

v. 45
1933

BÉNÉDICTINE

Digitized by the Internet Archive
in 2024

LE CREDO PRIMITIF D'AFRIQUE.

Le Credo primitif d'Afrique nous est connu par des citations directes de Cyprien ; par des indications tirées de Tertullien ; et par sa forme postérieure, dans Augustin et autres écrivains. Augustin fut baptisé par Ambroise avec le Credo de Milan, et en conséquence beaucoup de ses sermons donnent la forme milanaise ; mais, après son retour en Afrique, il semble avoir amalgamé le Credo de Milan avec celui d'Afrique et c'est cette combinaison qui se voit dans les sermons 212 et 215. En conséquence, en retranchant les phrases communes aux deux formes, nous obtenons un résidu propre au Credo africain antérieur à cette date. Il y a en outre trois sermons qui lui sont faussement attribués, intitulés tous trois *Sermo de Symbolo ad Catechumenos* (Migne P. L. XL, pp. 637 et ss.) ; ils ont été écrits en Afrique, probablement vers la fin du Ve siècle. Plus tard nous avons encore les fragments du Credo dans les *Fragg.* 32 et 36 du *de Trinitate* de Fulgence de Ruspe (468-533) et dans son *de Fide ad Petrum*, ch. 6r. Il est inutile de descendre plus bas.

Cyprien donne deux extraits du Credo interrogatoire d'Afrique, qui, à cette époque, à part le « Crois-tu ? » répété en place de « Je crois », était probablement le même que la forme déclarative. « Mais si quelqu'un objecte que Novatien tient la même loi que tient l'Église catholique, baptise avec le même Credo que nous baptisons, reconnaît le même Dieu et Père, le même Christ le Fils, le même Esprit-Saint, et que pour cette raison, il peut réclamer le pouvoir de baptiser, vu qu'il ne semble pas différer de nous dans l'interrogation baptismale : que quiconque pense que l'on peut faire cette objection sache avant tout qu'il n'y a pas une même loi du Credo ni une même interrogation commune à nous et aux schismatiques. Car lorsqu'ils disent : « Crois-tu à la rémission des péchés et à la vie éternelle par la Sainte Église ? », ils mentent dans leur interrogation, puisqu'ils n'ont pas l'Église » (*Ép.* LXIX, 7, à Magnus). « Mais bien plus, l'interrogation même qui est faite au baptême témoigne de la vérité. Car quand nous disons : « Crois-tu à la vie éternelle et à la rémission des péchés par la Sainte Église ? » nous signifions que la rémission des péchés n'est accordée que dans l'Église » (*Ép.* LXX, 2, à Januarius).

En cette matière, rien à trouver dans Tertullien ; ni aide, ni difficulté, vu qu'aucune de ces phrases ne se rencontre dans ses extraits de la « Règle de Foi ».

Ces citations nous laissent quelques doutes quant à l'ordre des deux derniers membres de phrase, mais ce doute est dissipé par Augustin, *Sermo* 215, 9 : Videtis, certe, carissimi, etiam in ipsis sancti Symboli verbis, quomodo conclusioni omnium regularum, quæ ad sacramentum fidei pertinent, quasi supplementum quoddam additum, ut diceretur *per sanctam ecclesiam*... Quo *remissionem peccatorum et resurrectionem carnis et vitam aeternam per unam veram et sanctam ecclesiam catholicam* apprehendere valeatis ; texte appuyé par saint Augustin *Sermo ad Catechumenos* I, xii, 23, : Hoc sequitur etiam in isto sancto Symbolo, quod post *resurrectionem carnis* credamus et *in vitam aeternam*.

Nous pouvons donc rédiger le Credo africain tel que nous le déduisons des écrits de Cyprien :

Credo in Deum Patrem ;
 in Christum Filium ;
 in Spiritum Sanctum ;
 Remissionem peccatorum
 Et vitam aeternam per sanctam ecclesiam.

La première réflexion qui nous vient est que ce Credo n'est pas romain. Toutes les preuves tendent à montrer que dans le Credo romain, primitif ou postérieur, les mots relatifs à l'Église suivent immédiatement ceux sur l'Esprit-Saint, tandis que *vitam aeternam* n'y fut ajouté qu'après le IV^e siècle.

Et le caractère non-romain du Credo apparaît de nouveau dans le caractère non-romain du rite africain, pris dans son ensemble. Il semble, en effet, autant qu'on peut le reconstituer par des citations, être apparenté, sauf pour la place de *Pax*, au Mozarabe, bien que partiellement romanisé au temps de S. Augustin (v. W. C. Bishop, *J. T. S.* XIII, pp. 250-277).

De ces faits nous pouvons tirer deux corollaires. Si la « Règle de Foi », telle que la donne Tertullien, peut apporter quelque indication sur le Credo de son temps, elle nous éclaire sur le Credo d'Afrique et non pas sur celui de Rome, que l'on prenne celui-ci à part ou combiné avec Irénée, Justin le martyr, Hippolyte ou n'importe quelle autre autorité. Cette considération enlève toute valeur à l'argument de Burn dans son *Introduction*, pp. 48-53.

En second lieu, les traits orientaux dans le rite mozarabe et la

phrase orientale *vitam aeternam* suggèrent, si elles ne le prouvent pas, que l'Afrique reçut l'Évangile de l'Orient. Augustin nie expressément qu'elle l'ait reçu de Rome : Non mediocris utique auctoritatis habebat (Carthago) episcopum qui posset non curare conspirantem multitudinem inimicorum, cum se videret et Romanae Ecclesiae... et ceteris terris, unde evangelium ad ipsam Africam venit... esse conjunctum (*Ep.* XLIII, ii, 7 à Glorius etc...); et il affirme non moins expressément qu'elle le reçut de l'Orient : Pars autem Donati... non considerat... ab illa radice orientalium ecclesiarum se esse praecisam, unde evangelium in Africam venit (*Ep.* LII, 2 à Séverin). La coïncidence de la forme du Credo que donnent les citations de Cyprien, du type de la liturgie, et des affirmations d'Augustin est décisive.

Deux traits doivent encore être relevés avant de rechercher les influences des Credo orientaux que suggèrent ces constatations.

Le Credo africain de date plus récente semble avoir porté *Credo* avant chacun des trois articles : Credimus et in Filium Ejus ; Credimus ergo in Jesum Christum ; Credimus et in Spiritum Sanctum, Aug. S. 215. Credimus in Filium Ejus ; Credimus et in Spiritum Sanctum. Ps. Aug. S. I. Credimus et in Spiritum Sanctum, S II ; Credo in Spiritum Sanctum, S. III. Credo in Jesum Christum, Fulgentius, *Frag.* 32 ; et il est plus probable que ce soit une donnée ancienne qu'une introduction postérieure. La même triple répétition se trouve dans le Credo de Jérôme, qui ajoute un quatrième *Credo* : Credo remissionem peccatorum in sancta ecclesia catholica, présentant ainsi une sorte de parallèle pour la séparation des articles sur l'Esprit-Saint et l'Église, que l'on voit dans Cyprien.

A cette seconde caractéristique nous pouvons comparer le Credo du papyrus de Dêr Balyzeh : « Et en l'Esprit-Saint ; et en la résurrection de la chair ; et la Sainte Église catholique » ; les Credo Copte et Éthiopien (Hahn 3, pp. 158 et 159) ; ainsi que le Credo d'Arius et d'Euzoius (*ib.*, p. 257).

Je n'entends pas pour autant suggérer que le Credo africain est dérivé de celui d'Égypte, mais cette séparation est un trait non-romain et a des parallèles en Orient.

Nous avons également le droit d'ajouter au texte de Cyprien pour le premier article, le mot *omnipotentem*, qui est dans les formules du Credo de l'*Epistola Apostolorum*, le papyrus de Dêr Balizeh, le Credo abrégé de l'Ordo de l'Église d'Égypte, et dans la Règle de Foi donnée par Tertullien de *Virg. Vel. C.* 1.

Au second article, ces trois Credo orientaux donnent *Jesum Christum*, qui apparaît dans Tertullien *de Virg. Vel.* et *adv. Prax.* (bien que *de Praescr.* c. 36 porte *Christum Jesum*), et *Jesum Christum* est indubitablement la forme postérieure ; nous pouvons de même ajouter *Ejus* d'après le papyrus de Dêr Balizeh, l'Ordo Égyptien et Tertullien *de Virg. Vel.* et *de Praescr.* c. 13, tandis que dans *Adv. Prax.* C. 2, il a *Filium Dei*.

Il semble également probable qu'il y avait dans le premier article quelque affirmation de l'activité créatrice de Dieu. En traitant du baptême, Cyprien écrit : *Numquid hanc Trinitatem Marcion tenet ? Numquid eundem asserit, quem et nos, Patrem Creatorem ? Numquid eundem novit Filium Christum de Maria Virgine natum qui servus factus est, qui peccata nostra porterit, qui mortem moriendo vicerit, qui resurrectionem carnis per Semetipsum primum initiaverit et discipulis suis, quod in eadem carne resurrexisset, ostenderit ?* (*Ep.* LXXIII, 5, à Jubaianus). Comme le second article contient des mots qui n'étaient pas dans le Credo, nous ne pouvons pas presser les termes du premier ; pourtant *asserit* semble impliquer une citation tandis que *novit* affirme simplement une croyance. Mais Cyprien n'est pas seul ; *Mundi Creatorem* se rencontre dans le Règle de Foi africaine donnée par Tertullien *de Virg. Vel.* C. 1, *de Praescr.* c. 13 ; *Conditorem universitatis* dans *Praescr.* c. 36. Bien que des différences textuelles montrent clairement que Tertullien ne cite pas mot à mot une formule de Credo, on peut conclure de ces indications qu'il y avait quelque expression équivalente dans le Credo africain de son temps. Augustin a *visibilium et invisibilium Creatorem* dans S. 212 ; *universorum Creatorem* dans S. 215 et cette dernière expression se retrouve dans Fulgence *Frag.* 36 ; de son côté Justin le martyr a « le Père de tout et Seigneur Dieu » dans *AP.* i, 46 ; « Le Père de l'univers et Seigneur Dieu » dans *Ap.* i, 61, deux fois à propos du baptême ; « Le Père de l'Univers » *Ap.* i, 65, en rapport avec l'Eucharistie ; et « Le Père et Fabricateur de toutes choses » dans *Ap.* ii, 10, dans une citation de Platon, *Timée*, 28 c ; enfin « Père de l'Univers » se trouve aussi dans le Credo baptismal Marcosien donné par Irénée. Tout cela rend probable l'existence d'une déclaration sur ce point dans quelque Credo d'Asie-Mineure avant le temps de Cyprien. S. Augustin affirme que le Christianisme vint en Afrique des « Églises d'Orient » ce qui, dans sa pensée, désigne presque certainement l'Asie-Mineure ; on trouve une expression correspondante dans la Règle de Foi donnée par Tertullien

et dans le Credo postérieur de l'Afrique ; on peut admettre que Cyprien témoigne qu'une proposition de ce genre se trouvait à la fois dans le Credo de Marcion et dans celui d'Afrique. Chacun de ces arguments ne donne qu'une probabilité, mais leur force de convergence est considérable, et, si le Credo africain contenait quelque affirmation semblable, elle prit sans aucun doute la forme *universorum Creatorem*.

Nous arrivons ainsi à :

Credo in Deum Patrem omnipotentem (universorum Creatorem ?) ;

Credo in Iesum Christum Filium Ejus ;

Credo in Spiritum Sanctum ;

Remissionem peccatorum ;

Et vitam aeternam per sanctam ecclesiam.

Le papyrus de Dêr Balizeh et le second, c'est-à-dire le plus court credo de l'Ordo de l'Église d'Égypte justifieraient l'addition au second article du mot *unicum*, et au premier également de *Dominum nostrum* ; mais aucune de ces additions n'est appuyée sur Tertullien.

Nous n'osons aller beaucoup plus loin. Les Credo de l'*Epistola Apostolorum*, le plus court credo de l'Ordo de l'Église d'Égypte, élagué de ses formules clairement post-nicéennes, et le papyrus de Dêr Balizeh n'ont que cinq articles, le Credo des Marcosiens, six articles. Le témoignage de Tertullien semble se ranger du même côté : *Tanta simplicitate sine pompa, sine apparatu novo aliquo, denique sine sumptu, homo in aqua demissus, et inter pauca verba tinctus*, dit-il dans le *de Baptismo* c. 2 ; *amplius aliquid respondentem quam Dominus in evangelio determinaverit*, dans le *de Cor.* c. 3 ; et même si nous traduisons *amplius aliquid* par « une addition considérable » ce texte ne peut dire plus que nous n'avons dit.

Nous pourrions nous arrêter ici, mais il y a encore deux points intéressants à relever au sujet des formes postérieures du Credo. Caspari (*Quellen* III, p. 92, n. 174) est probablement dans le vrai en conjecturant que le Credo, qui est la base des trois sermons du ps. Augustin, portait : *natum... crucifixum... sepultum... resurrexit*. C'est ce qu'on peut conclure aussi d'Augustin S. 215 : *Credimus ergo in Iesum Christum dominum nostrum, natum de Spiritu Sancto ex Maria Virgine, et, audi et crede natum de Spiritu ex Maria Virgine*, où l'on a l'impression nette de citations

directes, tandis que, en d'autres endroits, la forme semble imposée par la construction de la phrase.

Cette combinaison de participes passés avec un verbe à l'indicatif a un parallèle dans le Credo de Nicetas de Remesiana : *natum ex Spiritu Sancto et ex Virgine Maria, passum... crucifixum, mortuum, tertia die resurrexit.*

Au premier article une longue addition fut faite à une époque préaugustinienne : *Ut credatis in Deum Patrem omnipotentem, invisibilem, immortalem, regem saeculorum, visibilium et invisibilium Creatorem, S. 212 ; Credimus in Deum Patrem omnipotentem, universorum Creatorem, regem saeculorum, immortalem et invisibilem, S. 215 ; Fides itaque catholica haec est, omnipotentem, immortalem, atque invisibilem credere Deum Patrem : omnipotentem, immortalem, atque invisibilem credere Deum Filium... omnipotentem, immortalem atque invisibilem credere Spiritum Sanctum... Ps. — Aug. S. I. Credimus ergo in Deum immortalem et invisibilem, S. II ; Confiteamur, intelligamus habere nos regem immortalem et invisibilem, S. III ; Credere in Deum omnipotentem... universorum Creatorem... regem saeculorum... immortalem et invisibilem, Fulgentius Frag. 36.*

L'ordre des mots varie un peu dans Augustin, et nous donnerions probablement la préférence à Fulgence. La phrase ne se rencontrait certainement qu'au premier article, et je pense que nous pouvons dire que, dans son ensemble, elle ne remonte pas jusqu'au temps de Cyprien.

Le parallèle le plus proche en date, semble être *invisibili et impassibili*, que Rufin dit avoir ajouté au Credo d'Aquilée, *haereseos causa Sabelli*, et, malgré la triple répétition dans le premier sermon du Ps. Augustin, l'addition au Credo d'Afrique peut être due à la même cause, et la raison en avoir été oubliée au Ve siècle.

On verra que je ne me suis appuyé sur les citations de Tertullien de la « Règle de Foi » qu'en confirmation des attestations prises ailleurs ? Je tiens que c'est la seule méthode légitime. A la prendre comme citations d'un Credo, l'exposition de Tertullien pèche par défaut : il n'a rien qui corresponde aux articles sur l'Église ou sur la rémission des péchés ; et par excès : il est très improbable que *unum* se soit trouvé dans le premier article du Credo africain, vu qu'il est impossible de donner une raison de son omission subséquente, et certain que ni *unicum* (de *Virg. Vel. c. 1 ; adv. Prax. c. 2.*), ni *Verbum* ou *delatum* (de *Praescr. c. 13*)

ne figurait dans le second. Si nous en jugeons par les variations dans l'expression, p. ex. *receptum in caelis* (*de V. v.*) *in caelos ereptum* (*de Pr.*) *in caelo resumptum* (*adv. Prax.*), nous devons conclure ou bien que ces citations sont trop libres pour permettre des déductions satisfaisantes, ou qu'il citait d'après différents Credo (Caspari s'est appuyé sur un raisonnement semblable pour décider qu'Augustin cite tantôt le Credo de Milan, tantôt la version « milanisée » du Credo d'Afrique) ou qu'il ne cite aucun Credo ; et cette dernière conclusion est la vraie. Le langage même de Tertullien montre que ce qu'il donne est l'enseignement commun de toute l'Église catholique et non le Credo local de Rome, de l'Afrique ou d'ailleurs. Et cet enseignement n'embrassait pas seulement des matières de Foi, mais des matières de pratique : *Videamus quid didicerit* (*ecclesia Romana*), *quid docuerit*, *quid cum Africanis quoque* (aussi bien qu'avec d'autres) *contesserarit*. *Unum Deum novit*, *Creatorem universitatis...* *legem et prophetas cum evangelicis et apostolicis litteris miscet* ; *inde potat fidem* ; *eam aqua signat*, *Spiritu Sancto vestit*, *eucharistia pascit*, *martyrio exhortatur* (*de Preascr.* c. 36). Il n'y a pas là affirmation d'identité de Credo, mais d'unité aussi bien dans la pratique que dans la foi. Il est très peu probable que le Credo romain ait renfermé à cette date *Unum*, et certain qu'il ne renfermait pas *Creatorem universitatis*. On peut appliquer ici la critique que Burn fait de Bornemann (*Introd.* p. 39) : « Extraire toutes les phrases de Credo les plus usitées... ce procédé ne mènera pas à retrouver les Credo. » Si nous comparons la « Règle de Foi » ou de « Croyance » donnée par Irénée, Clément, Origène, Cyprien, Novatien avec les Credo du second siècle que nous connaissons, nous verrons que celle-là renfermait bien plus que ceux-ci n'expriment. Sur ce point, on n'a jamais donné réponse ou réfutation à Harnack (*Apostles Creed*, p. 54-58) Amundsen (*Theologisch Tijdschrift* 1912, et *J. T. S.* XIII, p. 574-580) et Mason (*Swete's Essays on the Early Church*, p. 51-52) et il serait bon de garder présent à l'esprit la remarque de ce dernier, que « Credo baptismal et *Regula Veritatis* ne sont pas termes interchangeables », sous peine de voir les arguments autres que ceux de Harnack « viciés par ce point de départ ».

LA BÉNÉDICTION ROMAINE DU LAIT ET DU MIEL DANS L'EUCHOLOGE BARBERINI.

Le célèbre euchologe du fonds Barberini (*Barb. gr.* 336)¹, qui se trouve être notre plus important témoin du rit byzantin², présente sur sa dernière page (563), — au lieu du texte grec, si soigneusement gratté qu'il n'en reste que deux ou trois vestiges, à peine perceptibles³, — une formule latine qui ne laisse pas d'être notable. Il est vrai, pour le dire tout de suite, que la dernière portion du manuscrit, formée matériellement de quatorze feuillets (p. 536-563), et d'ailleurs lacuneuse⁴, n'est plus maintenant à la place qu'elle occupait certainement encore au XV^e siècle. Ces feuillets sont le reste de prescriptions tirées des *Constitutions Apostoliques*⁵, et devaient être disposés au début même du volume, immédiatement avant les « liturgies ». La copie du texte latin remplace donc, sans doute, un bref passage des *Constitutions*⁶, et faisait ainsi face à la première prière de la liturgie de saint Basile⁷. L'interpolateur a pu choisir cet endroit parce que la plus grande partie de la page devait être encore libre. Tout ceci, du reste, n'importe pas beaucoup, si ce n'est qu'il vaut mieux se représenter les choses à peu près comme elles se sont passées.

L'écriture est une onciale lourde et plutôt grossière, mais

1. C'est la nouvelle cote, de la Bibliothèque Vaticane. Il était désigné auparavant : *Barb. III.* 55. Sur le feuillet de garde, il y a une autre cote moderne, pareillement périmée, que Swainson a employée : *N. A.* 77. — Le volume est d'un petit format (190 × 130), et paginé. La reliure est moderne et sans armes ; je ne saurais la dater exactement.

2. Cf. C. A. SWAINSON, *The Greek liturgies*, 1884, p. XV ; F. E. BRIGHTMANN, *Eastern liturgies*, 1896, p. LXXXVIII sq. On sait que J. GOAR a fait passer presque toute la substance de l'euchologe dans son grand ouvrage qui porte le même nom (Paris, 1647).

3. On les soupçonne, plutôt qu'on ne les voit, en haut et à droite, près de la marge intérieure.

4. On distingue un ternion (p. 536-547) et un quaternion (p. 548-563) ; le ternion est incomplet, comme on peut s'en rendre compte d'après l'analyse de F. X. FUNK, *Didascalie et Constitutiones Apostolorum*, I (1906), p. XXVIII ; il doit y avoir d'autres vides encore.

5. Livre VIII, c. XLVII, can. 64-70, 75-84 ; c. XLVIII, § 1-3 ; c. IV-V et XVI-XXVII. FUNK a relevé les variantes. Tous ces morceaux traitent des ordinations et jouaient bien ainsi le rôle d'une préface.

6. Le titre seul existe en onciale rouge au bas de la page précédente (562) : ΔΙΑΤΑΞΙΣ ΑΠΟΣΤΟΛΩΝ ΜΥΣΤΗΚ(Η)Σ ΛΑΤΡΙΑΣ.

7. Cf. BRIGHTMANN, *op. laud.*, p. 309¹.

encore naturelle, qu'on ne saurait dater, telle quelle, plus tard que le début du IX^e siècle. Personnellement, je dirais : vers 800, sans exclure même les dernières années du VIII^e siècle. Toutefois, une marge de vingt ans environ se laisse concevoir : soit 795-815. Quant au lieu, ou plutôt au milieu de la transcription, je n'hésite pas davantage, suivant nos critères paléographiques, à mettre la France hors de cause. D'autre part, les formes de l'orthographe indiquent nettement l'Italie. Pour l'instant, ne cherchons pas à préciser davantage.

Le texte latin est, en sa tenue matérielle, d'une barbarie remarquable. Le clerc qui l'a copié devait être extrêmement ignorant en fait de grammaire. Les rédactions parallèles, reproduites au-dessous, permettent de tout entendre, sans commentaire. Cette formule liturgique est, en effet, des plus vénérables, comme l'usage lui-même qu'elle exprimait, quoique celui-ci ait été modifié successivement, puis ait fini par disparaître.

Un breuvage symbolique d'eau, de lait et de miel était administré aux néophytes aussitôt après la communion, dans les Églises latines, peut-être aussi en Égypte. Il n'est pas interdit de donner à cette cérémonie une origine apostolique ; en tout cas rejoint-on un ensemble d'images et d'idées qui devaient être familiers aux chrétiens du second siècle¹, et nous avons maintenant, à cet égard, le témoignage explicite d'Hippolyte, dans sa « Tradition »². N'ayant pas à faire l'histoire du rite, qui a déjà été esquissée³, je m'en tiens à sa formule.

Le recueil de Vérone qu'on a coutume d'appeler Léonien nous livre la « bénédiction » latine en son état premier et dans son vrai contexte, à savoir l'antique canon ou prière consécatoire, dont elle formait ainsi la conclusion dans la messe de la vigile baptismale, à Pâques et à la Pentecôte⁴. Ce même texte, tel qu'il se présente dans la copie du VII^e siècle, devait être en usage à Rome aux IV^e et V^e. Bien plus, rien n'interdit de supposer qu'il correspond à une rédaction grecque du III^e. Toutefois, Hippolyte qui atteste le rite n'en prescrit pas les termes ; ceux-ci, apparemment, étaient encore laissés au choix du célébrant, au début du III^e siècle. Le latin, néanmoins, peut être la simple trans-

1. Cf. R. H. CONNOLLY, *The so-called Egyptian Church order*, 1916, p. 87.

2. Voir *ibid.*, p. 87-94.

3. Outre CONNOLLY, dernier venu, voir MARTÈNE, *De antiquis ecclesiae ritibus*, l. I, c. I, art. XV, § 16 : éd. d'Anvers (1736), t. I, col. 156 ; C. L. FELTOE, *Sacramentarium Leonianum*, 1896, p. 180 ; A. FRANZ, *Die kirchlichen Benediktionen in Mittelalter*, I (1909), p. 594-603.

4. Dans l'édition de MURATORI, *Liturgia Romana Vetustas*, I (1748), 318 sq. ; dans l'édition manuelle de FELTOE (voir ci-dessus), p. 25, l. 6-12.

position d'une formule grecque devenue typique vers le milieu du même siècle.

Jean Diacre, au VI^e siècle, écrivant à Sénarius¹, nous fait mesurer une seconde étape dans le développement du rite. L'eau a disparu, comme premier ingrédient du breuvage ; il n'est plus question que du lait et du miel. Cependant, la formule supposée ne fut modifiée que le moins possible ; on cessait de nommer « l'eau » expressément (*fons aquae uitae perennis*) ; mais on retenait le terme *fons*, pour l'appliquer hardiment au breuvage lui-même (*fons lactis et mellis, fons perennis*). Ses barbarismes à part, le texte latin de l'euchologe Barberini a toute chance de nous restituer la prière que commente Jean Diacre ; et c'est là son grand intérêt. Notre exemplaire du vieux Gélasien, compilé par une main gallicane et pour l'usage gallican, n'a pas conservé cette formule ; mais Franz a bien vu qu'une rubrique relative à la vigile de la Pentecôte, et se référant elle-même à la vigile de Pâques, y fait allusion : « *Item infra actionem Hanc igitur dicis, sicut et in nocte sancta, et de creaturis benedicendis* »².

Au contraire, toutes les données que nous avons sur la composition de la liturgie romaine depuis le VII^e siècle témoignent de l'absence du rite, dans l'usage public et consacré. Par suite, c'est saint Grégoire qui, pour quelque raison, a voulu l'écarter, lors de sa mise au point, définitive, du sacramentaire. Ce nouveau règlement a fini par avoir son plein effet, mais non pas sans une revanche fortuite, et qui fut assez brillante, de la pratique condamnée. Rite et texte ont disparu officiellement. Ni les Gélasiens du VIII^e siècle ni l'*Hadrianum* ni les *Ordines romani* ne les recommandent plus. En France, il ne semble pas qu'ils aient jamais pénétré, sauf plus tardivement et par occasion, sous le couvert des pontificaux réformés dont je vais rappeler brièvement le succès.

L'antique formule étant restée hors du domaine de la renaissance carolingienne, elle n'aurait dû survivre d'aucune manière à cette mesure d'ostracisme. Cependant, si grande est la force de la coutume que la bénédiction du lait et du miel subsistait encore, à peine modifiée, en certaines régions de l'Italie, comme une pièce libre du rituel pascal. Le principal témoin de cette survivance est le fameux « *Ordo Romanus antiquus* », de

1. P. L., LIX, 405 (§ 12).

2. MURATORI, *op. laud.*, 599 ; dans l'édition de H. A. WILSON, *The Gelasian Sacramentary*, 1894, p. 120 ; cf. FRANZ, *op. laud.*, p. 599.

M. Hittorp¹, agencé très probablement, suivant la récente démonstration de M. Andrieu², à Saint-Alban de Mayence, vers 950, au moyen d'éléments divers, ramenés principalement d'Italie. La fortune de cet *Ordo* a été prodigieuse³, notamment en déterminant l'évolution du pontifical romain. Dans ce contexte, puis dans les succédanés (je veux dire certains pontificaux tributaires de l'*Ordo*)⁴, la *Benedictio lactis et mellis* a donc été divulguée et répétée un très grand nombre de fois. Les exemplaires de cette catégorie, si l'on en juge par ceux qui nous sont parvenus, ont dû circuler au XI^e siècle dans toute la chrétienté d'Occident, tout d'abord en Allemagne et dans l'Italie, fort germanisée à cette époque, puis de là et de proche en proche, en certaines parties de la France et, davantage encore, peut-être, en Angleterre.

Mais je suis disposé à croire, d'autre part, que de la source à laquelle avait puisé le compilateur rhénan, ou d'une source voisine et semblable, sont issues les formules de quelques missels, tels ceux de Léofric et de Robert de Jumièges, qui offrent des variantes plus proches du texte ancien⁵.

Néanmoins, de part et d'autre, l'on a perdu — sauf dans le missel de Léofric, où l'antique clausule tient bon, en vertu de l'habitude — l'attache au canon⁶, qui fait le prix de la rédaction

1. *De divinis catholicae ecclesiae officiis ac mysteriis*, 1568, p. 79.

2. *Les Ordines Romani du haut moyen âge*, p. 495, 505.

3. Voir *ibid.*, p. 507 sq.

4. M. ANDRIEU cite en particulier trois pontificaux du XI^e siècle : Bamberg *Lit.* 54, fol. 105 sq. (valant un original de Mayence) ; Metz 334, fol. 67 ; Munich 6425 (de Freising), fol. 254^v. Cf. *ibid.*, p. 69, 167, 230. Ces mêmes manuscrits rentrent, au surplus, dans la tradition du pontifical romano-germanique (cf. p. 497, 537, 540 sq.). FRANZ (*op. laud.*, p. 606 sq.) reproduit le texte de la bénédiction d'après le manuscrit de Saint-Gall 338, qui serait du X^e siècle. Il a édité aussi un rituel de Saint-Florian du XII^e siècle, dans lequel la même formule reparait (*Das Rituale von Sankt Florian*, 1904, p. 105). Il doit exister beaucoup d'autres recueils du même genre.

5. *The Leofric Missal* (ed. F. E. WARREN, 1883), p. 224 ; *The Missal of Robert of Jumièges* (ed. H. A. WILSON, 1896), p. 280. Noter surtout les premiers mots qui réintroduisent la formule du IX^e siècle : *Benedic domine creaturas fontis lactis et mellis*... Ces deux missels appartiennent au XI^e siècle ; on admet que, dans l'un et dans l'autre, les éléments les plus anciens et les plus originaux, proviennent de la Lorraine ou des Flandres. La relation avec les contrées germaniques est donc probable encore. Si l'activité liturgique fut grande et déterminante, depuis le milieu de VIII^e siècle, dans la France carolingienne, il faut reconnaître que le tour de l'Allemagne suivit, sous l'hégémonie du Saint-Empire, à partir du milieu du X^e siècle environ et jusqu'à la fin du XI^e ; au point de départ de chaque période, on s'alimenta aux réservoirs italiens. Ceci dit seulement pour donner un aperçu très général de la situation et des facteurs respectifs.

6. Mais il faut observer que la tradition de l'*Ordo Romanus antiquus* reste fidèle au contexte de la messe pascale. De ce côté, le vrai sens du rite était fortement sauvegardé.

conservée dans l'euchologe ; il ne s'agit plus guère désormais que d'une bénédiction banale, comme les pontificaux et les rituels de la fin du moyen âge en produisent à foison.

Le nouveau texte, en résumé, correspond, dans sa grossièreté naïve, à l'état intermédiaire, duquel Jean Diacre le premier décrit l'image ; il s'inscrit par là au centre même de la tradition, et c'est aussi sous l'autorité de Jean Diacre qu'on peut le qualifier de romain.

Je ne pouvais moins faire, pourtant, que de le publier en premier lieu. Il est reproduit ligne à ligne et sans corrections, tel qu'on le lit encore sans grande difficulté. Aussitôt après, je propose, l'un près de l'autre, tout en soulignant leurs différences, le texte dir « léonien » (II) et, d'après Hittorp, celui de l'« *Ordo Romanus antiquus* » (III). En note, je réunis, relativement à ce dernier texte, les variantes de cinq témoins (*FGLMR*)¹, qui suffisent, à mes yeux, tant à le confirmer d'ensemble, qu'à donner une idée de l'espèce, vraisemblablement bipartite.

[I]

*benedictio lac et
mel*² *benedic d(omi)ne as cre
aturas fonte lactis*³
et melis : et pota fa
5 *mulis tuis de hoc fon
tis p(er)regnis : quod*⁴
*sp(iritu)s ueritatis. et
nutri eos de hoc mel
et lactes tu enim d(omi)ne*
10 *p(ro)misisti patribus*

1. *F* est le rituel de Saint-Florian, édité par FRANZ (voir ci-dessus) ; *G*, le manuscrit de Saint-Gall, employé par le même dans son ouvrage sur les Bénédictiones ; *L*, le missel de Léofric ; *M*, le rituel de Maffei, imprimé par MURATORI (*op. laud.*, II, 505 sq.) ; *R*, le missel de Robert de Jumièges. Il est assez apparent que *FGM* dépendent immédiatement de l'*Ordo* de M. Hittorp. Au sujet de *LR*, je me suis expliqué plus haut ; il n'est pas improbable, me semble-t-il, que leur rédaction se tienne en dehors de celle de l'*Ordo*, mais bien sur le même plan.

2. Le titre ne se distingue en rien de la suite ; je le donne espacé pour que la lecture soit plus claire.

3. Le *c* a été écrit après coup, au-dessus de la ligne. Dans ce passage, le modèle devait porter : *fontis lactis et mellis*, comme les missels anglais (Léofric, Robert) et le Léonien lui-même, dans lequel, pourtant, *fontis* avait une valeur propre (=eau, et non pas breuvage). Noter que, aussitôt après, le copiste a écrit inversement *fontis* pour *fonte*.

4. Suppléer ici *est*, qui devait être dans le modèle et a été omis par mégarde.

- n(ost)ris abraham et isahc*
et iacob dicens intro
ducam bos in terra flu
ente lac et mel : coniunge
 15 *d(omi)ne famulos tuos sp(iritu)m*
s(an)c(tu)m sicut coniunctus
est ohc lac et mel : in
(chris)to¹ i(esu)m d(omi)n(u)m
n(ost)ru(m)² per quem
[ec om]nia³ d(omi)ne semp(er) uona
 20 *creas p(er) e[umdem ?]⁴*

[II]

[III]

BENEDICTIO LACTIS ET MELLIS

Benedic domine *et* has tuas
 creaturas *fontis*, mellis et lactis,
 et pota famulos tuos *ex hoc fonte*
aquae uitae perennis, qui est spi- 5
 ritus ueritatis, et enutri eos de
 hoc lacte et melle, *quemadmodum*
<promisisti> patribus
 nostris Abraham, Isaac et Iacob,
introducere te eos in terram pro- 10
 missionis, terram fluentem melle
 et lacte. Coniunge *ergo* famulos
 tuos domine spiritui *sancto*,
 sicut coniunctum est hoc
mel et lac quo caelestis terrenaque 15
substantiae significatur unitio in
 Christo Iesu domino nostro, *per*
quem haec omnia etc.

Benedic domine has
 creaturas lactis et mellis,
 et pota famulos tuos fonte
 perenni, qui est spi- 5
 ritus ueritatis, et enutri eos de
 hoc lacte et melle. *Tu enim do-*
mine promisisti patribus nostris
 Abraham, Isaac et Iacob, *dicens :*
 10 *Introducam uos* in terram repro-
 missionis, terram fluentem lacte
 et melle. Coniunge do-
 mine famulos tuos *spiritu caritatis*
et pacis, sicut coniunctum est hoc
 15 *lac et mel*
 in Christo Iesu domino nostro,
qui tecum uiuit et regnat.

1. C'est-à-dire *Xpo* normal, avec un trait supérieur.

2. Ainsi *nru* avec un trait.

3. *om* est sûr, *ec* probable (cf. *as* l. 2) ; il n'y a pas de place pour *h*.

4. *e* est sûr ; de la suite, on n'aperçoit plus que de faibles vestiges.

1. benedictio] *om.* F, fontis *add.* L mellis] oratio in pascha *add.*
M 2 domine] *et add.* L has *om.* R ; hanc creaturam FG 3 crea-
 turas] fontis *add.* LR 4 tuos] de *add.* FG de hac *add.* LR 6 qui]
 quod G ; — qui est spiritus] in spiritu F ; — est] es L ; — qui est sp. ueritatis.
om. R et *om.* F 7 hoc] fonte *add.* R lacte et *om.* F melle et
 lacte L mellis et lactis R 8 tu enim domine] domine sicut F 9 abra-
 ham M 11 promissionis FGM, in *add.* F terram *om.* MR 12
 lacte et melle fl. FG lac et mel MLR 14 spiritui L ; sancto *add.*
 FGLR carit. et pacis *om.* FLR 17 iesu christo M 18 qui tecum
 u. et r.] per quem omnia domine L, *om.* R tecum *etc. om.* FG u. et
 r. *om.* M



Revenons pour un moment au manuscrit de l'euchologe Barbarini ; car la formule latine jette quelque lumière sur son odyssée et limite même sa date d'une façon appréciable.

Au dire des experts, l'onciale calligraphique dont il est écrit, d'une seule venue, peut remonter aux environs de l'an 800. Par sa nature même, il rentre dans le cadre de l'Orient byzantin. Constantinople est le nom le plus naturel qu'on puisse, en pareil cas, mettre en avant, quand il s'agit d'un ouvrage soigné ; mais ce n'est qu'une indication conjecturale et qu'il faudrait tâcher de vérifier. On a fait remarquer que « les très pieux *basileis* » et « la *basilissa* qui aime le Christ », ainsi rappelés d'accord au cours de la grande intercession litanique¹, devaient être d'une part Constantin VI (6 sept. 780-19 août 797) et l'une de ses deux femmes, Marie, épousée en 788, puis répudiée, ou bien Théodote, épousée en 795, d'autre part l'impératrice-régente Irène, veuve de Léon IV². La prière latine ayant été insérée également vers l'an 800, il ressort du rapprochement de ces faits matériels que le texte grec a été transcrit plutôt d'assez bonne heure, sous le règne de Constantin VI. Il en ressort, de plus, que, la copie à peine achevée, l'ouvrage fut apporté en Italie, pour être offert vraisemblablement à quelque dignitaire ecclésiastique, puisque le cadeau de ce livre élégant, — non pas somptueux, — ne pouvait être fait au premier venu ; mais aussi que, passé entre des mains latines, il perdit tout de suite son utilité. Le nouveau possesseur ne songea point à un meilleur emploi de ce petit volume, facile à manier, qu'à faire tracer, ou à tracer lui-même, sur une page demeurée blanche aux trois quarts, un texte de la liturgie pascale que son sacramentaire ne contenait pas. C'était accorder peut-être, au moins par l'intention, un médiocre honneur au recueil des liturgies byzantines ; car l'addition latine est grossièrement faite, à tous égards. En réalité cependant, c'était associer de quelque manière l'euchologe au culte solennel ; et, surtout, n'oublions que, grâce à ce procédé, une relique insigne qui eût sans doute péri en Orient, selon la loi brutale qui préside au destin de la plupart des livres usuels, a été sauvée pour la postérité, en ce coin de l'Occident où elle avait trouvé gîte.

Qu'advint-il ensuite, durant le moyen âge ? Le seul ren-

1. Cf. SWAINSON, *op. laud.*, p. 92.

2. Cf. BRIGHTMANN, *op. laud.*, p. LXXXIX.

seignement qui nous soit donné avant le X^e siècle est, en haut de la dernière page suivant la disposition primitive (p. 351), une marque de bibliothèque, composée d'un grand **T** majuscule, épais et d'ailleurs bien formé, que surmonte une croix « grecque ». Cette inscription, par elle-même, ne peut être antérieure au XI^e siècle ; elle peut aussi ne remonter qu'au XIII^e ou au XIV^e. L'on ne voit pas, jusqu'à présent, à quel établissement elle se réfère. Je n'ose proposer avec beaucoup de confiance le monastère de saint Pierre Damien à Fontavellane, près de Gubbio, en Ombrie. Cette maison était bien dédiée à la Sainte-Croix ; mais aucun des manuscrits de Fontavellane que nous possédons, assez nombreux, n'est muni d'une cote de ce genre ; le contrôle reste donc impossible, à notre vif regret.

Une autre conjecture est très séduisante, au premier abord¹, et donne beau jeu à l'imagination. Les livres de Saint-Denis « en France », c'est-à-dire près Paris, portent de même régulièrement, comme signes distinctifs, une croix et une lettre. L'euchologe Barberini à Saint-Denis : qui n'entrevoit, à ce seul énoncé, les liens de la vieille et puissante abbaye, fière de son vocable, avec le monde grec, depuis le IX^e siècle ? Il n'en est pas moins vrai, malheureusement, qu'on perdrait son temps à insister. Voici trois raisons qui interdisent la relation suggérée, et une seule suffirait. La bénédiction latine, tracée par une main italienne, avons-nous dit, vers l'an 800, empêche que l'euchologe soit venu directement de Constantinople à Saint-Denis ; ce qui eût été la seule voie normale. Sinon, il faudrait supposer des allées et venues, trop compliquées, entre la France et l'Italie. La marque de librairie, qui était usitée à Saint-Denis au début du XIV^e siècle², et dont nous avons quantité de spécimens³, comporte bien l'assemblage d'une lettre et de la croix. Seulement, la croix n'est jamais placée au-dessus de la lettre ; elle est toujours à côté et à droite ; en quelques manuscrits, on relève deux croix, qui entourent la lettre. Enfin, nous sommes certains que, vers le début du XV^e siècle, notre volume se trouvait entre les mains du florentin Niccoli. Or ce collectionneur émérite, quoique fort avide, entouré d'agents, et lui-même grand voyageur,

1. Je m'aperçois, après m'y être arrêté moi-même un temps, que Mgr Giovanni MERCATI, lui a fait accueil ; cf. *Alcuini scritti e brevi saggi di studii sulla Volgata*, 1917, p. 70, 73 n. 1.

2. Je l'ai remarquée sur des manuscrits écrits vers 1300.

3. Le prof. F. M. CAREY, qui s'est occupé particulièrement des manuscrits de Saint-Denis, conservés en divers dépôts modernes, a compté une soixantaine d'exemples.

a surtout poursuivi ses recherches et ramassé son butin dans les régions septentrionale et centrale de l'Italie. C'est donc là, selon la plus grande vraisemblance, que l'euchologe était demeuré depuis le commencement du IX^e siècle.

Au bas du fol. 1, on lit une sorte de titre-réclame, écrit par une main du XV^e siècle : *orationes misse sancti basilii et or(ati)o(n)es super totum officium et modus recuperandi hereticos*. Cette description sommaire dénote un connaisseur ; serait-ce encore Niccoli ?

Sur le feuillet de garde qui précède, une seconde indication du XV^e siècle, sans doute postérieure, nous instruit davantage : *Orationes misse et totius officii secundum basilium conuentus sancti marci de florentia ordinis fratrum p(re)dicatorum de hereditate nicholay de nicholis*. Au-dessus, d'une autre main, nettement italienne celle-ci, se trouve une cote précise : 33. *De p(rimo) banco ex p(ar)te [orientis]*¹ ; et pareillement, au milieu de la page qui livre la marque ancienne que j'ai signalée (p. 351), grossièrement tracé : *I | biancho*. Ces deux cotes, correspondantes, du XV^e siècle sont celles de la bibliothèque de San Marco ; on emploie encore leurs analogues à la Laurentienne, où le fonds de San Marco a été recueilli après la spoliation.

Ici, il est nécessaire de protester contre une rumeur absurde à laquelle Goar a donné crédit, dans son *Ad Lectorum prooemium*. C'est bien chez le cardinal Barberini qu'il avait étudié, et copié en partie, l'euchologe, en vue de son édition qui parut en 1647 (à Paris) ; et il ne manqua point de recueillir la note relative à Niccoli. Néanmoins, il n'a pas craint d'ajouter : « ...a Patribus quibusdam nostris unius ex Concilii Florentini Assessoribus fuisse proprium dicitur, a quo ibidem relictum post annos nonnullos iuris cuiusdam civis nobilis factum ab eo dicto Conventui datum »².

Le concile de Florence auquel participèrent les Grecs, après celui de Ferrare, se tint du 26 février 1439 au 26 avril 1442. Niccoli était déjà décédé. Il y a donc eu confusion plus tard, à ce sujet, parmi les religieux de San Marco, peut-être parce que l'euchologe avait été produit d'une manière officieuse au concile ; et encore hésité-je beaucoup à émettre cette hypothèse à partir du seul on-dit rappelé par Goar. En tout cas, le « *civis nobilis* » était Niccoli lui-même ; ce que l'on pouvait avoir oublié au XVII^e siècle, mais non au XV^e, après le legs magnifique de sa bibliothèque à la communauté, la plus belle collection de livres

1. Ce dernier mot a été tracé sur grattage par une nouvelle main.

2. *Prooemicum*, p. [3].

qui fut formée à Florence en ces temps-là, comprenant huit cents manuscrits.

Niccolo de' Niccoli (1363-1437, 4 février) tient une place de premier plan dans l'histoire de l'humanisme italien¹. Lui seul aurait pu nous apprendre comment il se procura l'euchologe. Sa correspondance avec Ambrogio Traversari détiendrait-elle encore ce secret ? Toujours est-il que le sauvetage du précieux livre lui est dû, — comme celui de tant d'autres manuscrits, — et qu'il ne put le retrouver ailleurs qu'en son propre pays.

ANDRÉ WILMART.

1. Cf. G. VOIGT, *Die Wiederbelegung des classischen Alterthums*, I (1893), p. 296-300, 403 sq. ; G. ZIPPEL, *Il risorgimento dell'antichità classica*, 1897, p. 15 sq., 118 sq. ; R. SABBADINI, *Le scoperte dei codici latini e greci ne' secoli XIV e XV*, 1905, p. 53 sq., 86-92, 183, 199, 209.

NOTES SUR LE PSAUTIER DE SAINT AUGUSTIN.

Dans une étude récente j'ai examiné assez longuement le texte du psautier dans le commentaire et les citations de saint Augustin¹. Vers le même temps A. Rahlfs publiait l'édition critique du psautier grec et il accordait au texte d'Augustin une place très large². Il négligeait en effet l'exposition d'Ambroise et même les *Commentarioli* de Jérôme, mais il citait partout les *Enarrationes* d'Augustin. Autant il m'eût été utile d'utiliser pour mon étude l'édition de Rahlfs, autant il a été intéressant de comparer après coup ses résultats avec les miens.

Au sujet de l'auteur de la revision AR, Rahlfs, p. 40, n. 2, dit qu'il accepte la solution proposée en 1913 par D. Capelle. Remarquons d'abord qu'à cette époque je n'avais pas exposé mes arguments ; ensuite que D. Capelle lui-même vient de se rendre à mon opinion³.

Voici brièvement les deux raisons alléguées par Rahlfs et quelques observations à ce sujet :

1^o Si Augustin est l'auteur du psautier R, il est psychologiquement difficile à admettre qu'il ait plus tard abandonné son texte pour adopter celui de Jérôme. — La vanité littéraire et l'obstination n'entrent pas dans la psychologie d'Augustin. Jérôme avait une connaissance plus étendue de la langue grecque et des manuscrits grecs ; en outre il connaissait l'hébreu. Il est vrai que dans les questions doctrinales et morales, Augustin voulait s'en tenir aux LXX ; cependant il reconnaissait que la connaissance de l'hébreu était utile quand le grec était équivoque, et sans doute aussi quand les manuscrits grecs étaient en désaccord. Il était donc pour lui très raisonnable d'accepter le psautier hiéronymien.

2^o Le psautier de Vérone, dit Rahlfs, ne correspond qu'imparfaitement à l'idéal qu'Augustin se faisait d'une traduction. — Ce manuscrit n'est pas le psautier pur d'Augustin ; il a subi des influences étrangères, africaines et européennes. C'est un

1. Saint Augustin reviseur de la Bible dans *Miscell. Agost.*, II, 1931, pp. 544-578.

2. *Septuaginta*, t. 10, 1931.

3. Voir *Rev. bén.*, *Bull. anc. litt. chrét. lat.*, 1932, n° 336.

« texte mêlé », à peu près comme les manuscrits irlandais des Évangiles, dont on ne peut vraiment pas dire qu'ils représentent l'idéal de Jérôme.

Après ces préliminaires, parcourons la liste des passages où Augustin figure comme s'écartant, soit de tous les manuscrits grecs, soit des meilleurs. C'est une liste assez longue et impressionnante. Qui n'examinerait que ce côté de la question hésiterait à admettre une revision augustinienne. Mais cette liste n'est pas toujours exacte.

1^o D'abord Rahlfs est tombé dans une étrange erreur. Par exemple 2⁷ les Mauristes éditent *domini* et ajoutent la note suivante : « Sic hoc primo loco melioris notae mss. iuxta LXX [*ipsius*] ». Cela veut dire que les éditions antérieures avaient *ipsius*, mais que les meilleurs manuscrits ont *domini* comme l'édition des Mauristes.² Rahlfs a compris exactement le contraire, c'est-à-dire que les bons manuscrits ont la leçon entre crochets. Voici les passages ainsi mal interprétés. Je donne d'abord le texte grec, puis la variante d'Augustin (= A) d'après Rahlfs, enfin le vrai texte d'Augustin :

2⁷ κυριου] *ipsius* A. (Rahlfs) — A. ici et Enarr. in ps. 47 n. 7 a toujours *domini*.

7⁷ εἰς ἐπερθεῖται] *pr.* et A. (Rahlfs) — *om* et A.

11⁸ καὶ 20] *om* A (Rahlfs) — et A. ici et *De civ.* 12, 14. 15 2/2, *ep.* 93, 33 (ms P).

17⁷ εἰσελεύσεται] introiuit A. (Rahlfs) — introibit A.

49 ἐν θῶν] + *meis* A. (Rahlfs) — *om* *meis* A.

19⁶ θεου] *pr.* *domini* A. (Rahlfs) — *om* *domini* A.

27² εἰσακουσον] + *domine* A. (Rahlfs) — *om* *domine* A.

29⁸ ὁε] *om* A. (Rahlfs) — autem A. *En.* I, C. *Faust.* 12, *De contin.* 32, *De Gen. ad litt.* 11.

2^o L'édition des Mauristes doit être consultée avec prudence, surtout pour le texte biblique. Il faut tenir compte d'abord des variantes indiquées parfois, trop rarement, en note ; ensuite du commentaire lui-même, enfin des citations d'Augustin dans ses autres écrits. Il y a, en effet, une assez grande fixité dans le texte biblique d'Augustin.

1. Les Mauristes auraient pu s'exprimer plus clairement. Mais il suffit d'examiner, soit les éditions antérieures des Enarrations, soit les manuscrits employés par les Mauristes, pour voir que c'est là le sens véritable.

4⁷ ἐειξεί] ostendit *lat* A. — ostendet A. *Confess.*

6⁵ κυρίε] + et A. — et *om* A. *De cons. evang.*

7 ἐν ἁκρυσιν μου] lacrimis *lat* in *lacr.* A. — in *lacr.* meis A. *De civ.* 20, 17.

10² βέλῃ + suas *lat* A. — suas *om* A. *ep.* 55, 10 (d'après le ms. K qui a probablement le bon texte).

15² κυρίου] deus *lat* (avec Ga oublié par Rahlfs) A. — dominus A. *ep.* 138, 6.7 2/2 ; *Confess.* 7, 4 ; *De civ.* 10, 5 (d'après le ms. C de Leningrad).

18⁷ τοῦ οὐρανοῦ 2^o] eius *lat* A. En. II (probablement une faute) caeli A. En. I, de même En. in *ps.* 58, 10 *De pecc. orig.* 25.

21¹⁷ ποδά] + meos *lat* A. En. II (probablement une faute) — *om* meos A. En. I C. *Parmen. C. Faust.* 12 ; *De divin. daem.* 13 (mss. Vγ) ; *De Gen. ad litt.* 10 ; *De civ.* 17, 17 *ep.* 76, 1 ; 102, 37 ; 105, 14 ; 140, 39 (mss. OR) ; 185, 3 ; 199, 50.

22⁶ καί. 2^o] *om* A. (Rahlfs). — Comme faisait déjà remarquer Jansenius Gandavensis, le commentaire suppose *et* : « ETIAM ut inhabitem ».

24³ ἀσχευήτωςαν] + omnes A. (Rahlfs). — Ni le texte, ni le commentaire n'ont *omnes*.

7 μου 2^o] + deus A. (Rahlfs). — Ce mot appartient probablement au commentaire et ne doit pas être imprimé en italique.

29⁸ τοῦ 2^o] + a me *lat* A. — *om* A. C. *Faust.* 12, *De Gen. ad litt.* 11, *De gratia Chr.* 49, *De nat. et gr.* 27 (ed. Zycha, p. 253, l. 18, mais *a me* même p., l. 8), *De contin.* 32.

30²³ δε] *om lat* (non A.) (Rahlfs). — En réalité A. En. I et II avec les autres latins omet δε.

34¹⁰ καί. 1^o] *om* A. — Les Mauristes disent « meliores mss. : et *egenum* ». Ils ont évidemment eu tort de ne pas les suivre.

35¹² ἁμαρτωλῶν] peccatoris A. — Les Mauristes avouent « plures mss. *peccatorum* » qui est aussi la leçon de C. *Faustum* 12, 12, *De sp. et litt.* 11, *ep.* 157, 16.

44¹² κυρίος pler, θεός R] dominus deus A. — Les Mauristes disent « melioris notae mss. *om. dominus* » ; de même C. *Faust.* 15, 10, *De civ.* 17, 16 (mss. e p ρ α f).

45⁶ αὐτῆς] + et A. — *om* et *De civ.* 11, 1.

50¹⁰ εὐφροσύνην] + et A. — *om* et *ep.* 266, n. 2 (mss. MFAP¹R) et n. 3 (mss MP¹).

- 53⁷ ἀληθεία] uirtute A. (*om* Rahlfs). Le commentaire suppose cette leçon fautive : « in uirtute tua disperde quos in infirmitate tua tolerasti ».
- 55⁵⁻¹² ὑλπίσα] sperabo *lat* A. plures mss. — il n'y a aucun doute que les autres mass. qui ont *sperauī*, ne donnent le vrai texte d'A.
- 62² σοι 2^o] + et A. — et *om* ep. 130, 5 (*ferē omnes* mss.)
⁷ ἐμελετων] meditabor *lat* A. aliquot mss. — Evidemment les autres mss. donnent avec *meditabar* le vrai texte d'A.
- 66⁵ ὁδηγήσεις] dirigis A. quidam mss. — diriges plerique mss.
- 68⁸ ἐντροπή] inreverentia A. Malheureuse correction d'A. trompé par ἐν, qu'il n'a pas maintenue au v. 20.
- 76¹⁰ ὀργή σου] ira A. meliores mss. (!) — ira sua A. C. *duas* ep. *Pel.* 2, 23, *De civ.* 21, 18 3/3, 23 4/4, 22, 22 avec tous les mss. grecs.
- 96¹⁰ σπιων] seruorum A. — « vetus codex Corb. *iustorum* ». Or précisément A. traduit σπιος par *iustus* et non par *sanctus*, cf. Capelle, p. 94.
- 103²⁷ προσδοκωσιν] + domine A. — Plusieurs citations dans cette même Enarration omettent *domine*.
- 118¹⁵⁸ ἀληθείαν] + tuam A. — Jansenius Gand. remarque, non sans motif, que *tuam* semble absent dans le commentaire.

3^o Quant au texte grec qui est à la base de A., Rahlfs a généralement bien jugé. Il y a cependant deux ou trois erreurs :

- 39⁷ ἤτησας B = postulasti G gall; ἐζητήσας S etc. = petisti A. — αἰτεῖν est traduit par A. *petere* 20⁵, 26⁴, 77¹⁸, 104⁴⁰, ζητεῖν toujours *quaerere*, même quand *petere* donnerait un bon sens, par exemple, 36²⁵, 103²¹, etc.
- 63² ἐξέλου B etc. = erue A., ρυσαι R. — A. traduit régulièrement ἐξαίρειν par *eximere*, ρυεσθαι par *eruere*.
- 139 ἐξέλου B etc. = Lat, ρυσαι A. — Aug. a *erue*, cf. note précédente.

Il reste évidemment un certain nombre de passages où le texte d'Augustin s'éloigne des manuscrits grecs. Cela ne prouve nullement qu'il n'y a pas eu de revision sur le grec, mais que la revision n'a pas été toujours parfaite. On trouvera aisément dans le psautier hexaplaire latin des fautes et des imperfections que Jérôme a laissé passer. Pour juger si Augustin a révisé oui ou

non, l'édition de Rahlfs est sans doute utile, mais elle ne peut suffire. Outre les *varities of reading* — Rahlfs évidemment ne tient compte que de celles-là, — il y a encore les *varities of rendering*, et ici Augustin est beaucoup plus scrupuleux que Jérôme, il s'efforce de rendre parfaitement la nuance du mot grec. Je me permets donc de renvoyer à mon étude citée plus haut le lecteur qui voudra juger la question sous ses multiples aspects.

Je supposerai maintenant la revision démontrée et admise et je traiterai brièvement quelques questions secondaires qui se rapportent à cette revision :

a) On pourrait supposer qu'Augustin, voulant faire une revision du texte pour son usage personnel, s'est contenté de noter des corrections dans la marge de son manuscrit. Cette hypothèse me paraît très improbable pour les motifs suivants :

1^o On suppose malaisément tout ce qui ferait d'Augustin un pédant. Si Augustin corrige tous les *saluare* en notant en marge *saluum facere*, s'il corrige de même au moins cinquante-huit fois *liberare* ou *eripere* en *eruere*, qui est un simple synonyme et qui n'est pas meilleur latin, uniquement parce que *eruere* rappelle le mot grec *ῥυερε*, n'est-ce pas du pédantisme ? Il y a plus. Au lieu de *humiliare* Augustin aurait noté partout en marge *humilare* ! On m'objectera peut-être qu'Augustin a introduit *humilare* dans ses citations de la Bible et non dans la marge de son manuscrit. Mais d'où viennent alors les *humilare* du psautier de Vérone et des fragments de Freising ? Ces manuscrits n'ont pas été composés au moyen des citations dispersées dans les ouvrages, ce sont des copies plus ou moins fidèles de la revision elle-même. Si on suppose que celle-ci consistait en des notes marginales, Augustin sera inévitablement un pédant.

2^o Dans ses sermons l'évêque explique souvent le texte biblique lu dans les réunions liturgiques. Or pour le psautier et les lettres de saint Paul nous constatons que ce texte est celui de la revision, tandis que le refrain du psaume répondu par le peuple était encore le texte ancien. On ne lisait évidemment pas à l'église un manuscrit où les corrections étaient en marge ; c'eût été un supplice pour le lecteur. Quant à la date de ce changement dans le texte de la liturgie, nous l'ignorons, mais je serais tenté de la placer peu de temps après 396, quand Augustin avait eu le loisir d'étudier et de corriger et que, devenu évêque, il avait le pouvoir d'introduire un texte meilleur. On ne se figure pas Augustin tolérant la lecture de textes bibliques qu'il savait être

faux. Cette remarque s'applique aussi et surtout à l'Ecclésiastique, car pour aucun autre livre la traduction latine ne différerait autant du grec.

3^o Le texte révisé par Augustin était lu aussi à Carthage et sans doute dans beaucoup d'autres villes d'Afrique. Nous savons en effet qu'un grand nombre de psaumes — au moins vingt-cinq — furent commentés à Carthage. Or le texte expliqué à Carthage est le même que celui d'Hippone. Cela suppose que les évêques d'Afrique connaissaient la révision d'Hippone et l'avaient acceptée. Ils ont très bien fait.

Ces difficultés disparaissent si on admet qu'Augustin a écrit ou dicté sa révision. Il n'y a pas de pédantisme à employer tel mot plutôt qu'un autre ou à préférer *humilare*. Alors aussi on comprend mieux que cette révision ait été introduite dans la liturgie d'Hippone et adoptée un peu plus tard par d'autres évêques.

b) Quant à la manière dont s'est faite la révision ou, pour parler plus clairement, quant à l'étendue de la révision, je ne puis accepter l'opinion de Rahlfs : « Um jedes Missverständnis auszuschliessen, sei ausdrücklich bemerkt dass Augustin nicht etwa ganze Hss. kollationniert, sondern nur einzelne Stellen in ihnen nachgeschlagen hat. » Dans les lettres 71, 6 et 82 il se plaint amèrement de l'ancienne traduction latine de la Bible : elle varie de manuscrit à manuscrit et est tellement suspecte de mal rendre le grec, qu'on hésite à citer la Bible. Alors il était nécessaire de vérifier et de corriger, une fois pour toutes, les principaux livres de la Bible. Rahlfs en appelle à la lettre 261, 5 : *si legentes mouerint, collatis codicibus emendamus*. Cette lettre célèbre, envoyée à Audax, prouve exactement le contraire. Elle distingue plusieurs révisions. Il y a d'abord une révision complète dont Augustin dit très modestement : *nonnullas mendositates ex graecis exemplaribus emendavimus. Unde fortassis fecerimus aliquid commodius quam erat, non tamen tale quale esse debebat*. Il y a ensuite les révisions postérieures, qui sont plutôt occasionnelles : *Nam etiam NUNC, quae forte nos TUNC praeterierunt, si legentes mouerint, collatis codicibus emendamus*. Il n'est vraiment pas permis d'appliquer *si legentes mouerint* à la première et principale révision.¹

c) Il resterait à trouver la date de ces révisions. Pour celle des épîtres pauliniennes, nous sommes suffisamment renseignés. Cf. *Les Fragments de Freising*, p. xxix-xxxv. Il n'en est pas

1. J'ai distingué ces diverses révisions *S. Aug. reviseur*, pp. 523, 575, 605.

de même du psautier. La date de la revision est liée — mais pas indissolublement — à la date des Enarrations. Malheureusement nous ignorons également la date de celles-ci, et il y a peu d'espoir d'arriver un jour à une chronologie bien assurée¹. La date de la première influence du psautier hexaplaire de Jérôme sur Augustin serait non moins importante, mais elle est non moins incertaine. Le cas est très différent pour les Evangiles, et la différence s'explique : le psautier de Jérôme va parfois avec l'hébreu contre tous les manuscrits grecs. Conformément à ses principes, Augustin ne pouvait pas suivre le psautier hiéronymien avec la confiance qu'il a eue pour les Evangiles. Cependant depuis 415 on constate l'influence du psautier gallican. Rahlfs suggère, p. 47 et 49, que la même influence apparaît déjà dans les premières Enarrations. Cela me semble assez improbable et je crois plutôt qu'Augustin et Jérôme ont fait parfois, d'une manière indépendante, la même correction.

Parlant de la date de cette revision, j'ai dit² qu'on devait la fixer au moyen des citations dans les ouvrages et les lettres datées. Si on veut suivre cette méthode le problème est peut-être long à résoudre, il n'est pas difficile. On trouvera vers quelle année la revision a commencé, vers quelle époque elle était terminée, et on évitera facilement les erreurs dans lesquelles le P. Lagrange est tombé. Je laissais dans l'ombre les sermons d'Augustin pour deux motifs : d'abord D. Morin se préparait à éditer un certain nombre de sermons peu connus, ensuite A. Kunzelmann devait publier une étude sur la chronologie des sermons. Cette édition et cette étude ont paru. Le moment semble donc venu de compléter ma démonstration. J'exposerai au contraire pourquoi les sermons peuvent difficilement nous aider.

¹⁰ J'ai déjà dit que pour une étude des citations bibliques l'édition des Mauristes est tout à fait insuffisante³. Or nous ne connaissons la plupart des sermons que par l'édition des Mauristes. D. Morin vient de publier 140 sermons inconnus aux Mauristes, mais ces textes se trouvent souvent dans un seul manuscrit qui n'est même pas très ancien. Il n'est pas étonnant que le texte

1. D. CAPELLE, *Le texte du psautier latin en Afrique*, pp. 132 et 138, a exposé clairement tout ce que l'on peut savoir à ce sujet. Ici je me permets de rectifier un détail du compte rendu que m'a consacré D. CAPELLE, *Bull. d'anc. litt. chrét. lat.*, II, n° 336. J'aurais attribué les premières Enarrations à l'an 396. C'est l'opinion de Bardenhewer que je cite explicitement. Je ne partage nullement cette opinion, qui ne repose sur aucun argument.

2. *S. Augustin reviseur*, p. 545.

3. *S. Augustin reviseur*, p. 522. Les citations bibliques dans le *De civitate Dei* dans la *Rev. bibl.* d'Octobre 1932.

biblique n'en soit pas toujours pur, p. ex. Rom. 8²⁸ *omnia cooperantur* (p. 557), I Cor. 6⁴ + *ad iudicandum* (p. 615) ps. 38¹⁷ (p. 629, cf. *Bull* II n. 64). Peut-être Augustin, qui ne dictait pas ses sermons et parfois improvisait, cite-t-il la Bible avec quelque liberté. Les discours ne seront donc qu'une source secondaire pour la connaissance de la Bible augustinienne.

2^o La date de la plupart des sermons reste très incertaine et Kunzelmann, malgré ses louables efforts et sa perspicacité, a dû souvent se contenter de suggérer des dates approximatives. Cependant il y a deux sermons, 214 et 216, que l'on place, sans hésiter, en 391. Les Mauristes sont d'accord avec Rottmanner et Kunzelmann. Le texte lui-même semble exclure le moindre doute : *pro modulo aetatis rudimentorumque meorum* (S. 214) *rudimenta ministerii mei* (S. 216). Or le sermon 216 a plusieurs citations des psaumes qui offrent déjà les traits de la revision. Donc la revision était déjà commencée en 391. Voilà, dans toute sa force, l'argumentation de D. Capelle (*Bull. II*, p. 97).

J'admets évidemment que ces sermons sont d'Augustin et qu'ils ont été prêchés par un jeune prêtre encore inexpérimenté. Mais ont-ils été prêchés par Augustin ? Examinons la question à un autre point de vue : comment ces sermons nous sont-ils parvenus ? Il y a, à première vue, trois hypothèses possibles : ils ont été écrits (ou dictés) avant d'être prêchés par Augustin, ou bien après avoir été prêchés, ou bien ils ont été écrits par un sténographe pendant qu'ils étaient prêchés. Les trois hypothèses me paraissent invraisemblables.

Augustin avait reçu de la nature le don de l'éloquence ; il avait développé ce talent par de bonnes études et était devenu, même dans une grande ville de l'étranger, professeur de rhétorique. Je ne puis m'imaginer cet homme écrivant ses sermons, il savait trop bien que par ce procédé il risquait fort de perdre le contact avec l'auditoire ². Je le conçois encore moins écrivant après le sermon. Tout ce que nous savons des sermons d'Augustin, c'est qu'ils ont été sténographiés à l'église. Supposons-nous donc que les premiers sermons, ceux de l'an 391, nous ont été transmis par cette voie ? Les sténographes ne prenaient pas, je suppose, tous les sermons de tous les évêques d'Afrique. Pourquoi auraient-ils pris en 391 ceux d'un nouveau prêtre

1. Qu'on me permette ici un souvenir. Quand l'officier que nous avons connu comme dom Dominique de Grunne fut nommé professeur à l'École de guerre, il demanda quelques conseils à M. Beernaert qui était alors le plus célèbre orateur de la Belgique. Il reçut le conseil suivant : écrivez votre exorde et votre péroraison mais rien de plus.

d'Hippone ? Nous n'avons plus deux chefs-d'œuvre oratoires d'Augustin, le sermon prêché le jour de l'Ascension, 3 mai¹ 395, par le prêtre Augustin pour supprimer les beuveries traditionnelles de la *Laetitia*, et le sermon prêché par l'évêque Augustin en 418 à Césarée pour supprimer le jeu atroce de la *Caterva*, parce qu'il n'y avait pas de sténographes pour les prendre. Ces sermons étaient célèbres à Hippone et à Césarée, ils ont remué profondément les auditeurs, mais ils ne furent jamais écrits.

Il faut donc expliquer autrement les sermons 214 et 216. Augustin, devenu évêque, voulait former ses prêtres et les faisait prêcher en sa présence. C'était une innovation en Afrique ; en règle générale les évêques seuls prêchaient. Mais les prêtres d'Hippone n'étaient pas tous éloquents, ils n'avaient peut-être pas fait la rhétorique, certainement plusieurs étaient fort gênés de parler en public : *sunt sane quidam qui bene pronuntiare possunt, quid autem pronuntient excogitare non possunt* (De doctr. christ. IV, 29). Augustin suggère et approuve le remède : qu'ils prêchent des sermons rédigés par d'autres. Dans les écoles de rhétorique il y avait bien des modèles d'éloquence profane, mais les prêcheurs novices n'avaient pas de sermonnaires où ils pouvaient puiser. Par conséquent l'évêque d'Hippone dictait des sermons à l'usage des prédicateurs qui ne trouvaient rien à dire. Sa modestie l'a empêché de l'affirmer clairement. Parmi ces sermons je range 214 et 216. A la bibliothèque d'Hippone ces sermons se trouvaient sous le nom d'Augustin et c'est ainsi qu'ils nous ont été transmis. Les prêtres qui prêchaient les sermons d'autrui n'ont pas fait croire qu'ils les avaient rédigés eux-mêmes.

Ainsi s'évanouit l'argument qui fait remonter la revision des psaumes à l'an 391. Il ne reste que les citations des livres et des lettres. Cela suffit. La date de ces écrits est plus sûre, les citations sont assez abondantes.

D. DE BRUYNE.

1. Dans la *Rev. bén.*, 43, 1931, p. 190, il est dit par erreur le 4 Mai.

LES TEXTES LATINS DE LA LETTRE DE PALLADIUS SUR LES MŒURS DES BRAHMANES

On peut dire, sans exagérer, que les travaux du R^{me} D. Butler ont rendu à Pallade la place qui lui revenait dans l'histoire de la littérature chrétienne. Désormais, l'*Histoire Lausiaque*, nettement dégagée de l'*Historia monachorum* ainsi que des autres interpolations, et le *Dialogue* sur la vie de Chrysostome, démontré authentique, sont des ouvrages d'un abord facile. L'évêque d'Hélénopolis, dont les récits monastiques ont exercé une influence considérable en Occident, sous la forme de traductions qu'il reste à mieux étudier, a repris ainsi, si l'on peut dire, son rôle d'instructeur. Dans ce retour de la fortune, il n'est pas moins surprenant que le petit ouvrage, fort curieux à plusieurs titres, sur l'Inde et ses coutumes ait été à peu près complètement oublié. D. Butler, si je ne me trompe, n'a fait aucune allusion à cette lettre, adressée encore, très vraisemblablement, à Lausus lui-même. Le silence d'Otto Bardenhewer est plus significatif, malheureusement ; car cette imposante *Geschichte*, maintenant achevée, prétend nous faire connaître l'état de la science au sujet des écrivains ecclésiastiques, jusqu'au début du moyen âge. La seule exception, à ma connaissance, est un court article de P. R. Coleman-Norton dans un périodique de l'Université de Chicago : travail exécuté à l'américaine, où l'on peut trouver, cependant, quelques bonnes remarques¹.

L'authenticité du texte grec, conservé encore, paraît-il, dans une douzaine de manuscrits², ne me semble guère contestable. Une bonne édition permettrait sans doute de l'établir clairement.

1. *The Authorship of the Epistola de Indicis gentibus et de Bragmanibus* dans : *Classical Philology*, XXI (1926), p. 154-160.

2. Voir *ibid.*, p. 155. Ils se réclament tous de Palladius, sans rappeler toutefois son titre épiscopal. J'ai relevé, pour mon compte, sans chercher beaucoup : les *Parisini* 1037 s. XIV, f. 314 (fragm.) ; 1597 s. XIII, f. 129 ; 2221 s. XVI-XVII, f. 83 (exc.) ; 3076 ann. 1616, f. 50 ; Coislin 83 s. X, f. 326 ; en outre, le *Vaticanus* 107 s. XI, f. I-I^v et 172-172^v (fragm.), et le *Vindobonensis* Suppl. 97 s. XV ex., f. 1, employé par Camerarius. Le manuscrit Coislin de Paris pourrait donc être le plus important témoin.

En attendant, cet ouvrage *Περὶ τῶν τῆς Ἰνδίας ἐθνῶν καὶ τῶν Βραχμάνων* est accessible¹, le pseudo-Callisthène l'ayant inséré tout entier dans son recueil sur les gestes d'Alexandre (chap. VII-XVI du l. III), comme C. Müller l'a fait voir².

Mais c'est aux textes latins que j'en ai, desquels M. Coleman-Norton n'a dit mot. Ils donnent lieu, au surplus, à un petit problème assez amusant. Des trois, il est aisé de montrer que le plus connu, publié sous le nom de saint Ambroise, — celui-là même dont les éditeurs du grec ont tenu compte, — est l'effet d'une sorte de fraude littéraire, et qu'un seul, finalement, doit être retenu, encore inédit. Je me bornerai ici à indiquer l'argument, peu compliqué, et à fournir un exemple, tiré des premières phrases.

En 1585, l'édition sixtine des œuvres de saint Ambroise³ produisit, en se recommandant de manuscrits, non désignés, du Vatican⁴, de Milan⁵ et de Florence⁶, tout en faisant des réserves sur l'attribution, un « *Sancti Ambrosii tractatus in quo loca, doctrinam ac mores Brachmanorum describit* », ou plus brièvement, selon le titre courant : *De moribus Brachmanorum*. L'ouvrage, suivant l'apparence, était adressé à Palladius, que les éditeurs proposent d'identifier avec l'apôtre des Irlandais, censé d'origine grecque. *Desiderium mentis tuae, Palladi, quae immenso sapientiae amore incensa...* : tel est, en effet, le début de l'opuscule. Les Mauristes, au siècle suivant, se refusèrent à comprendre ce texte dans leur nouvelle recension : « ...tractatum quem a nobis nemo

1. L'édition princeps, due à Camerarius (*Libellus gnomologicus*, Leipzig [1569], p. 110-149), est maintenant introuvable; je l'ai cherchée en vain dans la Palatina du Vatican. La suivante, d'Edoardus BISSAEUS (Londres 1668), est moins rare (au Vatican, dans le fonds Barberini : *Stamp. J. V. 67*) ; mais je n'ai pu identifier le *Regius* grec employé par l'éditeur ; au contraire, son texte latin de la correspondance d'Alexandre (p. 85-103) paraît être tiré du *Reg. 15. C. VI, s. XII, f. 124*.

2. *Reliqua Arriani et scriptorum de rebus Alexandri Magni etc.* (Paris, 1877), p. 102 sq. : *Pseudo-Callisthenes*.

3. *Operum sancti Ambrosii Mediolanensis episcopi tomus quintus*, p. 425-433. MIGNE a reproduit la notice des éditeurs, qui précède le texte.

4. Au Vatican, on ne trouve maintenant rien de plus que les trois exemplaires de la version authentique, ci-dessous notés.

5. P. A. BALLERINI, dans sa nouvelle édition des *Opera omnia* de s. Ambroise (Milan 1883), s'est contenté de reproduire l'édition sixtine (t. VI, 831-844), en faisant remarquer que le texte devait être complet à la fin ; la seule information nouvelle (*ibid.*, Praefatio, p. x) concerne une lettre de s. Charles Borromée au cardinal de Montalte (Sixte-Quint), du 8 janvier 1578, dans laquelle la copie d'un *De legatione ad Brachmanos* est annoncée, pour satisfaire à la demande du cardinal.

6. Aucune trace, cependant, d'un seul exemplaire dans le catalogue de Bandini, l'un des plus consciencieux que nous possédions.

queretur, ut pote Ambrosio plane indignum »¹. Quant à ce dernier point, on ne peut que leur donner raison.

Entre temps, Edward Bysshe avait adjoint à la rédaction grecque, qu'il venait de retrouver à Londres et croyait encore inédite, la prétendue version de saint Ambroise, par là même justifiée extérieurement, en outre le texte latin, tout à fait inédit celui-ci, de la correspondance d'Alexandre le Grand avec Dindimus (Δάινδμις) roi des Brahmanes². Ces rapprochements donnaient crédit à l'ensemble ; le second, en particulier, rétablissait fortuitement un lien réel que plusieurs manuscrits permettent de constater.

Néanmoins, le texte ambrosien, condamné par les Mauristes, serait très probablement retombé dans l'oubli, si l'abbé Migne, prenant pour guide l'édition sixtine, n'avait jugé à propos de lui faire une place dans l'Appendice des œuvres de saint Ambroise³. De nos jours, aucun autre recueil n'est à portée, si l'on excepte l'édition du pseudo-Callisthène, pour laquelle Müller associa de nouveau les rédactions grecque et latine. Personne, surtout, après ce grand travail, n'a songé que la rédaction latine, si singulière pourtant dès le principe, pouvait mériter, comme telle, peu de crédit.

Voici un premier fait qui donne à réfléchir. Un manuscrit de Bamberg, copié au XI^e siècle en Campanie⁴, renferme, après la célèbre *Historia de preliis*, un autre morceau, intitulé *Commonitorium Palladii*, qui nous restitue sous une autre forme les deux premières sections du grec, à savoir : 1^o le récit du scolastique de Thèbes, principal informateur de Palladius, sur les curiosités de l'île de Taprobane (Ceylan) — récit qui reste, en tout état de cause, la partie originale de l'opuscule (chap. VII-IX du ps.-Callisthène) ; 2^o la protestation de Dindimus, au nom des Brahmanes, contre les mensonges de l'apostat Calanus (chap. X et XI). A ce morceau fait suite un texte, également nouveau, de la correspon-

1. Cf. *P. L.*, XVI (éd. de 1866), 13. Le second volume des Mauristes fut donné en 1690.

2. J'ai rappelé ci-dessus l'exemplaire qui a pu servir à l'édition. Il y en a, dans le même fonds, un autre un peu plus ancien, qui ajoute la lettre à Aristote : 13 A. I, f. 78^v. Moins cette lettre, on retrouve le groupe dans *P. L.*, CI, 1366-1375, passé sous le nom d'Alcuin. Une bonne édition, qui s'appuie principalement sur le *Vossianus Lat. Q.* 20 de Leyde (s. IX), a été donnée par B. KUEBLER, à la suite des *Res gestae Alexandri Macedonis* de Julius Valerius (Leipzig, 1888, p. 167-221, la lettre à Aristote comprise).

3. *P. L.*, XVII (1866), 1167-1184.

4. *Hist.* 3 (= *E. III.* 14) : voir la notice de Fr. LEITSCHUH, *Katalog der Handschriften der K. Bibliothek zu Bamberg*, I, 2 (1895), p. 120-127.

dance d'Alexandre avec Dindimus (trois lettres d'Alexandre, deux de Dindimus), et d'une sixième lettre sur les merveilles de l'Inde, adressée par Alexandre à son « très cher maître » Aristote. Pour abrégér, je laisse de côté cette littérature apocryphe, après avoir seulement rappelé que le grec sous-jacent nous échappe matériellement ; ce qui rend plus délicate la discussion. B. Kübler, qui a publié tout ce petit *corpus*¹, suppose que, de part et d'autre, nous avons affaire à une traduction indépendante, faite assez tard en Italie. Cette hypothèse semble plausible, en effet, à l'égard des lettres. Si l'on s'attache, au contraire, aux parties qui subsistent également en grec sous le nom de Pallade, certains rapports verbaux entre la recension sixtine (ps.-Ambroise) et celle de Bamberg (*Commonitorium*) sont si remarquables que l'idée d'une relation directe prend peu à peu consistance, en dépit des singularités.

Pour le reste, la tradition campanienne, représentée par l'unique manuscrit de Bamberg, doit avoir été strictement limitée. Mais il existe un troisième texte latin, beaucoup mieux appuyé, quoiqu'il n'ait pas encore retenu l'attention. Or ce nouveau témoin s'appelle aussi *Commonitorium Palladii*. Bien plus, des exemplaires le revendiquent en même temps pour saint Ambroise : *Dicta sancti Ambrosii de uita Bragmanorum*, et l'insèrent au milieu de ses ouvrages authentiques². Enfin et surtout, la forme de cette rédaction est telle, par rapport aux deux autres, qu'on saisit cette fois, les trois compétiteurs étant mis en présence, le lien véritable qui les unit. Aucun vide ne demeure plus entre les pièces de la triple armature, par où l'imagination puisse se glisser ; on est comme forcé d'appréhender la réalité.

Il appert donc que le *Commonitorium* de Bamberg (*B*) et le nouveau *Commonitorium* que j'appellerai *V* (d'après les manuscrits du Vatican que j'ai examinés) suivent exactement le développement du texte grec ; mais que *B* abrège davantage, ou

1. *Romanische Forschungen*, VI (1891), p. 210-237.

2. Tels les deux *Vaticani Lat.* 281, de l'année 1374, f. 127^v, et 282, s. XI, f. 22. Ces deux exemplaires fournissent le même texte. J'emploie le second (= *L*), ainsi qu'un troisième manuscrit du Vatican, le *Reginensis* 126 (= *R*), de la fin du XII^e s. (probablement), f. 250 ; celui-ci tait le nom d'Ambroise et donne ensuite (f. 259) la correspondance d'Alexandre, moins la lettre à Aristote. Voici la liste des autres manuscrits que j'ai pu noter : DRESDE *J.* 44 s. XIII, f. 139^v ; ESCURIAL *Q.* III. 15 s. XV, f. 18 ; ORLÉANS 268 (224) s. X (?), p. 267 ; PARIS B. N. 1720 s. XII (à la suite de l'*Exameron*) ; 2495 *A* s. XIV (la correspondance d'Alexandre fait suite) ; 4886 s. XI ; VIENNE (Autriche) 719 s. XIII, f. 128^v ; 3138 s. XV, f. 213^v (correspondance jointe). Somme toute, c'est un texte qui n'a pas été très souvent transcrit ; il paraît être resté inconnu en Angleterre.

plutôt, pour le déclarer d'une manière péremptoire, qu'il est simplement un abrégé de *V*, une nouvelle édition du latin, légèrement retouchée, dont tous les détails peuvent et doivent s'entendre sans recours au texte grec.

Du même coup, la recension sixtine (*S*) s'apparente elle aussi directement, non plus avec *B*, auquel elle ne ressemble que grâce à la communauté de descendance, mais avec *V*, qui explique non seulement la nature de son texte pour tout ce qu'il a gardé de traditionnel, mais encore son attribution à saint Ambroise, laquelle, dans *V* lui-même, n'est pas originale, très probablement, mais propre à un groupe de manuscrits ; c'est, par suite, de ce groupe particulier que la composition sixtine doit dépendre immédiatement.

Mais il y a beaucoup plus grave. Si l'on observe que le texte de 1585 fait de l'auteur (Pallade), désigné tant par le grec que par les autres textes latins, un simple destinataire, et inversement du traducteur supposé (Ambroise) l'auteur lui-même, qu'il bouleverse souvent, par surcroît, l'ordre des propositions, introduit des phrases entières et, d'ailleurs, se laisse fort bien lire, étant presque toujours correct, voire élégant, cette conclusion s'impose vite à l'esprit, que le ps.-Ambroise qui fut alors produit doit être désigné, selon le caractère même de l'édition sixtine dont l'incroyable audace est par d'ailleurs connue à l'égard de la tradition manuscrite¹, comme une recension ingénieuse peut-être, et de lecture agréable, mais qui se classe, en fin de compte, parmi les supercheries ou fictions littéraires.

Il suffit, pour faire accepter ce jugement, qui n'est pas trop sévère, de transcrire en colonnes parallèles, phrase par phrase, les trois textes *V*, *B*, *S*, en choisissant pour cette démonstration le début de l'opuscule, la lettre du grec étant tout d'abord rappelée pour la partie correspondante², afin que cette confrontation ne laisse aucune place à l'équivoque³. L'italique fera ressortir les changements purement matériels accomplis par *B* et par *S* ; le type gras, leurs interpolations proprement dites ; ce qui subsiste en

1. Voir la condamnation passée contre elle par les Mauristes (*P. L.*, XIV, 19-20 : « ...nihil... magis offendit quam quod multa in ipso textu sibi permiserunt ii quos eidem corrigendo adhibuit eminentissimus cardinalis » (c'est-à-dire Montalte, le futur Sixte-Quint).

2. Je reprends le texte établi par MULLER (*M*), en introduisant quelques variantes de BISSAEUS (*B*), plus conformes au latin.

3. J'établis le texte **V** d'après les deux anciens manuscrits du Vatican : *L*, *R* (voir ci-dessus) ; c'est donc à ce texte que se rapportent les notes latines de l'*apparatus*. Le texte **B** est fourni par l'édition de KÜBLER.

caractères romains dans l'un et l'autre représente, au contraire, la permanence de la version authentique, qui s'identifie désormais avec *V*, quoi qu'on puisse penser de telle ou telle particularité des manuscrits qui nous l'ont livrée.

τοῦ Παλλὰδίου
περὶ τῶν τῆς Ἰνδικᾶς ἐθνῶν καὶ τῶν Βραγμαάνων ¹

(1.) Ἡ πολλὴ φιλοπονία σου καὶ φιλομαθία καὶ φιλοκαλία καὶ φιλοθεία, ἀνδρῶν ἀρίστων ἐγκαλλώπισμα, καὶ ἕτερον ἡμᾶς ² προσετρεψατο προσδιηγῆσθαι πράγμα ὑπερβολῇ σοφίας γέμον. Κινούμενοι τοίνυν ἡμεῖς τῇ σῇ φιλοκρίᾳ πρὸς τοῖς εἰρημένοις προσεξηγησόμεθά σοι καὶ τὸν τῶν Βραγμαάνων βίον,

(2.) Ὡν μὲν ἐγὼ οὔτε τὴν πατρίδα ἱστορήσα οὔτε δὲ ³ τοῖς ἀνδράσιν συντετύχηκα· πόρρω γὰρ εἰσὶν ἀπωρισμένοι ⁴ καὶ τῆς Ἰνδικῆς καὶ τῆς Σηρικῆς, τῷ ἰσχυρῇ παροικούντες ποταμῷ.

V

B

S

[Dicta sancti Ambrosii.]

[Sancti Ambrosii
tractatus.]

[DE VITA BRAGMANORUM.]

COMMONITORIUM PALADII ¹.

(1.) Mens tua quae et discere et multum discere cupit, immenso sapientiae amore succensa, etiam aliud nobis ² opus quod efficere deberemus iniunxit, hoc est Bragmanorum ³ consuetudinem uitamque [monachorum] ⁴.

(2.) Ego quidem neque ipsos neque patriam eorum uidisse me me-

(1.) Mens tua quae semper amat discere et semper est accensa in amore sapientiae, etiam iniunxit nobis ut alium laborem facere deberemus, hoc est quomodo uiuit gens Bragmanorum et qualem consuetudinem habet.

(2.) Ego quidem neque illam gentem neque patriam illius uidi. Mul-

(2.) *Desiderium mentis tuae, Palladi, quae immenso sapientiae amore incensa, noua semper discere optat, nouum etiam arduumque opus efficere nos compellit : id uero est Brachmanorum patriam, consuetudinem uitamque recensere.*

(2.) Ego quippe, cum neque ipsos neque ipso- rum uiderim loca (longo

¹ *βραγμαάνων* M (*semper*)
tionem hic ponit M

² *τιμὴν* B

³ *de om.* B

⁴ *dis-*

¹ *L sic inscripsit* : Dicta s. A. de u. Br. c. P. ; *R autem tantum* : Incipit uita Br. c. P. (*in Bambergensi uero tantum haec* : Incipit c. P.)
R ² nobis aliud
³ *bracm. L (etiam inferius)* ⁴ *sic monachorum L R (et ceteri omnes, ut uidetur ; attamen est certum glossema)*

(3.) ἐγὼ δὲ εἰς τὰ ἀκροτήρια μόνον ἔφθασα τῆς Ἰνδικῆς πρὸ ἐτών
 ὀλίγων μετὰ τοῦ μακαρίου Μωυσέως τοῦ ἐπισκόπου Ἀδουλιανῶν ¹. Ἐκεῖ
 δὲ ² ἀγρίῳ καύματι ληφθεὶς τοιοῦτω ὄντι ³ ὥστε τὸ ὕδωρ ἐκ τῆς πηγῆς
 ἀναβλύζον ψυχρότατον εἰς ὑπερβολὴν, ληφθεὶς ἐν ἀγγείοις παρὰ χρῆμα
 ἀναυράζειν· τοῦτο τοίνυν θεασάμενος αὐθις ὑπέστρεψα ⁴ μὴ, στέξας τὸν
 καύσωνα.

mini. Longo enim terra-
 rum spatio, non solum
 ab India, sed etiam ab
 ea quam Sericeam ¹ no-
 minant regione seiuncti ²
 sunt. Habitant tamen
 iuxta fluuium quem uo-
 cant Gangem.

tum enim longe est illa
 terra non solum ab
 India, sed etiam ab ea
 regione quam Sericiam
 nominant, attamen iuxta
 fluuium Gangem.

enim terrarum, spatio a
 nostra Europa sunt se-
 iuncti) ea tibi dumtaxat
 quae ab aliis audiui et
 quae a scriptoribus de-
 sumpsi, enarrare tenta-
 bo. Brachmani a non-
 nullis gymnosophistae, a
 quibusdam philosophi
 seu sapientes Indorum
 appellantur. Habitant
 autem iuxta Gangem,
 fluuium totius Indiae
 maximum.

(4.) Hic uero Ganges
 ille est quem scripturae
 sanctae Phison appel-
 lant, et unus de quattuor
 qui e paradiso exire
 perhibentur.

(3.) ¹ Accessi autem
 ante aliquot annos us-
 que ad summa Indiae
 loca cum Museo episcopo
 Adulenorum ³ :

² ubi, cum intolera-
 bili ⁴ aestus ardore fla-
 grarem, uideremque a-
 quam quae hauriretur
 ex fontibus mox feruere
 in ipsis quae eam susce-
 perant ⁵ uasis, continuo
 regressus sum, quia in-

(3.) ¹ Perrexi autem
 ante aliquos annos us-
 que ad finem Indiae cum
 Musaeo episcopo Dule-
 norum ;

² et ibi cum stare non
 potuissem propter nimi-
 um solis ardorem, eo
 quod talis ardor solis ibi
 erat ut etiam uiderem
 aquam bullire in uasculis
 quae implebantur ex fon-
 tibus, statim redii in

(3.) ¹ Primum igitur
 Musaeus frater noster
 Dolenorum episcopus
 mihi retulit quod ipse,
 aliquot ante annos ad
 Indias,

¹ cum codice Callisthenis scripsi, ἀδουλιανῶν B ἀδουλιανῶν M

iuxta coniecturam Mulleri scripsi, καὶ BM

ε.π.π. αναβλύζοντος ταχυτάτου ε.υ. και βληθέντος ε.α.π. βρασσαντος B

τρεψάμεν M

² ἐκεῖ δὲ

³ τοιοῦτου ὄντος ὡς τοῦ ὕδατος

⁴ ὑπερ-

¹ sericam L

² se iuncti sic L

dulenorum L R

⁴ intollerab. L (etiam inferius tollerare)

perant L

³ adulenesum scripsi (cf. inf. § 8),

⁵ susci-

(4.) Ὁ δὲ Γάγγης οὗτος ποταμὸς καθ' ἡμᾶς ἐστὶν ὁ καλούμενος ¹ Φεισῶν, ὁ ἐν ταῖς γραφαῖς κείμενος, εἰς ὧν τῶν τεσσάρων ποταμῶν τῶν λεγομένων ἐξίεναι ἐκ τοῦ παραδείσου.

(5.) Διήγημα δὲ φέρεται Ἀλεξάνδρου, τοῦ τῶν Μακεδόνων βασιλέως, ἐξηγησαμένου ² ποσῶς τὸν βίον αὐτῶν · κακείνῳ δὲ τάχα ὑπῆρχε ὡς ἐκ παρακούσματος. Οὔτε γὰρ αὐτὸς, ὡς οἶμαι, τὸν Γάγγην ἐπε-ραιώθη ³, ἀλλ' ἄχρι τῆς Στρικῆς ἔφθασεν ⁴, ἐνθα οἱ Σῆρες τὸ μέταξον τίκτουσι, κακεῖ λιθίνην στήλην στήσας ἐπέγραψεν. Ἀλεξάνδρος ὁ Μακεδόνων βασιλεὺς ⁵ ἐφθασα μέχρι τούτου τοῦ τόπου ⁶.

cendium tantum tolerare non poteram.

meam terram, quia tantum incendium sustinere non poteram.

(4.) Hic autem fluvius qui a nobis dicitur Ganges ille est quem scripturae sanctae Fison uocant, unus de quatuor illis qui de paradiso exire perhibentur.

(4.) Hic autem fluvius qui Ganges dicitur ille est quem sancta scriptura [F]yson nominat, unus de illis quatuor fluminibus quae de paradiso exeunt.

(5.) Talis uero fertur historia Alexandri, Macedonum imperatoris ¹, quocumque modo uitam ² eorum ³ et instituta referentis. Non tamen ipse Gangem ⁴ transgressus erat, neque uisa, sed audita referebat. Tantummodo enim illam usque regionem quae Sericea dicitur fuit, ubi ipsum sericum nascitur, et ubi lapideam sibi poni fecit columnam, in qua scripsit hunc titulum : Ego Alexander huc usque perueni.

(5.) Hoc autem dicit historia Alexandri, imperatoris Macedonum. Quamuis dicat idem Alexander de uita et moribus Bragmanorum, tamen ipsum Gangem fluvium, ubi illi habitant, non transiuit ; tantummodo enim usque ad illam regionem fuit quae Seritia dicitur, ubi et ipsum sericum nascitur, et ibi fecit ponere *mar-moream* columnam, et scripsit in ea hunc uersum : Ego Alexander huc usque perueni.

(5.) Brachmanos uisendi studio profecturus, Sericam fere uniuersam regionem peragrauit : in qua refert arbores esse quae non solum folia, sed lanam quoque proferunt tenuissimam, ex qua uestimenta conficiuntur, quae serica nuncupantur, et ibi insignem quandam conspici lapideam columnam, Alexandri nomine, hoc titulo sculptam : Ego Alexander huc perueni, — et quod, plurimis populorum nationibus regionibusque perlustratis, in Arianam tandem de-

1 ο καθ'ημας ε. καλ. B
της B 5 βχσ. om. B

2 διηγησαμενου M
6 του τοπου τουτου B

3 ποταμον add. B

4 φθξ-

1 alexandri m. imp. historia L
gem ipse L, gangem om. R

2 uitas R

3 eorum om. R

4 gan-

(6.) Ἐγὼ δὲ ποσῶς τὰ περὶ τῶν Βραγμάνων δεδύνημαι μαθεῖν παρὰ
 πινος Θηβαίου σχολαστικοῦ ἔκουσίως μὲν τῇ ἀποδημία χρησαμένου¹,
 ἀκουσίως δὲ τῇ αἰχμαλωσίᾳ περιπεσόντος.

(7.) Οὗτος, ὡς ἔλεγεν, ἀφυῆς ἐγεγόνει ἐν τῇ δικανικῇ καὶ ἀκηδεῖα
 ληφθεὶς, ἐκίνησε οὕτως² τὴν τῶν Ἰνδῶν ἱστορῆσαι χώραν, καὶ δια-
 πλεύσας μετὰ πρεσβυτέρων³,

uenit prouinciam prope
 Indum omnem.

(3.)² quam desertis
 circumdatam cernens fer-
 uoribusque ambustam,
 eo quod sol omnia in-
 cenderet (unde maxima
 aquae laboratur penuria),
 et, si illa aliunde adue-
 hebatur, quod confestim
 in suis etiam uasis fer-
 uere cerneretur, et cum
 solis aestum locorumque
 incendium sufferre ne-
 quiret, protinus inchoa-
 tum iter deserere, pedem
 efferre et in Europam
 remeare coactus est.

(6.) Ego tamen de
 ipsis Bragmanis potui
 aliqua utcumque¹ co-
 gnoscere a quodam The-
 beo scolastico, qui ob
 hoc ipsum sponte² qui-
 dem³ sua peregrinari
 noluit, in captiuitatem
 tamen inuitus incurrit.

(6.) Ego tamen de ip-
 sis Bragmanis potui ali-
 quid cognoscere, quod
 mihi narrauit quidam
 Thebeus scolasticus, qui
 propter hanc causam uo-
 luntate sua illic peregri-
 nari uoluit.

(6.) Quaedam ergo
 noua, non autem Brach-
 manos se uidisse affir-
 mat. Refert nihilominus
 de Brachmanis aliqua se
 audisse a scholastico
 quodam Thebaeo, qui,
 ut ait, ob id ipsum, nem-
 pe ut ipsos Brachmanos
 et uideret et alloque-
 retur, in Indias peregri-
 nari proposuit, et quod
 tandem miser in captiui-
 tatem incurrit.

(7.) Hic ergo, ut ipse
 referebat, cum lentioris
 esset ingenii in forensis

(7.) Hic ergo, ut ipse
 dicebat, cum desideraret
 scire patriam Indorum,

(7.) Hic ergo, ut mihi
 episcopus retulit, cum
 lenioris esset ingenii in

1 ποιησαμενου B 2 ουτος M 3 sic restitui, πρεσβυτερου LM, sed
 et Mullerus iuxta Sixtinam recensionem proposuit: εμπορων τωνων

1 ut cum quae L 2 sponte ipsum R 3 quidam L

(8.) ταύτην κατέλαβε προτερον ¹ Ἀδουλιν ², εἶτα ³ τὴν Αὐξοῦμην,

(9.) ἐν ᾗ ἦν βασιλίσκος μικρὸς τῶν Ἰνδῶν ἐκεῖ καθεζόμενος.

(10.) Ἐκεῖ δὲ χρόνιτας καὶ πολλὴν συνήθειαν κτητάμενος, ἠθέλησε καὶ ἐπὶ τὴν Ταπροβάνην εἰσελθεῖν νῆσον, ἔνθα εἰσιν οἱ λεγόμενοι Μακρόβιοι. Ζῶσι γὰρ εἰς τὴν νῆσον ἐκείνην καὶ ἕως ἑκατὸν πεντήκοντα ἐτῶν οἱ γέροντες οἱ ὑπερβολὴν τῆς τῶν ἀέρων εὐκρασίας καὶ ἀνεξερευνήτῳ κρίματι ⁴ θεοῦ.

aduocationis officio, incongruae sibi artis tedio fatigatus, cognoscere patriam desideravit Indorum, et cum quibusdam senioribus nauigauit.

cum quibusdam senioribus illic nauigauit.

forensis aduocationis officio, incongruae sibi artis taedio fatigatus, *Indiam uidere et Brachmanorum patriam ac mores cognoscere deliberauit. Quocirca* cum quibusdam mercatoribus in Erythraeo siue rubro mari conscendens, nauigauit

(8.) Primumque Adulenorum ¹, postea Axumitarum ² attigit loca.

(8.) *Et primum uenit ad loca Dulenorum et postea uenit ad loca Sumitarum.*

(8.) primo sinum Adulicum, et Adulitarum oppidum uidit, mox Aromata promontorium, et troglodytarum emporium penetrauit, hinc et Axumitarum loca attigit. Vnde soluens prosperis flantibus uentis, licet plurium nauigatione dierum, Muzirim totius Indiae citra Gangem emporium tandem peruenit :

(9.) Esse autem illic ac dudum ibidem degere uidebatur regulus quidam paruus Indorum.

(9.) *Dicebat autem isdem Thebeus ut esset ibi regulus Indorum paruus.*

(9.) *ubi quendam Indorum regulum domini asserebat.*

(10.) Inter quos cum consuetudinem magnam per diutinum tempus habuisset, noluit etiam ad illam insulam quae

(10.) *Et cum esset ibi praedictus Thebeus per multum tempus, uoluit etiam pergere ad illam insulam quae Taprobane*

(10.) *Immoratus igitur ibi aliquamdiu, obseruataque diligenter aeris et loci qualitate ac hominum consuetudine*

1 πρωτων M
νητου χριματος B

2 αδολην B

3 μετ' εκεινην add. B

4 ανεξερευ-

1 dulenorum R (cf. supra § 3)

2 xumitarum L

(11.) Ἐν ταύτῃ δὲ τῇ νήσῳ καὶ ὁ μέγας βασιλεὺς κατωκεῖ¹ τῶν Ἰνδῶν, ᾧ πάντες οἱ βασιλῆσχοι τῆς χώρας ἐκείνης ὑποκείνται² ὡς σατράπαι, καθὼς αὐτὸς ὁ σχολαστικὸς ἡμῖν³ διηγήσατο, μαθὼν καὶ αὐτὸς παρ' ἐτέρων⁴. Οὐδὲ⁵ γὰρ δεδύνηται οὐδ' αὐτὸς εἰς τὴν νῆσον εἰσελθεῖν.

(12.) Παράκεινται γὰρ ταύτῃ τῇ νήσῳ, εἰ μὴ ψευδὲς ἐστὶ τὸ λεχθέν, ὡς χίλιναι ἄλλαι νῆσοι, τῆς ἐρυθρᾶς θαλάσσης ἐμβυλλούσης εἰς αὐτάς· ἐφ' οἷς⁶ τοίνυν ὁ μαγνήτης λίθος ὁ τὸν σίδηρον ἐπισπώμενος ἐν ἐκείναις γίνεται ταῖς νήσοις, ταῖς λεγομέναις Μανιόλαις,

Taprobane¹ uocatur accedere, in qua illi quibus Beatorum nomen est uiuunt aetate longissima. Nam usque ad centum et quinquaginta annorum perueniunt senectutem, propter incredibilem aurarum temperiem et incomprehensibilem diuini iudicii uoluntatem.

dicitur, in qua illi habitant quibus est nomen Beatorum : qui uiuunt per centum quinquaginta annos propter aerem bene temperatum et domini uoluntatem.

per plures dies, uenit ei in mentem ad insulam quae Taprobane uocatur transfretare, in qua illi quibus beatorum nomen est, longissimam aetatem uiuere asseruntur (nam uitam hominum centum annis modicam putant) propter miram aeris temperiem et incomprehensibilem diuini dispositionem iudicii.

(11.) In hac ipsa insula rex quoque maximus degit Indorum, cui omnes alii subiacent reguli, quos satrapas uocant, sicuti scolasticus nobis ille referebat. Nam ab aliis et ipse cognouerat. Neque enim memoratam insulam fuerat ingressus.

(11.) In hac itaque insula erat rex maximus, cui omnes alii reguli erant subiecti, et illos regulos uocauit ille rex maximus praefectos, sicut praedictus Thebeus nobis dixit. Nam et ille ab aliis hoc audiuit, quia et ille in predictam insulam non introiuit.

(11.) Huic quatuor moderantur reges seu satrapae, inter quos unus est maximus, cui ceteri subiacent obediuntque, ut ille scholasticus referebat.

(12.) Dicunt autem, si tamen uera narrantur, huic ipsi insulae mille alias rubri maris insulas quas Maniolas² nominant adiacere, in quibus

(12.) Sunt autem mille aliae insulae in rubro mari, quae sunt subditae ad istam praedictam insulam, in quibus sunt illi lapides quos magnetes

(12.) Narrabat quoque, si credere facile est, mille insulas Arabici et Persici maris, et quas Mamolas uocant, illi obtemperare. Hic ille quem

1 κατωκεῖτο M 2 υποκείντο M 3 ἡμῖν M restituit iuxta quendam Regium codicem (R) 4 ex eodem R ipse restitui, ἑτέρου LM 5 οὐ M 6 e cod. R, ἐπεὶ B ἐπειδὴ M

1 tabrobane R 2 mamolas sic L (ex quo idem uitium Sixtinae recensionis)

(13.) ἐν αἷς ¹ ἐάν ² ἐπέλθῃ πλοῖον σιδηροῦς ἔχον ³ τοὺς ἥλους, κατέχεται ὑπὸ τῆς τοῦ λίθου φύσεως, μὴ δυνάμενον παρελθεῖν.

(14.) Ἔστι δὲ ἰδικῶς τὰ διαπερῶντα πλοῖα εἰς ἐκείνην τὴν μεγάλην νῆσον ἄνευ σιδήρου ἐπιουρίοις ⁴ ξυλίνοις κατεσκευασμένα.

(15.) Ἔχει δὲ, φησὶ, καὶ πέντε ποταμοὺς μεγίστους ἢ νῆσος αὕτη, ἐν οἷς νῆες διαπορεύονται.

ille quem magnetem uocant nascitur lapis, quem aiunt ad naturam suam ferri trahere naturam.

nominamus, qui trahunt ad se ferrum.

magnetem appellant, reperitur lapis qui ferri naturam ad se uel sua trahere dicitur.

(13.) Cum ergo nauis illuc aliqua fuerit adpuls^a ¹, ferreos habens clauos ², mox illic tenetur neque quoquam abire permittitur, ui nescio qua naturali, ut supra dixi, lapidis impedita.

(13.) *Etiam si qualis-cumque nauis aduenerit, quae habuerit de ferro clauum, statim apprehend[un]t eam et non dimittunt eam.*

(13.) Cum ergo nauis aliqua, clauos habens ferreos, illic applicuerit, illico retinetur nec quoquam ire permittitur, ui nescio quadam lapidis occulta impediēte.

(14.) Esse autem certas specialiter naues loquuntur, habentes ligneos clauos, nulloque penitus ferro ligatas, quae ad illam insulam magnam solent transfretare.

(14.) *Habitatores autem de illis insulis, quando faciunt naues, non ibi mittunt clauos ferreos, sed tantum clauos ligneos, et semper cum illis uadunt ad illam insulam ubi habitat ille rex magnus.*

(14.) *Ob id naues ibi ligneis clauis construi dicebat.*

(15.) Quae tamen insula quinque maximos fluuios habere memoratur.

(15.) *In iam dicta insula Taprobane sunt quinque maxima flumina.*

(15.) *Quod insula quinquae habet flumina, et quidem maxima, quibus tota irrigatur fertiliorque redditur.*

La comparaison des textes latins entre eux et avec le grec pourrait être ainsi résumée, d'une façon plus claire :

1^o Le texte V a toutes les notes d'une traduction directe et ancienne ; les incorrections n'y manquent pas ; on y découvre

1 om. M
πιουρίοις B

2 ο αν Μ

3 τις των ενταυθα τοπων σ. εχων B

4 εν

1 appulsa R

2 clauos ferreos hab. L

plusieurs contresens¹ ; du reste, il simplifie souvent et aère la teneur du grec, surtout quand celui-ci est trop abondant et devient difficile à rendre, par exemple dans le § 1 ; mais, pour l'ensemble, il suit son modèle assez fidèlement et le représente bien ; il permet, dans la même mesure, de le contrôler et devrait servir à en rétablir la forme exacte dans une édition critique.

2° Le texte *B* se laisse expliquer entièrement par le précédent², qu'il abrège davantage ; ses interpolations, peu nombreuses et insignifiantes, peuvent passer pour des raccords ou des additions factices ; en aucun cas, on n'a besoin, pour les entendre, de se reporter au grec ; cette nouvelle rédaction est, pour autant, secondaire et disparaît complètement derrière la version primitive ; tout au plus peut-elle aider à en mieux fixer la lettre et à classer les témoins directs.

3° Le texte *S* est une recension arbitraire, probablement composée par un humaniste, qui se choquait de la rudesse de l'ancienne traduction ; ce lecteur intrépide en a profité pour adoucir les termes³, équilibrer la syntaxe, changer suivant sa logique personnelle l'ordre des parties, et de même, au gré de son érudition, introduire de nouveaux développements, inspirés de loin par Strabon ou Ptolémée, Cicéron ou Pline ; le grec, d'ailleurs, n'a certainement pas été consulté ; tout le travail procède de la fantaisie. Le plus grave changement consiste dans le rôle maintenant dévolu à saint Ambroise. L'évêque de Milan a pris la place du narrateur, et les renseignements sont donnés du point de vue de l'Europe. Pallade, qui, en compagnie de Moïse, évêque d'Adulis en Abyssinie, s'était aventuré jusqu'aux portes de l'Inde, arrêté là par une chaleur insupportable (§ 2-3), passe au rang de destinataire (§ 1). C'est, au contraire, Moïse qui a renseigné l'auteur, d'un bout à l'autre. Le scolastique de Thèbes, auquel Pallade devait tout ce qu'il rapporte sur Ceylan (§ 6-15), s'efface pareillement ; ses récits sont placés encore dans la bouche

1. A la fin de la première phrase, l'insertion du mot *monachorum* (si toutefois elle est primitive) introduit une sottise, en contradiction manifeste avec la pensée de Pallade ; plus loin (au début du ch. IX dans le texte du ps.-Callisthène), l'auteur distingue précisément les Brachmanes des moines : ... οἱ Βραχμᾶνες ἕνως ἐστὶν οὐκ ἀποτρεσόμενον ἀπὸ προαιρέσεως, ὡς οἱ μοναχοί, ἀλλὰ ἔλαχον τὸν κληρὸν τοῦτον ἄνωθεν καὶ ἐκ θεοῦ κριμάτων.

2. Noter, comme particulièrement remarquable, la confusion commise par le traducteur au sujet de μακροῖοι (§ 10) ; il a lu apparemment μακκαριοί, et traduit : *Batî*. Cette bévue est passée dans les deux textes secondaires et suffirait à montrer leur origine.

3. Ce qui n'a pas empêché le faussaire de tomber lui-même en des pièges grossiers : témoin *levioris* (§ 7), *mamolas* (§ 12).

de Moïse. La référence même au voyage d'Alexandre dans les Indes (§ 5) est mise au compte de celui-ci. Bref, la perspective est considérablement déplacée, à tel point que l'opuscule entier prend l'air d'un faux. Il convient donc de le bannir, sous cette forme, de l'histoire littéraire, pour ne s'attacher plus qu'à l'ancienne version latine, garantie par la tradition manuscrite.

ANDRÉ WILMART.

LE COMMENTAIRE HOMILÉTIQUE DE S. CÉSAIRE SUR L'APOCALYPSE.

« ... mais tout est précieux de la
part de cet homme Apostolique. »

J.-B. MOREL.

L'une des plus étranges productions de la littérature chrétienne du haut moyen âge est sans contredit l'*Expositio in Apocalypsim* reléguée par les Mauristes à la fin de l'Appendice du tome 3 de leur édition de saint Augustin¹.

D'abord, on ne sait comment elle commence. Le début que donnent toutes les éditions est bien celui qui se lit dans les manuscrits, à l'exception d'un seul : mais, justement, il y a chance que cet unique manuscrit ait raison contre tous les autres, et nous ait seul conservé le texte authentique. Il est visible, en effet, que l'exorde reçu, *In lectione revelationis*, n'a été imaginé après coup qu'en vue de suppléer à la lacune de l'autre, *Ea quae in Apocalypsi*, où le commentaire ne commence que par deux mots du verset I, 5, les quatre premiers versets étant complètement omis. Puis, le style des six premières lignes, l'expression *secundum anagogen* notamment, ne semblent pas être de tout point conformes au genre habituel de Césaire : ces six lignes sont omises d'ailleurs dans les deux mss. provenant de Glastonbury et de Saint-Bertin. Celui qui a fabriqué ce second exorde a fait usage d'un autre texte biblique que les textes expliqués dans le reste de l'*Expositio* ; de plus, il a fait un emprunt textuel au commentaire *Iohannes Dei gratia*, faussement attribué à saint Jérôme², et qu'on trouve copié à la suite du nôtre dans divers manuscrits³. Bref, il n'y a pas de doute pour moi que la teneur authentique du début ne soit celle que les Mauristes donnent dans leur Avertissement en tête de l'ouvrage, d'après le vieux ms. de Saint-Père de Chartres.

Puis, de quoi se compose l'*Expositio* ? D'une série d'« homélies », à en croire les éditeurs ; et, de fait, presque chaque section du commentaire commence et finit comme une homélie en règle. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un regard sur la première :

1. Réimprimée dans Migne, t. 35, col. 2417-2452.

2. Voir la préface de Haussleiter à son édition de Victorin de Pettau : CSEL 49, p. XLVII.

3. Entre autres, dans le Clm. 14469, Metz 125, etc.

Incip. A. : In lectione Revelationis beati Iohannis apostoli, fratres carissimi, animadvertimus...

Incip. B. : « Ea quae in Apocalypsi sancti Iohannis continentur, fratres carissimi... »

Explic. : « ... donec quod reliquum est donante domino audire positis. Quod ipse praestare dignetur, etc. »

Pourtant, il n'est nulle part question d'homélies, dans les manuscrits. Le titre, en tête, est EXPOSITIO DE APOCALYPSI SANCTI IOHANNIS et, avant chacune des autres sections, SEQUENTIA DE EXPOSITIONE APOCALYPSI ou, plus simplement encore, ITEM SEQUENTIA. Quelquefois toute trace de caractère homilétique fait défaut, soit au début, soit à la fin : par exemple, hom. 2, 3, 11, 12 (fin) ; 4, 6, 8 (début) ; 16 (début et fin).

Le nombre de ces soi-disant homélies, pareillement, est demeuré longtemps incertain. Dans les anciennes éditions, on n'en comptait que dix-huit : les Mauristes, les premiers, ont donné le nombre complet, dix-neuf. La différence tient à ce que, ici encore, dans tous les manuscrits, sauf celui de Chartres, il y a une lacune d'environ seize lignes, vers la fin de l'hom. 16 et au commencement de la suivante. Dans quelques exemplaires, cette lacune accidentelle est indiquée par un espace laissé en blanc ; dans d'autres, au contraire, le texte continue sans interruption, et l'on ne s'aperçoit de l'accident que par le manque de suite du sens. Dans les deux cas, le résultat a été qu'on a fondu en une seule les sections 16 et 17 du commentaire.

Outre ces défauts qui sautent à l'œil, il en est d'autres que révèle un examen minutieux du texte lui-même. On y constate, notamment, nombre de redites non motivées : par exemple, dans l'hom. 7, les mots *caudae eorum similes serpentibus* (Apoc. 9, 19) sont commentés jusqu'à trois reprises, et presque dans les mêmes termes. J'ai noté ailleurs quatre ou cinq répétitions textuelles du même genre, et l'on pourrait en trouver sans doute davantage. Cela, joint aux interminables « récapitulations » qui forment le complément obligé de chaque section ou homélie, finit par rendre la lecture de l'opuscule insipide par endroits.

Une autre constatation, non moins désavantageuse, est celle du grand désordre que l'on observe dans la façon de citer le texte biblique, objet du Commentaire. D'abord, les douze premiers versets du livre sont presque complètement passés sous silence¹ :

1. A l'exception des mots isolés, introduits comme par hasard dans le commentaire, *testis fidelis* (I, 5) et *ego sum A et W* (I, 8 : hom. 11).

c'est pour remédier d'une façon quelconque à ce défaut choquant qu'on a substitué au début primitif celui du texte reçu : « In lectione revelationis... *Apocalypsis Iesu Christi quam dedit...* » Dans le cours de l'ouvrage, également, des passages plus ou moins longs, voire des chapitres presque entiers, sont omis, sans qu'on puisse se rendre compte du motif. Mais c'est surtout le manque de suite dans les citations de l'Apocalypse qui étonne et déroute le lecteur. Par exemple, homélie 2, dès le début, le commentateur remonte du verset 2, 16 à 1, 16, pour redescendre incontinent à 2, 28 et de là à 3, 18. Un peu plus loin, après avoir expliqué le verset 6 du chap. 4, il continue avec le verset 18 du ch. 1 et une partie du ch. 2, sans autre transition que cette étrange formule : *Quod vero post haec ait*. Au commencement de l'homélie 6, il passe, sans crier gare, de 7, 3 à 6, 5 et suiv. Dans l'homélie 12, à propos du ch. 15, il renvoie à l'explication donnée par lui de 14, 15 qu'il a justement omis d'expliquer. De même, dans la « récapitulation » de l'homélie 13, après avoir commenté le verset 16, 16 oublié par lui, il enjambe tout ce qui suit jusqu'à 20, 9 au moyen d'un simple *Denique sequitur*. Au début de l'homélie 17, on constate cette suite singulière de versets : 19, 11-18 ; 20, 3 suivi de 18, 20 avec *Post haec ait* comme transition ; puis de nouveau 19, 21 ; 18, 23-24. Enfin, c'est un fouillis inexprimable, au milieu duquel on a toutes les peines du monde à se retrouver : on dirait que le compilateur a saisi et distribué au petit bonheur les parcelles du texte sacré, sans se soucier de leur vraie place, ni de ce qu'il omettait au passage. Pour se rendre exactement compte de ce qu'il a expliqué ou laissé de côté, l'unique moyen est de copier patiemment bout à bout les passages bibliques, au fur et à mesure qu'ils se présentent, puis de les transcrire de nouveau suivant l'ordre qu'ils occupent dans la bible. On arrive alors à ce résultat, aussi inattendu qu'intéressant, que le faux Augustin avait sous les yeux deux ou trois versions latines de l'Apocalypse, qu'il cite tour à tour indifféremment, sans parler des endroits où il reproduit le texte simplement de mémoire, avec des changements ou retranchements arbitraires.

Le Commentaire lui-même est rempli de défauts analogues : désordre inouï ; soi-disant « récapitulations » finales qui prennent parfois toute la moitié d'une homélie (par ex. hom. 14), ou bien, au contraire, consistent en une ligne ou deux, simple indication de ce qu'il faudrait dire (hom. 15). Il se peut, d'ailleurs, que ces récapitulations homilétiques aient été suggérées à l'auteur

par l'emploi qu'avaient fait de cette expression — mais dans un tout autre sens¹ — les anciens commentateurs, chez lesquels il a puisé, presque exclusivement, ses gloses aussi maigres que monotones. Car, pour lui, comme il le professe ouvertement dans l'exode authentique, il n'y a que deux applications possibles de chacun des traits contenus dans l'Apocalypse, à savoir, ou au Christ, ou à l'Église : *quicquid in ipsa lectione recitari audieritis, omnia in Christo intellegite et in ecclesia fieri*. Il est très rare qu'il ajoute à ses sources des développements personnels de quelque étendue : mais alors ces hors-d'œuvre ont une tendance nettement morale, et fournissent, comme on le verra plus loin, un des points de repère les plus sûrs pour identifier l'auteur.

Un autre défaut qui dépare notre commentaire, ce sont, comme je l'ai dit, les redites que l'on constate dans presque chaque homélie. Non seulement la longue récapitulation n'est habituellement que la répétition presque textuelle de tout ce qui précède (par ex. homél. 6 et 7), mais encore on relève de place en place des répétitions fastidieuses à plus ou moins d'intervalle. Ainsi, dans l'homélie 3, toute l'explication relative à Apoc. 4, 3 *Et qui sedebat similis erat aspectui lapidis iaspidis et sardi* est la reproduction pure et simple de ce qui se lit dans l'homélie précédente à propos de *similitudinem iaspidis et sardi*. Pareillement, au début de l'homélie 6, tout le commentaire relatif à Apoc. 6, 5. 6. 8. se trouve déjà à peu près textuellement dans la seconde moitié de l'homélie 5.



On le voit, je ne cherche pas à dissimuler les nombreuses imperfections et l'insignifiance apparente de l'apocryphe augustinien : et pourtant je n'hésite pas à affirmer l'exactitude du jugement qui l'a déclaré « précieux », en dépit de ses défauts incontestables.

Il est précieux, d'abord, en raison de ces fragments d'anciennes versions latines de l'Apocalypse qu'il nous a conservés, comme aussi des commentaires antérieurs qu'il a utilisés. Car, après les recherches fructueuses des savants modernes à ce sujet, celles de Haussleiter et de Vogels en particulier,² il ne saurait y avoir

1. Cf. E. B. ALLO, *L'Apocalypse* (Paris 1921), préface, p. xciv : « L'auteur aime à récapituler, pour nous servir de l'expression plus ou moins exacte devenue célèbre dans l'histoire de l'interprétation apocalyptique », et ailleurs dans tout le cours de l'ouvrage.

2. *Die latein. Apocalypse der alten afrikan. Kirche* (Forsch. z. Gesch. d. neu-testamentl. Kanons u. d. altkirchl. Literatur), IV. Teil, 1891; Victorini *ep. Peta-*

de doute que les Mauristes ne se soient trompés en y voyant une compilation faite en grande partie à l'aide de Primasius et de Bède. La vérité est que le Pseudo-Augustin a puisé à des sources beaucoup plus anciennes, utilisées également par Primasius, Bède, et surtout Beatus de Liebana. Une de ces sources est sûrement Tyconius le donatiste, comme il résulte, entre autres, de la comparaison avec son *Liber regularum* et les fragments considérables reproduits dans le *Spicilegium Casinense*, t. 3, pp. 263-331, d'après un manuscrit de Turin qui a fait jadis partie de la bibliothèque de Bobbio. Mais le compilateur a aussi fait parfois usage du Commentaire de l'évêque martyr de Fettau, Victorinus. Il suffira, pour s'en convaincre, de considérer cette sorte de doublet que l'on constate au début, c'est-à-dire dans la portion où nous sommes relativement bien renseignés sur les deux textes, et de Victorin et de Tyconius. Vers le commencement de l'homélie 2, l'Apoc. 3,18 est citée et commentée de cette façon : « *Consulo tibi a me emas (Consule tibi, eme a me mss.) aurum conflatum* : id est, contende ut pro nomine Christi aliquid patiaris. » Ceci dépend évidemment du commentaire de Victorin. Mais dans la première partie de l'hom. 3 le même endroit revient, ainsi modifié, comme texte et interprétation : « *Consilium tibi do, ut emas tibi aurum* : id est, ut eleemosynas faciendo, et actibus bonis insistendo... » ; et cela est ouvertement inspiré de Tyconius. De même, dans les autres passages assez nombreux où se présentent des doublets du même genre, il y a lieu de supposer que les divergences de texte et d'explication tiennent à l'emploi successif de ces deux sources. Par exemple, au milieu de l'hom. 2, nous trouvons cité Apoc. 4, 6 sous la forme *ante solium*, suivi de ces mots « quia ante adventum iudicii », conformément à Victorin « ideo *ante solium*, id est ante iudicium », tandis que dans l'homélie 3 le même texte revient de deux façons différentes à une ligne d'intervalle : *in conspectu throni* et *ante thronum*. Il y a lieu de présumer que cette seconde version, suivie par Primasius, est celle de Tyconius, puisque l'autre, *ante solium*, que Primasius appelle l' « alia editio » est sans conteste celle de Victorin. On rencontre vers le milieu de la dite hom. 3, et cela à deux reprises, ces mots appartenant au même verset : *plena oculis in priora et retro*. Primasius, qui a

vionensis Opera (Vindob. 1916). Il faut y ajouter l'édition des *Rules of Tyconius*, par le prof. BURKITT, dans les « Texts and Studies » de Cambridge, III, 1 (1894) ; H. VOGELS, *Untersuch. z. Gesch. der latein. Apokalypse-Uebersetz.* (1920) ; l'édition du commentaire de Beatus, par H. A. SANDERS (Rome 1930), etc.

ante (ou *ante se*) et *retro*, donc à peu près notre Vulgate actuelle, connaît aussi la traduction *intus et foris* qui est celle de Victorin, appelée par lui, à son habitude, l'« *alia translatio* ». De l'étrange *in priora*, au contraire, il n'existe de trace nulle part : on peut donc supposer à priori que cette traduction se lisait dans la portion marquante du commentaire de Tyconius, peut-être accompagnée du même commentaire dont les fait suivre le Pseudo-Augustin : « *Oculi, praecepta sunt Dei... in priora et retro, id est, in praeterita et futura conspicientia* » ; car cette courte glose est bien dans la manière de l'exégète donatiste.

Il y a chance également que d'autres expressions de la Bible, citées dans notre apocryphe, qui frappent par leur caractère étrange, archaïque, et dont ni Primasius ni les autres sources n'ont conservé de trace, proviennent du Commentaire perdu de Tyconius. Déjà, dans les parties conservées de celui-ci, plusieurs mots de cette espèce sont employés en commun avec notre Pseudo-Augustin : par exemple, *amaricaverunt* (Apoc. 8, 11 ; hom. 6) ; *bestiae*, mauvaise leçon tirant son origine de *bis*, gr. *δις* *μυρίαδες* ? (Apoc. 9, 16 ; hom. 7) ; l'adjectif *russeus* (au lieu de *rufus* : Apoc. 12, 3 ; hom. 9), non mentionné dans les lexiques, se lit dans les manuscrits les plus anciens de notre apocryphe, de même que dans les fragments tyconiens de Bobbio-Turin. Alors, je verrais volontiers aussi des traces de l'usage fait de Tyconius par l'Anonyme dans la variante à Apoc. 13, 8 : hom. 10 fin, *signati* pour *occisi* (*ἐσφαγισμένου* pour *ἐσφαγμένου*), que H. J. Vogels donne expressément comme tyconienne ; dans le chiffre de la bête 616, au lieu de 666 (Apoc. 13, 8 ; hom. 11) ; dans le verbe rare *indeliciavit* (Apoc. 18, 7 : hom. 16), de même que dans le *duplate* du verset précédent (dans les mss. ; le texte édité a *duplicate*) ; peut-être aussi dans le *navibus* (al. *manibus*) du verset Apoc. 18, 17.



Quelque chose ajoute encore au prix de l'*Expositio in Apocalypsin* : c'est que nous pouvons avec toute certitude en déterminer le compilateur, un « homme apostolique, de la part duquel tout est précieux ».

Les Mauristes ne se sont pas donné beaucoup de peine pour résoudre cette question d'auteur : il leur a suffi de réfuter brièvement l'opinion de certains critiques, qui prétendaient l'identifier avec Tyconius en personne. Quant aux manuscrits, à part deux exceptions, ils ne contiennent aucune attribution qui puisse

nous être ici de quelque secours. Lorsqu'ils portent un nom, c'est presque invariablement celui d'Augustin, un nom par conséquent inacceptable. En dehors de cela, il ne reste à mentionner qu'un manuscrit de Pomposa qui contenait le commentaire en dix-huit « livres » sous le nom de « saint Ambroise évêque » (quoiqu'il n'y ait rien là d'un Ambroise quelconque, sauf les interpolations empruntées par les anciens éditeurs au long Commentaire de l'abbé Ambroise Autpert sur l'Apocalypse) ; le manuscrit de King's College Cambridge, portant le nom de Bède, tandis que le manuscrit H. 6 de St. John's College Cambridge donne l'Expositio sous ce titre : INCIPIT TRACTATVS GENNADII PRESBITERI MASSILIE DE MILLE ANNIS . ET DE APOCALYPSI BEATI IOHANNIS. En décrivant brièvement ce manuscrit dans *The Classical Review*, vol. 3 (1889), p. 222, le Dr. James demandait à ceux qui sont familiers avec les anciens commentateurs de l'Apocalypse de lui faire savoir si l'attribution à Gennade se rencontre fréquemment dans les manuscrits, et s'il y a quelque probabilité qu'elle soit fondée. Je répondrai, bien qu'un peu tard, à cette double question : 1^o que je n'ai rencontré pareille attribution dans aucun des autres manuscrits examinés par moi ; 2^o qu'il n'y a pas la moindre apparence à faire valoir en faveur de son exactitude. Il est trop clair que nous avons ici un de ces exemples si fréquents où un scribe quelque peu savant, ne pouvant se résigner à laisser anonyme l'œuvre transcrite par lui, n'a pas hésité à l'identifier avec un ouvrage quelconque qu'il savait avoir existé, et que tout le monde jusqu'alors avait tenu comme perdu. Et il n'a pas eu à se donner beaucoup de peine pour inventer son titre : il l'a pris mot à mot du dernier des chapitres ajoutés dans divers manuscrits au *De vir. illustr.* de Gennade : « Ego GENNADIUS MASSILIAE PRESBYTER scripsi... TRACTATVS DE MILLE ANNIS, DE APOCALYPSI BEATI IOHANNIS », etc¹.

1. Édition de E. C. RICHARDSON (Texte u. Untersuch., XIV, 1), p. 97. Chose étrange, c'est précisément cette concordance du titre du ms. de St. John's avec l'article 101 du *De vir. illustr.* qui a été prise par O. BARDENHEWER, *Gesch. der altkirchl. Literatur*, IV, 517 sq., pour un argument presque décisif en faveur de la restitution à Gennade des XIX homélies sur l'Apocalypse. Avec tout le respect dû au vénérable auteur, qu'il me soit permis de faire observer ici qu'il n'y a pas moyen pour un seul homme, fût-il le plus savant du monde, de juger avec compétence de chacune des questions innombrables soulevées nécessairement dans un ouvrage de ce genre. Je suis convaincu que, dans la plupart des cas, le mieux serait de se borner à enregistrer consciencieusement la littérature du sujet, sans s'astreindre à formuler à tout propos des jugements destinés fatalement à être acceptés les yeux fermés, comme des oracles, par la majorité des lecteurs, incapables de se former une opinion personnelle. Pour ce qui concerne l'attribution à Gennade de l'*Expositio* pseudo-augustinienne, sur la seule garantie du

En somme, il n'y avait d'autre moyen d'arriver à la solution du problème qu'à l'aide de la critique interne : mais alors, pour quiconque était préparé par ses lectures à l'aborder sur ce terrain, il n'y avait pas grande difficulté. Cependant, si réduit est le nombre de ceux qui savent vraiment lire, et bien lire, qu'un seul homme dans le passé a réussi à trancher définitivement la question ; encore son admirable étude est-elle demeurée lettre morte jusqu'à nos jours, à l'exception d'une note de cinq lignes par dom Clément, reléguée dans l'obscurité des *Notes et observations diverses* sur le tome troisième de l'*Histoire littéraire de la France*, t. 3, p 759 de la nouvelle édition (V. Palmé, Paris 1866).

Une chose explique, sans l'excuser, ce manque d'attention de la part du public lettré. L'auteur de l'étude en question, l'abbé français J.-B. Morel († 1772), eut le tort de rester toute sa vie simple curé du diocèse d'Auxerre. Il s'est acquis surtout un titre à la reconnaissance de la postérité par ses *Eléments de critique, ou Recherches des différentes causes de l'altération des textes latins* (Paris 1766), un chef-d'œuvre, fruit de longues et silencieuses observations personnelles. Puis, il s'était spécialisé en Tyconius, et revendiqua pour lui un des ouvrages les plus importants de l'ancienne littérature latine chrétienne, dans une *Dissertation sur le véritable auteur des commentaires sur les Épîtres de S. Paul, faussement attribués à S. Ambroise* (Auxerre 1752). Dans le premier « lemme », il montre clair comme le jour que « l'ouvrage des *Questions* et celui des *Commentaires* ont le même auteur individuel », donc que l'Ambrosiaster et le Pseudo-Augustin sur l'A. et le N. Testament sont un même personnage : une vérité des plus évidentes, et que pourtant certains esprits mal faits se sont encore évertués à embrouiller de nos jours ¹, jusqu'à ce que vînt Souter, après lequel tout doute est désormais impossible. Le second lemme est intitulé : « Les dix-neuf homélies sur l'Apocalypse ont pour auteur S. Césaire d'Arles, qui en a pris le fonds dans Tichonius. » L'érudit curé le prouve par une série minutieuse de comparaisons avec les sermons césariens de l'Appendice du tome 5 de S. Augustin et, d'autre part, avec les Règles de Tyconius et avec Primasius et Bède, lesquels ont puisé tous les deux dans le commentaire de Tyconius sur l'Apocalypse. Sur tout cela

ms. de Cambridge, elle n'a pas plus de valeur que l'attribution à Justus d'Urgel du Commentaire sur le Cantique, *Salomon inspiratus*, proclamée naguère par Manitius sur la foi d'un seul ms. de Tegernsee du bas moyen âge. Cf. *Recherches de Théologie anc. et médiévale*, IV (Louvain 1932), p. 116.

1. MAROLD, par exemple, « Der Ambrosiaster nach Inhalt und Ursprung », dans *Zeitschr. f. wissenschaftl. Theol.*, XXVII (1884), 415-470.

encore, il a pleinement raison. A la fin, seulement, il pousse ses conclusions trop loin, lorsque, comparant ensemble les XIX homélies, les Commentaires de l'Ambrosiaster, les Questions du faux Augustin et le *Liber regularum* de Tyconius, il prétend prouver que le second et le troisième de ces ouvrages sont du même auteur que le dernier, c'est-à-dire de Tyconius. Bien que dom Clément n'ait pas hésité à accepter aussi cette conclusion finale, elle doit être décidément écartée : nul n'a encore réussi, et nul ne parviendra jamais, à moins de quelque découverte inespérée, à lever le voile qui dérobe à nos yeux la personnalité mystérieuse de l'Ambrosiaster. Mais du moins le docte abbé du XVIII^e siècle a-t-il mis hors de doute la provenance césarienne des homélies sur l'Apocalypse : en quoi il était notablement en avance sur ses contemporains, et même sur la presque totalité des érudits qui ont abordé la question jusqu'à nos jours¹.

Naturellement, je me suis fait un devoir de contrôler, une à une, en vue de la future édition de saint Césaire, les nombreuses raisons apportées en faveur de l'identification : il est sûr que, dans l'ensemble, elles sont solides et absolument probantes. En particulier, ce que Vogels appelle « le vêtement jeté extérieurement sur les diverses sections du Commentaire », les exordes et conclusions homilétiques, de même que les récapitulations, d'une longueur inusitée, trahissent à tout œil quelque peu exercé la main de l'évêque d'Arles. Mais ce n'est pas seulement cela : dans le corps même des soi-disant homélies, à côté des emprunts faits aux anciens commentateurs, on rencontre des ajoutés, des développements, souvent très courts, parfois plus étendus, où se retrouvent ses expressions préférées, celles qui reviennent à satiété au cours de ses homélies les plus authentiques. Qu'il me suffise de citer : *occulto sed tamen iusto dei iudicio* (homél. 2 : Migne 35, 2421) ; *nullis praecedentibus meritis* (hom. 1 : M. 2417) ; *quod peius est* (hom. 3 init. : M. 2421) ; *fidem rectam tenere* (hom. 10 fin : M. 2436) ; *maleblandis* (hom. 11 milieu : M. 2437). On en trouvera une foule de semblables dans la dissertation de Morel. Mais j'insisterai tout spécialement sur deux passages relatifs au danger qu'il y a à différer la pénitence, et qui font partie de l'homélie 13 : ils suffiraient à eux seuls pour convaincre le critique le plus sceptique, si l'on veut prendre la peine de les comparer avec le titre que porte dans les meilleurs manuscrits

1. Souter est peut-être le seul qui ait implicitement admis cette provenance césarienne des XIX homélies sur l'Apocalypse, et cela, sur la foi de ce que je lui en avais dit moi-même, il y a longtemps.

le sermon 40 de saint Augustin. Il faut savoir que ce sermon fait partie de la vieille collection dite des « *Quinquaginta homiliae* », une collection composée par Césaire, principalement à l'aide de saint Augustin. Ce sermon est une des rares pièces où il n'a, semble-t-il, rien interpolé de lui-même ; si bien que les Mauristes n'ont cru devoir faire aucune réserve au sujet de sa parfaite authenticité. Toutefois, comme il arrive souvent, Césaire y a du moins mis sa griffe dans la rédaction du titre : un point auquel les Mauristes, ici notamment, n'ont pas toujours assez fait attention. Que l'on compare donc les deux passages susdits de l'homélie 13 sur l'Apocalypse avec le titre de la pièce XI^e (X^e dans les mss.) de la collection des *Quinquaginta*, et l'on en reconnaîtra sur le champ la provenance identique :

Hom. XIII in Apocalypsin
(Migne 35, 2439 et 2440 sq.)

Facio quod volo, et postea quomodo iste agit paenitentiam et ego ago ; et SVBITO DVM EI SVPERVENIT VLTIMVS DIES, PERIT CONFESSIO, ET RESTAT DAMNATIO... dicentes sibi : Ad praesens adimpleo voluntates meas ; postea, quomodo isti conversi sunt, ET EGO CONVERTAR ad deum. ET SVBITO SUPERVENIENTE morte PERIT CONFESSIO, ET RESTAT DAMNATIO.

Titulus serm. August. XL
in mss. Quinquaginta homiliarum.

Ammonitio sancti Augustini ad eos qui dicunt : Expecto adhuc modicum, ET CONVERTO ME. Et dum differt de die in diem SVBITO EI SVPERVENIENTE VLTIMO DIE PERIT CONFESSIO, ET RESTAT DAMNATIO, etc.

Ne serait-ce pas perdre le temps à plaisir, que de s'évertuer à prouver que le tout provient du même prêcheur infatigable qui avait constamment dans l'esprit et sur les lèvres cette formule drastique, si bien faite pour agir sur l'âme des auditeurs : *perit confessio, et restat damnatio* ?

On demandera peut-être comment expliquer, de la part de l'évêque d'Arles, les défauts criants que nous avons constatés tout à l'heure, le manque d'ordre et de proportion, les redites fastidieuses, la pauvreté et l'absence presque complète d'originalité dans les interprétations entremêlées au texte biblique ? Je répondrai brièvement que ce ne sont pas des homélies de Césaire sur l'Apocalypse que nous avons ici sous les yeux, mais de simples matériaux en vue d'une série d'homélies que le saint homme avait projetée. Nous rencontrons des défauts exactement du même genre dans d'autres recueils homilétiques qui sont incontestablement de saint Césaire, par exemple, dans la collection

Vatic. lat. 9882, en écriture bénéventine du IX/X^e siècle : trois des pièces de la seconde partie font toucher comme du doigt avec quelle incurie et inintelligence les clercs arlésiens avaient découpé et juxtaposé au petit bonheur les pièces de saint Augustin et autres anonymes qui leur avaient été assignées comme étoffe à utiliser. Si bien que les copistes postérieurs, ne pouvant se retrouver dans un tel désordre et tant de longueurs, ont encore augmenté la confusion, en retranchant et modifiant comme il leur semblait bon. Evidemment, des productions pareilles ne sauraient représenter le travail personnel du saint évêque, dont les traits caractéristiques sont précisément la brièveté, la clarté, l'harmonieuse ordonnance des parties : elles ne peuvent s'expliquer que comme des essais maladroits de ces « commençants » pour lesquels il sollicite ailleurs, non sans raison, l'indulgence du lecteur¹.

*
* *

Il reste à dire un mot de la façon dont je me propose de publier le texte de l'*Expositio in Apocalypsin* dans l'édition future de saint Césaire.

On a souvent répété que le texte imprimé jusqu'ici laissait beaucoup à désirer. C'est là, selon moi, se montrer quelque peu injuste à l'égard des Mauristes. On pourra leur reprocher, ici comme ailleurs, de s'être montrés par trop timides : par exemple, en reproduisant même les passages interpolés, empruntés à Ambroise Autpert. Mais à eux, précisément, revient le mérite d'avoir signalé ces interpolations, et ils ont eu soin de les distinguer du texte authentique par des crochets et des annotations marginales. Pour le reste, leur édition n'est réellement pas aussi défectueuse qu'on l'a prétendu ; et quelques-uns des modernes qui l'ont jugée sévèrement ont laissé voir assez clairement qu'eux-mêmes ont donné la préférence à des manuscrits de note inférieure à ceux des Mauristes, et que le texte constitué par eux eût représenté une péjoration, non une amélioration, de celui dont on a parlé avec un dédain en général immérité.

M. le prof. A. Souter, de l'Université d'Aberdeen, a brièvement décrit les trois manuscrits anglais collationnés par lui en vue de l'étude publiée par lui en avril 1913 dans le « *Journal of theolo-*

1. « Et quia adhuc scriptores nostri incipientes sunt... cum caritate indulgete » : Prologue de l'homélaire césarien de Zwiefalten, publié dans mon récent article, *L'origine du symbole d'Athanase : témoignage inédit de saint Césaire* (*Rev. Bén.*, XLIV, 1932, p. 211).

gical Studies », pp. 338-358 : *Tyconius's text of the Apocalypse : a partial restoration*. Mais, comme il le présumait, il en existe d'autres, en assez grand nombre, et relativement anciens. On peut les diviser en deux grandes familles, dont voici les principaux représentants.

Famille A.

Il n'en existe qu'un manuscrit, le seul complet, et le plus ancien, quoique pas toujours le meilleur de tous. C'est celui de Chartres I.C.3, fol. 59^r-91^v (= C), que tous ceux qui en ont parlé jusqu'ici ont estimé appartenir à la fin du VIII^e siècle. L'écriture de la majeure portion est déjà la minuscule carolingienne, mais avec nombre de particularités de la cursive en usage à l'époque antérieure ; tandis qu'un certain nombre de feuillets (69^v-71^r, 74^v-75^v. 77^r. 85^r) sont d'une tout autre écriture, assez semblable à celle de divers anciens manuscrits de Corbie, et qu'on a prise longtemps à tort pour de la lombarde¹. Le manuscrit C est le seul qui nous ait transmis la teneur authentique du début, *Ea quae in Apocalypsi sancti Iohannis* ; le seul aussi qui permette de combler la grosse lacune homél. 16/17, et par conséquent le seul qui contienne dix-neuf sections, tandis que les autres n'en ont que dix-huit. Les Mauristes ont été les premiers et les seuls à l'utiliser, quoique d'une façon insuffisante et par trop timide, dans leur édition, tome 3, part. 1 (Paris 1680) : ce sont eux, je suppose, qui ont souligné par des petits traits les passages du manuscrit où le texte différerait de celui des anciennes éditions. Ils l'ont appelé le *Petrensis*, parce qu'il appartenait au monastère chartrain de Saint-Père-en-Vallée : on peut voir aujourd'hui encore l'indice de cette appartenance tracé très anciennement dans le sens longitudinal en marge du fol. 82^v : CODEX SCI PETRI APOSTOLI. Je suis redevable d'une photographie de ce précieux manuscrit à l'obligeance sans égale de mon généreux bienfaiteur et ami, M. Joseph Walter, bibliothécaire et archiviste de la ville de Sélestat.

Famille B.

Elle comprend tous les autres manuscrits dont l'existence a été jusqu'ici signalée, et dont voici les traits caractéristiques : 1^o substitution d'un des deux exordes *In revelatione beati Iohannis apostoli* ou *Apocalypsis Iesu Christi... id est manifestare* à l'exorde

1. Voir à ce sujet E. A. LOEW, *The Beneventan Script* (Oxford 1914), pp. 97 suiv.

authentique, conservé par le ms. C ; 2^o lacune d'une vingtaine de lignes à la fin de la « sequentia » XVI et au commencement de la suivante ; 3^o de là, dans tous, seulement XVIII sections ou homélies, au lieu du nombre primitif de XIX. Je dresserai ici l'énumération des manuscrits de cette seconde famille, en commençant par ceux que j'ai pu utiliser moi-même.

A. London, British Museum, Egerton 874 (IX^e siècle). Provenance : monastère de Saint-Augustin de Canterbéry. Je l'ai collationné à fond. Cf. K. ZANGEMEISTER, *Bericht über die... Durchforschung der Bibliotheken Englands* (Wien 1877), p. 36.

H. Oxford, Bodl. Hatton 30. Transcrit au X^e siècle, probablement à Glastonbury, comme il résulte de l'inscription finale : † EXPLICIT EXPOSITIO AVGVSTINI IN APOCALYSIN . DVNSTAN ABBAS HVNC LIBELLVM SCRIBERE IVSSIT. Le texte ne commence qu'à la ligne 6 de l'édition de Migne, *Apocalypsis Iesu Christi... id est manifestare*, omettant ainsi les premières lignes du prologue *In lectione revelationis*, etc. M. le prof. Souter a eu la grande bonté de collationner pour moi les passages qui présentaient quelque difficulté.

R. Munich, Staatsbibliothek, ms. lat. 14469 : provenance, St. Emmeran de Ratisbonne. Deux manuscrits reliés ensemble dès la première moitié du IX^e siècle, sous l'évêque-abbé Baturic (817-847), comme le prouve cette inscription, fol. 143 : HUNC LIBRVM POSTERIOREM BEATVS BATVRICVS GRATIA DEI EPISCOPVS SCRIBERE IVSSIT AD SERVITIVM DEI ET SANCTI EMMERANI ET AD SALVTEM CORPORIS ET ANIMAE EIVS AC COLLOCARE IN VNVM PRIOREM ET POSTERIOREM¹. Le commentaire du Pseudo-Augustin sur l'Apocalypse se lit au commencement de la seconde partie, foll. 67^r-130^r ; il est suivi de l'autre commentaire du Pseudo-Jérôme, *Iohannes gratia dei interpretatur*. J'ai collationné le texte avec le plus grand soin.

Outre ces quatre manuscrits C A H R, j'en ai examiné quelques autres, mais qui ne m'ont point paru de nature à suggérer aucune amélioration notable, par exemple :

Metz. 125 (XI^e siècle) prov. de Saint-Arnoul. Le Pseudo-Augustin et le Pseudo-Jérôme se suivent, comme dans le ms. R.

Chartres 137 (XII^e s.), de Saint-Père-en-Vallée comme le ms. C, mais avec le texte reçu, divisé en XVIII parties.

Cambridge, St. John's College, ms. H. 6. C'est celui sur lequel

1. Il est à remarquer que, dans les deux endroits où se lit le nom de S. Emmeran, il est écrit sur grattage ; il a remplacé un autre nom plus court, encore très lisible la première fois, celui de S. Pierre, patron de la cathédrale de Ratisbonne.

Dr. James a publié dans la *Classical Review* la note intéressante dont il a été question plus haut, à propos de l'attribution à Gennade de l'*Expositio in Apocalypsin*. Il estime qu'il a été écrit à la fin du XII^e siècle ou au commencement du suivant, et cela, d'après un modèle en onciale, dont quelques feuillets n'étaient pas à leur place. Le texte est divisé en « capitula », au lieu des « sequentiae » ou « homiliae » qu'on trouve ailleurs.

Cambridge, King's College, ms. 7 (XII^e siècle). Il provient de St. Edmundsbury, et l'*Expositio* y est attribuée à Bède.

Cambridge, Trinity College, ms. B. 2. 21 (XIII^e siècle) : le texte est divisé en dix-huit « sermones ».

Rome, Vatic. Palat. lat. 297 : papier, XV^e siècle.

Munich lat. 3101 : prov. d'Andechs, XV^e siècle.

Munich lat. 17780 : Saint-Mang, de l'an 1439.

Liège, Université, ms. 118 (48), XV^e siècle.

Utrecht, Université, ms. 68 (253), de l'an. 1464.

Saint-Gall, ms. 181, du IX^e siècle ; mais c'est simplement le texte reçu, divisé en XVIII « sequentiae ».

J'ai eu moi-même entre les mains tous ces manuscrits ; les suivants, au contraire, je ne les connais que par les catalogues :

Boulogne, ms. 63. Provient de l'abbaye de Saint-Bertin, XI^e siècle. Le texte commence par *Apocalypsis*, comme dans le ms. H. (Hatton-Glastonbury). Ce sera peut-être celui que les Mauristes désignent comme « ms. Belgicus » en marge de leur édition. Il y en a bien deux autres à la Bibliothèque Royale de Bruxelles (847 et 1903), mais ils ne sont que du XV^e siècle.

Outre ces exemplaires qui existent encore, il en est d'autres, mentionnés dans les catalogues mss. du moyen âge, et qu'on pourra trouver dans Becker, *Catalogi bibliothecarum antiqui* : par exemple, « In Apocalipsin sermones XVIII », bibliothèque inconnue du X^e siècle (Becker 33, 8) ; « Excerptio eiusdem (Augustini) de explanatione in Apocalypsin » Lorsch, X^e siècle (B. 37, 246) ; « Expositio in Apocalypsin Ioannis apostoli sancti Ambrosii episcopi, quae decem et octo libris continetur », Pompose, 1093 (B. 70, 37) ; « Homelie eiusdem XVIII in Apocalypsim Iohannis », Le Bec, XII^e siècle (B. 127, 28), etc.

Il va sans dire que, de tous les manuscrits énumérés ici, le plus précieux à tout point de vue est le vieux Carnotensis (C), c'est donc lui principalement que j'adopterai comme base de la future édition, quitte à en corriger les endroits évidemment fautifs, à l'aide des autres témoins du texte, des mss. *A H R* en particulier.



Je m'étais d'abord proposé de tenter dès à présent, à la fin de cet essai, une reconstitution du texte — ou des textes — de l'Apocalypse que Césaire a pris comme thème de sa série d'homélies. Mais, comme c'est chose déjà faite, et bien faite, par le prof. Souter dans l'article cité plus haut du *Journal of theological Studies*, j'ai pensé qu'il suffirait présentement de compléter celui-ci, au moyen des ressources nouvelles fournies par les manuscrits collationnés par moi, notamment par le chef de file C, dont le savant cossais n'a pu, semble-t-il, faire usage. Ce complément consistera en quelques retranchements, et surtout en additions de mots omis çà et là par mon devancier, mais aussi en corrections que je me permettrai de proposer à propos de tel ou tel verset.

Les suppressions à faire concernent surtout le début (versets 1 et 4), qui appartient, comme je l'ai dit, à un texte substitué arbitrairement à l'exorde authentique. Par conséquent, tout est à retrancher, jusqu'aux mots *testis fidelis* du verset 5, qui constituent la première des citations bibliques encadrées dans le commentaire. Il était d'ailleurs évident que les mots *multiplicetur a deo pater*, ajoutés au salut *Gratia vobis et pax* du verset 4, n'appartiennent nullement à l'Apocalypse, mais ont été détachés d'ailleurs.

- I, 6 ajouter *fecit nos regnum et sacerdotes deo*, également d'après l'exorde authentique de C.
- 8 le *Et*, avant *ego sum*, fait partie du commentaire, non du texte biblique.
- 13 suppléer, conformément à l'exorde authentique, *Et vidi septem candelabra aurea*.
- 14 *aut nix*: *aut* doit provenir de la confusion si fréquente avec *ut*; *ὥς ὡς* gr.
- 15 *ignitos*: corr. *ignito* R, comme *κ* syr et autres.
vocem: C a *vox* comme gr. et Vulg.; en tout cas, le *vox est* du ms. St. John's Cambridge est préférable à *vocem*, et l'explique.
- 16 *gladium vero*... Une main postérieure, dans R, a changé ces accusatifs en nominatifs; il fallait les laisser, mais ils appartiennent, comme le mot *vero*, au contexte du commentaire.
pendentem: faute évidente des mss. anglais, pour *precedentem*, qu'ont conservé CR; gr. *ἐκπρορυσμένη*.
- II, 17 Il est vrai que le mot *candidum* manque dans plusieurs mss.; mais C l'a, et la teneur du commentaire l'exige.
- IV, 2.3 *thrōnus positus*... *similis e. aspectui iaspidis et sardi*. Ainsi homél. 3, probablement d'après Tyconius; mais il y a au début de l'homélie précédente une autre leçon, *solum positum*... *similitudinem*

- iaspidis et sardi*, qui est sûrement celle de Victorin et de Jérôme: encore une preuve que Césaire a utilisé les deux sources. De même pour IV, 6, outre *in conspectu throni* et *ante thronum*, on trouve dans l'homél. 3 *ante solium*, qui est de Victorin-Jérôme.
- 7 Souter om. *similem aquilae*, qui se lit pourtant homél. 3.
- V, 5 *radix David* aussi à ajouter (homél. 4.)
- VI, 4 Au lieu de *rufus*, C a régulièrement *russeus*, inconnu aux lexiques, mais qui se trouve aussi dans la recension hiéronymienne de Victorin.
- 5 Restituer les mots *et qui sedebat super eum habebat in manu sua stateram*, homél. 6 in.
- VII, 2 Après *solis*, les mss. insèrent *clamantem quattuor angelis (angulis A) terrae*, un doublet détaché peut-être maladroitement de la recension Victorin-Jérôme « *per quattuor angulos terrae* ».
- VIII, 1 *media hora*. Le commentaire, à deux reprises, suppose comme texte *semihora*, comme dans Tyconius.
- 11 Souter omet le membre *et facta est tertia pars aquarum in absinthium*: nos mss. aussi, sans doute par suite de quelque accident dont on trouve déjà la trace dans le texte de Tyconius, un cas d'homoeoteleuton; mais il faut sûrement le restituer, car la ligné suivante du commentaire césarien est sans lui inintelligible.
- 13 Tyconius om. le mot *vocem*, et lit conséquemment *unam aquilam volantem*; la suite du commentaire semble insinuer que Césaire a aussi connu cette leçon. Et, d'après nos mss., il aura lu également *in medio caelo* comme Tyconius et Victorin-Jérôme, non *caeli*.
- IX, 2 *sol et aer*: remplacé par *solem et lunam* dans la récapitulation, par suite de quelque distraction?
- 13 Après *cornibus*, C. Maur. insèrent *angelum*, omis, il est vrai, dans A, gratté dans R, mais que Tyconius a déjà lu dans une des éditions grecques qui avaient cours de son temps.
- X, 8 Ajouter *vox de caelo*, par quoi commence l'hom. 8.
- 9 Souter a omis la seconde façon de citer la dernière partie, que Césaire introduit par « *Et aliter* » : *Erit in ore tuo dulce ut mel, et in ventre tuo amaritudo*.
- XI, 1 *Aaron*, admis par Souter est, à n'en pas douter, une stupide bévue des scribes, pour *arundo*; elle a été corrigée dans R, et C ne la connaît pas.
- 3 Le chiffre de jours *MCCXL*, admis par Souter, est pareillement une sottise des copistes, en contradiction flagrante avec le commentaire; le ms. R a le nombre juste, *MCCLX*.
- 10 *per plagas*: je doute beaucoup que ces mots appartiennent au texte biblique; plutôt au commentaire, comme l'indiquent les Mauristes.
- XII, 2 Je ne sais pourquoi Souter omet les mots *parturiens cruciatur ut pariat*, qui se lisent vers le milieu de l'homél. 9, accompagnés de leur commentaire.
- 13 Il a omis également la citation du verset entier : *Cum vidisset draco quod... exclusus esset in terram, persecutus est mulierem*

quae peperit masculum (homél. 10 in.), nouvel exemple de l'« africanisme » *excludo*, qui paraît déjà au verset 10.

- 14 *in* a été rétabli avant *locum* dans les mss. CR : Souter omet la seconde citation du même endroit avec légère variante, *in heremum in locum suum* (hom. 10 in.).

XIII, 11 Le mot *bestiam* manque, il est vrai, dans A ; mais CR l'ont, et il doit être conservé.

- 17 *Sic ergo* n'appartient pas au texte biblique ; ce sont deux mots substitués à l'*Et* par le commentateur, en guise de liaison entre les deux versets.

18 Souter a eu raison de conjecturer que le chiffre fautif DCXC vient de la confusion avec l'épisimon employé autrefois pour le nombre VI : de fait, le vieux ms. de Chartres a conservé à cet endroit l'épisimon, et donc la vraie leçon de Tyconius, DCXVI, qu'il faut évidemment rétablir.

XIV, 6 Le mot *angelum* est à conserver après *alium*, comme dans les mss. CR.

- 15 Rétablir le membre *Exiit de templo, et iussit sedenti super nubem*, pris à tort comme faisant simplement partie du commentaire (homél. 12 in.).

XV, 1 L'étrange *Habentem*, au singulier, n'a d'autre raison d'être que le mot précédent du commentaire, *ecclesiam* : corriger *Habentes*.

3 *operati*, faute ridicule de A, doit être lu *opera tua*, comme dans CR.

5 Quoique omis, semble-t-il, à partir de l'archétype, le mot *templum* est à restituer, comme il résulte du commentaire qui suit.

XVI, 20 Au lieu de *montes inventi non sunt*, on lit quelques lignes plus bas *insulae inventae non sunt*, par suite d'une distraction occasionnée par l'*omnis insula* du même verset.

XVIII, 6 *duplicate* : mieux, d'après les mss. CR (*l. m.*) *duplate*, forme des plus légitimes à tout point de vue.

- 7 *ludum populo suo*, Souter, à la suite des mss. anglais et de R ; la leçon de C, adoptée par les Mauristes, paraîtra de loin préférable : *luctum poculum suum*. Les deux derniers mots, qui n'ont d'équivalent, ni dans le grec, ni dans la Vulgate latine, correspondent aux mots *in quo poculo miscuit* du verset précédent.

Babylonia semble avoir été inséré par le commentateur, plutôt que faire proprement partie du texte biblique.

- 9 Restituer les mots *tamquam fumus instantis gehennae* (de l'homél. 16), omis par Souter.

13 *porcorum* (AR, Maur., Souter) est inacceptable, aussi bien que le *pardorum* qui se lit dans C : le mot correspondant du texte grec, *σωματων*, montre à l'évidence qu'il y a ici une transposition de syllabes, et qu'au lieu de *porcorum* on doit lire *corporum* !

- 15 *mercatores* manque dans les mss. anglais, mais il est dans CR Maur., et est indispensable au sens.

adeo n'a pas de sens : non seulement le commentaire, mais aussi le ms. C a conservé la vraie leçon *ab ea* ; dans R, il y avait d'abord *ab eo*, corrigé ensuite *ab ea*.

- 17 *qui manibus navigat* : la leçon *manibus* est sûrement fautive, quoique ce soit celle de nos mss., même de C. Les éditeurs

- l'ont changée par conjecture en *navibus*, ce qui est pure tautologie. Primase a *super mare*, qui favoriserait la correction si facile en *maribus*. Quant à la Vulgate latine officielle, elle porte *in lacum*, que H. I. White dans son « editio minor » a remplacé à bon droit par *in locum*: gr. ἐπὶ τόπον.
- 22 *fistularum*: l'édition bénédictine a *fistulatorum*, que nos manuscrits ne connaissent pas, mais qui est en soi de très bonne marque, et ici tout à fait à sa place. Si c'est par pure conjecture que les éditeurs l'ont admis dans leur texte, il faut avouer que c'est une excellente conjecture.
- XIX, 16 *dominantium*, Souter, Vulgate: j'aurais plutôt conservé le *dominorum* de l'édition bénédictine et de plusieurs mss.: κύριος κυρίων gr.
- 19 *congregatum*: singulier, mis par erreur au lieu du pluriel par les copistes qui l'ont pris pour la suite de *populum eius* qui précède dans le commentaire; en réalité, c'est la continuation de la citation biblique *et reges terrae et exercitus eorum*, deux lignes plus haut; donc corriger *congregatos*.
- XX, 3 *solvere*, des mss. anglais, doit être une faute pour *solvi*, leçon de CR Maur. etc.
- 4 *Omnes gentes et superstites et animae sanctorum*. En suppléant ces mots dans ses « Notes » finales, Souter se demande si vraiment ils appartiennent à cet endroit. Voici ce qu'il me semble. Avant *vixerunt*, Césaire lisait ces deux mots non authentiques *Hi omnes*; il croit alors devoir expliquer ce qu'il faut entendre par *omnes*: « Et recte dixit *omnes* (*gentes* ne se trouve que dans les mss. anglais): et *superstites*, et *animae sanctorum*... » Ainsi, les mots en question appartiennent au commentaire de Césaire, non à la bible de Tyconius.
- XXI, 11 *liminare*: autre bëve des mss. anglais; il faut évidemment *luminare*, comme dans C Maur.
- 21 *ideo* doit être une ajoute du commentateur.
- XXII, 18 *Testor ergo*: lire *ego*, comme dans le grec (et A aussi, si je ne me trompe), quoique C lui-même et Maur. aient ici *ergo*.
- 19 *contempserit* de A, au contraire, doit céder au *dempserit* de RC Maur. et de tous les anciens. Il semble que le copiste de A ne connaissait pas ce verbe *demo*: lorsqu'il revient dans le membre suivant, au lieu de *huius*, *demet deus*, il écrit *huius*, *eiusdem et deus*... Le mot *eius* est donc ajouté de son crû, et il faut le supprimer.

GERMAIN MORIN.

Post-scriptum. L'étude qui précède était déjà achevée, quand j'ai pu avoir à ma disposition le livre de H. J. Vogels, *Untersuchungen zur Geschichte der lateinischen Apokalypse-Uebersetzung*: un travail de patience et de grand mérite, vu surtout les circonstances dans lesquelles il fut écrit. Il est tellement rempli de choses, qu'il m'a fait presque rougir d'avoir osé après lui toucher

au même sujet. Mais mon but était autre, plus spécial que celui de Vogels. Et je n'avais pas, comme lui, à opérer le discernement entre les diverses traductions bibliques dont s'est servi le Pseudo-Augustin : ce sera l'affaire de ceux qui utiliseront la future édition des homélies. Il est bon de noter que Vogels mentionne ma « conjecture » sur l'origine césarienne, sans qu'il ait cru devoir rien opposer à l'encontre : le présent essai aura prouvé qu'il y a là de ma part plus qu'une conjecture. Enfin, le professeur de Bonn formule (p. 61) ce jugement qui constitue pour moi un précieux encouragement : « Eine Neuausgabe würden die Homilien, so wertlos als literarisches Machwerk sie auch sein mögen, auf alle Fälle verdienen. »

G. M.

NOUVELLES DE ROME AU TEMPS D'ALEXANDRE III (1170).

Dans sa biographie, si précieuse, du pape Alexandre III (7 septembre 1159 — 30 août 1181)¹, Boson, cardinal de Sainte-Pudentienne († 1178)², nous représente en termes remarquables le caractère et la conduite des « Romains », du « peuple romain », — nous dirions mieux : la commune de Rome (*senatus populusque romanus*), qui tente alors de s'organiser, à l'instar des autres communes italiennes :

... a tempore beati Pauli populus ipse patribus omnino dissimilis factus est et cotidie in deterius labitur. Quid enim tam notum seculis quam proteruia Romanorum ? Sunt enim seditiosi inuicem et emuli in uicinos ; subesse nesciunt et preesse non norunt, superioribus infideles et inferioribus inportabiles ; docuerunt etiam linguas suas grandia loqui, cum operentur exigua³.

Ce jugement acerbe, repris encore plus loin, ratifié du reste par les historiens modernes⁴, a pour occasion l'affaire de Tusculum, qui se déroula vers la fin de 1170, mais n'eut sa dernière conclusion qu'en 1173.

Trois années auparavant (29 mai 1167), les Romains avaient subi dans la Campagne aux environs de Monte-Porzio, de la part de leurs voisins de Tusculum, soutenus par les troupes impériales, une humiliante défaite, contre laquelle, aussi bien, Alexandre les avait mis en garde⁵. Frédéric Barberousse ayant

1. Cf. L. DUCHESNE, *Le Liber Pontificalis*, II (1892), p. 397-446 ; et voir p. xxxvii sq. L'édition de J.-M. WATTERICH rend encore service (*Pontificum Romanorum qui fuerunt inde ab exeunte saeculo IX usque ad finem saeculi XIII Vitae*, II, 1862, pp. 377-451) ; les principales dates sont disposées en marge du texte ; en outre, des « annales », bien composées font suite (p. 451-649).

2. Sa signature disparaît sur les lettres du pape le 10 juillet ; cf. Ph. JAFFÉ, *Regesta pontificum Romanorum*, II (1888), p. 145.

3. Cf. *Liber Pontificalis*, p. 424 (et WATTERICH, p. 417). WATTERICH estime que cette portion de la biographie a été rédigée à Segni au début de 1173 (cf. I, p. lxxxii) ; DUCHESNE redoute de préciser jusqu'à ce point, tout en estimant que Boson a composé son récit successivement (cf. II, p. xl).

4. Cf. G. TESTA, *Storia della guerra di Federico primo contra i comuni di Lombardia*, II (1857), pp. 352 sq. Voir d'autre part le récit de F. GREGORIVUS, *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*, IV (1862), p. 539 sq.

5. Pour ceci et toute la suite, on trouvera dans les pages de Boson la principale documentation ; les annales de Watterich, que j'ai indiquées, permettent souvent

dû peu après (1168), devant les menaces de la ligue lombarde, repasser les Alpes, ils se tournèrent tout d'abord contre les gens d'Albe, dont ils détruisirent la cité, avec l'aide de Christian de Buch, archevêque de Mayence, un des meilleurs agents de l'empereur, le même homme qui avait été cause de leur déroute en face de Tusculum (1169). Dès le même temps, ils recommencèrent aussi leurs entreprises contre les Tusculans, mais sans grand résultat encore, assure Bosson. L'année suivante, ils devinrent enfin si redoutables que Rayno, le comte de Tusculum, dernier du nom, prit le parti, se sentant impuissant, de réunir tous ses biens au domaine de l'Église. Le biographe rapporte en entier l'acte solennel de cette donation, datée du 8 août 1170, et signée en présence de plusieurs cardinaux, Boson lui-même, entre autres, et le cardinal des SS. Serge et Bacchus, Vitellius¹. Alexandre III était alors à Vérola, où il demeura jusqu'au 12 septembre ; le 18 octobre, il entra à Tusculum, qui fut sa résidence fixe jusqu'au début de l'année 1173. Ce tour imprévu de événements mit les Romains en fureur. Ils usèrent d'intimidation ; puis, devant la patience inébranlable du pape, ils tâchèrent, par tous les moyens en leur pouvoir, à rendre la situation intenable aux habitants de Tusculum. Enfin, après de nombreux abus, desquels le détail ne nous est pas donné, l'on put en venir aux pourparlers. Pour accorder satisfaction à l'amour-propre des Romains, Alexandre consentit à sacrifier une partie des murailles de Tusculum. Mais, l'œuvre une fois commencée, « le peuple », en dépit des promesses faites, non moins que des protestations du pontife, s'acharna à démolir toute l'enceinte. C'est alors sans doute, devant le fait accompli, que le pape, désarmé par tant d'inconstance et d'infidélité², résolu néanmoins à la mansuétude « *tanquam vicarius Christi* »³, se retira de nouveau à Segni (janvier 1173). Il ne devait retourner à Rome — qu'il avait quittée en 1167 pour des raisons analogues d'insécurité — qu'au printemps de l'année 1178.

le contrôle. Un bon résumé, facile à lire, suffisamment critique, est fourni par H.-K. MANN, *The Lives of the Popes in the Middle ages*, X (1914), p. 84 sq. — Sur la bataille même de Tusculum, H. PRUTZ a une « Beilage » détaillée : *Kaiser Friedrich I*, t. II (1871), p. 347-349, et cf. p. 71 sq.

1. Cf. *Le Liber Pontificalis*, pp. 422 sq.

2. Ce sont les termes employés par Boson à ce propos : « ...Quid ergo nunc de populo Romano dicere in ueritate possumus, nisi quod peccatis exigentibus eorum infidelitas et inconstantia in uniuerso mundo annuntianda est ? » (*ib.*, p. 424).

3. *Ib.*, p. 425.

Telles sont les circonstances particulières au milieu desquelles s'inscrit la pièce que je vais faire connaître, et qui permettent de l'entendre à peu près. Mais il faudrait, pour donner au sujet sa juste ampleur, tracer aussi le tableau de fond sur lequel se détache l'action de la commune romaine, y situer les protagonistes du drame qui se joua en cette fin du XII^e siècle, et qui est celui du premier effondrement du rêve germanique : le pape légitime, condamné à la lutte, souvent même à l'exil, l'empereur, prêt à toute violence, ayant pour soi la force armée, les antipapes, créatures de l'empereur, asservis à ses volontés. Au vrai, si les Romains font piteuse figure dans ce grand conflit, ils n'y sont guère que des comparses. Incapables de s'entendre avec leur vrai pontife, mais redoutant ses foudres spirituelles, maugréant sous le joug de l'empereur qui leur impose les antipapes (Octavien † 20 avril 1164, puis Gui de Créma † 20 septembre 1168, enfin Jean de Struma réconcilié le 29 août 1178), jaloux de leurs voisins, comme on sait, jusqu'à la haine, ceux d'Albe comme ceux de Tusculum, « les Romains », tirillés donc en divers sens et ne sachant où se prendre ni s'arrêter, suivent ce qu'on peut appeler une politique d'incohérence et de confusion : « garbuglio » dit bien Testa. Je me borne, pour qu'on voie un peu plus clair dans cette mêlée, à indiquer les mouvements du pape et de l'empereur, qui se correspondent en s'opposant. Les réactions de la commune romaine sont dès lors assez faciles à prévoir ; de même, les gestes des antipapes.

Élu le 7 septembre 1159, mais aussitôt mis en échec par les émissaires de Frédéric Barberousse qui lui ont opposé Octavien (l'antipape Victor IV), Alexandre dut se barricader dans la citadelle attenante à Saint-Pierre¹. Il y fut assiégé neuf jours durant par la faction d'Octavien, forte de l'appui d'un groupe de sénateurs. « Le peuple », ému, parvint, d'accord avec ces mêmes sénateurs, à lui trouver un abri sûr dans le Transtévère ; il n'y resta que trois jours (15-17 septembre), n'ayant déjà plus aucune confiance dans les Romains. Nous savons que, le 20 du même mois, son couronnement fut célébré à Ninfa, bourgade aux mains des Frangipani, sur la route de Terracine ; et désormais, grâce à ses lettres, nous sommes renseignés de la façon

1. *Castrum b. Petri ; munitio ou munitiuncula ecclesiae s. Petri, turris s. Petri* (cf. JAFFÉ, *op. laud.*, p. 146). Rapprocher la chronique de Sicard : « ... cum Romani sancti Petri ecclesiam incastellassent... » (édit. O. HOLDER-EGGER, *Mon. Germ. Hist., Script.* XXXI, 1903, p. 166 : ad ann. 1167). Ceci explique le passage de la lettre ci-après, l. 83.

la plus exacte sur ses déplacements¹. On le rencontre tout d'abord à Terracine, puis, d'une manière stable, à Anagni, jusqu'au 8 avril 1161.

Cependant, son compétiteur avait quitté Rome lui aussi, mais pour se diriger vers le nord. Couronné à Farfa le 4 octobre, il résida presque constamment jusqu'à son décès (1164) dans le nord de l'Italie, à Pavie, Parme, Turin, Crémone, Lodi, Bologne, Verceil, Lucques, c'est-à-dire aux ordres de l'empereur et sous sa protection immédiate ; le seul intermède fut un bref séjour, commandé de même, en Bourgogne transjurane et en Rhénanie (Saint-Jean de Losne, Besançon, Faverny, Toul, Metz, Trèves), du 29 août au 4 novembre 1162.²

Bravant l'opinion de la chrétienté, Frédéric avait en effet commencé de convoquer des conciles dans l'Italie septentrionale pour imposer sa créature : Pavie (5-11 février 1160), Crémone (21 mai 1161), Lodi (19-21 juin 1161). C'est alors, précisément, que nous retrouvons Alexandre III à Rome pour un temps, l'emprise impériale s'étant relâchée. Il était arrivé peut-être déjà au Latran le 7 avril 1161³ ; en tout cas, y résida-t-il sûrement pendant la première quinzaine de juin, sous la garde des Frangipani. Probablement, voulait-il mettre encore à l'épreuve les sentiments de ses ouailles. Cette visite suffit à l'instruire. A court d'argent, il lui était impossible de rétribuer, comme on s'y attendait, les services qui lui eussent été nécessaires. D'autre part, cette démarche du pontife excita de nouveau « la sédition des schismatiques »⁴ ; le patrimoine de l'Apôtre, en toute son étendue, depuis Acquapendente jusqu'à Ceperano, devint la proie des « Teutoniques et schismatiques », exception faite d'Orviéto, de Terracine, d'Anagni et de la « *munitio castri* »⁵. Avant la fin du mois de juin, le pape repartit pour la Campagne : Palestrina, Férentino, Anagni, Terracine enfin, où il passa les derniers mois de l'année, troisième de son règne (24 septembre-25 décembre). Il avait pris le temps d'arrêter un nouveau programme, qui pût servir à tous de leçon.

En janvier, Alexandre gagna Gênes (21), d'où il fit voile

1. Voir les *Regesta* de Jaffé, nos 10584 et suivants.

2. Voir *ibid.*, p. 419 sq., nos 14427 et suivants.

3. *Ibid.*, n° 10663.

4. Boson, cf. *Le Liber Pontificalis*, p. 403.

5. Ainsi encore Boson, *ibid.*, p. 403 sq. La dernière mention semble n'avoir pas été comprise jusqu'à présent. WATIERICH et DUCHESNE impriment : *Castri* (voir au surplus l'index de Duchesne, II, p. 589) ; MANN propose *Castrimonium* (Marino). Je suis fort tenté de voir là tout simplement la forteresse de Saint-Pierre comme ci-dessus.

peu après (25 mars) pour les côtes de France. Il devait rester plus de quatre années (11 avril 1161 — 10 septembre 1165) dans le royaume de Louis VII, y affirmant sans cesse sa cause auprès des évêques et des princes, réussissant à déjouer les plans de Frédéric, venu lui-même de Lombardie jusqu'à Saint-Jean de Losne avec Octavien (29 août 1162), — recueillant aussi des subsides appréciables et attendant enfin des jours meilleurs, cependant que la politique de domination et de violence poursuivie par Frédéric dans toute l'Italie (avril 1163 — novembre 1164) n'aboutissait qu'à la formation de la puissante ligue lombarde, à laquelle Venise même acceptait de se joindre, pour résister à l'oppression germanique. En ce temps-là, par surcroît, le parti impérial commit la faute de donner un successeur à « Victor IV », décédé à Lucques, en la personne de l'évêque de Créma « Pascal III » (22 avril 1164). Barberousse se trouvait lié, plus que jamais, à son mauvais destin.

Les courages s'étant ranimés en Italie sous un joug trop odieux, bien plus, les Romains eux-mêmes ayant envoyé des leurs à Sens auprès du pape, en 1165, pour solliciter son retour¹, Alexandre jugea l'heure venue de reprendre son rôle de chef de l'Église, sur les lieux mêmes où il était appelé à le jouer. Le 23 novembre 1165, aux abords de la ville, « il fut accueilli avec honneur par les sénateurs, les notables et une grande masse du clergé et du peuple, qui lui témoignèrent comme au pasteur de leurs âmes l'obéissance requise et le respect accoutumé »². On le conduisit en triomphe jusqu'au Latran ; ce qui ne s'était point vu pour aucun pontife « *a longis retro temporibus* ». Quant à l'antipape, il s'était installé peu auparavant à Viterbe³, d'où il ne délogea plus, comptant lui aussi peut-être sur un retour de la fortune.

La signature d'Alexandre III reparait ainsi sur les actes datés du Latran, jusqu'au 10 mai 1167, puis jusqu'au 10 juillet suivant, avec la mention de Santa Maria Nuova, près du Forum⁴ : soit, sans arrêt, pendant un peu plus de dix-huit mois. Mais voici juste, à ce terme, que le registre schismatique nous offre une demi-douzaine de pièces datées expressément de Saint-Pierre de Rome : 22 juillet — 6 août 1167. De nouveau, en 1168, Gui

1. Boson, cf. *Le Liber Pontificalis*, p. 412. Alexandre résida d'une manière continue à Sens, du 30 septembre 1163 au 7 avril 1165 ; cf. JAFFÉ, *op. laud.*, n°s 10944-11173.

2. Boson, *ibid.*, p. 413.

3. JAFFÉ, *op. laud.*, p. 427.

4. *Ibid.*, n°s 11240-11358.

de Créma reparaîtra à Saint-Pierre, voire « *in turri* »¹. C'est, d'ailleurs, à Saint-Pierre qu'il rendra l'âme, le 20 septembre de cette même année. Dès lors au contraire, depuis le 22 août 1167 jusqu'au 13 octobre 1170, le pape légitime gîte à Bénévent, Vérolì, Anagni, Segni, jusqu'au jour que nous savons, où il put s'établir provisoirement à Tusculum. Du troisième anti-pape, Jean de Struma (« Calixte III »), il ne vaut guère la peine de parler ; élu à Rome en septembre par un schisme opiniâtre, mais qui pourtant s'épuisait à la longue, il résulte des quelques actes de lui que nous possédons encore, qu'il demeura d'ordinaire à Viterbe², comme son prédécesseur, notamment en 1170 et 1171.

Quel revirement s'était donc encore produit ? Le récit de l'affaire de Tusculum nous permet d'abrégier ; car, désormais, le cycle est parcouru, et l'on peut mesurer les difficultés continuelles auxquelles se heurta la magnanimité d'Alexandre III, au cours d'une vingtaine d'années. A la tête d'une puissante armée, Frédéric était redescendu en Italie (novembre 1166), décidé aux coups de force et, finalement, à faire asseoir sur le siège de saint Pierre le pontife élu par ses soins et attaché à sa cause. L'empereur, personnellement, éprouva de durs revers ; ce n'est pas en vain que son despotisme avait pesé longtemps déjà sur les communes septentrionales ; dans l'adversité, celles-ci avaient pris conscience de leur valeur. Mais le corps d'armée germanique que commandaient les archevêques Reinald de Cologne et Christian de Mayence fit sa voie par la Toscane jusqu'aux environs de Rome ; il atteignit ainsi Tusculum. Les troupes romaines s'étant fait battre sottement devant cette ville dans les circonstances déjà rappelées, Barberousse fut trop heureux de laisser Ancône, où ses tentatives demeuraient stériles, pour porter toutes ses forces libres contre un ennemi désormais peu redoutable. Rome, sans défenses sérieuses ni défenseurs assez vaillants, ne pouvait offrir que peu de résistance. Le pape, un temps, essaya de consolider les murailles³. Mais l'empereur, bientôt, faisait le siège de la cité léonine. Alexandre III comprit que c'était prudence de quitter le Latran, pour s'abriter dans les ouvrages des Frangipani, aux abords du Forum et du Colisée. La ville capitula le 29 juillet 1167. Le lendemain, l'antipape célébrait solennellement à Saint-Pierre. Le pape partit pour Terracine ; nous connaissons la suite

1. *Ibid.*, p. 428, avec la référence : « Aug.-Sept. ».

2. *Ibid.*, n^{os} 14497 et suivants.

3. Pour ceci et le reste, quant aux démarches d'Alexandre, voir le récit de Boson, p. 416 sq.

de ses aventures. Quant à Frédéric, couronné le 1^{er} août, il eut à peine quarante-huit heures pour jouir de son triomphe. Le 3 août, son armée commença d'être décimée par la peste. Pour comble de malchance, la ligue des communes lombardes se reforma, opposant un front irrésistible (1^{er} décembre 1167). La position des impériaux devint désespérée. L'empereur se hâta de quitter l'Italie (mars 1168). Aussi bien, nombre d'affaires, en Allemagne, réclamaient son attention ; il y fut retenu pendant six années. Sa cinquième expédition outre-monts n'eut lieu qu'au mois de septembre 1174. Il serait inutile, croyons-nous, de pousser au delà de ce terme notre sommaire du conflit dont l'enjeu était la liberté du pontife suprême et sa présence à Rome.

Nous allons voir maintenant, selon le récit d'un des leurs, clerc en charge, homme sage au demeurant et, certainement, dévoué au pape, comment ces Romains versatiles et indociles, prompts à s'émouvoir, crédules, sincèrement religieux néanmoins, se comportaient dans la réalité, livrés à eux-mêmes. C'est une sorte de chronique qui nous est proposée, de bonne foi, des jours qui suivirent la remise effective de Tusculum entre les mains d'Alexandre, tandis que les troupes de la commune romaine pressaient le siège de cette ville, pour satisfaire une vieille rancune.



Le texte s'est conservé — on peut dire, par hasard, comme c'est le cas de tant de monuments du passé — dans une copie qui appartient encore au XII^e siècle, à la fin d'une partie des *Morales* de saint Grégoire (livres VI-X). Ce manuscrit de grand format, à deux colonnes (49 feuillets), vient de l'abbaye cistercienne de Buildwas près de Shrewsbury, dans le Shropshire ; il fait partie maintenant de la collection de Lambeth Palace, à Londres : n^o 109. La lettre a été transcrite (fol. 48^r-49^r) par la même main calligraphique qui a rapporté les livres susdits de saint Grégoire. Comment ce morceau était-il ainsi parvenu sur le sol anglais, peu de temps après sa rédaction originale ? Nous ne saurions plus le dire. Il se pourrait, cependant, que les nombreux échanges entre Rome et l'Angleterre auxquels donna lieu le meurtre de l'archevêque de Cantorbéry (29 décembre 1170)¹ soient pour quelque chose dans ce transfert. Il faut d'ailleurs noter que notre texte est dérivé. La conclusion fait

1. Boson s'y est arrêté assez longuement dans sa vie d'Alexandre III ; cf. *Le Liber Pontificalis*, p. 425 sq.

défaut ; le modèle était probablement incertain à cet endroit. Toujours est-il que le copiste de Buildwas s'est arrêté court. Ce qui manque devait être peu considérable. Nous y perdons apparemment quelque donnée relative au destinataire, peut-être un message pour le pape, et sans doute une date expresse ; mais rien d'essentiel et qui diminue l'intérêt de la pièce, le point le plus important, qui est celui de la date, étant fixé suffisamment d'autre part.

Le destinataire, dont le nom se présente en premier lieu, est à peine connu, bien qu'il soit souvent mentionné dans la correspondance officielle d'Alexandre III. Le cardinal Vitellius¹ détenait l'ancienne diaconie des Saints Serge et Bacchus, située entre le Capitole et le Forum, près de l'arc de Septime-Sévère². Sa propre signature le présente en cette qualité, depuis le 18 mars 1166 jusqu'au 5 juillet 1175. Il vécut donc, durant cette période, dans l'entourage immédiat du pape, au Latran, à Bénévent, Tusculum, Segni, Anagni, Féréntino³. Toutefois, son absence est constatée à diverses reprises, au cours des mêmes années⁴, et

1. Les lettres papales, telles qu'ont été imprimées (cf. *P. L.*, t. CC), attesteraient plus fréquemment la forme « Vitellus ». Faute d'un texte incontestable, tenons-nous en à la rédaction livrée, appuyée d'ailleurs par plusieurs lettres, et préférée par JAFFÉ lui-même, *Regesta*, II, p. 146.

2. Cf. C. HUELSEN, *Le Chiese di Roma nel medio evo* (1927), p. 461 sq.

3. Je donne ici tout le détail des documents réunis par MIGNÉ (t. CC), avec la référence numérique aux *Regesta* de JAFFÉ. — I. Latran : 18 mars 1166 (J. 11266) ; 4 mai 1166 (J. 11276) ; 11 novembre 1166 (J. 11295). — II. Bénévent : 26 juillet 1168 (J. 11415) ; 23 mars 1169 (J. 11607) ; 31 mars 1169 (J. 11609) ; 27 avril 1169 (J. 11618) ; 16 mai 1169 (J. 11622). — III. Tusculum : 24 juin 1172 (J. 12155) ; 25 juillet 1172 (J. 12159). — IV. Segni : 14 mars 1173 (J. 12205). — V. Anagni : 28 mars 1173 (J. 12215 et 12216) ; 20 juin 1173 (J. 12228) ; 28 septembre 1173 (J. 12238) ; 26 octobre 1173 (J. 12241) ; 18 novembre 1173 (J. 12243) ; 1 mars 1174 (J. 12349). — VI. Féréntino : 30 décembre 1174 (J. 12403) ; 28 mars 1175 (J. 12452) ; 5 juillet 1175 (J. 12504).

4. Voici le relevé des pièces intermédiaires, au bas desquelles, normalement, le nom de Vitellius devrait être inscrit parmi ceux de ses collègues. C'est donc l'aspect négatif de la documentation ; on peut ainsi mesurer à peu près les intervalles de non-présence. — I. Latran : 5 janvier 1167 (J. 11340). — II. Bénévent : 8 février 1168 (J. 11379) ; 2 mars 1168 (J. 11385) ; 21 mars 1168 (J. 11386) ; 26 avril 1168 (J. 11389) ; 9 juin 1168 (J. 11412 et 11413) ; 12 septembre 1168 (J. 11415) ; 9 novembre 1168 (J. 11421) ; 23 décembre 1168 (J. 11424) ; 30 décembre 1168 (J. 11425) ; 3 janvier 1169 (J. 11585) ; 30 janvier 1169 (J. 11589) ; 8 février 1169 (J. 11594) ; 14 février 1169 (J. 11596) ; 17 avril 1169 (J. 11614) ; 28 avril 1169 (J. 11619) ; 22 juillet 1169 (J. 11634) ; 24 juillet 1169 (J. 11635) ; 26 juillet 1169 (J. 11636) ; 16 août 1169 (J. 11639) ; 4 novembre 1169 (J. 11644) ; 11 novembre 1169 (J. 11651) ; 10 janvier 1170 (J. 11708) ; 21 février 1170 (J. 11731). — III. Vérolis : 9 mai 1170 (J. 11789) ; 5 juin 1170 (J. 11810) ; 25 juin 1170 (J. 11816) ; 9 septembre 1170 (J. 11831). — IV. Tusculum (de nouveau) : 10 février 1171 (J. 11878) ; 9 avril 1171 (J. 11887) ; 15 mai 1171 (J. 11892) ; 28 juillet 1171 (J. 11900) ; 15 février 1172 (J. 12139) ; 10 octobre 1172 (J. 12165). —

trop fréquemment ou d'une manière trop prolongée pour qu'il ne soit pas besoin d'expliquer cette anomalie par des allées et venues à l'ordre du pontife ; ce que le nouveau texte permet bien d'entendre, comme on le verra. Il est vraisemblable, de même, que l'année 1175 marque son décès, sinon le début de l'année suivante¹ ; mais non pas certain que l'autre terme fourni par le registre papal, c'est-à-dire 1166, corresponde à sa promotion². Les listes des titres indiquent, comme son prédécesseur le plus proche, un cardinal Jean, au temps d'Eugène III et d'Adrien IV (23 octobre 1150 — 12 mars 1158)³ et pareillement comme son successeur, du vivant même d'Alexandre III, un cardinal Paul (17 octobre 1179 — 22 février 1180)⁴. Chacon rapporte le nom de Vitellius à la seconde « création cardinalice » d'Alexandre, qui aurait pris place en 1159, et déclare qu'il avait été moine, puis abbé⁵ ; je ne saurais dire si ces assertions ont un fondement historique. Il est vrai que l'église des Saints Serge

V. Anagni : 31 mars 1173 (J. 12217) ; 8 avril 1173 (J. 12221). — VI. Férentino : 19 novembre 1174 (J. 12398). — Au total, dans la mesure où cette analyse est valable (car les pièces de la correspondance dépourvues soit de signatures soit de dates certaines sont encore plus nombreuses), Vitellius aurait été plus souvent et plus longtemps absent de la cour pontificale qu'il n'y fut présent. On distingue matériellement deux périodes considérables : l'une de dix-huit mois (5 janvier 1167 — 9 juin 1168) ; l'autre de deux années et huit ou neuf mois (22 juin 1169 — 15 février 1172). Des légations plus ou moins continues ont pu être remplies dans ce laps de temps. Mais il importe de faire de prudentes réserves : 1^o l'année 1167 ne nous apporte aucune autre pièce signée que celle du 5 janvier ; par suite, la preuve échappe presque entièrement ; 2^o comme je le fais observer ci-après, nous sommes certains que, le 8 août 1170, Vitellius se trouvait à Tusculum, dans le temps que le pape était à Veroli, d'où il fit route peu après pour Tusculum ; il est donc vraisemblable qu'une rencontre a dû suivre, au cours de l'automne. Bref, on ne saurait presser beaucoup l'argument, le registre offrant trop de lacunes. Mais le fait de missions accomplies par le cardinal Vitellius dans les provinces italiennes doit être tenu pour acquis, quoique l'histoire ne nous ait encore fourni, que je sache, aucune donnée précise.

1. Cette fois, l'argument négatif paraît déterminant. Après la signature du 5 juillet à Férentino, nous tenons une série continue de lettres, rédigées à Anagni et dans lesquelles le collège des cardinaux est représenté au complet, à l'exception de Vitellius, disparu pour de bon : 22 novembre 1175 (J. 12524) ; 20 avril 1176 (J. 12695) ; 30 avril 1176 (J. 12702) ; 22 juin 1176 (J. 12718) ; 7 juillet 1176 (J. 12722) ; 2 septembre 1176 (J. 12733) ; 15 novembre 1176 (J. 12741) ; 28 novembre 1176 (J. 12742). Vitellius sera donc décédé entre le 5 juillet 1175 et le 20 avril 1176.

2. La pièce immédiatement antérieure qui nous livre les signatures des cardinaux est datée de Montpellier le 27 juillet 1165 (J. 11222).

3. Cf. JAFFÉ, *Regesta*, II, p. 20 et 103.

4. *Ibid.*, p. 146. Ce cardinal Paul eut une brève carrière ; on trouve à sa place, en août 1182, le cardinal Octavien.

5. A. CIACONIUS, *Vitae et regestae pontificum Romanorum et S. R. E. cardinalium*, I (1677), 1090.

et Bacchus avait été donnée par Innocent II en 1138, avec celle des Quatre-Couronnés, à l'abbaye de Sassovivo (au diocèse de Foligno)¹; mais ce fait n'engageait pas la qualité du titulaire. D'autre part, on peut tenir pour certain que Vitellius, s'il fut nommé cardinal avant le retour d'Alexandre à Rome en 1165, n'avait point accompagné celui-ci en France².

L'adresse fait du cardinal Vitellius un « légat du seigneur pape ». Il convient d'entendre, dès lors, qu'il était chargé d'une légation, dans le temps même que la lettre fut écrite. C'est un fait que, pour l'année 1170, la signature de Vitellius n'apparaît sur aucun des actes officiels, dans lesquels les cardinaux qui accompagnaient alors le pape à Bénévent ou à Vérolì figurent comme témoins³. Il semble, par conséquent, qu'en cette même année 1170, aussi bien, sans doute, qu'au cours des années qui précédèrent et qui suivirent, Vitellius ait été occupé à quelque mission; mais celle-ci, pour lors, devait être fort proche des lieux où se tenait Alexandre, puisque nous avons déjà remarqué que, le 8 août 1170, Vitellius se trouvait à Tusculum, aux côtés de Boson, quand le comte Rayno rédigea la donation de ses biens au Saint-Siège. Au surplus, l'auteur de la lettre avait, évidemment, pour dessein non moins de renseigner son « ami très aimé et très aimable » que d'informer le pape par l'entremise d'un homme de confiance.

Si le texte nous a été transmis correctement, l'auteur se désigne en ces termes : « Jean de l'église du Latran [sous le vocable] de saint Jean, serviteur de tous les frères ». Cette rédaction est insolite et, vraiment, si gauche, surtout suivant l'ordre de la phrase latine (*Lateranensis ecclesiae Santi Johannis omnium fratrum servus*), que j'incline à suppléer, aussitôt après le nom :

1. Cf. P. F. KEHR, *Regesta pontificum Romanorum, Italia pontificia*, I (1906), p. 102.

2. Il semble bien qu'Alexandre ait emmené partout avec lui, en France, le personnel ordinaire de sa curie. Voir la pièce signalée plus haut, à la date du 27 juillet 1165, adressée de Montpellier et comparer les précédentes : Sens, 4 février (J. 11153), 7 février (J. 11155), 20 mars (J. 11167); Paris, 17 avril (J. 11177); Bourges, 12 mai (J. 11188); 13 mai (J. 11189), 17 mai (J. 11192); Clermont, 15 juin (J. 11211); Montpellier, 21 juillet (J. 11220). Somme toute, il serait conforme à la situation que Vitellius ait été créé cardinal au retour d'Alexandre III à Rome, c'est-à-dire au terme de l'année 1165. On a pu noter, suivant les textes énumérés ci-dessus, qu'aucune lettre du pontife réinstallé dans sa chaire ne nous présente le collège des cardinaux avant le 18 mars 1166.

3. Cette année 1170 est marquée, nous le savons, mais je dois le répéter, par six pièces complètes, c'est-à-dire soussignées : les deux premières à Bénévent (10 janvier et 21 février), les quatre autres à Vérolì (9 mai, 5 juin, 25 juin, 9 septembre). Noter que Boson, compagnon de Vitellius à Tusculum le 8 août pour garantir la donation du comte Rayno, a souscrit les trois premières lettres ainsi que la dernière, mais non point celles des 5 et 25 juin.

« prier » ou « prêtre¹ ». Quoi qu'il en soit, ce Jean ne saurait être que le supérieur de la communauté des chanoines réguliers et le gardien responsable de la basilique. Au cours du récit, on le voit interroger, dans son église, le héros de l'histoire, comme s'il remplissait un devoir de sa charge². Aussi bien, après le prier Bernard, signalé en 1145, on rencontre successivement, d'après les lettres pontificales, en 1153, 1154, 1155, 1159-1181, 1179, 1186, un prier Jean, à la tête du *patriarchium*³. Il reste donc possible, voire probable, que deux personnages du même nom aient gouverné la communauté l'un après l'autre, en la seconde moitié du XII^e siècle, entre Bernard (1145) et Gérard (1189)⁴. A défaut de renseignements plus précis, un opuscule contemporain de la lettre nous est parvenu, qui décrit, à l'intention d'Alexandre III, l'état et les coutumes du Latran, et livre en même temps une liste des principales églises et abbayes de la ville de Rome. Il a pour auteur l'un des nombreux « Jean diacre » que connaît l'histoire littéraire (*Iohannes qualiscumque diaconus, basilicae Saluatoris patriarchii Lateranensis canonicus*⁵) et se recommande, en particulier, du prier Jean : « *mandato et uoluntate uenerabilis prioris Iohannis et fratrum eiusdem ecclesiae...*⁶ » On rapporte d'ordinaire cette notice, depuis Mabillon qui l'a découverte, à l'année 1169⁷ ; peut-être se place-t-elle mieux aussitôt après le retour du pape au Latran, vers la fin de 1165, en tout cas avant la prise de Rome par les impériaux et le départ d'Alexandre pour Bénévent, en l'été de 1167. Le « vénérable prier » du *Liber de ecclesia Lateranensi* s'identifie donc sûrement avec le correspondant du cardinal Vitellius.

La lettre, enfin, porte avec elle sa date, grâce aux références que Jean a eu l'heureuse idée de nous donner ; en quoi l'on ne peut se méprendre, et sans quoi toute l'exégèse du morceau eût été malaisée. S'il est utilisable aux fins de l'histoire, nous devons ce résultat aux déductions qu'il autorise. La « récente

1. A la rigueur, il suffirait, pour obtenir une sentence intelligible, d'insérer la copule : « *Lateranensis ecclesiae Sancti Saluatoris et omnium fratrum seruus.* » Ce faisant, Jean aurait décliné son titre canonique d'une manière inaccoutumée et détournée, mais qui ne pouvait tromper Vitellius, déjà lié avec le prier. Il reste pourtant que celui-ci, pour se conformer à l'usage épistolaire, aurait dû tout simplement se déclaré tel.

2. L. 65, et rapprocher les passages l. 37 et l. 116.

3. Cf. KEHR, *op. laud.*, p. 27 sq., n° 17-28.

4. *Ibid.*, p. 30, n° 30.

5. Cf. P. L., CXCIV, 1543 A.

6. *Ibid.*, 1543 B, l. 10 sq.

7. *Ibid.*, 1541 sq. (notice de FABRICIUS) ; cf. P. L., LXXVIII, 1379 sq.

révélation » (l. 5), au sujet de laquelle le prieur avait été sollicité par le cardinal de s'expliquer, pour tirer au clair des rumeurs variées, a eu lieu en la vigile de la fête de l'Assomption (l. 7 sq., 12, 15), à Sainte-Marie-Majeure ; elle s'est continuée, ou renouvelée, la nuit suivante, c'est-à-dire la fête passée (l. 27 sq., 31) et a trouvé sa conclusion, sans intervalle notable, au Latran (l. 37, 65 sq.). Le lendemain était un dimanche (l. 28). On doit donc traduire : dimanche 16 août, et se reporter, en conséquence, à une année où la fête de Pâques tombait à l'un des quantièmes suivants : 22 mars, 29 mars, 5 avril, 12 avril, 19 avril. Ce calcul facile ne laisse subsister que quatre termes strictement possibles dans la période qui nous intéresse : 1153, 1159, 1164, 1170. Le dernier terme, si l'on a égard aux pages qui précèdent sur le règne d'Alexandre III, s'ajuste seul aux circonstances données. Comme, d'autre part, la biographie rédigée par Boson et les autres sources historiques relatives à l'affaire de Tusculum permettent de garantir sa concordance, aucun doute ne demeure plus touchant son exactitude.

Vitellius avait eu le temps d'entendre parler diversement de toute cette histoire et des commentaires qu'elle suscitait (l. 6). Le prieur Jean déclare à deux reprises que l'événement était encore récent (« *nuper* » : l. 8, 14) ; la seconde fois, il ajoute : « *in octavis beatae Mariae* ». Cette expression, croirais-je, vise la fête de la Nativité de Notre-Dame, qui paraît avoir été tenue longtemps pour la « solennité de sainte Marie » par excellence. La lettre semble donc avoir été écrite peu après le 15 septembre ; disons, au mieux, pour conclure : vers la fin du mois de septembre 1170.

Je laisse maintenant au lecteur le plaisir de juger par lui-même de l'intérêt d'un texte dont les abords ne présentent plus, si je ne me trompe, aucune difficulté. La majeure partie consiste dans le récit d'une vision, et le reste ne manque pas de traits merveilleux. Cette vision et ces merveilles échappent, comme tels, à l'historien. Cependant, nous ne sommes pas transportés dans les fantasmagories de la légende littéraire ; maintenus, tout au contraire, en pleine réalité, par la relation tranquille d'un chanoine qui ne se trouble pas et dont la sincérité demeure hors de cause. Car l'impression produite par le prodige, duquel personne, non pas même le prieur du Latran, n'a songé à demander la moindre garantie, l'émoi général de la communauté romaine, son enthousiasme religieux, qui prend la forme d'une double procession, comme aux temps antiques, puis son retournement total et ses

mouvements divers, sous l'action du jeune Romanitius, qui s'agite comme un tribun, jusqu'à mettre en liberté les prisonniers faits à Tusculum et à préparer un traité de paix, enfin la substance même de la révélation, selon laquelle Notre-Seigneur et les patrons de Rome, les saints Pierre et Paul et saint Jean-Baptiste, interviennent, pour témoigner de leurs sentiments envers la ville de Rome, — tout ce tableau animé, bigarré, presque incohérent, que trace le prieur est de l'histoire pure. Mais de quoi s'agissait-il, au fond, en ces jours de repentance, qui n'eurent pas de lendemain ? Nulle part, le texte ne nous le dit clairement. Il ne semble pas que la clémence envers les gens de Tusculum et l'abandon du siège aient exprimé, au moins dans la pensée du narrateur, tout le sens de ce soulèvement populaire. Les dernières phrases, perdues, de la lettre, étaient plus explicites peut-être. Après avoir relu plusieurs fois, et pour cause, les principaux passages, je supposerais volontiers, pour mon compte, derrière les réticences de la pièce, que l'intention des Romains était, alors, de ramener le pape parmi eux ou de hâter son retour.

On notera à part et entre autres, parmi les menus faits attestés, plusieurs détails qui concernent l'archéologie. Il est question, deux fois, de la forteresse de Saint-Pierre (*munitio Beati Petri, munitio circa basilicam Beati Petri* : l. 83, 129, 133), qui se trouvait au pouvoir de Boson¹; la « commune », nous dit-on précisément (*senatus et populus* : l. 83), tint, dans son excès de zèle, à la détruire, pour signifier, apparemment, que la basilique était libre désormais et qu'un antipape ne pourrait plus s'y installer. Mention est faite aussi de la prison « *Cannapariae* » (l. 97). Ce nom, dont la forme est variable² et le sens discutable³, s'appliquait pendant le moyen âge, autant qu'on peut voir, à la partie du Forum romain qui s'étendait entre l'église de

1. Je ne crois pas qu'on songe à une autre personne que le cardinal, aux mains duquel Alexandre avait remis la conduite de ses affaires. Ceci prouverait que, tout en demeurant à Vérolé, le pape ne se désintéressait pas de ce qui se passait à Rome. Matériellement, il n'y a aucune difficulté dans la présence de Boson à Rome au lendemain du 15 août 1170. Le 8, il se trouvait à Tusculum ; le 9 septembre, on le retrouve à Vérolé ; les intervalles sont libres.

2. On trouve aussi : *Cannapara*, en particulier pour désigner l'église Santa Maria de Cannapara ; cf. C. HUELSEN, *op. laud.*, p. 32.

3. On entend généralement : corderie, fabrique de cordes, en rapprochant *canava* ; H. JORDAN paraît avoir raison de rapprocher plutôt *canepa*, doublet de *camera*, et d'interpréter : lieu voûté ; cf. *Topographie der Stadt Rom im Alterthum*, II (1871), p. 450 ; voir *ibid.*, p. 633, à propos du passage des *Mirabilia*, § 23 : « Ex alia parte Capitoli super Cannaparam templum Iunonis. »

Saint-Théodore et les pentes du Capitole¹. Nous aurions ici la plus ancienne référence à la prison sise en ces parages²; dans la vie du moyen âge cependant, elle a dû tenir une place importante. Le prieur Jean, enfin, a l'occasion de décrire brièvement l'abside de la basilique du Latran et de rappeler « l'image du Sauveur » qui dominait l'autel³ (l. 117 sq.). Il cite également « l'image de la bienheureuse Marie », celle-ci miraculeuse, à Sainte-Marie-Majeure (l. 13).

*
* *

L'édition reproduit scrupuleusement le texte livré. Quelques signes de ponctuation ont été ajoutés à ceux du copiste, mais le moins possible. La principale différence est dans l'établissement des paragraphes, nécessaires à la clarté et, pour cette raison, multipliés, suivant la progression du morceau.

Dilectissimo amico et plurimum diligendo, Vitellio dei gratia sancte Romane ecclesie cardinali diacono atque legato domini pape, Iohannes Lateranensis ecclesie sancti Iohannis, omnium fratrum seruus : eternam in domino cum oratione salutem.

5 Noua que in urbe sunt, nouas reuelationes que diuinitus facte sunt, quia diuersi diuersos uestris et multorum auribus rumores extendunt, quantum possumus uestre petitioni curauimus exponere.

Nuper siquidem in sollempnitate Assumptionis beate MARIE, cui Romanus populus pre ceteris pernoctando solet inuigilare, quidam
10 iuuenis praeu conuersationis, et quod detestabilis est multis criminibus inuolutus, qui et solebat sibi similes ad solita ludibria sociare, duobus tantum sociis contentus contrito corde uigilauit in ecclesia beate MARIE maioris, et quousque ymago beate MARIE moueri cepit, sicut
15 annis singulis in illa festiuitate fieri solet, deuotus in oratione permansit. Sed mediante nocte cum ab ecclesia peruenisset ad domum propriam, in contricione cordis deuotissime permanens requieuit. Mane facto excitatus a pr(es)b(yte)r(o) ecclesie in cuius parochia consistebat

1. Cf. C. HUELSEN, *loc. laud.*

2. Cf. H. JORDAN, *loc. laud.*; outre le texte cité des *Mirabilia*, on produit le catalogue, bien connu, de Signorili (« S. Mariae de Canapara »); une bulle d'Innocent III, d'où il appert que l'église de Saint-Théodore se trouvait au voisinage de la Canaparia (« in pede Canapariae »); enfin un texte relatif à l'année 1199, le seul où il soit question d'une prison : en l'année dite, le sénateur Pandulfus jette les gens de Viterbe dans la prison de la Canaparia (« uniuersos captiuos misit in Canapariam multis miseriis macerandos »).

3. Sur cette image, voir l'opuscule de Jean diacre (*P. L.*, CXCIV, 1556 C).

3. *lateralensis sic Ms.* *iohannis] sententiae illius omnes distinctiones addidi.*
5. *sunt] fortasse hic supplendum et*

- quendam mortuum quod nunquam prius fecerat sepeliuit. Inde ad domum reuersus consternatus mente et spiritu recubuit, sicque sopori deditus, uidit duos splendidi^{<di>}ssimos uiros ad se uenientes. Admonitus est ab eis ut surgeret et pergeret cum eis. Dubitauit, et dubitando sepius commonitus, obedire neglexit. Cumque ad se postmodum reuersus ualde penituisset quod neglexisset inquirere, qui essent, et quare, seu ad qui eum uocassent, quod reliquum erat de die in merore et tristitia consumauit, sed quid factum fuisset, omnino siluit, cum a suis interrogaretur quare solitam deposuisset iocunditatis leticiam, et nouam tristitiam assumpsisset. Et ecce sequenti nocte que post festum sequebatur et dominicum precedebat diem seorsum sibi ab uxore lectulum sternens orauit ad dominum, ut si diurna reuelatio que facta fuerat deo uolente facta fuisset, nocturna sibi reuelatione manifestaretur. Sicque dum mebra sopori dedisset, adest iterata uisione beatus Iohannes qui eum monuit ut surgeret et secum pergeret. Et cum de nomine certificaretur et quod eum sanum duceret et reduceret, et causa salutis sue et multorum, archana quedam reuelaret, surrexit non dormiens sed uigilans, et cum eo securus pergere cepit, uidebaturque non laborare ambulando, sed aliorum manibus suauiter deportari. Sicque dum ad nostram cum eo peruernisset ecclesiam, inuenit ianuas apertas, et tantum in ecclesia splendorem, ac si tota luminariis esset accensa. Ingressus uero uidebat beatum Iohannem qui eum ducebat tercio in introitu ecclesie genua flectentem et orantem. Inde procedens uidit in choro ante altare dominicum multitudinem candidorum psallentem et laudantem miris laudibus et uocibus dominum. Ac deinde cum ante altare fuisset adductus, uidit iterum beatum Iohannem tercio genua flectentem et orantem. Ascendens autem per gradus altaris representatus, iuxta altare ante presentiam saluatoris uidit circumstantes beatos apostolos, Petrum et Paulum, sed saluatoris uultum propter nimium splendorem uidere non poterat, uoces tamen apostoli Petri et respondentis saluatoris plene audiebat. Querela uero beati Petri ad dominum erat de multitudine iniquitatum et scelerum atque abominationum que committuntur in ciuitate, et de ecclesia sua que derelicta erat, et quod ipse propter abominationes que fiunt in ea ibi habitare non poterat, et quod frequenter clamauerat propter hec ad dominum, et non est exauditus, multi^{<ic>}ans preces ut exaudiretur pro correctione et salute populi Rom(ani), quem susceperat pascendum et custodiendum. Audiuit sane ad hec dominum respondentem Petro : « Scio Petre et cognosco que dicis, sed quia multum dilexi populum et ciuitatem istam diu sustinui, et portau i iniquitates eorum. Sed iam eis per istum quem ante me uenire iussi, annuntia et contestare quia nisi cessauerint ab iniquitatibus suis et penitentiam egerint, dabo super eos pestilentias et plagas, et sicut hactenus se inuicem gladiis interfecerunt, ita morsibus laniando se interficient, atque ciuitatis ruinam et subuersionem proximam expectabunt. Audiuit etiam et reuelata sunt ei alia multa secreta que accepit in mandatis, ut nulli prius quam domino pape reuelaret.
- 65 Super hec omnia pernoctans in uigi^{}is in ecclesia nostra ante

22. sepius *corr. e sepe ab ipso scriptore*
 multiplans Ms.

54. rom Ms., lineola supra posita

31. *corr. e sique*

53. sic

65. uigiis sic Ms.

70 altare ubi hec audiuit, m(ich)i querenti si aliqua reuelata fuissent ei de statu ecclesie, et domini pape, reuelauit. Hec autem ipse primo reuelauit cuidam sacerdoti querens ab eo qualiter ei esset in reuelatione procedendum. Verum cum accepisset ab eo ut nulli panderet sed omnino
75 sileret, nisi iterata reuelatione orationi insistendo diuinitus certior efficeretur, repente ceperunt ad eum multitudo clericorum et laicorum concurrere, atque ab eodem uisionis seriem quam eum uidisse iam audierant diligenter exquirere. Ipse uero precibus et instantia frequentantium uictus, ultra silere non ualuit quod a deo acceperat reuelandum.

In eius autem reuelatione commota est uniuersa generaliter ciuitas, et compuncta corde ita ut precibus senatorum et populi institueretur processio clericorum et laicorum ab ecclesia nostra ad ecclesias beati Petri, processio autem mulierum ab ecclesia beate MARIE maioris, ad
80 ecclesiam beati Pauli, que ita generalis fuit et frequens, ut nunquam aliquando tempore alicuius hodie uiuentis tam festiua et populosa memoretur.

Sicque conuentus est Boso a senatu et populo ut munitionem quam circa basilicam beati Petri factam custodiebat, redderet diruendam.
85 Ipse uero clamorem et strepitum populi ferre non preualens, acceptis promissionibus de pecunia sua et aliorum que intus erat conseruanda, dato obside nepote suo promisit munitionem ipse diruere, sed nequaquam aliis diruendam dare. Interea uarius clamor populi resonat, et ab obsidione Tusculani quod obsederant, ceperunt tepescere prohibente
90 hec eadem eo qui uisionem uiderat, et instante ut captiuos Tusculani quos in carcere detinebant, sibi donarent. Promittebat eis insuper quod dante sibi deo pacem in proximo, uictoriam essent habituri, sine bello.

Dum igitur omnis fere populus suam petitionem iudicaret exaudiendam quia perpauci uidebantur contradicere, confidens in domino
95 et in potentia uirtutis eius qui eum uocauerat, collecta multitudine pergit ad custodiam Cannaparie in qua uincti tenebantur. Sicque cum ianuis diuersis et fortissimis seris fuissent clause, facto sibi crucis signo, atque orante sicut ab his qui presentes erant accepimus imposita manu
100 ultro aperte sunt ei, atque ita sibi deo donante gratiam et reuerentiam populi disponit captiuos Tusculanum reducere, atque de pace tractare.

Tanta est autem sibi gratia collata ut qui prius ita erat balbutiens et elinguis quod uix posset ordinate tria uerba depromere, nunc con-
105 cionator apparet et allocutor disertus. Mutato enim seculari habitu quo pretioso indutus incedebat, abiectam assumpsit sibi uestem atque ita qui fuerat superbus et arrogans humiliter incedit et loquitur ut mira in eo uocantis domini uideantur opera refulgere.

Accipimus preterea multorum relatione quod cum per uiam incederet, obuiam habuit mulierem que acriter a demonio uexabatur, sicque factum

73. frequentantium in marg. additum, fort. alia manu 81. uerum, iuxta
notam in margine adpositam, aliquanto legendum esset, ut uidetur 89. ob-
sidione] al. manus e sidione corr., idest prius absidione scriptum fuerat pro ab
obsid. tusculani sic et infra iuxta neutrum genus, ut in Libro Pontificali,
II, 299, 422 et alibi pro « ciuitate Tusculana » (cf. ib. p. 423) 97. uincti
corr. s uincte, alia m. ut uid. 108. per cum sic in Ms., re uera per s. l.
posterius additio

- 110 est cum ei porrigeret elemosinam et nollet accipere, adiuravit demonium quo uexabatur, ut usque ad octo dies eam uexare non presumeret, atque ita a uexatione quieuit.

- Apparuit nimirum et aliud signum quod speratur ab omnibus pacis inditium, atque per urbem celebri memoria commemoratur. Nuper
 115 quidem in octauis beate MARIE cum missarum sollennia multitudine uirorum ac mulierum astante in nostra celebrarentur ecclesia, repente apparuit columba miri candoris et pulcritudinis super caput ymaginis saluatoris, que est in supremo supra columnas ereas. Que cum diutius maneret et ab uniuersis astantibus et admirantibus cerneretur, des-
 120 cendit ad altare dominicum, et bino transitu circuitum illius inferiori parte lento pede circumdans, ad inferiora descendit ante arcam qua oblationes offeruntur, et ita demum ascendit ad sedem domini pape in qua festiuis et stationalibus diebus sedere solet. Ita uero domestice sedit et circumlustrauit altare ut dum multitudo astaret maxima, et
 125 a quolibet capi posset tanta eam intuiti sunt reuerentia et admiratione, ut nullus in eam faceret assultum, sed usque ad finem misse moram faciens, ab oculis euolauit intuentium.

- Ad hec prefatus Romanitius — sic enim erat nomen illius — cum custodem munitionis beati Petri admoneret ut eam sibi redderet di-
 130 ruendam contradicente ipso qui custodiebat, irridente etiam et insultante quasi esset insanus ille qui petebat, fores ferreis repagulis obserate illo accedente sponte patuerunt. Ad quod miraculum ita custos est pauefactus, ut se et munitionem in manus illius traderet, quam ille statim destruere cepit.

- 135 Quo facto, noster Romanus populus ad altare beati Petri cum oblationibus concurrere cepit de quibus ille predictus Romanitius ecclesiam beati Petri reficere parat.

Quid plura? Ad eius signaculum quedam ceca mulier est illuminata.

ANDRÉ WILMART.

III. ad in marg. al. manu additum, sed male ante dies relatum

mirantibus ex admirantur in marg. corr.

add.

132. patuerunt e patuerant scriptor ipse corr.

conscriptio desinit, maxima paginae parte uacua.

119. ad-

126. usque in marg. al. m.

138. illuminata] sic

NOTES.

JARNOGONUS CORRESPONDANT DE GEOFFROY DE VENDOME.

Suivant la tradition manuscrite¹, on établit que Geoffroi de Vendôme adressa en 1119 à un prieur (*priori*) dénommé « *Iarnogonus* » une lettre relative à un point de discipline ecclésiastique. Cette pièce, qui n'est pas longue, porte dans l'édition² la référence IV. 46. Plus précisément, Geoffroi avait été consulté par ledit prieur au sujet d'un rapport infamant qui entachait la réputation d'un certain Herbert, prêtre de Savignac ou Sévignac³ (*de Saviniaco*). « Le peuple » accusait ce prêtre d'avoir blessé grièvement le mari d'une femme avec laquelle il avait des relations. Le délit étant incertain, que penser ? Geoffroi répond que c'est à l'évêque d'en décider par le moyen d'un procès canonique ; avant d'être convaincu de meurtre, l'accusé garde ses droits. Pour le reste, il faut appliquer le proverbe : « *Praecedere debet qui ducit asellum* » ; en d'autres termes : votre devoir est de guider le peuple, non pas de le suivre ; car « le peuple est un âne ». L'abbé de Vendôme jouissait d'un rude bon sens.

Je n'ai rappelé ce texte que pour montrer, en outre, que le Jarnogonus en question s'identifie, très probablement, avec un prieur du même nom, signalé vers ce temps-là à Saint-Sauveur de Redon, la grande abbaye bretonne fondée au IX^e siècle, point central dans la péninsule, sur les confins de quatre diocèses (Vannes, Nantes, Rennes, Saint-Malo)⁴.

Sans faire parade de connaissances particulières, il est permis d'indiquer que le patronyme *Iarnogonus* porte une marque celtique fort apparente. La forme vulgaire la plus normale semble être « Iarncun » ou « Iarncon »⁵. Au dire des linguistes⁶, le premier élément :

1. Cf. *Revue Bénédictine*, XLIII (1931), p. 243, n. 6.

2. *P. L.*, CLVII, 180 sq.

3. Ou bien Savigny ou même Savigné ; il est difficile de se prononcer absolument, la frontière linguistique qui séparait de la « Romania » la Bretagne *bretonnante* étant proche de Redon. La première transcription paraît être, cependant, plus probable.

4. J'entends : le territoire de Redon, assez étendu ; l'abbaye se trouvait un peu plus bas vers la mer, au confluent de l'Oust et de la Vilaine, et relevait de Vannes.

5. On la rencontre plusieurs fois dans le *Cartulaire de l'abbaye de Redon*, édit. A. DE COURSON (1863) ; voir l'*Index generalis*, p. 666 sq. : Iarcon, Iarcun, Iargun, Iarncon, Iarncun, Iarngun ; à rapprocher (*ibid.*) : Iarncant, Iarnconan, Iarnganoe, Iarngucon, Iarnoc, Iarnuocon.

6. Je résume une note que le R. P. Dom G. GODU a bien voulu me communiquer, et qui s'inspire des ouvrages bien connus de D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Études grammaticales sur les langues celtiques* (1881), p. 79 *, et de V. HENRY : *Lexique étymologique... du breton moderne* (1900), s. v. « houarn ».

Iarn- reparait dans toute la famille des idiomes celtiques¹, avec le sens de « fer, airain » (issu d'un celtique **eis-arno* = gaulois *isarno-*, parallèle latin : *aes*). Le second élément : *-gon-us* est sans doute à rapprocher des patronymes vieux-breton : *Con-gen*, *Con-morin*, *Cono-maglus*, par le changement régulier du *c* en *g* entre deux voyelles.

Or, le cartulaire de Redon, déjà cité, qui est un précieux document d'histoire, nous fournit, quant à la forme latine, d'abondantes références, surtout pour le XI^e siècle² : une trentaine au total, si l'on compte les pièces comprises dans l'*Appendix*³. Le nom de *Jarnogonus* paraît avoir été fort commun, tant à Redon qu'aux alentours, et porté par des personnes de toute condition⁴. Mais c'est la gent monastique qui nous intéresse ici. Il n'est pas aisé de s'y reconnaître, dans le désordre et, d'ailleurs, la variété des chartes ; toutefois, par une très heureuse chance, qui a bien failli manquer, il me semble que nous obtenons juste le renseignement cherché.

Inscrivons tout d'abord, pour voir clair, la liste la plus sûre des abbés qui gouvernèrent Saint-Sauveur vers la fin du XI^e siècle et au commencement du XII^e ; la plupart des dates sont garanties par des chartes⁵ :

Almodus (1062-1075) ; *Bilius* (1083, 1084) ; *Robertus* (1086, 1091) ; *Justinus* (1092, 1105) ; *Walterius* (1108) ; *Herveus* (1111, 1133).

Un curieux procès-verbal, se référant à l'année 1066⁶, fait paraître aux côtés de l'abbé Almode « *Jarnogonem monachum* », ami d'enfance et conseiller du chevalier (*miles*) Morvan, lequel, rempli de frayeur par la mort, avait conçu le dessein de « déposer le vieil homme » et de renoncer en même temps à ses possessions.

C'est, très vraisemblablement, le même « *Jarnogonus* » dont le nom est rappelé avec celui de « *monachus Moruanus quidam* » dans un acte postérieur (1086-1091) ; on le signale cette fois : « *qui eo*

1. V. HENRY donne le groupement suivant : breton moderne *houarn*, cornique *hoern*, gallois *haiarn* et *hearn*, vieil irlandais *iarn*, irlandais moderne *iarann*, gaelique *iarunn*. On a d'autre part ; le germanique *eisarn*, d'où l'allemand *eisen* et l'anglais *iron*. Voir ci-après pour le latin. Le point de départ est donc sûrement indo-européen.

2. Je renvoie encore à l'*Index generalis*, établi par l'éditeur, l. l., et qui semble être complet ; il ne reste qu'à classer les détails notés.

3. *Op. laud.*, pp. 353-402 ; l'éditeur y comprend le reliquat des pièces qui ne se trouvent plus dans notre copie du cartulaire : manquent, en effet, cent quinze chartes environ que Lobineau et ses confrères des Blancs-Manteaux ont dû posséder et desquelles, en tout cas, quelques extraits subsistent, grâce à eux (cf. *ib.*, p. II).

4. Il est vrai qu'on le remarque encore ça et là, par exemple, à Nantes en 1062 et 1064 (signature d'un chanoine ; cf. *Cartulaire de Redon*, p. 233, et *Gallia*, XIV, 1856, Instr., 173 B), à Lamballe en 1084 (signature d'un moine, *ib.*, 261 D), à Rennes aux XIV^e et XV^e siècles (cf. *Pouillé historique de l'archevêché*, I, 1880, p. 232 sq., 312), à Sixt (doyenné de Carentoir) au XII^e siècle (cf. *ib.*, p. 339). Quoi de plus naturel ? Ceci ne prévaut pas contre la juste coïncidence que nous fournit le cartulaire de Redon.

5. Les deux listes reproduites par COURSON (p. CCCXCII sq., 427 sq.) peuvent être contrôlées au moyen de celle qu'a établie HAUREAU (*Gallia*, 949 sq.)

6. *Cartulaire*, p. 312 : n° CCCLXI ; voir le commentaire suggestif de F. M. STENTON, *The first century of English feudalism* (Oxford 1932, p. 27).

tempore super uillulas Brogueret curam gerebat ». Il a donc dû recevoir la charge d'un petit prieuré au terme de sa vie. La pièce est signée par l'abbé Robert et trois moines : *Riuallonus, Modestus, Jarnogonus*¹. Voilà donc le premier Jarnogonus écarté, et un nouveau se présente.

Celui-ci reparait dans une charte du 29 août 1086 « *Rotberto sancti Saluatoris abatiā gubernante* ». Une *uenditio* est garantie par « Jarnogonus », qualifié maintenant : « *praepositus* »². Mais nous sommes encore trop loin des propres dates de Geoffroi de Vendôme.

En 1093, sous l'abbé Justin, une « concession » est faite, pour les moines, par : *Walterius prior, Jarnogonus, Modestus*, trois autres moines et « *totus conuentus* »³.

Le même moine « Jarnogonus », semble-t-il, troisième du nom, est mentionné une fois certainement, en 1101⁴, peut-être encore une seconde fois, le 29 juin de la même année, Gautier étant toujours prieur. Il est désigné en cette dernière circonstance : « *filius Rodaldi* »⁵.

Gautier, était encore prieur vers 1104⁶. Il dut succéder peu après à l'abbé Justin ; il porte en tout cas le titre d'abbé en 1108⁷.

On peut admettre que Jarnogon III succéda de même à Gautier dans la charge du prieur. Toujours est-il qu'il lui survécut. Car, enfin, un acte sommaire, sauvé dans la collection des Blancs-Manteaux, nous signale en 1114 : « *Jarnogonus prepositus* ». Avec les fils du donataire, il « dépose sur l'autel » l'acte d'offrande d'un homme d'armes devenu moine, Caradoc de *Concurus*, pour lors malade à Ballac, prieuré dépendant de Saint-Sauveur⁸.

Cette date de 1114 nous rapproche assez de la date assignée à la lettre de Geoffroi pour qu'on puisse accepter l'identité de son correspondant.

De ce simple détail, il ressort que la réputation de l'abbé de Vendôme († 1132) était notoire dans les provinces de l'ouest et jusqu'en Bretagne.

Quant au « *Sauiniacum* », mentionné dans sa lettre, il est difficile d'en fixer la place. On connaît la célèbre abbaye normande de Savigny, près de Mortain, alors à ses débuts ; il ne peut être question d'elle. On pourrait encore citer : Savigny près de Coutances, Savigné près du Mans, Sévignac dans les Côtes-du-Nord (arrondissement de Dinan). Probablement vaut-il mieux s'en tenir au cartulaire de Redon. Il indique : une « *uilla que vocatur Sauiniac(um)* », à propos d'une terre que les moines possédaient depuis l'année 850,

1. *Cartulaire*, p. 309 sq. : n° CCCLVIII.

2. *Ibid.*, p. 289 sq. : n° CCCXXXIX.

3. *Ibid.*, p. 314 : n° CCCLXII. En même temps, du côté des « prêtres », intervenant pour l'évêque de Vannes, l'un des trois témoins est aussi un « Jarnogonus ».

4. *Ibid.*, p. 322 : n° CCCLXVIII.

5. *Ibid.*, p. 320 : n° CCCLXVII.

6. *Ibid.*, p. 330 : n° CCCLXXIV.

7. *Ibid.*, p. 291 : n° CCCXLI.

8. *Ibid.*, p. 391 : *Appendix*, n° LXVIII.

à Laillé (canton actuel de Guichen), un peu au nord de Saint-Sauveur¹; en outre, un « *Sauiniacum* », proche apparemment de Noirmoutier (*Her*), où les moines de Redon avaient un prieuré².

A. WILMART.

1. *Ibid.*, p. 95 : n° CXXV, et cf. p. 748¹

2. *Ibid.*, p. 316 : n° CCCLXIV.

COMPTES RENDUS.

BIBLIOGRAPHIE, SCIENCES AUXILIAIRES, ETC.

Herders Welt- und Wirtschafts atlas. — Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1932, 4°, Mk. 34.50 ou 38.

Der Grosse Herder. IV. Bd. Eisenhütte bis Gant. Mit 45 Rahmenartikel (VI Seiten, 1632 Spalten Texte und 110 Spalten Beilagen ; 11 mehrfarbige Stadt- bzw Planbeilagen, 9 mehrfarbige Kunstdrucktafeln, 7 Schwarzdrucktafeln u. 4 einfarbige Tiefdrucktafeln ; zusammen 2024 Bilder). — Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1932, 4°, Mk. 34.50 ou 38.

Cet atlas, comme le dictionnaire dont il fait partie, a visé lui aussi à être pratique avant tout. D'où son format (18,5×26,5 cm.) qui tient un juste milieu ; sa grande clarté, grâce à l'impression sur pierre ; son index très complet où les noms géographiques sont signalés non seulement au nom allemand mais aussi au nom usité dans la région même de l'endroit. C'est ainsi, par exemple, qu'on y trouvera à sa place alphabétique, Liège, Luik et Lüttich ; Ragusa, Dubrovnik ; Hermannstadt, Nagyszeben, etc. L'atlas lui-même compte 106 grandes cartes. Celles-ci se complètent d'autres cartes sur les races, les climats, les religions, les transports, la végétation, etc. ; 65 cartes décrivent l'économie rurale, industrielle, commerciale, etc. des différents pays. Pour empêcher que cet Atlas ne vieillisse trop vite, l'éditeur a imaginé une partie mobile de 200 pages, du même format que l'atlas et qui se glisse dans le volume. Cette partie contient toutes les statistiques désirables sur chaque pays, avec tableaux et graphiques appropriés. Cette partie sera tenue à jour par des éditions successives, en sorte qu'on sera toujours, grâce à cette combinaison, en possession d'un atlas « up to date ».

Un nouveau volume du « Der Grosse Herder » vient de paraître. Quels éloges pourrait-on encore ajouter à ceux que cette superbe encyclopédie s'est déjà mérités ? Parmi les articles les plus intéressants, nommons, comme au hasard : Eltern, Erlebnis, Ernährung des Menschen, Familie, Faschismus Friedensbewegung, Funktelegraphie, tous « Rahmenartikel » ; parmi les autres, citons Europa (très instructif, notamment la carte VI : « das friedlose Europa » indiquant tous les « points névralgiques » du continent), Fränkisches Reich et Frankreich (nombreuses cartes, dont une sur le « Frankreichs Vordringen nach dem Osten »).

PH. SCHMITZ.

L. J. PAETOW. A Guide to the Study of Medieval History. Revised Edition prepared under the Auspices of the Mediaeval Academy of America. — New York, F. S. Crofts and Co, 1931, 8°, xvii-643 p. \$ 6.

La première édition du « Guide pour l'étude de l'histoire du moyen âge » parut en 1917. Elle fut vite épuisée et l'auteur se préparait à en donner une nouvelle, quand la mort l'enleva en 1928. L'Académie médiévale d'Amérique s'est chargée de compléter les notes de M. Paetow et de publier le volume. Dans la préface de la première édition, M. P. avait caractérisé son but. S'il veut être utile à tous, érudits et étudiants de tous pays, il s'adresse pourtant particulièrement à l'étudiant de langue anglaise. Son « Guide » dans la 2^e et

la 3^e parties offre le développement de son cours d'introduction à l'histoire générale du moyen âge (2^e partie) et de la civilisation médiévale (3^e partie). Ces deux parties sont construites sur le même plan : un résumé des faits ou *status quaestionis* ; les lectures à faire pour s'orienter sur la question ; la bibliographie (littérature et sources). La première partie (p. 1-138) signale les ouvrages généraux les plus importants : ils sont numérotés et dans les deux parties suivantes des renvois constants y ramènent le lecteur. — Disons tout de suite, qu'ainsi conçu, ce guide est vraiment excellent : il rendra des services inappréciables. En vue d'une prochaine édition, on me permettra quelques remarques. Un paragraphe aurait dû être consacré aux Catalogues des manuscrits. Ce qui en est dit incidemment et comme à la dérobée (n. 3 et 4) est insuffisant pour une matière aussi importante. A ce propos, il fallait aussi nommer W. Weinberger. Parmi les atlas historiques, ont été oubliés le *Geschiedkundige Atlas van Nederland*, l'*Atlas historico de España*, par F. Condeminas et L. Visintin, l'*Atlante storico* dei Prof. Baratta, Fraccaro, etc., l'*Atlante storico* de Marinelli et Ricci ; le *Geschichtlicher Handatlas der Rheinprovinz*, etc. Aux biographies, il convenait de citer le *Nieuw Nederlandsch Biografisch Woordenboek* (Leyde, 1911 ss.). Aux *Initia* (p. 488), on a omis M. Vattasso, qui est capital, le premier à citer ; et Hauréau, pour ceux qui peuvent le consulter. Pour l'histoire du droit, j'aurais aimé rencontrer l'utile *Histoire générale du droit français et étranger* de Chénon (Paris, 1926 ss.). Enfin qu'on me pardonne de croire que celui qui a jugé ne devoir signaler la *Revue Bénédicte* que sous la rubrique de l'Histoire monastique, n'a pas beaucoup pratiqué ce périodique, et que l'étudiant désireux de se renseigner sur le monachisme sera surpris quand il apprendra (ce que P. ne lui dit pas) qu'il existe un *Bulletin d'histoire bénédictine*, en plusieurs volumes, où sont signalés ou analysés plus de 13.000 livres ou articles sur le sujet. Et cependant un « guide » se doit avant tout de « guider » le novice vers les meilleurs bibliographies. — Ces petites chicanes, que je m'excuse de faire dans l'intérêt de la future édition, n'infirmen en rien ce que j'ai dit plus haut sur l'excellence de ce manuel, que je recommande chaudement.

PH. SCHMITZ.

ÉCRITURE SAINTE.

Dom B. UBACH. *El Psalteri*. — Monastère de Montserrat, 1932, 4^o, 314 p.

A travers des difficultés sans nombre et en dépit de deuils cruels, l'Abbaye de Montserrat poursuit la publication de la Bible catalane. Dom Ubach nous livre le tome X de ce monumental ouvrage renfermant la première partie du psautier, de 1 à 72. Après une introduction bien au fait des controverses modernes, les psaumes sont édités en catalan, le texte latin étant relégué en marge, tandis qu'au bas des pages des notes substantielles éclairent le lecteur. En outre, on a pris la peine d'indiquer les divisions des psaumes. C'est un guide excellent que dédient à la Catalogne les moines de son antique monastère. H. D.

J. WEBER. *Le Psautier du bréviaire romain*. — Tournai, Desclée, 1932, 18^o, 544 p. Fr. 10,50.

Il faut se garder de juger les livres sur leur format ; celui-ci est modeste comme le ton de l'auteur mais les quelques pages d'introduction par lesquelles il débute ne tromperont aucun homme de métier ; elles supposent une lecture étendue et une réflexion profonde. M. Weber en exige autant d'ailleurs de son lecteur et il a bien raison de l'avertir qu'il ne tirera qu'un maigre profit de son

travail s'il le lit d'un œil distrait. L'Écriture ne se livre pas à qui l'aborde sans égards.

Pour les titres des Psaumes et leur attribution, l'auteur émet une théorie intéressante ; ce pourrait être des titres de propriété indiquant le recueil où ils furent pris : chants de la chapelle royale, ou du fonds des fils d'Asaph ou de Coré. Il fait d'excellentes réflexions sur l'impossibilité de marquer la chronologie des psaumes, mais je ne vois pas pourquoi il n'a pas étendu leur genre littéraire à toutes les poésies sacrées de la Bible : le cantique de Moïse comme le *Magnificat* sont des psaumes eux aussi. Cette classification rend plus aisée la comparaison. La note sur le messianisme des psaumes se distingue par sa netteté et son souci de la suite de l'histoire. Ce petit livre est tout indiqué pour qui cherche à s'initier aux prières du bréviaire romain. H. D.

L. SOUBIGOU. *Dans la beauté rayonnante des Psaumes.* — Paris, Lethielleux, 8°, 1932, 327 p. Fr. 18.

Le diocèse de Quimper nous avait déjà fourni un commentaire et une traduction nouvelle du Psautier ; il nous donne à présent une anthologie moins savante puisqu'elle est expressément dédiée au lecteur ignorant du latin et destinée à l'appriivoiser avec les beautés exotiques du livre inspiré. Nous avons ainsi une soixantaine et plus de psaumes groupés dans un ordre didactique bien fait pour mettre au courant le public des richesses cachées dans l'A. T. C'est une bonne et belle œuvre dont le mérite sera apprécié de ceux qui la liront et qui contribuera à répandre dans le peuple chrétien l'intelligence du Psautier. H. D.

B. KUTAL. *Liber Prophetæ Joelis.* — Olmutz, Lidové Závody Tiskarské a Nakladatelské, 1932, 8°, 105 p.

Le Dr Kutal poursuit son commentaire des Petits Prophètes, et Joel succède à Osée. Le procédé reste le même : une traduction latine critique où le commentateur se rend maître du texte, une glose et une introduction. L'œuvre est bien lancée et ne s'arrêtera plus, elle en a pour garant les éloges qui saluèrent son apparition. Disons toutefois que les arguments invoqués pour dater Joel ne nous ont pas bien convaincus ; c'est une tâche ingrate de circonscrire un milieu historique à l'aide d'éléments fournis par un auteur lyrique. H. D.

F. M. BRAUN. *Où en est le Problème de Jésus?* — Paris, Gabalda, 1932, 8°, 412 p. Fr. 24.

Le Père Braun nous revient après avoir fait le tour de la critique contemporaine des évangiles et il nous rapporte ses impressions. Voyage dangereux certes où risquait de sombrer la foi de l'explorateur... en la critique dévoreuse de ses propres enfants, récit difficile à faire devant un auditoire mal préparé à suivre les méandres de la négation rationaliste au sujet de Jésus.

L'auteur a dominé cette double difficulté ; il n'a pas perdu confiance dans une méthode qui n'est décevante que dans la mesure où on en abuse, et c'est en beau joueur qu'il a suivi ses adversaires sur leur terrain, prenant la peine de les comprendre et marquant les bons coups à leur avantage. En même temps, il a su exposer clairement à tous le fort et le faible des positions qu'il dépeignait avant de les réduire, en sorte que du chaos des contradictions scolaires il a pu sans artifices faire jaillir des conclusions simples et solides en faveur de la doctrine catholique.

L'information du P. Braun est du meilleur aloi ; son exposé reste toujours clair, et la tâche ingrate de rapporteur et de censeur universel ne lui nuit en

rien. Sur les théories échafaudées par des esprits aussi disparates que MM. Couchoud, Bultmann et Goguel, on trouvera dans ces pages tous les renseignements et toutes les rectifications désirables. H. D.

J. GOLEGA. *Studien über die Evangeliendichtung des Nonnos von Panopolis* (Breslauer Studien z. histor. Theol. XV). — Breslau, Müller & Seiffert, 1930, xvi-154 p.

Nonnos de Panopolis a vécu au V^e siècle ; on ne connaît pour ainsi dire rien de lui sinon qu'il fut poète remarquable. On lui attribue sans conteste un long poème profane, les *Dionysiaka* ; au contraire, pour la paraphrase en vers de l'évangile de S. Jean, qui rencontra une certaine faveur auprès des humanistes, des doutes subsistent. Dans ce livre, M. G. s'attache à les lever. Il inventorie soigneusement les témoignages externes lesquels, quoique tardifs, sont pour le plus grand nombre favorables à Nonnos. La métrique de la paraphrase, le vocabulaire, le style plaident dans le même sens. Il ne semble pas qu'après cette démonstration on puisse encore mettre en question l'authenticité. — Dans la seconde partie de son travail, l'A. fixe quelques points de la chronologie de Nonnos, grâce aux traces d'influence de S. Grégoire de Nazianze et aux données théologiques de la paraphrase. — Enfin, dans la troisième partie, M. G. détermine la méthode à suivre pour dégager le texte johannique que Nonnos utilisait.

Il n'y a que du bien à dire de ce travail que l'on peut considérer comme définitif, quant aux problèmes touchés par le savant auteur. D. C. L.

Die Heilige Schrift. (4^e éd.) — Bonn, chez Hanstein. 1932.

J. SICKENBERGER. *Die Briefe des heiligen Paulus an die Korinther und Roemer.* xvii-333 p. Mk. 10,50.

M. MEINERTZ & W. VREDE. *Die katholischen Briefe.* — viii-200 p. Mk. 6,60.

I. ROHR. *Der Hebraerbrief und die geheime Offenbarung des H. J.* — viii-142 p. Mk. 4,00.

Ancien Testament. T. PAFFRATH & E. KALT. *Die Klagelieder und das Buch Baruch.* 55 & 31 p. Mk.

Cette quatrième édition du N. T. de Bonn prouve assez le succès de l'entreprise. Il est mérité par l'effort des éditeurs qui ne négligent rien pour perfectionner leurs commentaires. Dans celui du Dr Sickenger on retrouve la maîtrise coutumière au professeur de Munich, dont le trait caractéristique est la modération. Il place la Première aux Corinthiens au printemps de 57 et la Seconde en l'hiver 57-58, mais il se refuse à souscrire aux hypothèses superflues d'une visite ou d'une lettre intermédiaire de Paul ; les complications n'ont jamais rien expliqué. Pour l'Épître aux Romains, qu'il met en février 58, l'auteur aborde la question des origines et du caractère de la jeune Église, il penche vers l'intelligence du passage de Suétone dans le sens de Chrestus-Christ, et tient pour le mélange des éléments judéo-paiens dans la communauté naissante. La lettre est un manifeste personnel à une Église nettement déterminée dont il connaît plus d'un membre marquant. Elle n'a rien d'une circulaire et son ampleur dogmatique n'étouffe pas la note individuelle.

Des épîtres catholiques, M. Meinertz a traité celle de Jacques, abandonnant les autres à M. Vrede. L'auteur en est Jacques, l'évêque de Jérusalem ; et si on a pu soupçonner que cet écrit était juif d'origine malgré maintes notes chrétiennes, il faut l'expliquer par les tendances conservatrices bien connues du Frère du Seigneur ; quant aux « Douze tribus de la Dispersion », l'expression

a un sens chrétien. Il n'est pas question de polémique contre S. Paul. M. Vrede défend l'authenticité des deux épîtres de Pierre ; pour ce qui est de la seconde, il me semble avoir déjà trouvé dans un manuel catholique l'aveu franc de pseudépigraphie, qui paraît la solution la meilleure jusqu'à plus ample informé.

Pour M. Rohr, l'épître aux Hébreux dont il a diligemment relevé les attaches pauliniennes et les stigmates alexandrins a été écrite par un auteur très influencé par la culture grecque et la théologie judéo-hellénistique ; là se borne sa parenté avec Philon, et c'est parfaitement juste, car on ne dira jamais assez que ce qui fut chez ce dernier spéculation plus ou moins heureuse, ne fut jamais dans le N. T. que réflexion des auteurs sur des faits contrôlés. M. Rohr proposerait volontiers Apollos comme rédacteur de l'Épître ; soit ! mais il aurait pu signaler les rapports de style et d'utilisation de l'A. T. entre notre écrit et Clément Romain.

Les commentaires des Lamentations et de Baruch se tiennent cantonnés dans une position conservatrice et timide, qui n'est pas habituelle aux autres collaborateurs de la collection. L'unité de B. est un mythe, il faut le dire tout net, et ces deux petits écrits méritaient qu'on les traitât avec plus d'originalité.

DOM HILAIRE DUESBERG.

Études Bibliques. C. LAVERGNE, O. P. *Évangile selon S. Luc.* 16^e, 279 p. —

J. CHAINE. *Introduction à la lecture des Prophètes.* 16^e, 276 p. avec 2 cartes, un croquis & 10 planches. — Paris, Gabalda, 1932, Fr. 18 à 22.

Le P. Lavergne s'est assigné pour tâche de répandre sous une forme commode l'enseignement du P. Lagrange, dont les savants commentaires dépassent la portée du grand public. Cette piété filiale sera utile à tous ; ceux qui ont fréquenté les œuvres du vénéré fondateur de l'École biblique savent assez avec quelle dévotion il a tâché à faire revivre les traits caractéristiques de chacun des évangélistes. S. Luc lui a inspiré ses analyses les plus fines sur son genre littéraire et sa valeur d'historien. On retrouvera la quintessence de sa pensée dans ce petit livre d'un disciple fidèle qui fut à d'autres heures un collaborateur modeste, mais infiniment précieux.

Le livre de M. Chaine est lui aussi, si l'on veut, une œuvre de vulgarisation, mais si parfaitement informée et si savante sans le proclamer, et par ailleurs si exigeante vis-à-vis du lecteur, qu'elle se présente avant tout comme un instrument de travail.

Ce sont des notes de cours, qui supposent la lecture parallèle du texte biblique, et l'auteur a laissé à chacun le soin d'y recourir en lui faisant fort rarement la grâce de citer *in extenso* l'Écriture ; on ne se rendra maître de cette introduction qu'en y collaborant, Bible en main. Mais le résultat compensera l'effort, et au bout de quelques pages chacun pourra apprécier l'aide que lui procure ce petit volume aux pages si denses.

M. Chaine y parcourt l'œuvre des prophètes écrivains en les replaçant dans leur cadre historique ; autant que faire se peut, chaque personnage et même chaque fragment de son livre est situé parmi les événements contemporains. On voit tout de suite ce que peut y gagner l'intelligence d'Isaïe ou de Jérémie, et quel avantage on trouve à voir se mêler l'activité de ce dernier avec celle d'Ézéchiël. Rien de moins abstrait que cette méthode et M. Chaine a su y joindre des qualités de prudence et de fermeté bien faites pour éclairer ses lecteurs.

Le livre est dédié par l'auteur à ses anciens élèves du Grand Séminaire de Lyon ; nul doute qu'en relisant ces pages ils ne revivent avec plaisir les heures passées en compagnie de leur maître à la suite des Prophètes.

D. H. D.

ORIENTALIA.

Oriens christianus. Halbjahrshäfte für die Kunde des christlichen Orients (III^e série, vol. 7). — Leipzig, O. Harrassowitz, 1932, 4^o, 346 p. Un portrait et 4 planches. RM. 30.

Ce fascicule de l'*Oriens christianus* constitue des « Mélanges » offerts au Dr A. Baumstark à l'occasion de son soixantième anniversaire. Il comprend vingt-deux articles sur diverses matières ayant trait à l'Orient ancien et un *Literaturbericht* pour l'année 1931.

Touchant la littérature orientale, nous trouvons ici les études suivantes : l'importance du ms Berlin Phillipps 1388 pour l'histoire de la Peschitta (Allgeier) ; l'ancienne poésie synagogale (Edelmann) ; le commentaire de Ischodad de Maru sur le Cantique (Euringer) ; lettres d'affaires d'origine cappadocienne (Meer) ; Maximilien de Ravenne et le Martyrologe hiéronymien (Mohlberg) ; tradition éthiopienne d'Évagre (Spies).

Études historiques : Les origines chrétiennes en Géorgie (Peradze) ; le messalianisme des Actes de Philippe (Peterson) ; notes biographiques sur Étienne Assemani (Tisserant).

Le recueil contient aussi nombre d'articles sur la liturgie : une ancienne prière eucharistique antiochienne (Engberding) ; l'anaphore copte de saint Matthieu (Kropp) ; le monastère supérieur de Mossoul et l'ancienne liturgie syrienne (Rücker), étude sur *Munus* dans la liturgie romaine (Casel) ; hymnes samaritaines (Kahle) ; la notation musicale byzantine (Wellesz).

Enfin sur l'archéologie : Un émail syrien du IX^e siècle (Georg) ; deux fers à pain coptes (Kaufmann) ; le Christ au rouleau (Michels) ; monuments d'art chrétien-goth en Crimée (Sauer) ; questions d'art chrétien ancien (Strzygowski) ; l'art islamique et les chrétiens (Taeschner) ; l'építaphe d'Amachis (Millet).

D. A. T.

L. PALACIOS, O. S. B. **Grammatica syriaca ad usum scholarum iuxta hodiernam rationem linguas tradendi concinnata.** — Vol. I : Phonologia et Morphologia. — Rome, Desclée, 1931, 8^o, xii-244 p.

Ce qui distingue cette nouvelle grammaire syriaque, c'est son caractère éminemment pédagogique et la part plus large que d'ordinaire faite à des exercices gradués. Constamment préoccupé des difficultés qu'offre à chaque pas l'étude de la langue syriaque, l'A. a eu le souci de les réduire autant que possible ou du moins de prémunir suffisamment l'élève. Il n'a pas craint de donner à la phonologie, qui est la première pierre d'achoppement, tous les développements nécessaires. Chaque leçon comporte, outre l'exposé théorique toujours clair et précis, un vocabulaire et un exercice. A la fin du volume se trouve une Chrestomathie et un lexique où les mots sont disposés selon l'ordre strictement alphabétique, l'ordre des racines étant trop déroutant dans les débuts.

Cette grammaire est appelée, croyons-nous, à rencontrer partout un vif succès, amplement mérité.

D. A. T.

THÉOLOGIE HISTORIQUE.

C. H. TURNER. **Catholic and Apostolic.** Collected Papers... edited with a Memoir by H. N. BATE. — Londres et Oxford, A. R. Mowbray, 1931, 8^o, viii-356 p. Sh. 8/6.

Le regretté C. H. Turner, sur lequel on trouvera au seuil de ce livre une notice biographique, n'a pas exclusivement consacré son activité scientifique aux études de pure édition qui lui ont valu le renom mérité de critique sagace et pénétrant. Rien ne lui était plus agréable que d'intéresser le public lettré aux questions religieuses. Il en traitait soit en des articles de revues littéraires soit, devant un auditoire choisi, en des conférences.

Turner avait projeté de grouper ces publications en un volume sous le titre significatif de l'esprit qui animait l'auteur, *A Reason for the Faith that is in Us*, titre bientôt abandonné pour celui-ci : *Catholic and Apostolic*.

Il était réservé aux héritiers littéraires de T., notamment à M. Bate, d'éditer ce travail laissé inachevé en plusieurs de ses parties. C'est un recueil d'articles et de conférences sur diverses questions d'exégèse, de littérature chrétienne, d'histoire de l'Église, de philosophie religieuse et de théologie. A cette dernière catégorie appartiennent les études I-III : *The Faith and Modern Criticism. Our Appeal to History. On development and its Limitations*. Viennent ensuite IV-VI. *The four Gospels : their Text and Origin. S. Peter in the New Testament. S. Peter and S. Paul in the New Testament and in the Early Church. Jewish Christianity*, articles auxquels on peut rattacher le onzième sur le rôle des femmes dans l'antiquité chrétienne. Enfin IX-X est un appendice sur la réunion des Églises. Quiconque s'est familiarisé avec les savants ouvrages de T. retrouvera dans ces pages les qualités maîtresses qu'il apportait en tous ses travaux. Le grand public apprendra à y connaître, en même temps que maints problèmes du plus haut intérêt, l'homme si sympathique qui sut en parler avec compétence et bonhomie.

D. C. L.

M. KRIEBEL. *Studien zur älteren Entwicklung der abendländischen Trinitätslehre bei Tertullian und Novatian*. — Ohlau i. Schl., H. Eschenhagen, 1932, 8°, x-104 p.

Dans l'histoire de la théologie trinitaire, Tertullien et Novatien ont joué le rôle important d'avoir précisé et transmis à l'occident l'acquêt des spéculations des apologistes. C'est ce qui ressort clairement de la présente dissertation.

On peut distinguer trois parties : 1) Théories sur Dieu et le Logos-sermon-verbum ; 2) Théories sur l'Esprit ; 3) Excursus sur la sémantique d'*ousia* et de *physis*.

Pour donner une idée de la mentalité de l'auteur, résumons ses vues sur la théologie du Saint-Esprit. Selon M. K., les Pères apostoliques ne discernaient pas en Dieu, antérieurement à l'Incarnation, d'hypostase quelconque. Ils ne voient à côté de Dieu que son Pneuma, force impersonnelle qui, opérant en une chair humaine, a donné naissance à Jésus, Fils de Dieu. Ce dernier titre est accordé parfois au Pneuma dynamique mais c'est par anticipation et sans entraîner pour lui de personnification. Il ne sera possible de concevoir celle-ci que du jour où les apologistes, basant leur christologie sur la notion de Logos, entraîneront pour le Pneuma la nécessité d'un traitement à part, qui aboutira, surtout moyennant Théophile d'Antioche, à en faire le troisième membre d'une triade, opération qui recevra, pour l'essentiel, son achèvement de Tertullien et de Novatien.

D. C. L.

ATH. WINTERSIG. *Die Heilsbedeutung der Menschheit Jesu in der vornicänischen griechischen Theologie*. Als Handschrift gedruckt, 8°, 118 p.

Une excellente étude, publiée « ad instar manuscripti », sur la christologie anténicéenne, considérée au point de vue spécial de l'humanité du Christ et de son rôle propre dans la Rédemption.

Après un exposé du système aujourd'hui commun, synthèse de l'ancienne théorie mystique et de la théorie satisfaisante de S. Anselme, l'auteur recherche et met en évidence les données de l'Écriture sur la question qui l'occupe. L'esprit social de S. Paul et la mentalité de S. Jean, plus individualiste, mais aussi plus positive dans sa manière de concevoir l'œuvre du Christ, sont particulièrement bien traités. Puis ce sont les Pères apostoliques, les Apologètes, les antignostiques, pour qui l'Incarnation, moment de l'union, ou mieux de la réunion de l'humanité à la divinité, constitue l'élément principal. Clément d'Alexandrie et Origène systématisent cette manière de voir dans leur doctrine du *λόγος*. La christologie grecque, à la fin du III^e siècle, négligeait presque complètement le côté « dynamique » de la Rédemption, le labeur de Jésus, qu'avait pourtant nettement indiqué S. Irénée, pour concentrer tout son intérêt sur le *λόγος* dont l'incarnation n'est plus qu'un moyen de se manifester. C'est une mystique individuelle où le sentiment social fait totalement défaut. S. Athanase lui-même, avant la controverse arienne, reste dans le même sens platonicien : il lui manque une juste appréciation du péché originel dont il n'aperçoit que les conséquences. Il a néanmoins le grand mérite de voir dans la *personne* du *λογος créateur* le fondement de l'union de l'homme Jésus avec le reste de l'humanité : c'est sa personnalité de Créateur qui, du moment qu'il s'incarne, le fait chef de l'humanité.

L'étude se termine au moment où va surgir l'arianisme, n'ayant traité que la période des premières réflexions, celle qui vit la doctrine de S. Paul défigurée par les tendances toujours un peu vagues et idéalistes du génie grec. C'est un travail très consciencieux, très clair, où le théologien, en recherchant les causes, les nuances, et l'évolution de la pensée, se manifeste en même temps excellent historien.

J. L.

Études d'Histoire littéraire et doctrinale du XIII^e siècle. — Paris, Vrin, et Ottawa, 1932, in-4^e, deux volumes, 200 et 210 p. Fr. 25 le vol.

L'Institut d'Études Médiévales établi à Ottawa, dans le cadre du collège des RR. PP. Dominicains commence à publier ses travaux scientifiques. Voici déjà deux séries de monographies comme prélude à des publications plus considérables. On a voulu donner ici : « un spécimen des diverses recherches qui se doivent engager pour qui étudie la littérature ou la pensée du moyen âge : description de manuscrit, publication de texte, notice biographique, histoire littéraire, étude de vocabulaire, genèse des doctrines, recherche de leurs sources, histoire des cultes populaires et des institutions publiques. » — On nous déclare aussi que seules les œuvres de Canadiens seront acceptées par le comité de rédaction. En général, on traitera des questions intéressant la philosophie et la théologie ; aussi analyserons-nous seulement ici deux articles particulièrement représentatifs de ces deux sciences.

Dans le premier volume : L. Lachance, O. P. « Saint Thomas dans l'histoire de la Logique. » Le P. L. veut mettre en relief l'importance des commentaires logiques de S. Thomas à partir desquels la Logique a pris sa forme définitive au moyen âge comme discipline autonome. Le type aristotélicien de la logique domine tous les systèmes philosophiques au moyen âge. S. Thomas lui-même ne nous a pas laissé de traité de logique mais seulement ses commentaires sur le *Perihermenias* et les *Postérieurs Analytiques* d'Aristote. Ces commentaires présentent un vrai progrès dans l'élaboration de la doctrine. Ils mettent plus de lumière dans la division du traité, plus d'unité dans l'ensemble des parties et ajoutent maints développements qui n'aident pas peu à la compré-

hension des vues d'Aristote. C'est grâce à S. Thomas surtout que l'idée-maîtresse de la Logique s'est affirmée nettement comme recherche du procédé scientifique, en reléguant au second plan la dialectique et au troisième la rhétorique, poétique et sophistique.

Le R. P. Bergeron, O. P., nous donne dans le second volume : « La genèse du concept de personne dans la théologie médiévale. » Cet article porte en sous-titre : La structure du concept latin de personne ; comment chez les latins, *persona* en est venu à signifier *relatio*. — L'auteur analyse successivement l'enseignement de Boèce, de Gilbert de la Porrée, de Simon de Tournai et de Guillaume d'Auxerre, et, pour finir, de S^t Bonaventure et de S^t Thomas. Voilà un excellent travail de théologie spéculative montrant en action le maniement de l'analogie qui tente d'affiner nos concepts jusqu'à les amener pour ainsi dire en parallèle avec le donné révélé. Par son caractère historique, l'exposé du P. Bergeron est très instructif, car il évoque les diverses mentalités des théologiens de l'antiquité et du moyen âge tant chez les grecs que chez les latins.

Signalons pour terminer que ces « Études » font également une part aux manifestations d'art médiéval. Déjà dans ce 1^{er} volume on nous parle du « Livre d'heures de la famille de Jocas » et cet article est illustré de trois planches hors texte très soignées.

D. B. BECKER.

LITURGIE

DOM F. CABROL. *Les livres de la liturgie latine.* (Bibliothèque catholique des sciences religieuses.) — Paris, Bloud et Gay, 1930, 12°, 165 p.

Comme l'indique son titre, cet ouvrage s'en tient strictement aux livres liturgiques de l'Église latine. Il fait d'abord l'inventaire et la description de ceux qui sont actuellement en usage : c'est le terme d'une longue évolution qu'exposent les chapitres suivants. Les livres de la Messe, de l'Office, des sacrements, des sacramentaux, employés dans les diverses liturgies occidentales font l'objet de paragraphes clairs et méthodiques. L'auteur a très heureusement ajouté un aperçu des divers arts, enluminure, reliure, etc., qu'une piété délicate s'est toujours plu à convoquer pour rehausser la beauté de ces accessoires du culte. Voilà donc sur ce sujet un excellent manuel d'initiation, un compendium fort utile, propre à être rapidement consulté ; de bonnes bibliographies renvoient en outre aux travaux spéciaux plus étendus.

J. L.

R. STAPPER. *Katholische Liturgik.* — Munster-en-Wesph., Aschendorff, 1931, 8°, VIII-314 p. Mk. 7,45.

Moins développé, surtout au point de vue documentaire, que le Manuel de Thalhofer-Eisenhofer, celui de M. Stapper a été lui aussi, dès son apparition, le bien venu. Le voici arrivé à sa 5^e-6^e édition. La matière est disposée comme suit. Considérations générales sur la liturgie, son objet, sa nature, sa symbolique, ses moyens d'expression. Les lieux du culte. L'année liturgique. La prière de l'Église et ses éléments constitutifs. La liturgie de la Messe, Sacrements et sacramentaux.

L'ouvrage est abondamment illustré. Il fera bonne figure dans la bibliothèque des membres du clergé désireux d'avoir sur la liturgie des informations sûres et facilement assimilables.

D. C. L.

B. HEIGL. *Antike Mysterienreligionen und Urchristentum.* — Munster, Aschendorff, 1932, 8°, 112 p. Mk. 2,45.

Ce fascicule des *Biblische Zeitfragen* résume parfaitement la question des Mystères et de leur influence sur le christianisme naissant. Il faut beaucoup d'objectivité pour mener une enquête qui doit se terminer par un non-lieu. Avouer qu'on ne voit rien, là où des gens si habiles découvrent tant peut paraître pénible M. Heigl a consciencieusement exposé ce que l'on sait des Mystères ; il a ignoré le petit livre d'A. Boulanger sur l'Orphisme, et c'est tant pis car il réduit bien les choses à leurs justes proportions. Ensuite, il a examiné le point de rencontre entre les origines chrétiennes et les religions orientales. Sa conclusion est modérée et conforme aux faits. H. D.

P. LEFEUVRE. *Courte histoire des reliques* (coll. Christianisme, Dir. P. L. Couchoud). — Paris, Ed. Rieder, 1932, 12°, 242 p. Fr. 15.

Sous ce nom, la collection « Christianisme » dont l'espèce de christianisme est bien connue, nous donne une histoire abrégée des reliques, vénérées dans diverses églises de la chrétienté. Au dire du P. Delehaye, cité p. 7 « l'histoire des reliques est longue, compliquée, et, on peut le dire, affligeante et pleine d'enseignement ». Mais ici, notre A. semble bien avoir voulu la rendre amusante, au goût des lecteurs de la collection Couchoud ; et le moindre de ses soucis est celui d'observer la réserve prescrite par le Droit ecclésiastique sur ce sujet. D'autre part l'enseignement qu'il en tire, nous semble bien résumé p. 207 : « la nature humaine ne varie guère, et malgré le progrès philosophique et scientifique, il ne faut pas grand'chose pour qu'elle se retrouve aussi superstitieuse qu'au temps de Delphis et d'Épidaure aussi bien qu'au temps des Croisades ». Et quel est le fait apporté à l'appui de cette permanence de la superstition ? C'est le culte de sainte Thérèse de Lisieux. Mauvais exemple, nous semble-t-il, en faveur de la thèse. Il y a en effet dans le culte de cette Sainte autre chose qu'un événement préparé par la famille de Thérèse et réalisé par un phénomène de psychologie des foules : il y a dans ses écrits une doctrine religieuse, il y a dans les miracles obtenus par son intercession des réalités qui ont fait l'objet d'une sévère critique. Si donc l'A. du livre juge aussi superficiellement un fait contemporain, on est autorisé à croire que dans l'appréciation des événements du passé, ses jugements doivent être l'objet de notables réserves. D. R. PROOST.

H. LIETZMANN. *Symbole der alten Kirche*. (Kleine Text für Vorles. und Uebungen 17/18.) — Berlin, W. de Gruyter, 1931, 12°, 40 p. RM. 1,25.

Seconde édition, anastatique, d'un recueil très utile aux étudiants. Il contient, comme on sait, le texte sobrement annoté des principaux symboles baptismaux privés et synodaux de l'antiquité. La bibliographie a été soigneusement complétée en première page. D. C. L.

R. P. LUGANO, O. S. B. *Le sacre Stazioni romane nella quaresima et l'ottava di Pasqua*. — Cité du Vatican, Librairie Vaticane, 1932, 12°, 152 p.

Ce petit livre d'édification est destiné spécialement aux fidèles de Rome ou aux pèlerins désireux de s'associer intimement aux exercices stationnaires du Carême et de Pâques si heureusement restaurés dans la Ville éternelle. Après un court aperçu sur l'historique des stations, et les prières communément en usage à cette occasion, viennent de brèves notices spéciales à chaque lieu de réunion. Ouvrage très bien approprié à sa destination pratique. D. R. D.

ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE.

R. P. ANT. DE SÉRENT. *La Spiritualité chrétienne d'après la liturgie.* — Paris, Desclée de Brouwer, 1932, in-8°, xxxii-300 p.

Ce livre a ceci de tout spécial qu'il se présente comme une « somme » de la spiritualité chrétienne dont tout le fonds doctrinal est exclusivement emprunté aux formules de la liturgie romaine *actuellement en cours*. On a mis intelligemment en œuvre des passages liturgiques épars dans le missel et le bréviaire. L'Écriture Sainte est abondamment citée, mais toujours par péricopes liturgiques. Du rituel et du pontifical, l'auteur a su tirer d'excellentes leçons sur le rôle des rites dans la vie du chrétien, depuis le baptême jusqu'aux funérailles et le ciel. Sans s'arrêter à l'aspect historique de la liturgie, c'est uniquement à dégager l'enseignement spirituel des textes sacrés que tendent ces pages. Celui-ci, pur enseignement de l'Église, nous apparaît simple, profond, bien-faisant. Cet exclusivisme liturgique n'est pas sans quelque excès.

Par loyauté envers nos lecteurs, il nous faut cependant les avertir que ces pages ne sont pas exemptes d'autres exagérations de tendance. Par exemple, n'est-ce pas restreindre la liberté et l'ampleur de la vie spirituelle, surtout de l'oraison, que de ne paraître la concevoir que dans et par la liturgie? — En opposant l'oraison liturgique à l'oraison méthodique ne semble-t-on pas parler comme si l'oraison n'existait dans l'Église que sous l'une ou l'autre de ces tutelles? Il nous paraît plus historique de dire que l'oraison jusqu'au XV^e siècle fut appuyée sur la lecture des Écritures, parfois dans le cadre liturgique, le plus souvent en dehors de lui.

A juste titre, bien des pages de ce bel exposé de doctrine retiendront l'attention et méritent d'être méditées.

D. I. RYELANDT.

ROGER BASTIDE. *Les Problèmes de la Mystique.* — Paris, Colin, 1931, 16°, 213 p. Fr. 10,50.

Ce livre est un précis classant et critiquant les résultats de beaucoup de travaux psychologiques récents sur la mystique. Il fut conçu avec respect pour toute croyance. L'A. considère les phénomènes mystiques comme formant chaîne, depuis les délires orgiastiques des primitifs, jusqu'à l'extase chrétienne ; il a bien saisi comment la spontanéité mystique, chez certains, loin de dissoudre la synthèse du moi, s'intègre en elle, l'enrichit et l'élève ; comment, dans l'intense vie affective du mystique l'élément ascétique, l'élément intellectuel, l'élément social interviennent largement comme cause d'équilibre. Sa critique des diverses théories explicatives des phénomènes mystiques est très avisée : il montre l'insuffisance et la part de vérité des interprétations pathologiques, érotiques, psychologiques, sociologiques. Il faut regretter qu'un esprit si droit et pénétrant n'ait pas mieux saisi que les chaînons, dans la série des faits mystiques, ne tiennent ensemble que par des similitudes de surface : les vies affectives profondes d'où procèdent ces faits sont d'espèce toute différente. Faisant abstraction totale de Dieu et de son intervention, l'A. manque de base pour distinguer l'illusion si fréquente en mystique d'avec l'union réelle à Dieu. Remarquons encore que l'A. accorde trop facilement créance à certains documents peu sûrs, par exemple au mémoire manifestement tendancieux cité page 178-9. En dehors de ces réserves, le livre est plein de mérite et d'intérêt.

D. I. RYELANDT.

P. CRISOGONO. *La Perfection et la mystique selon les principes de S. Thomas.* — Bruges, Beyaert, 1932, 12°, 83 p.

Théologien s'exprimant en termes précis, l'A. défend une thèse : la vie surnaturelle du chrétien, sans faire appel à aucun élément mystique, peut s'élever jusqu'à la perfection de la charité. L'héroïque aspiration religieuse portant l'amour divin à sa perfection suprême serait donc, de par soi, étrangère à la vie mystique.

A notre jugement, cet exposé, malgré son apparence de mise au point, risque de brouiller les idées du lecteur peu averti. L'A. semble ne pas avoir vu que la charité, de par son essence même, tend vers l'union fruite et que cette union engendre une connaissance de Dieu distincte du simple acte de la vertu de foi. Cette connaissance du divin résultant de la charité est le fait mystique le plus fondamental. La perfection de la charité comporte donc nécessairement une part de vie mystique.

D. I. RYELANDT.

G. JOANNES. *La vie de l'Au-delà dans la vision béatifique*. — Paris, Téqui, 1932 ; 8°, 176 p. Fr. 9.

Quelles seront, dans l'autre monde, les conditions de la vie pour l'âme admise au ciel. Elles se résument en ces mots : Vision béatifique de Dieu. C'est à faire mieux comprendre la grandeur et la beauté de cette vérité que tendent ces pages écrites par un auteur familiarisé avec l'enseignement de la S^{te} Écriture, de S^t Thomas et des principaux théologiens modernes.

Afin d'amener insensiblement le lecteur à la perception des sublimes doctrines sur la vision béatifique, M^{lle} Joannes consacre fort à propos la première partie de son livre à la grâce sanctifiante, laquelle constitue le gage, les arrhes, les prémices de la gloire céleste. La grâce sanctifiante, c'est, déjà en cette vie, Dieu possédé, dans la foi certes, mais aussi dans l'espérance et l'amour. Elle constitue une anticipation, une « aurore » de la possession plénière *facie ad faciem*.

Notre vie chrétienne de chaque jour doit donc être considérée comme un entraînement à celle qui absorbera au Ciel toutes nos facultés. C'est ce que montre l'un des derniers chapitres, sur l'acheminement et l'ascension vers la vision béatifique.

Ces belles pages, dont nous ne saurions assez recommander la méditation, sont écrites avec science, chaleur et lyrisme. Elles font comprendre la vérité, et mieux encore, la font aimer et poursuivre sans relâche.

D. C. L.

H.D. NOBLE, O. P. *L'amitié avec Dieu*. Essai sur la vie spirituelle d'après saint Thomas d'Aquin. (Nouvelle édition revue et augmentée.) — Paris, Desclée de Brouwer, 1932, 12°, 538 p., Fr. 15.00.

Les différents principes de la conduite chrétienne accusent chacun des tendances particulières qui semblent irréductibles à celle de la charité. Le principal effort de cet ouvrage excellent s'exerce à concilier ces apparentes antinomies. A la suite de S^t Thomas, l'A. montre, avec maîtrise et clarté, comment s'opère la convergence de toutes les forces intellectuelles et affectives de l'âme sous l'action dominatrice et vivifiante de la charité.

L'A. se plaît à définir la vie spirituelle : « une amitié vécue avec Dieu. » Il en expose lumineusement la nature en relevant les analogies entre les amitiés humaines et l'amitié divine. Remarquons cependant que le rôle de l'humanité du Christ, si capitale en cette matière, aurait opportunément pu être mieux mis en valeur. En cette seconde édition, presque toutes les questions ont été remaniées, précisées, développées. Accru de deux cents pages, le volume se présente comme une initiation excellente à la doctrine de S^t Thomas sur la charité et son action sur la vie intérieure.

D. J. M.

PASCAL DU T. S. SACREMENT. *Montée spirituelle. Traité de la Fidélité de l'âme.*
par le R. P. Maur de l'Enfant-Jésus (Bibliothèque mystique du Carmel.).
— Soignies, Edition des chroniques du Carmel, 1931, 12°, 78 p.

Écrits par un carme du XVII^e siècle, ces deux opuscules de théologie mystique se rattachent à la grande doctrine de S. Jean de la Croix. En des chapitres concis et orientés vers la pratique, ils ouvrent aux âmes éprises d'union divine de grandes perspectives sur les dépouillements intérieurs et les sommets de l'oraison.

D. I. R.

N. J. MUHLBAUER. *Sœur Marie-Fidèle, Franciscaine 1882-1923.* Trad. par C. GURY. — Paris, Desclée de Brouwer, 1931, 8°, 428 p.

Vie admirable d'une humble religieuse, née en Bavière de parents pauvres, entrée chez les Franciscaines à l'âge de 20 ans, décidée à 41, ayant pratiqué la vertu à un degré héroïque, favorisée de grâces extraordinaires. Autant que possible, l'A. laisse la parole à la petite Sœur; celle-ci, pour décrire les phénomènes mystiques, se sert d'une langue qui charme par sa naïve simplicité.

D. G.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

M. BUCHBERGER. *Lexikon für Theologie und Kirche. IV. Bd. Filippi bis Heviter.*
— Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1932, 4°, 1040 col. Rel. 30 Mk.

En recevant le 4^e volume du *Lexikon für Theol. und Kirche*, les lecteurs de ce précieux répertoire auront été agréablement surpris. Le papier est et sera désormais légèrement glacé : ce qui permet une illustration plus claire et plus abondante : avantage sérieux dont ce volume profite déjà. — Dans l'ensemble les notices m'ont paru excellentes. Quelques remarques cependant, ne serait-ce que pour prouver l'intérêt que l'on a porté à ces colonnes. Il est inexact de dire que Florennes a été fondé « als Cluniazenser Kloster » ; le monastère était tributaire de la réforme de Richard de Saint-Vanne. Pour Fleury, on aurait pu signaler la très utile *Catena Floriacensis* de Brettes et Cuissard. Pour rédiger la notice sur « Foillan », il aurait fallu consulter les études critiques de L. Van der Essen sur le saint. On n'aurait pas alors écrit tout simplement que Feuillen a été consacré évêque par le pape Martin. Avec Mabillon et d'autres, et quoi qu'en pensent les AA. SS., on peut même douter qu'il ait été évêque. L. Van der Essen a montré la valeur respective des sources de la vie du moine en question : or, l'*Additamentum Nivialense* (contemporain) ne souffle mot de l'épiscopat et les *Vitae* qui nous l'apprennent datent du XI^e siècle ou après ! Quant aux mss (X^e siècle) de la *Vita Fursei* ils sont trop obscurs sur ce point pour en tirer parti. Au mot « Gottesfriede » à remarquer que les origines de la Paix de Dieu sont légèrement antérieures à ce qu'on prétend : le synode d'Elne ou Toulouges n'est pas postérieur à celui de Nice mais a eu lieu réellement en 1027 ; ce synode ainsi que celui de Vich en 1033 ont proclamé la Paix de Dieu. Le concile de Nice en a reproduit la teneur presque à la lettre. — Ces quelques brouilles ne déflorent nullement la haute valeur du Lexique dont la Revue se plaît une fois de plus à redire les éminentes qualités.

PH. SCHMITZ.

K. PEIPER. *Atlas orbis christiani antiqui.* — Düsseldorf, L. Schwann, 31 × 26 cm.
62 pages d'Introduction, 18 planches. RM. 42.

Ce nouvel atlas doit illustrer l'expansion chrétienne depuis les commencements jusqu'au IV^e siècle pour l'ensemble de l'Église et même au-delà pour

les régions particulières. Il n'a pas moins de dix-huit planches dont quelques-unes comportent plusieurs cartes. En voici la liste : Palestine au temps de N.-S. ; missions apostoliques ; l'*orbis christianus* à la fin du premier siècle, au commencement du troisième, vers l'an 300 ; Palestine et Arabie ; Phénicie, Syrie, Chypre et Mésopotamie ; Asie Mineure et Arménie ; Égypte ; Grèce et Îles de la mer Égée ; Italie ; Afrique ; Espagne, Gaule et Germanie, Rétie, Norique ; péninsule balkanique ; Grande-Bretagne et Irlande ; Perse ; carte pour l'histoire de l'arianisme.

Dans une longue introduction, écrite en six langues, l'A. explique le système de couleurs et de signes suivi dans cet atlas ; puis pour chaque carte, les sources topographiques et la littérature. Cette documentation est extrêmement riche, tout porte à croire qu'elle est complète.

Bien que quelques-unes soient surchargées, les cartes sont propres et claires. Toutefois il faut reconnaître qu'il est malaisé de les manier, parce qu'elles sont en prolongement, de deux ou trois longueurs, d'une feuille blanche réservée aux *notanda*, sur laquelle les planches sont repliées. Il est souhaitable que dans l'édition suivante on adopte une disposition moins incommode.

Mgr Ehrhard a suivi de près l'élaboration de cet atlas et dans une lettre-préface il déclare toute la satisfaction qu'il en a. Ce nous est une haute garantie de l'excellence et de l'utilité du travail de M. Peiper. Nous ne doutons pas qu'il résiste à l'épreuve journalière et minutieuse à laquelle tout atlas est destiné.

D. C. L.

H. LIETZMANN. *Geschichte der Alten Kirche*. 1. Die Anfänge. — Berlin, W. de Gruyter, 1932, 8°, vii-323 p. RM. 7.

M. H. Lietzmann jouit d'une si haute autorité qu'une Histoire ecclésiastique issue de sa plume ne peut manquer d'éveiller dès l'abord la plus vive curiosité. Cette nouvelle publication, qui doit se faire en cinq volumes, prend l'Église à ses débuts pour en suivre l'histoire jusqu'à la fin du VI^e siècle.

Les historiens de profession auront sans doute grand avantage à prendre connaissance du présent ouvrage, tant pour les références positives qu'il contient que pour l'information touchant les opinions de l'auteur. Toutefois c'est plutôt le grand public cultivé que M. L. a eu principalement en vue. Aussi s'est-il tenu en garde contre la tendance, dans laquelle tombent facilement les spécialistes faisant œuvre de vulgarisation, de supposer le sujet déjà assez connu. Son exposé se borne aux aspects principaux, et surtout religieux, de l'histoire de l'Église. Il est clair. Des hypothèses et systèmes, l'Auteur ne retient, sans s'attarder à des discussions, que ce qu'il estime conforme à la vérité.

Le premier volume, seul publié jusqu'ici, se limite à la période apostolique et postapostolique. Il s'étend donc jusqu'au milieu du II^e siècle. L'importance et l'intérêt des problèmes envisagés sont manifestes. Ce sont aussi ceux qui sont le plus familiers à l'auteur. Donnons un rapide aperçu du contenu. Ch. I à V : le milieu d'éclosion du christianisme, l'œuvre de Jean-Baptiste, l'histoire de Jésus, la première communauté de Jérusalem. Ch. VI-X : la « Diaspora » juive, S. Paul et les églises hellénistiques, l'extinction du Judéo-Christianisme. Ch. XI-XV : l'âge postapostolique, la littérature, la littérature johannique, saint Ignace, Marcion et le gnosticisme.

M. Lietzmann a horreur de l'hypercriticisme simpliste. N'empêche qu'à notre point de vue il apparaît encore bien radical, surtout en ce qui regarde la mission historique de Jésus. Mais il l'est avec des manières de conservateur, ce qui ne doit pas donner le change aux lecteurs catholiques. D. C. LAMBOT.

SERMON INÉDIT DE SAINT AUGUSTIN SUR LA PRIÈRE.

Le manuscrit contenant la nouvelle homélie se trouve à la National-Bibliothek de Vienne, anciennement Bibliothèque Impériale. C'est le cod. 994, provenant de Salzbourg (Salisb. 123)¹, in-4^o de 155 fol., en écriture caroline. Les *Tabulae codicum* l'assignent au X^e siècle. Je ne suis en état de donner que la description du contenu, et cela même sommairement, parce que le manuscrit m'est resté peu de temps entre les mains. Au demeurant, l'analyse donnée par les *Tabulae*, t. I, p. 171 est exacte, à ceci près qu'elle attribue à S. Jérôme un sermon de S. Augustin (fol. 99-100^v).

Nous trouvons au début, fol. 1-74^v, le Commentaire de Bède sur l'Apocalypse. Vient ensuite, fol. 75-99, un groupe factice d'écrits de S. Jérôme relatifs à l'ascèse, c'est-à-dire : la Vie de S. Paul ermite, la Vie de S. Malchus, l'Épître 122 et un fragment (nn. 7-9) de la célèbre Épître 130 *ad Demetriadem*². Suit un groupe qui comprend des sermons attribués à S. Augustin (fol. 99-124^v). Nous en donnerons bientôt le détail. Finalement, trois écrits sur des sujets divers, inédits et non dépourvus d'intérêt, sur lesquels il y aura lieu de revenir une autre fois : interprétation allégorique, sous forme de lettre, des premiers versets de la Genèse ; traité théologique sur Dieu et court fragment d'homélie (fol. 125-155).

Revenons au groupe mis sous le nom de S. Augustin.

1) Fol. 99-100^v : Sermon Mai 127 (ed. Morin, p. 368)³.

2) Fol. 100^v-105 : S. Augustini homilia : *Si tam uehementer... cum eo cui se crediderunt*.

3) Fol. 105-107^v : Sermon *App. Aug.* 310 (P. L. 39, 2340).

4) Fol. 107^v-116 : *Dicta sancti Augustini*. Florilège d'écrits connus.

5) Fol. 116-122 : Homelia S. Augustini : *Sanctum euangelium*

1. Je ne sais de quelle bibliothèque ce ms faisait autrefois partie ; il ne porte aucune indication à ce sujet. Je n'ai malheureusement pas sous la main le livre de K. FOLTZ, *Geschichte der Salzburger Bibliotheken* (1877).

2. HILBERG n'a pas utilisé ce témoin.

3. A joindre aux deux mss signalés par dom G. MORIN.

quod modo cum legeretur... non unum terrenum sed iustitiam quoniam ipsi saturabuntur.

6) Fol. 122-124^v : Sermon 84 (P. L. 38, 519).

Le n° 2 est un centon, fait de pièces authentiques. Je n'ai pu en identifier qu'un seul fragment, tiré du sermon 302 (n° 5-7). Celui qui précède immédiatement semble être une homélie inédite sur l'Ascension, que je me propose de publier plus tard. Les deux premiers fragments sont courts. Je ne sais quelle pensée a inspiré l'auteur de cet assemblage disparate.

Ne nous occupons plus que du n° 5, homélie sur la prière. L'orateur explique la péricope Luc XI, 5-13. Il recommande de ne pas demander les richesses, parce qu'elles ne sont pas le bien véritable que Dieu réserve à ses enfants. Elles sont d'ailleurs le plus souvent nuisibles. C'est une illusion de croire qu'elles sont nécessaires pour l'acquisition du ciel. En effet, le mérite des œuvres charitables dépend surtout de la générosité, comme le montre l'exemple des apôtres, de la veuve et de celui qui donne un verre d'eau froide. Il ne faut pas non plus demander la mort des ennemis, ni les honneurs, mais la bonne volonté, et puisqu'elle est créée en nous par l'Esprit de Dieu, c'est celui-ci même qui doit faire l'objet de nos prières. Nos vœux seront dès lors certainement exaucés.

On voit par ce pâle résumé que le sermon a de la cohésion. Les considérations se développent naturellement, sans le moindre heurt. Nous ne sommes donc pas en présence d'un centon.

Ajoutons que l'homélie paraît bien intacte. Les premières lignes ont une allure de début ; les dernières sont, si l'on peut ainsi parler, « en beauté », comme il convient à une finale ; l'exposé central se tient dans le sujet annoncé : on n'y remarque ni lacune ni redondance.

* * *

Ce sermon, attribué par le manuscrit à S. Augustin, est-il effectivement de lui ? Il ne viendra sans doute à l'esprit de personne, de le trouver indigne du saint Docteur. Les pensées en sont belles, élevées, originales ; l'orateur est plein de verve entraînante ; enfin le ton, familier pourtant, sait rester toujours digne.

Oserons-nous être plus affirmatif ? Pour établir l'authenticité, on aimerait avoir une attestation de Possidius dans son *Indiculus* et un contexte manuscrit traditionnel. Or Possidius ne signale aucun sermon sur la prière, et notre inédit nous arrive en pauvre compagnie, où figurent un apocryphe et un centon. Bref, nous

n'avons pas de garantie extrinsèque. Toutefois, comme elle « fait défaut dans la plupart des cas »¹, on en prendra aisément son parti. En effet, cette carence n'implique pas d'objection grave, puisque le catalogue de Possidius est loin d'être complet, et que plus d'un sermon nous est venu par des voies excentriques ou encombrées de productions suspectes. A cet égard, la présente homélie n'est pas dans une situation plus défavorable que nombre de celles admises par dom Morin dans son édition.

D'ailleurs il est une circonstance qui peut tenir lieu, jusqu'à un certain point, de preuve externe. On sait que S. Césaire d'Arles faisait entrer dans ses sermons des passages empruntés à S. Augustin ou inspirés de lui. Or, pour les sermons 270 et 271 de l'*App. August.*² il a utilisé la présente homélie en même temps que les *Enarrationes in Psalmos*. C'est pour cette pièce une manière d'attestation.

* *

Venons-en aux preuves internes. Il s'agit de montrer, par la comparaison avec des ouvrages authentiques, que les idées, le vocabulaire et le style de l'auteur de l'homélie en question ne sont autres que les idées, le vocabulaire et le style de S. Augustin. Si l'on est assez heureux pour faire sentir que cette ressemblance accuse le même *ingenium*, la démonstration est faite.

Il faut dire au préalable un mot des textes scripturaires. S'ils différaient notablement et constamment des citations de S. Augustin, ils seraient un sérieux obstacle à l'attribution proposée. Heureusement il n'en est rien. Dans l'ensemble l'accord est parfait, spécialement en des passages qui semblent caractéristiques de la Bible de S. Augustin³. De la sorte, loin d'être une difficulté les citations créent une présomption favorable.

Les idées qui forment la trame de notre homélie se rencontrent presque toutes dans les œuvres reconnues de S. Augustin. Bornons-nous à signaler les plus marquantes⁴ : la confiance que doit inspirer la pressante exhortation du Seigneur à prier ; l'exclusion

1. D. MORIN dans *Rev. bénéd.*, 34, 1922, p. 2.

2. *P. L.* 39, 2247 et 2250. Homélies sur l'acquisition du royaume des cieux et sur l'amour des ennemis. Le Sermon 270 n. 3 est à comparer avec notre texte n. 1 et le sermon 271, n. 4 avec le n. 2. En ce dernier cas la coïncidence est parfois littérale.

3. C'est notamment le cas pour LUC XI, 10 (*quaerens*) et XIX, 2 (*maior publicanorum*).

4. On trouvera les références dans les notes qui accompagnent le texte du Sermon.

de la demande des richesses même en vue d'en faire un bon usage ; l'exclusion de la demande des honneurs et de la mort des ennemis ; l'invitation à ne souhaiter que la bonne volonté, laquelle nous rend bons en nous-mêmes, tandis que les biens extérieurs sont le lot des méchants non moins que des bons ; le prix du royaume des cieux déterminé par les ressources d'un chacun et surtout par sa bonne volonté, le nombre des acquéreurs ne diminuant d'ailleurs en rien les possibilités d'achat. Le groupe : Zachée, Pierre et la veuve aux deux oboles, si habilement mis en scène dans notre sermon, est aussi affectionné de S. Augustin.

De plus, les ressemblances s'étendent même aux nuances les plus délicates ou les plus subtiles. Par exemple : la bonne volonté qui est à la fois le moindre et le meilleur prix, voire le seul prix du royaume céleste ; la distinction entre la personne de l'ennemi et ses inimitiés ; le vain espoir de corrompre le juge suprême par des aumônes faites de rapines.

Enfin, voici des traits originaux qui se retrouvent aussi chez S. Augustin : les trois pains faits de même substance, image de la Trinité ; le Seigneur ne réclamant qu'un verre d'eau froide de sorte que même les plus pauvres, qui n'ont pas de bois pour la chauffer, peuvent en faire l'aumône ; Zachée montant sur un arbre afin d'apercevoir son Sauveur qui devait mourir sur l'arbre de la croix.

C'est encore la langue d'Augustin qui sert à l'expression de toutes ces pensées. Contrairement à ce qui arriverait sous la plume d'un plagiaire, les formules de notre sermon ne sont pas identiques à celles qu'on lit dans les ouvrages du saint, mais, de part et d'autre un vocabulaire homogène est mis librement en œuvre, à quoi l'on reconnaît un même auteur usant de ses propres ressources.

Quant au style, il n'y a pas à s'y méprendre. Saint Augustin eut assurément d'habiles imitateurs. Aucun pourtant n'aurait su atteindre à l'aisance, à la souplesse, au naturel enfin que nous voyons déployés ici.

J'ai la satisfaction, en finissant, de pouvoir me réclamer de dom G. Morin, qui, avec sa bienveillance habituelle, m'a encouragé à publier ce nouveau sermon où il a reconnu sans hésitation l'accent même de S. Augustin.

* * *

Établissant le texte, j'ai adopté l'orthographe usuelle. Je me suis conformé strictement à la règle de modifier le moins possible

la teneur du manuscrit. Cette norme s'imposait ici avec d'autant plus de rigueur que la langue populaire adoptée par S. Augustin dans son œuvre oratoire n'a pas encore fait l'objet d'études approfondies. Il y a du reste peu de fautes. Cependant, un passage semble notablement altéré (lignes 71-74). On s'est efforcé de le reconstituer. Je ne puis toutefois me flatter d'y être parvenu de façon pleinement satisfaisante.

HOMILIA SANCTI AUGUSTINI

Sanctum euangelium, quod modo cum legeretur audiuius, exhortatur nos ad orationem. Dat magnam spem quia non recedit inanis a domino qui petit, quaerit et pulsatur. Non enim quosdam dixit petere et non accipere, sed OMNIS, inquit, QUI PETIT ACCIPIET, ET QUARERENS INUENIET, ET PULSANTI APERIETUR.

5 Similitudinem autem posuit e contrario : si ueniat amicus ad amicum, et petat tres panes propter quod hospes ei uenerit, et ea hora petat qua iam molestum est surgere et dare ; respondeat ille dare se non
10 posse eo quod iam requiescat et pueri sui cum illo in cubiculo sint ; ille tamen non desinat petere, DICO VOBIS, ait, QUIA NON PROPTER AMICITIAM SED PROPTER TAEDIUM QUOD AB EO PATITUR, SURGET ET DABIT EI QUOTQUOT HABET NECESSARIUM. Si non negat qui uincitur taedio, quomodo negat qui hortatur ut petas ? Ad hoc posita est illa
15 similitudo. Si tres panes petenti non negat quod amicus est, et non propter amicitiam dat sed ne patiatur molestiam, non dabit nobis seipsum petentibus deus qui est trinitas ? Puto autem quod non daret ille amicus amico suo tres panes ut unus esset candidus, alter cibarius, alter hordeacius.

20 Quia ergo deus Iesus Christus, unigenitus dei filius, magnam spem dedit impetrandi cum hortaretur orare, scire nos oportet quid debemus orare. Quis enim non rogat deum ? Sed quid roget intuendum est. Dare paratus est dator, sed emendandus est precator.

25 Surgis et rogas deum ut habeas diuitias. Hoc pro magno filii dei petere deberent a deo ? Ideo ipse deus uoluit diuitias et hominibus pessimis dare, ut non pro magno eas petant filii a patre suo. Ipsi quippe operibus suis quodammodo nos alloquitur deus, et dicit nobis : Quid a me petitis diuitias ? Hoc est totum quod pro magno dabo

5 LUC. XI, 10 et MT. VII, 8 (*Ep.* 130, n. 16 ; *Serm.* 61, n. 1 ; *Serm.* Morin 16, n. 2 ; *Serm.* Mai 26, n. 1). 7-11 *Cfr* LUC. XI, 5-8. 11 LUC. XI, 8.

1 HOMILIA] HOMELIA. 11 non] *sup. lin. script.* 12 ab eo] habeo, h. *eras.* 13 quotquot] quodquot, t *sup. d. postea script.* 19 hordeacius] ordiacius. 23 precator] praec.

7 S. 105, n. 1 : usque ad similitudinem improbitatis.
13 *Ibid.* : J. C... non utique nos tantum hortaretur ut peteremus nisi dare uellet.
17 *Ibid.* n. 4 : Cum perveneris ad tres panes, hoc est ad cibum et intelligentiam Trinitatis.

- uobis ? Attendite quibus dederim, et erubescite hoc petere. Petit fidelis
 30 quod habet histrio. Petit et matrona christiana quod habet meretrix.
 Nolite ista petere in orationibus uestris. Det illa si uult ; non det si uult.
 Oportet enim ut credamus ei dicenti : NON ENIM IN ABUNDANTIA EST
 HOMINIS UITA EIUS. Quar<e ? M>ultis offuerunt diuitiae. Nescio
 autem utrum inueniri possit cui profuerint. Forte inuenimus cui non
 35 offerunt.

- Nescio utrum possit inueniri cui profuerint. Fortassis aliquis dicat :
 Non ergo profuerunt diuitiae <ei> qui bene illis usus est pascendo
 esurientes, uestiendo nudos, suscipiendo peregrinos, redimendo capti-
 uos ? Quisquis hoc facit, id agit ne illi obsint diuitiae. Quid si enim
 40 non haberet easdem diuitias de quibus ista faceret, et tamen sic esset
 ut faceret si haberet ? Non attendit deus opulentissimas facultates
 sed piissimas uoluntates. Numquid apostoli diuites erant ? Retia sola
 et nauculam dimiserunt et dominum secuti sunt. Multum dimisit
 qui spem saeculi dimittit, quomodo et illa uidua de duobus minutis
 45 quae misit in gazophylacium. Nulla, inquit, plus dedit ; et multi multa
 dederunt qui diuites erant ; non dederunt amplius quam ista uidua
 IN DONA DEI, hoc est, IN GAZOPHYLACIUM. MULTI DIUITES MULTA MITTE-
 BANT et IPSE ATTENDEBAT, non quia multa mittebant. Illa uero intrauit
 cum duobus minutis. Quis illam uel uidere dignatus est ? Ille illam
 50 uidit qui non attendit manum plenam sed cor. Ille eam et attendit
 et ostendit ; ostendens autem illam, dixit quod nemo tantum misit.
 Nulla enim tantum misit quam quae sibi nihil dimisit.

- Si ergo modicum habueris, modicum dabis ; si plus habueris, plus
 dabis. Numquid tamen, quando de modico modicum dabis, minus
 55 habebis, aut minus accipies quia minus dedisti ? Si discutiantur quae
 dantur, alia sunt magna, alia parua, alia multa, alia pauca. Si discus-
 tantur autem corda eorum a quibus dantur, inuenies aliquando in

32 LUC. XI, 15 (*Serm.* 107, n. 4).
 XXI, 1-4.

47 LUC XXI, 4 (*Tract. in Jo.* 17, n. 6).

42 Cfr MATTH. IV, 20.

44 Cfr LUC.

MARC. XII, 41.

33 Quare? multis] e m eras.
 dedit 47 gazoph.] gazophyl.
 attendebat] adtendebant

37 ei] suppleui.

48 ipse] i sup. e script. al. manu

50 attendit] adt. Similiter in seq.

46 dederunt 2 conieci]

49

51 os-

29 S 19, n. 5 : Quid ergo quaeris, propheta fidelis ? Aurum et argentum et diuitias terrenas ? Ergo tanti ualet fides matronae fidelis quod habet et meretrix ? Tanti ergo ualet fides uiri fidelis quod habet et mimus, auriga... ? Cfr S. 311, n. 13 ; *Enarr. in Psalm.* 102, n. 13.

32 S. Morin 15, n. 6 : Multis profuerunt diuitiae qui bene usi sunt... Quam multis tamen diuitiae obfuerint quis eos numerat ?... Profuerunt ergo quibusdam diuitiae : concedamus ; tamen et plurimis obfuerunt.

43 *De Petro, Zacchaeo et uidua, necnon de calice aquae frigidae et de bona uoluntate cfr Enarr. in Psalm.* 49, n. 13 in Ps. 125, n. 11 et 12 ; S. 18, n. 5.

44 *Enarr. in Ps.* 103, III, n. 16 : (*de Petro*) Multum dimisit... qui non solum dimisit quidquid habebat, sed etiam quidquid habere cupiebat. Cfr S. 3, n. 16.

49 S. Mai 138, n. 4 : Uidua quae duo minuta attulit, quam exiguum habebat, et dominus eam uidebat. Certè si negligebant quia multum non attulit quam duo minuta, uidere poterat cor sapientis quae dedit.

52 *Ibid.* : Quae plus in dona dei misit quam quae sibi nihil dimisit ?

multis cor egenum, in paucis cor opulentum. Attendis enim multa data et non attendis quantum sibi dimiserit qui multum dedit, quantum postremo erogaverit, quantum alienorum abstulerit qui dat inde aliquid pauperibus, quasi deum iudicem corrupturus.

Hoc ergo agis dando, ut sic tibi <non> obsint diuitiae, non ut prosint. Nam et si pauper esses, et de modico modicum dares, tantum tibi imputaretur quantum diuiti multa danti, aut etiam plus sicut illi mulieri.

Putemus enim tamquam praetiis eleemosynarum regnum caelorum esse uenale. Proposita est nobis emenda quaedam fertilis et opulentissima possessio, quam cum acquisiuerimus, ad quam cum pervenerimus, non eam, decedentes, succedentibus relinquamus, sed eam semper possideamus, numquam illam relicturi, numquam ex illa penitus migraturi. Magna possessio, emenda possessio ! Restat ut quaeras quanti ualeat, ne forte non ualeas quantum ualet et eam emere non possis, quamuis concupiscis habere. Ad quod non putes peruenire dico praetium eius: tanti ualet quantum habes. Adde aliud unde gaudeas, si inuidus non es. Cum te huius possessionis emendae deus fecerit possessorem, alium non excludes emptorem. Emerunt patriarchae; numquid prophetas beatissimos excluderunt? Emerunt prophetae; numquid apostolos ad emendum non admiserunt? Emerunt apostoli, et eis tamen alii emptores martyres accesserunt. Postremo, tot emerunt et adhuc uenalis est.

Uideamus ergo si eam diuites emere potuerunt et non potuerunt emere pauperes. Recentiora uideamus, omittamus antiquissimos huius possessionis emptores. Dimidio rerum suarum dato pauperibus, cum esset multum diues, emit Zacchaeus, MAIOR PUBLICANORUM, qui multa acquisierat. Publicani autem non quasi populares dicebantur sed qui uectalia conducebant. Exponit hoc uobis sanctum euangelium quando uocatus est apostolus quidam de quo scriptum est: UIDIT HOMINEM QUEMDAM SEDENTEM IN TELONIO MATTHAEUM NOMINE. Iste quem

83 Cfr LUC. XIX, 1-10. 84 LUC XIX, 2 (Serm. 113, n. 3; In I Jo, v, n. 5). 87 MATTH. IX, 9 (Contra Faust. XVII, 1).

58 attendis] adt. 60 erogauerit] erogaberit 62 non]suppleui. 66 eleemosynarum] elemosin. 68 acquis.] adq. 69 decedentes] de sup. lin. script. succedentibus] succid. 72 ualeas conieci] ualeat eam conieci] tam 73 ad quod conieci]aliquod putes conieci] potes 76 excludes] excludis 78 admiserunt] ammis. 84 Zacchaeus] Zacheus. Similiter l. 90, 109 et 114. 85 acquisierat] adq.

60 S. 113, n. 2 : De iustis laboribus facite eleemosynas... non enim corrupturi estis iudicem Christum ut non uos audiat cum pauperibus quibus tollitis.

66 Enarr. in Ps. 93, n. 24 : Attendite : quodammodo Deus proposuit uenale regnum caelorum.

S. 39, n. 6 : Regnum caelorum uenale proposuit et praetium eius calicem aquae frigidae esse uoluit.

75 S. Mai 128, n. 5 : Quid datur et quid accipitur ? Quid expenditur et quid emitur ? Non nobis dicitur : Emerunt eleemosynis patres uestri regnum caelorum ? Et emerunt et nobis emendum reliquerunt. Omnes emant, omnes possideant, angustias nemo patietur. Cfr S. 88, n. 18.

84 S. 113, n. 2 : Zacchaeus ... maior publicanorum.

- uocauit de telonio alio loco MATTHAEUS PUBLICANUS est dictus. Ergo
 90 Zacchaeus ille, posteaquam ad eum dominus ingressus est quem suscipit
 inopinatissime — pro magno eum cupiebat uidere ; quia paruus statura
 erat, in turba non poterat ; ascendit arborem et inde uidit transeuntem ;
 ut uideret eum qui pro illo erat pensurus in ligno, se suspendit in ligno —
 95 ergo, cum ad illum esset dominus ingressus, repletus gaudio, quia prius
 iam eius intrauerat cor : DIMIDIUM RERUM MEARUM DO. Sed multum
 sibi seruauit. Attende quare alterum dimidium seruauerit : ET SI CUI,
 inquit, PER FRAUDEM ABSTULI, QUADRUPLUM REDDO. Seruata sunt
 multa, non ut possiderentur, sed unde rapinae redderentur. Magnus
 emptor multum dedit. Paulo ante diues, subito pauper. Numquid
 100 quia de tam magno emit, ideo de retibus et nauicula Petrus non emit
 pauper ? Utrique tantum ualuit quantum quisque habuit. Post istos
 emit et illa uidua. Duo minuta dedit et emit. Estne aliquid uilius ? Est.
 Inuenio huius tam magnae possessionis uilius praetium quam fuerunt
 duo illa minuta. Ipsum uenditorem audi dominum Iesum. SI QUIS,
 105 inquit, CALICEM AQUAE FRIGIDAE DEDERIT UNI EX MINIMIS MEIS, AMEN
 DICO UOBIS, NON PERDET MERCEDEM SUAM. Quid uilius calice aquae,
 et hoc frigidae, ne uel ligna emere cogeretur ? Nescio utrum arbitremini
 aliquid tantillo isto praetio posse uilius inueniri. Et tamen, est. Non
 habet quantum Petrus habuit, multo minus non habet quantum Zac-
 110 chaeus habuit, nec duo minuta inuenit. Calix aquae frigidae ad horam
 deest ? PAX IN TERRA HOMINIBUS BONAE UOLUNTATIS. Non ulterius
 discutiatur praetiorum illa diuersitas. Si intelligamus, si ueraciter
 cogitemus, bona uoluntas est praetium illius possessionis. Ipsa emit
 in Petro, ipsa emit in Zacchaeo, ipsa emit in illa uidua, ipsa emit in
 115 illo qui porrigit aquae calicem frigidae. Sola emit ipsa, si nihil ha-
 buerit praeter ipsam.

2. Quare ista diximus ? Quid proposueramus ? Quia debemus discere
 quid petamus ex euangelii capitulo ubi nobis dominus magnam spem
 dedit dicens : PETITE ET ACCIPIETIS, QUAERITE ET INUENIETIS, PULSATE

89 MATTH. XI 3. . . . 95 LUC. XIX, 8 (*Ep.* 153, n. 24 ; *In I Jo.* v,
 n. 5). . . . 104 MATTH. X, 42 (*Enarr. in Ps.* 102, n. 13 ; *Serm.* 3, n. 10 ; *De op.*
monach. XXVI, 34). . . . 111 LUC. II, 14 (*Serm.* Denis 14, n. 4, 18, n. 6 ; *Serm.*
Morin 15, n. 6). . . . 119 LUC. XI, 9-10. MATTH. VII, 8.

88 quemdam] quendam . . . Matthaeum] Matheum. *Similiter in seq.* 96
 seruauit] seruabit . . . attende] adt. . . . seruauerit] seruaberit 110 calix
 aq. fr.] *fortasse ad praecedentia referendum tamquam subiectum uerborum habet*
et inuenit ; quibus, secus, subaudiendum est subiectum uilius pretium calice
aquae frigidae, scilicet bona uoluntas.

93 S. 14, n. 2 : Da mihi Zacchaeum ... ascendentem lignum ut transeuntem
 uideret qui pro illo penderat in ligno. *Cfr etiam S.* 173, n. 3.

102 *Enarr. in Ps.* 125, n. 12 : Fac aliquem non habere uel duos nummos. Est
 aliquid uilius quod seminemus ut metamus illam messem ? Est... ; non... sine
 causa addidit « frigidae » ut pauperem ostenderet... ne quis uel inde causaretur
 quod lignum non habuerit unde calefaceret aquam... Quid si nec hoc habeat ?
 Securum sit etsi nec hoc habet. Pax in terra hominibus bonae uoluntatis. *Cfr*
In Ps. 111, n. 3 ; *in Ps.* 49, n. 13 ; *S.* 18, n. 5.

111 *Enarr. in Ps.* 125, n. 11.

- 120 ET APERIETUR UOBIS. OMNIS ENIM QUI PETIT ACCIPIT, ET QUAERENS
INUENIET, ET PULSANTI APERIETUR. Quia magnam spem dedit, scire
debemus quid petere debeamus. Inde factum est ut admonerem uos ne,
quando oratis, pro magno diuitias petatis, quaeratis, pulsetis. Qui
125 pulsat intrare uult. Angustum est quo intras. Quid multum portas ?
Debes ergo quod portas ante praemittere ut per angustum facile sine
onere possis intrare. Nolite ergo pro magno a domino deo diuitias
postulare. Quid times ne minus habeas et illam possessionem non emas ?
Non dixi tibi tantum ualere quantum habueris ? Et si nihil habueris,
130 praetium eius tu eris, quia et si multum habueris, non emes nisi et te
dederis.

- Respondetis mihi fortasse : Quid ergo debemus petere a deo ? Nolite
petere etiam mortem inimicorum. Maliuolae sunt preces istae. Nescio
utrum bono tuo exaudiaris quando de inimici morte laetaris. Quis
enim non est moriturus ? Quis nouit quando sit moriturus ? Gaudes
135 quia mortuus est alius. Unde nosti ne, dum gaudes, expires postremo ?
Disce orare ut inimicus tuus : ipsae inimicitiae moriantur. Homo est
inimicus tuus. Duo sunt nomina : homo et inimicus. Uiuat homo ;
moriatur inimicus. Nonne recolis quomodo Christus dominus inimicum
suum Saulum, acerrimum persecutorem membrorum suorum, una de
140 caelo uoce percussit, strauit, occidit. Prorsus occidit, nam mortuus
est persecutor, erectus est praedicator. Si mihi non credis eum mortuum
fuisse, ipsum interroga ; ipse audiatur, ipse legatur. Audi vocem eius
in epistula eius : UIUO AUTEM, <IAM> NON EGO. Uiuo, inquit, non ego.
Ergo ipse mortuus est. Et quomodo loquebatur ? UIUIT AUTEM IN ME
145 CHRISTUS. Ora ergo, quantum potes, ut tuus inimicus moriatur, sed
ecce quomodo moriatur. Si enim mortuus fuerit et <non> corpore
exierit, tantummodo inimicum perdidisti et amicum acquisisti. Nolite
ergo orare et a deo petere etiam uisibiles mortes inimicorum uestrorum.

- Quid, inquires, petituri sumus ? Honores saeculi ? Fumus est transiens.
150 In humili tutior eras. In excelso periclitari disponis ? Et honores quidem
non dat nisi deus, sicut diuitias ; sed ut contemneretis diuitias, admonuit
etiam qualibus dentur : dantur bonis ne putes eas aliquod malum ;

138 Cfr ACT. IX. 143 GAL. II, 20 (Tract. in Jo. 14, n. 6 ; In ep. ad Gal.
II, 20).

122 admonerem] ammon. 132 maliuolae] maleuolae 143 iam] sup-
pleui 146 non] suppleui. 147 acquis.] adq. 151 contemneretis]
contemneritis admonuit] ammon.

136 S. 90, n. 9 : Sic rogo quod rogas ut non homines pereant sed ipsae inimici-
tiae pereant.

137 S. 13, n. 8 : Duo nomina sunt : homo et peccator.

138 Enarr. in Ps. 44, n. 16 ; S. 24, n. 7.

144 Enarr. in Ps. 37, n. 14. Illi qui orant ut moriantur inimici, audiant domi-
num dicentem : Orate pro inimicis uestris. Non ergo hoc orent ut moriantur
inimici, sed hoc orent ut corrigantur, et mortui erunt inimici. S. 90, n. 9 : De
illo tollo quod malus (inimicus), seruo quod homo est. Numquid si fecero illum
hominem bonum, non occidi inimicum tuum et feci amicum tuum ?

152 S. 50, n. 5 : Si autem solis malis in potestatem daretur aurum et argentum,
recte putaretur malum ; si solis bonis, putaretur magnum aliquod bonum.

- dantur et malis ne putes eas magnum bonum. Sic sunt etiam honores : accipiunt digni ; accipiunt et indigni, ne pro magno eos habeant digni.
- 155 Iam ergo dic, inquis, quid petere debeamus. Non uos mitto per multas exclamations quando testimonium euangelicum commemoravi : PAX IN TERRA HOMINIBUS BONAE VOLUNTATIS. Petite ipsam bonam voluntatem. Diuitiae, honores et quaecumque sunt talia, numquid faciunt uos bonos ? Etsi bona sunt, minima bona sunt, quibus bene
- 160 utuntur boni, mali autem male. Bona uoluntas bonum te facit. Itane non erubescis si bona uis habere et malus esse ? Habes multa bona : aurum, argentum, gemmas, praedia, familias, armenta, greges. Erubescere bonis tuis. Esto et tu bonus. Quid enim te infelicius si bona sit uilla tua, tunica tua, ouis tua, postremo gallica tua, et mala erit anima tua ?
- 165 Discite ergo petere bonum, ut ita dicam, bonificum, id est : bonum quod faciat bonos. Si habetis bona quibus utuntur boni, petite bonum unde sitis boni. Bona uoluntas uos facit bonos. Nam, et illa bona sunt, sed non faciunt bonos. Ut sciatis illa bona esse, inter illa sunt quae dominus commemorauit : panis, piscis, ouum ; ut sciatis bona esse,
- 170 ipse ait : SI UOS CUM SITIS MALI, NOSTIS BONA DATA DARE FILIIS UESTRIS. Mali estis et bona datis. Petite ut boni sitis. Ideo enim admonuit et dixit : SI UOS CUM SITIS MALI, ut admoneret quid petere deberent, id est ut non essent mali, sed essent boni.
- Ipsae ergo nos doceat quid petere debeamus. Ibi, in ipso capitulo
- 175 euangelii consequentia uerba eius audite. SI UOS, inquit, CUM SITIS MALI NOSTIS BONA DATA DARE FILIIS UESTRIS, et tamen remansuri estis mali ; ergo ne remaneatis mali, audite quod sequitur : QUANTO MAGIS PATER UESTER DE CAELO DABIT SPIRITUM BONUM PETENTIBUS SE. Ecce bonum unde sitis boni ! Spiritus dei bonus facit in hominibus bonam uoluntatem. Praetium illius possessionis, quae possessio uocatur
- 180 uita aeterna, ipse deus est.
- Uita aeterna, quid nobis erit ditius ? Quid nobis, inquam, erit ditius, quando nostra possessio deus erit ? An forte iniuriam feci, quia dixi deum nostram possessionem futurum ? Non feci. Didici quod dixi.

157 LUC. II, 14. 169 Cfr LUC XI, 11-12. 170 LUC. XI, 13 (Ep. 130, n. 16 ; *Serm.* 61, n. 1 et 105, n. 6).

156 exclamationes] -nes *sup. lin. scr.* 163 sit *corr.*] fit 172 admoneret] ammon. 181 deus] *bis script.*

159 S. 61, n. 2 : Ista omnia bona (*scil.* temporalia)... a bonis et malis haberi possunt, et cum bona sint, bonos tamen facere non possunt. S. Denis 17, n. 3 : Quae habent diuites bona sunt, sed illa bona non faciunt bonos.

162 S. 72, n. 5 : Non uides te erubescere debere de bonis tuis si domus tua plena est bonis et te habet malum.

163 S. 72, n. 5 : Quid enim est quod uelis habere malum ? Dic mihi. Nihil omnino ; non uxorem, non filium, non seruum, non ancillam, non uillam, non tunicam, postremo non caligam.

171 S. Wilmart 12, n. 7 : Si ... nos possumus dare bona quae non faciunt bonos, tamen bona sunt, quid restat ut petamus a deo nisi bona quibus simus boni ?

183 S. 113, n. 6 : Nec irascitur si dixerimus de deo : « Fundus noster ». Legimus enim quoniam : dominus pars hereditatis meae.

- 185 Inveni hominem sanctum orantem et dicentem : DOMINE PARS HEREDITATIS MEAE. Extende sinum cupiditatis tuae, o auare, et inueni deo aliquid maius, inueni deo aliquid pretiosius, inueni deo aliquid melius. Quid non habebis quando ipsum habebis ? Sed collige ad te aurum, argentum, quantum potes. Exclude uicinos ; posside dilatando possessionem ; perueni ad terminos terrae . Terris acquisitis, adde maria. 190 Tua sint quae uides ; tua sint sub aquis quae non uides. Cum haec omnia habueris, quid habebis si deum non habebis ? Si ergo deum habendo pauper diues est, et deum non habendo diues mendicus est, noli ab ipso petere praeter ipsum. Quid non dabit cum se dabit ? Quid 195 dabit, si se non dabit ? Petite ergo spiritum bonum ; inhabitet in uobis, et eritis boni. QUOTQUOT ENIM SPIRITU DEI AGUNTUR, HII FILII SUNT DEI Et quid sequitur ? SI AUTEM FILII ET HEREDES, HEREDES QUIDEM DEI, COHEREDES AUTEM CHRISTI.
- Quid est quod diuitias desiderabas ? Ergo, heres dei pauper erit ? 200 Alicujus opulentissimi senatoris heres, diues esses ; et heres dei pauper eris ? Coheres Christi, pauper eris ? Quando hereditas tua ipse pater erit, pauper eris ? Pete spiritum bonum, quoniam, iam de ipso bono spiritu petis spiritum bonum. Habes enim aliquid de ipso spiritu ut petas ipsum spiritum. Si enim nihil inde haberes, nihil peteres. 205 Quia uero non tantum quantum sufficiat habes, et habes et petis, donec fiat quod scriptum est : QUI SATIAT IN BONIS DESIDERIUM TUUM, donec fiat quod in alio loco scriptum est : SATIABOR DUM MANIFESTABITUR GLORIA TUA. BEATI ergo QUI ESURIUNT ET SITIUNT IUSTITIAM, non istum panem terrenum, non aquam terrenam, non uinum terrenum sed iusti- 210 tiam, QUONIAM IPSI SATURABUNTUR.

D. C. LAMBOT.

185 Ps. xv, 5 (*Enarr. in Ps. xv*). 196 Rom. VIII, 14 (*De civ. Dei, XXI, xv*). 197 Rom. VIII, 17. 206 Ps. CII, 5 (*Enarr. in Ps. CII*). 207 Ps. XVI, 15 (*Enarr. in Ps. XVI*). 208 MATTH. V, 6 (*Tract. in Jo. 13, n. 3*).

190 acquisitis] adquisitis 202-203 quoniam ... bonum] in margine eadem manu scriptum.

185 S. 19, n. 5 : Considerate, carissimi, uniuersam creaturam, caelum, terram, mare, quae in caelo, quae in terra, quae in mari... Qui fecit... ipse est praemium fidei uestrae. Auari quid uobis sufficit si deus ipse non uobis sufficit ? S. 105, n. 4 : Deus qui tibi dat, nihil melius quam se tibi dat. Auare quid aliud quaerebas ? Aut si aliud petas, quid tibi sufficit cui deus non sufficit ?

203 S. 61, n. 7 : Petimus a deo bono, petimus homines mali. Petimus autem iustitiam unde simus boni. Hoc ergo petimus quod in aeternum habeamus, quo cum saturati fuerimus, ulterius non egeamus. Sed ut saturemur esuriamus et sitiamus. Esuriendo et sitiendo petamus, quaeramus, pulsemus. Beati enim qui esuriunt et sitiunt iustitiam.

LES *TRACTATUS DE BAPTISMO* ATTRIBUÉS À SAINT MAXIME DE TURIN.

Il reste beaucoup à faire pour éliminer les pièces apocryphes du bagage littéraire dont la déconcertante légèreté de Bruni a chargé saint Maxime de Turin ¹. En attendant, on continue à se servir sans sourciller des œuvres les plus suspectes, voire les plus évidemment inauthentiques. Les uns le font par un secret mépris de la critique : soucieux des idées, ils souffrent avec impatience cette douane sévère, qui les retarde à la frontière. Les autres, par un singulier rétrécissement du concept même du travail critique : ils scrutent les attestations et les témoignages, mais négligent presque de lire les pièces elles-mêmes, ne paraissant pas soupçonner que le latin fut aussi varié que le français, et qu'il est des auteurs qu'une lecture attentive suffit à distinguer, aussi sûrement qu'on distingue Bourdaloue de Lacordaire.

Comment expliquer autrement, que tout le monde ² persiste à attribuer à Maxime trois *Tractatus* bien connus sur le baptême ³ ? J'avais protesté ⁴ en 1925 mais ne comptais pas revenir à cette question. Un des articles suggestifs de M. Dondeyne sur la discipline des scrutins ⁵, en instituant la comparaison du faux Maxime avec Jean diacre ⁶, m'a fait découvrir un élément nouveau qui permet de présenter au lecteur un peu plus et un peu mieux qu'une démolition. Telle est l'origine de ces courtes pages.

1. Sur le travail déjà fait, voir *Rev. bén.* 34 (1922) 81-108 ; 36 (1924) 165-180 ; 40 (1928) 49-86. Cf. aussi l'article de S. COLOMBO. *Per una edizione critica delle opere di S. Massimo, vescovo di Torino*, dans *Didaskaleion* N. S. 2 (1924) fasc. 2, p. 71-75, simple esquisse ; et les remarques de G. KRÜGER dans le *Handbuch* de Müller VIII, IV, 2, p. 537.

2. Dom C. LAMBOT, prudemment, hésite. Cf. *Recueil d'Ordines du XI^e siècle* (Bradsh. Soc. LXVII). Londres, 1931, p. xxii.

3. P. L. 57, c. 771-782. Nous citerons toujours cette édition, mais nos citations sont contrôlées d'après le ms LIX (57) de Vérone.

4. *Bulletin d'anc. litt. chr. lat.* annexé à la *Rev. bén.* I, n. 502.

5. A. DONDEYNE. *La discipline des scrutins dans l'Eglise latine avant Charlemagne*, dans *Rev. d'Hist. eccl.* 52 (1932) 5-33, 751-787.

6. « Pour l'explication de l'*Ephpheta*, Jean diacre dépend textuellement de Maxime de Turin, *De Baptismo* I (P. L. t. LVII, col. 774) ». *Art. cit.*, p. 755, note 4.



Quelques manuscrits fort anciens — notamment celui de Saint-Gall et le *Sessorianus* 90 — fournissent un nombre de sermons authentiques amplement suffisant pour juger du style oratoire de s. Maxime ¹. L'homélie XCVII de Bruni ², très caractéristique de sa manière, peut servir de pierre de touche. Nous l'analyserons donc. Ayant fixé par elle la manière littéraire de Maxime, il sera facile de lui comparer celle des *Tractatus*. Le contraste sautera aux yeux du lecteur le plus prévenu ³.

HOMÉLIE XCVII

[1] *Dicit Scriptura divina* : « Sicut aqua extinguit ignem, ita eleemosyna extinguit peccatum ». *Magna plane* et cunctis ambienda sententia, quae hominibus pene iam mortuis et peccatorum suorum incendio arefactis, redivivum quoddam beneficium pollicetur ; ut, interveniente eleemosyna, sicut aqua intermortuis succus, refrigerium arescentibus infundatur ; [2] hoc est, ut miseri homines qui in peccatis aruerant, ad vitam eleemosynis reviviscant ... [3] Quamvis ergo pollutus, quamvis multis criminibus circumseptus, si eleemosynas *feceris, innocens esse coepisti* ... [4] *Videamus* namque interpretationem ipsius divinae sententiae, ut intelligamus cui rei eleemosyna comparetur. *Ait enim* : « Sicut aqua... » [5] Aqua ergo misericordiae comparatur, *sed* aquam *invenio* de fonte misericordiae ; necesse *mihi* est misericordiae fontem quaerere. *Invenio plane* fontem misericordiae ; fons, de quo *dicit* propheta : « Quoniam apud te est fons vitae... » [6] *Ipse, inquam*, est fons vitae, qui in Evangelio a Samaritana muliere, sicut lectum nuper audivimus, aquam postulat, *sed* peccata condonat... [7] *Ait enim* : « Omnis qui biberit ex aqua hac... » Aquam ergo Salvator a muliere postulabat... Sitiebat ergo Christus ? Sitiebat *plane*, non potum hominum, *sed* salutem sitiebat. [8] *Mirum* in modum fons super puteum sedens, misericordiae ibidem fluentia producit... Mulier, quae ad puteum Samariae meretrix advenerat, a Christi fonte casta regreditur... [9] Relinquens aquae vasculum, ad civitatem non fert hydriam, *sed* refert gratiam ; vacua quidem videtur reverti onere, *sed* plena revertitur sanctitate [10] *Plena, inquam*, redit... De hac igitur prophetam dixisse *puto* : « Eiusmodi est iniqua via mulieris meretricis... » [11] *De hac, plane*, dictum est... [12] *Haec enim* virtus Christi est Domini ut, quamvis peccator, qui eius unda se laverit, denuo in virginem reparatus, non meminerit ante quod fecerit et, rediviva natiuitate, infantiae innocentiam praeferat, iuventutis scelera non agnoscat, sitque virgo fide Christi, qui fuerat adulter corruptione peccati.

1. J'ai eu l'occasion d'en indiquer un certain nombre et de tenter une première fois de décrire la manière de Maxime, dans *Rev. bén.* 34 (1922) 89.

2. P. L. 57, 477-480.

3. Nous indiquons en italiques les éléments caractéristiques repris ensuite dans l'analyse. Pour la facilité, nous divisons le texte en courtes sections.

Maxime est, on le voit, plein de vie. Il aime poser ses comparaisons et les développer à l'aise (nos 1-2, 6-8). S'il abuse un peu de l'antithèse (voir les *sed* trop nombreux), il reste cependant concret. Attentif à varier son style, dont presque aucune des phrases ne commence de façon banale, il use volontiers de la forme interrogative(7); il affecte aussi de mettre en évidence, dès l'abord, le mot principal, presque toujours un adjectif : *magna* (1), *invenio* (5), *ipse* (6), *sitiebat* (7), *mirum* (8), *plena* (10), *de hac* (11), *haec* (12). Projection encore soulignée par les *plane* (1, 5, 7, 11), *inquam* (6, 10) qui, avec *dixerim*, abondent dans ses sermons. Par contre, les formules de citations de l'Écriture sont presque invariablement *ait* ou *dicit* (1, 4, 5, 7, 10). Le même souci du parler direct fait que, pour exprimer ses sentiments, il emploie le singulier : *invenio*, *necesse mihi est*, *inquam*, *puto*, etc. Moraliste, Maxime l'est, mais sans lourdeur, et sans la hantise de tourner à la pratique immédiate toute vérité religieuse. Il se montre très délicat vis-à-vis de ses auditeurs, évitant l'interpellation raide et autoritaire. S'il doit exhorter, il se sert, au pluriel, de la première personne, non de la seconde : *maneamus*, *debemus* (hom. XCIX) au lieu de *manete*, *debetis* ; plus volontiers encore, au singulier, de la troisième personne ou de la seconde, presque aussi générale : *qui in peccatis aruerant* (2)...*si...feceris*, *innocentem esse coepisti* (3).

Passons aux *Tractatus*. Je transcris de larges extraits du premier.

Omnis quidem dei sermo, *fratres karissimi*, cum omni intentione et diligentia mentis debet audiri, sed hic maxime quem hodie ad *caritatem uestram habituri sumus*. Ideo enim demissis iam catecuminis uos tantum ad audiendum *retinuimus*... [2] Tanto ergo maiore reuerentia *debetis* audire quae *dicimus*, quanto maiora ista sunt quae solis baptizatis et fidelibus auditoribus committuntur, quam illa, quae etiam catecuminis audire consueuerunt. [3] Non autem mirari *debetis*... *Adhibuimus* enim tam sanctis rebus atque diuinis honorem silentii... [4] Sed quia instrui in omnibus et doceri *uestram dilectionem necesse est*... *exponimus uobis*... ne... minus illud pretiosum *putetis*... *Uidebitis*... [5] Recordetur ergo unusquisque uestrum singulas mysteriorum species, quas per *nostrum*, donante domino, estis *ministerium* consecuti... *intellegite* prudenter ut melius possitis intellectum seruare.

... [6] De huiusmodi auditoribus dominus in euangelio *loquitur* : « Uestri autem beati oculi qui uident, et aures uestrae quae audiunt ». *Et rursus* : « Omnis autem qui audit... firmam petram ». *Rursus* de male audientibus... ita *pronuntiat* : « Omnis qui audit... ruina eius magna ». ... [7] *Uidetis* ergo quantum intersit... Uos autem... *designati* estis...

ut recte retinentes dei uerba... audiatis uobis christum *dicentem*:
« Uenite, benedicti... mundi ». [8] Illud autem non otiose ... putetis,
quod ... *adunximus*.

... [9] *Considerate* quantum apostoli prefecerint... Quod etiam in
uobis, *fratres dilectissimi*, *cupimus* impleri, ut cum ipsi bonum odorem
christi notitiae coeperitis, suauissimus deo odor etiam ex uestrae
uitae sanctitate conscendat.

Tout est contraste avec Maxime, pour l'ensemble comme pour les détails.

Le style est bon, mais d'un rhéteur. Noble et cadencé, pesant aussi, il est terriblement régulier, non seulement dans le majestueux début et dans l'apodose final du traité, mais à travers tout le discours. De Maxime je ne retrouve ni l'effort pour varier, ni le tour interrogatif, ni la projection de l'adjectif, ni *plane*, *inquam* ou *dixerim*. Pas davantage le singulier pour se désigner lui-même : notre homéliste ne quitte pas plus le pluriel que les insignes avec lesquels on l'imagine parlant de sa cathédra. Il abuse de l'interpellation d'autorité : *debetis* (n° 2), *necesse est* (4), *intellegite* (5), *considerate* (9). Voyez, dans les trois traités : *debetis* 771^B 775^C 779,^C *attendite* 778^C, *intellegite* 776,^C *considerate* 774^D 778^C 779^B, *tenete* 777^C, *cauete* 779^B, *commendate* 780^B. Rien ne rappelle les délicatesses psychologiques de Maxime dans l'application pastorale de son sujet.

Les citations bibliques, plus nombreuses que chez l'évêque de Turin, forment souvent des groupes dont les éléments s'enchaînent par le simple *rursus* (6) ou *alibi* — habitudes inconnues de Maxime; les formules d'introduction sont ici aussi multiples qu'elles étaient là-bas uniformes : *affirmante* 772^B, *dicente* 777^A, *sententia qua dicitur* 773^A, *dicens* 773^B, *promuniat* 773^D 778^A, *audiatis... dicentem* 774^B. Notons enfin quelques tournures favorites d'introduction : *Quod* 772^A 774^D 776^D 779^C 780^B, *unde* 773^B 774^B 775^C 777^C 779^A, *hic* 774^B 774^C 775^D 777^C 777^C 778^A (*bis*), etc. D'aucun de ces mots Maxime n'use avec prédilection.

Se résolvant ainsi en perpétuels contrastes que rien ne vient compenser, ces comparaisons montrent, j'espère, à suffisance, l'erreur de l'opinion courante. On eût aimé pouvoir instituer encore l'examen des idées, du vocabulaire théologique, de la version biblique. Mais les points de comparaison entre les deux auteurs font entièrement défaut ¹, ce qui, à sa manière, confirme

1. J'ai préféré ne pas me servir de l'homélie LXXXIII *De traditione symboli*, P. L. 37, 431, tant son authenticité me paraît douteuse.

la preuve : un orateur aime répéter ses idées, et il recourt volontiers à certains textes d'Écriture qui les appuient ¹.



Sur ces ruines est-il possible de construire ? Les *Tractatus de baptismo* n'apportent-ils aucune lumière sur leur provenance : date, lieu, auteur ?

Je crois que le fait, observé par M. Dondeyne, de rapports littéraires entre le premier *Tractatus* et la lettre de Jean diacre sur le baptême, fournit une première et capitale donnée pour la date de nos documents.

On sait que Jean, diacre de l'Église romaine, écrivit vers 500 à un certain Senarius une longue épître, en réponse à ses questions sur les scrutins du baptême. Il y parle entre autres du rite de l'onction des narines, en des termes qu'il faut rapprocher des phrases correspondantes du faux Maxime ².

LETTRE DE JEAN DIACRE

TRACTATUS DE BAPTISMO

[1] Cum vero tanguntur nares eorum

[1] Illud autem non otiose nec absque certa ratione mysterii factum putetis quod nares quoque uestras oleo benedictionis adunximus ³, [2] quod idcirco fieri intellegitur ut hii qui ad baptismum ueniunt *admoneantur* tanti mysterii sacramentum usque ad mortem inuiolatum adque integrum custodire ; [3] *ut, quamdiu spiritum uitae huius naribus suis adtrahunt*, a christi domini dei nostri cultura et *seruitio* non recedant.

[2] ammonentur sine dubio

[3] *ut, quamdiu spiritum vitae huius naribus trahunt*, in Dei *seruitio* mandatisque perdurent

[4] Unde ille vir sanctus dicebat :
« Vivit Dominus qui abstulit iudicium

[4] Unde et Iob uir sanctus loquitur :
« Uiuat dominus qui abstulit iudicium

1. Le témoignage des manuscrits devant être étudié dans un travail subséquent, je me borne ici à noter que, à part les trois témoins carolingiens de la région turinoise, signalés par Bruni (cf. P. L. 57, p. 22-23), aucun n'attribue à Maxime ces homélies.

Le plus ancien codex qui les contient est le Veronensis LIX (57) que M. E. A. Lowe (*A list of the oldest extant mss of s. Augustine*, dans *Miscellanea agostiniana* [Rome, 1931] II, 246) rapporte au début du VII^e siècle ; dom MORIN dit (*Miscellanea agostiniana* I, 666) : « saeculi VI-VII ». Les *Tractatus* y sont attribués à s. Augustin. Ainsi dans tous les autres manuscrits que je connais.

2. En italiques les passages communs. La lettre de Jean se trouve dans Migne 59 c. 399-408. Notre texte est celui de MABILLON. *Museum italicum* I, 71.

3 adunximus *cod.*

meum, et Omnipotens, qui ad amaritudinem adduxit animam meam: quia donec superest halitus in me et spiritus Dei in naribus meis, non loquentur labia mea iniquitatem, nec lingua mea meditabitur mendacium ».

[3] Aliud quoque *in narium unctione signatur* ; [6] ut, quia illud oleum *in nomine benedictum est* Salvatoris, *ad spiritalem* eius odorem, quadam ineffabili interiores *sensus suavitatem* ducantur,

[7] ut, *delectati*, cantent : « Unguentum effusum nomen tuum : *post odorem unguentorum tuorum curremus* ».

[8] Quo mysterio *sensus narium* praemunus, nihil voluptuosum saeculi, nihil quod mentem resolvere queat possit admittere.

meum et omnipotens qui ad amaritudinem adduxit animam meam quia, donec superest alitus in me et spiritus dei in naribus meis, non loquentur labia mea iniquitatem¹, nec lingua mea meditabitur mendacium. Absit a me ut iustos uos esse iudicem ; donec deficiam, non deficiam ab innocentia mea. Iustificationem quam semel tenere coepi non deseram ».

[5] Sed adhuc subtilior intellectus *in hac narium unctione² signatur* [6] Illius enim olei odor, quod *in christi nomine* et uirtute *benedictum est*, ad odoratum³ uos prouocat *spiritalem*, ut non corporis sed mentis *sensibus* christum inestimabili *suauitate⁴* sentire possitis ; [7] et, *delectati* notitiae oris eius, ipsius uestigia subsequentes, dicere ualeatis illud quod ad dominum credentium⁵ chorus loquitur : « *Post te in odorem unguentorum tuorum curremus* ».

[8] Hunc odorem commendat apostolus christianis, cum dicit : « deo autem gratias qui triumphat nos in christo ihesu, et odorem notitiae suae manifestat per nos in omni loco, quia christi bonus odor sumus deo ».

Considerate quantum apostoli profecerint sentiendo odorem christi... Quod etiam in uobis, fratres dilectissimi, cupimus...

L'emprunt verbal est évident, et il n'est pas malaisé de voir quel auteur a copié l'autre.

La rédaction du *Tractatus* est plus complète. Si Jean diacre l'a connue, son travail a consisté en une simplification. Mais combien proteste, contre cette hypothèse, la dense et pleine sobriété de sa phrase, d'une harmonie un peu recherchée parfois, mais exquise ! Ceci peut-il venir de cela ? Le latin de Jean ne déclare-t-il pas son antériorité sur celui, plus décadent, du *Tractatus* ? Question d'appréciation, certes, mais plus d'un détail confirme cette impression d'ensemble : *naribus trahunt* (n° 3) n'est probablement pas issu de *naribus suis adtrahunt* ; et l'im-

1 iniquitate cod.
bilis vanitate cod.

2 hunctione cod.
5 credentius cod.

3 oratum cod.

4 inextima-

précision *ille vir sanctus dicebat* (n° 4) peut-elle venir du précis *et Iob uir sanctus loquitur* ? Pourquoi éviter le nom de Job ?

La vraisemblance littéraire est donc en faveur de Jean. Cependant l'on n'atteint la certitude qu'en procédant à la comparaison du contenu. Or, il se fait que, sur un point, l'auteur des *Tractatus* montre qu'il n'a pas compris le diacre romain. Celui-ci dit (n° 6) que l'huile dont on oint les narines, par là qu'elle fut bénite *in nomine Salvatoris*, mène les « sens intérieurs » à l'odeur spirituelle de ce nom sacré (*eius*), par une ineffable suavité ; et de façon si pénétrante qu'ils chantent, dans leur bonheur : « Ton Nom est un parfum répandu ; nous courrons à l'odeur de tes parfums ». Mystère de délectation intime, qui suffit à munir les sens contre l'attrait des voluptés du siècle.

L'auteur du *Tractatus* n'a pas vu que tout ce fin développement souligne l'excellence du nom du Sauveur. C'est pourquoi il écrit : « *in Christi nomine et virtute* », introduisant une idée étrangère ; c'est pourquoi encore il altère « *ad spiritalem eius odorem* » en « *ad odoratum spiritalem* » négligeant ainsi le principal, à savoir le rappel du nom ; il achève sa malencontreuse adaptation en omettant, dans la citation du Cantique, « *unguentum effusum nomen tuum* », soit ce qui, dans la rédaction de Jean, est l'essentiel et a probablement suggéré tout le développement.

Ayant méconnu de la sorte la délicate mystique du rite d'onction, le *Tractatus* entreprend de le « moraliser » : il ajoute *in uirtute à nomine ; ut non corporis sed mentis sensibus... sentire possentis* après *spiritalem* ; *delectati* sera souligné : *notitia oris sui* ; d'avance *curremus* est paraphrasé : *ipsius uestigia subsequentes* ; l'aérien *cantent* fait place à *dicere ualeatis* ; enfin, à partir du n° 8, la délicieuse conclusion de Jean cède la place à une grave exhortation pastorale. L'évêque qui composa les *Tractatus* faisait son devoir en parlant à son peuple un langage populaire, mais celui-ci était nécessairement très distant d'une *Epistula* de lettré à un « *Dominus illustris semperque magnificus* ». La prose aristocratique de Jean a néanmoins inspiré quelques phrases des *Tractatus*.

Il nous paraît impossible que le contraire soit vrai.

*
* *

Le faux Maxime n'est donc pas antérieur au VI^e siècle. Il ne lui est pas non plus postérieur, puisque le plus ancien manuscrit qui contienne son œuvre date des premières années du VII^e siècle.

cle ¹. Comme les *Tractatus* y sont attribués à s. Augustin et que, déjà, l'un des quatre discours prononcés par l'évêque a disparu ², on placera la composition à quelque distance avant 600. D'autre part, le fait que la lettre de Jean s'y trouve utilisée paraît exiger un peu de recul après 500. Les *Tractatus de baptismo* dateraient donc à peu près du milieu du VI^e siècle.

*
* *

D'où viennent-ils ?

Ici ce sont les rites décrits par le *tractator* qui vont fournir les données utiles.

Après avoir rappelé à ses auditeurs les mystères qu'ils ont reçus, et justifié le silence qu'il avait gardé lors de la cérémonie même, l'évêque, qui vient de renvoyer les catéchumènes, entreprend, maintenant que tout est fini, *transacto iam mysteriorum ordine*, d'expliquer aux seuls fidèles les rites auxquels ils ont participé.

En voici la succession, avec toutes les indications liturgiques que contiennent les *Tractatus* ³.

I. ONCTION DES OREILLES ET DES NARINES :

Imprimis certe aures uestras oleo benedictionis ⁴ oblinuimus (772^B)

Nares quoque uestras oleo benedictionis adunximus (774^B)

priusquam ad fontem sanctum ueniretis (775^B)

2. RENONCIATION ⁵ :

1. Voir plus haut.

2. Il y avait originairement quatre *Tractatus*. Le second reste jusqu'ici introuvable dans les manuscrits. Son existence est cependant clairement attestée au début du traité *Promisimus*, qui est devenu le second de la série. On y rappelle que *Prima ergo et secunda praedicatione* (texte du Cod. Veron. LIX [57]) l'homéliste avait successivement expliqué l'onction et la renonciation. En fait, le premier traité ne parle que de l'onction. La prédication relative à la renonciation est aujourd'hui perdue.

3. Ces indications fourniraient matière à plusieurs remarques. Les liturgistes en apprécieront l'intérêt.

4. Assez naturellement on est tenté de distinguer l'*oleum benedictionis* (correspondant à l'*oleum exorcizatum* romain) de l'*oleum sanctificationis* ou chrême, dont il est question plus bas. On observera cependant que, au début du traité « *Promisimus* », l'auteur, rappelant l'onction, dit qu'elle fut faite *per oleum sanctificationis*. Il n'est pas impossible que ce ne soit qu'une distraction, et qu'il faille maintenir son sens technique à *oleum benedictionis*. Voir cependant le rituel publié par dom Lambot, *op. cit.*, p. 6, 15.

5. Les renseignements sur la renonciation sont imprécis pour la raison énoncée plus haut, note 2.

... uos, per oleum... praeparatos, ex toto corde abrenuntiandum diabolo esse commonitos (775^B)

Emissa enim certissima cautione, qua uos abrenuntiare omnibus pompis et operibus et omni fornicationi diabolicae spondistis (775^B)

3. DESCENTE DANS LA FONTAINE :

discendentes in fontem... fontem sanctificatum uirtute caelesti (775^B)

4. TRIPLE INTERROGATION « DE FIDE » :

In hoc ergo fonte, antequam uos toto corpore tingeremus, interrogauimus :

Creditis in deum patrem omnipotentem ? Respondistis : Credo.

Et rursus interrogauimus :

Creditis in christum iesum, filium eius, qui natus est de spiritu sancto et maria uirgine ? Respondistis singuli : Credo.

Iterum interrogauimus :

Et in spiritum sanctum ? Respondistis similiter : Credo. (775^D)

... Quod autem interrogauimus : Credis ¹ in sancta(m) ecclesia(m), et remissionem peccatorum et carnis resurrectionem... (776^C)

... ita etiam resurrectionem carnis futuram credite quod certe uos credere spondistis ². (776^D)

5. TRIPLE IMMERSION :

Haec ergo quae hucusque diximus postquam uos credere promisistis, tertio capita uestra in sacro fonte demersimus (778^A).

6. ONCTION DE CHRÊME :

Impleto enim baptisate caput uestrum chrismate, id est oleo sanctificationis infundimus. (777^D)

7. LAVEMENT DES PIEDS :

Impletis autem omnibus sacramentis etiam mandatum uobis, et exemplo et sermone, tradidimus : lauimus enim singulorum pedes. (779^C)

Le dernier de ces rites limite déjà notre terrain d'enquête : le lavement des pieds après le baptême a toujours été inconnu à

1. *Cod.* : credens.

2. *Cod.* : spondistis.

Rome, et fut prohibé en Espagne dès 300. Il n'était pratiqué qu'à Milan et en Gaule ¹.

Réduit à ce dilemme, le problème va se résoudre sans effort, puisque l'ordo baptismal gaulois ne comportait pas l'onction d'huile sur les oreilles et les narines, dont parle le premier de nos *Tractatus* ².

A Milan au contraire, c'est par là que s'ouvraient les cérémonies du baptême ³.

Cette double élimination nous conduit donc, très simplement et sans aucun doute possible, à situer les *Tractatus* dans la région milanaise. Ils furent prêchés — peut-être écrits — par un évêque de la Haute-Italie vers le milieu du VI^e siècle.

Comparées avec les formules que nous livrent les écrits de s. Augustin, le *De Sacramentis*, l'*Explanatio symboli*, celles que cite l'auteur des *Tractatus* semblent trahir déjà l'influence romaine, qui allait bientôt envahir la liturgie milanaise. La teneur de la renonciation n'est pas claire. On ne sait en particulier ce qu'il faut penser de *et omni fornicationi diabolicae*, certainement pas littéral, peut-être à rapprocher de la formule de Nicetas ⁴:

Deinde renuntiat operibus eius malis et culturae, idolis, sortibus et auguriis, pompis et theatris, fornicationibus, ebrietatibus, choris atque mendaciis.

Mais la succession : *diabolo et omnibus pompis et operibus* est celle du sacramentaire gélasien ⁵. Les textes milanais anciens mentionnaient le « monde » : *abrenuntias saeculo et voluptatibus* (*De Sacramen.* I, 2), *mundo et luxuriae eius ac voluptatibus* (*De Myster.* 5).

Le texte du symbole baptismal est plus difficile encore à apprécier : *Christum iesum, qui natus est de spiritu sancto et maria uirgine* ⁶ sont des traits romains, mais peut-être le symbole de

1. L. DUCHESNE. *Origines du culte chrétien*, 5^e éd. 1920, p. 345. Les faits sont résumés par A. MALVY, dans le *Dictionn. de Théol. cath.*, art. *Lavement des pieds*.

2. Il est absent du *Gallicanum vetus* et du *Gothicum*. La façon dont il s'insère dans le *Bobiense* trahit l'influence romaine par le canal celtique. « On imputera donc au facteur irlandais l'insertion même de toute la cérémonie de l'*Effeta*, dont la formule centrale seule rappelle l'origine romaine » (dom A. WILMART, dans *The Bobbio missal*. Notes and studies. [Bradsh. Soc. LXI] p. 19. Cf. dom P. DE PUNIET. *La liturgie baptismale en Gaule avant Charlemagne*, dans *Rev. des Quest. histor.* 28 (1902) 395.

3. Cf. P. LEJAY dans *Diction. d'Arch. chr. et lit.*, art. *Ambrosien (rit)*, c. 1430.

4. P. L. 52, 867.

5. Ed. WILSON, p. 79.

6. Cf. *Rev. bén.* 1927, p. 36. 39.

l'Explanatio les portait-il déjà ¹. Quant à l'absence de *unicum dominum nostrum*, je m'en suis expliqué ailleurs ².

*
* *

Lieu et date ainsi fixés, il ne reste qu'à nommer l'auteur. J'avoue sur ce point mon ignorance : l'évêque italien qui composa vers 550 les *Tractatus* me reste inconnu. Peut-être des recherches plus poussées permettront-elles de le découvrir. Mais il faudra d'abord donner des trois discours qui nous restent, et d'autres sermons prêchés par le même pasteur, une édition correcte ³.

Ayant ainsi libéré s. Maxime d'un bien étranger, inférieur à son talent, on aura restitué son dû à un homéliste zélé et disert, demeuré jusqu'ici dans l'oubli : *Cuique suum* !

D. B. CAPELLE.

. Cf. HAHN, p. 36-37.

2. *Rev. bén.* 1927, p. 41.

3. Dom A. Boon espère pouvoir le faire sans tarder.

ÉTUDE SUR LE *LIBER DE DIVINIS SCRIPTURIS* ¹.

III. — UN ABRÉGÉ DU VII^e SIÈCLE.

Nous avons traité de deux moyens qui permettent de contrôler et de corriger le texte du florilège biblique. Il existe un troisième moyen plus important et plus efficace. C'est un ancien abrégé contenant 277 citations bibliques que nous trouvons dans deux manuscrits.

Il y a d'abord le Veronensis LVI (54) du X^e siècle (=V). Maffei *Bibl. Veron.* I, p. 88, a remarqué, assez justement, que ce recueil de textes bibliques et patristiques doit avoir été compilé au VII^e siècle et il a suggéré que ce compilateur pourrait être Isidore de Séville. Il n'a pas exécuté son projet d'éditer ce texte, mais A. Zaccaria s'en est chargé dans son *Iter litterarium per Italiam* 1726 p. 189. Il niait que ce recueil fût d'Isidore. Il prétend avoir copié le texte avec le plus grand soin, conservant même l'orthographe et les fautes du manuscrit. S'il en est ainsi, le manuscrit est très mauvais. Arevalo revint à la suggestion de Maffei² et inséra le texte parmi les écrits douteux d'Isidore, Appendix XI. Migne le reproduisit à son tour P. L. 83, c. 1203-1218. On s'était disputé pour ou contre Isidore. Un seul auteur moderne a rappelé l'attention sur cette collection, c'est Bludau dans *Theologie und Glaube*, 1927, p. 155, sans apporter de solution nouvelle. — Pour faire la lumière, il fallait identifier les 277 citations bibliques, il fallait surtout montrer que c'est un extrait du vieux *Liber de divinis scripturis*. Pour utiliser ensuite ce texte, il fallait trouver un manuscrit meilleur.

Le manuscrit 14096 de Munich (=M) provient de Ratisbonne. Les feuillets 63-99 nous intéressent seuls ici. L'écriture est du VIII^e siècle et a quelques abréviations insulaires (autem f. 78^r). Au f. 63 sous le titre INCIPIUNT TESTIMONIA DIVINE SCRIPTURE on lit le commencement ou, pour mieux dire, le premier commencement de notre abrégé : c'est la partie I 1 — III 2 de notre édition, que nous appelons Ma. Vient ensuite une petite dissertation sur

1. Voir *Rev. bén.* 43, 1931, p. 124-141.

2. Le lecteur trouvera les arguments de Maffei, de Zaccaria et d'Arevalo réunis dans Migne, P. L. 81, c. 595-598.

l'abeille : *Ut appis prudentissima* et une notice chronologique dans laquelle on lit *Ab Adam usque nunc hoc est in XII anno regni Dagperti regis* (=634). Puis l'abrégé recommence *INCIPIUNT TESTIMONIA DIUINE SCRIPTURE*. J'appelle ce second texte Mb. Après III 2 il continue et s'appellera M tout court.

Comme le manuscrit de Vérone il ajoute *Sex sunt quae odit dominus* etc (Prov. 6^{16.19} d'après le texte de la Vulgate), *Quattuor sunt perturbationes... Octo sunt principalia uitia* ; ensuite *TESTIMONIA DE SENTENTIAS EUAGRI* f. 81^r, *TESTIMONIA DE LIBRO SANCTI MARTINI* ¹ qui est sans doute Martin de Braga mort c. 580, *TESTIMONIA DE LIBRO SANCTI AMBROSI* f. 83^r ; *TESTIMONIA DE LIBRO PROSPERI* f. 84^v ; le chap. 34 de Migne, mais sans titre f. 87^v ; *EIUSDEM DE LIBRO SENTENTIARUM* f. 88^r.

Ici finit le manuscrit de Vérone et le texte imprimé, mais M continue : *TESTIMONIA DE LIBRO BEATI GREGORII* (6 pages) ; *TEST. DE LIBRO S. HIERONIMI EPISTULARUM* (10 p.) ; *DE SOBRIETATE* (2 p.), *DE EBRIETATE* (1 p.), *DE LIBRO CECILI CIBRIANI* (En réalité il s'agit de l'ouvrage pseudo-cyprianique *De montibus Sina et Sion* ²), *DE LIBRO CONLATIONUM*, *DE S. HIERONYMI*. Enfin *QUAESTIONES SALAMONIS* qui donnent un ancien texte latin des Proverbes que nous publions plus loin.

De tous les écrivains cités les plus récents sont Martin de Braga et Grégoire le Grand. L'omission d'Isidore est significative. On peut conclure que ce résumé du *Liber de diuinis scripturis* a été composé dans la première moitié du VII^e siècle. Il a donc été fait sur un manuscrit plus ancien que tous ceux qui nous sont parvenus.

Mais l'importance capitale de notre texte consiste en ce qu'il a été fait sur un manuscrit de la classe α qui n'est représentée aujourd'hui que par un seul manuscrit, le Sessorianus 58. Or nous avons montré que la classe α est la meilleure. Cependant le Sessorianus n'est pas un manuscrit parfait. Ainsi X 6, qui manque dans β , est mutilé dans α par homoioteleuton et est complet dans l'abrégé ; XXIV 1 *orbitas culturae agri sui errauit* est une heureuse conjecture de Wehrich ; le texte, corrompu dans α et β , est intact dans l'abrégé. Parfois l'abrégé va avec β et alors il faut généralement admettre une corruption accidentelle dans le Sessorianus. XXIV 3 et XXIX 6 l'abrégé ajoute avec β une citation qui manque dans le Sessorianus et Wehrich a accepté ces deux passages. Mais nous trouvons XXVIII 3 une troisième

1. V ajoute *non illius Turonici episcopi, sed iste pater fuit monachorum*.

2. L'extrait commence *Nomen accepit a deo hebraicum* et finit *nomen designat adam* = Harte! 107, 20 — 108, 13.

citation commune à l'abrégé et β que Weihrich a rejetée en note. En d'autres mots l'importance de l'abrégé consiste en ce qu'il confirme ou corrige ou complète l'unique Sessorianus.

Nous avons dans le tableau qui suit identifié toutes les citations et comparé avec le *Liber de divinis scripturis* (=m). Dans ce but nous avons numéroté les citations de l'abrégé et celles de m. On voit que les chiffres de m progressent régulièrement ; les exceptions sont rares : après V 17 l'abrégé prend les chapitres III et VII, après le chapitre XXII il insère XCVII ; à la fin il y a aussi quelques irrégularités. Les lettres α ou β avant le chiffre arabe indiquent que ces citations ne se trouvent que dans la classe α ou β .

Dans l'édition elle-même nous n'avons pas indiqué toutes les variantes de V, elles sont trop nombreuses et n'ont pas d'importance, V donne un très mauvais texte. Mais V indique d'ordinaire d'une façon plus précise de quel livre la citation est tirée, M se contente souvent d'un vague *Item*. Ici nous suivons V et nous négligeons la variante de M. Le tableau ci-dessous indique les références exactes.

Nous remercions D. A. Manzer qui a voulu collationner le manuscrit et D. P. Volk qui l'a examiné de nouveau avec le plus grand soin.

La partie patristique des *Testimonia* mériterait une édition et une étude analogue à celle que nous donnons de la partie biblique. Car là aussi nous avons un témoin qui remonte à la première moitié du VII^e siècle et qui pourra confirmer ou corriger le texte de la tradition directe.

D. DE BRUYNE.

abrégé	citations	m	abrégé	citations	m
I 1	Deut 6 ⁴⁻⁵	I 1	IIII 1	Pr 10 ²⁷	VI 5
2	Mt 19 ¹⁷	3	2	» 10 ³⁹	6
3	1 Tim 1 ⁸⁻⁹	7	3	» 28 ¹⁴	10
			4	Eccli 1 ³⁷⁻³⁸	14
II 1	1 Jo 5 ⁷⁻⁸	II 73	5	» 10 ³⁶	17
2	2 Jo 7	75	6	» 27 ⁴	21
			7	Pr 8 ¹³	23
III 1	Eccli 5 ⁸⁻⁹	V 17			
2	Mt 12 ³¹⁻³²	III 22	V 1	» 15 ³	VIII 6
3	Pr 17 ¹	VII 5	2	» 15 ¹¹	7
4	» 17 ⁹	6	3	Act 1 ²⁴	17
5	Eccli 21 ²⁻³	V 20			
6	Hier 7 ³⁻⁴	25	VI 1	Ex 23 ⁶⁻⁷	X 1
7	Mt 7 ¹³⁻¹⁴	36	2	Dent 16 ¹⁹	6
8	» 24 ³⁷⁻³⁹	39	3	Pr 15 ²⁷	14

abrégé	citations	m	abrégé	citations	m
	4 » 24 ³⁹⁻⁴⁰	19	8 Eccli 21 ⁷		
	5 » 24 ⁷⁶⁻⁷⁷	20	9 Pr 26 ¹¹		XXXI
	6 Deut 27 ¹⁹	7	10 Eccli 10 ¹⁴⁻¹⁵		
	7 Eccli 20 ³¹	12	11 » 26 ²⁵⁻²⁷		
	8 Job 15 ³⁴	18	12 Ps 100 ⁷		XXXII
			13 Pr 3 ¹⁴		
VII	1 Pr 14 ²¹⁻³¹	XI 5.6	14 » 21 ³³ 13 ⁸		
	2 » 28 ²⁷	9	15 » 15 ²⁵		
	3 Lev 19 ⁹⁻¹⁰	XII 4	16 » 16 ⁶		
	4 Pr 21 ¹³	XIII 3	17 » 24 ³⁶		
	5 Job 36 ¹⁹	5	18 » 21 ²⁴		
			19 » 25 ⁶⁻⁷		
VIII	1 Eccli 2 ¹⁴	XV 3	20 Eccli 10 ⁷		
	2 » 3 ²⁸	4	21 » 10 ⁹		
	3 » 27 ²⁸⁻³⁰	5	22 Eccli 13 ¹		
	4 Job 36 ¹³	6	23 Is 10 ³³⁻³⁴		
	5 Hier 9 ⁸⁻⁹	7	24 » 24 ⁸		
	6 Mt 7 ¹⁸⁻¹⁹	11	25 Lc 16 ¹⁵		
	7 Pr 24 ¹⁷⁻¹⁸	XVI 2			
	8 » 25 ²¹⁻²²	3	XIII 1 Pr 14 ³⁰		XXXV
	9 Mt 18 ²¹⁻²³	XVII 2	2 » 16 ¹⁹		
	10 Col 3 ²⁰	XX 7	3 Eccli 5 ¹³		
			4 » 3 ¹⁹		
VIII	1 Pr 13 ¹⁸	XXI 3	5 Pr 14 ³⁸		XXXV
	2 » 19 ²³	4a	6 » 16 ³²		
	3 » 19 ²⁴	4b	7 » 17 ²⁷		
	4 » 20 ¹⁰	5	8 » 24 ²⁹		
	5 » 28 ²⁴	9	9 » 16 ⁵		XXXVII
	6 Eccli 3 ¹¹	10	10 » 15 ¹		
			11 Is 66 ²		
X	1 Pr 15 ¹⁶	XXII 4	12 Mt 23 ¹³		
	2 » 15 ³⁹	α 5	13 Iac 4 ⁷		
	3 » 22 ¹	α 6			
	4 Eccli 10 ¹⁰	9	XIII 1 Pr 3 ²⁶		XXXVIII
	5 » 14 ³	γ 10	2 » 20 ³³		
	6 Eccle 5 ¹⁴ 6 ⁹⁻⁴	α 15	3 » 18 ¹⁶		
	7 Soph 1 ¹¹	20	4 » 24 ⁵		
	8 » 1 ¹⁷⁻¹⁸	22	5 Eccli 14 ²²		
	9 Abb 2 ⁹⁻¹⁰	21	6 » 20 ⁷		
	10 Eccli 21 ¹¹	XCVII 2	7 » 20 ¹⁸		
			8 » 27 ¹⁸		
XI	1 Pr 3 ²⁸	XXIII α 2	9 Eccle 7 ⁵		
	2 » 14 ²¹	α 4	10 Eccli 37 ²²		
	3 » 15 ²⁷ 17 ⁵	6	11 Job 28 ²⁸		
	4 » 14 ²¹	5			
	5 Mt 5 ⁴²	35	XV 1 Eccli 6 ¹⁸		XXXVIII
	6 » 6 ⁴	α 36	2 » 37 ⁸⁰⁻⁸¹		
	7 Lc 11 ⁴¹	37	3 » 32 ¹⁰⁻¹⁴		
	8 » 21 ¹⁻⁴	α 38			
	9 Pr 17 ³	XXVIII 10	XVI 1 » 23 ⁹⁻¹⁴		XLI
	10 Eccli 27 ⁶	14	2 Mt 5 ³³⁻³⁷		XLII
			3 Pr 6 ¹⁹		
XII	1 Pr 9 ⁸	XXXII 2	4 » 12 ¹⁹		
	2 » 9 ⁹	3	5 » 14 ²⁶		
	3 » 12 ¹	4	6 » 17 ²⁰		
	4 » 15 ¹³	5	7 » 19 ³		
	5 » 16 ¹⁷	8	8 » 21 ³⁸		
	6 » 19 ³²	9	9 » 25 ¹⁸		
	7 » 27 ³²	12	10 » 26 ³⁸		

géné	citations	m	abrégé	citations	m
11	Sap 1 ¹¹	XLIII 2	9	» 30 ⁸⁻¹²	8
12	Eccli 7 ¹⁴	4	10	» 37 ¹⁵	LXI 2
13	Pr 28 ⁶	7	11	» 9 ²¹	7
14	1 Jo 2 ²¹	10			
II 1	Pr 6 ²⁶⁻²⁸	XLV α 5	XXI 1	Deut 25 ¹³⁻¹⁶	LXIII 1
2	» 6 ³³⁻³³	α 6	2	Pr 11 ¹	2
3	» 15 ¹⁶	α 7	3	» 20 ¹⁷	α 3
4	» 29 ³	α 8	XXII 1	Eccl 5 ³⁻⁴	LXV 2
5	Eccli 9 ⁹	α 9	2	Eccli 21 ²²	LXVI 1
6	» 19 ²⁻²	α 11	3	Eccl 7 ⁴⁻⁵	3
7	Mt 5 ²⁸	α 16	4	Deut 22 ⁵	LXVIII
8	» 5 ³²	17	5	» 24 ¹⁶	LXVIII 1
9	Ex 28 ⁴²	XLVII 2	6	Eph 6 ⁴	LXX 2
III 1	Pr 10 ¹²	XLVIII 1	7	Os 10 ¹²⁻¹²	LXXI 1
2	1 Tim 2 ¹⁴⁻¹⁷	L 12	8	Pr 20 ⁹	LXXII 1
3	Ps 139 ¹²	LI 1	9	Eccli 38 ¹⁴⁻¹⁷	LXXII
4	Pr 10 ¹⁹	2	XXIII 1	Ex 10 ¹⁵	LXXIII 1
5	Eccli 20 ⁸	3	2	Pr 29 ²⁴	4
6	Pr 17 ²⁵	4	3	1 Cor 6 ¹⁰	5
7	» 18 ¹³	5	4	Pr 3 ⁵	LXXV 1
8	» 18 ²¹	6	5	» 3 ⁷⁻⁸	2
9	» 21 ²³	7	6	» 26 ¹²	3
10	» 29 ²⁰	10	7	Is 5 ²¹	4
11	Eccli 4 ²⁴	11	8	Rom 1 ²²	7
12	» 21 ²¹	16	9	1 Cor 1 ²⁰	8
13	» 21 ²¹	17	10	» 3 ¹⁸⁻²⁰	10
14	» 27 ¹⁸	18	11	Pr 25 ⁷	LXXVI 1
15	» 23 ¹⁷	24	12	Ex 16 ⁸	LXXVII 4
III 1	Pr 20 ¹	LII 2	13	1 Thess 4 ⁸	6
2	» 23 ²⁰⁻²¹	3	14	Rom 5 ¹⁹	LXXVIII 5
3	» 23 ²¹	4	XXIII 1	Pr 9 ¹²	LXXXIII 4
4	» 24 ⁷²⁻⁷²	5	2	» 9 ¹⁸	5
5	» 26 ⁹	6	3	» 12 ¹¹	β 6
6	Eccli 19 ²⁻²	7	4	» 24 ²⁰	7
7	» 26 ¹¹	8	5	Eccli 3 ²²⁻²⁵	8
8	» 31 ²²⁻²²	9	6	Sap 9 ¹⁶⁻¹⁷	11
9	» 31 ^{30-32 35-40}	10	XXV 1	Eccli 34 ^{20-21 35 2}	LXXXV 1
10	Eccl 7 ³	11	2	Mt 6 ¹⁶⁻¹⁸	3
11	Eph 5 ¹²	15	XXVI 1	Pr 6 ⁸⁻¹¹	LXXXVI 1
12	1 Cor 6 ¹⁰	14	2	» 20 ⁴	3
13	Pr 5 ⁸⁻⁴	LIII 1	3	» 21 ²⁵	4
14	» 5 ²⁰	2	4	» 22 ¹²	5
15	» 6 ²⁵⁻²⁶	3	5	» 26 ¹⁴	6
16	» 12 ⁴	6	6	» 26 ¹⁶	7
17	Eccli 9 ³⁻⁴	9	XXVII 1	Pr 16 ²⁷	LXXXVIII 2
18	» 9 ²	α 9	2	» 17 ⁷	3
19	» 9 ⁶⁻¹³	8	3	» 17 ¹⁶	4
IX 1	Pr 13 ²⁴	LX 1a	4	» 17 ²⁵	5
2	» 17 ²¹	1b	5	» 18 ²	6
3	» 23 ¹²⁻¹⁴	2	6	» 18 ⁷	7
4	» 29 ¹⁷	3	7	» 27 ⁸	10
5	» 20 ¹⁴⁻¹⁵	4	8	» 26 ¹¹	12
6	Eccli 7 ²⁵⁻²⁶	5	9	Eccli 16 ²²	14
7	» 30 ¹⁻²	6			
8	» 30 ³⁻⁴	7			

abrégé	citations	m	abrégé	citations	m
	10 » 21 ¹⁷⁻²¹	16	6 » 10 ²⁶		C
	11 » 21 ²²⁻²³	17	7 Sap 16 ¹⁴		
	12 » 21 ²⁹	18	8 » 11 ¹⁷		CI
	13 » 22 ⁷	22	9 Eccli 15 ¹⁴⁻¹⁸		CII
	14 » 22 ¹⁸	19	10 Pr 25 ²⁰		
	15 » 8 ²⁰	15	11 » 17 ²²		CVII
	16 Is 32 ⁶	29	12 Hier 17 ⁸		
			13 Ps 52 ⁶		
XXVIII	1 Pr 11 ²⁵	LXXXVIII 1	14 Eccli 7 ²⁵⁻²⁹		CVIII
	2 » 12 ¹⁶	2	15 1 Cor 9 ²⁷		CX
	3 » 12 ¹⁶	β note	16 Pr 15 ²⁵		CXVIII
	4 » 14 ¹⁷	3	17 » 17 ¹⁶		
	5 » 15 ¹	4	18 » 24 ²⁻⁴		
	6 » 15 ¹⁶	5	19 Eccli 11 ²¹		CXXXVI
	7 » 22 ²⁴⁻²⁵	6	20 Cant 2 ¹⁵		
	8 » 29 ¹¹	7	21 Ez 13 ³		
	9 » 29 ²²	8	22 Ioh 4 ²⁸		CXXXVIII
	10 Eccli 28 ¹¹	9	23 Mt 19 ⁹		CXXXVIII
	11 » 30 ²⁶	10	24 Lc 17 ²⁻⁴		XVII
	12 Eccl 7 ¹⁰	11	25 Mt 13 ³⁷⁻⁴⁰		CXXXVIII
	13 Col 3 ⁸	14	26 Pr 6 ¹⁶⁻¹⁹		= vulg
	14 Mt 5 ²²	16			
XXVIII	1 Eccli 5 ¹³	XCI 1	Qu. Sal. 1 Pr 14 ⁵⁰⁻⁵¹		
	2 Pr 17 ²	XCII 1	2 » 24 ⁵²		
	3 » 13 ¹⁸	2	3 » 24 ⁵³⁻⁵⁵		
	4 Eccli 33 ³¹⁻³³	6	» 24 ⁵⁶⁻⁵⁸		
	5 Pr 6 ²²	XCV 3	5 » 14 ⁵⁹⁻⁶⁰		

TESTIMONIA DIUINAE SCRIPTURAE

I DE UNO DEO.

1 *In propheta* Audi, israhel, dominus deus tuus deus unus est et diligis dominum deum tuum ex toto corde tuo et ex tota anima tua et ex tota uirtute tua. 2 *In euangelio* Nemo bonus nisi unus deus. 3 *Paulus ad Timotheum* Unus enim deus et unus mediator dei et hominum, homo christus iesus, qui dedit semet ipsum redemptionem pro nobis.

II DE DISTINCTIONE PERSONARUM PATRIS ET FILII ET SPIRITUS SANCTI.

1 *In epistola Johannis* Quoniam tres sunt qui testimonium dant in terra, spiritus, aqua et sanguis; et hi tres unum sunt in christo iesu; et tres sunt qui testimonium dicunt in caelo, pater, uerbum et spiritus; et hi tres unum sunt. 2 *In epistola II*

I 1 deus^a om MbV 3 mediator Ma¹ -tur Ma^{2b}

II patri M 1 aquae Ma

Quoniam multi fallaces prodierunt in hunc mundum, qui non confitentur dominum nostrum iesum christum in carne uenisse, hii sunt fallaces et antichristi.

III DE CONUERSATIONE ET CONTEMPTU SAECULI.

1 *In Salamone* Non tardes conuerti ad dominum et ne differas de die in diem; subito enim uenit ira illius et in tempore uindictae disperdet te. 2 *In euangelio Mathei*. Ideo dico uobis: omne peccatum et blasphemia remittetur hominibus; qui autem in spiritu blasphemauerit, non remittetur illi quicumque enim dixerit uerbum aduersus filium hominis remittetur illi; qui autem dixerit aduersus spiritum sanctum non remittetur illi, neque in hoc saeculo, neque in futurum. 3 *In prouerbiis* Multo melior est panis cum suauitate in pace, quam domus plena multorum bonorum et iniquis immolationibus cum rixa. 4 *Item ibi* Qui celat iniuriam quaerit amicitiam. qui odit celare disiungit amicos et domesticos. 5 *Item* Quasi a facie colubri fuge peccata. si accesseris ad illa, suscipient te sicut dentes leonis in deuorando. 6 *In Hieremia* Corrigit uias uestras et cogitationes uestras. nolite confidere uobis in falsis sermonibus, quia in totum non proderunt uobis. 7 *In euangelio Mathei*. Intrate per angustam portam, quia lata et spatiosa uia est quae ducit in perditionem, et multi sunt qui intrant per eam. quam angusta et arcta uia est quae ducit ad uitam, et pauci sunt qui inueniunt eam. 8 *Item illic* Sicut enim in diebus noe, sic erit et aduentus filii hominis. sicut erant in diebus illis ante diluuium manducantes et bibentes et nubentes et nuptum dantes, et non senserunt donec uenit diluuium, et tulit omnes, sic erit aduentus filii hominis.

III DE TIMORE DOMINI.

1 *In prouerbiis* Timor domini adiciet dies, anni autem impiorum peribunt. 2 *Item illic* Munitio iusti timor domini, contritio autem operantibus mala. 3 *Item illic* Beatus qui metuit omnia per timorem, nam qui duro est corde incidit in mala. 4 *Item* Timor domini expellit peccatum, nam qui sine timore est, non poterit iustificari. 5 *Item illic* Timor domini non dispicere iustum hominem pauperem et non iustificare uirum peccatorem diuitem. 6 *Item ibi* Si non timorem dei tenueris instanter, cito subuertetur domus tua. 7 *In*

III 1 in salamone Mb in salomone Ma³V om Ma¹ | disperdat M 2
hominis] -ne Ma futuro V -rum M 7 quae ducit ad V que educit
in M 8 erit et V erit M | erant V erat M | uenit V ueniret M

III 2 minutio V monitio M 4 iustificari V -re M 6 instanter
cito V statim cito cito M

proverbiis Timor domini odit malitiam et superbiam et uias malorum.

V QUOD DOMINUS NOUERIT OCCULTA CORDIS.

1 *In proverbiis* In omni loco oculi domini speculantur bonos atque malos. 2 *Item ibi* Mors et infernus manifesta sunt apud dominum ; quomodo non etiam corda hominum ? 3 *In actibus* Tu, domine, qui nosti corda omnium, ostende nobis quem elegeris ex his duobus.

VI IUSTE IUDICANDUM.

1 *In exodo* Non peruerteris iudicium pauperis in iudicio et iustum non occides. 2 *Item illic* Non accipient personam, nec accipient munera, munera enim excaecant oculos sapientium et subtrahunt sermonem iustum. 3 *In proverbiis* Perdet semet ipsum qui munera accipit, nam qui odit munerae acceptiones uiuet. 4 *Item illic* Qui dicit iustum impium esse maledictus erit populis et odibilis gentibus, nam qui arguunt meliora sperabunt. 5 *Item illic* Aperi os tuum uerbo dei et iudica omnibus integre. aperi os tuum et iudica iuste, discerne autem pauperem et infirmum. 6 *In leuitico* Maledictus qui declinauerit iudicium aduenae et orfano et uiduae. et dicit omnis populus : fiat fiat. 7 *In ecclesiastico* Senia et dona excaecant oculos iudicum et quasi mutus in ore multorum auertit correptionem. 8 *In Iob* Testimonium enim impii mors, et ignis comburet domus eorum qui munera accipiunt.

VII BENE FACIENDUM PAUPERI.

1 *In proverbiis* Qui contumeliam facit pauperibus, peccat ; qui autem miseretur pauperem, beatus est. Qui calumniam facit pauperi, iritat eum qui fecit illum. nam qui honorat eum, miseretur pauperi. 2 *Item ibi* Qui dat pauperibus non egebit ; qui autem auertit oculum suum, in magna inopia erit. 3 *In leuitico* Non consummabis messem agri tui permetere, et quae cadent ex messe tua non colleges, et uineam tuam non diracemabis, nec acinam uineae tuae colliges, pauperi et aduenae relinques ea, quia ego sum dominus deus uester. 4 *In proverbiis* Qui obdurat aures suas ut non audiat infirmum, et ipse inuocabit dominum,

V dominus M deus V | 1 atque M et V

VI 2 non accipient p. nec accipient M non accipietis p. nec accipietis V |
 excecant V excecavit M 3 munera acceptionis V 4 erit + in M 5
 uerbum M | dei M domini V 7 oculus M | auertit V -tet M

VII 1 contumelia M | calumnia M 2 egeuit M 3 consumabis M |
 uiduae M 4 inuocauit MV

et non erit qui exaudiat eum. 5 *In Iob* Non te auertat uoluptas animi tui praecibus infirmorum, cum in necessitate fuerint.

VIII NON AMBULANDUM IN DOLO.

1 *In ecclesiastico* Vae duplici corde et labiis scelestis et peccatori ingredienti duas uias. 2 *Item ibi* Cor ingrediens duas uias non habebit successum, et prauicordius in illis scandalizabitur. 3 *Item ibi* Qui in altum mittit lapidem, in ipsum cadet, et plaga dolosi diuidet uulnera, et qui fodit foueam in illam cadet, et qui statuit laqueum proximo suo periet in illo ; facienti nequissimum super ipsum deuoluetur, et non agnoscet unde ueniat illi. 4 *In Iob* Simulatores et callidi prouocant iram dei. 5 *In Hieremia* ferrum uulnerans lingua eorum, dolosa uerba oris eorum ; proximo suo loquuntur pacifica, et in semet ipsos habent inimicitiam ; in his ergo non uisitabo, dicit dominus, aut in populo tali non uindicabit anima mea ? 6 *In euangelio* Cauete a pseudo prophetis, qui ueniunt ad uos in uestitu ouium, intus autem sunt lupi rapaces, ex fructibus eorum cognoscetis eos. 7 *In prouerbiis* Si ceciderit inimicus tuus, noli gratulare, et in subplantatione eius noli extolli, ne forte uideat dominus, et non placeat ei et auertat iram suam ab eo. 8 *Item* Si esurit inimicus tuus, ciba illum ; si sitit, da illi potum ; hoc enim faciendo carbones ignis aceruas super caput eius, deus autem retribuet tibi. 9 *In euangelio* Accessit ad iesum petrus et ait illi : domine, si peccauerit in me frater meus, quotiens remittam illi ? usque septies ? et ait illi : non dico tibi usque septies, set usque septuagies septies. 10 *Item* Obedite parentibus per omnia, hoc enim placet deo.

VIII DE FILIO SUPERBO.

1 *In prouerbiis* Filio doloso nihil erit boni. 2 *Item* Qui non honorificat patrem suum et repellit matrem suam filius confundetur et obprobrium erit. 3 *Item illic* Filius qui omittit disciplinam patris, meditabitur eloquia malitiae. 4 *Item illic* Maledicentis patri aut matri extinguetur lumen, pupillae autem oculorum eius uidebunt tenebras. 5 *Item illic* Qui repellit patrem suum aut matrem suam, existimat se non peccare, hic particeps est uiro impio. 6 *Item illic* Benedictio patris firmat domos filiorum, maledictio autem matris eradicat fundamenta.

VIII 3 altum *scripsi* alium M alto V | diuidet V -dit M | proximum suum
M 5 loquuntur *scripsi* loquitur M loquens V | uindicauit M 6 a
pseudopr. V pseudopr. M | que M | cognoscitis M 7 gradulare M 8 tuus
V om M | carbonis M 10 om M

VIII 1 om M 2 suam V om M 3 emittit M 4 maledicentis
scripsi -tes M -ti V 6 eradicata M

X DE THESAURO.

1 *In prouerbiis* Melius est modica pars cum timore domini quam thesauri magni sine timore. 2 *Item* Melius est modica adquisitio cum iustitia quam multi fructus cum iniquitate. 3 *Item ibi* Melius est nomen bonum quam diuitiae multae, super aurum et argentum gratia bona est. 4 *Item ibi* Nihil est iniquius quam amare pecuniam; tales enim etiam animam suam uenundat, quoniam in uita sua proiecit intima sua. 3 *Item ibi* Uiro cupido tenaci non est bonum substantia, et homini liuido ut quid aurum? 6 *Item* Sicut exit de utero matris suae nudus, reuertitur sicut uenit, et nihil accipiet ex labore suo ut uadat in manu sua. dixi: melior est super hunc abortum, requies huic magis quam illi. 7 *In Sophonia* Disperierunt omnes qui exaltantur in argento et auro. 8 *Item illic* Effundam sanguinem eorum sicut limum, et carnes eorum sicut stercora bouum, et argentum et aurum non poterit liberare eos in die irae domini. 9 *In Habacuc* O qui acquirit auaritiam malam domui suae cogitasti confusionem domui tuae, peccauit anima tua. 10 *In ecclesiastico* Uia peccantium plena ab offensis, in fine illorum inferi et tenebrae et poenae.

XI DE ELEMOSYNIS.

1 *In prouerbiis* Ne dicas pauperi: uade et ueni, cras dabo, cum possis statim bene facere, non enim scis quid contingat sequenti die. 2 *Item illic* Qui miseretur pauperem beatus est. 3 *Item illic* Elemosina et fide mundantur peccata; qui autem miseretur misericordiam consequitur. 4 *Item illic* Qui honorat deum, miseretur pauperem. 5 *In euangelio* Omni petenti te tribue et ab eo qui multum uult accipere noli te auertere. 6 *Item ibi* Te autem faciente elemosinam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua, ut sit elemosina tua in absconso, et pater tuus qui uidet in absconso reddet tibi in palam. 7 *Item illic* Uerum tamen date elemosinam et ecce omnia munda erunt uobis. 8 *Item ibi* Intendens autem iesus, uidit eos qui mittebant munera sua in gazofilacio diuites. uidit autem et quandam uiduam pauperculam mittentem aera minuta duo. et dixit: uere dico uobis quia uidua haec paupercula plus omnibus misit. omnes enim hii ex habundantia miserunt in dona dei; haec autem ex eo quod deest illi omnem uictum quem habuit misit. 9 *In prouerbiis*

X' 3 ibi V tibi M 4 tales scripsi cf m taleest M talis V | suam om M |
 proieciat M 5 libido MV 6 dixi V dixit M | abortum V ab ortu M |
 illis M 8 bouum M 9 confusione M 10 poenae V penem M

XI 1 uene M 3 misericordia M 5 petenti + a M | multum sic MV |
 noli + a M 6 uidit MV | reddit M

Sicut probatur argentum in camino et aurum, ita electa corda apud deum. 10 *Item* Uas figuli probat fornax, et homines iustos temptatio tribulationis.

XII . DE CORREPTIONE ET DE SUPERBIA.

1 *In prouerbiis* Argue sapientem, et amauit te ; insipientem, et adiciet odisse te. 2 *Item* Da sapienti occansionem, et sapientior erit ; notum fac iusto, et adiciet percipere te. 3 *Item illic* Qui diligit disciplinam, diligit sensum ; nam qui odit arguentem se stultus est. 4 *Item illic* Non diligit indisciplinatus arguentem se, cum sapientibus autem non conloquitur. 5 *Item illic* Qui exceptit disciplinam in bonis erit ; nam qui custodit increpationes, sapiens fiet. 6 *Item* Pestifero castigato, insipiens astutior fiet ; si autem arguas uirum prudentem, intellegit sensum. 7 *Item* Si flagellaueris stultum in medio concilio contumeliam faciendo, non auferes stultitiam eius. 8 *In ecclesiastico* Qui odit correptionem, uestigium est peccatoris ; et qui timent dominum, conuertent ad cor suum. 9 *In prouerbiis* Sicut canis cum conuertitur ad uomitum suum, odibilis efficitur, sic stultus malitia sua conuersus in peccatis suis. 10 *In ecclesiastico* Initium superbiae hominis apostatare a deo, quoniam initium peccati omnis superbia. 11 *Item illic* In duobus timuit cor meum, et in tertio iracundia mihi aduenit : uir bellator deficiens per inopiam, et uir sensatus contemptus, et qui transgreditur iustitiam in peccatum, deus parat eum ad rompheam. 12 *In psalmis* Non habitabit in medio domus meae qui faciunt superbiam. 13 *Item* Dominus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. 14 *Item illic* Qui custodit os suum et linguam conseruat de angustiis animam suam ; nam qui proteruus est labiis, terrebit semet ipsum. 15 *Item illic* Domos superborum destruet dominus. 16 *Item illic* Inmundus apud dominum omnis qui exaltat cor suum. 17 *Item illic* Filius superbus malos oculos habet, palpebris suis extollitur. 18 *Item illic* Temerarius et superbus pestilentia uocatur. 19 *Item illic* Noli superbire ante conspectum regis, neque in locis potentium subsistas. melius est tibi dici : ascende, quam humiliari in conspectu potentis. 20 *In ecclesiastico* Odibilis coram deo et hominibus superbia. 21 *Item ibi* Et quid superbit terra et cinis ? 22 *Item illic* Qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea ; et qui communicat superbo induit superbiam. 23 *Item illic* Qui superbi sunt, contumelia conterentur

10 tribulationis scripsi tribulatio M et tribulationes V

XII 7 stultitia M 9 cum om MV 12 habitabit V -uit M | faciunt
M=S, facit V 14 lingua M | propter uos M 15 dominus om M 16
exaltet M 19 est V es M 23 conteruntur M

et humiliabuntur et cadent excelsi gladio. 24 *Item illic* Cessauit superbia et diuitiae impiorum. 25 *Item* Quia quod excelsum est in hominibus abhominatio est apud dominum.

XIII DE MANSUETUDINE, DE PATIENTIA ET DE HUMILITATE.

1 *In prouerbiis* Mansuetus uir cordis medicus est, in ea ossibus cor intelligens. 2 *Item illic* Melior mansuetus cum humilitate quam qui diuidit praedam cum contumeliosis. 3 *In ecclesiastico* Esto mansuetus ad audiendum uerbum, ut intellegas; et cum sapientia loquere responsum uerum. 4 *Item illic* Fili, in mansuetudine opera tua perface, et ab homine diligeris. 5 *In prouerbiis* In corde uiri boni inuenietur patientia, nam in corde insipientium non agnoscitur. 6 *Item illic* Melior est uir patiens quam fortis; nam qui retinet iram melior est quam qui ciuitatem capit. 7 *Item illic* Qui parcat uerbum proferre durum, prudens est; patiens autem uir sapiens est. 8 *Item illic* Patiens uir copiosus in sapientia, pusillanimis autem uehementer insipiens. 9 *Item* Omnis opera humilis manifesta apud deum, nam impii in die malorum peribunt. 10 *Item illic* Responsum humile auertit iram. 11 *Item in Isaia* Et ad quem respiciam, dicit dominus, nisi ad humilem et quietum et tremementem uerba mea? 12 *In euangelio* Quicumque autem humiliauerit se exaltabitur, et quicumque exaltauerit se humiliabitur. 13 *In epistola Jacobi* Humiliate uos ante conspectum domini et exaltabit uos.

XIII DE SAPIENTIA.

1 *In prouerbiis* Gloriam sapientes possidebunt, et insipientes diuidunt contumeliam. 2 *Item illic* Ornamentum adulescentibus sapientia, gloria autem seniorum cani. 3 *Item illic* Cor sapientium possidebit sensum. 4 *Item ibi* Melior sapiens quam fortis et uir prudentiam habens quam ager magnus. 5 *Item illic* Felix sapiens qui in sapientia sua ueritatem et iustitiam meditatatur, in sensu suo cogitauit circuminspectionem dei. 6 *Item illic* Homo sapiens tacebit usque in tempus, lasciuus autem et imprudens non seruabunt tempus. 7 *Item illic* Sapiens in uerbis se ipsum affabilem facit. 8 *Item illic* Homo pius in sapientia manet sicut sol, nam stultus sicut luna inmutatur. 9 *Item illic* Cor sapientium in domo luctus, et cor insipientium in domo luxoriae. 10 *Item illic* Uir

24 et diuitiae V ex diuitias M

XIII 2 quam om M 3 sponsum uerbum M 7 parcat M 9
diem M 10 humilem M 13 exaltauit M

XIII 1 contumelium M 2 gloriam M 5 in sapientia V insipientia
M | iustitia M 8 in sapientia V insipientia M

peritus multos erudiuit, et animae suae suavis est. 11 *In Iob* Quoniam sapientia est timere dominum, abstinere autem se a malis scientia.

XV DE CONUERSATIONE IUUENUM.

1 *In ecclesiaste* Fili, a iuuentute tua excipe doctrinam, et usque ad canos inuenies sapientiam. 2 *Item illic* Fili, in uita tua tempta animam tuam, et si fuerit nequa, non des ei potestatem. non enim omni animae omne genus placet. 3 *Item illic* Adulscens, loquere in tua causa uix, interrogatus. habeat caput responsum tuum. in multis esto inscius simul et quaerens. in medio magnatorum ne praesumas uerbum, et ubi sunt senes non multum loquaris, ante grandinem praecedat coruscatio, et ante hominem uerecundum praecedat gratia.

XVI NON IURANDUM, NON DICENDUM FALSUM ET NON MENTIENDUM.

1 *In leuitico* Iurationi non adsuescat os tuum, multi enim casus in illa, et nominibus non admiscearis, quoniam non eris immunis ab eis, sicut enim seruus adsidue a liuore minuitur, sic omnis iurans et nominans in toto peccato non purgabitur. uir multum iurans implebitur iniquitate et non discedit a domo illius plaga, et si uane iurauerit, non iustificabitur. 2 *In euangelio* Audistis quia dictum est antiquis : non periurabis, sed reddes domino iuramenta tua. ego autem dico uobis ne omnino iuretis, neque per caelum, quia sedis dei est, neque per terram, quia scabellum est pedum eius, neque per hierusolimam, quia ciuitas est magni regis, neque per caput tuum iuraueris, quia non potes ullum capillum album facere aut nigrum. sit autem sermo uester : est est, non non. quod autem amplius a malo est. 3 *In prouerbiis* Accessit falsa testis iniustus et inmittit iudicia in fratres. 4 *Item illic* Testis autem uelox linguam habet iniquam. 5 *Item illic* Eripiet de malis animam testis fidelis, incendit autem falsa dolosus. 6 *Item illic* Uir mutabilis lingua incadet in malis. 7 *Item illic* Testis falsus non erit impunitus ; qui autem accusat iniuste, non euadet. 8 *Item illic* Testis mendax peribit, uir autem obaudiens caute loquitur. 9 *Item illic* Claua et gladius et sagitta perniciose sunt ; sic et uir qui aduersus amicum suum falsum testimonium dicit. 10 *Item illic* Lingua mendax odit ueritatem,

10 multus M

XV 1 canus M 3 in multisque M | gratia M

XVI 1 multi V multum M | descendit M 2 potest M | autem¹ om M 3

accessit M arcessit V 4 habit M habebit V 5 Et eripiet M 6

incadet M=S

os autem incontinens facit seditiones. 11 *In sapientia* Os autem quod mentitur occidit animam. 12 *Item illic* Noli uelle mentiri omne mendacium, adsiduitas enim illius non est bona. 13 *Item illic* Melior est pauper ambulans in ueritate quam diues mendax. 14 *Item* Omne mendacium non est de ueritate.

XVII NON FORNICANDUM.

1 *In prouerbiis* Mulier autem uirorum pretiosas animas capit. alligauit quis in sinum ignem, uestimenta autem non conburet ? aut ambulauit super carbones ignis, pedes uero non conburet ? 2 *Item illic* Adulter autem propter inopiam sensum interitum animae suae acquirit, dolores et turpitudinem super obprobrium autem eius non delebitur. 3 *Item illic* Abhominatio est domino cogitatio iniqua, sanctorum autem sermones pudici sunt. 4 *Item illic* Uiri amantis sapientiam laetabitur pater ; qui autem pascit meretrices, perdit diuitias. 5 *In ecclesiastico* Non des fornicariis animam tuam in illo, ne perdas te et hereditatem tuam. 6 *Item illic* Unum et mulieres apostatare faciunt sapientes et arguent sensatos et qui se iungit fornicariis erit nequa, putredo et uermes hereditabunt illum. 7 *In euangelio* Omnis qui uiderit mulierem ad concupiscendum eam, iam moechatus est in corde suo. 8 *Item ibi* Omnis qui demiserit uxorem suam et aliam ducit, moechatur ; et qui dimissam a uiro duxerit, moechatur. 9 *In exodo* Et facies illis bracas lineas, ut tegant inuerecundiam corporis a lumbis usque ad genicula.

XVIII DE CONTINENTIA ORIS.

1 *In prouerbiis* Odium suscitatur contentio, omnes autem non contententes protegit amicitia. 2 *Paulus ad Timotheum* Profanas autem uocum nouitates deuota, multum enim proficient ad impietatem, et sermo eorum ut cancer serpit. 3 *In psalmo* Uir linguosus non dirigetur super terram. 4 *In prouerbiis* Ex multiloquio non effugies peccatum, parcens autem labiis sapiens erit. 5 *Item illic* Qui multis utitur uerbis, laedit animam suam. 6 *Item illic* Multum te faciens uideris sapiens esse. 7 *Item illic* Qui respondet uerbum prius quam audiat, stultitia est illi et obprobrium. 8 *Item illic* Mors et uita in manibus linguae ; qui autem continens est, edet

XVII 1 carbonis M 2 sensum MV (= sensuum = ὁρεων) | animeae suae M 4 amantes M | pascet M 5 fornicariis scripsi -rii M -ri V | in illo sic MV 7 uideret M 8 omni M | et qui dim. a u. d. moechatur om M 9 inuerecundia M uerecundiam V

XVIII 1 contentio V contemptio M | autem om M | tendentes prodigit amicitia M 2 prouanas M 3 dirigetur M 4 multiloquio M | effugis M 6 multum sic MV | et facies M 7 respondit uerbo M

fructus eius. 9 *Item illic* : Qui custodit os suum et linguam, conseruat de angustiis animam suam. 10 *Item illic* Si uideris uirum uelocem in uerbis, scito quia spem habet magis insipiens quam ille. 11 *Item illic* Noli citatus esse in lingua tua, et inutilis et remissus in operibus tuis. 12 *Item illic* Qui susurrio est in omnibus et non necessario, odietur. 13 *Item illic* Tacitus et sensatus honore honorabitur. 14 *Item illic* In medio sensorum serua uerbum temporis ; in medio autem tractantium adsiduius esto. 15 *Item illic* Indisciplinose non adsuescas os tuum, est enim illic uerbum peccati.

XVIII FUGIENDAM EBRIETATEM.

1 *In prouerbiis* : Proterua res est uinum et iniuriosum ebrietas, omnis autem stultus his commiscetur. 2 *Item* Noli esse uinolentus, neque extendas te ad emendandam carnem. omnis enim ebriosus et fornicarius mendicabit et uestietur conscissos pannos et omnis somniculosus. 3 *Item illic* Si enim in fialas et calices dederitis oculos uestros, nouissime ambulabitis nudiores pilo. 4 *Item illic* Potentes iracundi sunt, uinum non bibant, ne, cum biberint, obliuiscantur sapientiam et rectum non possint iudicare infirmibus. 5 *Item illic* Spinae nascuntur in manibus ebriosi. 6 *In ecclesiastico* Uinum et mulieres apostatare faciunt sapientes et arguunt sensatos, et qui se iungit fornicariis erit nequa. putredo et uermes hereditabunt illum. 7 *Item illic* Mulier ebriata et erronea magna ira et contumelia et turpitudine illius non contegitur. 8 *Item illic* Homini disciplinato uinum exiguum, et in dormiendo non laborabit ab illo et non sentiet dolorem uigiliae. 9 *Item illic* Diligentes uinum nolite prouocare. multos enim exterminauit uinum. sicut ignis probat ferrum durum, sic uinum corda superborum arguet. aequa uita hominibus uinum, non ebrietate. uinum in iucunditate creatum est, non in ebrietate ab initio. exultatio animae et cordis uinum modice potatum. uinum multum potatum irritationem et iram, et ruinas multas facit ebriositatis animositas. 10 *In ecclesiaste* Obtimum est ire in domum luctus quam ire in domum potationis. 11 *Paulus ad Ephesios* Nolite inebriari uino in quo est luxoria, sed implemini spiritu sancto. 12 *Item ad Corinthios*

9 lingua M 10 habit M 12 susurrio M susurro V | necessarii M 13
om M 14 serua uerbum V seruabetur M | es tu M

XVIII 1 proteruaris M+est V | iniuriosum M -sa V 2 noli est uino-
lentes M | emendandam sic MV | mendicauit M | conscissos V concisus M 3
ambulabitis M 5 spinascuntur M 6 et¹ om M | se om M 7 cont.
et V contumeliae M 8 in om M laborauit M 9 aequa V et qua
M | in² om M | ebriositatis V ebrietates M

Non ebriaci, non maledici regnum dei possidebunt. 13 *In prouerbiis* Noli intendere fallaciam mulieris. mel enim distillat a labiis mulieris meretricis, quae ad tempus inpinguat tuas fauces. nouissime tamen amarius felle inuenies, et acutiorem magis quam gladium ex utraque parte acutum. 14 *Item illic* Noli nimius esse alienae, neque coniungaris amplexibus eius quae non est tua. 15 *Item illic* Fili, non te uincat formae desiderium, neque capiaris oculis tuis, neque rapiaris palpebris tuis. pretium enim meretricis quantum est ? unius panis. 16 *Item illic* Sicut in ea uestimentum et uermis lignum, ita uirum perdet mulier maligna. 17 *Item* Ne respicias mulierem multiuolam, ne forte incedas in laqueos eius. cum saltrice ne adsiduus sis, nec audias illam, ne forte pereas in efficatione illius. 18 *Item illic* Non des mulieri potestatem animae tuae, ne ingrediatur in uirtute tua, et confundaris. 19 *Item* Non des fornicariis animam tuam in nullo, ne perdas te et hereditatem tuam. noli uageris in uitiiis ciuitatis, nec uageris in plateis eius. auerte faciem tuam a muliere composita, et non respicias speciem alienam. omnis mulier quaestuararia quasi stercus in uia conculcatur. speciem alienae mulieris multi mirati reprobati sunt. conloquium enim eius quasi ignis exardet. cum aliena muliere non adcumbas supra cubitum et non alterceris cum illa in uino, ne forte declinet cor tuum in illa, et sanguine tuo labaris in perditione.

XX PARUULOS EMENDANDOS INSTANTER.

1 *In prouerbiis* Qui parcit baculo odit filium suum ; qui diligit, diligenter erudit. 2 *Item illic* Non laetatur pater in filio non erudito. 3 *Item illic* Noli cessare paruulum emendare, quoniam si percusseris eum uirga, non morietur. tu quidem percuties eum uirga, animam autem eius liberabis a morte. 4 *Item illic* Erudi filium tuum, et exilarabit te, et dabit decorem animae tuae. 5 *Item illic* Iuuenis qui cum sancto est, directa est uia eius. auris audit, oculus uidet, opera domini utraque. 6 *In ecclesiastico* Fili tibi sunt ? erudi illos a pueritia illorum. filiae tibi sunt ? custodi corpus illarum et non hilarem faciem tuam ostendas ad illas. 7 *Item illic* Qui diligit filium suum, adsiduat illi flagella, ut laetetur in nouissimo suo et non palpet ostia proximorum.

12 non maledici om M | maius falle M | cautiorem M | acutus M 16 in
 ea S 71 audeas M 19 ciuitates nec uageris M [quaestuararia V quae
 est uaria M | conculcatus M | alterceris M | ne V nec M | laueris M

XX 1 parcet M | diligit om M 2 leitur M 3 percutis M | anima M |
 liberis M 5 iubenis quicumque M | oculos uidit M 6 illarem M 7
 palmet hostia M

qui docet filium suum, laudabitur in illo et in medio amicorum laudabitur in illo. 8 *Item illic* Qui docet filium suum, in zelum mittit inimicum, mortuus est pater, quasi non mortuus, similem enim relinquit post se. 9 *Item illic* Equus indomitus euadit durus, filius remissus euadit praeceps. curua ceruicem eius in iuuentute, et tunde latera eius dum infans est, ne forte crescat et induret et non obaudiat te et sit dolor animae tuae. 10 *In ecclesiastico* Cum sancto adsiduus esto, quencumque cognoueris conseruantem timorem dei. 11 *Item* Secundum uirtutem tuam caue tibi a proximo tuo, et cum sapientibus et sensatis tracta.

XXI IUSTAS MENSURAS ET PONDERA.

1 *In deuteronomio* Non erit in domo tua pondus grande aut pusillum, non erit in domo tua mensura grandis aut pusilla; pondus uerum et iustum sit tibi, ut multorum dierum sis super terram quam dominus deus dabit tibi in sortem, quia abominandus est domino omnis qui facit iniusta. 2 *In prouerbiis* Statera iniqua abominatio est coram domino, pondus autem aequum acceptum est ei. 3 *Item illic* Abominatio est domino duplex pondus, et statera dolosa non bonum ante eum.

XXII DE UOTO.

1 *In ecclesiaste* Statim ut uoueris uotum domino, non tardabis reddere illud, tu itaque quae uoueris redde. bonum est non uouere quam uouisse et non soluere. 2 *In ecclesiastico* Stultus in risu exaltat uocem suam, uir autem sapiens uix tacite ridebit. 3 *Item illic* Melius est indignatio quam risus, quia in uultu oblectabitur. cor sapientium in domo luctus, et cor insipientium in domo luxoriae. 4 *In deuteronomio* Non erunt res uiriles super mulierem, nec induetur uir uestem muliebrem, quia abominatio est domino qui fecerit haec. 5 *Item illic* Non morientur parentes pro filiis, et filii non morientur pro parentibus, sed unusquisque in suo peccato morietur. 6 *Paulus ad Ephesios* Et uos parentes, nolite ad iram prouocare filios uestros, sed nutrite illos in disciplina et correptione domini. 7 *In Osee propheta* Seminate uobis iustitiam et uindemiate fructum uitae, exquirite uobis lumen iustitiae, sustinete dominum donec ueniat uobis fructus iustitiae eius

8 non mortuum M	9 iuuentutem M	10 sanctis M
XXI 1 deus om M domino V dominus M iniusta om M	2 ab omni	
natio M ¹ dominum M aequum V quo M	3 domino V dum M	
XXII 1 est non uouere V om M	2 in risu V inruo M	3 cor pientium
M cor *om M	4 res V tres M uestem mulierem M	5 morientur ¹]
-ietur M	6 correptone M	7 iustitiae < > eius cf m

uendemiastis. 8 *In prouerbiis* Quis gloriabitur mundum se habere cor ? aut quis audebit dicere purum se esse a peccatis ? 9 *Item* Fili, in mortuo produc lacrimas et quasi dura passus incipies plorare et secundum iudicium contege corpus eius et non despicias sepulturam illius. propter delaturam amare fles luctum illius unius diei et consolare propter tristitiam.

XXIII NON FRAUDANDUM ET NON GLORIANDUM.

1 *In exodo* Non facietis furtum et non mentiemini. 2 *In prouerbiis* Qui partitur cum fure, odit animam suam. 3 *Paulus ad Corinthios* Non fures, non auari, non ebriosi, non maledici, non rapaces regnum dei possidebunt. 4 *In prouerbiis* Esto confidens in toto corde tuo in domino, in tua autem sapientia noli extolli. 5 *Item illic* Noli esse sapiens apud te, time dominum et declina a malo, tunc sanitas erit corpori tuo et diligentia ossibus tuis. 6 *Item ibi* Uidi uirum aestimantem se sibi sapientem esse, spem autem habuit magis insipiens quam ille. 7 *In Isaia* Uae his qui prudentes sunt apud se et in conspectu suo sapientes. 8 *Paulus ad Romanos* Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt. 9 *Ad Corinthios* Ubi sapiens ? ubi scribe ? ubi conquisitor huius saeculi ? nonne stultam fecit deus sapientiam huius mundi ? 10 *Item illic* Nemo se fallat. si quis uidetur sapiens esse in hoc mundo, stultus fiat ut sit sapiens. nam sapientia huius mundi stultitia est apud deum. scriptum est enim : comprehendam sapientes in astutia eorum. et iterum : dominus nouit cogitationes sapientium quoniam uanae sunt. 11 *In ecclesiastico* Melius est dici tibi : ascende ad me, quam humiliari in conspectu potentis. 12 *In exodo* Non enim ad nos est murmuratio uestra, sed aduersus deum. 13 *Paulus ad Thessalonicenses* Qui spernit hominem, non hominem spernit, sed deum. 14 *Ad Romanos* Sicut enim per inoboedientiam unius hominis peccatores constituti sunt multi, ita et per unius oboedientiam iusti constituuntur multi.

XXIII ALTIORE NON SCRUTARI NEQUE AUDIRI HERETICOS.

1 *In prouerbiis* Qui fidet in falsis, hic uentos pascit, ipse autem sequitur aues uolantes. derelinquit enim uiam uineae suae et orbitas culturae agri sui errauit, perambulat autem per aridam

8 Qui M 9 prorare M | delaturam V dilecta M | fles V flex M

XXIII 1 facies M | mentimini M 2 partitur *scripsi* patiaetur M petitur V | furem M 3 maledice M 4 corfidens M | sapientiam n. extoli M 5 domino M | corpore M 6 esse sapientem M 7 conspecto M 9 conquisitur M | stulta M 10 se V om M | mundum M | sapientia V -iam M | astutia V stultitia M | potentis V sapientes M 14 ita V it M

XXIII Altioram M | neque V ne M 1 uentus M

et desertam et terram constitutam in siccitatibus. congregat autem manibus suis sterelitem. 2 *Item illic* Recede ergo ab aqua aliena, et a fonte alieno noli bibere, ut multo uiuas tempore et adiciantur tibi anni uitae. 3 *Item illic* Qui sectatur uana, eget sensibus. 4 *Item* Noli adicere ad mandata eius ne arguaris et mendax sis. 5 *In ecclesiastico* Altiora te ne quaesieris et fortiora ne perscrutaueris ; sed quae praecipit tibi dominus, illa cogita semper et in pluribus eius non eris curiosus. multos enim seducit suspicio eorum, et in uanitate detinebit sensum illorum. 6 *In libro sapientiae* Difficile aestimamus quae in terra sunt, et quae in prospecto sunt inuenimus cum labore ; quae autem in caelis sunt, quis inuestigauit ? sensum autem tuum quis scit, nisi tu dederis sapientiam ?

XXV DE IEIUNIO.

1 *In ecclesiastico* Qui baptizatur a mortuo, quid proficit lauatio eius ? sic et homo qui ieiunat in peccatis suis et iterum eadem facit, quid profecit humiliando se ? orationem eius quis exaudiet ? sacrificium salutare adtendere mandatis et discedere ab omni iniquitate. 2 *In euangelio* Cum autem ieiunatis, nolite esse sicut hypocritae tristes. exterminant enim faciem suam ut pareant hominibus ieiunantes. amen dico uobis, perciperunt mercedem suam. uos autem cum ieiunatis, unguite caput uestrum, et faciem uestram lauate ut non uideamini hominibus ieiunantes, sed patri uestro qui est in caelis, et pater uester qui uidet occulta, reddet uobis.

XXVI HOMINEM EXEMPLO FORMICAE UEL APIS SINE PIGRITIA LABORARE.

1 *In prouerbiis* Uade ad formicam, o piger, et aemulare uidens uias eius et esto illa sapientior. illa enim cum agrum non possideat, neque compellentem se habeat, neque sub domino sit, quomodo parat aestate alimenta, copiosam autem facit in messe repositionem ! uel uade ad apem et disce quam laboriosa est, operationem autem quam sanctam mercatur. cuius labores reges et mediocres ad sanitatem offerunt. grata est autem in omnibus et gloriosa, et, cum sit uiribus infirma, sapientiam praedicans producta est.

1 constituam M | congregat V congre M 4 ad V a M 5 scrutaueris M | praecepit M 6 difficili M

XXV 1 baptizauit M | profecit V prode fecit M 2 ieiuna sis M | unge caput tuum V unguite capita uestra M

XXVI 1 cum agro M | parat V parent M | repositionem V repromissionem M | regis M

usque quo, piger, iacebis ? quando autem de somno surges ? modicum quidem dormis, modicum autem sedes, modicum uero dormitas, modicum autem manibus amplecteris pectus. deinde adueniet tibi, sicut malus uiator, paupertas ; inopia autem sicut bonus cursor. si autem inpiger fueris, ueniet tibi sicut fons messis tua, inopia autem sicut bonus cursor refugiet te. 2 *Item illic* Increpatus piger non erubescit, similiter autem qui mutuatur triticum in messe. 3 *Item ibi* Desideria pigrum occidunt, non enim destinant manus eius facere aliquid. 4 *Item* Occasiones quaerit piger et dicit : leo in uis est, in plateis autem homicidae. 5 *Item ibi* Sicut ostium in cardine uertitur, ita piger in lecto suo. 6 *Item ibi* Sapientior piger sibi uidetur quam qui in multitudine feret nuntium.

XXVII DE STULTO.

1 *In prouerbiis* Uir stultus mala sibi fabricat, in suis autem labiis thesaurizat ignem. 2 *Item* Non conueniunt stulto labia fidelia, neque iustis labia mendacia. 3 *Item illic* Ut quid habundant diuitiae stulto ? possidere autem sapientiam insensatus non poterit. 4 *Item* Ira est patri filius insipiens et dolor matris eius. 5 *Item ibi* Non desiderat sapientiam cui deest sensus, magis enim dicitur imprudentia. 6 *Item ibi* Os hominis stulti contritio est ei, labia autem eius laqueus animae eius. 7 *Item illic* Grauis est lapis et uix portabilis arena, ira autem stulti grauius est ambobus. 8 *Item illic* Sicut canis, qui conuertitur ad uomitum suum, odibilis efficitur, sic stultus malitia sua conuersus in peccatis suis. 9 *Item illic* Qui minoratur corde, cogitat inania, et uir imprudens et errans cogitat stulta. 10 *Item* Cor fatui quasi uas confractum, et omnem scientiam non tenebit. domus clausa fatuo sapientia et scientia sensati enarrabilia uerba. 11 *Item* Conpedes in pedibus stultorum doctrina et quasi uincula manus dextrae. fatuus in risu exultat uocem suam, et uir sapiens uix tacite ridebit. 12 *Item illic* In ore fatuorum cor illorum, et in corde sapientium os illorum. 13 *Item* Qui docet fatuum sapientiam quasi qui conglutinat testam. 14 *Item illic* Arenam et salem et massam ferri facilius est portare quam hominem imprudentem et fatuum

1 surgens M | sedis M | ueniet] uenient M | messis] men mensis M 2 mutuatur *scripsi* utatur M mutant V | mense M

XXVII 3 sapientiam *scripsi* -tia MV | insensatus *scripsi* -tur M -tis V | poteret M 5 desiderat V deserat M [imprudentiam M 6 contritio est ea M 7 partabilis M | grauius V grauis M 9 inania V in anima M 10 enarrabilia V errabilia M 11 doctrinam M 13 qui] quis M om V

impium. 15 *Item illis* Cum fatuis nec consilium habeas, non enim poterunt continere. 16 *Item in Isaia propheta* Stultus enim stulta loquitur, et cor eius uana intellegit.

XXVIII IRACUNDIAM DEPONENDAM.

1 *In prouerbiis* Anima benedicta omnis simplex, uir autem animosus uel iracundus non honeste agit. 2 *Item illic* Stultus ipse eadem die pronuntiat iram suam, occultat autem suam contumeliam astutus. 3 *Item illic* Sunt qui dicendo uulnerant ut gladii. 4 *Item* Iracundus agit sine consilio, uir autem prudens multa sustinet. 5 *Item* Ira perdet etiam sapientes, responsum autem humile auertit iram. 6 *Item* Uir iracundus parat lites, patiens autem etiam futuras mitigat. 7 *Item* Noli esse amicus uiro animoso, cum amico autem iracundo noli conmorari, ne forte discas uias eius et sumas laqueum animae tuae. 8 *Item* Totam iram suam profert stultus, sapiens autem dispensat eam per partes. 9 *Item* Uir animosus fodit contentionem, uir autem iracundus exobruit peccata. 10 *In ecclesiastico* Homo iracundus exobruit litem et uir peccator turbauit amicos et in medio pacem habentium mittit delaturam. 11 *Item illic* Zelus et iracundia minuit dies, et ante tempus senectam adducit cogitatus. 12 *Item* Noli festinare in spiritu tuo irasci, quia ira in sinu stultorum requiescit. 13 *Paulus ad Ephesios* Nunc deponite uos omnia, iram, indignationem, malitiam, blasphemiam, multiloquium. 14 *In euangelio* Omnis qui irascitur fratri suo sine causa, reus erit iudicio. quicumque autem dixerit fratri suo racha, reus erit concilio. quicumque uero dixerit fatuae, reus erit gehennae ignis.

XXVIII HIC MISTI SUNT.

1 *In ecclesiastico* Esto mansuetus ad audiendum uerbum ut intellegas, et cum sapientia loquere responsum. 2 *In prouerbiis* Seruus prudens obtinebit dominorum imprudentiam, et inter fratres diuidet partem. 3 *Item illic* Filio doloso nihil erit boni, seruo autem sapienti prosperus erit actus. 4 *In ecclesiastico* Si est tibi seruus fidelis, sit tibi quasi anima tua; et quasi fratrem sic illum tracta, quia in sanguine animae tuae comparasti illum. si laesis illum iniuste et extollens se discesserit, quem quaeris? et qua uia quaeris illum? 5 *In prouerbiis* Lucerna est mandatum

XXVIII 1 simplex M | honesta M 4 sine V sicut M 5 humilem M
6 futuras V -ra M 7 discar M 8 partes V artes M 9
contemptionem M 10 delaturam V et dilaturam M 11 iracundiam
M=S | senectam V senatam M 13 ira M 14 concilio+Item M

XXVIII 3 autem V aut M | prosperus *scripsi* prosperos M prosper V 4
sanguine+ tuo M | discesserit V disserit M

legis. 6 *Item* Sicut uua acerua dentibus nociua est, et fumus oculis, sic iniquitas eis qui utuntur eam. 7 *Item ibi* Homo autem se occidit per malitiam suam. 8 *Item illic* Per quae peccat quis, per haec et torquetur. 9 *Item illic* Deus constituit hominem et reliquid illum in arbitrio suo. adiecit mandata et praecepta, si uolens mandata seruare et fidem placitam facere. adposuit aquam et ignem. ad quod uis exporrige manum tuam. ante hominem uita et mors, bonum et malum; quod placuerit dabitur illi. 10 *Item illic* Sicut in ea uestimento et uermis ligno, ita tristitia nocet cor. 11 *Item* Cor laetum bonam ualitudinem facit, uiri autem tristis arescunt ossa. 12 *In Hieremia* Maledictus homo qui spem habet in homine et confirmauerit carnem brachii sui et a domino recesserit cor eius. 13 *Item illic* Qui confidunt in homine maledicti sunt, quoniam deus nihil fecit illum. 14 *In ecclesiastico* Non desis plorantibus in conrogatione et cum lugentibus ambula; non pigriteris uisitare infirmum, ex his enim in dilectione firmaberis. 15 *Paulus* Liuidum facio corpus meum et seruituti subicio, ne cum aliis praedicauerim, ipse reprobus efficiar. 16 *In prouerbiis* Domus superborum distruet dominus. 17 *Item illic* Qui altam facit domum suam, quaerit ruinam. 18 *Item illic* Cum sapientia aedificabitur domus, et cum intellectu erigitur; cum sensu implentur horrea plena omnibus bonis et pretiosis. 19 *Item illic* Non enim omnem hominem inducas in domum tuam, multae enim insidiae sunt dolosi. 20 *In canticis* Capete uobis uulpis pusillas exterminantes uineas. 21 *Item* Uae his qui prophetant de corde suo et omnino non uident, sicut uulpes in deserto. 22 *In euangelio* Alii laborauerunt, et uos in labores eorum introistis. 23 *Item illic* Quicumque dimiserit uxorem suam, excepta causa adulterii, et aliam ducit, adulterium facit. 24 *Item illic* Si peccauerit frater tuus in te, corripe illum, et si paenitentiam egerit, dimitte illi. et si septies in die peccauerit in te, et septies in die conuersus fuerit ad te, dicens: paenitet me, dimitte illi. 25 *Item illic* Qui seminat bonum semen filius est hominis. ager autem hic mundus. bonum uero semen hi sunt filii regni. nam zizania filii sunt iniqui. inimicus qui seminauit ea diabolus est. messis autem consummatio saeculi est. messores autem angeli

6 qui V om M	8 et V om M	9 aqua M exporrige <i>scripsi</i> ex-
porge M extende V ante V ad te M		11 uiri ... tristi M uiro ... tristi
V	14 formaueris M	15 Libidum M
M	19 multi M dolose M	18 intellectum M inpletur
uulpis M=S a uulpibus V	21 uulpis M	20 Capete <i>scripsi cum</i> S caute MV
M	22 introites M	23 alia
24 penitentia M pecc. in te et septies in die om M		25 bonum V
unum M semen + et M zyzaniam M ea V om M messis — sunt om M		

sunt. sicut ergo colliguntur zizania et igne conburuntur, sic erit in consummatione saeculi.

.....

QUAESTIONES SALAMONIS.

1 Sanguisugae tres filiae fuerunt dilectione dilectae, et tres hae non satiabant illam, et quarta non sufficit dicere : satis est. inferi et amor mulieris, tartarus et terra insatiabilis, et aqua et ignis non dicunt : sufficit. 2 *Item* Oculum inridentem patrem et non honorantem senectutem matris, effodiant eum corui de rupibus, et deuorent eum pulli aquilarum. 3 *Item* Trea sunt impossibilia mihi et quartum non cognosco : uestigia aquilae uolantis, et uias serpentis in petra, et iter nauis pelagizantis, et uias hominis in iuuentute. talis est uia mulieris adulterae quae, cum egerit, abluta, nihil dicit se fecisse turpe. 4 *Item* Per tres res mouetur terra, quartum autem ferre non potest : si seruius rex fiat, et si stultus saturetur escis, et si ancilla excluserit suam dominam, et odibilis mulier si consecuta fuerit uirum bonum. 5 *Item* Quattuor autem minima sunt in terra, haec autem sunt sapientiora sapientibus : formicae quibus/

QU. SALAM. 1 dilectae] lecta M | haec M | quartum M | dicere] di M 2
honorantem] hoc IIII norantem M | deforent M¹ 3 aquila M | serpentes M |
quae cum] quecumqui 4 ferri M | odibiles M | quibus *desinit* M *mutibus*

LA COMPOSITION DE LA PETITE CHRONIQUE DE MARSEILLE JUSQU'AU DÉBUT DU XIII^e SIÈCLE.

(*Regin. Lat. 123.*)

Le *Reginensis Lat. 123*¹, daté de l'année 1056², pour sa partie principale³, et transcrit, croit-on communément, au monastère de Ripoll en Catalogne, près Vich⁴, renferme une vaste com-

1. Manuscrit de grand format (362 × 280), à pleine page (34 lignes le plus souvent, parfois 35), formé de 223 feuillets. Le premier cahier fait défaut, ceux qui restent sont dénombrés de II à XXX; il en manque un pour le moins à la fin.

2. Cette date est fournie, d'une manière sûre, par une inscription de première main en marge des cycles « *decennouales* »; à savoir en regard de l'année *MLVI* (f. 118): *EODEM ANNO FACTUS EST LIBER ISTE*. Les auteurs indiquant parfois l'année 1055 et s'étant même rabroués à ce sujet, je précise le cas. Cette note s'étend sur trois lignes; la première ligne correspond bien à la mention de l'année *LMV*; mais, pour tirer le lecteur d'embarras, le copiste a pris soin de tracer au terme de la ligne commandée par le nombre *MLVII*, un signe de renvoi en forme de main. Il n'y a guère de doute que ce signe n'ait été marqué par le principal copiste. Il est disposé un peu au-dessus du terme de la ligne qui correspond à l'appel de l'année 1056; mais ce fait ne crée pas non plus le moindre doute. D'une part la base du signe, à gauche, c'est-à-dire la partie inférieure de la manche, repose sur le sommet du nombre *XVII*, dernier élément de la ligne relative à 1056; d'autre part la pointe du doigt, à droite, vise, comme il convenait, le sommet de la première lettre de l'inscription.

3. Un second copiste, fort peu de temps, semble-t-il, après le premier, — le style est tout à fait le même, — a transcrit les pages 118^v-125^v (dernier chapitre répété du second livre, et cycles « *decennouales* » de 1064 à 1595), très vraisemblablement en relation avec les travaux chronologiques du moine Oliva, desquels un témoignage direct nous est resté, à la date même de 1065 (cf. VILLANUEVA, *Viage literario*, VIII, 1821, p. 220 sq). Ces deux lettres d'Oliva, sur le cycle pascal, qui font suite (f. 126-126^v), ont été copiées par un lecteur de la seconde moitié du XII^e siècle (vers 1170), dont il sera question plus loin. Le tableau de f. 151 et sa légende se réfèrent à l'an 1140. La note de f. 48^v, concernant l'évêque de Sens, Jérémie, ne peut être que d'une main contemporaine, ainsi que l'a fait remarquer A. VIDIER (voir plus loin); quelques autres notes marginales sont de même nature. Celles que J. PIJOAN a publiées en 1912, mentionnant successivement (f. 64^v-65^v) Cassien (*doctor eximius et in religione monachorum precipuus*), s. Martin, s. Jérôme (*doctor magnus et precipuus*), s. Augustin (*omnium ecclesiarum doctor eximius*) paraissent remonter à la fin du XI^e siècle au plus tôt et pourraient être un peu plus récentes; D. ALBAREDA les a rééditées au commencement de la chronique. Au sujet des notes qui accompagnent les cycles, voir plus loin.

4. ALBANÈS, le premier, a conclu en ce sens, et fourni de bonnes raisons, que la plupart des érudits ont admises, notamment R. BEER, le mieux qualifié

pilation chronologique et cosmographique, en quatre livres¹, ornée de tableaux et de peintures². Quoiqu'il ait attiré déjà beaucoup l'attention, pour ce qu'il nous apprend des théories scientifiques du moyen âge³, et, aussi, à cause de sa riche illustration⁴, ce curieux ouvrage n'a pas encore livré tout son secret.

pour parler des manuscrits de Ripoll (*Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, t. CLVIII, Abhandlung II, 1908, p. 16-22). Les objections de principe soulevées par D. ALBAREDA sont, à mon avis, exagérées, et ne sauraient prévaloir finalement contre l'ensemble des faits. En résumé je tiendrais pour plus probable, jusqu'à preuve du contraire, que la copie a été faite à Santa Maria de Ripoll par une main catalane, en 1056, et décorée par des artistes catalans, puis, que les moines de Marseille, survenus à la fin de l'année 1070, et chargés de restaurer le monastère, se sont appropriés le volume, pour y consigner leurs propres souvenirs, si bien qu'ils ont pu le rapporter à Saint-Victor en 1172, quand Ripoll recouvra son indépendance. Au total, les vues du chanoine ALBANÈS semblent s'ajuster mieux à la perspective historique et littéraire.

1. I. *De sole*; II. *De luna*; III. *De natura rerum*; IV. *De astronomia*. — FRITZ SAXL a relevé les *capitula* des trois derniers livres (ceux du premier sont perdus), ainsi que les premiers et les derniers mots de tous les chapitres du quatrième livre, son enquête étant limitée aux choses de l'astronomie : *Verzeichniss astrologischer und mythologischer illustrierter Handschriften des lateinischer Mittelalters in römischen Bibliotheken*, Heidelberg, 1915, p. 45-59. Cette notice est, jusqu'à présent, la plus complète.

2. Une quarantaine de tableaux ou figures, intéressant le comput ou l'astrologie, pour la plupart (f. 17^v-36, 78-92^v, 129-146, 157-169^v, 193^v-218^v) ; une cinquantaine de peintures proprement dites, représentant les constellations, en deux séries bien distinctes (f. 164-184^v, 185-205) ; en outre, la très importante mappemonde de f. 143^v-144, en laquelle A. VIDIER paraît avoir raison de reconnaître une copie de la mappemonde exécutée pour Théodulpe (voir son poème intitulé : *Alia pictura in qua erat imago terrae in modum orbis comprehensa*, dans l'édition d'E. DUEMMER, *Paetae Latini aevi Karolini*, I, 1881, p. 547, n° XLVII) ; on retrouve en effet, sur la carte de Ripoll, la fin de ce poème, en deux morceaux : v. 41-48, v. 49-54, en outre un dernier distique qui paraît bien être authentique : *Extremaeque duae gelidae sunt ordine zone Torrida per medium temperat una duas*. — J. PIJOAN a donné une liste des miniatures qui correspondent aux constellations ; mais on y trouve quelques oublis et des références inexactes (ajouter : le cancre, peint en vert, rouge et bleu comme les autres images de la première série, f. 178, et, dans la seconde série, azurée, le chien et la comète f. 200^v, le lièvre f. 201, la baleine f. 201^v, le serpent f. 204^v ; — corriger les références de : Bootès, Auriga, Virgo, Persée, le navire, le poisson, l'hydre, qui se présentent tous au verso).

3. Outre F. SAXL (voir ci-dessus) et VIDIER (ci-après), cf. C. H. HASKINS, *Studies in the history of mediaeval science*, 1927, p. 8 et 83 ; J. MILLAS VALLICROSA, *Assaig d'història de les idees físiques i matemàtiques a la Catalunya medieval* (Estudis universitaris Catalans), I, 1931, p. 233-237. — Noter que TH. MOMSEN, beaucoup plus tôt, avait déjà employé le *Reginensis* pour rééditer les grandes et les petites chroniques de Bède (cf. *Mon. Germaniae H., Chronica minora*, III, 1898, p. 247-327).

4. Cf. J. PIJOAN, *Miniaturas españolas en manuscritos de la Bibliotheca Vaticana* (Escuela española de arqueología e historia en Roma, I), 1912, p. 1-10 ; W. NEUSS, *Die katalanische Bibelillustration um die Wende des ersten Jahrtausends und die altspanische Buchmalerei*, 1922, p. 26, n. 58, et p. 125 ; DOM ANSELM M. ALBAREDA, *Els manuscrits de la Bibliotheca Vaticana Reg. Lat. 123, Vat. lat. 5730 i el scriptorium de Santa Maria de Ripoll* (Catalonia monastica, I),

Des remarques suggestives d'A. Vidier¹, tendent à montrer que le copiste avait sous les yeux un modèle d'origine « orléano-sénonaise », établi vers le commencement du IX^e siècle, — sinon, à sa disposition, diverses sources, dérivées de Sainte-Colombe de Sens et de Fleury-sur-Loire. Avant qu'on puisse souscrire pleinement à cette proposition², une analyse détaillée du recueil serait nécessaire. Je me borne à indiquer cette tâche délicate, qui ne manquerait pas, pourtant, d'agrément ; car, pour mon compte, j'ai dû renoncer, faute de place surtout, à décrire méthodiquement, du point de vue littéraire, les trois centaines de chapitres qui composent encore le répertoire³. C'est une étude complète dont nous souhaitons l'entreprise, voire une édition du texte qui permit de distinguer les emprunts⁴. Après quoi, il sera loisible de décider si le nom du moine Oliva, computiste notoire dont l'activité s'exerça à Ripoll dans le temps même que notre manuscrit y fut composé, mérite vraiment d'être associé avec cette encyclopédie scientifique⁵.

Il importe, en attendant, de faire quelques observations au sujet des notes historiques que des mains postérieures ont introduites en marge des deux séries de cycles, disposées en colonnes de l'année 532 à l'année 1595. Ces annales ont été souvent citées autrefois, en particulier par les auteurs du *Gallia Christiana*, sous le nom de petite chronique de Marseille, ou suivant un titre analogue. Nous pouvons retenir cette référence commode et, somme toute, exacte.

1927, p. 47 sq. ; J. DOMINGUEZ BORDONA, *La miniatura española*, I, 1930, p. 44 sq. — Les meilleures reproductions sont celles de F. SAXL, *op. laud.*, n^{ca} 7, 10-14, 16 dans la série des planches (à savoir f. 171, 174, 177, 188^v, 192^v, 202) ; PIJOAN fournit, en outre, celles des f. 164 et 167. A. VIDIER donne une très belle reproduction de la mappemonde (f. 143^v-144).

1. *Bulletin de géographie historique et descriptive* (Comité des travaux historiques et scientifiques), 1911, p. 285-313 : *La mappemonde de Théodulphe et la mappemonde de Ripoll*.

2. R. BEER, informé en 1907 de la découverte faite par Vidier, semble en admettre l'essentiel (*op. laud.*, p. 16, n. 1). Lui-même avait déjà signalé des relations littéraires entre Ripoll et Fleury (cf. *Sitzungsberichte*, t. CLV, 1908, Abh. III, p. 75, 91 sq.).

3. Une quinzaine de chapitres ont disparu avec le premier cahier. Il est impossible d'indiquer un compte exact de l'ensemble, un correcteur ayant modifié les chiffres, vers le XIV^e siècle.

4. Isidore et Bède, autant qu'un peut voir, ont fourni au compilateur le plus grand nombre de morceaux ; des références sont faites aussi aux auteurs suivants : *Ambrosius, Anatolius, Augustinus, Dionisius, Fulgentius, Hieronymus, Hyginus, Macrobius, Plinius, Proterius, Victorinus*.

5. Cette hypothèse a été émise par ALBANÈS, *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, VI, 1886, p. 297 et 405 ; R. BEER la tient pour valable (Abh. III, p. 17 et 21).

La découverte du document est due à Peiresc, le célèbre antiquaire aixois († 1637), qui en prit copie vers le début du XVII^e siècle¹; l'on retrouve, en effet, des annotations, caractéristiques, de sa main sur mainte page de l'original², à tel point qu'il y a lieu de se demander si le manuscrit n'était point passé de la bibliothèque de Saint-Victor en la sienne. Quoiqu'il en soit, c'est le jésuite Labbe qui, en 1657, vulgarisa le texte, plus ou moins fidèlement, d'après l'apographe même de Peiresc³. D'autres éditions secondaires et sans plus de valeur ont paru depuis lors, qu'Albanès a recensées⁴. La première qui nous ait rendu, pour l'ensemble, la vraie rédaction, mais non sans de nombreuses fautes qu'il a plu aux éditeurs suivants de relever⁵, avait été préparée par Hermann Pabst, pour les *Monumenta Germaniae historica*⁶. Elle se présente, dans ce contexte, en deux parties distinctes, dont Albanès a eu beau jeu de relever l'arbitraire : 1^o *Annales Barcionenses* (de 538 à 1137); 2^o *Annales Sancti Victoris Massilienses* (de 1021 à 1542). Le travail décisif et qu'on attendait a été fourni en 1886 par J. H. Albanès en trois articles des *Mélanges de l'École française de Rome*, qui joignent à un texte établi sur nouveaux frais un abondant commentaire, où la plupart des questions qui pouvaient être posées à propos du *Reginensis 123* le sont d'une manière intéressante, si l'on veut même, provocante⁷. Récemment, Dom Anselm M. Albareda a cru devoir republier un monument qu'il renonçait, cependant, à revendiquer pour la Catalogne, puisqu'il préfère laisser le manuscrit tout entier au compte des moines de

1. La copie de Peiresc n'a pas encore été identifiée, que je sache. Mais il en subsiste une copie dérivée, dans le fonds de Saint-Germain de la Bibliothèque Nationale, *Lat.* 12702, f. 132-138. ALBANÈS a examiné cet exemplaire (rec. cité, p. 66).

2. F. 2, 45^v, 48^v, 112, 119, 120-120^v, 223^v. Il faut relever nommément l'inscription du f. 112, qui se présente dans les premiers cycles, en regard de l'année 603 : *Obitus Sancti Gregorii p(a)p(ae)*, destinée à corriger le faux obit, rapporté par la main A, à l'année 539. Les deux derniers éditeurs ont compris cette note de 603 dans la rédaction, sans discerner son origine, qui aurait suffi à la faire écarter. ALBANÈS dit (*ib.*, p. 316, n. 2) : « Ceci a été ajouté à une époque assez moderne... », et ALBAREDA (*op. laud.*, p. 35, n. 4) : « De mà molt posterior ».

3. *Nova bibliotheca*, I, p. 339-344.

4. Recueil cité, p. 74 sq. ALBAREDA a repris lui aussi cette bibliographie, désormais sans intérêt (*op. laud.*, p. 26 sq.).

5. ALBAREDA a même pris la peine, assez inutile, de composer, pour sa propre édition, un *apparatus* des variantes offertes par Labbe, Pertz et Albanès en regard de son propre texte, qui n'est pas irréprochable et ramène parfois des lectures justement corrigées par Albanès.

6. *Scriptores*, t. XXIII (1874), p. 1-7.

7. VI^e année (1886), p. 66-90, 287-326, 454-465 : *La chronique de Saint-Victor de Marseille*. L'édition se présente dans le second article, p. 316-326.

Marseille¹. Cette théorie, qui va contre les idées reçues, méritait peut-être, en effet, d'être esquissée, afin qu'aucun aspect du cas ne fût négligé de parti-pris. Quant à l'édition, je n'oserais dire, détails à part, qu'elle donne entière satisfaction, ni par suite, malheureusement, qu'on puisse la regarder comme définitive; je vais montrer pourquoi.

Il s'agit, tout d'abord, de bien s'entendre sur les règles qui devraient présider, d'ordinaire, à l'établissement de textes aussi particuliers que les petites annales ecclésiastiques et monastiques, formées, à diverses époques, d'inscriptions brèves et multiples. Cette catégorie n'est d'ailleurs pas isolée, les calendriers et les obituaires, qui offrent des matériaux à peine moins importants pour l'histoire, n'étant pas composés autrement. Il est fréquent, de part et d'autre, que le point de départ soit un texte homogène de quelque étendue; il arrive aussi qu'on distingue immédiatement plusieurs apports successifs, plus ou moins considérables; d'autres fois, c'est un document postérieur qui, au regard de l'historien, établit quelque unité, en raison de la position centrale, qu'il se trouve occuper. Ces discriminations générales peuvent suffire à indiquer le caractère variable et complexe de cette espèce littéraire. Mais, en outre, quantité de notes diverses sont distribuées, assez souvent, autour du noyau primitif ou principal, et la complexité de l'ensemble en est fort accrue. Cependant, l'examen attentif du document original permet de discerner plus ou moins nettement l'organisation et même la formation de cette masse de textes. A cet égard, l'observation paléographique joue un rôle décisif, et le premier soin doit être d'y procéder fidèlement et patiemment. Dans le cas précis des annales, on a l'avantage, très appréciable, d'avoir devant soi des jalons chronologiques qui, le plus souvent, sont fermes. Le type graphique des inscriptions particulières est, d'ordinaire, si bien marqué, et, pour tout dire, la rédaction offre un caractère individuel d'une telle évidence qu'on n'hésite guère à rapporter à la date donnée le texte écrit, tel qu'il est écrit. Jamais le paléographe ne se sent plus sûr de lui-même; jamais non plus, il n'a meilleure occasion d'éprouver ni d'accroître ses connaissances techniques. Lorsque les notes se présentent en groupe, il a encore pour garantie la dernière du groupe, qui fixe un *terminus a quo*. Pour la pratique, l'éditeur d'annales ne remplit sa tâche qu'aux deux conditions suivantes: attribuer à chaque note ou groupe de notes un numéro d'ordre ou une lettre de l'alphabet, qui, désignant ces éléments, permette

1. *Catalonia monastica*, I, 1927, p. 24-69; l'édition se trouve p. 34-46.

de les reconnaître aisément au milieu des autres ; indiquer et, autant qu'il est besoin, rappeler la date soit approximative et seulement probable, soit implicite et certaine, des différents textes livrés. Ainsi, — et point autrement, — sont-ils utilisables aux fins de l'histoire et donnent-ils le moyen de retracer la genèse de leur groupement.

Des exigences de ce programme, les éditeurs successifs de la chronique marseillaise ont tous été plus ou moins conscients, même au XVII^e siècle ; car il est arrivé à ceux-ci de constater que la rédaction changeait de main, à tel ou tel endroit, et qu'on passait apparemment d'une époque à une autre.

Albanès a parfaitement saisi que la série à laquelle j'ai assigné la lettre **B** était d'une seule venue ; mais son illusion a été grande de donner pour date à cette suite d'inscriptions la fin du XII^e siècle (vers 1191)¹. Il est trop clair que le docte chanoine était médiocrement versé dans l'étude des anciennes écritures. Au sujet de la première note qu'on lit dans la chronique, à savoir le rappel fictif de l'obit du pape saint Grégoire en 539, il déclare : « Cette note a été mise là au XIII^e siècle »². L'écriture de la note n'en est pas moins celle du XII^e, pour qui sait regarder. A l'inverse, la série susdite, concernant les abbés qui gouvernèrent Saint-Victor de la fin du XI^e siècle à celle du XII^e, n'est pas l'œuvre d'un chroniqueur contemporain qui vivait encore vers 1191 ; mais, au témoignage irrécusable de la copie, elle a été introduite dans les marges par quelque moine érudit, environ cent-cinquante ans plus tard. On aperçoit aussitôt combien la paléographie, en pareille affaire, importe à la chronologie : discipline « auxiliaire », c'est entendu, mais sans laquelle la vérité matérielle des faits prend vite l'aspect d'une fantasmagorie.

D. Albareda, voulant mieux faire que son prédécesseur et devinant la sérieuse de l'entreprise, a distingué, dans la partie la plus ancienne de la chronique, deux groupes parallèles, qu'il croit être l'un et l'autre, si j'entends bien, du milieu du XII^e siècle³. A cet effet, il a joint aux notes en question, ou censées telles, un ou deux astérisques. L'idée de cette distinction était

1. *Op. laud.*, p. 304 sq. : « ...Il est donc indubitable qu'elles n'ont pu être mises là qu'en 1191 au plus tôt, c'est-à-dire quand la Chronique était à Saint-Victor ; il est non moins certain qu'elles sont de cette même année 1191, ou d'une des années suivantes avant 1200... »

2. *Ibid.*, p. 316, n. 1.

3. « ...dues mans caracteristiques, ambdues de la meitat del s. XII » (*op. laud.*, p. 33).

bonne. L'on observe, de fait, l'alternance de deux mains, celles que je dénomme **A** et **B**; mais encore faut-il les dater exactement et délimiter strictement leurs apports. Au sujet de **B**, la grave erreur commise par Albanès est répétée. Quant au groupe **A**, il était possible de marquer la limite qu'il ne dépasse point, et, par suite, de lui donner une date approximative, plus sûre que celle qui paraît ressortir des formes de l'écriture; de plus, il était requis de n'y point faire entrer des inscriptions étrangères; sinon, la distinction perd tout son sens.

Je vais donc reproduire tout d'abord et l'une après l'autre, ces deux tranches de la petite chronique, en les appelant **A** et **B**. Le surcroît viendra ensuite. Dans l'occurrence, il n'y a pas d'autre moyen efficace que cette analyse pour remettre en ordre la partie ancienne du document.

La part de la main **A** prend fin en 1168, c'est-à-dire un peu avant le retour des Marseillais à Saint-Victor. Il est assez probable, dès lors, que cet annotateur vécut en la seconde moitié du XII^e siècle, bien plus, qu'il fit sa rédaction d'un seul coup, en cette même année 1168, (« *usque nunc* »). Il semble en outre, dans la même perspective, qu'il se trouvait lui-même à Ripoll, à cette date, et, peut-être, qu'il prit rang, en 1172, parmi les moines rapatriés, emportant dans son propre bagage le volume qu'il avait eu souci de compléter. Aussi bien, c'est le copiste même — je m'en suis convaincu — des deux lettres du moine Oliva relatives à la date de Pâques, transcrites aussitôt après les cycles, d'une main un peu plus grosse (f. 126-126^v); et c'est encore lui, croirais-je, qui a révisé le grand répertoire du XI^e siècle en maints passages, au moyen de notes marginales¹. Son intervention, partout où elle se manifeste, doit avoir la même date : 1170 environ; ce qui s'accorde fort bien avec le genre d'écriture. On verra que les souvenirs du passé le plus ancien se présentent dans cette tranche des notes annalistiques, celles, en particulier, qu'on retrouve dans la chronique de Ripoll². Notre copiste **A** aura donc disposé du même document historique qui servit, d'autre part, à composer cette chronique de Ripoll.

Au contraire, comme je l'ai déjà indiqué, la main **B** opère au XIV^e siècle, par suite à Saint-Victor. Elle aussi entendait donc introduire simplement des souvenirs du passé, mais d'un

1. F. 16, 25^v, 37, 42, 48^v, 63, 81, 88, 97.

2. M. ALBANÈS, *op. laud.*, p. 293, 296; ALBAREDA, *op. laud.*, p. 53 sq. Sur la chronique de Ripoll, voir BEER, *Abh.* II, p. 18 sq. Le texte a été publié par VILLANUEVA, *Viage literario*, V (1806), p. 241-249.

passé plus proche ; toutes les dates d'inscription, fausses d'ailleurs pour la plupart, s'échelonnent de 1080 à 1191. Comme la première, au surplus, elle a évidemment employé une chronique ; mais, cette fois, c'est bien une chronique propre à Saint-Victor que nous reconnaissons. Elle ne reparaît ensuite que dans une série d'inscriptions, un peu plus cursives, de 1334 à 1358 ; ce qu'il était aisé d'observer. On tient ainsi sa vraie date : vers le milieu du XIV^e siècle. Par contre, on la retrouve, elle aussi, et même plus fréquemment, dans les marges et les interlignes de l'encyclopédie, toujours avec le caractère incontestable du XIV^e siècle¹. Il semble que ce lecteur tardif ait voulu, à son tour, procéder à une révision du manuscrit.

[I] Groupe A.

- 539. Obitus sancti G(re)g(orii) pape.*²
- 571. Domnus abbas³.
- 661. Tran<s>lacio sancti Benedicti.
- 715. Sem⁴ rex cum Sairacenis⁵ ingressus est Ispaniam.*
- 763. Obit Pipinus, pater Karoli imperator<is>.*
- 767. <Obiit> Karolus imp(erato)r.*
- 785. Gerundam ciuitatem homines tradiderunt regi Karolo, apparuerunt acies in celo, et signum ✠ in uestimentis hominum, et multi uiderunt sanguinem pluere, et mortalitas magna secuta est.*
- 801. Introiuit Ludouicus in Barchino{no} nona, filius prelibati Karoli, et tulit ciuitatem sairacenis.*
- 940. Obit Karolus rex.*
- 993. Obitus Borrelli comiti<s> Barchinon(ensis).*
- 996. Obit Vgo rex.
- 1017. Obit Raimundus Barchi(nonensis) comes, filius Borelli comitis.*
- 1035. Obit Berengarius, comes Barch(inonensis), et Sancius rex de Castella.*

1. F. 25^v, 29, 38, 46, 52, 68^v, 85, 93, 101, 108, 109, 110^v.

2. La date, correcte relativement dans la chronique de Ripoll, résulte ici d'une faute de lecture : *DXXXVIII*, au lieu de *DLXXXVIII* ; mais il s'agit de l'*Ordinatio* non de l'*Obit*.

3. Il serait intéressant de savoir quel personnage répond à ce titre. ALBAREDA transcrit contre toute raison : *Dominus*, et déclare en note (p. 34, n. 3) : « Traduium constantment l'abreviatura *dns. dmns.* [sic] per *dominus* i no per *domus* [sic] ». Soit ; mais, ici, il y a clairement, sans autre abréviation que celle de la finale : *Domn(us)*.

4. ALBANÈS, trompé par l'accent, pourtant aussi net que possible, a lu : *Senia* (p. 296, 316) ; l'accord est donc certain avec la chronique de Ripoll. Je note d'un astérisque les inscriptions qui figurent dans les deux chroniques (voir ci-dessus).

5. Lecture certaine : ni *Sarracenis* (ALBANÈS), ni *Saracenis* (ALBAREDA) ; de même ci-après (801).

1071. Abbas Berna<r>us Massilie, accepit Riup(u)ll(ense) cenobium.*
 1076. Obiit Raimundus Berengarius comes Barch(inonensis).*
 1082. Raimundus comes Barchi(nonensis) occisus est.*
 1083. Cenobium s(ancti) Iohannis redditur monachis.*
 1096. Concilium Vrbani pape.*
 1097. Osca ciuitas capta est.*
 1098. Ciuitas Ih(e)r(usa)l(e)m capta est.
 1099. Hoc anno uenerunt sanctimoniales in sancti Iohannis cenobium.
 1106. <Obiit> Aianricus rex de Alemannia.*
 1115. Capta est ciuitas Maiorica. — Monasterium sancti Iohannis redditur clericis.*¹
 1117. In isto anno apparuit luna mortua.
 1118. Cesaraugusta capta est a rege Aragonense.*
 1121. <Obiit> Do(m)nus Ricardus abbas Massil(iensis) postea fuit archiepiscopus Narbonensis.
 1131. <Obiit> Raimundus comes Barchi(nonensis).*
 1134. Rex Aragonensis Alifonsus tricesimo anno regni sui, post plurima bella q(ue) gessit cum Moabitibus apud Ispaniam, et post tocius Yspanie lustracionem ap(ut) Fragam ab eisdem debellatus, Moabitibus in obsidione ipsius urbis, non multo post <apud> Almunien<se> castrum, diem elausit extremum.
 1137. <Obiit> Ollegarius archiepiscopus T(er)ragonensis.*²
 1168. Hi sunt abbates Riupollenses ab ingressu Massiliensium usque nunc anni scilicet anni d(omi)ni M. C. LX^o VIII^o. Bernardus professus Massil(iensis). Benedictus professus Massil(iensis). Gaufredus professus Massil(iensis). Gaucelmus professus Massil(iensis). Helias professus Massil(iensis). Petrus professus Massil(iensis). Gaufredus professus Massil(iensis).³

[II] Groupe B.

1079. [Obiit do(m)nus abbas Bernardus]⁴ plenus Christi dilectione, rexit abbatiam annos XV.
 1091. Obiit d(om)nus abbas Ricardus, rexit abbatiam annos XXVIII,

1. La seconde phrase seulement reparait dans la chronique de Ripoll.

2. En réalité, le début de l'inscription est placé en regard de l'année 1070. C'est une main postérieure qui fait le renvoi à 1168, d'accord avec le texte de la note.

3. Rapprocher la pièce n° 823 du *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor* (éd. GUÉRARD, II, 1857, p. 175). C'est une copie de la promesse d'obéissance émise par un abbé de Ripoll, dont le nom est transcrit : « R. de Ciguinolis », à l'égard de l'abbé de Saint-Victor, qui était alors sans doute Pierre Salomon († 1146 très probablement). Ce nouvel abbé de Ripoll promet en même temps de garder le patrimoine transmis par ses prédécesseurs : « *temporibus abbatum uidelicet Be(nedicti) et Gau(fredi) et Gaucel(mi) et Elie.* » Il devait donc être l'abbé Pierre, et sa promesse a bien pu n'être faite qu'en 1146 ou quelque peu auparavant.

4. Ces premiers mots sont de la main H, sans doute contemporaine (voir ci-après); la main B, trouvant l'obit déjà annoncé, s'est contentée d'y joindre le reste de sa notice.

post istum inter(regnum)¹, Bonum Vassalem² et do(m)pnum Othonem regebant abbaciam tres annos sequentes.

1098. Ibi facta fuit abbatia Cisterciensis.

1099. Obiit abbas Oddo cognomento Alamannus, rexit abbatiam anno V, postea factus est episcopus Ianuensis.

1103. Obiit abbas Radulphus, rexit abbatiam annos VI. Post istum fuit abbas d(om)n(u)s B(ernardus) Garinus, rexit abbatiam annos VI. Postea factus fuit archiepiscopus Arelatensis.

1112. Obiit Gaucelmus³, abbas Mas(siliensis), rexit abbatiam annum I.

1129. Obiit abbas Petrus Salamonis, rexit abbatiam XVII annos.

1145. Obiit abbas D(om)nus G(uillelmus) Petrus, rexit abbatiam annos XV. Post istum fuit abbas d(om)nus Fredolus, rexit abbatiam III annos, postea factus fuit episcopus Foroiuliensis.

1156. Obiit d(om)nus P(e)trus de Nogaret abbas Massil(iensis), rexit abbatiam annos XI et IIII^{or} menses.

1160. Obiit d(om)nus Deodatus de Seueriaco, rexit abbatiam annos III, menses II.

1191. Obiit Astorgius de Caniliaco⁴ Mimatensis dioc(esis) abbas Mas(siliensis), exit abbaciam X annos et unum mensem.

Dans les intervalles laissées par ces deux grandes séries, ou à leur suite, sont distribuées et plus ou moins ramassées le long des tables, jusqu'au début du XIII^e siècle, des notes diverses, soit isolées soit ne formant que de petits groupes. On peut les désigner commodément dans l'ordre alphabétique, de **C** à **P**, à mesure qu'on les rencontre en parcourant les annales ; soit treize mains distinctes, qu'il est indispensable de qualifier, afin d'éclairer la lecture des textes. Les mains **K** et **M** ont introduit chacune sept notes ; les mains **E** et **I**, chacune deux notes. Tels

1. Ainsi probablement faut-il lire ; l'annotateur a écrit *int(er)* et marqué ensuite un point. Albanès et Albareda, à la suite de Pabst-Pertz, entendent : *inter Bonum V. et d. Othonem* ; mais le pluriel *regebant* n'est pas expliqué pour autant. Il est plus facile de supposer que notre copiste a traité ses accusatifs suivant l'usage vulgaire, peut-être même pour rester fidèle au texte de la chronique qu'il démarquait, comme des nominatifs ; noter que, plus loin, il écrit *anno*, pour *annos*.

2. *Vassalem*, qui est bien un nom propre, pourrait être fautif ; le cartulaire de Saint-Victor mentionne un *Bonus Vassalus monachus* en 1113 et 1116, rédacteur des pièces qui portent ces mêmes dates (*op. laud.*, II, p. 150, 57²).

3. La lecture *Gaucelmus* paraît certaine. Déjà la main **A** nous a fait connaître un Gaucelmus abbé de Ripoll. De même, dans le cartulaire on trouve sept fois le même nom, pour désigner autant de personnes. « Gaucelinus » n'est livré qu'une seule fois, et pourrait être le résultat d'une mauvaise lecture. Voir l'index général du *Cartulaire*, II, p. 705 sq. Laissons donc aux gens du nord l'épel Goscelin, Gozlin, etc.

4. Ainsi ALBANÈS a-t-il lu, au lieu de *Camhaco* (LABBE) ou de *Cambaco* (PABST). ALBAREDA réintroduit *Cambaco*. Le cartulaire ne fournit rien, malheureusement. Mais ALBANÈS a vu juste, sans aucun doute pour moi, et Canillac est un bon nom méridional.

sont les petits groupes. Les autres mains correspondent à des notes isolées.

Plusieurs inscriptions sont presque insignifiantes soit par elles-mêmes soit en raison de leur date tardive, impliquée par l'écriture ; elles ne valent que par la place qui leur est faite dans l'ensemble, et comme moyen de contrôle ou de comparaison au point de vue paléographique. Du reste, nous sommes certains d'avance qu'aucune n'est antérieure à l'année 1056. L'intérêt est de discerner celles qui pourraient être contemporaines de l'événement qu'elles rapportent. D'autre part, suivant l'hypothèse énoncée précédemment (je veux dire, dans la mesure où cette hypothèse est recevable), il faudrait laisser à Ripoll tout ce qui tombe avant l'année 1170 environ, ce qui déborde cette même date devant être remis à Marseille. Le partage serait donc ainsi marqué : les six premières mains (de **C** à **H**) actives à Ripoll, les sept autres (de **I** à **P**) actives à Marseille, la démarcation étant d'ailleurs plus matérielle ou locale que réelle, puisque les unes et les autres ne s'occupent guère que des affaires de Saint-Victor. A Ripoll même, on se trouvait encore à Marseille ; la maison espagnole avait perdu pour tout un siècle son existence propre (1070-1172)¹.

La main **C**, particulière, quoique sans caractère bien net, semble appartenir encore au XI^e siècle ; plaçons-la donc, approximativement, vers la fin du siècle. La main **D**, semblablement isolée, mais plus originale, peut être du même temps, sans qu'on ait le droit d'exclure absolument le début du siècle suivant ; de toute façon, sa longue notice est un rappel postérieur à l'événement, inspiré peut-être par une chronique. Les deux inscriptions de la main **E**, dont la parité est frappante, sont très vraisemblablement les premières qui aient été tracées en marge des annales, et très probablement, de même, avant que la seconde série des cycles (1064-1598) n'ait été composée ; seules, elles sont décorées d'une bande jaune, exactement de la même manière que les titres de l'encyclopédie et des cycles. Ces deux obits, tout considéré, doivent avoir été introduits ensemble, un peu avant l'obit de l'abbé Pierre (1060), tracé par la main **F** et tombant, lui aussi, dans la première série des cycles. Cet obit ainsi que les deux suivants (1064, 1079), insérés par les

1. Voir dans le *Cartulaire de saint Victor* les actes par lesquels Bernard II, comte de Besalù et patron de Ripoll, fait remise de Santa Maria de Ripoll à Bernard, abbé de Saint-Victor (n^{os} 817, 819, 820 : t. II, p. 165 sq. ; le n^o 819 est daté du 28 déc. 1070) ; et rapprocher la promesse d'obéissance imposée aux abbés de Ripoll (*ib.*, n^o 823, p. 175).

maines **G** et **H**, sont des inscriptions faites, sans le moindre doute, à la date même qu'elles entendaient commémorer. En termes stricts, durant la période assignée par hypothèse à Ripoll, nous ne rencontrons de notes proprement contemporaines qu'aux années 1060 (**F**), 1064 (**G**), 1079 (**H**), puis, tout au terme, en 1168 (**A**).

En poursuivant les mêmes distinctions, on s'aperçoit que la période proprement marseillaise a dû commencer en 1178 avec une note de la main **K**, qui a continué sa part jusqu'en 1185. Mais cet annotateur n'était pas moins intéressé aux choses du passé, encouragé peut-être par l'exemple de la main **A** dont il complète l'œuvre, de 1147 à 1166, utilisant sans doute de même des chroniques¹. Dans le même temps, dès 1178, la main **L** a cru bon d'ajouter une petite précision. Interviennent aussi sans tarder la main **M**, en 1179², et, en 1185, la main **I**, laquelle a voulu rappeler de plus la fondation de Cîteaux en 1098, peut-être en relation avec un engagement de confraternité. La main **N** a repris de nouveau la tâche mise en train par la main **K** ; mais cette nouvelle portion, qui s'étend de 1187 à 1204, correspond tout entière à des événements dont l'annotateur pouvait témoigner lui-même, même s'il en a consigné le souvenir d'un seul coup, au terme de la période. A plus forte raison, enfin, les inscriptions isolées des mains **O** et **P** doivent-elles être tenues pour strictement contemporaines des faits qu'elles rapportent. Aussi bien, à partir de 1208, la suite des annales n'est plus composée, jusqu'à la fin, que de notices dont le caractère individuel est nettement marqué. Il conviendrait encore de les sérier dans un travail complet ; toute ambiguë disparaissant, je n'ai point à m'en occuper. La seule exception dont il faille garder mémoire avec soin concerne l'intrusion de la main **B**, au XIV^e siècle, que j'estime avoir suffisamment qualifiée.

[III]. Notes isolées et petits groupes.

G 568. Longobardi Italiam inuadunt.

D 1000. Anno ab incarnatione domini cepit Massiliense monasterium restaurari, domno Guifredo existente ibi prius quinque annorum priore, in quindecim sequentibus annis uiuente eodem ibi abbate ; qui sic XX anno incarnationis Christi post millesimum obiit

1. Ceci dit surtout des notes en raison relatives à Almería (1147) et à Tortose (1149), qui reparaissent dans la chronique de Ripoll.

2. Cette note de la main **M** n'est pas fort distincte de celles de la main **K**, eu égard à l'écriture ; je crois pourtant qu'il y a lieu de la mettre à part.

in senectute bona, relinquens monasterium cum L fratribus, quod prius accepit cum V, sicut nobis retulerunt fratres qui tempore illius in monasterio nutriti fuerant.

- E** 1021. Ob(iit) do(m)nus abba Vuifretus.
1048. Ob(iit) do(m)nus abba Isarnus.
- F** 1060. Ob(iit) Do(m)nus abb(as) Petrus.
- G** 1064. Ob(iit) do(m)nus abb(as) Durandus.
- H** 1079. Obiit do(m)nus abb(as) Bernardus.
- I** [1098]¹ Anno ab incarnatione domini M^o XC. VIII, XII k(a)lendas aprilis facta est abbatia Cisterciensis.
1185. Anno domini M^o. CLXXX. V Christiani ceperunt palatium ciuitatis Maioricarum et fuerunt liberati a captiuitate.
- K** 1147. Colrasus imperator Romanorum et Lodouicus rex Franchorum et Ildefonsus Tholosanus comes et plures alii comites et principes horum duorum regnorum perrexerunt Iherosolimam. — Capta est Almaria.
1149. Capta est Tortuosa.
1162. O(biit) Raimundus comes Barchinonensis princeps Aragonensis et marchio Provincie seu Tortuose.
1166. O(biit) Raimundus comes Prouincie nepos suprascripti bone memorie domni R(aimundi) comitis Barchinonensis. [Eodem] anno, Vgo Gauzfridi comes Massiliensis.
1178. Tholonensis urbs a rege Maiorice debellata et capta est, et Vgo Gauzfridi vicecomes Massiliensis et nepos eius, et multi alii captiui Maioricam ducti sunt.
1181. Raimundus Berengarii comes et marchio Provincie frater Ildefonsi Aragonen(sis) regis et comitis Barchinonen(sis), uir nobilis ac strenuus et omnibus amabilis, a proditoribus in die sancto pasche interfectus est.
1185. Pateat cunctis quod anno dominice incarnationis M^o. C^o LXXX^o V^o mense iunio, D(om)nus Fulco Antipolitanas episcopus monasterium Massil(iense) restaurauit, cum de manibus Iudeorum uallem Massil(ie) liberauit. Et eodem anno IIII idus iul(ii) apud prefatum monasterium sepultus est.
- L** 1178. Eodem anno fuit eclipsis solis.
- M** 1179. Concilium d(omi)ni p(a)p(e) Al(e)x(andre) III celebratum in Lateranen(sis) patriarchatu.

1. Cette note n'est pas à la place qui lui reviendrait dans les marges (à la page précédente) ; ce qui explique la note complémentaire de la main B, en regard de l'année 1098, et suffirait à démontrer la postériorité de cette main.

- N** 1187. Iherusalem, et uniuerse ciuitates regni, excepta Tiro, capte sunt a Saladino, et crux dominica Damascum ducta, capto rege Ih(e)r(us(a))l(e)m.
1190. Francorum rex Philipus, et Ricardus rex Anglorum, cum multitudine nobilium uirorum mare transierunt, qui paruo transacto tempore ciuitatem Acon a manibus Moabitarum uirtute diuina recuperauerunt.
1192. O(biit) Raimundus Barralus Massiliensis uicecomes, et rex Arag{ar}on(ensis) obsedit Massiliam.
1194. O(biit) Raimundus comes Sancti Egidii.
1200. Noscant presentes et futuri quod anno M^o. CC^o. ecclesia monasterii Massil(iensis) cepit reedificari mense ianuarii.
1203. O(biit) W(ilhelmus) M[ontis]pesulani.
1204. Ciuitas Constantinopolitana uirtute diuina capta est a Francis. Eodem anno Petrus rex Aragonensis peciit Romam cum multis nobilibus prouincialium, Vgone uidelicet de Baucio et Roncolino uicecomitibus, ibique coronatus fuit a d(omi)no papa Innocencio.
- O** 1196. Obit Ildefonsus rex Aragonensis.
- P** [1199]¹ Eodem anno o(biit) Gaufredus de Massilia episcopus Biterren(sis).

Au terme de cette édition partielle et du travail d'analyse qui avait pour but de la justifier, on peut accorder à D. Albareda que la petite chronique de Marseille, prise d'ensemble, a pour objet immédiat la communauté de Saint-Victor et ses intérêts. En ce sens, la place faite à Ripoll est bien subordonnée. La question de l'origine première du manuscrit n'est pas tranchée pour cela. En faveur de Ripoll, militent toujours, si je ne m'abuse, — outre, d'une part, les références directes des annales qu'on ne saurait laisser hors de compte, si peu nombreuses qu'elles soient, et, d'autre part, la composition même de l'encyclopédie, — trois arguments qui s'épaulent entre eux : l'emploi d'une chronique semblable à celle de Ripoll, l'insertion des lettres du moine Oliva, l'organisation même des cycles. Restent les miniatures ; je les ai laissées hors de cause faute d'y voir assez clair ; mais qui sait si leur comparaison avec des ouvrages certains de Ripoll ne suffira pas, un jour prochain, à dissiper complètement les ombres ?

1. Je suis ici Albanès ; les autres éditeurs ont rapporté cette note à 1196, parce qu'elle prolonge, dans la marge supérieure, celle qui concerne le roi d'Aragon. On peut supposer qu'un signe de renvoi à la date réelle (1199) a été oublié ou ne se laisse plus lire.



CHRONOLOGIE DES ABBÉS DE SAINT-VICTOR AUX XI^e ET XII^e SIÈCLES.

La plupart des obits insérés dans la petite chronique sont ceux des abbés de Saint-Victor. La main **B**, celle dont il importait le plus de définir l'intervention tardive, n'a pas contribué autrement à la partie ancienne, exception faite d'une référence insignifiante, que nous avons déjà, de la main **I**, à la fondation de Cîteaux. J'ai fait ressortir aussi la valeur directe des notes introduites par les mains **F, G, H**. Celle des deux notes attribuables à la main **E** est à peine moindre. L'une de ces notes fut développée plus tard par la main **B**. Enfin, nous avons deux références, également postérieures, de la main **A**.

Si l'on rapproche ces divers témoignages, la succession des abbés de Saint-Victor depuis le début du XI^e siècle jusque vers la fin du XII^e se laisse reconstituer sans rupture. Mais il faut prendre garde, selon une remarque pertinente d'Albanès¹, que **B**, tout en indiquant le plus souvent d'une manière exacte la durée des abbatiats, a rattaché ses indications, presque chaque fois, à un faux millésime. Cette erreur, trop évidente en certains cas pour n'être pas reconnue, n'en a pas moins embrouillé considérablement les anciens érudits, en particulier les historiens du *Gallia*². De là aussi, les suspicions de B. Guérard à l'égard des dates fournies par la chronique, au point qu'il en fait à peine état, dans son propre catalogue des abbés de Saint-Victor, qui résume les renseignements épars du cartulaire³. La chronique ne laisse pas, cependant, d'être utilisable et instructive. Si l'on prend la peine de rapprocher avec précaution ses données de celles du cartulaire, disjointes, mais tout à fait sûres, il est possible, presque d'un bout à l'autre, de retrouver les termes approximatifs des abbatiats. C'est à ce contrôle mutuel que j'ai procédé, et j'en vais donner les résultats nets, avec quelques remarques.

La liste qui rentre dans le cadre des annales s'étend de 1105 à 1191 et comprend, outre « l'interrègne », seize noms.

I. GUIFRED (*Vuifretus*, *Guifredus*) : prieur cinq ans tout d'abord, au temps de l'abbé Garnier, dont une mention subsiste le 15 octobre 1004 ; élu abbé peu après cette date ; restaurateur du monastère, qui ne comptait plus, lors de son avènement, que

1. Recueil cité, p. 307.

2. T. I, (1175), col. 682 sq.

3. *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor*, I, p. XXII sq.

cinq religieux ; décédé en 1020 ou 1021 (13 décembre), après un gouvernement de quinze années ;

2. ISARN (*Isarnus*) : décédé certainement en 1047 (24 sept.), non en 1048 (date recueillie dans les annales) ;

3. PIERRE (premier du nom) : décédé en 1060 ; de quoi sont garants ensemble le cartulaire¹, et la chronique ;

4. DURAND (*Durandus*) : le procès-verbal détaillé de son élection est entré dans le cartulaire², rappelant les noms et les mérites des trois abbés précédents, et donnant l'état de la communauté en 1060 ; le décès du même est encore certain, en 1064 (après le 24 mars) ;

5. BERNARD (*Bernardus*) : déjà en fonction le 29 mars 1064, chargé plus tard, nous le savons assez, de rétablir la discipline à Ripoll ; il mourut à Rome le 19 juillet 1079 ; ce qui confirme amplement la durée de son règne, notée dans la chronique : quinze années ;

6. RICHARD (*Ricardus*), frère du précédent : nommé par Grégoire VII le 2 novembre 1079, mentionné dans le cartulaire jusqu'en 1103, archevêque de Narbonne le 5 novembre 1106, décédé en cette qualité en 1121 ; les vingt-neuf années inscrites dans la chronique au XIV^e siècle se réduisent donc à vingt-sept, et trois jours ; quant au point de départ, marqué de même alors à la date de 1091, on en constate maintenant l'inexactitude ; toute la suite a été pareillement faussée ;³

7. il faudrait placer ici, selon le même annotateur, un interrègne qui aurait duré trois ans, mais s'étend probablement davantage, le monastère étant régi pendant cette période par « Bonus Vassalus » et Othon ; celui-ci devait d'ailleurs succéder canoniquement, peu après ;

8. OTHON ou Eude (*Oddo, Otto, Otho Alamannus*) : le cartulaire ne le signale qu'en 1112 et 1113 ; il devint évêque de Gênes (1117-1120) ; si son gouvernement abbatial ne dépassa pas cinq ans, l'interrègne a dû couvrir non pas trois années, mais six environ ;

9. RAOUL ou Rodolphe (*Radulphus*) : abbé durant six années, soit, par hypothèse, de 1117 à 1122 ; le cartulaire ne le mentionne d'abord que le 9 janvier 1119, puis, finalement, le 28 décembre 1122 ;

10. BERNARD GUÉRIN (*Bernardus, B. Garinus, Bernaldus*)³ :

1. *Op. laud.*, II, p. 71 sq. (n° 730).

2. *Ibid.*, p. 628 sq. (n° 1133).

3. Le *Gallia*, par une singulière inadvertance, omet ce personnage.

mentionné en qualité d'abbé en 1127 et 1129, archevêque d'Arles de 1129 (août) à 1138 ; s'il a gouverné six ans Saint-Victor, nous pouvons inscrire en regard de son nom : 1123-1129 ; ces millésimes s'ajustent fort bien au reste, en effet ;

11. GAUCELME (*Gaucelmus*, non pas « *Gaucelinus* »)¹ : abbé pendant moins d'une année (1129-1130) et sans doute purement de nom ; une lettre de lui, fort curieuse, que Martène a su découvrir, adressée « au prieur de Marseille », garantit juste l'indication de la chronique ; Gaucelme, avide de perfection, n'accepte pas le choix que ses frères de Marseille ont fait de sa personne et entend mener la vie de reclus (*inclusus*) dans la grotte de la Sainte-Baume² ;

12. PIERRE (deuxième du nom), ou Pierre Salomon (*Petrus Salamonis*) : abbé de Saint-Victor dix-sept années durant, soit approximativement de 1130 à 1146 ; le cartulaire ne rappelle son nom que de 1134 à 1145 ;

13. GUILLAUME PIERRE : abbé quinze ans, soit de 1147 à 1162 ; le cartulaire le mentionne de 1149 à 1159³ ; suivant deux lettres d'Eugène III qui le concernent, il attendit environ trois ans sa confirmation ;

14. FRÉDOLE d'Anduze (*Fredolus*) : évêque de Fréjus en 1165 ou 1166 († 2 septembre 1197), après avoir gouverné Saint-Victor trois ans (1163-1166) ; des actes sont conservés en effet, qui le présentent en chacune de ces trois années ;

15. PIERRE (troisième du nom), ou Pierre de Nogaret : la chronique lui accorde de la manière la plus précise onze ans et quatre mois, mais à partir de 1156 ; en réalité, il faudrait compter son gouvernement de 1167 à 1178, en laissant quelque marge entre la promotion de son prédécesseur et sa propre élection ; le cartulaire garantit encore sa gestion le 27 janvier 1178 ;

16. DIEUDONNÉ de Séverac (*Deodatus de Severiaco*) : abbé trois ans et deux mois ; ses actes se réfèrent expressément à 1179 et 1180 ; on peut donc l'inscrire de 1178 à 1181 ;

17. AUSTORGE (*Astorgius de Caniliaco*) : abbé dix ans et un mois ; la chronique, qui ne poursuit pas au delà la suite des obits, retrouve, à son point d'arrivée, la juste date : 1191 ; Austorge

1. Cette fois, au contraire, c'est le *Gallia* qui a raison contre GUÉRARD, lequel, oubliant un fait littéraire incontestable, voudrait écarter « Ganselin » de la liste (*op. laud.*, I, p. XXV).

2. Cf. *P. L.*, CLXVI, 1335-1338 (d'après MARTÈNE, *Veterum scriptorum amplissima collectio*, I, 1724, 691-694).

3. JAFFÉ, *Regesta pontificum Romanorum*, n^{os} 9336, 9394.

a dû en effet tenir la charge de 1181 à 1191 ; le cartulaire le désigne dans l'intervalle, jusqu'en 1190.

Notre informateur habituel, dans cette partie de la chronique, — celui que j'ai distingué au moyen de la lettre **B**, — paraît avoir employé un document établi à la mort d'Austorge. Aucun obit d'abbé ne reparait plus jusqu'à celui d'Amalvin de Roquelure, à la date de 1347, et c'est ce même copiste qui l'a introduit ; il semble n'avoir pu se renseigner convenablement sur la période intermédiaire. Pour celle-ci, force est de s'en tenir aux seules données du cartulaire de Saint-Victor.

ANDRÉ WILMART.

NOTES.

MANUSCRITS DE TOURS IDENTIFIÉS OU PROPOSÉS.

M. E. K. Rand nous a signalé récemment, dans une large vue d'ensemble¹, plusieurs manuscrits qui avaient échappé à l'attention de ses devanciers, remarquables néanmoins par l'emploi du style caractéristique de Tours. Il en a indiqué divers autres, en même temps, au sujet desquels la question de provenance ou d'influence, plus ou moins directe, peut être posée légitimement, mais d'une manière provisoire, l'expertise paléographique ne permettant pas une réponse absolue. Pour cette seconde catégorie, l'on se contente de noter un point d'interrogation ; ce qui veut dire que le sujet reste à l'étude.

De la liste totale, où prennent place tous les exemplaires désormais connus et ceux même qu'on y inscrit sous certaines réserves, il résulte que la calligraphie employée à Saint-Martin et, secondairement, à Marmoutier, durant la première moitié du IX^e siècle et un peu au delà, a eu, si je puis dire, un immense rayonnement. On s'explique, du même coup, que l'écriture ait pris rapidement un aspect uniforme dans les principaux centres de culture. La « caroline », pour reprendre une expression désuète, imposait par ses propres mérites, à peu près partout, le même type de clarté de régularité et de beauté. Un autre fait à retenir est le nombre considérable des bibliothèques modernes où l'on rencontre quelque manuscrit, copié suivant les canons tourangeaux. En poursuivant la recherche, n'en trouverait-on pas d'autres encore, peut-être même beaucoup ? A voir tant de monuments oubliés surgir de l'ombre, le zèle et la confiance renaissent.

Sous ce préambule, destiné surtout à rappeler les devoirs et les droits de l'enquête méthodique, je voudrais seulement faire mention de quelques ouvrages notables, que le hasard m'a mis sous les yeux, ces derniers temps.

1. Le *Barberinianus* 680 du Vatican (ancien XIV. 53) a été décrit sommairement par Reifferscheid, qui le rapporte, sans autres détails, au X^e siècle. Il renferme la version des Actes de Chalcédoine, dite *Antiqua*, dont se servit le diacre Rusticus. Maassen a connu deux autres exemplaires, semblables et français. Celui-ci, formé, tel qu'il nous est parvenu, de 163 feuillets (298 × 212 mm., 2 coll., 30 linn.) a perdu ses huit premiers cahiers : le fol. 8^v est signé *VIII*. Il doit manquer, en outre, à la fin un ou deux cahiers ; les fol. 163-163^v donnent le début de l'*Auditio sexta decima*. Le travail paraît avoir

1. *A survey of the manuscripts of Tours* (1929).

été réparti entre deux copistes. L'une des mains emploie le beau style calligraphique de Tours qui florissait vers l'an 840. La minuscule courante offre nettement ce type bien défini. Au surplus, la semionciale propre à l'école de Tours est employée parfois pour commencer un morceau, après le titre tracé en capitales rustiques (par ex., dès le début, f. 4, 6, 26, 27, 27^v). Au fol. 117 (col. 1), qui livre les vingt-sept canons de Chalcédoine, on a cette alternance : une ligne en rustique rouge, une ligne en rustique noire, une nouvelle ligne en rustique rouge, trois lignes en semionciale, deux lignes en onciale rouge, puis huit lignes en rustique, tour à tour noire et rouge, enfin une dernière ligne en rustique noire ; la ligne qui fait suite donne le début du texte en onciale. — Les abréviations sont peu nombreuses : d'abord, les deux formes traditionnelles *-q(ue)* et *-b(us)*, distinguées par deux points ; puis, *-t(ur)*, marqué par un petit *r* stylisé, à côté de *-t(us)* et *-m(us)*, marqués par l'apostrophe ; enfin, *-d(us)*, formé par une barre transversale. A noter aussi la contraction *n(os)t(e)r*. — Le réglage est conforme au « nouveau style » de M. Rand, c'est-à-dire à la figure : ><><|><><. Près de la signature des cahiers, on trouve quelquefois *req* (avec un trait sur la dernière lettre), et une fois (f. 99^v), nettement, *requisit* (de même avec un trait final) ; c'est une particularité intéressante, que M. Rand a eu l'occasion de signaler, indiquée une fois de la manière la plus claire : *requisitum est* ; ce qui signifiait : collationné avec l'original¹. Pour le reste, le livre ne porte aucune autre décoration que les titres en petite rustique, transcrits en rouge clair (cerise), et des initiales de même nuance, plus ou moins grandes, souvent assez petites, de forme carrée. Dans les marges du premier feuillet, on lit deux *ex-libris* du XVII^e siècle (1615 et 1637) : 1^o *Ioachim Morsius Ve Geverarto Elmhorsio anno æræ christianæ CIODCXV* ; — 2^o *Nicolai Heinsij ex libris Jani Rutgerij (?)... (?) CIOIOXXXVII Feb.*

2. D'un autre manuscrit du Vatican, le *Reginensis Lat. III*, je retiens seulement la première partie (f. 1-99^v). Les deux autres ont été ajoutées, semble-t-il, au XVI^e siècle : à savoir, un fragment des redevances de Saint-Nizier d'Azergues, prieuré de Savigny, dans le diocèse de Mâcon (f. 100-110^v : début du XV^e siècle) ; un second fragment, reste d'une histoire des rois de France jusqu'à François I^{er} (f. 111-131). Ces morceaux adventices ne paraissent pas pouvoir servir à éclaircir l'origine de la partie principale, qui fournit le commentaire du prêtre Philippe sur Job. La copie de ce commentaire remonte, je crois, au milieu du IX^e siècle environ ; tout au plus pourrait-on la placer un peu après 850. Le style courant rappelle tout à fait par endroits, surtout dans les pages du commencement, plus soignées, celui de Tours. Je n'oserais affirmer davantage. Il se peut fort bien qu'il y ait simplement imitation d'un modèle tourangeau. La semionciale caractéristique n'apparaît pas ; mais l'onciale est bien formée. Le réglage correspond au « nouveau style », comme ci-dessus ; c'est un fait qui s'accorde avec la date proposée, mais n'a pas de portée plus précise.

1. *Op. laud.*, p. 23 sq.

3. En voyant le curieux exemplaire du *De trinitate* de saint Augustin, qui est conservé à Verceil sous le n° CIV (al. 47), les pressentiments que j'avais eu l'occasion d'exprimer¹, devinrent certitude. La copie n'appartient pas au X^e siècle, suivant l'estimation de Reifferscheid, encore moins au VII^e, comme l'a cru le savant archiviste, Mgr Romualdo Pastè, trompé sans doute par le présence de la semionciale. Tel quel, c'est un ouvrage composite, mais bien intéressant (335 × 245, 2 col., 34 lignes au début). Le premier cahier (f. 1-8) a été écrit et décoré selon les règles observées à Tours à la plus belle époque ; disons donc encore, vers 840. La première page se compose d'un grand cadre enfermant un cercle où s'inscrit le titre. Le fond est en pourpre sombre ; le cercle est divisé en quatre segments, alternativement bleus et verts ; il est rattaché aux angles du cadre par des bandes transversales en pourpre et rouge brique ; le cadre est formé au moyen de deux bandes jointes, pourpre et jaune. Le titre, en grandes capitales, est tracé sur cinq lignes : jaune, blanche, jaune, blanche, jaune. Le verso présente un grand *D* à entrelacs (« Aderband »), dont les parties fermes sont peintes en jaune, bleu, rose, et le tour en rouge brique ; à l'intérieur même de la lettrine, s'étend une sorte de croix, obtenue par le rapprochement de quatre feuilles de lierre stylisées et terminées par des volutes. L'ensemble est quelque peu clinquant, à cause du jaune et du blanc. Le reste de f. 1^v et la première colonne du *recto* suivant sont écrits entièrement en semionciale. Le f. 2^v fournit une seconde lettrine : un *L* dont les extrémités et l'angle sont composés d'entrelacs en jaune ; à gauche, tant en haut qu'en bas, fleurissent des palmettes vertes ; les bandes sont en rouge brique, encadrées de jaune et de rouge ; au centre, s'insèrent des ornements en zigzag. Le titre est à côté, dans un cadre pourpre, tracé en capitales blanches ; au-dessus, trois lignes d'onziale : rouge, bleue, rouge. La partie en minuscule contient très peu d'abréviations : *-q(ue)* et *-b(us)*, traités comme ci-dessus (n° 1), *e(ss)e*, *fac(it)*, *s(unt)*, *q(uonia)m* ; *-tur* n'est pas contracté. La ponctuation originale paraît n'avoir consisté qu'en points simples. Le réglage est conforme au « nouveau style ». — Le reste du manuscrit a été copié par deux mains italiennes du IX^e siècle, qui s'appliquent à imiter le style carolingien (f. 9-72 : cahiers II-IX ; f. 73-224 : cahiers X-XXVIII). La première est très calligraphique, la seconde sensiblement cursive. Je croirais qu'on peut placer ce travail collectif vers 850. Le premier cahier, composé à Tours, a dû être envoyé tout aussitôt à Vercelli, à titre de modèle, vraisemblablement sur commande. Ceci laisse entrevoir, une fois de plus, le champ d'action des artistes de Saint-Martin.

4. Un exemplaire des *Étymologies* de saint Isidore est passé de Saint-Bénigne de Dijon dans l'immense fonds latin de la Bibliothèque Nationale (n° 10292). Il remonte évidemment au IX^e siècle. C. H. Beeson l'a recensé sans faire de remarques, dans son répertoire relatif aux œuvres de l'évêque de Séville. M. Meyer-Schapiro a bien voulu appeler mon attention sur ce manuscrit. Au début des

1. Cf. *Miscellanea Agostiniana*, II (1931), p. 277, n° 221.

parties principales, on observe l'emploi de la semionciale. La main courante est d'excellent style. L'abréviation de *-t(ur)*, au moyen de l'apostrophe, est notée d'un bout à l'autre. Je ne saurais douter, pour mon compte, que cette copie n'ait été faite à Tours, vers l'année 820. Ça et là sont disposées quelques lettrines simples, formées de traits entrelacés.

5. Un autre ouvrage tourangeau, beaucoup plus important à première vue, m'a été montré à Paris par M. C. Nordenfalk, auquel nous devons déjà de précieuses études sur l'art carolingien et duquel nous pouvons attendre beaucoup encore. C'est une partie de Bible (prophètes et N. Testament : *Lat. 8847*), que S. Berger n'a pas même nommée. On y trouve une décoration de canons qui rappelle d'une manière frappante les motifs, si remarquables, de la Bible de Monza. Le style graphique, d'ailleurs, conviendrait parfaitement à Tours. On rejoindrait donc ainsi l'époque même d'Alcuin. Si j'ai bonne mémoire, une souscription de la fin du moyen âge permettrait de rattacher le volume à Echternach, suivant une conjecture de Degering, qui semble fondée. J'espère que M. Nordenfalk nous instruira davantage au sujet de ce manuscrit.

6. Enfin, sur le même plan que le *Reginensis* (ci-dessus n° 2), bien qu'il soit plus ancien, probablement, d'une trentaine d'années environ, peut-être même d'un demi-siècle, j'aimerais à placer le *Lat. 5096* de la Bibliothèque Nationale : recueil complexe (174 fol.), où l'on peut noter, à la fin, le *Transitus sancti Martini* et, plus avant, une collection de *Preces*, qui m'a paru mériter d'être transcrite et publiée (f. 119^v-134^v) ; parmi ces *Preces*, prend place une « *Oracio quem (sic) sanctus Martinus episcopus fudit ad sepulcrum sancti Petri apostoli* » (f. 128^v-129). L'écriture, tout à la fois archaïque et calligraphique, se laisserait définir, selon la terminologie de M. Rand, une « mérovingienne embellie » ; par exemple l'*a* ouvert (*cc*) y est constant ; l'abréviation de *-t(ur)* par l'apostrophe, pareillement. Une décoration d'initiales, rapidement exécutées, mais d'une grande variété et d'une rare abondance (près de soixante-dix lettrines faites au trait) distingue ce travail, qu'on peut rapporter, largement, au début du IX^e siècle. Je ne songe pas, pour ces seules raisons, à ramener directement à Tours le manuscrit ; mais il est permis de concevoir quelque lien. Ici, comme plus haut, on pourrait donc se borner à parler d'influence.

A. WILMART.

LE TRACTATUS THEOLOGICUS ATTRIBUÉ A HILDEBERT.

Manitius, si avare de renseignements sur les ouvrages théologiques, n'a pas omis, dans la notice qu'il consacre à Hildebert de Lavardin¹, un « *tractatus theologicus* » que l'infortuné Beaugendre avait trouvé dans un manuscrit de Lyre, cru inédit, et restitué sans raison valable à l'illustre évêque du Mans, puis métropolitain de Tours († 1133).

1. *Geschichte der Lateinischen Literatur des Mittelalters*, III (1931), p. 856.

Migne a reçu cet ouvrage dans la *Patrologie*, où il encombre près de cent colonnes ¹.

L'ancien manuscrit de Lyre est conservé maintenant à Évreux, avec le reste des livres de l'abbaye : n° 38, XII^e siècle, 127 feuillets. C'est un recueil sans unité. Le début est formé par plusieurs opuscules de saint Bernard. Au fol. 52, se présente la *Vita sanctae Mariae Aegyptiacae edita a Turonensi archiepiscopi, nomine Hildeberto*, composition métrique d'une authenticité indiscutable ². Le « traité théologique » suit de près, anonyme (f. 58-86). Toute la fin consiste en une série de sermons où Beaugendre, qui s'est trompé presque constamment, a cru reconnaître encore, à diverses reprises, la main d'Hildebert. Plusieurs proviennent en effet de Geoffroi Babion, l'écolâtre d'Angers, et de Pierre le Mangeur ; aucun n'est l'œuvre d'Hildebert ³.

Bref, le manuscrit de Lyre n'associe justement le nom d'Hildebert qu'au poème sur Marie Égyptienne.

Le traité, par son style, est aussi contraire que possible à tout ce que nous savons du brillant lettré que fut l'évêque du Mans, assez peu théologien, par surcroît, et n'ayant aucun souci, apparemment, de ce côté.

En veine de générosité, Manitius donne un sommaire du développement. L'ouvrage, cependant, est bien connu ; il a été très souvent copié, repris, démarqué, ensuite imprimé plusieurs fois, puis, de nos jours, soumis à de vives discussions, qui ne semblent pas avoir encore abouti ⁴. On le retrouve dans la collection de Migne, en particulier, parmi les œuvres de Hugues de Saint-Victor ⁵, et Manitius lui-même y fait allusion, à propos de cet écrivain ⁶, mais sans rappeler la querelle qu'il a soulevée ; car ce n'est pas autre chose, au total, qu'un exemplaire, incomplet, de la célèbre *Summa Sententiarum* ⁷.

La *Somme* n'appartient pas plus à Hugues qu'à Hildebert. Pourtant, la mention du prieur de Saint-Victor rapproche davantage de la vérité, l'auteur inconnu (Odon de Lucques ?) se plaçant entre Hugues et Pierre Lombard, duquel les *Sentences* peuvent être regardées comme une mise au point de la *Somme*.

J'aime à croire que d'autres personnes ont remarqué la méprise de Beaugendre, qui m'est apparue il y a déjà bien des années. Le répertoire de Manitius jouissant d'un crédit mérité, il convenait de prendre, sans trop tarder, les précautions qui s'imposent en pareil cas.

ANDRÉ WILMART.

1. Tome CLXXI, 1067-1150.

2. Cf. *ibid.*, 1321 sq.

3. Cf. B. HAUREAU, *Notice sur les sermons attribués à Hildebert de Lavardin*, dans les *Notices et extraits de l'Acad. des Inscriptions*, XXXII, 2 (1888), p. 107-166.

4. Il suffit de renvoyer à la dissertation de MARCEL CHOSSAT, *La Somme des sentences* (Louvain, 1923), qui, malheureusement, n'a été qu'une sorte de brillant intermède.

5. Tome CLXXVI, 41-174.

6. *Op. laud.*, p. 114 sq.

7. La fin du « traité » coïncide avec la *Summa* IV § 3 (P. L., CLXXVI, 121 A 1. 5).

COMPTES RENDUS.

BIBLIOGRAPHIE, SCIENCES AUXILIAIRES, ETC.

E. HABEL. *Mittelateinisches Glossar. Unter Mitwirkung von Studienrat F. Gröbel in Berlin.* — Paderborn, Schöningh, 1931, 8°, VIII-431 p. Mk. 6.

Le latin du moyen âge jouit d'un regain d'actualité. On multiplie les introductions à l'étude de cette discipline, que les programmes scolaires imposent, dans certains pays, aux étudiants de l'enseignement supérieur. Elle présente de nombreuses difficultés non seulement dans sa grammaire mais aussi dans son vocabulaire. Pour résoudre ces dernières, tout le monde ne possède pas un Du Cange ou un Diefenbach. D'où la nécessité d'un lexique abrégé, à la portée de tous. Tel est celui de E. Habel. Basé sur les grands dictionnaires et sur les auteurs les plus connus du moyen âge, il offre un nombre considérable de mots. A l'examen, il se révèle suffisamment complet. Quelquefois, cependant, on aurait désiré une traduction plus complète. Pour *abbatia* par exemple, il est insuffisant de traduire le mot par *Kloster*, *Abtei*. Le mot a présenté plusieurs autres significations ; il a désigné la charge abbatiale, le bénéfice qu'elle constituait, l'ensemble des abbés d'une région, la temporalité d'un monastère, le chapitre (être moral) ou communauté etc. Les mots « *comicus* », « *mens* », « *monasterium* » demandaient également plus d'explications. A « *comes* », au lieu de *frz.* conte, lire comte. — Ces quelques vétilles n'enlèvent cependant nullement à ce « glossaire » ses grands mérites ni sa réelle utilité.

PH. SCHMITZ.

ELISA RICCI. *Mille santi nell' arte.* — Milan, Hoepli, 1931, 8°, xx-734 p. Lire 48.

Est-il besoin de relever l'utilité de ce répertoire alphabétique ? Le nombre des saints dont nous connaissons l'aspect traditionnel et les attributs dépasse-t-il la centaine, si même il arrive à ce chiffre ? Que de fois ne faut-il pas se contenter d'indications génériques, comme : « un saint évêque », « la Vierge entre deux saints », etc. ? Ces dernières années de bons catalogues ont paru nous renseignant sur les attributs des saints ; ils permettent d'identifier facilement les personnages représentés. Madame Ricci sans vouloir être complète (l'ouvrage aurait pris des proportions démesurées) a cherché à nous donner en même temps un beau livre d'art. Sept cents illustrations accompagnent son texte. Celui-ci fournit sur chaque saint les grandes données de sa vie, ses attributs, les grâces pour lesquelles on a coutume de l'invoquer spécialement, les patronages dont il est chargé. Quatre tables aideront aux recherches : un calendrier et les index alphabétiques des attributs, des patronages, et des artistes dont les œuvres se trouvent reproduites ici. Celles-ci sont presque toutes italiennes. Qui s'en étonnera ? Monsieur Corrado Ricci n'est-il pas un des historiens les plus éminents de l'art italien ?

Il n'entrait pas dans le dessein de l'auteur de faire œuvre historique, ni de recourir aux sources littéraires. Elle n'a pas voulu davantage motiver les attributs dont l'art a entouré tel saint, sauf de rares exceptions. La tâche aurait compliqué inutilement le travail et, souvent délicate, aurait pu causer quelques erreurs. C'est ainsi qu'on en trouve, je crois, une au mot *Alô* (S.).

Ce n'est pas le saint qui opère le miracle en question mais Jésus, déguisé en ouvrier ambulant, et qui veut enseigner l'humilité au maréchal ferrant trop vaniteux. A Girolamo (S.), S. Jérôme, ajoutons qu'il a été le patron préféré du clergé. A l'index des patronages, au mot « morti improvvisi » manque sainte Barbe. Mais je m'en voudrais de relever quelques oublis dans un livre dont il importe plutôt d'exalter les qualités de fond et de forme. A cette dernière, la maison Hoepli a consacré les richesses bien connues de ses ressources typographiques.

PH. SCHMITZ.

ÉCRITURE SAINTE.

J. GARROW DUNCAN. *Digging up biblical history*. — Londres, SPCK., 1931, 2 vol., 8°, xii-275 et xii-256 p. 100 pl. Sh. 12,6 et 12,6.

Cet important ouvrage rajeunit le Canaan du P. Vincent, non par la méthode mais par l'information qui s'est accrue si heureusement depuis la guerre. Il rassemble en deux volumes faciles à manier une foule de renseignements dispersés dans des revues parfois inaccessibles et l'auteur parle en archéologue qui sait ce qu'est un champ de fouilles palestinien, car il a dirigé la campagne sur l'Ophel de 1923-25.

Le tome premier explore la Palestine par ordre chronologique depuis les troglodytes de l'époque néolithique jusqu'au temps des rois hébreux en passant par l'âge du bronze. Il évoque Amorréens, Hyksos et Hittites aussi bien que les Jésuséens, tandis que l'A. T. lui reste toujours présent et qu'il ne cesse de rappeler à l'occasion quelle lumière nouvelle il a reçue de telle découverte archéologique. Les sites anciens sont étudiés l'un après l'autre et repris à la période suivante. Notons la sympathie de l'auteur pour la localisation de Sodome au N. de la Mer Morte, pour la théorie du sinnor-canal de Jésus, et ses vues sur le nom d'Abimélek et l'étymologie du Millo. Joignons-y le résumé des dernières fouilles sur l'Ophel, en déplorant hautement que parmi tant de vues suggestives on ne nous ait pas livré un plan, et citons encore le paragraphe si neuf sur les objets hébreux trouvés en Égypte.

Le tome deuxième traite des objets familiers, religieux et des inscriptions. On trouvera ramassés les ostraka de Samarie, l'inscription d'Ahiram, etc. L'étude sur Astarté et sur les temples de Beisan constitue un supplément aux Religions sémitiques du P. Lagrange, autant que celle sur les rites funéraires.

Ce sera pour longtemps le meilleur manuel d'archéologie palestinienne. H. D.

F. X. KORTLEINER. *Religion Jahvae cohaereatne cum simplicitate vitae nomadum*. — Innsbruck, Rauch, 1933, 8°, 64 p. Mk. 2.

Le P. Kortleiner poursuit dans ses *Commentationes biblicae* une marche conquérante et rectiligne. Il en a cette fois à la théorie fertile en malentendus de la barbarie ou tout au moins de l'extrême simplicité de culture des patriarches, et de son incompatibilité avec une religion aussi évoluée que le Jahvisme. Disons tout de suite qu'il a parfaitement raison de s'inscrire en faux contre cette explication qui répond mal aux faits ; seulement il y aurait avantage à ce que la question fût traitée avec plus de souplesse. Abraham et ses descendants étaient des civilisés, et non de fraîche date, mais l'auteur a tort peut-être d'en faire déjà des agriculteurs. A en juger par la vie des Bédouins d'aujourd'hui les rapports entre nomades et sédentaires, fellahs ou marchands de bazar, sont moins simples et tout de même plus tranchés.

On trouvera dans ces pages un *status quaestionis* suffisant et une copieuse littérature.

H. D.

OESTERLEY et ROBINSON. **A History of Israel.** — Oxford, Clarendon Press (H. Milford), 1932, 2 vol., 8°, xvi-512 et xvi-516 p. et 22 cartes. Sh. 30.

Les auteurs de l'*Hebrew Religion* ont uni à nouveau leurs efforts pour donner au public une Histoire d'Israël, dépourvue d'appareil technique et allégée des discussions arides, mais très au courant de toutes les questions spéciales, de la littérature du sujet, et composée de manière à indiquer au lecteur les sous-entendus érudits qu'un pareil sujet comporte.

Chacun d'eux a pris à sa charge l'un des volumes. M. Robinson va des origines à la chute de Jérusalem en 586; M. Oesterley reprend le récit jusqu'à la révolte de 135. On peut voir à la longueur du chemin parcouru quelle étendue d'histoire et quelle masse de faits ils ont eu à dépeindre. On peut dire qu'ils ont réussi à faire clair et net, et qu'ils ont dominé leur information pourtant considérable. Leur œuvre est agréable à lire, suggestive et bien équilibrée. La bibliographie est choisie avec soin et non encombrante. Les cartes bien dessinées, bornées à des sujets restreints, éclairent le récit.

L'esprit qui les domine est la modération. Ils répugnent à l'hypothèse aventureuse comme à la critique aiguë. C'est l'intérêt de ce travail pour les gens de métier. Ils se sont rangés à une opinion commune, qui respecte les positions moyennes de la critique moderne : sources du Pentateuque, Deutéro-Isaïe, Daniel machabéen, etc. Leur réserve est presque timide, et dans les pages consacrées aux origines M. Robinson esquisse plutôt qu'il ne dessine.

On lui saurait gré pourtant de cette prudence, car on comprend sans peine la difficulté qu'il y a de réduire en propositions d'histoire critique, telle page d'ailleurs substantiellement vraie de la Genèse ou des Juges, mais ce qui touche davantage c'est l'éclipse totale du surnaturel au sens précis où nous catholiques l'entendons. L'intervention de Dieu dans l'histoire et la révélation n'apparaissent nulle part. C'est pour nous le déficit de l'œuvre. Il serait intéressant d'ailleurs de reprendre par le menu les positions adoptées par les auteurs et de jauger leurs scrupuleuses critiques. Avec un peu de liberté d'esprit il serait facile de mettre le doigt sur les solutions qui pourraient s'accorder à la fois avec les exigences de la critique et celles d'une vision surnaturelle de l'histoire. Ce livre en apparence étranger à nos vues en est tout proche par la modération, la bonne foi, le souci du vrai qui animent ceux qui l'ont écrit. DOM HILAIRE DUESBERG.

Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament. — Stuttgart, Kohlhammer, 1932, 4°, Fasc. 1-6. Chaque fasc., en souscription : Mk. 2,90.

C'est un travail de grande envergure et d'information minutieuse qu'entreprennent les théologiens allemands sous la direction de M. G. Kittel et il apparaît dès l'abord digne de son objet et de la renommée de ses collaborateurs.

Rien ne dénonce mieux les progrès accomplis dans l'étude du N. T. depuis un demi-siècle que cet effort de mise au point du vieux lexique de Cremer. Le but est identique, mais la matière s'est tellement étendue, l'information renouvelée, la méthode perfectionnée que tout est à reprendre sur de nouvelles bases et qu'il faut recourir à un nombre respectable de compétences diverses.

Le plan est simple et net : un mot grec est amené par l'ordre alphabétique qu'on étudie sous ses aspects divers dans l'A. T., le judaïsme, l'hellénisme, la philosophie grecque, le N. T. enfin auquel il fallait aboutir, puis autour du vocable central se groupent les mots dérivés. Comme chacun de ces petits cha-

pitres a été composé ou revu par un représentant d'une discipline particulière, l'ouvrage devient un instrument de précision aussi perfectionné que possible et forme un commentaire infiniment précieux du N. T. et de ses entours.

La sixième livraison a déjà paru, et nous apporte le gage que les promesses du début seront fidèlement tenues. Ce n'est pas de l'ingratitude, ni exigence déplacée mais dans certains articles il nous eût semblé utile sinon nécessaire de voir l'investigation des auteurs poussée jusqu'aux écrits de la seconde génération chrétienne ; l'évolution de la pensée éclairée rétrospectivement celle des âges apostoliques. C'est le cas pour les allusions de Clément à Abraham par exemple.

H. D.

L. SOUBIGOU. *Sous le charme de l'évangile selon S. Luc.* — Paris, Desclée De Brouwer et Cie, 1933, 8°, 568 p. Frs.

L'auteur, professeur d'Écriture sainte, a goûté en préparant ses cours, le charme pénétrant du troisième évangile et n'a pas voulu jouir tout seul de son plaisir. Il en résulte ce volume où on parcourt le récit de Luc en l'expliquant d'une façon claire et sans prétention. La présentation très découpée, insistant fortement sur les divisions des péripécies et leur agencement, facilitera l'intelligence du texte sacré et viendra en aide, par exemple, aux prédicateurs.

H. D.

THÉOLOGIE HISTORIQUE.

H. DENZINGER. *Enchiridion symbolorum, definitionum et declarationum.* Ed. 18-20. — Fribourg, Herder et Co., 1932, xxxii-658-(72) p. 8°. Mk. 5.40.

Il n'est plus nécessaire de recommander l'Enchiridion de Denzinger, depuis nombre d'années devenu un vade-mecum indispensable pour quiconque s'occupe de théologie. La 1^{re} édition datait de 1854, l'ouvrage a été ensuite refondu par Cl. Bannwart, et aujourd'hui, c'est le P. Umberg S. J. qui édite la 18^{me} édition. Dans celle-ci on remarquera d'abord les extraits importants des encycliques récentes de Pie XI concernant la Liturgie, l'éducation chrétienne de la jeunesse (1929), le mariage chrétien (1930), la question sociale (1931). D'autres décrets anciens ont été ajoutés aux endroits convenables, ils ont trait surtout à des questions qui ont attiré récemment l'attention des théologiens (concile d'Éphèse, de Trente, résolutions en matière de morale). Les documents qui dans les éditions précédentes formaient l'appendice du livre, ont été reportés dans le corps de l'ouvrage de façon cependant à ne pas changer la numérotation. Enfin, on a ajouté à l'index analytique les décisions relatives à la morale qui auparavant n'en faisaient pas partie.

Les éditeurs ont mis tous leurs soins, pour qu'au point de l'exactitude dans le texte et les références, rien ne laissât à désirer.

D. R. PROOST.

Testi cristiani con versione italiana a fronte, introduzione e commento.

Vol. I. S. Agostino I. De magistro. — De vera religione, a cura del P. Domenico BASSI. — Florence, « Testi Cristiani », 1930, 8°, 339 p., L. 22.

Vol. II. Romano il Melode. Inni, a cura di Giuseppe CAMMELLI. — Florence, 1930, 8°, 410 p., L. 25.

Vol. III. Teodoreto. Terapia dei morbi pagani I, a cura di Nicola FESTA. — Florence, 1931, 8°, 367 p., L. 25.

Vol. IV. S. Massimo Confessore. *La Mistogogia ed altri scritti*, a cura di Raffaele CANTARELLA. — Florence, 1931, LVI-295 p., L. 25.

Cette nouvelle collection de textes chrétiens figurera en bonne place à côté des *Texte und Untersuchungen*, des *Texts and Studies*, des *Textes et documents* d'Hemmer et Lejay. Néanmoins elle ne prétend pas faire elle-même œuvre proprement critique. Elle se contente de reproduire des textes critiques déjà établis par d'autres, d'ajouter un appareil réduit et de proposer de-ci de-là quelques légères modifications.

Les introductions sont fort soignées : elles exposent succinctement l'état de la question, replacent l'écrivain en son milieu, en retracent la vie, analysent les écrits et se terminent par quelques notes critiques. Une bibliographie suffisante, et des tables sont annexées à chaque volume. Une seule exception : l'introduction au *De magistro* et au *De vera religione* de St Augustin est exclusivement philosophique et ne donne aucun renseignement d'ordre textuel et critique.

Vol. I. S. Agostino. *De magistro*. — *De vera religione*.

Le P. Dom. Bassi expose lucidement, dans l'Introduction, en quoi consiste le platonisme du philosophe de Cassiciacum. En quelques traits est ramassée la métaphysique augustinienne, dont une des maîtresses pièces est la théorie de la connaissance (l'illumination de l'intelligence). En vue de la compréhension du *De vera religione*, l'A. explique les hautes spéculations qui embellissent ce traité et en fait découvrir la connexion interne. La traduction est fidèle, mais, à notre avis, elle gagnerait à être plus analytique et plus vivante.

Vol. II. Romano il Melode. *Inni*.

C'est la première édition accessible aux non-érudits d'un choix de *κοντάκια* de Romanos le Mélode. Déjà Pitra, dans ses *Analecta sacra*, t. I, avait exhumé ces merveilleuses poésies d'un hymnographe oublié. Une édition plus critique, pas encore définitive, basée sur de meilleurs manuscrits, est due à l'infatigable travailleur que fut Krumbacher et à son collaborateur P. Maas. M. G. Cammelli, dans son Introduction étendue et fort instructive, retrace la vie du Mélode et prouve qu'il arriva de Syrie à Constantinople sous l'empereur Anastase I (491-518). Puis il étudie l'art et les sources de Romanos, le plus grand hymnographe byzantin. Il fait ressortir le caractère dramatique très accentué du *κοντάκιον*, prédication sacrée en forme poétique. Il y relève l'élément dogmatique et le côté polémique parfois envahissant. Sur la question des sources, l'auteur est fort circonspect. Il ne rejette pas l'opinion de Maas qui fait dériver Romanos de Basile de Séleucie. Je pense qu'un travail intéressant serait d'étudier de près l'ancienne poésie religieuse populaire de langue syriaque et de chercher si elle ne serait pas le modèle des *κοντάκια* de Romanos et de ses émules. Notons aussi, dans cette Introduction, de précieuses indications sur l'hymnographie byzantine et sur la structure architectonique du *κοντάκιον*. Enfin des remarques d'ordre grammatical et philologique sur la langue et le style et un bref exposé de la tradition manuscrite terminent une Introduction qu'on lira avec profit.

Le texte édité est *grosso modo* celui de Krumbacher et de Maas. Rarement on lui a préféré Pitra. Plus rarement encore, l'éditeur a risqué une correction de son cru. Il reproduit néanmoins plusieurs corrections dues à Krumbacher ou à Maas. Les huit poèmes choisis entre plus de quatre-vingts, sont de purs chefs-d'œuvre, empreints du sentiment religieux le plus sincère et le plus fort.

Vol. III. Teodoreto. *Terapia dei morbi pagani*. I.

N. Festa nous retrace, dans l'Introduction, la physionomie morale si sympa-

thique de l'exégète, du pasteur d'âmes et du défenseur de la foi. Après avoir exhaustivement énuméré toutes les œuvres qui nous restent du grand Antiochien, l'éditeur examine de près la *Therapeia* que Théodoret a expliquée par ce sous-titre : la vérité de l'évangile démontrée par la philosophie grecque. Les douze διαλέξεις qui constituent l'ouvrage, forment dans une langue un peu lâche et dans une forme presque dialoguée, un véritable *corpus apologeticum* traitant tous les sujets qu'avait creusés la réflexion chrétienne dans sa propre défense et dans la réfutation du paganisme : foi, création, dieux païens et démons, Dieu et la nature, Dieu et l'homme, la Providence, les sacrifices, les lois, les oracles, l'eschatologie et la vie morale. La *Therapeia* est une compilation assez négligente, écrite *currenti calamo* dans une langue qui ne brille pas par l'atténuité du style.

La traduction italienne présente quelques très rares incorrections. On peut regretter que les vers grecs soient traduits en vers italiens qui ne sont pas toujours réussis.

Vol. IV. *S. Massimo Confessore. La mistagogia ed altri scritti.*

Cette édition a comme objet de donner, dans le moindre espace possible, une image assez complète de la figure de Maxime le Confesseur. Dans l'œuvre, surtout polémique, du grand higoumène de Chrysopolis, M. R. Cantanella a fait un choix judicieux. Il publie *Le livre ascétique*, la *Mystagogie*, un petit opuscule : *De l'âme*, le *Commentaire du psaume LIX*, les *Questions à Théopompos* et enfin des hymnes.

Le texte édité est celui de Migne qui a réimprimé Combefis. Quelques fautes ont été corrigées. L'étendue et l'obscurité de la tradition manuscrite ont empêché l'éditeur de fournir un texte critique. Une longue introduction renferme la biographie de l'intrépide lutteur, la liste complète de ses nombreux écrits et une étude sur sa théologie, sa christologie et sa mystique.

Nous faisons nôtre le souhait de M. R. Cantanella : puissions-nous posséder bientôt une édition critique de Maxime le Confesseur.

D. A.

Anselmo d'Aosta. II Monologio. (Coll. Antologia del Pensiero Medioevale.) — Palermo, I. R. E. S., 1932, 8°, 145 p. Lire 6.

C'est le professeur Ottaviano qui nous donne la préface et traduction du *Monologium* de S. Anselme, en ce premier tome de l'Anthologie de la Pensée Médiévale destinée aux Écoles-Moyennes-Supérieures. Il s'agit de se mettre au niveau des exigences des nouveaux programmes et de faciliter aux élèves le contact avec les principaux représentants de la pensée philosophique médiévale. Le Professeur Ottaviano a voulu traduire avec clarté et élégance ; il y a réussi. Comme il est aussi dans le but de cette anthologie de se limiter aux textes d'intérêt strictement philosophique, on n'a pas retenu dans cette traduction les chapitres 29 et 65 du Monologue où il est question de la Sainte Trinité.

B. B.

S. Bonaventurae Prolegomena ad sacram Theologiam. Edidit Th. SOIRON O. F. M. Coll. Florilegium Patisticum, Fasc. XXX. — Bonn, Hanstein, 1932, 8°, 32 p. RM. 1,40.

Ces « Prolegomena » sont extraits des diverses œuvres de S. Bonaventure, d'après l'édition Quaracchi. Voici les différents chapitres, dont l'énoncé peut donner une idée de l'intérêt de cet opuscule : I. *Materia seu Subjectum Theologiae*. II. *Ortus Theologiae*. III. *Modus procedendi*. IV. *Finis*. V. *Unitas*

Theologiae. VI. Relationes Philosophiae ad Theologiam. VII. Dispositiones ad studium Theologiae.

B. B.

A. BONET. *La filosofía de la libertad en las controversias teológicas del siglo XVI y primera mitad del XVII.* — Barcelona, Impr. Subirana, 1932 ; 294 p. 8°.

L'Auteur de ce livre (thèse doctorale) étudie les controverses du XVI-XVII^e siècle relatives à la conciliation de la liberté avec la science divine. Il commence par les doctrines du serf arbitre luthérien, c'est de ce déterminisme, dit-il, que procèdent les disputes « de Auxiliis » et plus tard le Jansénisme. Il passe donc en revue le luthéranisme, le « bannésianisme », le molinisme, le jansénisme, étudie les relations mutuelles de ces doctrines en se plaçant surtout au point de vue de la liberté psychologique qu'elles supposent. Le concept de liberté n'est pas le même, conclura-t-il, dans le bannésianisme et le jansénisme d'une part, le molinisme d'autre part, d'où la divergence de ces systèmes.

Son travail, dit-il, est d'ordre historique et animé d'un grand souci d'impartialité : en effet, l'exposé des systèmes est développé d'après les textes des théologiens qui en sont les représentants authentiques : les plus importants de ces textes sont cités intégralement et permettent au lecteur de réfléchir par lui-même sur les problèmes en jeu. L'ouvrage a certainement le mérite d'être très clair. Parmi les docteurs, c'est Suarez que l'A. a étudié d'une façon spéciale, comme d'ailleurs le prouve un ouvrage qu'il a consacré antérieurement à la « liberté d'après Suarez ». Au reste sa préférence pour le molinisme ne fait pas de doute. Le « bannésianisme », le nom même l'affirme, n'est pas le développement nécessaire du thomisme ancien ; le molinisme, sans doute, prête à discussion, mais c'était au XVI^e siècle la réponse qu'il fallait opposer au fatalisme protestant, il est en outre l'expression fidèle de la mentalité espagnole, optimiste, individualiste : « par l'organe des fils de S. Ignace, l'âme espagnole, s'adressant aux peuples séduits par la déviation de l'esprit germanique, leur parla de liberté d'indifférence, de grâce suffisante pour tous les hommes, de concours simultané, de science moyenne » (p. 108).

D. R. PROOST.

FR. MITZKA, S. J. *Henrici de Lübeck O. P. Quaestiones de motu creaturarum et de concursu divino.* (Opuscula et textus ; series scholastica, fasc. XI.) — Münster i. W. Aschendorffsche Buchhd., 1932, 8°, 64 p. Mk. 1,10.

La collection « opuscula et textus » dirigée par M. Grabmann et Fr. Pelster S. J. publie dans ses fascicules successifs des textes soit inédits, soit d'accès difficile, relatifs à l'histoire, la vie et la doctrine de l'Église. Elle se compose de plusieurs séries d'ouvrages ; celui que nous annonçons ici appartient à la « series scholastica », il contient trois questions du maître Henri de Lübeck, l'un des docteurs thomistes les plus estimés de la 1^{re} moitié du XIV^e siècle ; ces questions se rattachent à la thèse fameuse du concours divin. Sans qu'on puisse en déduire toute la doctrine de H. de L. sur cette matière, on y trouve pourtant certaines parties expliquées d'une manière particulièrement heureuse, et qui suffisent à faire classer leur auteur dans la ligne authentique de l'École thomiste.

D. R. PROOST.

THÉOLOGIE DIDACTIQUE.

F. CHALLAYE. *Le Christianisme et nous.* (Collection Christianisme, sous la direction de P. L. Couchoud.) — Paris, Ed. Rieder, 1933, 16°, 392 p. Fr. 15.

Ce livre a l'avantage de bien définir le « christianisme » tel que l'entendent les AA. de la Collection P. L. Couchoud.

Ce christianisme n'est plus la vérité révélée par Dieu. L'idée d'un Dieu personnel elle-même est difficilement acceptable ; la science condamne l'antique conception de l'univers ; l'histoire détruit l'idée de textes sacrés, d'institutions immuables. La conscience moderne répugne à un ascétisme qui blâme la joie, à l'intolérance qu'entraîne tout dogmatisme. Telle est, en abrégé, la conception que propose l'A. concernant le « christianisme intellectuel » qu'il condamne absolument, pour laisser quelque place au « christianisme du cœur », amour de la vie universelle et amour de l'humanité.

Métaphysique d'effets sans causes, histoire des dogmes au sens de M. Turmel, agrégat des objections accumulées depuis longtemps contre la doctrine catholique et l'Église : voilà, en peu de mots, les principes qui animent la présente publication.

D. R. PROOST.

H. PINARD DE LA BOULLAYE. **Jésus, Fils de Dieu.** Conférences de Notre-Dame de Paris. Année 1932. — Paris, Editions Spes, 1932, 8°, 254 p. 12 fr.

En 1932, l'éminent prédicateur aborde enfin la question capitale : la divinité de Jésus-Christ. Voyons comment il la résoud. Dans la première conférence, il souligne l'importance du problème et indique la méthode qu'il compte utiliser. La seconde écarte l'objection suivant laquelle les premiers chrétiens, imitant le culte des païens pour leurs empereurs, auraient eux aussi « divinisé » le Christ. Les trois suivantes fournissent, d'après le témoignage des synoptiques et celui de s. Jean, les termes dans lesquels le Christ lui-même affirme son origine divine. La dernière enfin, et non la moins instructive, explique pourquoi, dans une question qui intéresse au suprême degré notre conduite ici-bas, la solution ne rencontre pas une clarté éblouissante. — Tout homme sincère, croyons-nous, emportera de la lecture de ces pages, l'impression d'apaisement et de plénitude qu'on éprouve en face de la vérité.

D. G.

L. WOUTERS. **Manuale Theologiae Moralis. T. I.** — Brugis, C. Beyaert, 1932, 8°, 856 p. Prix des t. I et II réunis : 39 belgas.

Après tant d'autres traités de théologie morale, d'ailleurs fort recommandables, qui ont vu le jour ces dernières années, en voici un de plus, qui justifie lui aussi sa raison d'être ; il est dû au R. P. Wouters, ancien professeur du Collège Majeur des PP. Rédemptoristes à Rome, actuellement provincial de la province néerlandaise de son Ordre, déjà bien connu par plusieurs publications relatives à la morale et au droit canon. On se rappellera sa brochure « de minusprobabilismo » (1905) qui en un moment où la controverse probabiliste avait pris un regain d'intensité, a revendiqué contre le probabilisme pur et simple, qu'il qualifie de minus-probabilisme, les droits de l'équiprobabilisme et l'autorité de S. Alphonse en sa faveur. Ce sera, entre autres, un des mérites de ce nouveau manuel, que de renseigner exactement le lecteur sur ces questions : le défenseur d'une doctrine en litige y apportera nécessairement des raisons qu'on ne trouvera pas aussi bien mises en lumière chez ses adversaires. Il ne restera pas, d'autre part, dans le domaine de la théorie : une liste très concrète (p. 180 sv.) d'opinions sur lesquelles le probabilisme et l'équiprobabilisme ne sont pas d'accord, montre bien qu'il y a une différence d'ordre pratique entre les deux systèmes et que le confesseur, en certains cas, doit procéder de façons diverses, selon qu'il se rallie à l'un ou à l'autre. En plusieurs autres points, la doctrine de l'A. présentera son cachet personnel, il enseignera

p. ex. que les hérétiques sont soumis aux lois ecclésiastiques (p. 89), que le suicide indirect, et l'homicide, dans les cas de morts douteuses, ou de fœtus probablement vivants, sont toujours défendus ; en matière sociale il affirme que le salaire familial est dû en justice (p. 618) mais dans la question des monopoles, il est moins rigoureux que certains probabilistes. Il continue, avec S. Alphonse, à excuser de restitution, celui qui a par erreur incendié la maison de Pierre son ami, alors qu'il avait l'intention de brûler celle de Paul, son ennemi. Pour la télépathie (p. 417), le somnambulisme (418), il admet la possibilité d'explications naturelles ; dans tout ce domaine des anomalies psychiques il révèle d'ailleurs une compétence spéciale. L'A. a, en outre, le mérite très appréciable de donner des solutions précises sur des cas vraiment pratiques et qu'on ne trouve pas prévus ailleurs, p. ex. que doit faire le confesseur, qui à l'improviste, se trouve dépourvu de juridiction ? (p. 68), que peut faire le religieux auquel on donne de l'argent « pro suis pauperibus » (p. 829). Il s'adapte particulièrement aux exigences de la vie morale dans notre société contemporaine. Quant à la méthode, dans ce premier volume, il expose, après la morale générale, la doctrine des vertus théologales, mais ensuite, pour des raisons pratiques, il suit l'ordre des commandements de Dieu et de l'Église, comme cela se fait dans les manuels les plus reçus jusqu'ici.

En résumé, pour recommander le livre du P. Wouters, nous ne pouvons mieux faire que de transcrire le conseil de Benoît XIV, cité p. 155 : « In re dubia confessarii consulant libros quamplurimos, eos imprimis quorum doctrina solidior » : si même on a déjà consulté d'autres livres, il y aura toujours avantage à y joindre ce dernier.

D. R. PROOST.

B. H. MERKELBACH O. P. *Summa Theologiae moralis. T. II. De Virtutibus moralibus.* — Bruges, Desclée De Brouwer et Cie, 1932, 8°, 994 p. Fr. franç. 40.

Nous avons annoncé précédemment le 1^{er} volume de cette nouvelle Somme de Théologie morale, nous y avons relevé spécialement la fidélité à la doctrine et à la méthode de S. Thomas. Le tome II qui vient de paraître et a pour objet les vertus morales, plaira peut-être plus que le précédent aux lecteurs qui s'intéressent d'abord au côté pratique. Ainsi, par exemple, dans la vertu de prudence apparaît la question du probabilisme dans toute son ampleur. Le P. M., contrairement aux vieux Thomistes, juge le principe « Lex dubia non obligat » suffisamment prouvé, et conséquemment se déclare probabiliste. Cependant, il exige en toute matière de sérieuses probabilités, et ce n'est même qu'avec quelque réserve qu'il énonce la thèse qui sépare les équiprobabilistes des simples probabilistes : « In dubio de cessatione vel impletione legis... videtur homo acquirere posse conscientiam certam... » (p. 91). Tout ce traité de la prudence constitue une vraie et heureuse innovation. La seconde vertu cardinale, la justice, se fait remarquer par son immense extension (p. 140-847), alors que pour la force, il ne restera que 26 pages, et pour la tempérance un nombre restreint aussi (875-986). D'ailleurs tous les préceptes du Décalogue n'ont-ils pas trait à la justice ? Quoi qu'il en soit, dans ce traité de la justice, disposé selon le plan de S. Thomas, et amplifié par l'A. en vue des nécessités actuelles, on trouvera abondamment et plus même que la matière ordinaire d'un traité de théologie morale. Il ne s'agira que de s'initier un peu à cet arrangement, pour en saisir la logique et les avantages.

Devant une telle richesse de notions et d'applications, nous devons nous borner à indiquer quelques exposés particulièrement remarquables : tels le

domaine des fils, des épouses, des auteurs, des clercs : en tous ces points comme dans les autres questions de justice le droit français et belge est d'abord pris en considération, avec un aperçu sur les autres législations, — à propos de justice légale, les devoirs de l'État et son intervention d'après S. Thomas et les encycliques des derniers papes, — à propos du droit de propriété, la preuve de sa légitimité, le socialisme dans l'histoire et sous ses formes multiples, — aux contrats, le contrat du travail, le salaire familial avec arguments pour et contre, — plus loin l'usure et l'intérêt d'après la thèse traditionnelle des titres extrinsèques, accommodée aux conditions modernes.

La vertu de religion est connexe avec la justice, elle embrasse, pour le dire en deux mots, les quatre premiers et le huitième précepte du décalogue, prière, sacrifice, vœux, piété filiale, véracité. La liturgie même et le chant sacré n'y sont pas oubliés, quoiqu'un peu mis à l'étroit.

Il nous faut conclure : ce second volume du P. M. constitue une œuvre de premier rang parmi les nombreux Traités de théologie morale qui ont été publiés ces dernières années.

D. R. PROOST.

ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE.

M. M. DAVY. *Un traité de l'amour du XII^e siècle. Pierre de Blois.* — Paris, E. de Brocard, 1932, 8°, 604 p.

Pierre de Blois naquit, vers 1130, à Blois. Il dut mourir vers 1200. C'est sans doute à l'abbaye bénédictine de Saint-Lauder de Blois qu'il reçut sa première formation. Les circonstances le menèrent en Angleterre, où il demeura longtemps. Il y composa probablement vers 1185-1195 son traité *de l'amitié chrétienne et de l'amour de Dieu et du prochain*. Ce traité, qui nous a été conservé dans plusieurs manuscrits, ne connaît aucune édition latine satisfaisante. La meilleure reste encore celle de Migne (PL., 207, 871-958). Se basant sur les trois meilleurs mss. de l'ouvrage (Berlin, Bibl. Royale, lat. 1720 ; Paris, BN., lat. 2606, et lat. 3307) M^{lle} Davy nous en donne une édition excellente, qu'elle accompagne d'une traduction claire et élégante. Une longue introduction retrace la carrière et la psychologie de Pierre de Blois et surtout examine les théories de l'auteur, d'après le traité en question, sur l'amour et la charité.

Mais comment se fait-il que l'auteur, qui connaît certes « *les théoriciens de l'amour au moyen âge* », n'a pas étudié les rapports qui existent entre Aelred de Rievall et Pierre de Blois ? N'a-t-elle pas lu l'article de E. Bickel dans le *Neues Archiv* (45, 1923-1924, p. 223-234) ? Bickel y restituait péremptoirement le traité « *de Amicitia* », attribué longtemps à Cassiodore, à son véritable auteur Pierre de Blois. Il y établissait aussi que ce dernier s'était servi de Aelred (p. 228 sq. ; v. *Rev. bén.*, BALCL, I, 416) et l'avait bel et bien démarqué (kompiliiert hat). Cette découverte, M. E. Vansteenberghé, récemment, l'a rendue plus éclatante encore (*Rev. sciences religieuses*, 1932, p. 572-588). — Cet oubli de l'auteur vicie évidemment son chapitre sur *l'intérêt du de amicitia* ; sa place dans les traités sur l'amour du moyen âge.

Cette réserve faite, reconnaissons tout ce que nous devons à M^{lle} Davy : un texte bien établi du *de amicitia* ; une traduction très française de ce traité ; de nombreuses notes riches de renseignements et de comparaisons ; une analyse très fine de son contenu moral et dogmatique. Son ouvrage sera lu non seulement par tous ceux qui s'intéressent à Pierre de Blois, mais encore par les fidèles de Aelred de Rievall.

Deux petites remarques : p. 20, Pierre de Blois n'a pas été archevêque de Cantorbéry ; p. 25, lire *par* les partisans, au lieu de parmi (PL, 207, col. 143.)

PH. SCHMITZ.

P. STAN. GRUENEWALD, O. M. CAP. **Franziskanische Mystik.** — München, Naturrechts-Verlag, 1932, 8°, xii-148 p. Mk. 3,80.

Ce livre nous présente une vue d'ensemble de la mystique franciscaine, étudiée spécialement d'après les sources des premiers temps de l'Ordre, dans lesquelles se trouvait éminemment exprimé son esprit. Avec raison, l'A. considère S. Bonaventure comme l'organe le plus autorisé de cette mystique, et pour déterminer mieux son objet, il a choisi trois questions dans lesquelles se groupent les éléments essentiels de la doctrine du Docteur séraphique, questions qui, de plus, restent à l'heure présente, d'un intérêt tout actuel : 1° la mystique constitue le développement régulier de la vie chrétienne ; 2° elle suppose en général une préparation ascétique généreuse ; 3° le phénomène (ou expérience) essentiel de la vie mystique c'est la contemplation. Ici, l'A. se trouve au cœur de son sujet, et par la comparaison et la discussion des textes du Saint, par la fixation de sa terminologie, il cherche à établir la nature de la contemplation, telle que le conçoit S. Bonaventure ; ce sera une connaissance à laquelle les sens ne collaborent point, dans laquelle il n'y a ni représentations ni concepts, inférieure cependant à la vision béatifique, analogue quoique non abstractive (p. 105, sv.). Cette étude est conduite avec une grande compétence philosophique et théologique, elle justifie l'appellation de métaphysicien de la mystique qui a été donnée au grand docteur franciscain, unissant la spéculation scolastique à l'analyse psychologique, là où les auteurs plus récents se confient davantage à cette dernière. L'ouvrage se termine par un appendice bibliographique intéressant relatif à la mystique des Capucins de langue allemande.

D. R. PROOST.

LITURGIE

O. HEIMING, O. S. B. **Syrische 'Eniane und griechische Kanones.** — (Liturgiesch. Quellen u. Forsch. Heft 26.) — Munster e. W., Aschendorff, 1932, 4°, viii-126 p. Mk. 10,75.

Dom O. Heiming apporte, dans la collection liturgique de Maria-Laach, une contribution fort remarquable à l'histoire, jusqu'ici très peu explorée, de la liturgie syriaque jacobite. Si l'étude attentive des canons liturgiques byzantins a été à peine entreprise, que dire des 'Eniânê syriaques ? C'est donc en pleine forêt vierge que l'auteur fait pénétrer ses lecteurs.

Ne pouvant assumer dès maintenant un travail d'ensemble sur les canons et les 'Eniânê, l'auteur se contente pour le moment de fournir les résultats que lui a procurés l'examen minutieux du manuscrit Sachau 349 de la bibliothèque de Berlin.

Ce manuscrit provient du monastère de Tûr 'Abdîn et y fut probablement écrit. Il date de la fin du X^e siècle ou du commencement du XI^e. Il n'est autre chose qu'un livre de chœur ne servant qu'à un des deux chœurs (Halbchorhandschrift). Cette constatation fort intéressante est appuyée de preuves nombreuses et décisives. A. Baumstark tenait ce manuscrit en piètre estime parce que, pensait-il, il était radicalement raccourci. Son élève, dom O. Heiming, se fait fort de montrer, par la comparaison entre les canons byzantins des huit tons et les 'Eniânê du manuscrit Sachau 349, ainsi que par la comparaison

entre ce dernier et le manuscrit Sachau 303/172, que les prétendues omissions et inversions du manuscrit examiné sont précisément les indices les plus forts de son caractère de livre choral à l'usage d'un seul chœur.

Ensuite il détaille le contenu de Sach. 349 : il dresse la liste des cent six fêtes mentionnées dans le manuscrit et indique la répartition pour les fêtes et les jours de semaine des *hirmoi*, des doxologies, des *theotokia* et des *nekrosima*.

L'étude du manuscrit terminée, dom Od. Heiming donne de précieux renseignements sur l'Eniânê syriaque et notamment sur sa construction, son emploi, etc. Puis vient le tour du canon grec tel que le révèle le manuscrit : on distingue les pièces dont l'auteur est connu, les pièces anonymes. Un paragraphe tout à fait neuf concerne la manière dont les morceaux grecs ont été textuellement et mélodiquement adaptés au syriaque.

En appendice, on trouvera le catalogue complet des *hirmoi* des canons d'après les *incipit* syriaques et grecs. Ce catalogue est dressé selon l'ordre des huit tons et des neuf odes. Un registre très copieux et très soigné comprenant 3113 formules : strophes des 'Eniânê, strophes des canons, strophes des doxologies, tropaires, constitue un solide instrument de travail qui facilitera les recherches ultérieures.

D. D. A.

H. ENGBERDING, O. S. B. Das Eucharistische Hochgebet der Basileios-Liturgie.

(Theologie des christlichen Ostens. Texte u. Unters. Heft 1.) — Munster e. W., Aschendorff, 1931, 8°, LXXXIX-89 p. Mk. 9.

Cette nouvelle collection riche de tant d'espoirs s'ouvre par un excellent travail critique, dû à la plume de dom Jér. Engberding.

Depuis la première moitié du XVI^e siècle, la question de l'origine et de l'évolution de l'anaphore n'a cessé de préoccuper les liturgistes. Quatre siècles de recherches n'ont pas donné de résultats certains, des thèses diamétralement opposées restant en présence. La forme brève de la prière eucharistique est l'aboutissement de l'évolution : telle est l'opinion accréditée par le λόγος περί παραδόσεως τῆς θείας λειτουργίας et soutenue encore de nos jours par H. Lietzmann et A. Baumstark. Au contraire elle n'est que le point de départ de l'évolution : c'était déjà le sentiment de Masius au XVI^e siècle, adopté maintenant par P. Drews, Th. Schermann et par le patriarche syrien d'Antioche Ignatios Ephrem II Rahmani. En face de ces opinions contradictoires, dom Engberding reprend l'examen du problème. Il essaie de le résoudre par une étude de critique textuelle portant uniquement sur la prière eucharistique proprement dite de saint Basile (*Ba*).

La première partie ou Introduction expose l'état de la question, précise la méthode, employée, donne un aperçu critique sur les études antérieures, éditions ou travaux, énumère exhaustivement les matériaux, manuscrits et imprimés, puis décrit les témoins utilisés. Après avoir discuté la valeur des versions pour l'établissement du texte primitif, dom Engberding étudie de très près les rapports des divers témoins et des différents groupes entre eux. Il signale aussi les emprunts faits à *Ba*, soit par certains écrivains, soit par d'autres liturgies. Les derniers paragraphes de la première partie renferment les conclusions fondamentales de cet examen minutieux. Il y a lieu de distinguer quatre recensions différentes : égyptienne (Ae), arménienne (A), syrienne (S) et byzantine (B). S et B constituent une unité Ψ par rapport à A ; Ψ et A forment le groupe Ω par rapport à Ae. Ω est la recension due à saint Basile († 379), remaniement d'allure scripturaire et théologique. Saint Basile ne peut donc pas être considéré comme le créateur du noyau de la recension égyptienne.

Son œuvre se borne à une refonte de cette forme, amplifiée par des développements bibliques nettement trinitaires et christologiques (sotériologiques en particulier).

La deuxième partie de l'ouvrage fournit le texte critique des quatre recensions disposées synoptiquement et dans l'ordre chronologique. Un appareil très copieux donne toutes les citations et allusions scripturaires ainsi que les nombreuses variantes. La troisième partie contient l'examen détaillé du texte, c'est-à-dire les divers motifs **qui** ont déterminé soit l'adoption, soit le rejet des leçons.

Enfin la quatrième partie est constituée par les tables : 1. citations scripturaires ; 2. références littéraires et parallèles liturgiques ; 3. index du contenu ; 4. vocabulaire.

Le travail de D. Engberding est sans contredit d'une valeur scientifique et d'une érudition hors pair. Menée avec une méthode rigoureuse et progressive, cette étude textuelle est d'un fini parfait. Toutes les ressources de la philologie y sont abondamment utilisées ; la critique est judicieuse, modeste, établit parfaitement une discrimination entre le certain et le conjectural et aboutit à des conclusions inattendues et grosses de résultats. Modèle de travail de liturgie comparée, la dissertation de dom Engberding inaugure dignement la nouvelle collection qui ne manquera pas, nous en sommes persuadés, de rendre d'importants services à la théologie catholique.

D. D. A.

B. KLEINSCHMIDT, O. F. M. **Antonius von Padua in Leben und Kunst, Kult und Volkstum.** (Forschungen zur Volkskunde, Heft 6-8.) — Dusseldorf, Schwann, 1931, 4°, 13 planches et 388 illustrations, xxxii-410 p.

Le VII^e centenaire de la mort de S. Antoine de Padoue a été l'occasion de bien des fêtes et le prétexte de bien des livres. Le monument littéraire le plus riche et le plus imposant élevé à l'honneur du grand thaumaturge, nous le devons à l'érudition et au filial amour d'un Franciscain d'Allemagne, le Père B. Kleinschmidt.

L'A., dans sa préface, s'explique sur sa conception de la biographie du Saint, et de l'hommage artistique rendu à S. Antoine.

L'A. a basé principalement et presque exclusivement son Histoire de saint Antoine sur la *Legenda prima* ou *assidua*. Très peu de détails sûrs touchant son origine et son enfance. A quinze ans, il entre à l'abbaye des chanoines réguliers de St-Vincent à Lisbonne. Deux ans après, il passe à l'abbaye Santa Cruz de Coïmbre. Mais la grâce divine l'appelait à embrasser la vie pauvre du Père séraphique. Il organise un *Studium generale theologiae* à Bologne, encouragé qu'il est par François d'Assise. S. Antoine qu'on se plaît à se représenter avant tout comme un saint populaire, fut maître de théologie excellent et réputé. Nous suivons l'extraordinaire prédicateur des foules sur les routes d'Italie et de France. Un chapitre long et fouillé est consacré aux miracles du Saint.

S. Antoine, un des héros chrétiens les plus chers au peuple catholique, a suscité une étonnante efflorescence artistique. La Basilique Antonienne est elle-même un vaste et splendide reliquaire. Le saint est ordinairement représenté tenant à la main un livre, une flamme, un cœur, un lis, une croix, ou serrant dans ses bras l'Enfant Jésus. A quoi bon rappeler ici les peintures grotesques d'Assise ? Et l'art de la Renaissance ! Il a magnifié le plus grand disciple du Poverello. Martini, Sodoma, Francia, Schiavone, Pinturicchio, Beccaruzzi, Vivarini, Donatello, Sebastiani, **Mozzola**, Ghirlandajo, etc., et tant d'autres

que nous omettons, ont merveilleusement répondu à la dévotion populaire et ont prodigué, à leur manière, leurs hommages de vénération. Dans les autres pays que l'Italie, la Renaissance ne fut pas moins enthousiaste de la figure du « saint de l'univers » et les formes d'art qui suivirent ne manquèrent pas non plus de payer leur tribut.

Le culte officiel de l'Église et le culte populaire, parfois nettement superstitieux, sont à distinguer soigneusement. On trouvera en ce livre une somme énorme de documents littéraires, picturaux, etc. sur ce culte si universel. Très intéressantes sont les reproductions d'amulette, de talismans de saint Antoine. La foi naïve et peu éclairée du peuple s'exprime dans les *ex-voto* qui n'ont d'ailleurs aucune valeur artistique mais possèdent une valeur folklorique et culturelle non négligeable.

Ce livre magistral est soigneusement édité. Imprimé sur papier couché, remarquable par la netteté de l'impression et par le très grand nombre des planches et des photographies toutes fort réussies, ce beau livre fait honneur à la maison d'édition Schwann et plus encore à celui qui, par amour de la vérité et par amour de S. Antoine de Padoue, a écrit ce magnifique ouvrage. D. D. A.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

CHR. BAUR. *Johannes Chrysostomus und seine Zeit. Zweiter Band : Konstantinopel.* — Munich, Hueber, 1930, 8°, 411 p.

La *Revue bénédictine* (1929, 384) a fait du premier volume de cet ouvrage un chaleureux éloge. Le second, qui ne lui cède en rien, nous transporte à Constantinople après le brusque enlèvement du prêtre d'Antioche : c'est une description précise mais alerte de la nouvelle Rome, de son peuple, de sa cour, où le très nul empereur Arcadius apporte d'abord au nouveau patriarche « son impersonnelle bonne volonté. » Chrysostome à peine installé déploie tout son zèle : fondation d'hôpitaux, réforme du clergé malgré les menées des moines trop remuants de l'abbé Isaac. Comme à Antioche, il tonne contre le théâtre et le cirque ; les riches ne sont pas flattés, mais le peuple s'enthousiasme. Puis ce sont les scènes tragiques, que Dom Baur sait à merveille faire revivre : la disgrâce d'Eutrope et la fameuse homélie, le procès d'Antonin d'Éphèse. Après deux ans à peine de paix apparaissent les figures de traîtres : Severianus de Gabala et ses amis, qui suscitent au patriarche une foule de difficultés. Ne parvenant pas à le perdre, ces évêques intrigants complotent avec quelques dames pour agir sur la versatile impératrice Eudoxie. Le synode « Aux chènes » condamne Chrysostome : c'est l'exil, puis aussitôt le retour triomphal. De nouvelles intrigues se nouent, le sang coule le jour de Pâques de l'année 404, et Arcadius une fois de plus se laisse faire. Le patriarche banni au fond de l'Arménie entreprend de convertir les païens de ce pays, puis emmené plus loin encore, il meurt en voyage. L'auteur ajoute d'intéressants chapitres sur le sort des autres acteurs de ce drame, sur la mémoire du saint évêque dans les diptyques, sur le retour de ses reliques à Constantinople.

Dom Baur a montré ici une fois de plus qu'un livre d'histoire extrêmement scientifique ne perd rien à être en même temps, par le charme de son style et de son esprit, une œuvre littéraire.

J. L.

L. GOUGAUD. *Christianity in Celtic Lands.* — Londres, Sheed et Ward, 1932, 8°, LXII-458 p. Sh. 18.

En 1911, Dom Louis Gougaud, celtisant de première valeur, publiait un

ouvrage sur « *Les chrétientés celtiques* » qui fut salué par d'unanimes éloges. La *Revue Bénédictine* (1911, p. 457) s'est plu alors à signaler « les procédés de la vraie et probe érudition » qui avaient présidé à l'élaboration de ce volume « où rien ne manque de ce qu'on pourrait y désirer. » Pendant vingt ans, l'auteur a pu étendre et compléter la richesse de son érudition. Nous en goûtons aujourd'hui les fruits merveilleux dans *Christianity in Celtic Lands*. Ce livre est beaucoup plus qu'une traduction de son aîné : le texte a été considérablement augmenté ; les corrections nécessaires ont été faites : la bibliographie tenue à jour jusqu'en 1931. Il serait impossible de signaler tous les changements que G. a apportés à son œuvre. Contentons-nous d'en signaler les plus importants. Le premier chapitre sur les celtes païens dans les îles britanniques est presque entièrement nouveau. Le ch. II contient un paragraphe consacré à la gloire posthume de saint Patrice ; le chap. III un autre sur les ermites et reclus, sujet que l'auteur avait déjà traité dans un ouvrage spécial. Dans le chap. IV tout ce qui est dit sur l'organisation ecclésiastique de la Bretagne a été remaniée complètement. Le chap. V est particulièrement enrichi : on y trouve des études nouvelles sur les fondations monastiques secondaires, les « surnuméraires » de l'émigration scottique (cf. R. B., 1931, 296-302), la congrégation bénédictine irlandaise en Germanie, les reclus. Dans « Les arts chrétiens » la musique a sa part. Le dernier chapitre donne un paragraphe sur les réformes ecclésiastiques en Cornouaille entre le IX^e et le XI^e siècles. Trois cartes, plus complètes et plus claires que celles de l'ouvrage français, précèdent la table alphabétique. — Ajoutons que la traduction due à M. Maud Joynt est claire et coulante.

PH. SCHMITZ.

G.-G. LAPEYRE. **Carthage.** (Les Visites d'art. Memoranda). — Paris, Laurens, 1930, 12^e, 64 p. 32 planches.

L'A. est disciple du R. P. Delattre des Pères Blancs, qui a considérablement enrichi l'archéologie chrétienne d'importantes découvertes. Familiarisé avec les lieux, il était bien préparé à faire connaître au monde des visiteurs et touristes les anciens monuments de l'antique Carthage. C'est ce qu'il a fait ici en peu de pages. De belles planches illustrent abondamment une description qui sans elle eût été forcément assez sèche.

D. C. L.

Povodom Pedesetgodisnjice Jubileja « Vjesnika za Arheologiju i historiju dalmatinsku » (Bulletin d'Archéologie et d'histoire dalmate) 1878-1928.

DON FRANE BULIC. — Split, Tisak Narodne Tiskare « Novo Doba », 1931, 8^e, 132 p.

Si le *Bulletin d'Arch. et d'Hist. dalm.* a pu atteindre son jubilé de 50 années, il le doit sans aucun doute à Mgr Bulic. Sans se laisser décourager par des circonstances difficiles, le savant prélat n'a pas cessé d'enrichir de ses découvertes et de ses études les acquêts de la science archéologique. Aujourd'hui, son grand âge l'oblige à la retraite et c'est en termes touchants qu'il prend ici congé de ses lecteurs et collaborateurs. Le reste du fascicule comprend, outre une note rappelant les relations qui unirent le Bulletin au *Collegium cultorum martyrum*, divers travaux déjà publiés ailleurs mais formant un dossier d'archéologie dalmate.

PIERRE COSTE. **Monsieur Vincent.** — Paris, Desclée de Brouwer, 1932, 8^e, 3 vol., 540, 740, 636 pp. 77 ill. hors texte. 90 fr.

Depuis qu'avait paru en 1925 le dernier tome de la Correspondance de S. Vincent de Paul (Paris, Gabalda, 14 vol. in-8^e, 1920-25) on attendait le

grand ouvrage que le savant éditeur se proposait de consacrer à la vie du fondateur de la Mission et qui, bénéficiant de maintes études de détail éparpillées en de nombreuses publications, mettrait au point de façon définitive les données fréquemment inexactes voire tout à fait erronées recueillies par de trop candides hagiographes. Cet important travail ne décevra personne et ne tardera pas à se ranger parmi les meilleures monographies relatives de l'histoire religieuse du grand siècle. Évitant toute prolixité fastidieuse, M. Coste expose avec netteté l'activité débordante de son héros ; son information toujours scrupuleusement exacte apporte à différents problèmes depuis longtemps en litige une solution péremptoire. Signalons notamment la fixation de la date de naissance du Saint à 1581 et non à 1576 ; rajeunissement qui n'est pas sans conséquence mais dont l'auteur n'a pas cru devoir tirer les sévères conclusions jadis émises par M. Redier. La captivité de Vincent chez les Barbaresques à Tunis est attestée par la correspondance ; par contre, il semble bien que l'épisode de la substitution volontaire au galérien d'Alger soit inadmissible.

M. Coste a le grand mérite d'exposer avec clarté l'historique des nombreuses fondations dues à l'initiative toujours en éveil de celui qui ayant sondé toutes les misères de son époque entreprit d'apporter à chacune d'elles le remède le plus adéquat ; le narrateur sait envisager largement le cadre où se situe cette activité et se plaît à rendre justice aux collaborateurs et aux émules de son héros. D'excellents aperçus relatifs à l'état d'esprit de la Cour, des milieux sacerdotaux et des coteries jansénistes font mieux apprécier l'influence profonde que Vincent de Paul exerça sur son époque. Les principaux personnages mis en cause figurent en d'abondantes illustrations fac-similés de gravures contemporaines qui rehaussent encore la valeur documentaire de ces trois beaux volumes.

D. B. D.

P. GEMELLI, O. F. M. et Dom S. VISMARA, O. S. B. *La Riforma degli Studi Universitari negli Stati Pontifici (1816-1824)*. — Milano, Vita e Pensiero, 1933, 4^e, 400 p. L. 25.

Une grande quantité de documents a été utilisée pour la rédaction de cet ouvrage. Il faut dire que ce mouvement de réforme des études supérieures après la période critique du début du XIX^e siècle a été particulièrement importante et s'est étendue aux nombreuses universités des États de l'Église : Rome, Bologne, Cesena, Ferrare, Pérouse, etc. Les noms de Pie VII et de Léon XII sont intimement liés à cette œuvre de renouvellement et de mise au point des programmes d'études dans les diverses facultés : théologie, philosophie, droit, médecine... Il est intéressant de relever à travers ce mouvement intellectuel les préoccupations des meilleurs esprits de cette époque dans les milieux romains.

D. B. B.

L. DEDOUVRES. *Le Père Joseph de Paris, capucin. L'Eminence grise*. — Paris, Beauchesne, 1932, 8^e, 2 vol., xvi-462 et 367 p.

Le P. Joseph, conseiller du grand cardinal de Richelieu, a eu sa part, et combien large, des critiques et des calomnies dont son maître a été accablé. Le livre du Ch^e Dedouvres se présente comme une réhabilitation, de la meilleure espèce d'ailleurs, car elle est le fruit d'une vie entière de patientes recherches et elle est appuyée sur une documentation riche et en partie neuve.

L'auteur s'est enthousiasmé pour son héros au point de faire naître un soupçon de partialité pour l'ensemble de l'œuvre qui s'avère cependant, dans le détail, empreinte de la plus haute probité.

L'ouvrage a été malheureusement interrompu par la mort de l'auteur, mais il est cependant, malgré son inachèvement, de grande importance par les nombreux renseignements nouveaux qu'il apporte sur le P. Joseph.

Près de cent pages sont consacrées à l'histoire de la biographie du P. Joseph et cette introduction n'est pas la partie la moins intéressante du livre. Elle nous fait voir jusqu'à quels excès et combien longtemps la calomnie a défiguré la mémoire du grand capucin et aussi sur quels documents récemment découverts se base sa réhabilitation. Il est regrettable que les discussions, certes légitimes, sur les mérites respectifs des différents inventeurs nous soient si longuement narrées.

Dans la biographie proprement dite que l'auteur a pu conduire jusque vers 1630, il s'est surtout attaché à faire voir combien vertueux le P. Joseph s'était montré dans les diverses situations où il s'était trouvé ; quelle abnégation avait manifestée son entrée en religion ; quel zèle infatigable il avait montré envers les novices qui lui furent confiés, dans sa charge de commissaire apostolique des missions étrangères, et par la croisade qu'il aurait voulu faire entreprendre contre les Turcs et enfin — mais sur ce point nous n'avons pas tout le résultat du travail du Chan. Dedouvres — à quelle profondeur de doctrine il avait atteint dans la direction des bénédictines qu'il avait aidées à fonder ou à réformer les monastères.

Enfin, l'auteur dit aussi — mais c'est la partie la moins achevée du travail — le rôle politique de l'Éminence grise, montrant pour la première fois avec quel désintéressement il travailla toujours, ne perdant jamais de vue le but supérieur de sa vocation première et ne voulant travailler que pour la gloire de Dieu et le bien de la France.

Faut-il désespérer de voir ceux qui ont publié cette imposante biographie reprendre les papiers encore inutilisés et compléter un travail qui jette tant de lumière sur l'aurore du grand siècle.

D. B. DAYEZ.

L. V. PASTOR. *Geschichte der Päpste. XVI Band. 2 Abt. Klemens XIV.* — Friebourg en Br., Herder, 1932, 8°, x-440 p. Mk. 9,40 (relié Mk. 13).

La présente publication constitue la 2^e partie du XVI^me et dernier volume de la grande histoire des Papes. Une 3^e partie viendra bientôt achever l'œuvre qui a rendu illustre le nom de Pastor. Quoique plusieurs collaborateurs aient travaillé à donner le dernier achèvement à son œuvre, celle-ci reste bien sienne, tant par les matériaux qui la composent, que par la rédaction de ses parties essentielles. On y reconnaît son habituelle précision dans l'étude des sources, et son art de grouper les faits acquis en synthèses claires et compréhensives. Le pontificat de Clément XIV est d'ailleurs par lui-même spécialement intéressant, la suppression des Jésuites qui s'y rattache reste jusqu'à nos jours un événement marquant et toujours discuté de l'histoire de l'Église. Pastor décrit d'une part la tactique hostile aux Jésuites, inaugurée dès le conclave qui mena Clément XIV à la Papauté et se continuant pendant les cinq années de son règne, et d'autre part les concessions successives et les demi-mesures qui aboutirent finalement à la bulle de suppression. Il montre fort bien le pape hésitant, tiraillé de divers côtés, impuissant à résister davantage, et avec cela accablé de mille soucis, auxquels il ne trouvait pas de remède. « Pauvre pape, disait S. Alphonse, que pouvait-il faire ? »

Dans tout cet exposé, conduit avec la plus grande objectivité, on laisse volontiers au lecteur le soin de tirer les conclusions qui se dégagent irréfutablement des faits : une des principales, ce sera la constatation de l'indéfectibilité

de l'Église, entourée de tant d'ennemis, mal servie par ceux qui auraient dû la soutenir, ayant en ce moment un pilote assez faible au gouvernail : cependant après peu d'années elle restera victorieuse, alors que ses adversaires auront disparu de la scène et que même les Jésuites y auront retrouvé leur place d'honneur.

D. R. PROOST.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

S. VISMARA, O. S. B. *La storia in S. Agostino e in G. B. Vico.* (Extrait de la « Riv. di filosofia neo-scolastica »). — Milan, Società editrice « Vita e pensiero », 1931, 8°, 51 p.

C'est une ingénieuse idée que d'avoir rapproché la *Cité de Dieu* de S. Augustin et la *Nouvelle Science* du philosophe napolitain. La comparaison prouve d'ailleurs qu'aucun parallèle ne peut être institué entre les deux pensées : l'une, dépassant et niant en somme l'histoire strictement humaine pour s'en tenir au point de vue divin, l'autre se contentant d'ordonner cette histoire, de l'organiser et de surprendre ses lois.

Malheureusement, le style de l'auteur, long et essoufflant, rend la lecture de cette étude assez pénible.

J. L.

HENRI HUBERT. *Les Celtes*. Tome I : *L'Expansion celtique jusqu'à l'Époque de la Tène* ; tome II : *Les Celtes depuis l'Époque de la Tène, et la Civilisation celtique*. (Collection : *L'Évolution de l'Humanité*, nos 21 et 21 bis). — Paris, Renaissance du Livre, 1932, 8°, 403 et 368 p., 15 cartes, 43 figures et 4 planches. Chaque volume, 40 fr.

Travail de spécialiste qui ne peut être jugé à sa juste valeur que par un spécialiste. Mais tous ceux qui sont un peu familiarisés avec les historiographes ou polygraphes grecs et les travaux de Jullian, sont à même déjà d'apprécier cette œuvre magistrale.

C'est le premier ouvrage d'ensemble sur les Celtes. Il sera donc une révélation pour beaucoup.

Dans le premier volume surtout, à défaut de monuments écrits, M. H. Hubert est forcé de recourir à la linguistique et à l'archéologie. Dans le second la difficulté consiste plutôt à reconnaître dans les termes génériques de *Κελταί*, de *Βέλγαι*, de *Γαλάται* ce qu'ils recouvrent en réalité. L'on ne doit donc pas s'attendre à des solutions définitives, impossibles dans l'état actuel de nos connaissances, mais à des approximations prudentes. Ce qui fait le grand mérite de ce livre et la garantie que la vérité est dans la direction signalée par l'auteur.

Cette remarque n'est pas faite pour diminuer la valeur de l'ouvrage, mais pour montrer que dans une matière si complexe et si vaste, M. H. Hubert a possédé son sujet au point de le maîtriser. S'il est obligé d'avoir des vues personnelles en bien des points et d'abandonner les rênes à l'intuition, le cavalier connaît sa monture et la conduit au but.

Les Celtes étaient trop sensibles, trop frémissants, que pour dessécher leur historien ; aussi retrouve-t-on dans l'auteur l'homme, l'écrivain et l'artiste. S'il ne reconnaît pas de nation celtique, ni de race celtique, il admet une civilisation celtique, créée par une solidarité réelle, un air de famille, une langue commune. Civilisation dont l'auteur s'est épris et dont l'amour l'a soutenu au cours des longues années de recherches que la mort est venue interrompre alors que le but était heureusement atteint (1927).

Le manuscrit abandonné est publié par MM. Marcel Mauss, P. Lantier et Jean Marx auxquels il convient d'adresser nos remerciements.

D. C. NEYBERGH.

FR. DÖLGER. *Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit*. Reihe A : Regesten. Abteilung I. Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches. 3. Teil : Register von 1204-1282. — München u. Berlin, Oldenbourg, 1932, fol., xix-77 p. Mk. 10,50.

Les Académies des sciences de Munich et de Vienne ont entrepris l'œuvre difficile et immense d'établir un inventaire complet et systématique des archives grecques médiévales et modernes.

La première série du *Corpus*, éditée par M. Fr. Dölger, comprend les régestes. Cette série est elle-même divisée en diverses sections, dont la première contient les régestes des archives impériales de l'empire romain d'Orient depuis 565 jusqu'à 1453.

Nous avons sous les yeux la troisième partie des régestes des archives impériales byzantines.

Point n'est besoin de relever, après tant d'autres et après l'accueil si favorable fait aux deux premières parties (1924 et 1925), l'acribie et le fini d'une édition aussi consciencieuse et aussi achevée au point de vue scientifique. Ces régestes nous montrent sur le vif l'activité de la chancellerie impériale durant les règnes de Théodore I Laskaris, de Jean III Dukos Vatatzes, de Théodore II Laskaris, de Michel VIII Paléologue et d'Andronikos II. Traités conclus avec les sultans, lettres écrites aux empereurs occidentaux et aux papes, privilèges accordés aux monastères, correspondance avec les patriarches et évêques orientaux, fournissent des renseignements précis, abondants et de première main sur cette époque si troublée pour l'empire oriental. Le commerce épistolaire entre les papes et les βασιλεῖς est fort intéressant. On peut y suivre, au point de vue byzantin, toute l'histoire de l'union de Lyon. On remarquera le zèle, dû en partie à des considérations politiques, que déploya pour la réunion des Églises, l'empereur Michel VIII Paléologue.

Les documents sont datés avec le maximum de précision, sont qualifiés (δρισμός, πρόσταγμα, χρυσό βύλλος, etc.), exactement résumés, décrits, authentiques. Toutes les sources manuscrites ou imprimées sont citées et l'incipit de chaque pièce est donné.

En parcourant ces pages où sont accumulés tant de détails précieux pour l'histoire politique et religieuse de Byzance au XIII^e s., on ne peut se défendre d'admirer la patience, la précision, l'esprit critique de celui qui n'a pas reculé devant une telle tâche.

Un copieux index des sources, des collections, des travaux, monographies et dissertations, utilisés donne une idée du travail gigantesque que représentent ces régestes. Nous ne pouvons que souhaiter à M. Fr. Dölger de mener à bon terme les Régestes qu'il a entrepris de publier et qui seront extrêmement utiles à tous les byzantinistes, aux historiens en général et même aux théologiens. D. A.

AMERIGO D'AMIA. *Schiavitù romana e servitù medievale*. Contributo di studi e documenti. — Milan, Ulrico Hoepli, 1931, 8°, xxiv-309 p., L. 2.40.

M. Amerigo d'Amia, professeur à l'Université Royale de Milan, s'est proposé d'étudier, à l'aide de la méthode historique, l'esclavage romain et le servage médiéval. Se basant sur les documents officiels (canons, lois) ou privés (ventes, achats, locations), il montre l'État christianisé et l'Église unissant leurs efforts

pour atténuer l'esclavage. Des documents d'origine pisane lui permettent d'esquisser un travail d'ensemble sur le servage médiéval. Ceux-ci s'échelonnent de l'année 1112 à l'année 1608. Ventes, donations, offres, affranchissements, locations, tels sont les actes juridiques les plus fréquents qu'on peut relever dans les septante-cinq documents publiés.

Ce travail tout positif et où chaque affirmation est appuyée d'une citation précise, n'apporte pas de grandes révélations dans sa première partie. Néanmoins on saura gré à l'auteur d'avoir présenté complètement et méthodiquement tout ce que nous pouvons connaître de l'esclavage romain ainsi que des efforts conjugués de l'État chrétien et de l'Église pour le supprimer graduellement.

Les diverses catégories de serfs, leur capacité juridique, leur condition vis-à-vis des autorités ecclésiastique et laïque, leur condition vis-à-vis des particuliers, les contrats dont ils sont l'objet, leur affranchissement avec ses espèces, ses causes, ses formalités, ses clauses suspensives, ses garanties, enfin le statut juridique des serfs est clairement et succinctement décrit dans la deuxième partie de l'ouvrage.

Les nombreux documents pisans qui constituent la troisième partie de ce livre offriront matière à réflexion au sociologue aussi bien qu'à l'historien de la civilisation. On se rendra compte que si le christianisme a réussi au Moyen Âge à supprimer graduellement le déshonorant esclavage antique et à lui substituer soit le régime adouci du servage, soit celui de la liberté, il fut néanmoins impuissant à obtenir ce traitement de faveur pour les esclaves étrangers ou infidèles qui jusqu'à la fin du Moyen Âge, furent achetés, vendus et manipulés comme des « res domini ».

L'auteur a mis dans un jour excellent l'œuvre humanisante et libératrice de l'Église. M. Amerigo d'Amia a écrit un livre documenté à souhait, précis comme il convenait à un historien du droit, et d'une incontestable valeur scientifique.

D. D. A.

VARIA.

CT. LEFEBVRE DES NOETTES. L'attelage. Le cheval de selle à travers les âges.

— Paris, Picard, 1931, 2 vols., 8°, vii-312 p. 500 illustrations. Fr. 60.

Petites causes, grands effets ! jusqu'au XI^e siècle de notre ère on attela mal le cheval et il en résulta... l'esclavage. Ceci pourrait passer pour un paradoxe gai si le Commandant Lefebvre ne prétendait défendre sa thèse, preuves en mains. Les documents sont là, croit-il, pour démontrer qu'on ne sut pas exploiter la force de traction du cheval et que le matériel humain resta jusqu'au moyen âge le mode de transport le plus efficace. Il y aurait synchronisme entre la disparition de l'esclavage et l'apparition du collier d'épaules, de la ferrure à clous, enfin du dispositif en file qui permit d'accumuler les efforts d'un grand nombre d'animaux.

Il faut lire ce livre, instructif tout ensemble et amusant ; illustré à souhait pour éclairer le lecteur et rempli d'observations très nouvelles pour le commun des archéologues, philologues et historiens qui, à l'ordinaire, savent tout du cheval sauf comment on l'attèle et on le monte. Il n'est pas jusqu'à la réputation des ingénieurs romains, constructeurs de routes, qui ne pâtisse au cours de cette enquête. L'information est extrêmement riche ; il semble pourtant qu'on ait ignoré le récent mémoire de M. Hrozny sur l'élevage des chevaux par les Hittites.

H. D.

Acta Academiae Velehradensis. Annus XII. Fasc. I-II. — Olmutz, Acad. de Velehrad, 1932, 8°, 104 p.

Un article liminaire expose le but de cette publication et les méthodes que l'on emploiera pour la rendre plus fructueuse et plus vivante. On nous promet des articles doctrinaux signés par d'éminents théologiens et philosophes tant catholiques qu'orthodoxes. Nous ne pouvons que nous réjouir de cette collaboration et souhaiter aux *Acta Academiae Velehradensis* une haute tenue scientifique dépourvue d'importuns soucis apologétiques. D. A.

C. GRÖBER. **Kirche und Künstler.** — Fribourg, Herder, 1932, vi-136 p. 8°. Mk. 2,80.

S. Exc. Dr Gröber, actuellement archevêque de Fribourg en Brisgau, traite dans ce livre la question toujours actuelle des rapports de l'art avec la religion, des artistes avec l'Église. Sa conception de l'art est très élevée, l'art représente l'idéal, c'est un souvenir du Paradis perdu, et une promesse du Paradis futur (p. 40). L'Église n'a jamais manqué de réclamer la collaboration de l'artiste : celui-ci d'autre part trouvera dans la religion, spécialement dans la religion catholique avec son dogme et sa liturgie ses inspirations les plus riches et les plus nobles. L'art religieux d'ailleurs conservera une grande liberté de conceptions dans les limites que lui assigne l'Église, qui ne s'astreint au style d'aucune époque, et accepte des formes nouvelles, pourvu que ces dernières aient donné des preuves de leur maturité. Telles sont, entre autres, quelques-unes des idées fondamentales, développées par l'Auteur. Sa psychologie de l'artiste est remarquablement bien dessinée avec ses élans et ses dépressions. C'est la religion qui assura le juste équilibre de ces multiples et puissantes activités.

L'ouvrage en somme riche en documentation et en vues personnelles, témoigne d'une grande compétence dans la philosophie et l'histoire de l'art, ainsi que d'un zèle religieux ardent qui, d'accord avec la devise de Pie X, s'efforce de tout renouveler dans le Christ. D. R. PROOST.

PATRICK J. GEARON. **Le Spiritisme : sa faillite.** — Paris, Lethielleux, 1932, in-8°, 200 p. Fr. 10.

Comme la plupart des théologiens catholiques qui étudient objectivement les phénomènes spirites, le P. Gearon explique tous ces faits merveilleux en recourant aux seuls moyens d'ordre naturel : la fraude et la supercherie d'une part, les manifestations anormales (hypnose, télépathie, etc.) d'autre part. C'est aussi la thèse du P. Roure, S. J., du P. Knapp O. P. et d'autres. Tous ces auteurs n'excluent pas la possibilité d'interventions d'esprits, mais restant dans le domaine des faits constatés, ils n'en retiennent aucun qui soit de nature à prouver ces interventions. D. B. B.

GEORGES GOURY. **Précis d'archéologie préhistorique. L'homme des cités lacustres.** — Paris, Picard, 8° 1932. (2 vol., 778 pages. XL planches hors texte.)

L'A. justifie le titre de son ouvrage, qui embrasse toute la période néolithique, en faisant remarquer dans sa préface que la grande source d'information sur cette époque est la cité lacustre. L'homme a cessé d'habiter les grottes, et les établissements peu abrités qu'il occupait sur la terre ferme ont fourni relativement peu d'objets, fort endommagés d'ordinaire. Au contraire la tourbe qui a envahi les lacs, et les incendies fort fréquents de ces cités en bois, ont

conservé aussi bien le mobilier le plus varié, que des ossements, du pain, des fruits, des céréales, des tissus et des filets. Le grand mérite de l'ouvrage de G. est de grouper, en deux volumes abordables, des notions de préhistoire disséminées dans de multiples publications. Le lecteur, même peu au courant de ces questions, pourra suivre avec un grand intérêt le développement de la civilisation humaine pendant le néolithique. C'est là de la haute vulgarisation. Aux spécialistes l'ouvrage de G. fournira une bibliographie très complète, et aussi des thèses très personnelles : comme la classification des céramiques, que l'on n'a pas tentée avant l'A. et un essai de concordance entre les âges du néolithique, divisés différemment de pays à pays ; et c'est un travail peu aisé, les industries caractérisant ces âges pénétrant des civilisations déjà établies, et constituant ainsi des ensembles très complexes.

Un des aspects les plus intéressants du néolithique est cette coexistence d'industries très variées en perfection : la pierre polie est accompagnée presque toujours de pierres taillées, et le silex même ne cessera d'être employé avec le cuivre et le bronze, jusqu'à l'apparition du fer.

Nous ne pouvons que signaler l'étude des conditions d'habitation et de vie des néolithiques sur lesquelles les renseignements abondent.

La troisième partie de l'ouvrage qui traite de la vie sociale est du plus haut intérêt. L'A. étudie longuement le culte des morts en décrivant les modes de sépulture ou d'incinération.

Le défunt était placé sous la protection d'une divinité féminine, représentée par une figure très schématisée, qui est manifestement sous l'influence des dendroglyphes de l'érable (p. 553 et 555), produits par la cicatrice laissée par la chute d'une branche après la montée de la sève. Cette divinité qui présidait à la renaissance de l'arbre au printemps, devait aussi protéger les morts, auxquels elle facilitera le passage de cette vie dans l'autre.

Les incinérations semblent avoir toujours eu pour but de libérer plus vite l'esprit du mort par la dissolution des chairs.

Ce culte des morts dirigé par la notion d'une autre vie est manifestement spiritualiste.

L'Être suprême est représenté par l'attribut de la force : la hache. Si nous ne connaissons que ces deux divinités de néolithiques, nous sommes mieux renseignés sur les pratiques religieuses, que l'auteur explique en recherchant l'utilisation des pierres à cupules, et d'autres vestiges de cette époque : les cromlechs et les alignements.

L'ouvrage se termine par des chapitres sur l'art, le vêtement et la parure, ainsi que par des notions d'anthropologie.

Signalons l'intéressant chapitre sur la pathologie, les pratiques de médecine et de chirurgie.

Notons aussi l'opinion de l'auteur sur les « découvertes de Glozel », qui sont pour lui, comme pour C. Jullian, au moins pour les pièces authentiques, des objets gallo-romains du II^e ou III^e siècle de notre ère. Mais nous nous demandons si l'on pourra jamais dire où commencent les mystifications de « l'Esprit de Glozel ».

« L'homme des cités lacustres » est une très belle suite au volume sur « l'origine et l'évolution de l'homme » que l'A. a fait paraître aux mêmes éditions en 1927, et qui est un ouvrage de première valeur. D. REMACLE ROME O. S. B.

A. SIEGFRIED. **L'Abbé Frémont.** — Paris, Alcan, 1932, 2 vol., 8°, VIII-734 et 769 p., 1 planche. Fr. 75.

On peut dire que le souvenir de l'Abbé Frémont s'est évanoui avec les derniers échos de sa prédication. Grand orateur au témoignage de ses contemporains, mais écrivain médiocre, il a cessé de vivre pour le public qui serait réduit à le lire.

Cependant ses intimes ont conservé le culte de sa mémoire après avoir joui de son amitié sûre et du rayonnement de sa vie intérieure. Ils ont considéré l'oubli qui l'enveloppait à l'égal d'une injustice et leurs mains pieuses ont rassemblé ces deux volumes de souvenirs où il a raconté sa vie au jour le jour.

C'est un service rendu à l'histoire contemporaine, car le témoignage de l'Abbé Frémont est de tout premier ordre. Il a parcouru la France pendant plus de trente ans, fréquentant évêchés et presbytères, entretenant une correspondance énorme, lisant avec autant d'application que d'avidité, et se reposant de ses heures d'apostolat dans la solitude ou sur les routes de l'Europe.

Figure sympathique que celle de ce prêtre à l'esprit ouvert, au cœur ardent. Il devait être infiniment sensible, presque sentimental, et la merveille est que son optimisme ait résisté aux fatigues et aux déceptions d'un ministère brillant sans doute, mais parfois si aride dans son succès même.

Il faut féliciter l'éditeur des Souvenirs de les avoir livrés tels quels, copieux, primesautiers, et sans retouches. Des esprits chagrins les jugeront trop longs et indiscrets. Je pense que c'est une erreur. Mieux valait nous montrer la vie de l'Abbé Frémont se faisant et se défaisant au jour le jour, comme ses jugements sur les gens et les choses. On en saisit mieux l'aspect occasionnel et la valeur relative et le héros du livre nous apparaît dans une lumière crue qui l'éclaire sans le flatter. Il avait la naïveté des orateurs, l'illusion d'agir en parlant, la vision en gros mais très nette, qui est nécessaire à l'art de la parole. Ce tour d'esprit rejaillit sur sa manière de priser les accidents de sa vie ; encore ne faudrait-il pas exagérer. A le comparer avec le P. Didon tel que nous le dépeignent ses lettres de direction, l'Abbé Frémont a singulièrement plus de détachement de soi et domine autrement les obstacles que lui susciterent la méfiance ou l'incompréhension des hommes.

Tout le livre est à lire avec un intérêt patient ; il fournit plus d'une explication de la situation religieuse de la France contemporaine et il nous introduit dans l'intimité d'un prêtre fervent qui servit la cause de l'Évangile avec un zèle épuré par un amour indéfectible des âmes.

H. D.

EGDAR DE BRUYNE. *Esquisse d'une Philosophie de l'Art.* — Bruxelles, Dewit, 1930, 8°, 420 p. Fr. 60.

Parcourons la bibliographie très complète, publiée à la fin de l'ouvrage. L'auteur s'est entouré d'une riche documentation : anciens et modernes, tous les théoriciens de l'art et de l'esthétique on y trouve représentés tous les courants d'idées, toutes les positions philosophiques de quelque intérêt. Et, de fait, ce qui fait le prix et l'originalité de ce travail, c'est de présenter dans une large synthèse strictement philosophique, les réflexions d'un esprit exigeant, compréhensif des réalités artistiques, et qui a pesé consciencieusement les opinions de ses devanciers.

Donnons rapidement une idée de la division de l'ouvrage. Le chapitre premier classe les notions et définitions. On y établit un parallèle entre nature et art. Relevons cette phrase caractéristique : « la nature est de l'esprit matérialisé, l'art, de la matière spiritualisée ». Chapitre II : méthodes et théories. On passe tout en revue : conceptions logiques, psychologiques ou sociologiques. On parle de l'Einfühlung, de la théorie du jeu (avec comparaison artiste-enfant), de la

psychanalyse. Sans doute, retrouverons-nous toutes ces explications de l'art dans le reste de l'ouvrage, mais il était opportun de les présenter avec netteté. Souvent on reparle de « l'inévitable Freud » ; De Bruyne retient de la conception psychanalytique l'un ou l'autre détail, mais il la critique fort judicieusement en ce qu'elle a d'arbitraire dans son ensemble. Chapitre III : L'Œuvre d'Art. Ici se manifeste le procédé habituel de l'auteur : exposé des théories insuffisantes et groupement des éléments complémentaires (imitation de la nature ; expression de la personnalité et du milieu, représentation d'une valeur...). Belle étude sur l'impressionnisme et l'expressionnisme. Chapitre IV : Jouissance de l'art. L'auteur analyse les éléments psychiques qui interviennent dans la contemplation esthétique. Citons-le : « le plaisir artistique naît de la contemplation désintéressée d'une valeur qui intéresse l'homme ». Selon De Bruyne, il y a dans ce plaisir aternance de contemplation pure (type apollinien) et de coopération (type dionysiaque). Chapitre V : L'Artiste. « L'art, expression directe de l'intuition à l'intuition... grâce à une forme. » Nous extrayons cette phrase qui nous paraît si juste. Dans ce chapitre on trouvera beaucoup d'idées suggestives, notamment dans la comparaison entre l'artiste et les anormaux, entre les hommes de talent et les artistes de génie. On aimera la manière avec laquelle l'auteur relève le rôle de l'interaction entre technique et inspiration dans la création artistique. Chapitres VI et VII : Les catégories esthétiques ; L'Art. Étude très poussée, utilisant les données acquises au cours des précédents chapitres. Soulignons encore une heureuse expression : « l'intuition est le contrepoison du raisonnement pur ». Suivent de très belles pages sur le rôle profond de l'intuition esthétique dans la vie humaine. Les derniers paragraphes traitent de « la moralité dans l'art » et des « jugements normatifs ». Ici encore, l'auteur aborde les questions avec beaucoup de bon sens et une grande largeur de vues.

Nous avons dans cette « Esquisse » un ouvrage de première valeur qui sera étudié avec grand profit par tous ceux qui s'intéressent à la philosophie et à l'art. La variété de l'exposé, la richesse des citations, l'à-propos de très nombreux exemples pris dans les divers domaines de l'art rendent d'ailleurs cette lecture fort agréable. Le public d'expression française saura gré à M. Léon Breckx d'avoir par cette traduction mis à sa portée ce magistral ouvrage du Professeur gantois.

D. BENOÎT BECKER.

C. TAILLEFER, O. S. B. **L'abrégé du Calendrier.** — Paris, Tournai, Desclée et Cie, 1932, 42 p.

Dans ces quelques pages on trouve expliqués tous les rouages secrets des calendriers julien et grégorien. En outre sur le petit carton, format carte de visite, annexé à la brochure, on peut lire toutes les dates de l'ère chrétienne dans le passé et l'avenir. On ne saurait rien imaginer de plus synthétique et de plus ingénieux. Sur le recto du petit carton, ce sont les lettres dominicales, qui combinées avec les mois et les années indiquent aussitôt le jour de la semaine pour une date quelconque, et cela sans calcul. Sur le verso on trouve les épactes, les jours de la lune, les indictions. La table du recto est facile à lire, pourvu qu'on en ait bien étudié le mécanisme dans la brochure ; au verso c'est plus ardu pour qui n'est pas quelque peu computiste ; nous eussions préféré n'y trouver que les épactes seulement, c'eût été plus simple, moins encombré d'indications minutieuses ; d'ailleurs la lune pascalle est bien déterminée (au recto) à l'aide de l'épacte, et quant aux jours de la lune dans le cours de l'année, l'importance en est moindre.

D. RAPHAEL PROOST.

UN QUATRIÈME MANUSCRIT LATIN DE LA CORRESPONDANCE APOCRYPHE DE S. PAUL AVEC LES CORINTHIENS.

On ne connaissait que deux manuscrits latins de ces lettres Ambr. E 53 inf. du X^e siècle et Laon 45 du XIII^e siècle. S. Berger publia le texte de Milan dans la *Revue de Théol. et de Philos.* 22 (1891), p. 333 et Bratke celui de Laon dans la *Theol. Literaturzeitung* 17 (1892), 585-588. Les deux manuscrits étaient difficiles à lire et je puis ajouter que celui de Milan a été parfois mal lu. En outre les deux manuscrits omettent le récit qui doit se trouver entre les deux lettres.

En 1908 je publiai dans la *Revue bénédictine* t. 25, p. 431-434, le texte d'un troisième manuscrit, Paris B. N. 5288, qui donnait la réponse de Paul dans un texte bien lisible et un peu meilleur que le manuscrit milanais¹. Cette édition a échappé à la plupart de ceux qui ont étudié cet intéressant apocryphe. M. James, qui est le meilleur connaisseur de cette littérature, mentionne le manuscrit de Paris. Celui-ci est mutilé : il manque la lettre des Corinthiens, le récit et les deux premières lignes de la réponse de Paul.

En parcourant en ces derniers temps le catalogue des manuscrits de Zurich publié par dom C. Mohlberg, 1932, je remarquai parmi les manuscrits de la Stiftsbibliothek le Car. 14 qui contenait collés à la reliure des fragments de la correspondance apocryphe. A ma prière on voulut bien détacher ces fragments et les photographier.

Nous avons là quatre feuillets d'une Bible du X^e siècle à 31 longues lignes. Deux feuillets conjugués contiennent sans interruption Act. 24¹⁶⁻²⁶ 20 ; ils occupaient donc le centre du cahier. Les deux autres feuillets sont également unis. Le premier contient Act. 21²⁸⁻²² 18. Il semble donc que l'on doive reconstruire ainsi le quaternion 1 x x 2 / 3 x x 4. Ce dernier feuillet 4 nous intéresse seul : il contient la seconde moitié de la lettre apocryphe aux Laodicéens, la lettre apocryphe des Corinthiens, la narration qui apparaît ici pour la première fois en latin. On s'attend à lire

1. Dans cet article il y a quelques fautes d'impression : le ms M porte l. 54 *proiecti* et non *proiedi* comme il est dit p. 432 ; le ms P a l. 59 *aliud* et non *illud*, l. 62 *corpore*.

ensuite la réponse de Paul. Eh bien, non. On lit la lettre de Jacques jusque 1⁸ *inconstans*. Je ne crois pas que le copiste a pu écrire Act. 26²⁰-fin et le commencement de Laod. sur deux feuillets. Par conséquent ou bien le cahier était irrégulier (9 feuillets), ou bien le texte des Actes était incomplet. Mais cela importe peu. En tout cas ce feuillet 4 était le dernier du cahier, car au verso il est marqué de la signature XXI. Ajoutons encore que les feuillets conjugués 1 et 4 ont été pliés en haut et qu'ainsi les deux premières lignes sont devenues illisibles, au moins sur la photographie.

Nous publions d'abord le texte ligne par ligne. Nous comparons ensuite ce texte nouveau avec ceux que l'on connaissait jusqu'ici.

INCIPIT SANCTI STEPHANI AD SANCTUM PAULUM RESCRIPTA CORINTHIORUM AD APOSTOLUM.

- Stephanus et qui cum illo sunt maiores natu dapnus
et eubolus et theophilus et zenon paulo in christo iesu
5 fratri salutem. Superuenerunt corintho uiri duo, symon
quidam et cleobius, qui fidem corundam euertunt
corruptis uerbis, quae petimus probes, non enim a te
audiuimus umquam talia uerba, sed nec ab ullis apostolis;
et quae tradita sunt nobis tam a te quam ab eis, [et] ea ser
10 uamus. Quum ergo dominus misertus est nobis, ut esse
.
quoniam eliberauit te deus de manibus iniqui. Sunt autem quae
dicunt et docent talia : non debent, inquit, prophetis
15 credi, neque esse dominum omnipotentem, neque resur
rectionem carnis, neque figuram hominis esse dei,
nec quia in carnem uenit dominus noster iesus christus, nec quia ex uir
gine maria natus est, neque esse mundum dei sed ange
lorum. Propter quod, frater, fac ut uenias hic, ut sine scan
20 dalo maneat ecclesia corinthiorum, et horum seductio
nota fiat omnibus. Vale in domino. Pertulerunt diacones
epistolam in philippis treptus et eutycus et dederunt
paulo in uinculis per strationem apollophanis. Qui multum
flere et lamentare coepit dicens : Melius erat resolui
25 et cum domino esse, quam permanentem in carne talia
et tales audire doctrinas, ut mihi tristitia super tristitiam
sit, et talia patientem alligatum esse, et praecurrere uasa
mali. Patiens ergo paulus scripsit epistolam.

INCIPIT EPISTOLA SANCTI IACOBI

1 rescripta] <u>resta</u>	3 cum] quum 1 m	4 cubolus	6 quorumdam
2 m	7 a te] ad te 1 m	9 quam] que 1 m et abundat	10 Quum]
cum 2 m	14 debent <i>sed n videtur erasum</i>	16 figuram <i>forte corrigendum</i>	
in figmentum	18 uirginem	19 frater] frs pro fr	23 trepi-
tus	24 apollo panis	24 cepit	25 cum] quum permanente
26 super tristitia	28 patien epistola		

Le manuscrit n'offre qu'une particularité orthographique remarquable : l'emploi de *qu* au lieu de *c*, non seulement dans la conjonction *cum* (l. 10), mais encore dans la préposition *cum* (ll. 3 et 25).

Cette correspondance a déjà une littérature considérable¹.

Avec Schmidt et tous ceux qui ont écrit après lui nous désignons le texte copte par K, celui d'Ephrem par E, l'arménien par A. Schmidt et ses successeurs désignent le manuscrit de Milan par L 1, celui de Laon par L 2, parce que Milan semble donner la traduction primitive faite au III^e siècle et probablement dans la première moitié du III^e siècle, tandis que Laon n'est pas une nouvelle traduction, mais une revision postérieure. Sauf les erreurs de copiste, on a donc attribué à la version primitive toutes les leçons du manuscrit milanais. Voici un nouveau manuscrit qui bouleverse ces théories simplistes : Zurich ne donne pas une version nouvelle, indépendante, mais il est en général très voisin de Milan, parfois cependant il va avec Laon, parfois il est seul ; il ne donne pas toujours le meilleur texte, mais il ne dépend pas des deux textes connus. Nous abandonnons les sigles L 1 et L 2 et nous appellerons Zurich Z, Paris P, Milan M et Laon L. A l'aide de ces quatre manuscrits nous devons nous faire une idée du texte primitif latin, de son origine et de son évolution.

La correspondance apocryphe comprend trois parties :

I la lettre des Corinthiens dans Z M L K E A ;

II la narration dans Z K E A ;

III la réponse de Paul dans P M L K E A.

Remarquons seulement que P est mutilé. Comme il ressemble beaucoup à M, nous admettons qu'il contenait la partie I, mais non II.

Dans nos manuscrits l'épître aux Corinthiens est jointe à celle

1. La découverte de deux manuscrits latins en 1891 et 1892 suscita de nombreux commentaires dans les Revues de cette époque. La publication du texte copte d'après un papyrus du VI^e siècle par C. Schmidt (*Acta Pauli*, 1905) eut encore plus de retentissement. Deux monographies considérables ont été consacrées à la correspondance : A. Harnack, *Untersuchungen über den apokr. Briefwechsel der Kor. und des Ap. Paulus*, dans les *Sitzungsb. de Berlin*, 1905, p. 3-35, qui a essayé une reconstitution du texte grec et K. Pink, *Der apokr. Briefwechsel des hl. Paulus mit den Korinthern* dans *Biblica* 6 (1925), p. 70-91. Plus brièvement en ont parlé Vouaux, *Actes de Paul*, 1913, M. R. James, *The apocryphal New Testament*, 1924, Hennecke, *Neutest. Apokryphen*, 2^e éd., 1924, et les articles des Dictionnaires, p. ex. Frey dans le *Supplément au Dict. de la Bible s. v. Apocryphes*.

Malheureusement cette partie ne présente pas de grandes différences. Dans l'adresse je suppose que *fratri* est authentique, bien que ce mot soit omis par L K. *Eliberauit* appartient à un vocabulaire archaïque. Nous trouvons une interpolation dans M (*petimus ut rescribas nobis*), une autre à la même place dans L (*ita et nos credentes in domino*). Dans Z les constructions *nec quia... uenit, nec quia... natus est* au milieu des propositions infinitives ne sont sûrement pas primitives.

II Cette partie est très importante. On a pu croire qu'elle manquait dans la version latine, on a même dit qu'elle manquait peut-être dans le modèle employé par le traducteur. Ces hypothèses sont aujourd'hui ruinées par la découverte de Z. Elle est importante aussi parce que K est très mutilé et parce que AE sont libres et interpolés (Paul se lamenta beaucoup de sorte qu'il oublia ses chaînes AE). L'incertitude des documents était telle que Harnack a renoncé ici à traduire tout en grec. Je croirais volontiers que le latin est une traduction littérale et qu'il faut reconstruire le grec ainsi : *κρείττον γιν αναλυσαι* (resolvi, même faute de traduction dans le texte latin de Phil. 1, 23) *και συν τω κυριω ειναι η επιμενειν τη σακρι* etc.

La fin est à première vue obscure, mais le sens n'est pas douteux : tandis que Paul est en prison, les hérétiques, les instruments du Mauvais, *τα σκευη του πονηρου*, font de rapides progrès (*προσπερχειν*). Ce verbe *praecurrere* se retrouve encore deux fois plus loin III 2 *percurrunt* (lisez *praecurrunt*) *maligni decreta PM malitiae praecurrit disciplina* L et 37 *cum eis* (les hérétiques) *qui sic praecurrunt* PM.

III C'est la partie principale, celle que l'auteur a écrite avec le plus de soin, celle que les latins, les syriens, les arméniens ont voulu conserver. C'est aussi la partie la plus difficile et la plus discutée.

Il me semble qu'il y a dans le texte latin des fautes de traduction. Au verset 11 on trouve une expression bizarre, inintelligible *sub manu necabat* PM. On s'accorde à dire que PM donne une traduction littérale. Nous reconstituons donc *υπο χειρα απεκτεινεν* = il tua aussitôt. Cette expression existe en grec seulement. Par conséquent l'opinion, autrefois assez commune et aujourd'hui encore défendue par Pink, d'après laquelle le traducteur latin aurait un modèle syriaque, doit être définitivement abandonnée. Au verset 15 *conuersatus est* PM ne donne aucun sens acceptable et doit représenter *αναστρεψεν* qui a ici

le sens de *euertit* : le démon qui a perdu l'homme par la chair est vaincu à son tour par la chair et ainsi *probatu est non esse deus*. Harnack a eu l'excellente idée de rétablir le grec primitif, mais l'exécution de ce beau projet laisse beaucoup à désirer.

Depuis la découverte du texte copte on constate que KL ont une recension courte et AEPM une recension longue. Schmidt a conclu que la recension courte était la meilleure, que l'autre était interpolée, et tout le monde a accepté cette conclusion. J'ai quelque scrupule à me séparer de cette unanimité. Qu'il me soit permis cependant de souligner les difficultés que présente cette opinion. Les Actes de Paul furent rédigés en grec par un prêtre d'Asie Mineure vers 180, mais déjà vers l'an 200 on en faisait le procès : le prêtre avoua qu'il avait inventé ce roman, plaida les circonstances atténuantes, mais fut dégradé. Tertullien fit connaître en Occident cet aveu et cette punition (*De baptismo*, 17). Après cela les Actes de Paul ne pouvaient avoir, soit en grec, soit en latin, qu'une vie précaire et éphémère. Admettra-t-on qu'il ait existé deux recensions grecques, l'une plus courte, primitive, l'autre interpolée ? Admettra-t-on que les Latins aient tant estimé cet apocryphe que des gens intelligents, capables de traduire d'une langue dans une autre, aient eu deux fois recours au grec, d'abord pour traduire, ensuite pour reviser et amplifier ? Admettra-t-on enfin que le traducteur primitif ait précisément pris comme modèle le texte grec postérieur, et que le reviseur plus récent ait trouvé le grec primitif ? Tout cela n'est pas impossible, mais tout cela est étonnant et peu probable.

Il y a une autre solution. La voici en peu de mots. Il n'y a eu qu'un seul texte grec et il a disparu de bonne heure. On en a fait des traductions en syriaque, en copte et en latin, mais les traducteurs ne se croyaient pas obligés à une fidélité parfaite à l'égard d'un texte qui n'était ni un écrit inspiré, ni une histoire véridique, mais seulement un agréable roman. Le syriaque fut commenté par Ephrem et traduit aussi en arménien. Dans ces pays la lettre apocryphe de Paul entra dans le canon, ce qui ne prouve pas en faveur de la critique historique des Syriens et des Arméniens. Parmi toutes les versions la plus littérale est celle qu'on trouve dans ZPM. Quand celle-ci s'accorde avec EA ou avec A seul (E est difficile à reconstruire, car il est délayé et presque noyé dans le commentaire d'Ephrem), on n'hésitera pas à admettre ces leçons communes. L a beaucoup d'omissions ; K en a aussi, mais moins. Est-il étonnant que KL aient parfois la même omission ? Ces omissions peuvent être volontaires ou

involontaires ; parmi ces dernières je place l'omission de III 33 due à un simple homoioteleuton, on a sauté d'un *resurrexit* à l'autre.

C'est un dur travail de reconstituer les Actes de Paul, mais c'est un travail méritoire : nous n'y chercherons pas l'histoire véritable de l'Apôtre, mais nous y recueillerons des traits pour une histoire de l'Église au II^e siècle, et cela justifie les peines qu'on se donne. C. Schmidt a annoncé dans les *Sitzungsberichte* de Berlin de 1929 et 1931 la découverte de fragments grecs des Actes de Paul qui paraissent être du III^e siècle. Espérons qu'un jour on retrouvera en grec les lettres. Ce jour-là les théories et les reconstitutions de textes seront soumises à un redoutable jugement.

D. DE BRUYNE.

LE CONCILE D'ANTIOCHE (379).

Nous connaissons par quelques allusions rapides de saint Grégoire de Nysse, l'existence d'un grand concile de l'épiscopat oriental, assemblé à Antioche neuf mois après la mort de saint Basile¹. D'autre part, dans la lettre synodale adressée à Damase et aux évêques réunis à Rome autour de lui, les membres du concile de Constantinople de 382 déclarent à leurs correspondants qu'ils trouveront dans le *tomos* d'Antioche un exposé complet de la foi des Orientaux² et l'on estime généralement que ce *tomos* a dû être promulgué par le concile de 379. Nous ne saurions rien de plus sur cette assemblée, si nous ne trouvions pas dans la collection du diacre Théodose, que nous a conservée le célèbre manuscrit de Vérone³, un ensemble de pièces qui paraissent s'y rattacher et qui se donnent comme ayant été copiées sur l'original conservé dans les archives de l'Église romaine.

Il suffit d'une lecture, même rapide, de ces pièces pour se rendre compte qu'elles appartiennent à différentes époques et que leur groupement a quelque chose d'artificiel⁴. On y distingue sans peine quatre lettres ou fragments de lettres, provenant de Rome et adressées aux évêques orientaux. Le premier morceau est précédé du titre : *Exempli synodi habitae Romae episcoporum XCIII ex rescripto imperiali* : les trois suivants sont simplement introduits par les mots : *Item ex parte decreti*. Le tout s'achève par une formule de rédaction étrange : *Explicit haec epistola, vel expositio synodi romanae habitae sub Damaso papa et transmissa ad Orientem ; in qua omnis Orientalis ecclesia, facta synodo apud Antiochiam, consona fide credentes et omnes ita consentientes,*

1. GRÉGOIRE DE NYSSE, *De vita S. Macrinae*, PG, XLVI, 973 ; *Epist.* 2.

2. Lettre du concile de 382, citée par THÉODORE, H. E., v, 9 ; édit. PARMENIER, p. 289 ss. Cf. V. GRUMEL, *Les registres des actes du patriarcat de Constantinople*, t. I, fascic. I ; Kadi-Keuy, 1932, p. 4-5.

3. Sur les documents contenus dans cette collection, cf. BALLERINI, *De antiquis collectionibus et collectoribus canonum*, dans *S. Leonis Magni opera*, t. III, p. CXXIV ss. ; PL, LVI, 143-148 ; MAASSEN, *Geschichte der Quellen und der Literatur des kanonischen Rechts*, t. I, p. 546 ss. ; E. SCHWARTZ, *Zur Geschichte des Athanasius*, II, dans les *Nachrichten von der kgl. Gesellsch. der Wissensch. zu Göttingen ; philol. histor. Kl.*, 1904, p. 357-391.

4. Ces pièces sont éditées en particulier parmi les œuvres de saint Damase. Le texte reproduit par Migne PL, XIII, 347-354, est celui de Merenda, mais il est loin d'être satisfaisant ; cf. MANSI, *Concil.*, t. III, c. 486.

eidem superexpositae fidei, singuli sua subscriptione confirmant. Suivent la signature de Mélèce d'Antioche et celle de six de ses collègues, Eusèbe de Samosate, Pélage de Laodicée, Zénon de Tyr, Euloge d'Édesse, Bématus de Malle, Diodore de Tarse. Le copiste, fatigué de transcrire ces signatures, s'interrompt ici et ajoute : *Similiter et alii CXLVI orientales episcopi subscripserunt, quorum subscriptio in authenticum hodie in archivis romanae ecclesiae tenetur. Explicit synodus romana et antiochensis.*

Cette finale paraîtrait établir un lien entre les synodes de Rome et d'Antioche auxquels se rapportent les documents qui la précèdent : on ne peut d'ailleurs pas lui faire une entière confiance, et les textes eux-mêmes doivent être étudiés pour ce qu'ils valent. La première lettre, attribuée au concile romain des quatre-vingt-treize évêques est la plus facile à dégager de l'ensemble dans lequel elle est introduite. Elle est précédée de la suscription suivante : *Damasus, Valerianus, Vitalianus, Aufidius, Paeanius* ¹, *Victor, Priscus, Innocentius, Abundius, Theudulus et ceteri, qui ad audiendam causam Auxentii exponendamque fidem in urbe Romae convenerunt, episcopis catholicis per Orientem constitutis in Domino salutem.* En dehors de Damase, nous ne connaissons, parmi les signataires de la synodale, que Valérien d'Aquilée ; Vitalien et Victor peuvent avoir été du nombre des évêques qui, en 355, prirent part au concile de Milan et souscrivirent à la condamnation d'Athanase ; Priscus semble avoir été un des légats du concile de Rimini qui, en Orient, firent de si mauvaise besogne ². Tous paraissent bien avoir été des évêques italiens, assemblés selon l'usage autour du pape pour fêter son anniversaire ³.

La lettre, qui débute par les mots *Confidimus quidem*, nous est encore connue grâce à Théodoret ⁴ et à Sozomène ⁵, qui nous en fournissent le texte grec en le faisant précéder de l'adresse suivante : οἱ ἐπίσκοποι, οἱ ἐπὶ τῆς Ῥωμαίων εἰς τὸ ἱερὸν συνέδριον συνελθόντες, Δάμασος καὶ Οὐαλεριανὸς καὶ οἱ λοιποὶ, τοῖς ἀγαπητοῖς ἀδελφοῖς τοῖς ἐν τῷ Ἰλλυρικῷ καθεστῶσιν ἐπισκόποις, ἐν θεῷ χαίρειν. Il est vraisemblable que c'est à elle que fait allusion saint Athanase d'Alexandrie, lorsqu'il écrit au début de l'*Epistola ad Afros* :

1. Le texte de Merenda lit Pacianus ; Paeanius est donné par REIFFERSCHIED, *Biblioth. patrum latinorum italica*, p. 37.

2. HILAIRE, *Fragm. histor.*, VIII ; PL. X, 1346 ; cf. A. L. FEDER, *Studien zu Hilarius von Poitiers*, II, Vienne, 1911, p. 106.

3. Cf. *Collectio Avellana*, n° 1, c. 13 : episcopis Italiae... quos etiam, cum ad natale suum sollemniter invitasset et nonnulli convenissent. Le natale de Damase tombait en septembre.

4. THÉODORET, H. E., II, 22, 2-12 ; édit. PARMENTIER, p. 147-150.

5. SOZOMÈNE, H. E., VI, 23, 7 ; édit. HUSSEY, p. 597.

« Les écrits de notre cher collègue Damase, l'évêque de la grande Rome, des évêques si nombreux rassemblés autour de lui, des autres conciles tenus en Gaule et en Italie, ont suffisamment mis en lumière la foi orthodoxe que le Christ nous a communiquée, que les apôtres ont prêchée, que nous ont transmise les Pères de l'univers entier réunis à Nicée ¹. » Si la lettre aux Africains date de 369 ², on est porté à croire que le concile romain, dont elle fait mention, a dû se réunir en 368 ³; et comme l'indique l'intitulé de la synodale, il était destiné à s'occuper de l'affaire d'Auxence, l'évêque arien de Milan, et à renouveler les condamnations portées naguère contre le concile de Rimini.

Le titre, tout aussi bien que la lettre elle-même, prouve assez que le concile de Rome ne s'est occupé que d'affaires ayant un intérêt occidental et qu'il les a traitées du seul point de vue de l'Occident ⁴ : la situation d'Auxence pouvait bien émouvoir saint Athanase ; l'Orient, sous le règne de Valens, avait beaucoup d'autres sujets de plainte que la présence d'un arien sur le siège de Milan. Les renseignements fournis par les évêques de Gaule

1. ATHANASE, *Epist. ad Afros*, I.

2. Cf. O. BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, t. III, p. 70 ; Fribourg, 1912. RADE, *Damasus Bischof von Rom*, Fribourg, 1882, p. 56, croit à tort que la lettre *Ad Afros* est antérieure au concile.

3. La date du concile de Rome est encore controversée et il est difficile de la fixer avec certitude. E. CASPAR, *Geschichte des Papsttums*, t. I, Tubingue, 1930, p. 199 et 593 se décide pour 368, surtout à cause de la date de 369 qu'il attribue à la lettre d'Athanase aux Africains. TURMEL, *Histoire du dogme de la papauté, des origines à la fin du IV^e siècle*, Paris, 1908, p. 321, propose 369, avec quelque hésitation. J. ZEILLER, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'empire romain*, Paris, 1918, p. 303, place ce concile en 369 ou 370, mais il le distingue, sans raison décisive, semble-t-il, d'un premier synode, réuni en 368 ou 369, pour condamner Ursace et Valens. Autant L. DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Église*, t. II, Paris, 1907, p. 463, qui, sans fixer de date, parle de notre concile comme d'« un second concile tenu à l'instigation d'Athanase ». Il ne paraît pas que le passage allégué de l'*Epist. ad Afros*, 10, ait une telle signification. E. SCHWARTZ, *op. cit.*, p. 366, croit que le concile de Rome a dû se tenir en 372 et que le diacre Sabinus en a aussitôt porté la synodale à Alexandrie ; F. CAVALLERA, *Le schisme d'Antioche*, Paris, 1905, p. 147-148, adopte également la date de 372. La chronologie des conciles damasiens entre 368 et 378 serait tout entière à revoir, sur la base d'un examen détaillé des documents, et il semble que, même alors, elle ne pourrait être fixée avec une absolue certitude.

4. E. CASPAR, *op. cit.*, p. 199, fait remarquer avec raison le caractère authentiquement romain de la lettre *Confidimus quidem*. On peut souligner les phrases suivantes : « *Maiores nostri CCCXVIII episcopi atque ex urbe sanctissimi episcopi urbis Romae directi, apud Nicaeam confecto concilio, hunc murum adversus arma diabolica statuerunt...* » « *Neque enim praeiudicium aliquod nasci potuit ex numero eorum qui apud Ariminum convenerunt : cum constet neque romanum episcopum, cuius ante omnes fuit expetenda sententia, neque Vincentium, qui tot annos sacerdotium illibate servavit, neque alios huiusmodi statutis consensum aliquem commodasse.* »

et de Vénétie sur la situation religieuse dans leurs pays avaient leur importance ; qu'était-ce auprès des troubles soulevés à Antioche et à Constantinople ? Enfin, le vocabulaire théologique de la synodale est purement occidental, car il y est dit, sans aucune explication, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont d'une seule divinité, d'une seule figure, d'une seule substance ¹.

On ne saurait par suite douter qu'originellement la lettre *Confidimus quidem* a été écrite en latin et adressée aux Illyriens. Depuis quelques années, en effet, un mouvement d'assez grande envergure s'était déclenché dans l'Illyricum en faveur d'un retour à la foi de Nicée ² et il était naturel que les évêques italiens réunis autour de Damase s'intéressassent à ce mouvement, en écrivant à leurs collègues des régions danubiennes pour les informer de l'état des esprits dans le reste de l'Occident et leur rappeler la condamnation formelle de l'œuvre faite à Rimini.

On s'est pourtant demandé si notre texte latin de la lettre *Confidimus quidem* était vraiment l'original, ou bien s'il était une rétroversion faite d'après le grec. Sur ce point, les critiques sont encore partagés. Suivant E. Schwartz, la collection de Théodose nous a conservé le texte authentique de la synodale ³, tandis que, d'après L. Parmentier, elle ne renferme qu'une traduction, plus ou moins satisfaisante, faite sur un texte grec déjà altéré ⁴. Les deux opinions ont à faire valoir des arguments linguistiques ⁵ : la première reste d'autant plus vraisemblable

1. Le texte latin, publié dans PL., XIII, 348, s'exprime ainsi : « Ut Patrem, Filium, Spiritumque Sanctum unius deitatis, unius figurae, unius credere oportet substantiae. Le texte grec qui figure dans Théodoret, H. E., II, 22, 7 ; édit. PARMENTIER, p. 148, 7-9, est beaucoup plus chargé : « ὥστε τὸν πατέρα καὶ τὸν υἱὸν μιᾶς οὐσίας, μιᾶς θεότητος, μιᾶς ἀρετῆς, μιᾶς δυνάμεως καὶ ἐνὸς χαρακτῆρος πιστεύεσθαι ὁρῶναι καὶ τῆς αὐτῆς ὑποστάσεως καὶ τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον ». Tel quel, ce texte donne l'impression d'avoir été modifié ; et de fait les manuscrits donnent ici de nombreuses variantes. Ce qui importe d'ailleurs, c'est la formule attestée par tous les témoignages : *unius substantiae*, μιᾶς ὑποστάσεως, qui est conforme au vocabulaire de Nicée et au constant usage romain, mais qui ne l'est pas à celui de saint Basile et des autres évêques orientaux qui pensaient comme lui et s'associaient à ses efforts en vue de la paix.

2. Cf. J. ZEILLER, *op. cit.*, p. 292-343 ; et plus spécialement à propos du concile de Rome et de la lettre *Confidimus quidem*, p. 303-304.

3. E. SCHWARTZ, *Zur Geschichte des Athanasius*, dans les *Nachrichten* de Göttingue, 1904, p. 364-365.

4. L. PARMENTIER, *Theodoret Kirchengeschichte*, Leipzig, 1911, p. LXXVIII-LXXIX.

5. En toute hypothèse, le texte latin est altéré et il est regrettable que nous n'en ayons pas encore d'édition satisfaisante. Merenda, dans PL., XIII, 349, imprime par exemple : « cum constet neque romanum episcopum... neque Vincentium qui tot annos sacerdotium inlibate servavit, neque alios... » Le manuscrit de Vérone lit : « Cum constet neque romanum episcopum... neque Vincentii...

que le compilateur de la collection a pris soin de transcrire cette précieuse indication : *Ego Sabinus, diaconus mediolanensis legatus de authentico dedi*. C'est une copie faite sur l'original et dûment authentiquée que le diacre milanais Sabinus a portée en Orient, et, ajouterons-nous, c'est d'après cette copie que l'éditeur des documents a reproduit son texte.

La lettre du concile romain aux Illyriens fut en effet communiquée aux évêques d'Orient, non pas immédiatement après la tenue du synode, mais quelque temps plus tard, en 372 probablement, pour répondre aux démarches que saint Basile de Césarée avait entreprises auprès de ses collègues occidentaux ¹. Cette communication, si elle ne constituait pas une réponse directe aux sollicitations de Basile, était au moins une preuve de bonne volonté et permettait la continuation des rapports engagés. D'autre part, les Orientaux qui auraient pu conserver quelques doutes étaient clairement avertis par la lettre *Confidimus quidem* que la foi de Nicée devait être acceptée sans réserve, avant toute discussion sur les questions de personne.

Il semble d'ailleurs difficile de croire que cette lettre ait jamais été proposée à la signature des Orientaux. Elle n'était pas faite pour être souscrite, puisqu'elle ne contient rien qui ressemble à une profession de foi ; et les Orientaux n'auraient guère pu accepter la seule de ses phrases qui ait une allure dogmatique, celle où il est question de l'unique divinité, de l'unique figure, de l'unique substance du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint. Communiquée pour l'information de saint Basile et des évêques de son groupe, la synodale de 368 ne dut pas être longuement retenue par les Orientaux à qui elle n'était pas d'abord destinée ².

neque aliorum.» Cette lecture est confirmée par le grec : « ὁπότε συνέστηκε μῆτε τὸν Ῥωμαίων ἐπίσκοπον... οὔτε Οὐνικεντίου οὔτε τῶν ἄλλων τοῖς τοιοῦτοις συγκαταθεμένων. En certains cas, le latin porte des leçons qui sont assurément fautives et que le grec ne permet pas d'améliorer. Voir en particulier la phrase : « non longe autem fieri posse credimus ut qui secus sentiunt, licet hoc ipso conatu a nostra communione exui possint, plebesque eorum erroribus liberatae respirent. »

1. La lettre du concile romain fut d'abord apportée à Alexandrie par Sabinus ; cf. BASILE, *Epist.* 90 ; d'Alexandrie, Sabinus la porta à Césarée. On peut se demander si cette seconde démarche est due à l'initiative de saint Athanase, ou si Sabinus avait reçu des Occidentaux, spécialement de saint Damase, mission d'aller jusqu'à Césarée. A s'en tenir au titre de la lettre, adressée aux Orientaux, cette seconde hypothèse serait la plus probable. Cf. F. CAVALLERA, *Le schisme d'Antioche*, p. 147-148. J. TURMEL, *Histoire du dogme de la papauté*, p. 351-352.

2. Rappelons cependant que saint Basile répondit immédiatement à la communication de la lettre *Confidimus quidem*. Il ne se contenta pas d'écrire aux évêques d'Occident (*Epist.* 90) et à Valérien, évêque d'Aquilée (*Epist.* 91) ; il fit encore écrire « aux très religieux et très saints frères, nos collègues en Italie et en Gaule » par Méléce d'Antioche et par trente et un évêques d'Orient en

Elle n'a rien à voir avec le concile d'Antioche, dans le dossier duquel elle semble figurer.

Faut-il en dire autant des trois fragments qui suivent la lettre *Confidimus quidem* dans la collection de Théodose ? E. Schwartz¹ a fait remarquer avec raison le caractère insolite de la formule ajoutée par l'excerpteur : *Explicit haec epistola vel expositio synodi romanae habitae sub Damaso papa et transmissa ad Orientem ; in qua omnis orientalis ecclesia facta synodo apud Antiochiam, consona fide credentes et omnes ita consentientes² eidem super-expositae fidei singuli sua subscriptione confirmant*. De toute évidence, cette phrase est lacuneuse ; ou plutôt elle se divise en deux parties qui n'ont rien à voir l'une avec l'autre. Il y a d'abord un *explicit*, qui marque la fin de la lettre du synode romain envoyée en Orient, et la proposition *in qua omnis orientalis ecclesia* reste en panne. Il y a ensuite le début d'une nouvelle phrase dont le sujet au pluriel a disparu : les évêques confirment de leur signature la foi qui vient d'être exposée.

Quelle est cette foi ? Nous savons, par la lettre du concile de Constantinople en 382, que le concile d'Antioche a rédigé un *tomos*, dans lequel il s'explique sur la doctrine professée par ses membres³. Il serait naturel que ce fût le texte de ce *tomos* que

communion avec lui (*Epist.* 92). Cette dernière lettre est importante parce qu'elle prouve l'influence dont jouissait Méléce en Orient, et qu'elle nous fait connaître les noms et les sièges de ses principaux adhérents. Cf. F. CAVALLERA, *op. cit.*, p. 209-210.

1. E. SCHWARTZ, *Zur Geschichte des Athanasius*, dans les *Nachrichten* de Göttingue, 1904, p. 376.

2. Cette formule de l'excerpteur annonce les termes qui accompagnent les noms de Méléce, d'Eusèbe et de Pélage : *ita credens et sentiens*.

3. THÉODORET, H. E., v, 9, 13 ; édit. PARMENTIER, p. 293 : « τὰ μὲν οὖν κατὰ τὴν πίστιν τὴν παρ' ἡμῶν ἀνυποστόλως κηρυττομένην ὡς ἐν κεφαλαίῳ τοιαῦτα περὶ ὧν καὶ ἐπὶ πλείον ψυχαγωγηθῆναι δυνήσεσθε, τῇ τε ἐν Ἀντιοχείᾳ τόμῃ παρὰ τῆς ἐκεῖ συνελθούσης συνόδου γεγεννημένην καταξιώσαντες ἐντυχεῖν καὶ τῇ πέρυσιν ἐν Κωνσταντινουπόλει παρὰ τῆς οἰκουμένης ἐκτεθέντι συνόδου, ἐν οἷς πλατύτερον τὴν πίστιν ὡμολογήσαμεν καὶ τῶν ἑταίρων καινοτομηθειῶν αἱρέσεων ἀναθεματισμὸν ἔγγραφον πεποιήκαμεν. » Les auteurs de cette lettre semblent bien distinguer ici deux *tomoi*, celui d'Antioche et celui de Constantinople. Nous n'avons pas ici à nous occuper de ce dernier. Quant au *tomos* d'Antioche, on a cru parfois y retrouver une allusion dans le premier canon du concile de 382 : περὶ τοῦ τόμου τῶν δυτικῶν, καὶ τοὺς ἐν Ἀντιοχείᾳ ἀπεδεξάμεθα τοὺς μίαν ὁμολογούντας πατρός καὶ υἱοῦ καὶ ἁγίου πνεύματος θεότητα. Cf. E. SCHWARTZ, *op. cit.*, p. 376. Je ne vois pas comment on le découvre ici : il est question, dans ce canon, d'un *tomos* des Occidentaux, qui doit bien être celui du concile romain de 378 ; sur la base de ce *tomos*, les évêques déclarent recevoir ceux qui à Antioche professent l'unique divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ce qui s'entend, me semble-t-il, des Pauliniens qui seraient disposés à se rallier à Flavien, et non pas des partisans de Flavien lui-même. Les membres du concile reconnaissent unanimement Flavien ; ils n'avaient pas à définir la croyance de ses adhérents ; ils

précédassent les signatures : Méléce et ses adhérents souscrivent solennellement une profession de foi : *Meletius, episcopus Antiochenus consentio omnibus supra scriptis, ita credens et sentiens ; et si quis praeter haec sentit anathema sit*. Après avoir transcrit la signature de Méléce et celle de six autres évêques¹, le copiste s'arrête et renvoie son lecteur à l'original conservé dans les archives de l'Église romaine ; nous pouvons être assurés qu'un texte aussi précieusement gardé n'était pas sans valeur.

Rien cependant ne prouve que les cent-cinquante-trois évêques du concile d'Antioche n'aient pas souscrit d'autre document que le *tomos*. Il est probable que ce *tomos* ne se confond pas avec les fragments damasiens : si intéressants que soient ces derniers, ils ne constituent pas expressément un formulaire, et si obscure que soit la lettre du concile de 382, les termes qu'elle emploie paraissent bien indiquer que les adhérents de Méléce ont traduit leurs croyances en une sorte de symbole qui est leur œuvre et qu'ils n'ont pas reçu d'ailleurs². Par contre, il est tout aussi probable que les Orientaux ont formellement accepté les lettres de Damase, en témoignage de leur communion avec le pape et avec l'Occident : lorsque, en 374, Evagrius était revenu à Antioche, il avait rapporté de Rome une lettre que les Orientaux étaient invités à signer sans en changer un seul mot³. Une telle exigence avait alors semblé insupportable à Basile ; mais, en 379, les circonstances avaient changé, et les Orientaux n'avaient plus les mêmes raisons pour renouveler le geste de refus qu'ils avaient fait cinq ans plus tôt⁴.

pouvaient, au contraire, être amenés à faire des avances aux Pauliniens, en leur rappelant le *tomos* occidental. Cf. F. CAVALLERA, *Le schisme d'Antioche*, p. 259, n. 2.

1. Après Méléce, ont signé Eusèbe de Samosate, Pélage de Laodicée, Zénon de Tyr, Euloge d'Édesse, Bematius de Malle, Diodore de Tarse. Nous savons encore que saint Grégoire de Nysse prit part au concile. Il est très probable que, parmi les membres du concile de Constantinople en 381, beaucoup avaient déjà assisté au synode d'Antioche.

2. Le *libellus synodicus* parle aussi de la profession de foi d'Antioche qu'il qualifie de divine ; mais on sait que cet ouvrage n'a pas grande autorité.

3. Cf. BASILE, *Epist.* 138 : « Le prêtre Évagre, le fils de Pompeianus d'Antioche, qui jadis s'était rendu en Occident avec le bienheureux Eusèbe, est revenu maintenant de Rome. Il nous demande une lettre qui renferme mot pour mot ce qu'eux-mêmes ont écrit. »

4. L. DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Église*, t. II, p. 421, dit excellemment : « A Antioche Méléce, placé en face de difficultés spéciales, prit vite conscience d'une situation maintenant très simplifiée. S'entendre avec Rome avait été, sous Valens, chose grandement souhaitable ; sous Gratien et Théodose, c'était la seule et unique solution. » L'entente avec Rome suppose comme condition essentielle l'acceptation d'un formulaire romain. Le concile d'Antioche n'aurait servi à rien si ses membres n'avaient pas signé des formules venues de Rome,

Seul l'examen des textes peut nous renseigner dans une certaine mesure. Le premier fragment *Ea gratia* date, semble-t-il, de 374¹. Il constitue la réponse à la lettre 243 de saint Basile, que le prêtre Dorotheë avait apportée à Rome²; et il contient une profession de foi assez explicite sur la Trinité et l'Incarnation. Quelques-unes de ses formules sont remarquables : les Occidentaux déclarent : *Omnes uno ore, unius virtutis, unius maiestatis, unius divinitatis, unius usiae dicimus divinitatem, ita ut inseparabilem potestatem, tres tamen asseramus esse personas... Ergo, fratres, asseramus Dei Filium et perfectum hominem suscepisse, Spiritum quoque Sanctum increatum atque unius maiestatis, unius usiae, unius virtutis cum Deo Patre et Domino nostro Iesu Christo fateamur*. Ce langage constitue une concession assez appréciable au vocabulaire oriental³. Sans doute, les Romains n'acceptent pas encore les trois hypostases ; mais ils n'emploient plus les mots *unius substantiae* et ils gardent, faute de mieux, le terme grec *unius usiae*. Basile devait reconnaître expressément le mérite de leurs efforts⁴.

ou tout au moins approuvées de Rome, et le plus simple pour eux était de souscrire aux lettres envoyées par saint Damase au cours des années précédentes.

1. E. SCHWARTZ, *Zur Geschichte des Athanasius* dans les *Nachrichten* de Göttingue, 1904, p. 368 ; L. DUCHESNE, *Hist. anc. de l'Eglise*, t. II, p. 408 ; E. CASPAR, *Geschichte des Papsttums*, t. I, p. 226. F. CAVALLERA, *Le schisme d'Antioche*, p. 189-190, place le fragment *Ea gratia* en 377. Cette date est beaucoup trop récente. Elle a été pourtant acceptée sans discussion par P. BATIFFOL, *Le siège apostolique*, Paris, 1924, p. 103.

2. La lettre 242, qui est contemporaine de la lettre 243, déclare que la treizième année de la persécution hérétique est commencée. Le point de départ de la persécution semble bien être le concile de Constantinople de 360. TILLEMONT, *Mémoires*, t. IX, p. 675 ; MERENDA, *De S. Damaso*, IX ; PL, XIII, 162-163, placent déjà ces deux lettres en 374.

3. Il serait intéressant d'étudier en détail la théologie du fragment *Ea gratia*. Marcel d'Ancyre n'est pas nommé, comme l'aurait désiré saint Basile, mais son enseignement est expressément condamné. L'arianisme qui est visé par Damase est beaucoup moins l'homéisme de Rimini que l'anoméisme d'Eunome : le pape enseigne *nec dissimilem opere Filium, nec dissimilem potestate, aut per universa dissimilem* ; et il ajoute : « Unigenitus habet splendorem lucis aeternae, quia naturae ordine, neque sine splendore lumen, neque splendor potest esse sine lumine ; imaginem quoque Patris, ut cum qui viderit, viderit et Patrem. » Apollinaire n'est pas plus nommé que Marcel, mais l'apollinarisme est aussi rejeté : « ut perfectus homo pro perfecto qui peccaverat hominem nasceretur... Asseramus Dei Filium et perfectum hominem suscepisse. » Enfin, Damase insiste beaucoup sur la divinité du Saint-Esprit qui est *unius maiestatis, unius usiae, unius virtutis cum Deo Patre et Domino nostro Iesu Christo* : il sait que les pneumatomaques restent dangereux en Orient et que leur erreur mérite aussi condamnation. Peut-être Basile est-il ici visé d'une manière indirecte à cause de l'indulgence qu'il montre pour ces hérétiques.

4. Cf. BASILE, *Epist.* 214 : « Qu'hypostase et ousie ne soient pas tout un, les frères d'Occident l'ont, je pense, insinué là où redoutant l'étroitesse de leur langue,

D'ailleurs, la lettre romaine sonne haut et clair ¹ : après avoir exprimé la foi de l'Église, elle conclut sans ambages : *Haec est, fratres dilectissimi, fides nostra: quam quisquis sequitur noster est particeps. Discolor corpus membra deformat. His nos communionem damus quoniam* ² *in omnibus sententiam probant. Absit ut fides pura variis coloribus adsuatur.* Et passant aux questions pratiques, elle ajoute : *Illud praeterea cavendum monemus, ne canonicus ordo in sacerdotum vel clericorum ordinationibus negligatur, aut praevaricatoribus eius impartiat* *facilis communio, ut reliquis peccandi incentiva tribuantur.* Ces derniers mots visent assurément Méléce : c'est Méléce qui a violé l'ordre régulier des ordinations, en passant du siège de Sébaste pour lequel il avait été consacré au siège d'Antioche ; c'est lui qui a donné aux autres un mauvais exemple, et c'est à lui aussi qu'il ne faut pas accorder trop facilement la communion ³.

Une autre lettre de Damase, qu'ont recueillie les collections canoniques ⁴, et qui est adressée à Paulin, confirme, en les précisant, les intentions du pape : Paulin y est reconnu comme le mandataire de Damase en Orient et le véritable évêque d'Antioche. C'est à lui qu'il appartient d'obtenir l'adhésion de Vital et celle des autres apollinaristes à la foi de Nicée et aux termes mêmes du document romain ⁵.

ils ont écrit le nom d'ousie en grec pour que, s'il y avait quelque différence de pensée, elle fût conservée dans la distinction facile à saisir et indélébile des noms. » Cette lettre 214 est certainement de 375, et nous ne connaissons pas d'autre document occidental qui emploie la formule *unius usiae* que le fragment *Ea gratia*. La remarque de F. Cavallera, *Le schisme d'Antioche*, p. 171, n. 1 : « ... Comme il (ce fragment) fut apporté en Orient par Dorothee à une époque ultérieure, il s'agit d'un autre document » a tout l'air d'une échappatoire. Nous dirons plutôt : la lettre 214 confirme la date de 374 pour le fragment *Ea gratia*.

1. E. CASPAR, *Geschichte des Papsttums*, t. I, p. 226.

2. Au lieu de *quoniam*, il faut, semble-t-il, lire *qui nostram*.

3. E. SCHWARTZ, *Zur Geschichte des Athanasius*, dans les *Nachrichten* de Göttingue, 1904, p. 369.

4. Sur la tradition manuscrite de la lettre *Per filium meum*, cf. MAASSEN, *Geschichte der Quellen des kanon. Rechts*, t. I, p. 232 et la longue note des BALLERINI, *Opp. S. Leonis appendix*, PL, LVI, 683-684. On s'accorde généralement pour fixer en 375 la date de cette lettre. Cf. F. CAVALLERA, *Le schisme d'Antioche*, p. 165.

5. Il semble bien que la finale de la lettre *Per filium meum* soit une invitation à d'autres encore que les Vitaliens à reconnaître Paulin : « Quiconque voudra souscrire cette lettre, mais en souscrivant tout d'abord les canons ecclésiastiques que tu connais parfaitement et la foi de Nicée, tu devras sans autre hésitation le recevoir, non pas que tu n'aies pu proposer ce que nous écrivons pour la réception des convertis, mais pour que notre libre consentement te donne un libre exemple de réception. » Damase, en écrivant ainsi ne pense-t-il pas aux Méléciens ?

Le second fragment de la collection, *Illud sane miramur*, est assez difficile à dater avec précision, car il est entièrement consacré à la réfutation de l'erreur apollinariste, sans qu'aucune allusion en fasse connaître le temps ou même les destinataires. On l'a regardé parfois comme une réponse de Rome au désir exprimé par saint Basile dans sa lettre 263 de voir définitivement condamner Eustathe de Sébaste, qui a rejeté le consubstantiel et qui est le chef de ceux qui blasphèment le Saint-Esprit, Apollinaire de Laodicée, qui ne cesse pas d'enseigner des nouveautés au sujet de l'Incarnation, Paulin d'Antioche enfin qui admet sans condition les Marcelliens à la communion ¹. Il est vraisemblable que cette lettre est postérieure à notre fragment. Celui-ci serait alors la réponse à une lettre écrite sans doute par Méléce et qui n'a pas été conservée ². En toute hypothèse, il doit dater de 377 et être l'œuvre du concile qui se réunit cette année-là autour de Damase ³. Ici encore, aucun nom n'est prononcé : en condamnant les erreurs, le pape veut se montrer indulgent à l'égard des personnes ; mais l'apollinarisme est réfuté de façon décisive, quoiqu'un peu ironique. *Illud sane miramur quod quidam inter vestros* ⁴ *dicantur, qui licet de Trinitate piam intelligentiam habere viduntur, de sacramento tamen salutis nostrae ignorantes virtutes scripturasque, [et] recta non sentiant... Nos autem, qui integros ac perfectos salvatos nos scimus, secundum catholicae ecclesiae professionem, perfectum Deum perfectum suscepisse hominem profiteamur. Quapropter dale operam ut intelligentia sanae*

1. P. BATIFFOL, *Le siège apostolique*, p. 104 ; L. DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Eglise*, t. II, p. 412-413. Dans cette hypothèse, les deux fragments *Illud sane miramur* et *Non nobis quidquam* proviennent du même document romain. Nous n'avons évidemment pas d'argument décisif à faire valoir en faveur de leur appartenance à deux lettres différentes. Cependant, il semble bien que le fragment *Illud sane* est extrait d'un document qui ne s'intéressait qu'à l'apollinarisme et en donnait une réfutation explicite. Le fragment *Non nobis*, nous le verrons, a davantage l'allure d'un exposé complet.

2. Cf. BASILE, *Epist.* 129. Dans cette lettre, adressée à Méléce, Basile déclare qu'il n'a rien à dire aux Occidentaux, mais il invite Méléce à écrire, s'il le juge nécessaire, en attirant l'attention de Rome et de l'Occident sur la prudence avec laquelle doivent être accordées les lettres de communion à ceux qui viennent de l'Orient. Méléce dut répondre à ce désir et écrire la lettre demandée.

3. Ce concile pourrait être celui auquel prit part Pierre d'Alexandrie, alors réfugié à Rome. Celui-ci ne se gêna pas pour y traiter d'hérétiques Méléce d'Antioche et Eusèbe de Samosate. Les envoyés de Basile lui répondirent avec un peu de vivacité, et l'évêque de Césarée dut les excuser auprès de son collègue d'Alexandrie, non sans lui rappeler qu'après tout Méléce et Eusèbe, confesseurs de la foi, exilés par les Ariens, étaient dignes de quelque respect (*Epist.* 266).

4. Le texte imprimé lit *inter nostros*, ce qui est évidemment une erreur. Le pape feint de trouver étrange que des apollinaristes pourraient se dissimuler parmi les orthodoxes orientaux.

*doctrinae etiam eorum sensus salventur, qui adhuc sensum salvatum esse non credunt*¹.

E. Schwartz fait remarquer, peut-être à juste titre, que saint Basile pouvait se sentir visé par ces reproches : Eustathe de Sébaste, avec qui il s'était définitivement brouillé, n'avait-il pas répandu le bruit qu'il avait été naguère en relations de correspondance avec Apollinaire et qu'il méritait par suite d'être considéré comme suspect ? L'étonnement manifesté par Rome sur ces hommes qui semblent orthodoxes au sujet de la Trinité tout en se trompant gravement quant au mystère de l'Incarnation fait écho, semble-t-il, aux insinuations d'Eustathe².

En réalité, l'évêque de Césarée était, depuis longtemps, l'ennemi déclaré des doctrines apollinaristes et il ne cessait pas d'en demander à Rome la solennelle condamnation. Si peu aimable dans la forme que parût le fragment *Illud sane*, ou plutôt la lettre dont il est extrait, Basile put s'en montrer satisfait et juger que les négociations avec l'Occident devaient être poursuivies. La lettre 263 constitue la riposte de saint Basile aux condamnations promulguées par saint Damase : elle montre qu'il ne suffit pas, si l'on veut rétablir une paix définitive, de condamner des erreurs, qu'il faut encore condamner les hommes qui enseignent ces erreurs, en les désignant par leurs noms³. Le vœu de l'évêque de Césarée était assurément légitime, mais il avait bien peu de chances d'être exaucé : Rome n'avait-elle pas accordé naguère sa communion à Eustathe de Sébaste ?⁴ n'avait-elle pas, encore tout récemment, reconnu Paulin comme évêque d'Antioche ? On se montrait tout disposé, à Rome, à anathématiser des hérésies, mais on y était aussi porté à être indulgent à l'égard des hommes.

La réponse de saint Damase et des Occidentaux à la requête

1. DAMASE, *Fragm. Illud sane*, PL, XIII, 352.

2. E. SCHWARTZ, *Zur Geschichte des Athanasius*, dans les *Nachrichten de Göttingue*, 1904, p. 372.

3. A propos de la lettre 263, F. CAVALLERA, *Le schisme d'Antioche*, p. 191, écrit : « (Cette lettre) montre que toute trace d'aigreur a disparu dans les rapports ; la charité est rétablie dans son ancienne splendeur. » C'est, semble-t-il, faire preuve de beaucoup d'optimisme de l'interpréter ainsi, et aucun des actes de saint Damase n'était de nature à exciter la joie de saint Basile. Celui-ci pourtant trouvait nécessaire de garder des rapports avec l'Occident, de ne pas rompre les derniers liens ; et, laissant de côté la question de Mélèce et de Paulin, de montrer que l'entente existait toujours sur les questions de foi. Cf. E. CASPAR, *Geschichte des Papsttums*, t. I, p. 229-230.

4. Eustathe avait fait partie de la délégation envoyée auprès du pape Libère par le concile de Lampsaque ; et Libère avait alors reconnu l'orthodoxie des légats ainsi que celle de leurs commettants.

de saint Basile est contenue, en partie, dans le troisième des fragments de notre collection, *Non nobis quidquam*. Ce fragment commence par une phrase incomplète, mais dont le sens reste clair : « Il nous est impossible, déclarent les Occidentaux, de vous apporter même un petit rafraîchissement. Pourtant, très heureux, vous pouvez tirer une grande consolation, connaissant l'intégrité de votre foi, de vous glorifier d'être unis à nous en une même croyance et de supposer que nous avons, comme il convient, assez et beaucoup de sollicitude pour nos membres ¹. » C'était une manière courtoise d'opposer une fin de non-recevoir aux désirs exprimés par Basile. Pourtant une demi-satisfaction lui était accordée. Le fragment continue en effet par une déclaration qui condamne expressément les pneumatomaques et les apollinaristes ².

Cette fois encore, personne n'est désigné par son nom ; mais il était facile aux Orientaux de reconnaître les individus qui étaient visés par la décision romaine. Celle-ci, afin de présenter des garanties assurées, se donne d'ailleurs comme un simple commentaire du symbole de Nicée : *Ut enim Nicaeni concilii fidem inviolabilem per omnia retinentes, sine simulatione verborum aut sensu corrupto, nullo modo Spiritum Sanctum separamus, sed perfectum in omnibus virtute, honore, maiestate, deitate, cum Patre conveneramus et Filio* ³; *itaque etiam plenitudinem Dei Verbi, non prolativi sed nati, neque in Patre remanentis, ut non sit, sed ex aeterno in aeternum subsistentem, perfectum id est integrum hominem assumpsisse et salvasse credimus* ⁴.

Quelque complet que fût sur les questions doctrinales l'accord entre l'Orient et l'Occident, la lettre de Damase ne pouvait suffire à saint Basile. Celui-ci avait demandé des condamnations personnelles ; on lui répondait par des définitions théoriques. Bien plus encore qu'un jugement porté contre les hérétiques, le fragment *Non nobis* est un exposé de la foi. Il s'agit, pour son rédacteur, de sauvegarder la doctrine de Nicée, ce que l'on fait en l'expliquant. Suivant une tradition déjà vieille, on ne veut

1. DAMASE, *Fragm. Non nobis* ; PL, XIII, 353.

2. E. SCHWARTZ, *Zur Geschichte des Athanasius*, dans les *Nachrichten de Göttingue*, 1904, p. 373 ; E. CASPAR, *Geschichte des Papsttums*, t. I, p. 231.

3. Il faut remarquer le soin avec lequel est affirmée ici la glorification que l'on rend à l'Esprit-Saint conjointement au Père et au Fils. C'est la formule qui figure dans le symbole dit de Constantinople. Cf. K. HOLL, *Amphilochius von Ikonium in seinem Verhältnis zu den grossen Kappadoziern*, Tübingue, 1904, p. 125-126.

4. DAMASE, *Fragm. Non nobis quidquam*, PL, XIII, 353.

à Rome reconnaître d'autre concile que celui de Nicée où ont assisté les représentants du pape ¹.

Peut-être faut-il d'ailleurs compléter le fragment *Non nobis* par une autre pièce qui doit en être contemporaine et qui, selon les vraisemblances, est l'œuvre du même concile ². Les collections canoniques nous ont en effet conservé une série de canons qui se présentent sous la forme d'une profession de la foi catholique, adressée à Paulin, évêque d'Antioche, et émanée d'un concile tenu à Rome pour définir les croyances orthodoxes sur l'Esprit-Saint ³. Ce concile a dû se réunir en 378 ; son œuvre est exprimée en formules qui anathématisent les Sabelliens, c'est-à-dire en réalité les partisans plus ou moins avoués de Marcel d'Ancyre, Arius et Eunome, les Macédoniens ⁴, Photin, les partisans de la

1. Cette doctrine était clairement exprimée dans le fragment *Ea gratia*. On la trouve formulée dans la lettre de Libère aux évêques d'Orient : le pape félicite ses correspondants de revendiquer la foi de Nicée qui contient la vérité parfaite et déjoue toutes les hérésies ; il parle de la catholique et apostolique foi de Nicée, dont l'acceptation fera entrer les Orientaux des ténèbres hérétiques dans la divine lumière de la liberté catholique. Cf. P. BATIFFOL, *Le siège apostolique*, p. 16.

2. E. SCHWARTZ, *Zur Geschichte des Athanasius*, dans les *Nachrichten* de Göttingue, 1904, p. 374 ; E. CASPAR, *Geschichte des Papsttums*, t. I, p. 230 et 596. Le document, tel qu'il nous est transmis, comporte deux séries distinctes d'anathèmes. Les huit premiers forment un ensemble cohérent et commencent par le mot : *Anathematizamus*. Les canons 10-24, commencent par les mots *Si quis...* et se terminent par la condamnation *Anathema sit*. Comme le remarque L. DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Église*, t. II, p. 410, n. 2, cette seconde série est en réalité antérieure à la première, avec laquelle elle n'a aucun rapport et à laquelle elle a été unie par quelque copiste. Elle pourrait remonter au temps où saint Athanase écrivit sa lettre à Épictète (vers 371), car les erreurs sur l'Incarnation qui y sont visées sont apparentées de plus près à celles qu'il réfute dans cette lettre qu'à l'apollinarisme proprement dit.

3. Ces canons portent le titre suivant : *Confessio fidei catholicae quam papa Damasus misit ad Paulinum antiochenum episcopum* ; ils sont précédés d'une brève notice : « Post concilium nicaenum, quod in urbe Roma postea congregatum est a catholicis episcopis addiderunt de Spiritu Sancto. Et quia postea is error inolevit, ut quidam ore sacrilego auderent dicere Spiritum Sanctum factum esse per Filium. » Sur la tradition manuscrite, cf. la note des BALLERINI, *Append. ad opp. S. Leonis Magni*, PL, LVI, 685-687 ; E. SCHWARTZ, *Zur Geschichte des Athanasius*, dans les *Nachrichten* de Göttingue, 1904, p. 374, n. 2. L'édition critique des canons est celle de TURNER, *Ecclesiae occidentalis monumenta iuris antiquissimi*, t. I, fasc. 2, 1, Cambridge, 1913, p. 279 ss. A côté du texte latin, nous possédons encore un texte grec de ces canons, dans THÉODORE, H. E., v, 11 ; édit. PARMENTIER, p. 297. Une autre traduction grecque, indépendante de Théodore, figure dans un manuscrit de Vienne, le Vindob. hist. gr. 7, f^o 198 b. On s'est demandé si le texte latin que nous possédons est l'original ou s'il est une rétroversion du grec. E. SCHWARTZ, *loc. cit.*, tient pour l'authenticité du texte latin ; L. PARMENTIER, *op. cit.*, p. LXXXII, estime que le latin est retraduit du grec. Il est vraisemblable que la thèse de Schwartz est la vraie.

4. Le nom des Macédoniens est à relever, car nous en avons peut-être ici le plus ancien emploi. On disait auparavant Semiariens ou Pneumatomaques. Cf. G. BARDY, *Macédoniens*, dans *Diction. de théol. cathol.*, t. IX, c. 1465.

doctrine des deux Fils, les Apollinaristes, qui ne sont d'ailleurs pas désignés par le nom de leur auteur, mais dont la doctrine fait l'objet d'un exposé particulièrement précis¹.

A la suite de ces anathématismes, figure un canon d'ordre disciplinaire qui rend un son étrange: *Eos quoque qui de ecclesiis ad ecclesias migraverunt, tamdiu a communione nostra habemus alienos, quamdiu ad eas civitates redierint, in quibus primum sunt constituti. Quod si alius alio transmigrante in locum viventis est ordinatus, tamdiu vacet sacerdotis dignitate qui suam deseruit civitatem, quamdiu successor eius quiescat in pace*². Sous la forme d'un décret général, ce canon vise un cas particulier et l'on n'a aucun mal à en comprendre la portée. Saint Basile, on s'en souvient, avait demandé aux Occidentaux d'anathématiser nommément Eustathe et Paulin. Ceux-ci ne se contentent pas d'adresser à Paulin leur tome dogmatique, ils condamnent expressément Mélèce et le déclarent étranger à leur communion, aussi longtemps qu'il n'aura pas renoncé à ses prétentions sur l'Eglise d'Antioche. Car c'est Mélèce, qui, ayant été consacré pour le siège de Sébaste, l'a abandonné pour celui d'Antioche; et c'est lui qui est invité à regagner Sébaste au plus vite. Mais comme l'évêque de Sébaste, Eustathe, est encore vivant et que l'on ne veut pas reconnaître à Rome la validité de sa déposition, Mélèce est prié de s'abstenir de toutes fonctions épiscopales et d'attendre sa mort pour reprendre l'exercice de son ministère³.

Que pouvaient faire saint Basile et ses amis en présence d'une telle décision, aussi nettement exprimée? L'accord sur la foi était assurément réalisé. Rien n'était achevé aussi longtemps que les divisions personnelles restaient comme une perpétuelle menace pour la paix. Il est cependant remarquable que les anathématismes

1. Il est possible que ces canons constituent le *τόμος τῶν δοτικῶν* dont parle le concile de Constantinople de 382, et que bien des historiens ont renoncé à identifier. Cf. E. CASPAR, *Geschichte des Papsttums*, t. I, p. 230, n. 3; E. SCHWARTZ dans *Zeitschr. f. neutestam. Wissensch.*, t. XXV, 1926, p. 65, n. 1. La collection arabe de Michel de Damiette les cite comme étant la définition de foi du concile de Constantinople de 381, ce qui est évidemment une erreur. Cf. V. GRUMEL, *Les registres des actes du patriarcat de Constantinople*, t. I, fasc. 1, p. 2-3.

2. Le texte de ce canon ne figure pas dans toutes les collections; dans quelques-unes, il est autrement placé; dans d'autres encore, il porte un titre spécial: *Dilectissimo fratri Paulino Damasus*. On peut conclure de ces faits que son insertion au milieu des canons dogmatiques n'est pas primitive et qu'il a dû circuler d'abord d'une manière indépendante. Mais il ne s'ensuit pas, comme le pensait Quesnel, *Dissert. XIV de fidei libellis*, PL, LVI, 1060, que ce canon est inauthentique.

3. E. SCHWARTZ, *Zur Geschichte des Athanasius*, dans les *Nachrichten* de Göttingue, 1904, p. 375.

et le canon disciplinaire qui les suit aient été adressés à Paulin, tandis que Basile recevait la lettre, courtoise et bienveillante d'allure, d'où est extrait le fragment *Non nobis*. Il semble que l'on n'ait pas eu à Rome de grandes illusions sur les chances que l'on avait de voir Méléce obéir aux décisions du concile de 378.

D'ailleurs, les circonstances n'allaient pas tarder à se modifier profondément. L'empereur Valens mourut le 9 août 378 ; saint Basile mourut lui-même le 1^{er} janvier 379 ; et quelques jours plus tard, le 19 janvier de cette même année, Gratien confia à Théodose le gouvernement de l'Orient. Les évêques, à qui Basile avait si souvent et avec tant de persévérance appris à regarder du côté de l'Occident, se rendirent compte que le moment était venu de tenter un suprême effort.

Cet effort, ils le firent précisément au concile d'Antioche de 379. On a remarqué qu'un synode aussi important, puisqu'il groupait cent cinquante-trois évêques, n'avait pas pu se réunir sans la permission de Théodose, ce qui implique que l'empereur, dès le début de son règne, avait reconnu Méléce comme l'évêque légitime d'Antioche¹. C'est donc forts de la protection impériale que les Orientaux s'assemblèrent à l'automne de 379. Nous avons vu qu'il est peu probable qu'ils aient souscrit la lettre *Confidimus*. Il est par contre vraisemblable qu'ils aient accepté les trois fragments *Ea gratia*, *Illud sane miramur* et *Non nobis quidquam* que nous venons d'étudier. Replacés dans leur contexte historique, ces fragments pouvaient rappeler des incidents pénibles ; mais dégagés de tous les anciens souvenirs, ils n'étaient plus guère que des professions de foi et nous savons qu'en matière de foi les Orientaux étaient d'accord avec Rome.

Tout n'est pas clair sans doute dans la formation du recueil qui nous a conservé ces documents. Au terme de l'étude qu'il leur consacre, E. Schwartz croit pouvoir conclure que ce ne sont pas Méléce et ses partisans qui en ont constitué le recueil : « Comme les documents sont transcrits dans leur texte latin original, il est à croire que c'est en Occident qu'ils ont été groupés. En second lieu, ces extraits d'actes qui se suivent chronologiquement et se rapportent à une question déterminée ne peuvent avoir eu pour but que d'accompagner un récit historique, ou plus exactement un plaidoyer qui n'avait pas un intérêt d'histoire mais de politique ecclésiastique, car un pur recueil documentaire aurait cité les textes dans leur intégrité au lieu d'en donner des extraits². »

1. E. CASPAR, *Geschichte des Papsttums*, t. I, p. 232.

2. E. SCHWARTZ, *op. cit.*, p. 377.

Ces conclusions ne sont pas évidentes. Nous ne pouvons pas oublier que la collection annonce des documents relatifs aux conciles de Rome et d'Antioche. Au concile de Rome se rapporte la lettre *Confidimus*. Le groupe des trois fragments relatif aux affaires d'Antioche a donc de grandes chances d'avoir été constitué et souscrit par le concile groupé autour de Méléce. Pour renvoyer ces pièces à Rome, on a pu garder le texte latin, tel qu'il était parvenu en Orient ; et il est assuré que les évêques Orientaux ont envoyé à Rome une formule d'adhésion, puisque le copiste assure avoir retrouvé l'original de leurs signatures dans les archives de l'Église romaine.

D'autres textes, nous l'avons vu, nous font connaître l'existence d'un *tomos*, promulgué par le concile d'Antioche. Il semble difficile d'identifier ce *tomos* avec les trois fragments damasiens que nous avons étudiés, et tout autant avec le *tomos* des Occidentaux dont parle le premier canon du concile de 382. Mais dans l'état actuel des témoignages, nous ne pouvons rien dire de plus à son sujet.

C'étaient les nécessités de la politique ecclésiastique et l'urgence d'une entente avec l'Occident sur les questions doctrinales qui avaient amené Méléce, immédiatement après son retour à Antioche, à grouper autour de lui ses collègues et à proposer à leur signature les textes arrivés de Rome au cours des années précédentes. L'évêque d'Antioche était, on le sait, un homme pacifique, et il apportait à la tâche un vif désir de la conciliation. Nous aimerions être assurés que ses efforts furent pleinement compris à Rome et que l'adhésion du concile d'Antioche aux lettres de saint Damase fut accueillie comme un message de paix. En fait, nous ignorons complètement les sentiments que provoquèrent en Occident les nouvelles venues de ce concile ; mais nous savons que Méléce n'y fut jamais reconnu comme évêque d'Antioche et que Paulin garda jusqu'au bout la confiance de saint Damase et de saint Ambroise.

On dit souvent que le concile d'Antioche s'était efforcé de son côté d'assurer la réconciliation entre Paulin et Méléce¹. Comme le remarque F. Cavallera, pour être répétée, cette assertion n'en est pas moins gratuite et hasardée. « Il n'y a pas un mot qui l'autorise dans les rares documents du concile. Les évêques réunis autour de Méléce étaient — le concile de Constantinople le prouve — chauds partisans de leur chef et assez mal disposés

1. C'était déjà l'opinion de TILLEMONT, *Mémoires*, t. VIII, p. 367-368. C'est encore celle de P. BATIFFOL, *Le siège apostolique*, p. 110.

pour Paulin. Celui-ci, pour eux, n'était pas évêque, et sa communauté n'avait qu'à reconnaître le pasteur légitime. D'autre part, l'état d'esprit des Pauliniens n'était guère favorable à une transaction¹. » Ce n'était pas au moment où Méléce venait de rentrer à Antioche et de reprendre triomphalement le gouvernement de son Église qu'il fallait leur demander des concessions. Il y eut bien, à un moment donné, des tentatives faites pour réconcilier Méléce et Paulin, et pour essayer de les décider tous deux à accepter l'idée que le premier à mourir ne recevrait pas de successeur, mais que le survivant serait unanimement reconnu par les fidèles ; mais l'initiative de cette solution partit de l'Occident et n'aboutit à rien². Le concile d'Antioche n'avait pas à poser une telle question à ses yeux inexistante.

Les trop rares documents qui nous renseignent sur cette assemblée suffisent à nous en faire connaître l'importance. Le concile d'Antioche est en quelque sorte l'aboutissement des négociations poursuivies par saint Basile et ses amis avec l'Occident pendant de longues années et au milieu de vicissitudes parfois pénibles. Ce n'est pas pour rien que ses membres crurent devoir sanctionner de leurs signatures une série de décisions qui leur avaient été naguère envoyées de Rome. Ils témoignaient ainsi d'une manière indiscutable leur parfait accord sur les questions de foi. Mais en même temps, ils laissaient apparaître l'irréductible fermeté de leur position quant aux questions de personnes. La plus grande partie de l'épiscopat oriental, presque tous les catholiques, sinon tous, se groupaient autour de Méléce ; ils étaient décidés à ne pas l'abandonner ; et l'on vit bien,

1. F. CAVALLERA, *Le schisme d'Antioche*, p. 213, n. 2.

2. Cf. AMBROISE, *Epist.* XIII, 2 : « Scripseramus dudum ut, quoniam Antiochena civitas duos haberet episcopos Paulinum atque Meletium, quos fide concinere putabamus aut inter ipsos pax et concordia salvo ordine ecclesiastico conveniret aut certe si quis eorum altero superstite decessisset nulla subrogatio in defuncti locum superstite altero gigneretur. At nunc Meletio defuncto Paulino superstite quem in communione nostra mansisse consortia quae a maioribus inoffense ducta testantur, contra fas atque ecclesiasticum ordinem in locum Meletii non tam subrogatus quam superpositus asseritur. » La solution indiquée par saint Ambroise rappelle celle que le concile de Nicée avait adoptée pour mettre fin au schisme mélitien d'Égypte.

Les historiens ecclésiastiques, THÉODORET, H. E., V, 2-3 ; SOCRATE, H. E., V, 5 ; SOZOMÈNE, H. E., V, 3, prétendent qu'un pacte fut réellement proposé à Paulin et que la tentative d'union échoua, par la faute de Paulin ou celle de ses partisans. F. CAVALLERA, *Le schisme d'Antioche*, p. 232-243, étudie de près ces récits, et conclut en faveur de celui de Théodoret. Il semble bien que des éléments légendaires troublent les trois récits et qu'en réalité on ne puisse pas faire fond sur l'un plus que sur l'autre. Les lettres 12 et 13 de saint Ambroise attribuent nettement l'initiative du projet de concessions mutuelles à Ambroise lui-même.

lorsque deux ans plus tard, Mélèce vint à mourir, quelle était la force de leur attachement à sa personne.

On peut et l'on doit regretter de ne plus avoir les documents qui nous permettraient de connaître le détail du concile de 379. La collection du diacre Théodose excite notre curiosité plus qu'elle ne la satisfait. Les pages qui précèdent ont essayé de rappeler tout ce que nous savons actuellement de ce concile. On sent trop, au terme de leur lecture, qu'elles laissent sans solution bien des problèmes et que leurs conclusions mêmes sont des probabilités plus que des certitudes.

Dijon.

G. BARDY.

L'ADMONITION DE JONAS AU ROI PÉPIN ET LE FLORILÈGE CANONIQUE D'ORLÉANS.

L'on nous a proposé récemment une nouvelle édition d'un ouvrage politico-religieux qui fut adressé par Jonas, évêque d'Orléans (825-843), à Pépin, roi d'Aquitaine, quelque temps après le concile de Paris de 829 (6 juin)¹. Ce n'est guère, pour l'ensemble et préface à part, qu'un recueil, en dix-sept chapitres, d'extraits de la Bible et des Pères. Luc D'Achery l'avait publié en 1661, dans son *Spicilège*², d'après un manuscrit tardif de l'archive de Saint-Pierre de Rome³, et dénommé : *De institutione regia*.

Remarquons que ce titre est tout fictif, imaginé par D'Achery pour donner une suite à un autre traité de Jonas, un peu anté-

1. Le premier éditeur admit la date de 827-828, plaçant délibérément l'ouvrage avant le concile. Au XIX^e siècle, les historiens allemands réagirent en sens contraire et paraissent bien avoir raison. Il est difficile de préciser beaucoup. Amelung descend jusqu'en 834; Dümmler et Werminghoff s'en tiennent aussi à ce terme; M. Reviron préfère l'année 831. — Nous avons une très bonne édition des actes du concile de Paris, due à A. WERMINGHOFF, *Concilia aevi Karolini I*, 2 (1908), p. 606-680.

2. *Veterum aliquot scriptorum qui in Gallia Bibliothecis, maxime Benedictinorum latuerant, Spicilegium*, t. V, p. 57-104 : « Ioniae Aurelianensis episcopi opusculum de institutione regia ». A noter que D'Achery publie juste auparavant (p. 1-55) le *Via Regia* de Smaragde adressé à Louis le Débonnaire; cette fois, le titre était traditionnel.

3. D'Achery (ib., *Lectori*, p. 10) dit en devoir la connaissance (ainsi que du *Via Regia*) à son ami Émeric Bigot, et la double copie (en 1660 : « me rogante abhinc duobus prope annis ») au *socius* du procureur des Mauristes à Rome, Dom Arnaud Boisserie. Celui-ci fut en effet, en 1660 — après Dom Louis Vairon (1657-1660), — le dernier compagnon de Dom Placide Le Simon, procureur-général de 1623 à 1661 († 18 février). — L'éditeur ajoute au sujet de l'opuscule de Jonas : « ... e tabulario canonicorum Ecclesiae S. Petri Romae erutum est », le texte du *Via Regia* provenant au contraire du fonds de la Reine de Suède (établie à Rome depuis peu avec ses trésors). Le manuscrit de Saint-Pierre s'identifie avec celui qui porte maintenant la cote D. 168, composé, en fait, de deux parties distinctes à l'origine, réunies sans doute au XV^e siècle. Au bas du fol. 1, on voit les armes du cardinal Giordano Orsini († 1438). Archiprêtre de Saint-Pierre, ce cardinal légua au Chapitre sa bibliothèque, qui constitue en effet le principal fonds de l'Archive. La seconde partie du volume, qui comprend le texte de l'opuscule de Jonas (f. 77-98), n'a été copiée très probablement qu'au commencement du XV^e siècle; la première (f. 1-36^v) peut remonter à la première moitié du XIV^e.

rieur et beaucoup plus considérable, le *De institutione laicali*¹. Cet ouvrage, en effet, dont six chapitres reparaissent à peu près tels dans notre écrit², avait été édité dès 1655 par le même D'Achery³, suivant un manuscrit de Corbie qu'on retrouve maintenant dans le fonds des *Vaticani Latini*⁴. Il a, d'ailleurs, d'autres représentants⁵, sa tradition étant bien meilleure que celle du petit opusculé, parce qu'il fut sans doute plus apprécié et le méritait. Cependant, une référence que j'ai notée dans le catalogue des livres de Reichenau, qui fut établi en la seconde moitié du IX^e siècle⁶, restitue le vrai titre : *Admonitio Ioniae episcopi ad Pippinum*. Mieux vaut le retenir.

Un texte quelque peu modifié, grâce à l'appoint d'un manuscrit partiel, découvert à Orléans par Baluze, fut compris dans la seconde édition du *Spicilege*, en 1723⁷. Enfin, la préface de l'*Admonitio*, qui est le morceau le plus notable, a été reprise par E. Dümmler, en 1899, pour prendre place, avec trois autres lettres

1. « Cui Opusculo, cum nullam prae se ferret inscriptionem, nos de *Institutione Regia* titulum ascripsimus ; ut secundae partis instar fieret institutionis moralis siue laicalis » (*op. laud.*, p. 5).

2. I. R. 2 = I. L. II, 21 ; — I. R. 11 = I. L. I, 20 ; — I. R. 12 = I. L. I, 19 ; — I. R. 13-14 = I. L. I, 11, 13, 14 ; — I. R. 15 = I. L. I, 14. La coïncidence n'est d'ailleurs pas absolue.

3. *Spicilegium*, t. I, p. 1-203 : « Ioniae Aurelianensis episcopi libri tres de institutione laicali ».

4. *Vat. Lat.* 990 (anc. 1843), 146 fol., écrit tout entier d'une grosse minuscule épaisse que je rapporterais, du point de vue paléographique, au début du IX^e siècle ; ce doit donc être une copie très proche de la publication (c. 820-830). Mais le texte a été révisé ensuite, à plusieurs reprises, peut-être dès le IX^e siècle. Sur le f. 1 (blanc), on lit d'une main, qui pourrait être encoire du IX^e siècle : *MALGRIDO COMITI* ; à la fin (f. 146^v), l'*ex-libris* de Corbie, apposé au XIII^e siècle, de la même main qui a tracé l'inscription du *Vat. Lat.* 340 : « *liber sancti petri corbeie* ».

5. J'ai noté : COLOGNE 184, « IX » ; — LONDRES, Br. Museum, *Add.* 10459 « IX-X » ; — PARIS B. N. *Lat.* 2397 « X » (de Saint-Vincent de Laon), 2398 « XI », 5307 « X », 12291 XII ex. ; — VALENCIENNES 203 « IX » (de Saint-Amand, identique sans doute au volume des « *Sermones Ioniae Aurelianensis* », mentionné dans le catalogue du XII^e siècle).

6. Cf. Paul LEHMANN, *Mittelalterliche Bibliothekskataloge*, I (1918), n° 54, p. 265, l. 33. Ce manuscrit, malheureusement, a péri ; cf. HOLDER-PREISENDANZ, *Die Reichenauer Handschriften*, III (1918), p. 101, n° 283, et p. 196.

7. *Spicilegium sive Collectio veterum aliquot scriptorum qui in Galliae bibliothecis delituerant*, I, p. 324-335 (tout à la suite du « De institutione laicali », p. 258-323) ; pour les chapitres 12-14, l'éditeur s'est contenté de renvoyer au texte du premier ouvrage. Cet éditeur était Louis-François-Joseph De La Barre, de Tournai, polygraphe qui fut membre de l'Académie des Inscriptions († 1738) ; il exprime ainsi sa dette envers Baluze (p. 324) : « *Aluerum deinde codicem Aureliae reperit Baluzius, ex quo cum varias lectiones nec paucas nec contemnendas descripsisset, eae nobis ad purgandum textum adjumento fuere non mediocri.* »

que nous avons conservées de Jonas, dans la série des *Epistulae Karolini aevi*¹.

Après ces travaux, et Migne ayant vulgarisé l'ancien texte², il semble que le besoin d'une nouvelle édition ne se faisait pas sentir³, vu la médiocrité de l'ouvrage, sa dépendance à l'égard du *De institutione laicali*, et la pauvre documentation de l'éditeur, lequel n'a disposé que d'une photographie de l'exemplaire de romain⁴. De surcroît, M. Reviron — je regrette d'avoir à le dire, mais ne puis me dérober à ce devoir — n'a évidemment pas appris à présenter un texte du passé, ni à établir un appareil de

1. *Monumenta Germaniae historica : Epistolarum Tomus V* (1899), p. 346-355. Ici, le manuscrit de Saint-Pierre, par suite de je ne sais quelle confusion, est daté du X^e siècle (p. 349) ; en outre, la collation, due à R. Arnold, n'est pas excellente.

2. P. L., CVI (1851 et 1864), 279-306.

3. *Les idées politico-religieuses d'un évêque du IX^e siècle.* — Jonas d'Orléans et son « *De institutione regia* ». Étude et texte critique par JEAN REVIRON, Paris (1930), 198 pages.

4. On conserve en outre au Vatican, dans le fonds Barberini : *Lat.* 3033 (al. XXXVIII, 49), f. 29-53 (= art. 6), une copie du XVII^e siècle, qui semble n'avoir pas encore été signalée : « *Jonae ep. Aur. ad Pippinum regem Ludovici pii Augusti filium admonitis et opusculum de munere regio* ». C'est bien un texte dérivé du *Basilicanus* ; il est fort possible qu'il soit en relation étroite avec celui qui fut procuré à D'Achery en 1660. Tout le volume, composé de copies diverses (12 articles : 93 fol.), est défini : « *Opuscula quae erant inter schedas Josephi Mariae Suaresii, alienis manibus exarata* ». — Je dois maintenant compléter les indications précédentes, relatives au manuscrit de Saint-Pierre (235-155 mm. ; ff. 1-37 et 58-98, par suite d'une erreur de compte). La seconde partie, déjà distinguée, est l'œuvre de deux mains, l'une et l'autre italiennes : 1^o (f. 37, 58-76) *Liber s. Ambrosii ep. de bono mortis et Liber s. Augustini de immortalitate anime* ; 2^o (f. 77-98) l'opuscule de Jonas, précédé de la lettre-préface, des *Versus* et des *Capitula*. A la fin (f. 98), se trouve une étrange souscription en lettres hébraïques, qui est du copiste du XV^e siècle, puis une transcription latine du XVI^e, que voici : (1.) *Amer scripsit anno domini mille quatuor* ; — (2.) *Liber Pipini et cetera* ; — (3.) *Pier damian Cardinale de Ursinis Sanctae romanae ecclesiae cardinalis*. — Qu'y a-t-il à tirer et à retenir de cette rédaction, qui ne s'entend pas facilement ? A mettre les choses au mieux, elle pourrait être la copie, plus ou moins exacte, d'un modèle de l'an 1004, le premier copiste étant donc un Juif, Amer, qui travaillait pour le compte d'un cardinal Pierre Damien de la famille des Orsini. Ce n'est pas tout à fait invraisemblable ; mais nous ne savons rien d'un cardinal Orsini qui se soit appelé Pierre Damien ni au début du XI^e siècle ni plus tard, et, pourtant, CARDELLA énumère vingt-sept cardinaux sortis de cette puissante famille ; le seul Pietro Orsini qui fut cardinal a pour date 1181. D'autre part, il y a lieu de craindre que le nom de Pierre Damien, illustré durant la seconde moitié du XI^e siècle par le fougueux abbé de Fontavellane, devenu évêque d'Ostie († 1072), n'ait été introduit là par méprise, sinon par flatterie, afin de plaire au cardinal Giordano II : Car une autre interprétation, directe celle-ci, est possible : « mille quatuor » vaudrait 1400, en chiffres ronds, et cette date s'appliquerait à notre présente copie, pour signifier qu'elle fut faite du vivant de Giordano Orsini, après 1405 (date de son élévation au cardinalat), par le juif Amer. Celui-ci se serait trompé sur le prénom de son patron, ou l'aurait changé à sa guise. J'avoue préférer, pour mon compte, cette hypothèse à la précédente.

notes critiques, ni, surtout, à lire les manuscrits ; il est bien fâcheux que ses efforts n'aient pas été mieux dirigés ; car son étude préliminaire contient de bonnes pages. Quant au dernier point, la collation de plusieurs chapitres a donné des résultats affligeants ; j'ai relevé, sans éplucher trop, des lectures inexactes et des omissions en grand nombre, plus qu'il ne convient en tout cas, après avoir fait la place à la faiblesse humaine¹ ; il faut donc les mettre au compte de l'inexpérience.

1. Il est superflu d'insister sur la mauvaise présentation soit du texte soit de l'apparat. Toute la partie qui relève de la technique est déplorable. Le compte des lignes n'est même pas fait. C'était aussi, dans l'occurrence, un devoir élémentaire de s'en tenir, sauf erreur évidente, aux graphies et à la ponctuation du seul exemplaire consulté ; en brisant ce lien, on renonçait, du même coup, à ce qui peut subsister encore, dans le manuscrit romain, de la tradition carolingienne. Du travail des anciens éditeurs, il suffisait de garder les conjectures ou corrections recevables. Mais ces défauts, évidents, sont véniels auprès des innombrables bévues ou négligences de toute espèce. On s'en rend déjà compte, en comparant l'édition de la Préface, proposée par Dümmler, qui est sans doute imparfaite en bien des points, par la faute du correspondant désigné, plus sûre pourtant, dans l'ensemble, que le récent texte. J'ai pris la peine de collationner cette préface, les vers qui suivent, et les quatre premiers chapitres ; soit vingt-cinq pages de l'édition parisienne (p. 123-147). La mise au point vaudrait une nouvelle édition. Voici un relevé, à peu près complet, pour la préface, à titre d'exemple.

P. 123 : l. 10 *nulli* ajouté dans R, mais de première main ; l. 14, lire *delitescendo* ; l. 14, *mendatio* ; l. 18, *Non* (2^e) ponctuation forte ; l. 20 *decerptur* (R).

P. 124 : l. 2 *m<e>tuatis* R (noter ici que le ms. Barberini donne *timeatis*) ; l. 3 *commedet* ; l. 10 *audire quoniam* et l. 12 *Regium* etc. ; l. 13 *famulatum* est une correction de Labbe (de même *indissimulatus* l. 25) ; l. 18 *promptu habeatis, tamen* ; l. 28 *amor illius, pompa*.

P. 125 : l. 3, omettre *quod* ; l. 6, au lieu de *ferit*, lire *serit* R* (le copiste lui-même a exponctué *s* initial, introduit tout d'abord sous l'influence du mot précédent, *puluis*) ; l. 12 *prouocatus* ; l. 13 *e'emosinarum largitionem sibi* ; l. 17 R a bien *impius* ; l. 19 garder *ei* de R ; l. 20 *domino* : ajouter *deo* ; l. 27 *exsequitur*.

P. 126 : l. 3 *proculdubio* ; l. 9 *plus diligat* ; l. 15 *manu factam* ; l. 21 *subiciatur* ; l. 24 *delectationes* ; l. 27 garder *isdem* et l. 31 *dicentis*.

P. 127 : l. 2 *nullo* (R) ; l. 4 *amicicie* ; l. 12 R fait lire : *finis dies sui incertus* ; on peut corriger : *finis diei*, mais *incerta* est insensé ; l. 14 *diuiciis et uiciis* ; l. 18 garder *perissent* ; l. 21 R omet *se* ; l. 22 garder *accessum* ; l. 23 *mee rursus* (noter que la phrase : *ad te ... sermo [mediocr. mee r.] dirigitur* s'inspire du prologue de saint Benoît, cf. P. L., LXVI, 215 D l. 5 ; de même, ci-après, p. 129 l. 28, *diem mortis sue quotidie ante oculos sibi ponat* fait écho au 47^e instrument des bonnes œuvres, cf. ib., 296 C ; on peut donc se demander si Jonas n'a pas d'abord été moine et disciple de Benoît d'Aniane) ; l. 25 *excellencia*.

P. 128 : l. 3 *deum* (non pas « *dominum* ») ; l. 6 au lieu de *eius*, R fait lire *enim* ; l. 9 au lieu de *non contristet*, R *incontristet* ; l. 14 omettre *tuam* ; l. 18 *omictuntur* ; l. 25 R a corrigé lui-même *populo* ; l. 33 *ymmo*.

P. 129 : l. 7 *extant* ; l. 8 *gracia* ; l. 9 *sollertia* ; l. 11 garder *quoddam* ; l. 16 *id* ajouté plus probablement de première main ; l. 29 *inrisionem*.

P. 130 : l. 2 *et* au lieu de *ac* ; l. 7 *nu(m)quam* ; l. 19 garder *benedici et perpetuum* (R) ; l. 21 *preter ea*.

Quant à la pièce de vers (p. 131) : l. 7 R a nettement *modis* ; un lecteur récent (?)

Du reste, le manuscrit d'Orléans sur lequel Baluze avait mis la main n'est pas perdu. Rien n'était plus facile que de le consulter à la Bibliothèque Nationale, où L. Delisle l'a hébergé, à la suite des vols de Libri, non sans avoir pris soin de le décrire¹. Peut-être le concours de ce témoin incomplet eût-il justifié la réédition ; encore n'en suis-je pas sûr.

Il est plus intéressant et plus utile, la notice de Delisle restant trop sommaire, d'analyser entièrement l'ancien manuscrit de la Cathédrale d'Orléans, qui est un florilège canonique de la seconde moitié du IX^e siècle. Des pièces de valeur y ont été incluses, et l'on peut admettre qu'il fut composé sous l'influence des idées émises par Jonas dans son entourage ou léguées à son clergé. On retrouvera à leur place, dans l'analyse, les chapitres de l'*Admonitio* qui sont entrés dans ce recueil.

*
* *

Le manuscrit 1632 des Nouvelles Acquisitions Latines de la Bibliothèque Nationale est composé de trois parties bien distinctes, qui étaient déjà réunies à Orléans, au temps de Guillaume Prousteau : ff. 1-67 ; ff. 68-105 ; ff. 106-152. Seule la seconde, qui est la plus ancienne et provenait sans doute de la cathédrale Sainte-Croix, doit nous occuper. L'écriture a les caractères de la seconde moitié du IX^e siècle ; rien n'oblige à la retarder jusqu'en l'année 900 ; au contraire, il n'est pas interdit de lui chercher place peu après 850. La copie devait être complète en cinq cahiers : quatre quaternions réguliers et signés, auxquels six feuillets seulement font suite. Apparemment, deux feuillets font mainte-

a simplement souligné *m*, pour indiquer que cette leçon était fautive ; l. 8 *nil*, qui seul en effet assure le vers ; l. 11 *regnandi*.

Je n'indiquerai, pour la suite, que les fautes les plus grossières ; on trouvera ci-après d'autres détails avec le témoignage du manuscrit d'Orléans. — **P. 133 :** l. 1 *possint* ; l. 4 *negligant* ; l. 8 *gratia*. — **P. 134 :** l. 2 (titre) ajouter *diuinis* après *tamen* ; l. 2 (texte) *isdem*. — **P. 135 :** l. 15 *oportunum* (de même A). — **P. 136 :** l. 11 *erit ligatum* omis par R. — **P. 137 :** l. 7 *queque* ; l. 18 *pertineat*. — **P. 138 :** l. 7 R omet seulement *recte*. — **P. 139 :** l. 6 *peregrinationem* (de même A) ; l. 14 *inliceant* R (*inliciant* A) ; l. 15 *inmensa* (R) ; l. 18 *in* omis par R. — **P. 140 :** l. 14 ajouter *hec* après *verba sunt* ; l. 16 *dignitatem* ; l. 19 *quis* ; l. 20 *eius* omis (de même par A). — **P. 142 :** l. 18 et 23 *Isidorus* (de même dans A) ; l. 21 *deiciens* (de même A) ; l. 22 *deum*, au lieu de « *dominum* ». — **P. 143 :** l. 14 *i(m)manitatem* (*inman.* A) ; l. 17 *dispiciant* (de même A). — **P. 144 :** l. 6 *subiectus*. — **P. 145 :** l. 13 *nequam* R ; l. 15 omettre *et*. — **P. 146 :** l. 15 omettre *et* ; l. 19 omettre *in*. — **P. 147 :** l. 6 *reuerebitur* (R) ; l. 10 *Isydorus*. Force est de conclure que cette malheureuse édition ne mérite point confiance, aussi longtemps qu'on désire connaître la lettre du manuscrit de Saint-Pierre.

1. *Catalogue des manuscrits des fonds Libri et Barrois* (1888), p. 112-114 ; et cf. *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, XXXI, 1 (1884), p. 416-418.

nant défaut, avec lesquels commençait et se terminait le cinquième cahier ; car, pour le reste, la dernière page qui subsiste est restée entièrement vide et celles qui précèdent n'ont été remplies qu'après coup. Sur la première, également vide, une main postérieure, peut-être du XI^e siècle, a noté un titre : *Diuersae sententiae pontificum*, qui suffit à montrer que cette petite collection canonique avait alors déjà perdu sa réalité, et cessé d'être en usage, pour ne garder plus qu'une certaine valeur archéologique. Delisle a proposé de la définir : « collection de traités ou de textes relatifs aux devoirs des prêtres, des rois et des fidèles en général ». Nous en retrouverons mieux le sens en parcourant ses divers éléments. Pour la commodité, on peut distinguer cinq sections.

I

(1 : f. 68^v) *Quid sit opus pontificis. Origenis in expositione Leuitici libro quinto*. Dicitur enim in Leuitico de Moyse et Aaron quia non discedunt de tabernaculo domini ... inluminati per legem spiritus sancti in Christo Iesu domino nostro.

[P. G., XII, 474 C l. 7 — 475 A l. 8 : fin de l'homélie VI d'Origène-Rufin.]

(2 : 68^v) *Audiant igitur pastores qui onera regiminis utcumque susceperunt quos magis delectat cum rapinis et oppressionibus pauperum et in effusione sanguinum in mundo terrenam militiam quam Christi exercere doctrinam, quid aduersum eos sacra testantur eloquia*¹. In euangelio secundum Lucam missis praedicatoribus dominus dicit : « Messis quidem multa, operarii autem pauci ». Unde Gr(egorius) : « Iam me{n}sis multa, sed operarii autem pauci. Quod sine graui merore loqui non possumus... sed opus officii non implemus » [P. L., LXXVI, 1139 C l. 11 — D l. 1 : Hom. XVII § 3]. Mittens uero discipulos ad praedicationem quid dominus dicat audiamus : « Nolite portare sacculum neque peram. » Unde isdem Gr(egorius) : « Quid igitur per peram nisi honera saeculi ?... ad praedicanda caelestia non adsurgat. » [1141 A l. 5-10 : § 5]. Sed quia quidam sacerdotum haec facere inhianter appetunt « dum alii alios talia facere aut fecisse considerant ... conantur » [1141 A l. 13 — B l. 1], dum exempla stultorum sectari satagunt, ueniet profecto ille dies nec longe est in quo pastorum pastor appareat ... Ecce iam poenae nulla est saeculi actio quam non sacerdotes administrent. Dum enim in sancto habitu constituti que sunt exteriora exhibent quasi sanctuarii lapides foris iacent. *Explicit*.

(3 : f. 69^v) *Augustini in libro Ciuitatis dei quare cum malis et boni flagellantur*. Quis tandem facile repperitur qui eosdem ipsos propter quorum horrendam superbiam ... sed plus quam debuit delectatur.

[P. L., XLI, 21 : l. 14 de § 1 jusqu'à la fin ; 22, l. 4-8 de § 3¹ ; 23, l. 4-12 de § 3² : De Civ. Dei I, 9 § 1 et § 3.]

1. J'ai l'impression que ce morceau doit être extrait d'un ouvrage du IX^e siècle ; je n'ai pu identifier que les emprunts faits à saint Grégoire.

(4 : f. 70) *Prosper de actu et ministerio pontificis. Ecclesiarum igitur principes ... sectatores quorum cura est seclusis quodam modo diuersis saecularibus negotiis ... deo propinquiores incumbant.*

[P. L., LIX, 429 A l. 9 — C l. 4 : De Vita Contemplativa I, 13 (résumé).]

(5 : f. 70^v) *Paulinus ad Carolum regem. Moneo te et deprecor obnix...*
[P. L., XCIX, 503-505.]¹

(6 : f. 70^v) *Item qui supra de rectoribus. Primum est quod non uerbis...*
[P. L., XCIX, 505-508.]

(7 : f. 71^v) *Paulinus Nolane sedis episcopus ad Carolum imperatorem. Expedi tibi uenerande princeps...*

[P. L., XCIX, 508-509.]

(8 : f. 72) *Hinc colligi perfacile potest quod et presules sanctarum scripturarum indagatores et cel(era). Inde doctrinae sectatores esse oportet et ordinem seorsum esse militum qui armis utantur militaribus².*

(9 : f. 72) *Quod ecclesia catholica corpus Christi sit et in ea duae sint ... Sciendum omnibus ... mereamur.*

[Iona Admonitio, c. I, ed. 1930, p. 134-135.]³

(10 : f. 72^v) *De potestate <et> auctoritate sacerdotali. Quod potestas et auctoritas soluendi ... prosequendum est.*

[Iona Admonitio, c. II, p. 136-137.]⁴

(11 : f. 73) *Quid sit rex, quid esse quidue debeat cauere. Rex a recte agendo ... exacturus est.*

[Iona Admonitio, c. III, p. 138-144.]⁵

1. Cette lettre du patriarche d'Aquilée et les deux suivantes sont des textes importants, tirés par Baluze de notre manuscrit. DUEMMER les a repris soigneusement (*M. G., Epistolae Karolini Aevi*, II, p. 525-527 sq.). Noter la confusion qui s'exprime dans le troisième titre.

2. Ce court morceau paraît n'être qu'une glose inspirée par la lettre n° 7.

3. Le meilleur emploi qu'on puisse faire désormais du manuscrit d'Orléans me semble être de produire ses leçons (A), en regard de la nouvelle édition. Celle-ci, du même coup, se trouvera contrôlée ou redressée. J'indiquerai, en cours de route, les vraies leçons du manuscrit de Saint-Pierre (R). — **P. 134** (depuis le titre : *Quod etc.*) : l. 1 *ecclesia*] *catholica* add. A ; l. 2 *duas*, *eximiae* A ; l. 3 *deo sint* A ; l. 5 *capud* A, *isdem* AR. — **P. 135** : l. 1 *imperatrices agustae* A ; l. 3 *est grauius* A ; l. 4 *etiam* om. A ; l. 8 *quia ergo* A ; l. 11 *imo*] *et ualde* A ; l. 12 *in*] *aut a* A ; l. 13 *ammoneatur* A ; l. 14 *ea* A ; l. 15 *ammonendo* A, *oportunum* AR ; l. 17 *damnemur* A.

4. **P. 136** : l. 1 *et* om. A ; l. 12 *caelo* A ; l. 13-15 *erit solutum ... super terram* om. A ; l. 16 *solutum* corr. A². — **L. 137** : l. 3 *constituit uos* A ; l. 4 *uobis* om. AR ; l. 8 *etenim* A ; l. 10 *sinagoga* A ; l. 12 *neglegentes* A ; l. 13 *dispiciendi* A¹ ; l. 17 *Adiendendum* A.

5. **P. 138** : l. 2 *regendo*] *agendo* A ; l. 3 *apellatur* A ; l. 4-7 *Antiqui ... nomen* om. A ; l. 8 *recte agendo* A *regendo* R ; l. 11 *capiani*] *accipiant* A ; l. 12 *oboedienter* A. — **P. 139** : l. 3 *et dictis*] *edictis* A ; l. 4 *his* A ; l. 6 *peregr.* AR ; l. 10 *possed.* A² ; *illa*] *ea* A ; l. 11 *omnes habent* A ; l. 14 *inliciant* A (*inliceant* R) ; l. 15 *solum* A ; l. 16 *huius* om. A ; l. 18 *legelque*] *illud* add. A ; l. 26 *ecclesiastes* AR. — **P. 140** : l. 1 *ammonens* A ; l. 2 *ipsis*] *et* add. A ; l. 9 *cipriani martiris* AR ; l. 12 *quondam* A ; l. 13 *uos* exp. A² ; l. 14 *sunt*] *hec* add. AR ; *nouis* sic A ; l. 15 *correctorem iniquorum* AR ; l. 16 *dignitatem* AR ; l. 20 *eius* om. AR ; l. 24 *inpudicos* AR ; l. 25 *istr. non nutrire* om. A ; l. 27 *regni negotia* A ; l. 28-29 *magorum ... inten-*

(12 : f. 76) *Quid sit proprie ministerium regis*. Regale ministerium ... praetermittuntur.

[Ionae Admonitio, c. IV, p. 145-147.]¹

(13 : f. 77v) *Quod equitas iudicii stabilimentum regni ... Quod per iustitiam stet regnum ... fidem attribuunt*.

[Ionae Admonitio, c. VI, p. 152-154.]²

II

INCIPIUNT CAPITULA DIVERSARUM SENTENTIARUM PRO NEGOCIIS REI PUBLICAE CONSULENDIS

(1 : f. 78v) *Capitulo primo*. Nihil felicius esse rebus humanis ... regnandi habentes. — XXIIII. *Quod ex bona administratione regiminis magna esse cognoscitur potentia temporalis eiusdem*.

[Cf. P. L., CXXV, 839 C l. 3-4; — 836 A (§ 3).]³

dere om. A ; l. 31 *animum non eleuare* A. — P. 141 : l. 3 *cibum non gustare* A ; l. 4 *est* om. A ; l. 6 *regnum* om. AR ; l. 13 *peccorum* A ; l. 18 *hereditatem* *equitatem* A ; l. 19 *isr(ae)l* A ; l. 20 *meritum* *terminum* sic A ; l. 21 *hierusalem* A, *reliquit* A ; l. 22 *ualet* A ; l. 24 *langorem* A. — P. 142 : l. 6 *in* om. AR ; *uera cordis humilitate* *uero corde humiliter* A ; l. 19 (et infer.) *Isidorus* AR ; l. 21 *preponens* A ; l. 22 *sese* om. A, *se* add. A², *deiciens* AR ; l. 23 *dominum* *deum* AR. — P. 143 : l. 1 *im* sic A (om. R) ; l. 3 *lapillurum* A¹ ; l. 4 *descendant* A¹ *discendent* A¹ ; l. 7 *inuenimus* *nouimus* A (om. R) ; l. 11 *inmanitatem* A ; l. 14 *dispiciant* AR (*desp.* A²) ; l. 18 *deportent* A ; l. 20 *enim* om. A ; l. 21 *uia* *uita* A, *testante* *teste* A ; l. 22 *facit* *in quid* add. A. — P. 144 : l. 5 *adimpleat* A ; l. 6 *subiectus* AR ; l. 10 *bonum* om. AR.

1. P. 145 : l. 2 *est specialiter* A ; l. 3 *aequalitate* A ; l. 7 *orfanorum* A ; l. 9 *inopia defendi* in marg. add. A (om. R), *huiusmodi* A ; l. 10 *nullam iniustitiam faciat* A ; l. 11 *eam* *ea* A ; l. 16 *Quapropter* *quia pr.* A ; l. 17 *trono* A ; l. 18 *perquirat* *adquirat* A. — P. 146 : l. 5 *iudicium* A, *causamque* A ; l. 7 *populo* *pupillo* A, *neglegenter* A, *pauperes* sic A ; l. 15 *iudicium meum* A ; l. 19 *in* (2^o) om. AR ; l. 21 *iudicabit* *uindicabit* AR ; l. 26 *intellegite* A¹. — P. 147 : l. 1 *regni* om. AR ; l. 2 *neq* *neque* AR, *uoluntatem dei* A ; l. 4 *durissimum* *in* add. A ; l. 6 *patienter* sic A¹, *reuerbitur* AR ; l. 9 *instat* om. A ; l. 10 *Isidorus* A (*Isyd.* R) ; l. 17 *que* om. A ; l. 18 *humilitas* *utilitas* A ; l. 19 *inponat* A ; l. 19-20 *et ut ... impertiat* om. A ; l. 21 *se debere* A ; l. 26 *adstruitur* *instruitur* A, *ministerium* *suum* add. A.

2. P. 152 : l. 3 *astruit* A ; l. 5-7 *Item aufer ... eius* om. A ; l. 8 *placent* A ; l. 9 *quia* *qui* A, *ibidem* *ibi* A ; l. 11 *et iustitiam* *aeternam* A. — P. 153 : l. 2 *inquit* A, *tuum* om. A ; l. 4 *in* om. A, *suorum* *eorum* A ; l. 5 *terram* om. A ; l. 6 *in amos* *inan* sic A ; l. 8 *balthasar* A ; l. 12 *percuciebat et quos uol. interficiebat* A ; l. 14 *ad* *in* A ; l. 16 *filiis* AR ; l. 18-20 *Item ... gentibus* om. A. — P. 154 : l. 4 *conlapsio* *et* add. A¹ ; l. 6 *his* A, *attribuit* *adtribuunt* A.

3. DELISLE (op. laud., p. 112) a bien vu que ce « premier » chapitre n'est qu'une table de ce qui fait suite ; mais il n'a pas identifié. Or c'est, substantiellement, un florilège des principaux titres (ou plutôt débuts de chapitres) qui se présentent, çà et là, dans le *De regis persona et regio ministerio* d'Hincmar, en correspondance avec les textes reproduits ensuite in extenso. En réalité, la distinction des titres n'est pas faite dans le manuscrit ; quelques-uns sont étrangers au traité d'Hincmar (H), d'autres sont différents. J'établis tout de suite une concordance, qui deviendra parfaitement claire, après l'analyse des chapitres. — I *Nihil felicius ...* (H. V : P. L. 839 C). — <II> *Quod utile ... lateque regnare* (H. VI : 840 A 6-7). — III *Bella gerere ... de ciu. dei quarto* (H. VII : 840 C 3-4). — IIII *In eodem non peccasse ... iesserunt* (H. IX : 841 A 11). — <V> *Item*

(2 : f. 79) *Cap. II.* Qui uera pietate ... aduenerit, si uerus deus colatur ... latrocinia.

[P. L., ib., 839 C-840 B : ch. V et VI, moins les lemmes.]¹

(3 : f. 80) *Cap. III.* Belligerare et perdomitis ... uincas.

[P. L., ib., 840 C : ch. VII.]

(4 : f. 80) *Cap. IIII.* Quasdam exceptiones ... crimine tenetur.

[P. L., ib., 841 A-C : ch. IX.]

(5 : f. 80^v) *Cap. V.* Victoriam omnipotens ... esse potest.

[P. L., ib. 843 A : ch. XII.]

(6 : f. 81) *Cap. VI.* Noli existimare ... non timetur.

[P. L., ib. 841 C-842 C l. 4 : ch. X.]²

(7 : f. 81^v) *Cap. VII.* Miles cum oboediens ... in ipso est.

[P. L., ib., 842 C-D : ch. XI.]

in eodem uictoriam ab omnipotente ... et ubi iusserit dari (H. XII : 842 D sq.). — **VI** *In eodem quod qui bella ... displiceant* (H. X : 841 C 11-12). — **VII** *In eodem libro. Militem ... occidat* (H. XI : 842 C 10-11). — **VIII** *In eodem libro. De occidentis hominis a milite uel qui publica functione tenetur* (cf. H. XXIX : 850). — **VIII** *Item ex libro Ag(ustini) in epist(o)la ad Bonefacium quando pugnatur ... presumendum* (H. XIII : 843 A 14-15, 12-14). — **X** *Ex libro Ag(ustini) de sermone domini in monte testimonium ueteris ac noui testamenti qualiter sancti uiri ob incuiendum ... iure morte punierint reos* (H. XXIII : 849 A 12-13, 10-12). — **XI** *Qualiter debeat regalis potentia famulari Christo leges dando pro Christo ex ep(isto)la Aug(ustini) ad Bonefacium* (cf. H. XVI : 844 B 10-11). — **XII** *Item eiusdem ad Machedonem superioris sensus adstipulatio* (cf. H. XXXI : 855 C 1). — **XIII** *Quod ad iustitiae ... sit eiusdem ad Vincentium* (H. XVII : 844 D 6-7). — **XIII** *Quod ueritas predicata in cordibus auditorum gemino modo operetur* (cf. H. XVIII : 845 C 5-6). — **XV** *Ex sententia Rufini in symbolo hominem occidere non semper criminis esse* (cf. H. XXIV : 850 B 4). — **XVI** *Non in multitudinem fidendum ... diffidendum ex historia Horosii* (cf. H. XIV : 843 B 9-10, 13). — **XVII** *Quod debeat esse perturbatae mentis ratio uel qualiter tristis animus sese contemperet* (sic) *Aug.* (cf. H. XVIII : 845 D 2). — **XVIII** *Felicitatem regnandi nonnisi a deo auctore bonis largiri eiusdem* (voir ci-après n° 18). — **XVIII** *Bonis tantum moribus nitendum esse ad gloriam uel regnum aut dominationem ipsius* (voir ci-après n° 19). — **XX** *De nomine regis et quae sit uirtus eius sancti Cipriani* (cf. H. II : 835 A 14, B 3). — **XXI** *Neminem sine uera pietate ueram habere posse uirtutem ex libro Ag(ustini) de ciuitate dei* (voir ci-après n° 21). — **XXII** *Forma regis ex Deuteronomio et exhortatio eiusdem erga milites in procinctu belli* (H. VIII : 840 D 1-3). — **XXIII** *Quod hi qui populis presunt uirgam distractionis et baculum consolationis in manu portare debeant ex libro Moralium Gregorii uicesimo, parte uero quarta* (cf. H. XXXII : 856 A 1 sq.). — **XXIII** *Quod ex bona administratione regiminis ... temporalis eiusdem* (H. III : 836 B 6-7). — Cet énoncé suffit à montrer que le compilateur des morceaux annoncés, ne dépendrait-il que du traité d'Hincmar, s'est donné quelque peine pour les agencer et fait preuve d'intelligence, dans le choix des textes. On aperçoit aussi que le métropolitain de Reims reprend des témoignages dont Jonas s'était prévalu.

1. De même, dans toute la suite, les lemmes, ou sommaires des chapitres, sont omis, la série antérieure les ayant rendus inutiles. On n'a donc plus sous les yeux, exactement, que le dossier patristique fourni par Hincmar. Il reste à savoir si Hincmar a bien composé lui-même ce dossier ; car notre florilège donne le droit de poser la question.

2. La sentence de saint Jérôme, qui termine le chapitre dans le recueil d'Hincmar, se trouve donc omise.

(8 : f. 82) *Cap. VIII.* Si quis autem¹ bonum ... neglegamus.
[P. L., ib. 850 B-C : ch. XXIV.]

(9 : f. 82) *Cap. VIIII.* Utile tibi ... inimicum.
[P. L., ib. 843 A : ch. XIII.]

(10 : f. 82) *Cap. X.* Magni autem² et sancti ... uti potest.
[P. L., ib., 849 A-850 B : ch. XXIII.]

(11 : f. 83) *Cap. XI.* Seruiant itaque³ reges ... nisi reges.
[P. L., ib., 844 B-D : ch. XVI.]

(12 : f. 83^v) *Cap. XII.* Non inutiliter ... parcendum.
[P. L., ib. 855 C-D : fin du ch. XXXI.]

(13 : f. 84) *Cap. XIII.* Putas neminem ... siue confitentem.
[P. L., ib. 844 D-845 B : ch. XVII.]⁴

(14 : f. 84^v) *Cap. XIIIII.* Quando ueritas ... coronatus.
[P. L., ib., 845 C : ch. XVIII, 1^{re} moitié.]

(15 : f. 84^v) *Cap. XV.* Occidere hominem non semper criminorum est sed malitia non legibus occidere criminorum est. Non ergo factum in talibus quia interdum et recte fit sed animus male consulens dampnatur.

[Cf. P. L., ib., 850 B l. 3-6 : lemme du ch. XXIV.]⁵

(16 : f. 84^v) *Cap. XVI.* Xerxes rex ... elegissent.
[P. L., ib., 843 B-844 A : ch. XIV.]

(17 : f. 85) *Cap. XVII.* In disciplina ... penitenti.
[P. L., ib., 845 D-846 A : ch. XVIII, 2^e moitié.]⁶

(18 : f. 85^v) <*Cap. XVIII.*> (1.) Deus felicitatis auctor ... et malis et bonis. — (2.) Felicitatem uero dat nisi bonis. — (3.) Ideo regna terrena ... concupiscunt⁷.

(19 : f. 85^v) <*Cap. XVIII.*> (1.) Interest ... uel dominationem. — (2.) Quisquis autem ... contempnere gloriam. — (3.) Contempnit etiam suspicantium ... inimicos. — (4.) In laudatoribus ... nec decipiat diligentes⁸.

1. Suivant l'édition (850 B l. 9), Hincmar n'a point compris ce mot dans son extrait.

2. Omis de même par Hincmar.

3. « Seruiant inquit reges... » : Hincmar.

4. Moins la glose finale d'Hincmar concernant l'homélie de saint Grégoire (845 B l. 8-13).

5. En réalité, c'est une phrase extraite de Rufin, comme l'annonce bien le *Capitulum* (voir ci-dessus) : « *Ex sententia Rufini in symbolo* ». Elle se retrouve dans le Commentaire de Rufin sur le Symbole apostolique (§ 40), telle exactement qu'elle est livrée dans notre florilège (cf. P. L., XXI, 377 C l. 2-6). Cette observation suffirait à rendre suspect le recueil d'Hincmar.

6. Cette fois, nous avons bien la glose intermédiaire qui, dans le traité d'Hincmar, introduit l'extrait de Cicéron (845 D l. 11-13).

7. Trois extraits conjoints du *De Ciuitate Dei*, l. IV, c. XXXIII (cf. P. L., XLI, 139, l. 1-3, 7, 10-13 de ce chapitre). Ce morceau, étranger au recueil d'Hincmar, est dûment attribué à saint Augustin (« *eiusdem* »), en relation avec le morceau précédent, dans les *Capitula*.

8. Tout de même, quatre extraits du *De ciuitate*, l. V, c. XIX (cf. P. L., XLI, 165, l. 1-9, 10-18, 25-28, 31-34) ; les *Capitula* réfèrent semblablement : « *ipsius* ».

(20 : f. 86) *Cap. XX. Nomen regis ... habebit.*

[P. L., ib., 835 B-836 B : ch. II.]¹

(21 : f. 87) *Cap. XXI. Per me reges ... si nec ipsam².*

(22 : f. 87) *Cap. XXII. Formam quam rex seruare debet breuiter³ dominus per Moysen in Deuteronomio designat : Non declinet ... tecum est. — Et ne forte ... perterritus est⁴. — Bellum necessitas ... contra nos est⁵.*

[Cf. P. L., ib., 840 D-841 A l. 2, 842 A l. 3-8.]⁶

(23 : f. 87^v-88^v) *Cap. XXIII. In boni rectoris pectore ... nec misericordia disciplinae⁷.*

(24 : f. 88^v-89^v) *Cap. XXIV. Magna est potentia ... possidemus.*
[P. L., ib., 836 B-837 C : ch. III.]⁸

1. Comme dans le florilège d'Hincmar, les *Capitula* restituent ce long passage à (pseudo-) Cyprien.

2. Troisième extrait du *De ciuitate* qui ne reparait pas dans le dossier d'Hincmar : l. V, portion de la dernière partie du chap. XIX (cf. P. L., XLI, 166, l. 21-44).

3. Hincmar n'a pas ces mots : *quam rex* etc. ; il introduit à peu près dans les termes des *Capitula* (voir ci-dessus).

4. Voici ce passage (censé augustinien comme le reste), qu'on ne retrouve pas dans la rédaction d'Hincmar, et qui paraît bien faire partie du contexte original. La citation du Deutéronome est poursuivie : « Et ne forte alicu<iu>s in exercitu cor minus rectum sit cum deo qui exturbari possit alios et de hoc ordinat dominus et dicit : *Adpropinquante autem iam proelio* (DEUT. XX, 2), *duces quoque per singulas turmas audiente exercitu proclamabunt* (XX, 5) : *si quis formidolosus est et corde pauido, uadat et reuertatur in domum suam, ne pauere faciat corda fratrum suorum, sicut ipse timore perterritus est* (XX, 8). » Les passages bibliques concordent avec la Vulgate.

5. La citation finale : « *Non concupiscatis spolia, quia bellum contra nos est* » est tirée de *I Mach.* IV, 17, selon la Vulgate ; mais il est vrai que le texte du *Lugdunensis* ne diffère pas (sauf peut-être, si l'on suit le manuscrit X, par l'omission de *est* ; voir DE BRUYNE, *Les anciennes traductions latines des Machabées*, 1932). — Toute cette documentation biblique permet d'écarter sans hésitation le patronage d'Augustin.

6. Entre les deux références s'inscrit donc le passage propre au florilège d'Orléans. Suivant les *Capitula* de même que d'après Hincmar, le morceau serait tiré d'un écrit de saint Augustin. Il doit s'agir de quelque apocryphe ; je n'ai pu identifier la source. Voir H. SCHROERS sur les ouvrages de saint Augustin ou attribués, que cite Hincmar : *Hinkmar Erzbischof von Reims* (1884), p. 168-170 (noter ib., p. 388, n. 35, la question posée au sujet des sources d'Hincmar ; on sait pour le reste que l'archevêque de Reims a repris le *De ordine palatii*, perdu, d'Adalhard, cf. P. L., CXXV, 998 C).

7. Dernier et long morceau qui, tel quel, reste en dehors de la compilation d'Hincmar ; il provient des *Morales* de saint Grégoire, l. XX, c. V § 14 (P. L., LXXVI, 144 A l. 4-145 A l. 7). Il est d'autant plus intéressant d'en retrouver, néanmoins, quelques phrases détachées par Hincmar et produites sans référence dans son ch. XXXII (P. L., CXXV, 856 A l. 1-10).

8. Au total, le florilège d'Orléans coïncide, détails à part, avec les chapitres suivants de celui d'Hincmar : II-III, V-XIV, XVI-XVIII, XXIII-XXIV, XXXII². La part propre de chacun est dès lors très nette. Aux textes d'Augustin, qui remplissent presque entièrement le premier, Hincmar ajoute des morceaux d'Ambroise, Chrysostome, Prosper, Grégoire et des Décrétales des papes.

III (f. 89^v-91)

EPISTOLA ANASTASI P(A)P(AE) URBIS ROMAE
AD ANASTASIUM IMP(E)R(ATOREM)
UT REX ECCLESIASTICIS OBTEMPERET CONSTITUTIS

(1) Illud uero peculiarius ... salutifera compleantur.

[P. L., LXXXIV, 809 C-810 A : § VI.]¹

(2) His ita p(rae)libatis², petimus nos, humillimi serui et fidelissimi oratores uestri³, ut et uos, quem deus omnipotens non minus ea quae ad cultum religionis suae pertinent intelligere, amare et diligere docuit, nobis indignis, apostolica⁴ uice fungentibus, pro amore omnipotentis

1. On a donc là, en premier lieu, une portion — la sixième — de la lettre du pape Anastase II (496-498) à l'empereur Anastase I (491-518) sur l'affaire d'Acace : *Exordium pontificatus mei*... Cette lettre doit être rapportée à l'année 496 (cf. JAFFÉ, *Regesta*, n° 744). Elle nous est parvenue dans la collection de Denys et dans l'*Hispana* (cf. MAASSEN, *Geschichte der Quellen* etc., 1870, p. 285). Je cite cette dernière. Par celle-ci, elle est encore passée dans la collection des Fausses Décrétales (cf. P. L., CXXX, 987 sq.) — Voir d'autre part, MANSI, *Amplissima*, VIII (1762), 188 sq. — Il y aurait quelques variantes à relever dans ce § VI. J'ai noté seulement ceci : au lieu de « sanctus spiritus dicit monitis nostris obedientia praebeatur » (P. L., LXXXIV, 809 C 3), le florilège fait lire : *sp. sanctus mon. n. oboedientiam p(rae)dicat*. — La suite, que je publie, paraît porter avec soi son cachet d'authenticité ; de toute façon, elle représente, dans le contexte où nous l'atteignons, une tradition particulière. Il faut renoncer à garder la ponctuation originale, trop contraire au sens. Pour le reste, je m'en tiens à peu près au texte livré, lequel, sans doute, est défectueux en plusieurs endroits ; les plus grosses fautes seulement sont corrigées. On distingue aisément quatre parties, le tout devant être tenu pour la conclusion d'une lettre synodale : 1° (l. 1-15) Que le prince se montre le collaborateur des évêques et les laisse libres de remplir leur ministère, pour le bien de l'Église ; — 2° (l. 15-30) Que les impétrants puissent se trouver dans leurs diocèses pour les fêtes et le carême, et ne soient pas retenus trop trouvent dans les conciles ; — 3° (l. 30-37) Que l'empereur fasse restituer les biens ecclésiastiques ; — 4° (l. 37-45) Vœu final résultant d'une bonne entente.

2. Formule semblable (*His omnibus praelibatis notescimus uobis*...) dans les actes du concile de Paris de 829 (§ 93, éd. WERMINGHOFF, II, p. 679, 14), répétée au concile d'Aix de 836 (§ 54, ib., p. 721, 5). On la retrouve aussi dans la *Relatio episcoporum* de 829 (cf. *Capitularia regum Francorum*, éd. BORETIUS-KRAUSE, II, 1897, p. 50, 21).

3. Rapprocher : *nobisque fidelibus tuis* (ci-après l. 7), *fidelissimi uestri* (l. 38). On a de même à Paris, en 825 : *Nos serui ac fidelissimi oratores* (ib., 481, 3) ; à Aix, en 836 : *Nos igitur fidelissimi oratores uestri salutisque uestrae amatores deuotissimi* (730, 1), *humiles ac fidelissimi oratores uestri uestraeque salutis amatores certissimi ac deuotissimi* (766, 36 sq.) ; d'autre part, dans la *Relatio episcoporum* de 829 : *nos fideles et deuotissimi famuli et oratores uestri* (cf. *Capitularia*, II, p. 46, 16). Sur l'expression *oratores*, voir la remarque de WERMINGHOFF (op. laud., p. 473, 37).

4. *apostolice* Ms. On peut hésiter entre trois corrections matériellement possibles et qui offrent un sens acceptable : *apostolica*, *Apostolici*, *Apostoli*. La seconde signifierait que les évêques agissent en qualité de légats, au nom du pape (*Apostolicus*). Il vaut mieux entendre, semble-t-il, qu'ils se présentent maintenant comme successeurs des apôtres et chargés du ministère apostolique. La troisième correction mettrait en cause le pape lui-même ; ce qui est bien hors de question, une fois le morceau détaché de la lettre à l'empereur Anastase.

- 5 dei et sanctae suae ecclesiae, Christi filii sui redempta<e> sanguine, in his quae ad honorem et exaltationem sanctae matris uestrae¹ ecclesiae² congruunt deuotissimus adiutor esse digneris, nobisque³, | (fol. 90^v) fidelibus tuis, pro amore et reuerentia sanctae, ut diximus, matris uestrae ecclesiae ad peragendum iniunctum ministerium tempus
- 10 concedere dignemini, nosque a tam inconuenientibus nostro ordini⁴, passim et ubique dispersis, liberiores efficere dignemini⁵, ne pro nobis — quod non optamus — aliqua nobis dampnatio aut regni uestri dehone-
nestatio contingat, et quod in nostro neglegitur ministerio diuina in nos retorqueat ultio⁶, quia nihil nunc inter sacerdotalem et uulgaris populi
- 15 conuersationem distare uidetur. — Hinc est quod nec p(rae)cipuis festiuitatibus et solempnitatibus anni nec saltem diebus quadragesime obseruationis⁷, qui saluti et paenitentiae consecrati sunt et magna deuotione transigi debent⁸, in quibus specialiter circa animarum pro-
curationem⁹ propensius et adtentius inuigilare debemus, in propriis
- 20 non meremur residere parrochiis¹⁰ aut ciuitatibus, pro quo et destitutio diuini cultus et p(rae)dicatio in plebibus et cura subiectorum neglegitur, praesertim cum nec sacerdotali ministerio huiusmodi congruant discursus nec ca<no>nice¹¹ sit auctoritatis. Legitur enim in Africano concilio cap(itulo) LXII : « Concilium uniuersale non nisi necessitate facien-
dum »¹²; item in eodem : « Nec episcopi diutius in concilio teneantur »¹³. Legitur etiam in Ecclesiastica Historia quod, cum Iulianus destitutionem religionis Christi uellet inferre in ecclesia, festinabat p(rae)sules eccle-

1. De même plus loin *uestrae* (l. 9) ; dans les deux cas, on aimerait mieux lire sans doute, *nostrae*.

2. Formule semblable à Paris, en 825 : *Ad exaltationem et pacem sanctae suae ecclesiae...* (op. laud., p. 484, 21) ; à Paris, en 829 : *de profectu et exaltatione sanctae suae ecclesiae ... utpote matrem spiritalem* (p. 667, 16) ; à Aix, en 836 : *ad profectum et exaltationem atque defensionem sanctae suae ecclesiae* (p. 767, 19).

3. Une ponctuation forte précède ce mot dans le manuscrit : *Nobisque...* ; de même, plus loin : *Nosque...* (l. 10), *Ne pro...* (l. 11), *Quia nihil...* (l. 14). Cependant le mouvement de l'unique phrase se poursuit sans arrêt jusqu'à l. 15.

4. Entendre « l'ordre » ecclésiastique, c'est-à-dire la hiérarchie épiscopale (voir l'*index* de WERMINGHOFF, p. 983¹) ; — probablement *dispersis* fait apposition, à moins que l'on ne préfère corriger : *dispersos*.

5. *dignamini* Ms.

6. On retrouve fréquemment l'évocation de la « vengeance divine » dans les textes conciliaires de l'époque carolingienne ; voir par exemple Aix 836 (ib., p. 750, 4), et pour le reste l'*index* de l'éditeur (p. 1003¹).

7. *observationes* Ms. — Rapprocher un « chapitre » d'Aix, en 836 : « ... petimus uti absque ineuitabili necessitate sanctorum tempus quadragesimae liceat ecclesiasticis uiris sub quiete agere... » (ib., p. 722, 3 sq. : § 57).

8. Ici et encore ci-après, avant *in propriis* (l. 19), ponctuation forte et coupure, selon la lettre du manuscrit.

9. *procuracionum* Ms.

10. *barrochiis* Ms., entendre « diocèse », suivant le canon du synode romain de 826 : « Vt episcopi extra propriam parroechiam non morentur » (ib., p. 569, 1 et 20).

11. *neccanice* Ms.

12. Tel est bien le titre donné dans la collection de Denys le Petit : *P. L.*, LXVII, 213 D.

13. De même : ib., 221 D.

- (2) *Cap. II. Quir deus quedam peccata ... reseruat. Si enim ... examine.*
[Aix § II¹ : p. 725, 3-4 ; p. 730, 30-36.]
- (3) *Cap. III. Contra eos ... necessitatibus. Sunt etiam ... respondere.*
[Aix § II²-III : p. 725, 5-6 ; p. 731, 1-12.]
- (4) <*Cap. IIII.*> *Quod omnia ... offerantur. Primum ... in libro Paralympomenon.*
[Aix § IV : p. 725, 7-8 ; p. 731, 13-17.]
- (5) *Cap. V. Qualiter Dauid ... instruxerit. Dixit quoque ... sed deo.*
[Aix § V : p. 725, 9-10 ; p. 731, 18-24.]
- (6) *Cap. VI. De inpensis ... Ego autem ... habundantissime.*
[Aix § VI : p. 725, 11 ; p. 731, 25-28.]
- (7) *Cap. VII. De diuersis donariis ... Et super haec ... dedimus tibi.*
[Aix § VII : p. 725, 12 ; p. 731, 29-732, 9.]
- (8) *Cap. VIII. Quod iuxta uerba Dauid ... Peregrini ... domini sint.*
[Aix § VIII : p. 725, 13 ; p. 732, 10-20.]
- (9) *Cap. VIIII. Quod nemo deo ... Et quod nemo ... interminatur mortis.*¹
[Aix § IX : p. 725, 14 ; p. 732, 21-28.]
- (10) *Cap. X. Quod facta Abrahe ... Perpendendum est etiam*² *quante fidei ... surreptores dampnentur.*
[Aix § XVI²-XVII¹ : p. 725, 26-27 ; p. 734, 11-20.]
- (11) *Cap. XI. Quod Christiana religio ... Ecce quo maior ... dampnatio.*
[Aix § XXIII-XXIV¹ : p. 725, 40-41 ; p. 736, 32-737, 10.]
- (12) *Cap. XII. Quod urbes ... Quod ergo dominus ... pericula.*
[Aix § XXXVI²-XXXVII¹ : p. 726, 20 ; p. 744, 19-38.]
- (13)³ *Cap. XIII. Quomodo peccatum ... Inter cetera namque ... mancipare.*
[Aix § 44 : p. 726, 38 ; p. 749, 8-21.]
- (14) *Cap. XIIII. Quod templum dei deoque sacrata*⁴ *... Igitur sacratum deo ... adstruunt.*
[Aix § 56 : p. 727, 25 sq. ; p. 752, 34-753, 9.]⁵
- (15) *Cap. XV. Quod caput nostrum ... Ide(st) namque caput ... aequireret.*
[Aix § 74-75 : p. 728, 21 ; p. 760, 16-29.]

1. La dernière phrase du chapitre original est donc omise ; aussi bien, il y a rupture après cet article, et l'on a affaire décidément avec un florilège.

2. Au lieu de *quippe*, dans la rédaction authentique.

3. Ce chapitre nous fait passer au second livre des actes, et le chapitre XV au troisième ; je garde la numération continue, distinguée dès lors par les chiffres arabes.

4. La rédaction normale diffère : *Quod eadem deo sacrata domus...* ; celle-ci a donc été faite exprès pour le florilège.

5. Ce passage est en relation étroite avec les écrits de Jonas, comme l'indique bien WERMINGHOFF, op. laud., p. 753, n. 1 ; d'où il ressort, ainsi que d'autres indices, que Jonas peut être tenu pour responsable de la rédaction des Actes de 836 (cf. ib., p. 724).

- siarum a ciuitatibus distrahendo suspendere, ut eorum absentia soluere-
 tur ecclesia, et dum qui docerent non essent per hoc longo tempore
 30 paterentur populi proprie religionis obliuionem¹. | (fol. 91) Illud etiam
 obnixe uestram piissima <m> sanctamque deuotionem supplicenter²
 monendo deposcimus ut, ob amorem et honorem dei et anime uestrae
 salutem³, erga res ecclesiarum, quae p(re)cia peccatorum et patrimonialia⁴
 35 pauperum, quas uiri religiosi pro redemptione animarum suarum⁵ ob
 amorem dei ecclesiis⁶ contulerunt, et <quae> nunc a prauis hominibus
 distrahuntur, et iam maxime distracte constant esse, uestra imperialis
 intentio corrigendo et emendando inuigilet. — Agite ergo, piissime
 domine, quod fidelissimi uestri pro saluatione animae uestrae et honore
 sanctae ecclesiae atque honestate et stabilitate regni uestri nobis⁷
 40 iure debito monere conantur, quatenus⁸ et nos metipsos saluare populo-
 que, uobis et nobis commisso, utiliter prodesse atque pro uobis et stabili-
 tate imperii uestri liberius ualeamus exorare : si enim ad ea quae rationa-
 biliter monemus uestra clementia uigilauerit, credimus quod ad pietatis
 statum uestra intentio nostraque deuotio deo cooperante possit per-
 45 uenire⁹.

IV (91-97v)¹⁰

(1) *Cap. I. Quod deus nullum peccatum inultum dimitat. Sunt enim ... et angelis eius.*

[Aix § I : p. 725, 2 ; p. 730, 15-29.]

1. Depuis l. 27 (*festinabat* etc.), on a une citation précise de l'*Historia Tripartita* de Cassiodore, l. VI § XXVII (cf. *P. L.*, LXVII, 1047 C l. 10 sq.) : « Porro clericos et ecclesiarum praesules a ciuitatibus suspendere festinabat, studens ut eorum absentia paulatim solueretur ecclesia, nec qui docerent uel mysteriis participarentur existerent, et per hoc longo tempore paterentur propriae religionis obliuionem ».

2. Lire probablement : *supplicanter*.

3. Ici une ponctuation forte, comme précédemment : *Erga...* ; de nouveau, plus loin (l. 40) : *Quatenus...*

4. *patromonia* Ms. — Dans cette même incise, qu'on retrouvera plus loin (§ V, 13), suppléer *sunt* quelque part.

5. Formule régulière des donations et fondations.

6. *ecclesias* Ms.

7. *iubis* Ms.

8. Pareillement à Paris, en 829, au terme des actes : « quatenus ita sit ut et nosmetipsos saluare populoque nobis subiecto utiliter salubriterque prodesse atque pro uobis et stabilitate imperii uestri ualeamus domini misericordiam exorare... » (éd. WERMINGHOFF, p. 680, 13-15) ; la même formule fut reprise à Aix en 836 (ib., 721, 33 sq.).

9. Les remarques précédentes donnent le droit de conclure, en dépit des apparences, que ce morceau, rattaché au fragment de la lettre d'Anastase, est d'une autre espèce. Le destinataire est bien un empereur (l. 36), mais sans doute le Pieux ; et les auteurs sont, non point le pape, mais des évêques assemblés. La date est déterminée par celles des synodes de Paris (825 et 829) et d'Aix (836) ; elle doit être plus proche du dernier terme, les évêques protestant contre l'abus des conciles. L'on peut supposer enfin que Jonas, dans l'Église duquel ce texte s'est conservé, avait été l'un des rédacteurs, sinon le principal.

10. DELISLE définit cette section : « traité en vingt chapitres » (op. laud., p. 113). On va voir qu'il s'agit exactement d'extraits du concile d'Aix de 836, précédés de leurs titres. Je les indiquerai brièvement, suivant l'édition de Werminghoff : *Concilia Aevi Karolini*, II (1908), p. 725-767.

(16) *Cap. XVI. Quomodo ecclesia ... Quomodo igitur ... commemoremus.*

[Aix § 88-89¹ : p. 729, 8-10 ; p. 764, 22-27.]

(17) *Cap. XVII. Quod a praedicatione ... Ioseph autem ... defraudatores.*

[Aix § 83³-90¹ : p. 729, 11-13 ; p. 765, 8-16.]

(18) *Cap. XVIII. Quod Annanias ... Ipse quoque ... conuincuntur.*

[Aix § 90² : p. 729, 14-15 ; p. 765, 16-25.]

(19) *Cap. XVIIIII. Quod multa ... Multa siquidem... testantur.*

[Aix § 93 : p. 729, 23-25 ; p. 766, 9-11.]

(20) *Cap. XX. Quod aperte ... Sacri quoque canones ... libet de multis breuitatis gratia pauca adnotare¹.*

[Aix § 94¹ : p. 729, 26-27 ; p. 766, 12-16.]

V (f. 97^v-99)².

(1) *In concilio Gangrensi de obl(ati)(oni)bus quae ministris eccl(esi)e conferuntur cap. VII. Si quis oblationes ecclesiae extra ecclesiam ... commissae sunt ne<c> cum eius uoluerit agere consilio anath(ema sit).*

[Cf. P. L., LXXXIV, 113 B.]³

(2) *Item in eodem cap. VIII de his que in usus pauperum conferuntur. Si quis dederit uel acceperit oblationes praeter episcopum ...*

[Cf. P. L., ib., 113 C.]⁴

(3) *De rebus ecclesiae conseruandis Symachi capitulo secundo. Iniquum est enim et sacrilegii instar ut quae uel pro salute ... a quolibet in alienationem transferre.*

[Cf. P. L., LXII, 75 C l. 2-7.]⁵

1. Ces deux derniers mots pour conclure, au lieu de l'appendice : *duo huic subnectere opusculo* etc., sont caractéristiques de la compilation. Au terme de l'analyse, il est donc légitime de poser une question : cette partie du florilège d'Orléans n'aurait-elle pas été rédigée par Jonas lui-même en vue du concile d'Aix, comme une sorte de mémoire préalable ? On va voir, d'ailleurs, que les quatre premiers morceaux de la section suivante se tiennent en relation étroite avec celle-ci.

2. Delisle se borne à indiquer pour cette partie « des extraits de conciles et de lettres de papes ». L'analyse méthodique permet d'identifier presque tous les morceaux rassemblés.

3. On notera que plusieurs détails diffèrent, de même par rapport aux deux rédactions de P. L., LVI, 450 B (§ VI), 789 A ; au contraire, le chapitre 95 du concile d'Aix livre presque toujours le même texte, ici et plus loin (éd. WERMINGHOFF, p. 766, 21-23, 23-26, 28-31).

4. Ici encore, comme dans la rédaction d'Aix, *praeter*, au lieu de *extra* ; cf. P. L., LVI, 450 B sq. (§ VII), 789 A. On retrouve aussi *praeter* chez le pseudo-Isidore (P. L., CXXX, 271 A).

5. Extrait du concile de Symmaque (Rome, 502 : § III), repris à Aix (cf. ci-dessus). Les derniers mots diffèrent, de même dans le texte établi à Aix : « auferri et in aliud transferri » ; et c'est ce dernier point qui importe. — Noter que les trois mêmes extraits que nous venons de distinguer sont réunis dans une fausse décrétale de Symmaque (P. L., CXXX, 1029 A l. 15-B l. 14) ; la source du pseudo-Isidore est donc évidente : elle découle du synode d'Aix, à savoir du § 95 (III, XXVI).

(4) *Eiusdem III, ut nullo laico uel potenti liceat de ecclesiasticis facultatibus aliquid decernere. Igitur modis omnibus synodali conuentu prouida omnium sententia eneruari conplacuit... nisi solis sacerdotibus quibus disponendi cura a deo commissa docetur.*

[Cf. P. L., ib., 76 B 14-C.]¹

(5) *In concilio Arue<r>nensi capitulo quarto. Qui reiculam ... excludamur.*

[Conc. aeui Mer., p. 67, 6-8.]²

(6) *De his quae fidelibus ecclesias uel basilicas offeruntur ex concilio Aurelii. De his quae ecclesiis in terris... consistent.*

[Ib., p. 6, 8-10.]³

(7) *Ut rebus ecclesie nihil auferatur ex concilio Tolet(ano) 4. Omnis itaque rei ... sententiam sustinebit.*

[P. L., LXXXIV, 434 D-435 B.]

(8) *In concilio Aure<l>i<a>n(en)s(i) cap. XII. Ne cui liceat res ... retenta reddantur.*

[Conc. aeui Mer., p. 104, 10-14.]⁵

(9) *In eodem concilio cap. XIII. De his que monasteriis <in> uineis ... consistent.*

[Ib., p. 6, 8-10.]⁶

(10) *Item in alio eiusdem ecclesie concilio cap. XXII. Si quis res ecclesiae debitas ... tam ecclesiae quam sacerdotii reddat.*

[Ib., p. 80, 21 — p. 81, 4.]⁷

(11: f. 99) Haec de praecipuis canonibus Galliarum ciuitatibus actis transcripsimus, ut hostenderemus quanta auctoritate praesules ecclesiarum illo tempore facultates ecclesiae sibi commissas defendendo uindicarent et sub quanta auctoritate et anathemate constringerent 5 eos qui illas indebitae possidere conarentur, quia canonum constitutionibus dignus est puniri quisquis post tot prohibitiones de rebus ecclesiasticis putauerit aliquid inpune posse tractare. Contumeliae enim studio fit, sicut ait beatus papa Innocentius ad Marcianum⁸, quicquid interdictum totiens usurpatur⁹.

1. Ce morceau reparait avec quelques variantes dans les *Decreta* d'Aix (§ 48), distincts des « Actes » adressés au roi Pépin : « Item in decretalibus pape Symachi... » (éd. WERMINGHOFF, p. 719, 2-6).

2. Je renvoie à l'édition de Fr. MAASSEN (1893), où ce canon du concile du Puy (535) est indiqué : § V ; le texte de l'*Hispana* est trop défectueux (P. L., LXXXIV, 291 C l. 14 sq.).

3. Canon § XV d'Orléans 511 (cf. P. L., ib., 276 A : § XI). Au lieu d'*ecclesiis*, les éditions font lire : *parochiis*.

4. *Tolet(ano)* Ms. — Il s'agit du neuvième concile de Tolède, tenu en 655 : canon § I.

5. Canon § XIII d'Orléans 549.

6. C'est le canon, déjà produit (§ 6), d'Orléans 511, mais appliqué, cette fois, aux « monastères ».

7. Canon § XXV (al. XXII) d'Orléans 538.

8. La référence est fautive ; le principe énoncé ne se trouve pas dans la lettre d'Innocent I à Marcianus de Naissus, mais dans celle de Zosime à Hésychius de Salone : § 4 (P. L., XX, 672 A 15 sq.).

9. Toute cette glose, représentée par le § 11, est importante ; elle exprime le dessein de l'auteur et, par suite, donne quelque unité au florilège.

- 10 (12 : f. 99-99^v) *De conseruandis rebus ecclesiasticisque fidelibus sanctae ecclesiae conlatae sunt ac conferuntur.* In canonibus Antiocheni concilii ita legitur¹ : Quae sunt ecclesiae sub omni sollicitudine et conscientia bona et fide quae in deum est, qui cuncta considerat iudicat quae, seruentur ; quae etiam dispensanda sunt iudicio et potestate pontificis
15 cui commissus est populus et animae quae intra ecclesia<m> congregantur.

(13) *Quid sint res ecclesiae*². Res ecclesiae, sicut a sanctis patribus traditur et in superio<ri>bus capitulis continetur, uota sunt fidelium, praetia peccatorum et patrimonia pauperum³. Fideles namque, fidei
20 ardore et Christi amore succensi, ob animarum suarum remedium et caelestis patriae desiderium suis propriis facultatibus sanctam locupletem fecerunt ecclesiam, ut his et milites Christi alerentur, ecclesiae exhornarentur, pauperes recrearentur et captiui pro temporum oportunitate redimerentur.

- 25 (14) *Exemplum gentilis regis Aegypti qui et sacerdotibus propriam terram attribuit <et> eisdem sacerdotibus ex publicis horreis sumptus ministrare curauit.* Perpendant etiam Christiani reges⁴ et recolant historia<m> Genesis quae legitur⁵ a Pharaone terra tradita esse sacerdotibus, sed et necessaria cybaria ex horreis publicis praebita⁶. Ita enim legitur
30 quod, inualescente fame in Aegypto⁷, EMIT IOSEPH OMNEM TERRAM AEGYPTI VENDENTIBUS SINGULIS POSSESSIONES SUAS PRAE MAGNITUDE FAMIS SUBIECITQUE omnem terram PHARAONI⁸, — PRETER TERRA<m> SACERDOTUM QUAE <A> REGE TRADITA FUERAT EIS⁹, quibus sufficientia cybaria ex regis prebebantur sumptibus¹⁰. Si enim rex gentilis et deum

1. Canon § 24 : le texte donné par les Ballerini, après Quesnel, est très différent, quant à la forme (*P. L.*, LVI, 712 C l. 3-8) ; c'est aussi celui qui a été compris dans l'*Hispana* (*P. L.*, LXXXIV, 128 B). Tout au contraire, la rédaction du florilège coïncide avec celle des décrets d'Aix-la-Chapelle § 48 (éd. WERMINGHOFF, p. 718, 35 sq.) ; c'est pourquoi j'ai tenu à la reproduire. Il y a pourtant deux variantes significatives : à Aix, le titre est plus sommaire : « De conservandis rebus quae a fidelibus conferuntur », et la référence faite par erreur à Nicée : « In canonibus Niceni concilii ita roboratum esse constat ».

2. Ce morceau, qui paraît reprendre la pensée du § 11 et montrer encore l'intention du compilateur, est, en réalité, détaché de l'*Institutio Canonica*, promulguée au concile d'Aix de 816 (*ib.*, 398, 1-6). Néanmoins, il n'est pas sans lien avec le décret de 836 qui vient d'être rappelé, où la sentence du pseudo-Prosper est pareillement reprise (*ib.*, p. 719, 7).

3. Cf. « Prosper » (Pomerius), *De Vita contemplativa* II, § 9, 2 (*P. L.*, LIX, 454 A, l. 4 sq.) ; c'est précisément le texte allégué plus haut dans le fragment de synodale : § III, 2, l. 33. Le contexte entier est inséré dans la partie documentaire du même concile d'Aix (*l. laud.*, p. 356 sq.).

4. *regis Ms.*

5. *qua elegitur Ms.*

6. Cf. GEN. XLVII, 22 ; par suite, lire : *terra<m> tradita<m> esse...* ; voir aussi bien le texte transcrit ci-après.

7. Cf. *ib.*, 13.

8. *Ib.*, 20 (subiecitque eam ph.).

9. *Ib.*, 22^a.

10. Cf. *ib.*, 22^b (quibus et statuta cibaria ex horreis publicis praebantur).

- 35 ignorans tantam habuit reuerentiam naturalem ut sacerdotibus proprias ||¹

(15 : f. 100) || episcopus ordinandus nullus dignus quod euenire non credimus potuerit inueniri ... debent habere iudicium.

[P. L., L, 434 B l. 14 — 435 A.]²

(16) Papa<e> Leonis. Quod non abeantur episcopi quos nec clerus elegit nec populus nec prouinciales episcopi consecrarunt ... caput XV³. Nulla ratio sinit ... nec autoritate munita.

[P. L., LXXXIV, 765 C-D.]⁴

(17) Ut nullus inuitis⁵ ordinetur antistes cap. XXXV. Cum ergo de summi sacerdotis elatione ... habere quem uoluit.

[P. L., LXXXIV, 771 D.]⁶

(18 : f. 101^v-104^v) Greg(orius) Suagrio Etherio⁷ Vergilio et Desiderio episcopis apparibus Galliarum. Caput nostrum ...

[P. L., LXXVII, 1028-1033.]⁸

* * *

Les dernières pages du manuscrit⁹ sont étrangères au florilège.

1. La suite de cet « exemplum » disparaît dans une lacune probable d'un seul feuillet.

2. C'est la fin du cinquième chapitre d'une célèbre décrétale du pape Célestin I, adressée aux évêques de la Viennoise et de la Narbonnaise : *Superemus quidem* etc. Cette lettre nous est parvenue dans un très grand nombre de collections canoniques (cf. MAASSEN, *op. laud.*, p. 252). On peut voir aussi le texte de l'*Hispana*, identique au nôtre (P. L., LXXXIV, 689 B l. 12 sq.). La lacune que nous constatons dans le manuscrit d'Orléans peut donc correspondre exactement à la fin de l'*exemplum* (notre § 14) et à la principale partie de la susdite lettre.

3. Le lemme est complet, et conforme, à part la référence finale, à celui que livre l'*Hispana*; au lieu de « pseudoeπισκοπς », le copiste a écrit : *sepudo ep(iscop)is*.

4. Premier chapitre de la lettre de saint Léon à Rusticus de Narbonne : *Epistolae fraternitatis tuae quas Hermes* etc. Voir, d'autre part, P. L., LIV, 1203 A-B (et pour le lemme, 1197 sq.). — Cet extrait et le suivant doivent provenir ensemble, suivant les références données, d'une collection systématique.

5. *in uitis* Ms.

6. Chapitre IV de la lettre de saint Léon à Anastase de Thessalonique : *Quanta fraternitati tuae* etc.; cf. P. L., LIV, 673 A.

7. *et herio* Ms.

8. Cf. la nouvelle édition du *Registrum* par EWALD-HARTMANN, II (1899), p. 205-210 : l. IX, 218. Notre manuscrit devrait être collationné. Suivant MAASSEN (*op. laud.*, p. 303), cette lettre à Syagrius d'Autun et à ses collègues n'apparaît qu'en deux exemplaires de la collection systématique d'Angers.

9. Additions faites au XI^e siècle par la même main (f. 104^v-105) :

1^o la copie partielle d'un diplôme amphigourique, concernant Bèze, en Bourgogne : « Humanae conditioni liquido luce clarius constat tantum inesse calamitatis, ut scelerum colluione nemo penitus mortalium carere p(rae)ualeat, cui uitali afflante spiritu menphyticae peregrinationis huius contigerit attigisse discrimina. Veritatis ergo assertione cautum summaque ab omnibus iugiter executione sectandum apostolicae lectionis sequamur decretum quo fragilitatis nostrae piacula alterutrum confitentibus, necnon et pro inuicem orantibus

De ce recueil, les parties diverses ont été passées en revue, on pourrait presque dire impitoyablement ; au terme de l'examen, l'on n'échappe pas à l'impression qu'une pensée directrice s'y manifeste. Principalement, il s'agit des devoirs des évêques ; plus spécialement, de la sauvegarde du patrimoine ecclésiastique, en face du pouvoir civil, la protection et les bienfaits de celui-ci n'étant pas méconnus. Cette préoccupation rejoint les causes auxquelles Jonas consacra son activité. J'incline, pour mon compte, à reconnaître dans les membres épars du florilège venu d'Orléans un répertoire et, tout ensemble, un dossier, formés par ses soins¹.

ANDRÉ WILMART.

illa nobis ab omnipotente arbitre (*sic*) merces recompensetur, quam aebetata luce oculorum practicae rationis nullomodo penetrare sufficit intellectus. — Besoense igitur monaster(ium) (cenobium *s. l. ead. m.*) sanctorum apostolorum Petri et Pauli honore sacratum domnique abb(at)is W. regimine fultum diplomatis huius accedens Helingoforus (*sic*), pro quorum expiatione peccaminum uestris lacessiti sumus apicibus, mox studuimus insistere orationibus ;

2^o versets (« Saluum fac seruum tuum » etc.), suivis de cette oraison pour un bienfaiteur : « Tribue q(uaesumus) omnipotens et misericors deus ut hic famulus tuus qui ad exhibendum seruis tuis necessariae prouisionis ministerium eligitur, digne cum prudentia cordisque valeat deuotione illud adimplere et de bene adinpleto se thesaurizasse congratuletur in celo ubi pro talenti sibi crediti reportato lucro iuxta promissionem unigeniti tui mereatur audire : EVGE BONE SERVE ET FIDELIS QVIA IN PAVCA FVISTI FIDELIS SVPER MVLTA TE CONSTITVAM INTRA IN GAVDIVM DOMINI TVI. Per eundem. » Il semble que ces textes se rapportent à l'entrée en charge d'un *aduocatus*.

1. Les éléments de ce travail ont été réunis durant l'été de 1930, aussitôt après la nouvelle édition du traité de Jonas. Au moment où j'en achève la rédaction, l'on me signale que l'ancien manuscrit d'Orléans est rappelé dans un récent article du *Neues Archiv*. De ce dernier, je n'ai pu prendre encore connaissance, et je l'aime mieux ainsi, mon jugement restant plus libre jusqu'au bout. J'espère, en toute hypothèse, que les notes et remarques qui précèdent ne seront pas entièrement inutiles.

ADDENDUM. — Dans la description de la 4^e partie, il faut, pour être complet, insérer un § 11^{bis}, qui se présente ainsi (f. 94) :

Cap. XI. De domibus et agris ... sanctificantur. Homo si nouerit ... ad ius pertineant sacerdotum.

[Aix § XXXII : p. 726, 8-9 ; p. 740, 39 — 741, 12.]

THE CHARTERS OF ST. MICHAEL'S IN MAZZARA.

One of the most puzzling points in the history of Norman-Sicilian monasticism has been the origin of the abbey of St. Michael in Mazzara. Pirri, writing towards the middle of the seventeenth century, asserted¹ that "*Monialium Monasterium antiquissimum [in civitate Mazarae] est Benedictinum S. Michaelis conditum ac ditatum multis bonis, praesertim Casali Albua Kayr cum decem villanis, a Georgio Antiocheno Siciliae Amirato ex suo diplomate anno 1093*" (margin: "*in tabulario monasterii*"). Since it is established that Admiral George of Antioch cannot have been in Sicily before 1112², the real facts of St. Michael's foundation seemed hopelessly obscured. Nor could we find anything but the corroboration of confusion in an inscription erected in 1691 in the interior of the fine baroque church of St. Michael's, to the right of the west portal: "*D. O. M. Rogerius Comes Coenobium hoc, a Georgio Antiotheta eius Siciliae admiratu structum, haud paucis ditavit bonis et privilegiis Domenicae incarnationis anno nonagesimo tertio post millesimum, Urbano Secundo Pontifice Maximo. Rogerius exinde filius eiusdem Siciliae rex illa iterando firmavit anno MCXXXIII rogante Domina Briena abbatissa sub coelestis Militiae Principis Archangeli Michaelis nomine et Sancti Benedicti regula. Dicatum 1691*". It will be remembered that Count Roger I died in 1101, at least eleven years before Admiral George's advent to Sicily.

In the last century it was still rumored that St. Michael's contained Arabo-Greek documents of the Norman period³, but Paul Kehr could find nothing⁴, and Caspar could only repeat his negative indication⁵. Late in 1932 the greater part of the

1. *Sicilia Sacra*, 3rd. edn. (Palermo, 1733), p. 873.

2. The most complete discussion of George of Antioch is in W. Cohn: *Geschichte der Normannisch-Sicilischen Flotte (1060-1154)*, (Breslau, 1910), pp. 69-73, and 100-101.

3. Pietro Serafino, in *Sicilia Sacra, Effemeride per la Storia della Chiesa Siciliana* (Palermo, 1899), Vol. I, p. 454, and in *La Mazzara Sacra* (Palermo, 1900), p. 67.

4. *Papsturkunden in Sicilien*, in *Göttingische Nachrichten* (1899), p. 300.

5. *Roger II* (Innsbruck, 1904), n. 253.

monastery was destroyed to make way for one of the huge public buildings so dear to Fascist hearts. Only the church and one wing were left to house the four Benedictine sisters who remain the pathetic guardians of eight centuries of tradition.

But now we shall at least be able to write an intelligent epitaph for St. Michael's. The missing documents are preserved in the abbey of Maredsous. Recently they were admirably published, with facsimilies, by Dr Henri Grégoire in the *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales de l'Université Libre de Bruxelles* (Brussels, 1932), pp. 79-107. There are three charters :

A. Greek original, with the names of serfs repeated in Arabic. King Roger II, in June 6653 (1145), ind. 8, because of the command that all charters must be reviewed, confirms to Abbess Briena of St. Michael's in Mazzara a deed of Count Roger I (sic) dated January 6632 (1124), ind. 2. This latter diploma, presented at the dedication of St. Michael's, which had been built by the Emir George, gives twelve Moslem families of serfs to the monastery, together with the village of Mizelboulkaïr, and the tenements of Berzena and Kouttaïa, the boundaries of which are given in detail. The confirmation is signed with Roger II's own autograph. The leaden seal has disappeared.

B. Greek, possibly a contemporary copy. Count Roger II, in May 6634 (1126), ind. 4, gives to St. Michael's, founded by George "Antiochites", a description of the property of Boulkaïr. It also is signed in Roger's hand. Grégoire has shown convincingly that B is quite independent of the document confirmed in A.

C. Greek original. A deed of sale by a certain Stephan of Carthage to his son Matthew, dated the 1 November 6638 (1129), ind. 8. It is of particular interest, being the only Greek document extant from the period (1127-30) when Roger II's primary title was Duke of Apulia.

Of the authenticity of documents B and C there can be no reasonable doubt. And B is sufficient to correct the seventeenth-century tradition that St. Michael's was originally Benedictine. Far more probably it was Basilian; for, despite the cordial relations between the Greek and Latin rites in Norman Sicily, it is hard to believe that a Syrian, who years later, in 1143, established the famous Basilian monastery of St. Mary of the Admiral in Palermo¹, would have founded a house of Latin nuns when he was so newly come to Sicily.

1. Cf. Salvatore Cusa : *I Diplomi Greci ed Arabi di Sicilia* (Palermo, 1868-81), p. 68.

With charter A it is quite otherwise. Its external form is impeccable ; but it contains a most extraordinary anachronism : Roger II in 1145 confirms his own donation of 1124 (when his title was Count) as that “ τοῦ μακκαριωτάτου ἡμῶν πατρὸς Κυροῦ Ῥογερίου κόμητος ” ! Nevertheless after a careful diplomatic examination, Grégoire is convinced that the charter is genuine : in the pressure of labor in the royal chancery, due to the King's command that all privileges be renewed, some cadet notary, seeing that the document to be confirmed was of “ Count Roger ”, carelessly selected the formula for the confirmation of charters of Roger I. Erich Caspar and C. A. Nallino concur in Grégoire's explanation. Franz Dölger remains sceptical.

But is it possible to believe that the best-regulated secular chancery of the twelfth century — a chancery hitherto believed almost infallible — could have committed so egregious an error ? Or is it credible that the Greek nuns of St. Michael's would not have detected immediately, and rejected, a confirmation which, in any dispute for a century to come, would have impugned the just title to their lands ?

Possibly, however, we have exaggerated the perfection of the Norman-Sicilian chancery. There is a blunder scarcely less marvelous, which seems strangely to have been overlooked, in another confirmation of the same series to which A belongs. And the culprit is none other than the famous Maio of Bari, then a notary of the court ! I refer to that given at Messina, the 3 November 1144, ind. 8 “ *eo quod Robertus noster cancellarius aberat per manum Maionis nostri scrinararii* ”, to the Calabrian monastery of St. Mary of Macla. The original exists in the tabulary of Monreale, and Garufi has published a reproduction of it¹. It begins with the Latin version of the general formula of confirmation used in 1144-45² ; it is signed in Roger's unmistakable hand, as is A ; and its seal³ is attached by the original

1. C. A. Garufi : *Catalogo Illustrato del Tabulario di S. Maria Nuova in Monreale*, in *Documenti per Servire alla Storia di Sicilia*, Serie I, Vol. XIX (Palermo, 1902), Tav. I ; text in Garufi : *I Documenti Inediti dell' Epoca Normanna in Sicilia*, in *Ibid.*, Vol. XVIII (Palermo, 1899), p. 49 ; cf. Pirri : *op. cit.*, pp. 458 and 1210. The monastery of Macla was given to Monreale in 1182 by William II.

2. On these confirmations, see most recently Garufi : *Censimento e Catasto della Popolazione Servile in Sicilia*, in *Arch. St. Sicil.* (1928), Vol. XLIX, p. 60.

3. Reproduced in Arthur Engel : *Recherches sur la Numismatique et la Sigillographie des Normands de Sicile et d'Italie* (Paris, 1882), Pl I, n. 13, and p. 86, n. 16 ; Gustave Schlumberger : *Sigillographie de l'Empire Byzantin* (Paris, 1894), p. 229 ; cf. K. A. Kehr : *Die Urkunden der Normannisch-Sicilischen Könige* (Innsbruck, 1902), pp. 11, 50 and 218.

cord. In it four documents are confirmed. Caspar¹ noted a discrepancy between the year and the indiction of one of them, but overlooked the confirmation of "*sigillum grecum cum cerea bulla scriptum anno ab origine mundi VI. M. DC. Mense novembris. per quod Robertus guiscardus dux beate memorie patruus noster dederat vineam et terram ecclesie predictae sancte marie*". Now November 6600 is November 1091 of the Christian era, and Robert Guiscard died the 17 July 1085! Yet there is no other basis for doubting the authenticity of the confirmation. So our *a priori* objections to document A are annihilated: not only was King Roger's chancery capable of grave errors in 1144-45, but if the monks of Macla accepted so dubious a confirmation, the nuns of Mazzara may well have accepted another. Let our reasoning be *a posteriori*!

Shortly before Dr. Grégoire published his documents, it was my good fortune to find, in MS Qq E 171 (folios unnumbered) of the Biblioteca Comunale di Palermo, not only a Latin translation of A, but a similar translation of another charter (which we may call D) closely related to it. The transmission of the second diploma is very defective. The copy is careless, and the alleged Norman charter is overlain by two sixteenth-century confirmations: the more recent of the 4 November 1578, ind. 7; the earlier of the 19 November 1534, ind. 8. It is this latter alone which concerns us. The viceroy of Charles V says:

Fuit nobis pro parte Reverende Abbatisse deuoti Monasterii S. Michelis dicte Ciuitatis Mazarie exhibitum, et reuerenter presentatum quoddam uetustissimum priuilegium Catholici Regis Rogerii in ueterima pergamena litteris grecis conscriptum cum ejus plumbeo sigillo serica rubea in pede dicti priuilegii appensoque: de greco in latinum per eruditum, et probum uirum Antonium Minturnum de domo nostro latinis litteris tradduci et rescribi fecimus tenoris sequentis vz.:

Rogerus in Christo Deo pius, potens Rex, et Christianorum Adjutor.

Cum omnes causas in melius redigere interest nostre prouisionis, tum maxime que pertinent ad diuinas edes cum animi promptitudine confirmare et corroborare in hoc pacifico et tranquillo statu, proinde iubemus ut omnia sigilla ecclesiarum, et fidelium nostri Dominii innovent, et palam ostenderit (sic), ut tuta sint et munita in hac parte Altissimi Domini nostri. Itaque mense Julio Va. Indictione a Creatione Mundi Vz. (sic!) M. VI. C. XXX cum agerem in ciuitate Mazarie in omni pace, et tranquillitate, uirtute omnipotentis Dei conseruatus cum Comitibus, Principibusque nostri Dominii accessisti ante nos tu Domina Abbatissa Militie Principis Michelis Ciuitatis Mazarie et ostendisti nobis sigillum celeberrimum Beatissimi Patris nostre Potentie bulla plumbea

1. *Op. cit.*, n. 176: « M.C.XXIX. Mense Septembris. Indictione XIII » (sic).

anno VI. M. VI. C. VI. concedentis dicto Monasterio quod a fundamentis erexit Georgius antrotheta (sic) omnes agros qui sunt de tenimento Salem dicti de Casale Ramelie atque ita definiuntur : a meridie incipiunt a fonte, qui dicitur Ayn Chataphis, et ascendunt per certam serram, et ambiunt usque ad aream Solymen filii Galizin, et inde descendunt usque ad uiam, que est in medio plani Pharte, et inde peruenerunt per uiam uiam ascendentem a Castrouetrano ad Salem, et inde per eandem uiam usque ad montem stirparum, et descendunt per eandem uiam ad fontem dictum Ayn Ullic, et per uiam uiam ad fontem qui dicitur Ayn Anayl, ubi situm est Casalinum quoddam uersus Orientem dictum Czeuleph prope suberum (sic), atque inde uia uia deueniunt ad flumen magnum, et deueniunt per flumen flumen ad occidentem usque ad fluxum aque [qui] descendunt (sic) a fonte predicto Ayn Chataphis, et ascendunt per eundem fluxum aque usque ad fontem prescriptum, a quo incipiunt confines supradicti Casalis Ramisie (sic) atque ita terminatum ; et alios agros sectionales, et bona que data sunt eidem Monasterio Archangeli Michelis a predicto Admirato Georgio, et iumenta ad ministerium et seruitium ejusdem Monasterii et hec quidem quemadmodum cautum est in ueteri sigillo concedit et authenticat tranquillitas Imperii mei (sic), ut diuinum et sanctum Monasterium habeat firma, et inconcussa, et jubeo esse expresse liberum pro nostre (sic) salutati, et parentum nostrorum, et ut Monache hujus Monasterii feruentiores orationes offerent Saluatori Deo. Scriptum mense et indictione et anno suprascriptis et pro consueto bulla plumbea sigillatum et authenticatum datum est sibi (sic!) predicta (sic) Abbatissa Melitie Principis Michelis Mazarie.

Rogerus in Christo Dei (sic) pius, potens Rex, et Christianorum Adjutor¹.

This document pretends, then, to be a confirmation given to the abbess² of St. Michael's by King Roger II in July 6630 (1122), ind. 5, of a charter of Count Roger I dated 6606 (1098)³. It is a forgery, but not, as Dr. Grégoire asserts, "pour une foule de raisons"⁴. Mere defects of form are not sufficient to damn it, considering the transmission. Titles and dates are almost habitually wrong in Sicilian-Greek documents which survive only in translation, as can be determined by a glance at Caspar's

1. The names Castelvetrano and Salemi are easily recognizable. The *flumen magnum* is probably Fiume Grande, between Salemi and S. Ninfa. The Ayn Ullic is mentioned in diploma A. A casale of Ramelia appears in a donation of April 1189 to the Church of Agrigento, but since it is « *in contrata Agrigenti* » it cannot be our Ramelia. Cf. Garufi : *Doc. Ined.*, p. 231.

2. I cannot decide whether *Militie* is intended to be the name of the abbess, or whether « *Militie Principis Michelis* » is Minturno's awkward translation of « τοῦ ἀρχιστρατήγου Μηχαήλ »... "Michael, Commander of the Host". The inscription of 1691 quoted above (which is certainly partly based on D, as is shown by the word *Antrotheta*), understands it in this latter sense.

3. Pirri's date 1093 may well be a typographical error for 1098. The date in the inscription probably comes from Pirri.

4. *Op. cit.*, p. 105.

register. And we should expect a charter to emerge in an almost unrecognizable condition from the *via dolorosa* of a hasty copy of two Spanish confirmations of a clumsy translation! The only sure reason for doubting the authenticity of D is that the charter survives which was the basis of the forgery: a donation in the name of Frederick II to St. Michael's, given in April 1201¹, in which the description of properties is exactly parallel to that in D. Nor is the charter of 1201 a confirmation: it is a new gift (*concedimus et donamus*) for the stated purpose of compensating the nuns of St. Michael's for their losses during the recent civil war. The casale of Ramelia was certainly not a part of the casale of Mizel Boulkaïr, but adjoined it, their boundaries coinciding at the spring of Ullic (Ἀγνουλλήκ).

The date of the fabrication of D can be rather closely determined by an examination of its motives. It is notable that the forger added nothing to the charter of Frederick II except a vague reference to the gifts of Admiral George. The intention, therefore, was not to extend St. Michael's property, but to protect it by ascribing its donation to the Normans rather than to a Hohenstaufen. Before the fall of Manfred in 1266 the charter of 1201 would have been sufficient to protect the monastery's rights. After the Sicilian Vespers such a forgery would have been equally pointless, since the Aragonese considered themselves the heirs and successors of the Suabian dynasty. Our forgery, then, was almost certainly produced between 1266 and March 1282, under Charles of Anjou.

We may even attempt to narrow the date further, although with less certainty. D was undoubtedly concocted for some litigation in which St. Michael's rights to its lands was challenged. In such case it would have been presented in court with the other deeds of the church, especially A, which deals with lands adjacent to those described in D. Now at the bottom of diploma A is a note, in a hand which would seem to be of the second half of the thirteenth century: "*Presentatum in iudicio vicesimo madii* (not *martii*) *Xa. ind.*" If our speculations be correct, then, D was forged for a trial concerning St. Michael's lands held on

1. Published by E. Winkelmann: *Acta Imperii Inedita* (Innsbruck, 1880), p. 77, from our MS Qq E 171. Dom Philibert Schmitz informs me that the erroneous « *tercie* (*sic*) *indictionis regni uero nostri anno tercio* » of Winkelmann's text is in the original, preserved at Maredsous. The notary, Philip of Salerno, appears in three other documents, all with correct dates (J. F. Böhmer-J. Ficker: *Die Regesten des Kaiserreichs 1198-1272* (Innsbruck, 1881-82), n. 's 537, 542 and 552).

the 20 May 1267, ind. 10, during the troubled period immediately following the establishment of the Angevins in the island.

The connection between documents A and D is very close : both commence with the characteristic formula of confirmation found only in 1144-45 ; both confuse the two Rogers. But what is the relation between them ?

The forgery D does not, as Dr. Grégoire suggests ¹, necessarily presuppose the existence of A in the tabulary of St. Michael's. The two might well be the product of the same craftsman, who would naturally make the same chronological blunder in both. The particular formula of 1144-45 might easily have been borrowed from the bullarium of some neighboring monastery. In fact a Greek confirmation using it was given on the 16 May 1145 to the abbey of Santa Maria di Grotta in Marsala ². By a strange coincidence, in its extant form at least, it confirms a charter of 6606 (1098), as does D, and also the properties given to Santa Maria by its founder, Admiral Christodoulos. Like St. Michael's of Mazzara, St. Mary's of Marsala was Basilian ; and since they were only about twenty kilometers apart, contact between them must have been frequent. That the confirmation to St. Mary's was well known, and used in litigation, during the Angevin period, is proven by the two Latin translations of it which exist : one of 1269, the other of 1273. I repeat, then, that D does not necessarily presuppose A.

Equally unfounded was my own earlier opinion that the similarities between D and A establish an overwhelming presumption against A's authenticity. Having examined the facsimile of A in relation to the peculiar difficulties of the text of D, I believe it is possible to show not only that the introductory formula was borrowed from A, but that at the time of the forgery of D, A was so old as to be partially illegible.

There are three especially puzzling features in D :

1. Count Roger I is not mentioned by name. Roger II confirms "*sigillum celeberrimum Beatissimi Patris nostre Potentie*". I have no adequate explanation for this, and can only think that the words *Comitis Rogerii* have been lost in transmission.
2. Admiral George is called "*Georgius antrotheta*". This may be a garbled version of the "*Ἀντιωχίτης*" of charter B, which was certainly in St. Michael's tabulary when D was forged.
3. Strangest of all is the twice-repeated phrase "*Domina*

1. *Op. cit.*, p. 106.

2. Caspar : *op. cit.*, n. 197.

Abbatissa Militie Principis Michelis Ciuitatis Mazarie". In its present form it does not make sense: we would expect *Monasterii*. The problem can be solved, I think, by referring to Grégoire's photograph of A. In the equivalent passage (lines 4-5) the words "τῆς μονῆς" are completely illegible and Grégoire's text properly brackets them: "ἡ Θεοφιλεστάτη καθηγουμένη [τῆς μονῆς] τοῦ ἀρχιστατήγου Μηχαῖλ τῆς ἡμετέρας πόλεως Μαξαρίων". Our forger evidently had A before him, and was puzzled by the same lacuna. He read, as we do, "καθη ἀρχιστρατήγου". Failing to notice the abbreviations used in line 42 for a similar expression, he used all the space in the lacuna by spelling out "καθηγουμένη τοῦ ἀρχιστρατήγου" — the exact Greek equivalent of the nonsensical phrase in D.

If our thesis is correct that D was forged under the Angevins, then A would have been at least 122 years old. When we remember that A asserts in 1145 that the charter of 1124 was in very bad condition after only 21 years, it is not at all impossible that after a century and a quarter A itself was hardly more legible than it is today.

Our investigation has shown, then:

1. That despite its astonishing anachronism, there is no *a priori* reason for rejecting A as a forgery.
2. That if A be a fraud, it was not composed by the forger of D, but was used by that forger in the belief that it was genuine.
3. That when D was fabricated, probably in the later thirteenth century, A was sufficiently ancient to be partially illegible.

A very strong presumption is therefore established that A is authentic.

LYNN WHITE, jr.

Harvard University.

OPUSCULES CHOISIS DE HUGUES DE SAINT-VICTOR.

Il ne faut pas se lasser de redire qu'une nouvelle édition des œuvres de maître Hugues, le chef de file des Victorins au XII^e siècle, serait une tâche aussi utile qu'intéressante (ce qui n'est guère moins vrai des ouvrages d'Abélard, beaucoup moins copiés). Les éditions du XVI^e et du XVII^e siècle, depuis longtemps jugées trompeuses et insuffisantes¹, ne nous permettent pas d'imaginer sous quelle forme les écrits de l'écolâtre, recueillis pour la plupart, semble-t-il, par des auditeurs ou des disciples, furent connus des contemporains ni accessibles à la génération suivante ; bref, comment la collection se forma tout d'abord et peu à peu. C'est donc aux manuscrits qu'on doit se reporter, de préférence aux plus anciens.

Le fonds de la Reine, au Vatican, fournit l'un de ceux-ci, sous le n^o 167 : un simplet « livret », comprenant cinq cahiers (38 feuillets), qui, si l'on en peut juger d'après l'écriture, a été composé vers le milieu du XII^e siècle, en tout cas avant la fin. Il est tout d'une main, bien posée, et s'annonce ainsi : *Incipit libellus diuersorum tractatuum magistri Hugonis*. Suit une liste des quinze traités, dont les titres vont reparaître exactement. Le dernier ouvrage seulement fut privé, plus tard, de son dernier feuillet ; mais c'est, avec le précédent, l'un des mieux connus par ailleurs. Les autres, au contraire, sont presque tous épars dans l'édition, parfois enserrés dans un contexte qui paraissait strict. Je n'ai pu retrouver tel quel le troisième, fort court. Le sixième a pris place parmi les œuvres de saint Bernard ; le septième et le huitième sont passés aussi sous le nom de saint Augustin. Sauf pour le n^o III, je me contente de relever les titres avec les premiers et les derniers mots, afin de rendre manifeste l'identité des morceaux en question. En note, j'indique les particularités dignes de mémoire.

1. Voir la notice, capitale, de l'*Histoire littéraire*, reproduite par MIGNÉ, P. L. CLXXV, cxxv sq. Pour le reste, cf. un important article du R. P. J. de GHELLINCK, dans les *Recherches de science religieuse*, I (1910), p. 270-289 et 385-396 ; on y trouvera les principales références ; je n'ai pas besoin de rappeler ce que l'on doit, en cette matière, aux recherches de B. Hauréau.

I (f. 1-2). De quinque statibus mutabilitatis humane.

Quinque status — in dolorem confusionis commutatur¹. MISCELLANEA I § 77.
(P. L. CLXXVII, 511 sq.)

II (f. 2-2^v). De septem uitiiis.

Septem sunt uitia : superbia, inuidia, ira, tristitia, auaritia, gula, luxuria². DE SACRAMENTIS II, 13 § 1.
Tria hominem — de quibus peccata omnia, idest actus iniusticie et iniquitatis opera oriuntur. (P. L. CLXXVI, 525 C 8-526 B 13).

III (f. 2^v). De sacramento corporis Christi.

In sacramento corporis Christi tria sunt : sacramentum, ueritas ipsius sacramenti, res sacramenti. Sacramentum est species panis. Veritas est ipsum corpus Christi. Res ueritatis, gratia et amor ipsius. Et nota quia ueritas corporis Christi, idest ipsum uerum corpus Christi, dicitur res sacramenti respectu spetiei panis, et sacramentum respectu gratie et amoris ipsius ueritatis, idest ueri corporis Christi. In ceteris sacramentis sunt duo ; ut in baptismo est sacramentum, idest ablutio aque, et res sacramenti, idest remissio peccatorum. Sacramentum et ueritatem ipsius, idest uerum corpus Christi, boni et mali accipiunt, sed mali ad damnationem, boni autem ad salutem. Rem uero sacramenti, idest ueri corporis Christi, que res est amor et gratia ipsius, boni tantum accipiunt ad salutem. Ipsum sacramentum fidei fides est suscipientibus, quamuis non intelligentibus³.

IV (f. 2^v-7). De quinque septenis.

Quinque septena frater⁴ in sacra scriptura inueni — gratia dei sit tecum amen⁵. DE QVINQVE SEPTENIS § 1-4.
(P. L. CLXXV, 405-410 C).

V (f. 7^v-8^v). De obliuione preteritorum malorum et memoria et ira.

Insipientem doctus interrogas — donec intus extingatur. MISCELLANEA I § 74.
(P. L. CLXXVII, 509 sq.).

1. L'édition omet ce dernier mot. A la suite, après un signe de distinction, on lit cette sentence, qui est bien victorienne, encore que je n'aie pas réussi à découvrir son contexte dans l'édition : « Minor est labor malam concupiscentiam uincere quam malam conscientiam tolerare ». Elle reparait un peu plus loin, à la suite du n° XIII, sans le moindre changement.

2. Le texte du *De sacramentis* varie un peu, en relation avec le contexte ; de même, le dernier membre présente quelque différence.

3. En regard de ce texte, je ne puis placer qu'un passage du *De sacramentis*, II, 8 § 7 et 8 (P. L., CLXXVI, 466 sq.), plus développé, dont la *Summa sententiarum*, d'autre part, donne un résumé : VI, 3 (*ib.*, 140) ; de là, enfin, le chapitre de Pierre Lombard « De sacramento et re » (voir l'édition de Quaracchi, 1916, p. 791 sq.). Au point de départ, évidemment, on aperçoit les formules célèbres de saint Augustin.

4. Ce mot, déplacé dans l'édition, semble indiquer que l'opuscule fut tout d'abord une lettre, ou du moins une réponse.

5. L'édition joint un § 5 sur les sept dons.

VI (f. 8^v-9^v). *De iudicio faciendo.*

Quid retribuam domino pro omnibus
que retribuit michi ? Indicabo tibi o
homo — cum ad eius similitudinem
reformaris. Amen.

MISCELLANEA I § 99².

(P. L. CLXXVII, 531 A 6 sq.).

[=Ps.-BERNARD (P. L. CLXXXIV, 1133-1136).]

VII (f. 9^v-12). *De substantia dilectionis.*

Cotidianum de dilectione sermonem
serimus — sed inordinata cupiditas.

INSTITUTIONES IN DECALOGUM § 4.

(P. L. CLXXVII, 15-18.)

[=Ps.-AUGUSTIN (P. L. XL, 843-846).]

VIII (f. 12-13). *Quid uere diligendum sit.*

Vita cordis amor est — Supremus
cubitus, auctor uniuersorum deus.

MISCELLANEA I § 171.

(P. L. CLXXVII, 563-565.)

[=Ps.-AUGUSTIN (P. L. XL, 846-848).]

IX (f. 13^v-16). *De meditatione.*

Meditatio est frequens cogitatio —
donec posterius tempore suo apprehen-
dat.

DE MEDITANDO SEV MEDITANDI ARTIFICIO OPVSCVLVM AVREVM.

(P. L. CLXXVI, 993-998.)

X (f. 16-17). *De refectione uerbi dei.*

In refectione duo sunt : potus et cibus
— Sed ue qui de bono deteriores fiunt ¹.

MISCELLANEA I § 161-162.

(P. L. CLXXVII, 558 sq.).

XI (f. 17-18). *Quot modis diabolus humilitatem impugnat.*

Duobus modis diabolus in nobis humi-
litem impugnat — maiori attestatione
firmare concupiscit,

MISCELLANEA I § 172.

(P. L. CLXXVII, 565-567.)

XII (f. 18-18^v). *De tribus locis.*

Tria sunt loca : Egyptus, desertum
et terra promissionis ² — In terra pro-
missionis sunt delectationes bone et
multe et sole.

MISCELLANEA I § 95.

(P. L. CLXXVII, 524 C 13-525.)

XIII (f. 18^v-19^v). *De duabus piscinis.*

Contemplantis anima Ierusalem dici-
tur — sed culpa est necessitatis loco
cupiditatem admittere ³.

MISCELLANEA I § 174.

(P. L. CLXXVII, 572-574.)

1. Noter la conjonction des deux morceaux juxtaposés dans les *Miscellanea*.
2. L'édition prépose le premier verset du Ps. cxliii.
3. A la fin, la rubrique *Explicit de duabus piscinis* ; ensuite (f. 20), la sentence *Minor labor est...* » comme ci-dessus, après le n° I.

XIV (f. 20-28). *Incipit prephatio Hugonis in expositione Cantici Canticorum pro Assumptione Virginis*¹.

Accipe frater karissime munusculum Sermo de ASSUMPTIONE BE-
sponsionis mee... ATAE VIRGINIS
(P. L. CLXXVII, 1209-1222.)

Explicit prelatio. Incipit expositio Cantici.

Verba ipsa nota sunt et magna dulcedine nota facta sunt² — Veni cor onaberis³.

XV (f. 28-38v). *Incipit soliloquium Hugonis de arra anime.*

Loquar secreto anime mee⁴ — et SOLILOQUIVM.
priscam turpitudinem deponere iam cepisti ? Nam ||⁵ (P. L. CLXXVI, 951 C-969 D 3.)

* * *

Des « livrets » semblables ont sans doute circulé de bonne heure autour de la chaire du Victorin, puis furent répandus au loin, étendant l'influence de son enseignement et valant à lui-même un grand renom. Si nous possédions des catalogues mieux faits et plus détaillés, il serait possible de faire, dès maintenant, de curieux rapprochements. Tentons-en quelques-uns.

Voici, tout d'abord, un manuscrit de Laon, qui nous vient de Vauclair, copié, assure-t-on, au XII^e siècle : n° 173. Des vingt articles dont il se compose, les quatorze premiers⁶ correspondent au groupe livré par le *Reginensis*, moins le n° III de celui-ci et à part l'ordre. La concordance est nette :

1. <i>Tractatus magistri Hugonis de meditatione.</i>	IX
2. <i>De refectione <uerbi> dei.</i>	X
3. <i>Sermo de quinque septenis.</i>	IV
4. <i>De obliuione preteritorum maiorum etc.</i>	V
5. <i>Soliloquium Hugonis de arra anime.</i>	XV

1. Pour ce morceau, la liste des titres (f. 1) annonçait simplement : *Canticum pro assumptione Virginis*.

2. Le texte de l'édition commence : « Tota pulchra es... » (CANT. IV, 7), et continue : « Verba ista ... notificata sunt ».

3. A la fin, rubrique parallèle au premier titre : *Explicit expositio Hugonis in Cantico Canticorum pro Assumptione Virginis*.

4. Le prologue ou lettre d'envoi, certainement authentique, fait donc défaut.

5. La fin du *Soliloque* tenait facilement sur un demi-feuillet, qui devait compléter le cinquième cahier, lui-même complet.

6. A partir du n° 15 (extraits des Pères), l'on a affaire certainement à une sorte de supplément. Pour ceci et le reste, je m'en rapporte au catalogue de Félix RAVAISSON (1840).

6. <i>In cantico pro assumptione Virginis.</i>	XIV
7. <i>De substantia dilectionis.</i>	VII
8. <i>Quid uere diligendum sit.</i>	VIII
9. <i>Quot modis diabolus humilitatem impugnat.</i>	XI
10. <i>De tribus locis.</i>	XII
11. <i>De duobus piscinis.</i>	XIII
12. <i>De septem uiciis.</i>	II
13. <i>De quinque statibus mutabilitatis humanae.</i>	I
14. <i>De iudicio faciundo.</i>	VI

Un *Palatinus* du Vatican, le n° 300, formé de neuf fragments divers, dont l'origine est également incertaine, fournit, en premier lieu (*fol.* 1-21^v), des écrits de Pierre Damien qui servent de cadre¹, ensuite huit opuscles du Victorin, auxquels font suite quatre sermons anonymes et inédits². Le tout remonte à la fin du XII^e siècle environ. Dans la série qui porte le nom de Hugues, nous retrouvons encore sept des petits traités qui ont été signalés plus haut. Plusieurs titres sont modifiés, et un morceau emprunté à l'*Aduersus Iouinianum* de saint Jérôme introduit quelque variété ; néanmoins, la relation reste certaine.

1 (f. 11-12 ^v). <i>Sermo magistri Hugonis Parisiensis de quinque septenis</i> ³ .	IV
2 (f. 12 ^v -13). <i>Quot modis diabolus humilitatem impugnat.</i>	XI
3 (f. 13-13 ^v). <i>De duabus piscinis mysticis et fullone.</i>	XIII
4 (f. 13 ^v -14). <i>Quomodo seipsum iudicet quis uel alium.</i>	VI

1. F. I-II, on lit : 1° *Liber Petri Damiani* [*Dominus vobiscum*] (P. L., CXLV, 231-251 B : « sed eterne in celis Amen ») ; — 2° *Sermo fratribus heremi* : « Primo notandum est f. k. ... » (P. L. CXLIV, 620 A 14-623 : c'est-à-dire le sermon XXIV, moins le début du texte imprimé) ; — 3° *Sermo de uitio lingue* (sermon LXXIII : ib., 912-918) ; — 4° *Sermo de spirituali certamine* (sermon LXXIV : ib., 919-924) ; — 5° *De horis canonicis* (§ 1-7¹ de l'opuscule X : « Septem plane sunt principalia uitia... cottidie persoluamus » : P. L. CXLV, 223 A 13-228 C 2). — Après les sermons (f. 20^v), Pierre Damien reparait : *Epistola Petri Damiani de fine mundi* (P. L. CXLV, 837-842) ; le texte est ici complet, soit trente-quatre lignes omises par Gaetani.

2. F. 15-20^v : 1° *Sermo quid et qualiter sit petendum* : « Petite et dabitur uobis... Salomon dicit : Creditor et pauper obuiauuerunt sibi... » ; — 2° *Sermo de penitentia* : « Reuertere reuertere sunamitis... Licet hec nox sit ecclesie... » ; — 3° *Sermo ad claustrales* : « Homo quidam peregre... Cum nichil habeam quod non acceperim... » ; — 4° *Sermo de penitentia* : « Si multis annis uixerit homo et in his omnibus letus fuerit... »

3. Comme ci-dessus § 1-4 ; mais le copiste a modifié par erreur la dernière citation : « ... sicut scriptum est : Beati mundo corde quoniam ipsi deum uidebunt » (cf. P. L. CLXXVII, 410 C 2).

5 (f. 14). *Contra Iudeos de beata Virgine.*

Ecce uirgo concipiet et pariet filium
et uocabitur nomen eius Emanuel ¹. Scio
Iudeos solere opponere in Ebreo uerbum
Abalma — et inperitiam confitebor.

ADVERSUS IOVINIANVM I §
32. (P. L. XXIII, 266
A 15-C 13.)

6 (f. 14-14^v). *Quid uere diligendum sit.* VIII

**7 (f. 14^v). *De quinque statibus mutabil-
latis humane.*** I

**8 (f. 14^v). *Quid Egyptus, quid desertum,
quid terra promissionis.*** XII

Le souvenir du même groupe s'est maintenu assez longtemps. Un débris, aisément reconnaissable, se présente dans une grande compilation théologique de Merton College, Oxford, n° 13, qu'on rapporte approximativement à la fin du XIV^e siècle ². Une suite de quatorze articles ³ est consacrée à l'œuvre du maître de Saint-Victor. La portion centrale de cette série ⁴ nous restitue encore sept des traités réunis au XII^e siècle, entre lesquels s'est glissé un extrait de l'*Arca Noe*, indistinct malheureusement.

**1 (f. 133^v). *De meditatione quomodo
disponetur animus deprecantis ad deum.*** IX

**2 (f. 134^v). *Tractatulus de refectione
uerbi dei.*** X

3 (f. 134^v). *De quinque septenis.* IV

**4 (f. 136). *De obliuione praeteritorum
malorum et memoria.*** V

5 (f. 136^v). *De iudicio faciendo.* VI

6 (f. 137). *De substantia dilectionis.* VII

**7 (f. 138). *Excerptum ex libro eiusdem
de archa Noae.***

Tribus modis per contemplacio- (cf. P. L. CLXXVI, 637 C.)
nem —

8 (f. 139^v). *Liber de arrha animae* XV

Dans ces contextes, l'opuscule qui finit par échoir à l'abbé de Clairvaux (n° VI) a tenu bon, ainsi que l'un ou l'autre des opuscules qui furent attribués à saint Augustin (n° VII et VIII). Le ps.-Bernard a survécu aussi isolé, sous une nouvelle étiquette,

1. Saint Jérôme cite autrement : « Ecce uirgo in utero c. ... et uocabis ... » J'indique Migne d'après l'édition de 1865.

2. Je suis les indications du catalogue de COXE, I (1852) : [Merton] p. 9 sq.

3. Nos 29-42 du catalogue.

4. Précédent (nos 29-31) : *De instructione nouitiorum, De modo orandi, Sermo in istud : Ibo mihi ad montem myrrhae* (P. L. CLXXVI, 925 sq., 977 sq., 987 sq.). Suivent (nos 40-42) : *De laude caritatis* (ib., 969), *De uirginitate et matrimonio b. Mariae* (ib., 857, semble-t-il), *Dialogus de [uanitate] mundi* (ib., 703).

mais laissé à son véritable auteur, en deux autres manuscrits de Merton, le premier du XIV^e siècle, le second du XV^e :

Ms. 43 (f. 20^v). *Tractatus Hugonis de S. Victore de tribus quae offerre debet homo trinitati deo, ut efficiatur ymago trinitatis* ;

Ms. 46 (f. 206^v). *Hugonis de S. Victore tractatulus de tribus quae offerre debet homo s. trinitati*.

Un peu plus loin (f. 26), le manuscrit 43 produit également le n^o XI, avec un titre circonstancié : *Hugonis de S. Victore libellus de duobus modis quibus diabolus in nobis humilitatem oppugnat, et quomodo defendere debet humilitas contra hos modos*.

Le n^o XIII reparaît de même isolément, à la suite du commentaire de la *Hiérarchie* dionysienne, dans un manuscrit de Cîteaux, composé au XII^e siècle, maintenant à Dijon, n^o 123 (f. 121) : *Sententiae magistri Hugonis de duabus piscinis*.

Le *De quinque septenis* (n^o IV), dans sa vraie teneur (§ 1-4), est attesté si souvent qu'il serait périlleux de prétendre à un relevé complet¹.

Cependant, au XIII^e siècle, les Victorins se préoccupaient de réunir en un vaste *corpus* les ouvrages qui pouvaient se réclamer de leur plus illustre ancêtre. Nous en avons pour témoignage le grand manuscrit 717 de la Bibliothèque Mazarine. Ce volume a été cité à diverses reprises. La notice de Molinier en donne quelque idée². Il conviendrait de le décrire minutieusement, pour en faire la critique ; mais, auparavant, tous les exemplaires particuliers de l'âge précédent devraient être inventoriés et classés.

ANDRÉ WILMART.

1. J'indiquerai seulement : Berne 92. A (fr. 32) ; Bourges 400 (XII-XIII, Saint-Sulpice) ; Metz 614 (XV, Célestins de Metz) ; Oxford, Bodleian Libr., Bodl. 2 (f. 80^v) ; Oxford, University College, 45 (f. 47) ; Soissons 116 (XII, Prémontré ; à la suite de l'*Arca Noe*) ; Vendôme 58 (XII, Trinité ; de même à la suite de l'*Arca Noe*).

2. *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Mazarine*, I (1885), p. 330-334.

GRANDS POÈMES INÉDITS DE BERNARD LE CLUNISIEN.

De l'un des plus brillants poètes du XII^e siècle, nous savons seulement qu'il appartenait à l'ordre de Cluny, au temps de Pierre le Vénérable († 1156) ; à celui-ci est en effet dédié le grand *De contemptu mundi*¹, composé en vers dactyliques d'une étonnante souplesse. Suivant une désignation incertaine (*Morlanensis* ?)², que la curiosité des érudits n'a pas encore pu expliquer d'une manière satisfaisante, il serait originaire de Morlas au comté de Bigorre³, sinon de Morlaix en Bretagne, ou de Murles, château de la maison de Montpellier⁴, ou enfin, comme on vient d'imaginer⁵, de Morval, village hypothétique du Jura. En attendant que ce petit problème soit résolu, il est préférable, à propos de ce Bernard, et pour le distinguer des autres Bernard, ses contemporains, de retenir sa qualité de Clunisien, qui est hors de conteste.

Dans son dernier volume sur la littérature du moyen âge, où tant d'omissions, voulues ou non, sont regrettables, Max Manitius mentionne et analyse le poème *De contemptu mundi*⁶, puis, avec des réserves, qui sont amplement justifiées, un poème sur le même

1. « Domino et patri suo Petro, dignissimo abbati Cluniacensium fratrum, eius filius, eorum frater : in aurem auream unam ». Telle est l'adresse de cette préface en prose, qui est, jusqu'à présent, le seul texte où l'on fait connaissance directement avec Bernard (voir l'édition de THOMAS WRIGHT, *The Anglo-Latin satirical poets and epigrammatists*, II, 1872, p. 3-7). L'auteur venait de rencontrer l'abbé Pierre à Nogent (« cum essetis Nogenti », *ibid.*, p. 7) ; il paraît résulter de cette indication que sa résidence était alors le doyenné de Saint-Denis de Nogent-le-Rotrou, au diocèse de Chartres, dans la province de France (cf. J. H. PIGNOT, *Histoire de l'ordre de Cluny*, II, 1868, p. 567).

2. On indique deux variantes : *Morualensis*, *Morlacensis* (cf. *Histoire littéraire de la France*, XII, 1763, p. 236 sq. : notice de Dom François CLÉMENT) ; et c'est de là, précisément, que procède la principale difficulté. La première tâche est de faire le dénombrement complet des manuscrits ; la plus récente tentative, j'entends celle de H. C. HOSKIER (voir ci-dessous), est vaine à mon sens, parce qu'il s'est encore contenté d'un choix.

3. C'est l'opinion exprimée dans l'*Histoire littéraire* (p. 237), et à laquelle on se tient d'ordinaire, Manitius notamment.

4. Théorie ingénieuse, proposée avec beaucoup d'érudition par J. W. THOMPSON, dans *The Journal of theological studies*, VIII (1907), 394-399 ; mais il n'y a pas grand'chose de solide par derrière qui permette d'identifier le moine avec un membre de la maison de Montpellier.

5. Le dernier éditeur, H. C. HOSKIER : *De contemptu mundi by Bernard de Morval* (Londres 1929), p. xiv.

6. *Geschichte der Lateinischen Literatur des Mittelalters*, III (1931), p. 780-783.

sujet, mais plus court ; qu'on appelle *De vanitate mundi* ¹. Il n'en reste pas moins vrai que le célèbre *Mariale*, revendiqué si malheureusement par le P. Ragey pour saint Anselme, a toute chance d'appartenir également à Bernard le Clunisien, comme G. Dreves l'a bien vu ², après Dom Clément. Hauréau, qui a donné son agrément à cette candidature ³, s'est plu à couvrir d'un dédain vraiment stupide tant le *De contemptu* que le *Mariale* (et d'ailleurs aussi le *De vanitate*) ⁴ ; le premier : œuvre « d'un moine oisif et mélancolique » ⁵ (beaucoup plus réellement satiriste) ; le second : « l'une des plus verbeuses amplifications que nous ayons jamais rencontrées » ⁶. Aussi bien, les deux poèmes sont associés et condamnés ensemble, par cette belle raison : ⁷ « Quand on a fait... trois mille hexamètres dactyliques sur le mépris du monde, on peut bien avoir fait encore trois mille cinq cent soixante versiculets sur tous les traits distinctifs de la Vierge ».

C'est avouer là qu'on n'entend et ne veut rien entendre au moyen âge. Aujourd'hui, par bonheur, juge-t-on de ces choses tout différemment, presque partout. Du seul point de vue de la langue et du rythme, la maîtrise de Bernard s'impose, à moins que d'invincibles préjugés ne paralysent les facultés de l'esprit. Au surplus, ces féconds poètes des XI^e et XII^e siècles, Marbode, Hildebert, Baudri, pour ne rappeler que les plus grands noms à côté de notre Bernard, songeaient sans doute, en écrivant des vers, à se divertir avec élégance et à divertir de même leurs correspondants, plutôt qu'à toute autre chose. D'où tant de pièces laissées anonymes ou vaguement désignées. Bernard possédait un riche instrument, duquel il a dû tirer beaucoup de sons. La réputation, tardive et inattendue, de son illustre homonyme, l'abbé de Clairvaux, comme poète, peut s'expliquer en très grande partie par l'oubli où les simples moines finissent par tomber.

Ces remarques étant faites afin de situer le sujet, et pour indiquer surtout que l'œuvre poétique de Bernard n'est guère mieux connue encore que sa personne, je voudrais seulement signaler un fragment de manuscrit, conservé parmi les *Reginenses* du Vatican, qui paraît n'avoir pas encore retenu l'attention. Il porte

1. Récente édition d'EDWARD SCHROEDER, dans les *Nachrichten* de Goettingen (1910), p. 346-354 ; cette brève « réplique » a tout l'air d'une « imitation ».

2. *Analecta Hymnica*, L (1907), p. 423-483. C'est cette édition qu'on doit employer désormais ; il reste pourtant à faire mieux encore.

3. *Journal des Savants* (1882), p. 407 sq.

4. *Ibid.*, p. 108 sq.

5. *Ibid.*, p. 113.

6. *Ibid.*, p. 410.

7. *Loc. laud.*

le n° 134, fol. 29-61, et remonte, probablement, au XIII^e siècle. Quatre longs poèmes, assez semblables quant à la facture, s'y trouvent réunis. Les premiers forment une paire. Le quatrième nous fournit un nom et suggère la profession de l'auteur ; il fixe en même temps la date de sa composition, d'une manière suffisante, par une adresse au pape Eugène III (1145-1153). On rejoint ainsi, exactement, les données du *De contemptu mundi*. Je ne prétends affirmer rien de plus, mais ne doute guère, pourtant, que les quatre poèmes ne soient de la même main.

ANDRÉ WILMART.

* * *

I (fol. 29-39^v)

INCIPIT PROLOGVS IN LIBRO DE TRINITATE
ET DE FIDE CATHOLICA

Omni lecturo subiectum de trinitate opusculum, auctor eiusdem : domum dei tricameratam ascendere.

- 5 Quoniam sine fide que per dilectionem operatur in spe glorie filiorum dei impossibile est placere deo ¹ et iustus ex fide uiuit ², fidem catholicam quam corde credidi ad iusticiam ³, dei ut credo afflatu, et maiorum qui metra nostra exigunt rogatu : metrice etiam ore confiteor ad salutem. Id enim moris et antiquis fuit ut qui sciencia et fide aliquatenus pollebant, non contenti symbolo, uel apostolico uel Niceno uel aliorum, suum ipsi symbolum litteratorie edere<n>, et se fide quidem deo, confessione mundo catholicos euidenter declararent. Quos et ego pro capacitatula mea secutus sum, et si non omnia eorum assecutus, emulor enim illos, dei emulacione ⁴. Obsecro uero te lector meus per karitatem
- 10 Iesu Christi, et per eandem sanctam trinitatem, ut si quid minus caute hic seu minus catholice dictum probare potueris, limam addas correctionis ⁵, non obloquium derogationis. Ignoranter enim praua dicere, erroneum est. Perperam autem dicta, etiam scienter propugnare, hereticum. Quorum prius ueniam, posterius meretur penam. Ego sane
- 15 quantum potui, de medio petrarum uoces dedi ⁶, et non modo sensum, sed et uerba patrum metro alligauit.

EXPLICIT PROLOGVS. INCIPIT LIBER.

1 Cf. HEBR. XI, 6.

2 Cf. ROM. I, 17.

3 Cf. ROM. X, 10.

4 Cf. II COR. XI, 2 ; — cf. in *præfatione ad Petrum Venerabilem* : « Sic igitur et ego horum quos aemulor dei aemulatione, stylum imitatus, etsi non ualui quantam illi uel in hoc uel in aliis exercitiis scientiam assequi, sequi tamen et uolui et ualui, et secutus sum » (*ed. Wright*, p. 6).

5 Cf. in *præfatione* (*ibid.*, p. 4) : si diligentiore lima egent eliminare...

6 PS. CIII, 12.

- Trine sed une deus qui sic es trinus et unus :
 Vt neque diuisus sis credendus neque solus.
 25 Vnus es in trino qui uere trinus in uno.
 Tu sublime decus trino quod nomine polles :
 Qui personarum numero deus impare gaudes.
 Cui sunt persone discrete, gloria simplex.
 Par decus equus honor eadem lux una potestas.

.....[1390 uersus]

- 30 Gloria uita decus benedictio, laus honor equus,
 Cum patre sit proli sit et eius et huius amori,
 Voceque communi laus trino detur et uni. Amen.
 EXPLICIT LIBER DE TRINITATE ET DE FIDE CATHOLICA

II (fol. 39v-44v)

INCIPIT PROLOGVS IN LIBRO DE CASTITATE SERVANDA
 Omnibus in uniuersa terra litteratis deum colentibus, auctor huius
 opusculi : spem adipisci communem.

- Et si alii in templo domini aurum sapientie, argentum eloquentie,
 5 purpuram martiris, coccumque bis tinctum offerunt amoris gemini,
 mecum bene agitur si uel pilos caprarum offeram ¹, uidelicet penitentiam
 cordis contriti ². Alio etiam sed non alieno sensu, pilos offero si ea
 que a sanctis uel in sanctis patribus legi et lego compilauero, si compi-
 lata uel metro uel prosa ad honorem nominis domini altissimi ³ posteris
 10 reliquero. Ego proinde ne ociari aut oscitare inciperem, presens de
 seruanda castitate opusculum carmine metrico ⁴, quo aliquantis per
 ualere credo exarui, et eius sentencias, immo et ipsa uerba ex sanctis
 patribus, et speciatim ex dictis Cassiani deflorando et, ut dixi, compi-
 lando dei ecclesie destinaui. In ecclesia siquidem dei uiui et ueri, nec
 15 pusilli desunt qui dictis nostris ualeant instrui, nec prouecti qui cognite
 mee debeant infirmitati misereri. Illis sane curam saltim in carmine
 impendo ; ab istis expeto et expecto. Rogo autem et per uiscera mise-
 ricordie dei nostri ⁵ obsecro ut si qua corrigenda hic uideritis caritatiue
 corrigatis. Qui enim in uerbo non offendit, hic perfectus est uir ⁶.

- 20 EXPLICIT PROLOGVS
 INCIPIT LIBER DE CASTITATE SERVANDA

Spiritus est immundicie plerosque fastigans
 Victaque per paucis longaque bella gerens

- Vna Venus multos, uenatur uel prope cunctos.
 25 Nam Venus in uenis, ignis in igne latet.

Spiritus imundus mundos plus tangit et angit.
 Sed nec eos frangit nec uorat ore molens.

1 Cf. Ex. xxv, 3-4.

2 Cf. Ps. l, 19.

3 Cf. Ps. vii, 18.

4 Cf. in *prae-fatione ad Petrum* : quippe quod metrico carmine digestum edicitur
 et audius legitur... (ed. Wright, p. 5).

5 Cf. Lc. i, 78.

6 Iac. iii, 2.

De se conectis licet et baptisate lotis,
Intimus est hostis carnis amoris amor.

- 30 Huius pugna duplex acie duplici cohibetur.
Bina bonis binis sunt reprimenda mala.

..... [203 *disticha*]

Datque paratque statum lux noctis, nox ita luci.
Vt que per antiphonam stant resonant que sibi.

- Si pure lucem transis, noctem quoque pure :
35 Stat pereunte die, nox tibi, nocte dies.

EXPLICIT LIBER DE CASTITATE SERVANDA AMEN.

III (fol. 44^v-52)

<LIBRI REGVM METRIFICATI> ¹

Olim uir fuit unus et huic fuit Helcana nomen.
Vir de monte Effraim de Ramataque Sophim.

- Anna sibi sterilis uxor, fecunda Fenenna.
5 Lector ab his et in his mistica sumpta tene.

Elcana nempe dei possessio uoce Latina,
Nec minus est altum Rama, Sophim specula.

Qui uult esse dei possessio stet uir in alto,
In mentis specula monteque frugifero.

- 10 Annam predicat ², que gratia dicta Latine est.
Sic uir uirtutem gignere dignus erit.

..... [459 *disticha*]

Regnaque sceptraque sunt in celo plurima sanctis.
Regna tenent sancti maxima quisque suum.

- Cetus apostolicus patriarche siue prophete,
15 Martir uirgo patres propria regna tenent ³.

Regna sed illa preit regnum speciale Marie.
Hii pariles superis. Hec superat superos. Amen.

IV (fol. 52-61^v)

<LIBER DE OCTO VITIIS>

Eugenio pape	patris iras fletere matre
Christi peccator	Bernardus pacis amator.
De uiciis octo	librum te iudice docto,

¹ *Pariter Regum libros metro verterunt Hildebertus, cuius carmen sic incipit: Helcana de Ramatha Phenennae sponsus et Annae (cf. P. L., CLXXI, 1239), atque Petrus Riga, qui alio modo: Monte manens Efraim cuius de Ramatha Sophim Vir fuit unus et huic Helcana nomen (quos uersus iuxta manuscriptos refero).*

² *preducatur Cod.; ce qui fausse le vers.*

³ *patent et tenent simul scriba proposuit.*

5	Scribens limandum In quo succincte	te papa precor michi blandum, pro te tibi non loquar in te.
	Omnia labuntur Que bona cernuntur Immo nec modo sunt	que terrea conspiciuntur. modo sunt, cras eripiuntur, que stare nec ad breue possunt.
10	Dans modo uel modicum Vt loquar expresse	florem caro fenea siccum. non est quo cernitur esse.
..... [1174 uersus]		
	Hec ita iam quoniam Et flexere pedes Has ibi presento	suscepit Roma Taliam Muse Lateranis ad edes, pape de more retento
15	Oreque pacifico Summe sacer salue Inde tuas propere De uiciis primum Librum papa tibi	tibi papa loquens ita dico. patuere tue michi ualue. nunc aures posco patere. m[ihi M]usa dedit, dabit unum. de re quam censeo scribi.
20	Commemorans pandam Hanc ut componas Summe sacerdotum Ferre diu uites Nam cur permittes	tibi rem non dissimulandam, et liti litora ponas. breuiter faciam tibi notum. Cluniaco crescere lites ¹ . angi sine crimine mites ?
25	Noueris hinc fundi Et fluctus mundi Fluctibus ecce grauis Insistunt densi flatus Flatus erit flatus	libri tibi scripta secundi Christo calcante retundi. iactatur celica nauis. domui Cluniensi ² . fluctusque ruet superatus.
30	Ventus erit uentus Clamor erit sanctis Iesum sopitum Votum clamabit, Dicet stans animus :	cedetque furor uiolentus. nunc a facie tribulantis. pulsabit cor bene tritum. uox illis uitaque stabit. Saluator surge, perimus.
35	Iesus consurget, Qui sanctos urget Denique stultus erit Cuius director Ius status, arbor crux,	ruet hostis qui modo turget, ut eos aurum quasi purget. qui nauem mergere querit, deus est, Petrus ad bona rector, uia spes, amor aura, fides dux,
40	Pupis fraternum Anchora supremus Huic pater huic naui Hostes de bello Iam pede si qua graui	decus in grege, prona paternum, modus, exortacio remus. sis inmo nauta suauis. cuius subeunte libello, uel arabo tibi uel arauis.
45	Parcas papa precor, Anchora fixa ratem,	tibi cras iterabitur equor. requies teneat modo uatem.

AMEN.

¹ De schismatibus Cluniaci in epistula Petris Venerabilis, anno 1145 scripta, fuse agitur (cf. P. L., CLXXXIX, 467 B-469 B).

² Sic denuo, ut uidetur, congregationis schismata sive seditiones, quas Pontii abbatis sequaces prius concilerunt, referuntur.

NOTES.

NOTES LITURGIQUES INÉDITES DU CODEX PALATINUS DES ÉVANGILES.

Le manuscrit *palatinus*, désigné par e dans les manuels bibliques, contient quelques notes liturgiques qui ont échappé à Tischendorf et à Belsheim ou qu'ils ont jugées indignes d'être relevées. Comme ce manuscrit est un des plus anciens que nous ayons (IV^e ou V^e s. d'après Tischendorf, fin du V^e s. d'après Lowe) et que les notes liturgiques ne sont pas beaucoup postérieures, les liturgistes ne les dédaigneront pas.

f. 15^v avant Math. 17, 22 en cursive : duas domini|cas

f. 23^r avant Math. 20, 17 croix rouge

en semionciale : domineca | ante ca|put
[autentice

en cursive : domeneca | ante auten | teca

f. 26^r avant Math. 21, 1 croix rouge

en onciale : in caput autentice

en cursive : in capo autentice

f. 29^r avant Math. 21, 33 en cursive : + in quadra|gesema

f. 31^v avant Math. 22, 15 en onciale : rouge .uando |tes |netur

en cursive : ..ndo competen|... pon.n.. (lecture
[de Jean Mercati)

f. 102^v avant Joh. 17, 1 en onciale : + in | tra|ditio|nem | sym|boli

f. 104^v après Joh. 17, 26 en cursive : finit

D. DE BRUYNE.

A PROPOS D'UN CATALOGUE DE MANUSCRITS.

Il faut être indulgent pour ceux qui rédigent des catalogues de manuscrits. Ils sont souvent obligés de décrire des livres très variés : littérature classique, bibles, écrits des Pères, questions scolastiques, livres de droit canon, de médecine, de comput, que sais-je encore ? tout cela se suit, se mêle, se confond, et il n'est personne au monde qui puisse parler de tout avec compétence ou même qui puisse éviter des erreurs. Pic de la Mirandole n'y suffirait pas.

A plus forte raison faut-il être indulgent pour ceux qui éditent de vieux catalogues de manuscrits. Ici le manuscrit fait défaut.

A sa place on n'a qu'une courte description plus ou moins bien faite.

Le tome II des *Mittelalterliche Bibliothekskataloge* édité par P. Lehmann en 1928 contient p. 232-593 un long, un interminable

catalogue de la chartreuse d'Erfurt. Lehmann a abrégé ça et là, il a omis beaucoup de notices. Je montrerai qu'il aurait dû omettre encore beaucoup plus. Tout ce qui, non seulement était inutile, mais tendait positivement à induire en erreur, à égarer le lecteur non spécialisé, tout cela devait être supprimé.

Dans ses *Retractationes* où Augustin énumère tous les livres qu'il a écrits et indique leur *incipit*, il y a dix livres aujourd'hui perdus, depuis longtemps perdus, dont on n'a jamais trouvé trace dans aucun catalogue. Or ces livres apparaissent dans le prétendu catalogue de la chartreuse d'Erfurt p. 535-537 ! Si quelqu'un nous assurait qu'il a retrouvé l'un ou l'autre de ces écrits, il ne faudrait pas s'empreser de le croire sur parole, mais dire plutôt avec l'apôtre Thomas, le grand patron des sceptiques : *Nisi videro... nisi tetigero... non credam!* Les gens les plus crédules auront de la peine à admettre que non seulement l'un ou l'autre de ces écrits, mais tous sans exception se soient trouvés dans cette bibliothèque peu importante d'Erfurt.

Voici la liste de ces écrits avec la référence aux chapitres des *Retractationes* (= R).

p. 535, 1	Contra partem Donati lib. 2	princ Quoniam donatiste nobis = R 31
2	Ammonitio Donatistarum de Maxiministis (!),	pr. Questionem (!) calumpniis = R 55
3.	De Maxiministes (!) contra Donatistas lib. 1	pr. Iam diximus = R 61
4	Ad Emericum ep. Donatistarum	pr. Si vel nunc frater Emerice = R 72
5	Probationum et testimoniorum	pr. Probationes rerum necessariorum = R { 53 54
7	Contra epistolam Donati	pr. Abs te ipso praesente = R 20
p. 536, 8	Contra Hilarium	pr. Qui dicunt mentionem = R 37
9	Contra quod adtulit Centaurus (!)	pr. Dicis eo quod scriptum est = R 45
p. 537, 10	Expositio Jacobi ad XII tribus	pr. 12 tribus (!) que sunt = R 58.

Il est à remarquer que le copiste d'Erfurt a mal copié sa source, il a sauté une ligne et aurait dû écrire.

5	Probationum et testimoniorum	pr. Qui timetis consentire = R 53
6	Contra Donatistam nescio quem	pr. Probationes rerum = R 54

On voit qu'il a utilisé, directement ou indirectement, les *Retractationes*. En d'autres mots nous avons là, non un catalogue de manuscrits, mais une histoire littéraire qui n'a pour nous aucun intérêt. Ce que nous venons de démontrer pour dix livres d'Augustin, est probablement vrai pour beaucoup d'autres livres et d'autres auteurs.

Ces notices mal copiées d'une source connue n'ont aucune valeur. Elles peuvent être une source d'erreurs pour le lecteur non averti. Inutiles, dangereuses, elles devraient disparaître.

Le cas n'est pas isolé. Mon ami M. Briche, bibliothécaire à l'évêché de Bruges, me montrait, il y a quelques années, les manuscrits confiés à sa garde. Il m'en signalait un que l'évêque, feu Mgr Waffelaert, estimait beaucoup : « c'était un catalogue de manuscrits, mais on ignorait sa provenance ». Je le parcourus avidement ; il contenait les livres perdus de saint Augustin ! Ce n'était pas un catalogue de manuscrits, mais une histoire littéraire, probablement sans valeur.

D. DE BRUYNE.

COMPTES RENDUS.

BIBLIOGRAPHIE, SCIENCES AUXILIAIRES, ETC.

M. R. JAMES et C. JENKINS. **A descriptive catalogue of the manuscripts in the Library of Lambeth Palace.** Parts 3, 4, 5. — Cambridge, University Press, 1932, 4°, p. 321-871.

Nous avons rendu compte (RB., 1932, p. 281) des deux premiers fascicules. Les trois suivants continuent et achèvent la description des manuscrits médiévaux. Il reste à cataloguer les manuscrits plus récents dont s'occupera M. Cl. Jenkins et une cinquantaine de mss grecs et orientaux acquis en 1800. Quand ces catalogues auront été imprimés, on donnera une histoire de la bibliothèque.

Parmi les manuscrits les plus anciens (c'est-à-dire du IX^e siècle) signalons une partie du ms 218 (lettres d'Alcuin) qu'on datait jusqu'ici du XI^e siècle et les Évangiles de Macdurnan (sans numéro) qui n'ont pas encore été étudiés quant au texte.

Les pièces rares ne manquent pas. Ainsi le ms 219 paraît être un texte complet du commentaire d'Odon d'Asti sur le Psautier dont il n'existe qu'une édition très mutilée. Le ms 539 contient un commentaire inédit de Hildebrandus Junior in Matheum; l'auteur a été identifié à tort avec Grégoire VII et doit avoir vécu vers 1150. Le ms 414 est le seul manuscrit connu du *De fabrica mundi* de Victorin, encore dit-on souvent que le manuscrit est perdu!

La plupart des manuscrits proviennent de monastères anglais, en particulier de Lanthony. Le n. 382 provient de Saint-Denis dont il a les cotes caractéristiques. Un riche Livre d'Heures (n. 474) a servi au roi Richard III. Les nn. 363 et 380 du XII^e siècle contiennent un *Ordo* que je ne trouve pas chez Andrieu : *Ordo officiorum qui agitur in ecclesia Romana. Feria quarta novissime ebdomade adventus — disceditur post Ite missa est.*

Une bonne table p. 846-871 permet de s'orienter facilement. D. DE BRUYNE.

Katalog der Handschriften der Zentralbibliothek Zurich. I. C. MOHLBERG : **Mittelalterliche Handschriften.** Zurich, 1932, 8°, 156 p.

Le catalogue des mss modernes a déjà paru en partie. Les mss du moyen âge se divisent en trois fonds : Stadtbibliothek, Stiftsbibliothek, Rheinau. Nous avons ici en deux fascicules la description des deux premiers fonds. Les fascicules suivants comprendront le troisième fond, l'introduction et les tables.

Les manuscrits de Zurich ne sont pas très connus et cependant ils méritent à plusieurs points de vue l'attention des savants. Le paléographe y trouvera des écritures onciales (C 37, C 184, RP 5-6), semi-onciales (C 43, C 79^b), mérovingiennes (C 64, C 65), rhétiques (C 64, C 65, Car. C 33), bénéventaine (C 128). Ajoutez à cela un ms et des fragments hébreux et plusieurs mss grecs importants. Le manuscrit semi-oncial C 79^b fait partie de Saint-Gall 1395 et a été malheureusement oublié par Turner. Mais le fragment C 43 (il s'agit d'empreinte de lettres laissée après que le parchemin a été arraché) appartient sans doute au même ms, et par conséquent il ne s'agit pas d'« ein Blatt zu vier Spalten »

mais de deux feuillets à deux colonnes. Le fragment C 37 provient encore de ce manuscrit, et par conséquent l'écriture est appelée à tort onciale. Dans C 57 il y a un fragment de 2 Mach. 18-26 ; 18-26 sont les versets, il manque le chapitre. C 184 contient des fragments précieux d'Ézéchiel, où il faut ajouter que Dold en a donné une édition très soignée dans *Konstanzer altlat. Propheten*, 1933. Par contre pour la célèbre Bible Car. C 1 il faut supprimer Dold, *Neuentdeckte Blätter einer unbekannten Bibelhandschrift*, parce que d'abord le lecteur croira que Dold a trouvé des feuillets de Car. C 1, ce qui est faux, ensuite si Dold parle quelque part de notre ms, il ne dit rien d'original. Il faudrait dire plutôt que cette Bible est utilisée dans la nouvelle édition de la Vulgate. A noter C 178 *Contra Petilianum* d'Augustin ; c'est un écrit assez rare ; Car. C 122 un Macrobius du X^e siècle.

Philologues et théologiens ont intérêt à étudier ce catalogue qui donne des renseignements assez précis et complets. Il y a un terme qu'on s'étonne de rencontrer si souvent et qui est assez mal choisi : *Kopienband*. Pussions-nous voir bientôt la fin de cette importante publication. D. DE BRUYNE.

ÉCRITURE SAINTE.

E. DE WALD. *The Stuttgart Psalter*. — Princeton University, 1930, fol., 132 p., 332 planches. \$ 20.

Reproduction complète du beau psautier où l'on trouve presque à chaque page une miniature, parfois deux ou même trois. Description et interprétation des peintures ; édition des titres des psaumes, et des notes marginales assez abondantes des 18 premiers feuillets. Ces matériaux sont présentés d'une façon claire et objective, l'étude qui devra déterminer la date, le lieu d'origine et les sources littéraires ou artistiques est renvoyée à un second volume.

Ces miniatures peu connues jusqu'ici intéresseront tous les historiens de l'art et fourniront des détails précieux pour l'histoire de l'architecture, du mobilier, du costume, de la liturgie, etc.

La représentation est généralement réaliste : ainsi ps. 128, 3-4 *supra dorsum meum fabricauerunt peccatores, dominus iustus concidit ceruices peccatorum*, on voit des gens bâtissant une muraille sur le dos d'un saint, et la main divine coupant des têtes. Ps. 77, 66 *percussit inimicos suos in posteriora* est illustré par une image que je renonce à décrire. Ce réalisme a choqué parfois et trois ou quatre miniatures sont grattées, p. ex. ps. 72, 27 *perdidisti omnem qui fornicatur*.

M. de Wald a généralement bien interprété. Voici cependant quelques corrections : Ps. 55, 7 *ipsi calcaneum meum observabunt*. Trompé par le texte anglais, l'auteur suppose que le modèle de la peinture était plus complet. Je n'en crois rien, on voit deux hommes qui regardent le talon d'un personnage couché. Ps. 70, 4 on suppose que le miniaturiste avait sous les yeux le texte d'Aquila *περὰ μου*. C'est bien improbable. Ps. 77 on lit sur un livre *beati immaculati* et de Wald s'étonne de trouver ici une allusion au Sermon de la Montagne. Étrange distraction de M. de Wald. F. 93^v il est écrit en marge *desertum Faran*. M. de W. semble avoir lu *Pan*. D. DE BRUYNE.

E. DE WALD. *The Illustrations of the Utrecht Psalter*. — Princeton Univ., s. d. [1932], fol., 81 p. + 144 planches. \$ 14.

Le psautier d'Utrecht est plus connu que celui de Stuttgart, il y a même une littérature abondante à son sujet. Mais le livre de M. de W. sera très utile.

En effet l'édition phototypique, publiée à Londres en 1875, est assez rare et il manque toujours une bonne description des peintures. Le lecteur trouvera donc ici une bonne reproduction des 144 pages illustrées et une description minutieuse. Inutile de dire que les scènes dépeintes ici ne ressemblent nullement à celles de Stuttgart, ni pour le sujet représenté, ni pour la technique. Il est à noter aussi que les pièces qui figurent à la suite du psautier, cantiques, Gloria, Pater, Credo, Symbole d'Athanase, ont aussi leur miniature. Ainsi le Symbole d'Athanase nous représente un concile où siègent 78 personnages. Les interprétations de M. de W. sont très bonnes, meilleures que dans le livre précédent. Je regrette seulement qu'il soit à chaque page question du Christ-Logos ! Il y a une bonne table des personnes et des choses représentées. D. DE BRUYNE.

Dom B. UBACH. *El Psalteri*. Tome II. — Monastère de Montserrat, 1932, 8°, 305 p.

Ce volume comprend la deuxième et dernière partie du Psautier traduit en langue catalane par Dom Ubach. Nous avons signalé jadis la méthode et les qualités de cette œuvre en annonçant la publication de la première partie. L'auteur est resté égal à lui-même et nous lui souhaitons le succès qu'il mérite.

H. D.

M. SCHUMPP, O. P. *Das Buch Tobias* (Exeget. Handbuch z. A. T. 11). — Münster, Aschendorff, 1933, 8°, LXXXVIII-292 p. Mk. 9.80.

Ce commentaire appartient à une collection d'un caractère plus scientifique que celle de Bonn. De fait on constate que l'auteur ne s'est épargné aucune peine : la bibliographie (p. LXXXI et suiv.) est imposante et n'est pas un vain ornement. Bien plus, 8 manuscrits de la Vulgate ont été consultés pour voir si 3, 7 il fallait lire *Rages*. A ce point de vue je ne vois que deux lacunes, mais elles sont importantes : Sch. ne connaît pas le papyrus Oxyrh. 1594 du III^e s. publié en 1919, ni le commentaire de H. St. Thackeray (*A new Comm. on Holy Scripture* ed. by Gore 1929), qui est un spécialiste de la Bible grecque.

La première phrase de Sch. est parfaite : « Die Hauptschwierigkeit... is die ganz ausserordentlich grosse Verschiedenheit der Texte ». Il faut avant tout résoudre ce problème capital. Il comprend deux points. 1) Le texte araméen, les textes hébreux MFLG ont-ils une valeur propre ? L'opinion commune et solidement prouvée dit que ces textes sont d'origine récente et traduits du grec, L dépend même de la Vulgate ! et Sch. semble être du même avis. La conclusion pratique sera que le commentaire doit faire abstraction de Ar. MFLG et on regrette que le R. P. traîne jusqu'au bout du livre le poids mort de toutes ces variantes parfois grotesques. Qu'on discute ces questions longuement dans l'introduction, c'est plus que suffisant. 2) Le vrai problème intéressant se rapporte au grec. Il existe au moins sous trois formes : I = S et l'ancienne version latine, II = BA, la plupart des minuscules, le copte, l'arménien, l'éthiopien, III = 44, 106, 107, 610 et probablement le pap. Oxyrh. 1076 du VI^e siècle. I est-il un développement de II ou II est-il un abrégé de I ? L'opinion qui voit dans I et II des traductions indépendantes d'un original sémitique perdu est aujourd'hui écartée, bien que Sch. hésite encore (p. XVIII). Remarquons d'abord que I a plus de couleur sémitique, et la plupart des auteurs qui admettent la priorité de II admettent aussi que le livre a été primitivement écrit en grec. Ensuite BA sont de bons représentants de II, mais S est un mauvais représentant de I. Après Fritzsche et d'autres, Sch. énumère des fautes de S, beaucoup de ces fautes n'appartiennent pas à I.

Pour être équitable il faut lire I dans l'édition critique de Reusch 1870 et pour être scientifique il faut toujours comparer S avec l'ancien latin et ainsi refaire et améliorer l'œuvre de Reusch. Encore tous les manuscrits de l'ancien latin (il y en a une quinzaine) n'ont pas la même valeur, ce que l'auteur a parfois observé, p. ex. p. 44 et 188. Quelques manuscrits latins ont été corrigés sur III, jamais sur II. Ne faut-il pas conclure de là que les passages où le latin = II nous donnent le vrai texte de I, ou, pour mieux dire, que dans ces passages il n'y a pas de différence entre I et II ? La constellation S lat. est très bonne, mais la constellation BA lat. est encore meilleure. Je ne prétends nullement que le latin n'ait pas de fautes propres. Enfin on reproche à I des longueurs, des répétitions. Oserai-je dire que ces longueurs et tous ces mots inutiles démontrent l'antériorité de I ? Prenons un exemple. Dans I nous lisons 2, 3 λεγει · Πατηρ · και ειπα αυτη · Ιδου εγω παιδιον ; ainsi encore 6, 11 : l'ange et Tobie marchant ensemble, commencent de cette manière leur conversation. Quoi de plus inutile ? Mais quoi de plus conforme au style des narrations bibliques ? Cf. Gen. 22, 7. Quel grec ou quel latin aurait jamais songé à interpoler des phrases de ce genre ? Pour ce motif je ne doute pas que la phrase 4, 3 *et dixit illi : fili ; et ille respondit : pater* n'appartienne à I et ne soit primitive, bien qu'elle manque dans S. Autre exemple : 9, 6 on lit dans II εulογησεν Τοβειας την γυναικα αυτου qui est évidemment une faute. Un ancêtre de BA etc., comme le pap. Oxyrh. 1594, doit avoir eu εul. Τοβειαν και τ. γ. α. et Sch. considère ce texte comme primitif ; dans S l'énumération des personnes bénies est plus longue, mais elle est encore trop courte ; il faut lire avec quelques latins κ. τ. γυν. σου και τ. πατρι σου <κ. τ. μητρι σου κ. τ. πατρι> κ. τ. μητρι της γυναικος σου ; on ne voulait oublier personne, cf. 11, 17.

Une autre question concerne l'historicité. Ici Sch. fait quelques bonnes remarques : il n'existe pas de tradition proprement dite au sujet de l'historicité (p. LI) et surtout les quatre points développés p. LVII et suiv. J'ajouterais volontiers un cinquième point : Ahikar est un personnage purement légendaire et il nous est présenté ici comme le neveu de Tobie, il rend des services à son oncle, il vient aux noces. Un personnage historique ne peut pas recevoir à sa table un personnage imaginaire. Mais Sch. ne voudra pas me suivre : d'après lui, tous les passages (1, 21 ; 2, 10 ; 11, 18 ; 14, 10) où il est question d'Ahikar, sont interpolés. Pourquoi ? Parce qu'ils peuvent être supprimés sans que le récit en souffre. Le R. P. appliquera-t-il ce principe aux autres livres de la Bible ? Mais la dépendance de Tobie ne se borne pas à cela : le célèbre passage 4, 17 *funde uinum tuum et panem tuum super sepulcra iustorum* se retrouve dans le Livre d'Ahikar dans plusieurs recensions, bien qu'il manque (par accident) dans le papyrus araméen. Aussitôt Sch. suppose que ces recensions d'Ahikar dépendent de Tobie (p. 99). Cependant la dépendance de Tobie 1, 21 ; 2, 10 etc. suggère la même dépendance 4, 17 ; et d'autre part la dépendance de Tobie 4, 17 suggère que 1, 21 etc. ne sont pas interpolés. Il y a là un ensemble d'indices qui se confirment l'un l'autre.

A tous ces problèmes se joint encore une question de critique littéraire. Sch. remarque très bien que le cantique du ch. 13 ne contient aucune allusion aux aventures de Tobit ou de son fils et il conclut qu'il n'est pas de Tobit, mais d'un poète postérieur (p. 255). Cette solution atténue la difficulté, mais ne l'enlève pas. Si quelqu'un a composé ce chant pour être mis dans la bouche de Tobit, il devait rappeler quelques détails du récit. Ne pourrait-on pas dire que le cantique existait indépendamment de notre livre et que cette pièce d'origine étrangère a été insérée par le narrateur ou un rédacteur ? Il faudrait

se demander aussi si le chapitre final, dans son état actuel, appartient à la première rédaction.

Le livre de Tobie est un des plus charmants de la Bible, le chrétien ordinaire l'a toujours senti ; il ne connaît pas Esdras et Néhémie et Josias et cent autres grands personnages de l'Ancien Testament, mais il connaît Tobie. Le livre n'est pas exempt de difficultés, mais il faut le lire avec la simplicité des bonnes gens d'il y a vingt-deux ou vingt-trois siècles. Les nombreuses allusions à Ahikar ne doivent pas nous effrayer et « le mensonge de Raphaël » ne doit pas nous scandaliser. Quand il y a une alerte, Sch. se jette volontiers dans le texte araméen ou dans l'hébreu MF etc. A mon avis, ce sont de mauvais bateaux de sauvetage.

D. DE BRUYNE.

A. J. FESTUGIÈRE. *L'idéal religieux des Grecs et l'Évangile*. — Paris, Gabalda, 1933, 8°, 340 p. Fr. 60.

Ce bel ouvrage a une préhistoire ; le caractère de la collection où il paraît le postulait, et, à plusieurs reprises, on put croire que le P. Lagrange rattacherait ce sujet à ses études sur les évangiles.

Lui-même, dans la préface où il présente l'œuvre de son jeune confrère nous avoue y avoir songé. Nous accueillerons donc avec sympathie le livre qu'il nous recommande, en pensant que le sien n'eût pas fait double emploi avec celui-ci.

Le livre du P. Festugière est à double fin : c'est une promenade faite à grands pas sous le Portique et dans les jardins d'Academos ; les vastes paysages y abondent, mais en parcourant la galerie des philosophes grecs, l'auteur a disposé au bas des pages des notes denses pleines de renseignements et de textes originaux qui font de son étude un répertoire et un instrument de travail. On le lira d'un trait, une première fois, puis on le gardera sous la main pour y prendre un bien si libéralement abandonné au lecteur.

Le sujet même du livre s'impose à notre époque. Il n'est pas de professeur d'Écriture sainte qui n'ait besoin de mesurer la portée des aspirations religieuses des Grecs, depuis Platon jusqu'à Marc-Aurèle. Notre auteur descend vers nous du Parthénon ; c'est un hellénisant rompu aux disciplines de la philologie et de la philosophie antiques ; il parle comme de source, et s'il a constaté le déficit religieux des Hellènes, c'est avec sympathie pour ces chercheurs intrépides, dont l'inquiétude est si proche de la nôtre.

Nous exprimerons en terminant un regret, c'est que les *indices* se soient bornés au corps du livre en négligeant les *excursus*, mais à la seconde édition...

H. D.

B. ALLO. S. Jean. *L'Apocalypse*. (3^e éd.) — Paris, Gabalda, 1933, 8°, ccxciv, 398 p. Fr. 100.

On reçoit toujours avec plaisir une édition nouvelle d'un bon ouvrage d'abord parce qu'elle fournit la preuve d'un succès mérité, ensuite parce que c'est une occasion de relire des pages infiniment utiles, enfin parce qu'il est précieux de voir un auteur se critiquer et se corriger soi-même.

L'Apocalypse du P. Allo, avec ses allures monumentales et ses vastes assises semblait bien, en 1921, défier les âges. Il n'en fut rien, car l'auteur n'est pas homme à négliger les commentaires d'importance qui ont paru après le sien ou dans le même temps. Tels sont ceux de Charles et Lohmeyer. Il en a tenu compte, non pour abandonner ses positions, mais pour les comparer avec celles des autres.

Le livre est donc substantiellement le même qu'au temps de la première édition, sauf quelquesrajeunissements dans l'introduction, et l'addition de trois excursus : le deuxième où on paie le tribut fatidique à la question mandéenne pour en montrer une fois de plus l'inanité, le quinzième sur le sens du martyre dans la doctrine de S. Jean (le témoignage par le sang n'a pas le sens étroit que lui attribuent Charles et Loisy), le vingtième qui rappelle les rapports entre l'apocalypse de Jean et celle des synoptiques.

L'ouvrage ainsi mis à jour sort amélioré des mains de son auteur. H. D.

ORIENTALIA.

G. DALMAN. *Arbeit und Sitte in Palaestina*. Tome II. *Der Ackerbau*. — Guetersloh, Bertelsmann, 1932, 8°, xv-350 p. 77 illustr. Mk. 24.

Ce nouveau volume ne termine pas encore l'œuvre de M. Dalman. Après nous avoir parlé des saisons il nous entretient de l'agriculture, et nous mène jusqu'à la moisson. Dans le tome troisième, il présentera l'aire et la grange, voire le moulin et le four.

Le contenu de la présente publication est fort riche : études sur la nature des différents terrains de Palestine et sur leur aménagement en vue du travail agricole ; l'hydrographie et l'irrigation ; le droit d'acquisition et son exercice ; l'arpentage et la délimitation des propriétés ainsi que leur protection ; les instruments aratoires ; l'exploitation du champ ; les plantes, céréales ou légumes, et les plantes sauvages ; les animaux nuisibles, voilà en bref, la table des matières d'un livre plein de menus traits tirés de la Bible ou du Talmud et rapprochés de la pratique contemporaine. L'auteur s'excuse de n'être pas au point pour notre époque ; il reste que ses illustrations sont d'hier, sinon d'aujourd'hui.

Avec ces quatre appendices d'indices des mots hébreux, araméens, arabes, des choses et des passages bibliques, la dissertation de M. Dalman fournit aux exégètes un subsidie précieux pour fixer le sens de maint passage, où sont mentionnés d'humbles détails de la vie des champs. A l'usage, cet instrument de travail se révèle utile et fort bien conçu. H. D.

THÉOLOGIE DIDACTIQUE.

T. RICHARD, O. P. *Études de théologie morale*. — Paris, Desclée De Brouwer et Cie, 1933, 8°, 353 p.

Les études publiées antérieurement par le R. P. Timothée Richard sur la question du plus parfait et sur le probabilisme ont vivement excité l'attention des théologiens ; dans le présent volume il reprend d'une façon plus complète et plus méthodique encore, l'examen de ce double problème. Quant au plus parfait, nombre d'auteurs, on le sait, estiment qu'entre deux objets qui sollicitent la conscience, l'un plus parfait, l'autre moins parfait quoique licite, il faut, sous peine de péché véniel, choisir le premier, à moins qu'une raison suffisante n'en excuse. Le R. P., s'inspirant d'un examen approfondi de la doctrine de saint Thomas, pose en thèse qu'un choix, une élection, n'est pas vicieuse par le fait qu'elle se porte sur un bien moindre, s'il en était autrement la distinction entre conseil et précepte se trouverait compromise. Mais il a préalablement montré que l'accomplissement intégral des préceptes comporte déjà un champ très vaste pour l'activité morale : en ce qui concerne l'acquisition des perfections dues à la nature (*perfectiones debita*) il n'y a rien de facultatif.

Ailleurs il fait remarquer que l'omission d'une œuvre de conseil peut être motivée par une disposition morale vicieuse (p. 132), et cela suffira à la rendre mauvaise : ces deux observations nous prouvent déjà que la doctrine de l'A. ne menace pas du tout la recherche de la perfection.

La question du probabilisme (2^e partie de l'ouvrage), nous dit l'A., a été mal posée depuis Victoria, il en examine à fond les données et justifie la conception de saint Thomas concernant la certitude probable et l'opinion probable. Cette dernière notamment, ne supporte pas d'opinions opposées concernant le même objet, par elle l'esprit se trouve fixé : « licet opinans non sit certus, tamen determinavit se ad unum » (p. 293), elle n'entraîne que la vraisemblance de son objet, mais ne laisse pas flotter l'esprit sur d'autres opinions qui viendraient la contredire. Quand selon les modernes, il est question d'opinions probables qui se disputent l'assentiment, en vérité, l'état de la conscience est un état de doute, qu'il n'est pas nécessaire du reste de dissiper à l'aide du fameux principe « *lex dubia non obligat* » : dans chaque cas, c'est la prudence qui indiquera la résolution à prendre. Ce rôle de la prudence exigera une science morale plus profonde que l'application communément reçue du probabilisme ; nous le pensons aussi, et s'il nous est permis d'ajouter une comparaison, nous dirons que le probabilisme moderne a quelque analogie avec l'art mécanique, tandis que l'application de la prudence ressemble davantage à l'art de l'artiste, et c'est ce qui expliquerait que les théologiens du moyen âge n'ont pas posé la question du plus et du moins probable. R. PROOST.

H. S. MAYER, O. S. B. *Benediktinisches Ordensrecht in der Beuroner Kongregation. II Band, I Teil : Die Abtei.* — Beuroner Kunstverlag, 1932, 8^o, 364 p. Mk. 7.80.

Après son Introduction générale à l'exposé du Droit qui régit la Congrégation bénédictine de Beuron (publiée en 1929), l'A. aborde maintenant la partie plus spéciale de son sujet. Le monastère dont S. Benoît a constitué le type, c'est l'Abbaye : ce second volume comprendra deux parties : le droit de l'Abbaye en elle-même, le droit des personnes qui composent la communauté monastique. Dans cette première partie, l'Abbaye en elle-même, nous trouvons comme titres successifs : la fondation de l'Abbaye, sa situation dans l'Église et l'État, son organisation et administration, spirituelle et temporelle. Pour l'organisation de l'Abbaye, les questions relatives à l'Abbé, son élection, ses droits, devoirs et privilèges sont d'une importance spéciale ; elles constituent une des caractéristiques de la Congrégation de Beuron et de la doctrine de l'A. Ses aperçus historiques sur la constitution de l'Ordre bénédictin sont appuyés sur une critique très sûre, et ses appréciations sur les divers points de la discipline actuelle sont empreintes d'une grande discrétion. Signalons les pages consacrées à l'origine du concept de l'autorité abbatiale (p. 89 sv.) ; plusieurs commentateurs de la Règle veulent que S. Benoît se soit inspiré du « *paterfamilias* » de la société romaine : l'A. au contraire n'y voit que l'inspiration chrétienne et après une discussion, à notre sens bien fondée, conclut que S. Benoît a pris pour norme l'organisation de l'Église. Retraçant l'histoire des élections abbatiales, il fait deux constatations importantes, savoir que toujours la libre élection des Abbés a été admise en principe dans le Droit de l'Ordre, et que jamais ce principe n'a été mieux réalisé que de nos jours (p. 104, 107). Il défend, sans rien exagérer, les droits de l'Ordre en matière d'exemption, de même que les droits et privilèges des Abbés. Pour ce qui regarde l'administration au for interne, il est opposé aux méthodes de contrainte

extérieure et ne pense pas qu'il y ait lieu de réviser la discipline actuelle de l'Église en ces matières. S'il y a des abus, il faudrait attendre le remède du droit particulier (p. 239), des constitutions par exemple : pour notre part nous estimons que les constitutions et règles particulières seront peu efficaces en cette matière, si elles s'opposent au droit commun.

Les nombreuses questions, souvent délicates et susceptibles parfois de solutions diverses, que traite ce livre le rendront instructif non seulement pour les moines de la Congrégation de Beuron, mais pour tous les monastères de l'Ordre et pour tous les religieux en général.

RAPHAEL PROOST.

P. G. MICHIELS, O. CAP. *Principia generalia de Personis in Ecclesia*. — Brassaart (Belgique), De Bièvre, 1932, 8°, xvi-578 p.

Le P. Gommaire Michiels, capucin de la Province de Belgique (son nom de religion nous met aisément sur la trace de son lieu d'origine), professeur à l'Université catholique de Lublin, a fait paraître en 1929 les deux premiers volumes de son magistral commentaire du code de Droit canon. Ce sont les principes généraux du droit « *normae generales* » can. 1-86, qui en font l'objet. Il a reçu les approbations les plus autorisées : on a dit avec raison que depuis la publication du Code, aucun ouvrage n'a étudié d'une façon aussi approfondie et aussi étendue les normes du Droit. Les mêmes éloges doivent s'adresser à ce 3^e volume, qui traite des *Personnes* en général : c'est l'introduction au 2^e livre du Code, can. 87-107, matière très vaste qui aborde des sujets souvent très divergents : les personnes physiques d'abord, à considérer selon leur âge, selon leur origine et leur domicile, selon leurs relations de consanguinité et d'affinité, selon le rite auquel elles appartiennent ; en second lieu les personnes morales, matière extrêmement complexe ; ensuite les actes juridiques et les préséances. Quand on pousse jusqu'à ses dernières conséquences et jusqu'aux cas les plus spéciaux l'étude de ces divers sujets, il n'est pas rare qu'on aboutisse à des conclusions et à des décisions touchant lesquelles la controverse reste possible de même, qu'en morale les conclusions éloignées de leurs principes fournissent matière à de nombreux dissentiments, mais ces investigations ont entre autres l'avantage de faire mieux saisir la portée des principes et de mettre en parallèle les opinions des canonistes. Grâce à une érudition très vaste, tant au point de vue historique que juridique, l'A. en arrive ainsi à faire ressortir d'une part la légitimité des grands principes et les avantages de la législation du Code sur ses devancières, et d'autre part à éclairer les questions particulièrement difficiles qui se rencontrent, fréquemment d'ailleurs, dans les applications du Droit. Il nous suffira de l'un ou l'autre exemple, pour faire juger de la rigueur avec laquelle procède la discussion des cas en litige. Au chapitre des relations d'affinité entre les personnes, voici une antinomie curieuse : un chrétien, valablement marié à une femme non baptisée, ne contracte pas d'empêchement d'affinité avec les parents de celle-ci — d'après la définition nouvelle de l'affinité introduite par le Code. Mais d'autre part, si ce mariage est invalide, il contracte l'empêchement d'honnêteté publique avec les proches de la femme. Le P. M. estime qu'il n'y a pas lieu de prendre strictement à la lettre la définition nouvelle de l'affinité en la restreignant au mariage de deux baptisés ; d'autres penseront que c'est l'empêchement d'honnêteté publique qui devrait être mieux ajusté à celui de l'affinité. Autre exemple, en fait de validité des actes juridiques : souvent il se produit en cette matière des irrégularités, telle l'absence du conseil des intéressés : les actes posés de cette façon sont-ils invalides ? Beaucoup d'auteurs l'affirment, mais le P. M. tend à conserver leur valeur

à ces actes, c'est, nous le pensons aussi, la solution la plus sage. Un mot seulement, pour louer la compétence philosophique de l'A. qui n'hésite pas à soutenir (avec les Thomistes) que les personnes morales sont des êtres de raison, fondés sur la réalité « entia rationis cum fundamento in re ». On le voit, son œuvre se conciliera des sympathies dans toutes les branches de la science ecclésiastique.

R. PROOST.

THÉOLOGIE HISTORIQUE.

G. BARDQ. **En lisant les Pères.** Nouvelle édition. — Paris, Bloud et Gay, 1933 8°, 278 p.

M. Bardy a lu les Pères en érudit, en historien. On s'aperçoit en feuilletant ce livre qu'il les a lus aussi en chrétien. C'est le fruit religieux et spirituel de ses études patristiques qu'il nous livre en ce volume écrit avec non moins de piété que de science.

M. B. nous met d'abord en contact avec « les vieux saints », ceux qui eurent le privilège d'être, historiquement, les plus proches du Christ et furent pour cela plus familiarisés que des saints modernes avec l'expression humaine de son message divin. Il est intéressant de connaître leur mentalité, leur façon de se représenter les réalités fondamentales du christianisme : la Trinité, Jésus, l'Eucharistie, l'Eglise, la Vierge Marie. Évidemment, leurs croyances étaient déjà les nôtres mais dans leur sensibilité, leur imagination, leur esprit même, elles se coloraient de nuances particulières qui disparurent avec le temps pour céder la place à d'autres, légitimes elles aussi.

Notre époque a reçu le don de communier facilement aux idées, aux sentiments des hommes du passé. Quiconque voudra pénétrer dans l'âme du chrétien primitif trouvera ici un guide aimable et sûr.

C. LAMBOT.

G. BARDQ. **Origène (Les moralistes chrétiens).** — Paris, Lecoffre-Gabalda, 1931, 16°, 312 p. Fr. 20.

Les extraits d'Origène contenus dans ce volume, ainsi que la courte biographie qui les introduit, font aisément comprendre tout ce que l'œuvre complexe du grand alexandrin présente à la fois d'attachant et de déconcertant : théories erronées où le conduisent la curiosité et l'originalité de son génie ; outrance de sa morale, rançon de la fougue de son tempérament ; exposés parfois superficiels ; allégorisme exagéré. Mais on y voit aussi l'intense conviction qu'il a de la valeur de sa vie chrétienne, son zèle apostolique, son détachement absolu des choses terrestres, sa tendance invincible vers les choses de Dieu et vers le ciel, son ardeur pour le martyre qu'il appelle de tous ses vœux. Bref, ce volume des « Moralistes chrétiens » permet au lecteur un rapide contact avec les principaux sujets touchés par Origène. Et ce contact d'ailleurs ne peut que faire aimer davantage sa sympathique physionomie.

c. g.

E. BENZ. **Marius Victorinus und die Entwicklung der abendländischen Willens-metaphysik** (Forsch. z. Kirchen- und Geistesgesch. I). — Stuttgart, W. Kohlhammer, 1932, 8°, xiv-436 p. RM. 32.

Marius Victorinus est ce rhéteur dont saint Augustin a, dans ses *Confessions*, raconté la conversion en termes admiratifs. Il a beaucoup écrit sur la Trinité, et d'une manière qui diffère complètement de celle de ses contemporains. Il suffit de lire quelques pages de lui pour remarquer le caractère très spéculatif de ses exposés théologiques. C'est bien la doctrine nicéenne du consubstantiel mais élaborée par un néoplatonicien. Ce recours à une philosophie pour inter-

prêter l'enseignement traditionnel a constitué pour l'époque une innovation hardie. Il n'en était que plus intéressant de l'étudier. Et pourtant il a fallu attendre le présent volume pour en avoir un exposé approfondi.

Après un court et insuffisant chapitre d'histoire littéraire, l'A. aborde l'ontologie et la théodicée de Victorin. C'est du pur néoplatonisme. Avec les chapitres sur la christologie — entendue dans le sens le plus large et la Trinité — nous atteignons une matière où l'originalité du rhéteur théologien trouve à se déployer, notamment la description des processions divines qui, partant de l'esse, aboutissent au *vivre* et *intelligere*. Ici la pensée de Victorin apparaît vraiment puissante, sinon très claire et elle prélude dignement aux envolées spéculatives de saint Augustin dans son *De Trinitate*. Malgré l'analogie des procédés et l'intérêt que le saint porta certainement à l'œuvre de Victorinus, on ne voit pas qu'il ait été influencé par lui. Il y aurait des réserves à faire sur les chapitres consacrés à la Foi et à l'Église. M. B. y apparaît manifestement inspiré par des préjugés confessionnels. Sans doute la tournure d'esprit de Victorin et sa confiance dans l'efficacité de la philosophie pour la défense de la foi l'amènent à ne faire que rarement allusion à la tradition ecclésiastique et à l'autorité qui en est la gardienne, mais quand il s'en réclame c'est avec conviction et enthousiasme.

M. B. a tenu à replacer les matières théologiques de Victorin dans le courant d'idées.

Il était intéressant de mettre en regard de la théologie de Victorin la théodicée de Plotin. M. B. lui a consacré la seconde partie de son livre. Deux points ressortent de la comparaison avec un relief particulier : le caractère dynamique des états d'hypostases divines et le rôle capital qu'y joue la notion de volonté. Saint Augustin est, lui aussi, un représentant éminent de ces conceptions. De cette *Willensmetaphysik* M. B. retrace l'évolution avec toute l'ampleur et la richesse désirables.

Toutefois, l'intérêt principal de cette publication réside dans la première partie. Nous possédons désormais une bonne et solide étude sur la théologie de Victorin. Elle est trop nécessaire pour que, en dépit de quelques imperfections, on ne lui réserve un excellent accueil.

C. L.

P. GALTIER. *L'Église et la rémission des péchés aux premiers siècles* (Bibl. de théol. hist.). — Paris, Beauchesne, 1932, 8°, xii-512 p. Fr. 34.

Les récents travaux de MM. Poschmann et Adam sur l'histoire de la pénitence ont eu du retentissement même chez les protestants. C'est que, tout en sauvegardant les avenues doctrinales, ces critiques catholiques ont cru devoir faire d'assez larges concessions aux thèses adverses. Le R. P. Galtier estime que l'on s'est engagé trop loin dans cette voie. Il y a lieu, selon lui, de reprendre la question en se gardant de certains vices de méthode, comme de se faire une conception purement rituelle de la pénitence privée et de négliger certaines situations de fait.

L'A. examine deux problèmes fondamentaux. Le premier est de savoir si, usant du pouvoir des clefs dans la pénitence, publique ou privée peu importe ici, l'Église entendait remettre au pécheur la peine éternelle et le reconcilier avec Dieu. En d'autres termes l'absolution avait-elle déjà une vertu sacramentelle ? Le R. P. passe en revue les textes classiques de Tertullien, de saint Cyprien, de saint Augustin et de saint Grégoire ; il envisage certaines pratiques pénitentielles auxquelles les conciles et les papes font allusion et il montre qu'à les interpréter dans le sens où l'absolution ne serait qu'une simple levée

de peine ecclésiastique, ces documents apparaissent incohérents et parfois inintelligibles.

La seconde partie vise à démontrer l'existence, sous diverses formes, de la pénitence privée dans l'antiquité. Ce fait a été souvent nié, ou du moins mis en doute à cause de cette circonstance, assurément incontestable, que les témoignages sur la pénitence canonique envisagent régulièrement la pénitence publique, bien définie par ses rites et ses obligations. On aurait plutôt dû remarquer, comme fait le R. P., qu'en dehors des cas de pénitence publique et avec la pleine conscience d'en excepter, l'Église intervenait sacramentellement pour faire rentrer le pécheur en grâce avec Dieu. Cet exercice du pouvoir des clefs se reflète dans les documents aussi anciennement que la pénitence publique elle-même. Nombreuses et variées en sont les attestations en Afrique, à Rome, en Gaule, en Espagne, s'échelonnant du III^e au VII^e siècle. Assurément les rites nous en sont le plus souvent inconnus, les expressions qui servent à le désigner sont loin d'être fixées, les circonstances qui l'encadrent sont très variées ; n'empêche qu'on y voit l'évêque pardonner au pécheur sans lui imposer de se soumettre à la pénitence publique.

La pénitence privée n'a donc pas été apportée sur le continent par les moines irlandais des VII^e-VIII^e siècles. Leur rôle bienfaisant a été d'en rendre la pratique plus fréquente, au détriment certes de la pénitence publique qui avait du reste déjà beaucoup perdu de son caractère primitif, mais au bénéfice de l'esprit de pénitence qui se réveilla et se fortifia au contact confiant et fréquent du pécheur avec le prêtre muni du pouvoir d'absolution. C. L.

G. H. JOYCE, S. J. *Christian Marriage* (Heythrop series, vol. I). — London, Sheed and Ward, 1933, xii-632 p. 8°. Sh. 21.

Le R. P. Joyce, professeur de théologie au collège d'Heythrop, a sa réputation scientifique déjà bien établie par les traités qu'il a publiés dans la « Stonyhurst philosophical series » : le présent volume, consacré au sacrement de Mariage, du point de vue doctrinal et historique, inaugure très heureusement la « Heythrop series » qui par ses ouvrages théologiques, constituera le pendant de la série philosophique de Stonyhurst.

Depuis l'origine des sociétés, la doctrine du mariage est un facteur essentiel de toute civilisation ; la loi canonique du mariage a formé ensuite la société chrétienne, et à l'heure actuelle, c'est elle qui pourra remédier aux maux de la société si menacée par l'affaiblissement du lien familial (cf. *Introd.*, p. VIII). La science et le talent de l'A. ne sont pas en-dessous de l'importance de son sujet, la compétence théologique et historique avec laquelle il a su le traiter, s'imposera à l'attention des théologiens, des sociologues, et de quiconque veut se documenter sur la question. Écrivant en anglais, il a donné une attention spéciale à l'attitude qu'ont prise à l'égard de la doctrine catholique les réformés protestants, ainsi que les Orientaux.

Signalons, très en abrégé, quelques parties particulièrement remarquables : Le principe essentiel du mariage, c'est le *consentement*, Romains et Germains dès l'antiquité sont d'accord là-dessus, et l'Église l'a toujours revendiqué. Les *mariages clandestins* seront donc, en soi, valides, néanmoins le Concile de Trente les déclare nuls : de quel droit ? Question théologique importante, dans laquelle l'A. se rapproche de l'opinion des théologiens qui estiment que l'Église a le pouvoir de modifier le rite essentiel des sacrements. Vient ensuite la doctrine du mariage-sacrement, avec l'exposé de l'enseignement de saint Augustin sur ce point ; puis la négation de Luther qui logiquement en arrive

à soumettre le mariage à la compétence du pouvoir civil. L'indissolubilité du mariage est étudiée avec une précision de critique et une documentation exceptionnelles : discussion du texte de saint Matthieu XIX, 9 : « nisi ob fornicationem » ; constatation que pendant les cinq premiers siècles, le consentement a été unanime dans l'Église quant à l'indissolubilité absolue. Des fléchissements de discipline ont surgi ensuite, mais l'action des grands papes, Nicolas I, Alexandre III, Grégoire VII, Innocent III a toujours maintenu intacte la doctrine de l'Église. Sur des questions moins essentielles : dispenses du mariage « ratum », du mariage des païens, privilège paulin, empêchements, l'A. nous décrit avec toutes les précisions nécessaires les développements successifs de doctrine et de discipline au sein de l'Église : nous estimons que son livre se place au premier rang de ceux qui font autorité dans ces matières. R. PROOST.

B. XIBERTA, O. C. **Guiu Terrena** (Estudis universitaris catalans). — Barcelona, 1932, gr. 8°, 336 p. Pes. 15.

Le P. Bartélemy Xiberta, auteur déjà de plusieurs publications relatives à Guy de Terrena, autrement dit Guy de Perpignan, général de l'ordre des Carmes, évêque de Majorque, ensuite d'Elva, mort en 1342 à Avignon, donne dans le présent ouvrage un aperçu d'ensemble sur la vie et la doctrine de ce théologien catalan. Les renseignements relatifs à la vie et aux ouvrages de maître Guy sont bien documentés, l'exposé de la doctrine est intéressant. Guy de T. a mérité le titre de *Doctor brevilocus*, et il a en effet le mérite (tout à l'opposé de celui de Duns Scot, dit l'A.) d'être bref, clair, concis. En outre G. de T. à côté d'Henri de Gand, de Godefroid de Fontaines (dont il fut le disciple) constitue une figure spéciale dans l'histoire de la philosophie et de la théologie médiévales. Grand admirateur de saint Thomas, il n'est cependant pas systématiquement thomiste : s'il se rallie à l'école dominicaine pour les questions de science divine, de prédestination et autres, il n'admet pas la distinction réelle entre essence et existence, ni l'individuation par la matière. Il n'a pas compris la question de l'universel, quoiqu'il admette la théorie de l'intellect agent et possible. Pour autant que les citations produites dans l'ouvrage nous permettent d'en juger, c'est un esprit à tendance simpliste, défendant fortement ce qui lui paraît clair, et rejetant volontiers ce qui est plus complexe.

Mais en tout cas, il mérite bien l'attention que le P. Xiberta a su attirer sur sa personnalité et sa doctrine comparée avec celles des théologiens de son temps : et plusieurs de ses thèses sont remarquables par leur originalité et par l'argumentation qui les appuie. R. PROOST.

LITURGIE

V. LEROQUAIS. **Le missel manuscrit de l'église Saint-Gervais à Paris.** — Paris IV°, 13 rue des Barres, 1930, 4°, 36 p., 6. pl.

Malgré nombre de révolutions, l'église Saint-Gervais a eu la chance de conserver intact dans son trésor un magnifique missel copié pour elle au XV^e siècle. Il mérite assurément d'être connu tant des historiens de l'art que des liturgistes. Voulant le faire apprécier du public, M. Brochard, curé de Saint-Gervais, s'est adressé à M. Leroquais. Son choix ne pouvait pas être plus heureux.

Après avoir admiré à l'aise les planches très soignées qui nous donnent une idée affaiblie mais exacte de la beauté artistique de l'œuvre, on lit avec

un vif plaisir l'introduction où avec la clarté et la précision qui distinguent ses ouvrages, M. Leroquais nous décrit, à travers les rubriques et les prières du missel, cette liturgie parisienne si curieuse et si émouvante. La décoration est de fort bon goût mais sobre et elle se trouve décrite ici à souhait. V. V.

J. A. JUNGSMANN, S. I. *Die lateinische Bussriten in ihren geschichtlichen Entwicklung* (Forsch. z. Gesch. des innerkirchl. Lebens 3/4). — Innsbruck, F. Rauch, 1932, 8°, xmm-338 p. RM. 10.

Les historiens du sacrement de pénitence n'ont pas encore tiré tout le parti possible du matériel documentaire qu'offrent les anciens livres liturgiques. Il est pourtant considérable, et depuis les publications de J. Morin et d'E. Martène, il n'a pas cessé de s'accroître. Mais il faudrait soumettre ces innombrables *ordines* à une étude méthodique et dépouillée de préjugés. On est loin d'avoir accompli ce travail difficile. Cependant l'ouvrage du R. P. J. représente un fructueux effort. Il y examine le développement historique des rites pénitentiels de l'Église latine. Il s'agit exclusivement, jusqu'au moyen âge, de la pénitence publique, la seule sur laquelle subsistent des renseignements d'ordre liturgique.

L'usage romain nous est connu principalement par les sacramentaires, lesquels, néanmoins, doivent être maniés avec circonspection parce que, tels que nous les avons, ils se sont développés hors de Rome, surtout en pays gallicans. L'A. étudie les problèmes relatifs à l'ouverture de la pénitence publique au commencement du carême, à la réconciliation le Jeudi saint, à la pénitence des malades. Signalons en particulier cette thèse : *l'oratio super populum* des fêtes de Carême, qui semble avoir été primitivement de règle toute l'année, ne serait autre chose qu'une bénédiction pour pénitents.

La seconde partie du livre est consacrée à la pénitence d'après les liturgies mozarabes et gallicanes. Pour ces dernières, je ne crois pas que l'A. soit autorisé à en puiser d'authentiques vestiges en divers pénitentiels de la période carolingienne, par exemple, celui d'Halitgar de Cambrai. Dans la troisième partie, sur les *ordines* des IX^e-X^e s. il n'est pas assez clairement distingué entre pénitence publique et pénitence privée. Un chapitre particulièrement instructif traite des diverses formules d'absolution. La dernière partie envisage quelques questions historiques en relation avec la liturgie pénitentielle. C. L.

W. TELFER, M. A. *The Treasure of São Roque*, a sidelight on the counter-reformation. — Londres, Soc. for promoting christian knowledge, 8°, viii-225 p. Sh. 8/6.

L'A. du présent ouvrage étudie l'histoire du trésor des reliques conservé dans l'église de Saint-Roch à Lisbonne. Cette église a été occupée par les Jésuites dès les premiers temps de leur arrivée au Portugal, et les reliques en question leur ont été données (en 1588) principalement par Don Juan de Borgia, alors ambassadeur d'Espagne auprès du Saint-Empire. En 1843, des recherches faites en vue de retrouver un soi-disant *trésor* des Jésuites, expulsés depuis plus de quatre-vingts ans, aboutirent à la découverte des reliques autrefois données à l'église de São Roque, et en 1901 on retrouva une boîte d'étain, contenant les authentiques de ces mêmes reliques. C'était là, évidemment, un sujet d'étude attrayant pour un érudit, spécialiste en la matière. W. Telfer discute donc l'origine et la valeur de ces documents, et avec une science d'investigation remarquable, donne des renseignements sur les auteurs de ces authentiques et sur la provenance des reliques qu'ils garantissent. Recherchant

les motifs qui ont pu occasionner les donations attestées par les documents, il atteint un double but, d'une partie il précise plusieurs points d'histoire, d'autre part il prouve l'existence de relations d'amitié, de reconnaissance, d'intérêt entre les personnages qui ont fait le cadeau de reliques et ceux qui les ont reçues. Cependant, quoique son travail soit d'ordre formellement historique, il a son mot à dire aussi sur la question religieuse. Le sous-titre du livre nous l'annonçait : c'est un des aspects de la contre-réformation. Il en parle d'ailleurs en termes modérés : l'attitude du peuple catholique qui tient à conserver les objets de sa piété est digne de sympathie. Les catholiques admettent la valeur intrinsèque de la piété, et « ce n'est pas entièrement sans raison, qu'ils ont soutenu que celle-ci était dépréciée par les protestants » (p. 212). La question est d'ordre plus général que celle des reliques : c'est l'intelligence qui exige une honnêteté absolue, et le cœur qui demande un objet incontesté pour son culte. Conciliation difficile ? Pour nous, nous ne le pensons pas. Selon la doctrine catholique, tout culte réclame l'objectivité et la vérité de son objet, mais il y a des degrés dans la certitude : celle des vérités dogmatiques est absolue, celle qui touche des questions matérielles et de fait peut dépendre de beaucoup de circonstances dont l'appréciation appartiendra surtout à l'autorité religieuse.

R. PROOST.

ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE.

C. LEBRUN. *La spiritualité de saint Jean Eudes*. — Paris, Lethielleux, 1933, 8°, 276 p. Fr. 12.

Le R. P. Lebrun couronne ses savantes et décisives études sur les questions eudistes par une large et lumineuse synthèse qui résume tous ses travaux antérieurs. Elle nous expose d'abord l'objet préféré de la dévotion du saint, le Verbe incarné, le culte de Jésus en Marie, mais Jésus et Marie considérés surtout en leur amour et non en leurs grandeurs ainsi que faisait Bérulle. Le P. L. précise ensuite la doctrine si élevée et si virile de saint Eudes sur la dévotion au Sacré-Cœur, la vie de Jésus en nous, l'oraison, les vertus chrétiennes, le sacerdoce. Il complète son étude par un aperçu des diverses fondations du Saint et une analyse de ses nombreux écrits.

J. M.

P. DONCŒUR. *Retours en chrétienté*. — Paris, Grasset, 1933, 8°, xvi-207 p. Fr. 15.

Sans doute le cours du temps est irréversible et il ne s'agit pas ici de retourner au moyen âge. Mais en ces années où jaillit, vivace, une sève nouvelle, où se constatent déjà, dans les masses, trois reconstructions : la foi, les sacrements, les mœurs, ne convient-il pas d'opérer une quatrième reconstruction, celle des *Institutions*, l'indispensable vertu des formes, qui nous délivrera du laïcisme ? Et par quoi commencer sinon par la famille, où nous sommes encore maîtres et seigneurs ? Le présent volume expose les traditions chrétiennes qui doivent « informer » les trois actes cardinaux de la vie familiale : la naissance, le mariage et la mort. Il nous rappelle les « us et coutumes » variés qui entouraient aux âges de foi ces grands événements et mettaient en relief leur signification primordiale. Nous devons les restaurer. Après lecture de ces pages charmantes qui ne s'y dévouerait ?

L'ouvrage sera complété par un volume sur la vie domestique. L'auteur ensuite abordera le domaine professionnel et celui de la Cité. PH. S.

MYRIAM DE G... **Ange de l'Eucharistie.** 3^e éd. — Paris, Desclée de Brouwer, 1933, 12^e, 200 p. Fr. 7.50.

Jeanne-Marie Favre naquit à Rumilly (Haute-Savoie) en 1891 ; elle y mourut en 1922, n'ayant pas pu réaliser son rêve, devenir carmélite. Elle se résigna, joyeusement, à l'honneur de prendre rang parmi les filles de la Société de saint François de Sales. Son existence pourrait se résumer en un seul acte d'amour, prolongé sur une longue voie douloureuse. Comme le Christ, elle voulut vivre hostie et victime. Dieu l'exauça. C'est par la maladie qu'elle monta au sommet, au ciel. Sa vie s'écoula en prières et en actions pour les prêtres, pour être apôtre, à sa manière. Les âmes de bonne volonté, vivant dans le monde, et désireuses de perfection puiseront en ces pages d'admirables leçons : on peut y vivre avec l'esprit qu'on aurait eu dans le cloître. PH. S.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

L. PASTOR. **Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge.** Traduit par A. Poizat. Tome 13 et 14. — Paris, Plon et Nourrit, 1931 et 1932, 8^e, 426 et 401 pages. Le vol. Fr. 40.

Le treizième volume raconte le pontificat de Jules III (1550-1555) ; le quatorzième expose le règne de Marcel II et Paul IV (1555-1559). Ils sont l'un et l'autre la traduction du tome VI de l'œuvre allemande, paru il y a vingt ans (1913). Il n'y a pas lieu de revenir sur le contenu de l'ouvrage. Contentons-nous de nous réjouir de voir la traduction française progresser, quoique trop lentement, au gré de tous. Ajoutons-y des regrets : les coquilles sont très nombreuses, notamment dans les chiffres ; les erreurs de traduction fréquentes, aboutissent souvent à de véritables contresens. Les références constituent un véritable casse-tête pour qui ne possède pas le volume allemand. On ne trouve ni la bibliographie ni la table des matières dont Pastor a enrichi son travail. PH. S.

Archiv für elsässische Kirchengeschichte, hrsgb. von Jos. Brauner. VII. Jahrgang. — Fribourg en B., Herder, 1932, 4^e, viii-399 p. Mk. 10.

Chaque année, la Société d'histoire ecclésiastique d'Alsace publie un volume d'une richesse surabondante. Le 7^e ne le cède en rien, sur ce point, à ses prédécesseurs. Faisons un choix. Le livre s'ouvre sur un article du chanoine L. Pfleger consacré à célébrer le millénaire de sainte Adelaïde (née en 931-932), bienfaitrice insigne de l'observance bénédictine et fondatrice de l'abbaye clunisienne de Selz, où elle mourut. Selz devint le foyer de son culte. Le même érudit, poursuivant son travail sur l'histoire de la paroisse en Alsace, étudie le clergé paroissial (p. 1-100). On y trouve des pages, pleines d'intérêt, sur la terminologie usitée au moyen âge pour désigner les divers emplois et dignités des clercs paroissiaux, sur les curés non résidants, les « coadjuteurs » dans le ministère, la situation matérielle, la formation intellectuelle, le niveau moral du clergé paroissial. Plus loin il décrit les offices des « stations » à Strasbourg, au haut moyen âge (p. 339-350). On lui doit encore de nombreuses « notes » à la fin du volume. — A M. Barth nous devons un exposé du rôle joué par les dominicaines de Saint-Marx au début de l'ordre (1225-1242) ; et de l'influence exercée sur le catholicisme en Allemagne par l'écrivain Gregorius Rippell, au début du XVIII^e siècle ; une notice sur Michel Wohlrab, curé de Dorlisheim, écrivain (1695-1779) et sur l'évêque auxiliaire de Strasbourg, Paul Aldringen (1627-1644). — Fl. Landmann a dessiné la figure d'un prédicateur conventuel

intéressant, Erasme Schaldorffer, O. Min. (1477). — Les folkloristes apprécieront surtout l'article de J. Lefftz : *Alte Heilsegen und Beschwörungsformeln* (p. 189-226), et celui de A. Pfleger : *Der Gregorientag im Elsass* (p. 227-237). La Saint-Grégoire était autrefois, en Alsace et ailleurs, la fête par excellence des écoliers. De cet usage il ne reste plus rien.

PH. SCHMITZ.

LOUIS RIVET. *La question romaine et le traité du Latran*. — Paris, Recueil Sirey, 1931, 8°, 238 p. Fr. 26.

MARCEL BRAZZOLA. *La Cité du Vatican est-elle un État ?* — Paris, Recueil Sirey, 1932, 8°, xxiii-284 p. Fr. 35.

I. La question romaine, qui entra dans une phase spécialement critique à partir du 20 septembre 1870, fut résolue le 11 février 1929 par le Traité de Latran.

C'est l'objet de l'intéressante étude de M. Rivet. Dans la première partie, exclusivement consacrée à la question romaine, l'auteur envisage celle-ci au point de vue théorique et au point de vue pratique. Sous le premier point de vue, l'auteur donne un excellent résumé des principes de droit international appliqués au Saint-Siège, considéré en lui-même et dans ses rapports avec les États ; sous le second, il donne les différentes solutions apportées à la question romaine au cours des âges jusqu'en 1870 et depuis 1870 jusqu'en 1929. Il nous semble que dans cette partie, il y a une certaine lacune, en ce sens qu'aucune mention n'est faite des attaques dont le domaine temporel fut l'objet non seulement à la fin du moyen âge, mais surtout au temps de la Renaissance. Une digression à ce sujet n'eût peut-être pas été inutile ; car les arguments apportés au siècle dernier contre l'existence du domaine temporel des Papes ne furent en grande partie, qu'une répétition de ceux formulés trois siècles auparavant par certains auteurs. La seconde partie analyse le traité de Latran, en montre la portée et l'importance surtout pour l'Italie. Enfin l'auteur traite de la Cité du Vatican, de l'organisation et de la nature juridique de l'État du Vatican, auquel, fort justement d'ailleurs, il reconnaît le caractère d'État véritable.

M. Rivet dans cet ouvrage montre avec clarté les avantages du traité du Latran : rendre indiscutable la Souveraineté du Saint-Siège, que plusieurs lui déniaient ; la Souveraineté spirituelle apparaît plus nettement qu'avant la spoliation de 1870. Pas plus que Pie XI, il ne se dissimule les imperfections d'un pareil accord ; il n'y a néanmoins pas lieu d'être pessimiste pour l'avenir ; il faut avoir confiance dans les garanties morales qui le protègent.

II. L'ouvrage de M. Brazzola a une certaine affinité avec le précédent ; mais il se limite à étudier la nature juridique de la Cité du Vatican. Ne se contentant pas du fait de l'existence de la Cité du Vatican, comme État, création nouvelle et originale, si l'on veut, état que l'on a fort justement appelé État de l'Église, mais dans un sens différent de celui en usage avant 1870, M. Brazzola examine les fondements juridiques de cet État. La personnalité internationale du Saint-Siège y est étudiée avec une finesse, une clarté et une érudition remarquables pour arriver aux mêmes conclusions que Bajkov dans son ouvrage : *Die internationale Rechtsstellung des Heiligen Stuhles und die Personen des Völkerrechts*, 1904. Ce fondement posé, il analyse les éléments fondamentaux de la Cité du Vatican : domaine terrestre et aérien, souveraineté personnelle du Souverain Pontife, nationalité et population vaticane, organisation des pouvoirs et du service public. C'est une analyse fine et serrée, où toutes les questions sont traitées d'une façon concise, mais complète. Cette

analyse des fondements juridiques de la Cité du Vatican conduit logiquement à la dernière question, objet de cette étude : la Cité du Vatican est-elle un État ? Ici encore M. Brazzola confrontant les divers critères étatiques, qui caractérisent les États, avec la Cité du Vatican, conclut que celle-ci n'est pas une zone extraétatique, mais bien une entité étatique. Du reste sa durée et sa stabilité sont bien des signes qui suffisent à en faire un état. Mais comme l'auteur le fait justement remarquer, il existe entre la Cité du Vatican et le Saint-Siège une union nécessaire, et non pas seulement personnelle, et ce lien établit un rapport de subordination, puisque la charte constitutionnelle de la Cité du Vatican est directement inspirée de l'organisation traditionnelle du Saint-Siège. Il importe cependant ici de noter, ainsi que M. Brazzola le fait, de distinguer entre le gouvernement de l'Église universelle et le gouvernement de la Cité du Vatican et un partage de compétences : le Chef suprême est le même, les principes de Souveraineté absolue sont identiques ; mais ces pouvoirs étatiques ne se confondent nullement avec ses pouvoirs spirituels ; les zones de compétence se côtoient et s'inspirent l'une de l'autre. En somme l'État de la Cité du Vatican est un État sui generis, au service d'une personne internationale, ou mieux « supranationale ». Fort logiquement M. Brazzola est amenée à penser que la Cité du Vatican est sur le plan international douée de la personnalité morale.

C'est avec plaisir et intérêt que nous avons lu cet ouvrage, qui peut prendre place, et non une des moindres, dans la littérature, qu'a fait éclore le traité du Latran ; on en admirera la claire ordonnance, l'information étendue et critique, la discussion sereine à laquelle l'auteur soumet les opinions qu'il ne peut partager.

PIERRE BASTIEN.

G. MOLLAT. *La question romaine de Pie VI à Pie XI*. — Paris, Gabalda, 1932, 470 p. Fr. 24.

Maintenant que la « Question romaine » a reçu sa solution définitive, il est intéressant d'en embrasser d'un coup d'œil toute l'expression historique. La chose est aisée grâce à cet ouvrage.

La Révolution française porta la première atteinte au pouvoir temporel. La fin du règne de Pie VI et le règne de Pie VII ne furent qu'une suite d'humiliations que l'on trouvera décrites dans les chapitres I et II. Le Congrès de Vienne sanctionna une Restauration à laquelle semblait promis un avenir plus durable que le retour éphémère de 1800. Elle subsista en effet jusqu'en 1870. Mais que de secousses, que de traverses ! Le gouverneur papal ne parvient pas à s'adapter aux temps nouveaux tandis que le pays ne cesse d'être travaillé par les révolutionnaires et les sociétés secrètes. C'est l'histoire de Léon XII, de Grégoire XVI et surtout de Pie IX (ch. III-V). Le règne de ce dernier qui avait commencé sous de si heureux auspices ne compte guère depuis 1848, que des insuccès politiques et militaires. Finalement c'est la prise de Rome et l'effondrement du pouvoir pontifical (ch. VI). — Cependant les Souverains Pontifes ne cessent de protester. Le droit est maintenu intact jusqu'au jour où les accords du Latran viendront tout réparer (ch. VII).

Ces grandes lignes sont assurément bien connues. Nous les retraçons néanmoins pour faire pressentir la richesse et l'intérêt d'un livre qui, comme celui-ci, en a fait un exposé détaillé, précis et documentaire. Cet ouvrage fait grand honneur au distingué professeur de Strasbourg et nous ne doutons pas qu'il soit accueilli partout avec empressement.

A. R.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

J. L. LA MONTE. *Feudal Monarchy in the Latin Kingdom of Jerusalem.* — Cambridge, Massachussets, 1932, 8°, xxviii-293 p. Sh. 4, 50.

Cet ouvrage est publié par les soins de la Mediaeval Academy of America. Dans son introduction, M. La Monte, professeur à l'Université de Cincinnati, détermine très nettement l'objet de son étude ; il ne songe à décrire ni les relations des Croisés avec les Arabes, ni la vie sociale des pays d'outre-mer, il aborde un point plus particulier qui lui paraît avoir été généralement négligé, ou qui pis est mal traité par G. Dodu, c'est à savoir la constitution du royaume latin de Jérusalem, et la structure administrative de l'État. Notons que par royaume de Jérusalem il entend non seulement l'établissement qui succomba en 1174 à la mort d'Amaury, mais sa reconstitution en Chypre jusqu'en 1291. L'intérêt de son exposé git en ceci que le royaume latin représente le type le plus complet d'institution féodale, avec son roi électif, subordonné à la Haute Cour. En dépit des efforts de l'un ou l'autre souverain, le droit public n'évolua jamais vers l'absolutisme et demeura stationnaire jusqu'à la ruine définitive dont il fut une des causes les plus actives.

C'est donc une contribution intéressante à l'histoire du droit féodal saisi sur le vif dans une de ses manifestations les plus outrancières que nous donne le professeur de Cincinnati.

H. D.

P. SIMON. *Die Idee der mittelalterlichen Universität.* — Tübingen, I. C. B. Mohr, 1932, 8°, 38 p. Mk. 1,50.

Dans ce discours prononcé à l'occasion de la prise de possession du rectorat, le Dr S. étudie les origines et la conception de l'université au moyen âge, et expose ensuite brièvement les vicissitudes par lesquelles a passé cette institution dans les temps modernes et jusqu'à nos jours. L'université du moyen âge représente la science universelle ; c'est, dit l'A., l'aristotélisme qui a créé cette synthèse, et le caractère d'indépendance accordé ainsi à la philosophie, quoique n'ayant pas alors menacé la théologie, contenait cependant des germes qui seront exploités plus tard à son désavantage.

Il y a beaucoup à dire sur ces questions d'histoire de la scolastique, nous ne pouvons ici entrer dans des distinctions trop longues à développer. Nous accordons volontiers que l'université du moyen âge ramenait les sciences à leur unité, et que l'époque de la philosophie moderne ne possède plus de principe régulateur de ce genre. M. S. exprime l'espoir qu'une nouvelle idée directrice pourra être trouvée, en dehors, bien entendu, des méthodes anciennes qui de la conception du monde s'élevaient à l'unité de la science.

R. PROOST.

PHILOSOPHIE.

MARINO GENTILE. *I Fondamenti metafisici della morale di Seneca.* — Milano, Vita e Pensiero, 1932, 4°, 92 p. Lire 10.

L'auteur essaie de rattacher la doctrine morale de Sénèque à sa conception du monde. Il est ainsi amené à étudier les rapports qui existent entre la pensée de Sénèque et le système philosophique des stoïciens. — Ce petit travail appartient à l'histoire de la philosophie et à l'éthique.

B. B.

Sigeri de Brabantia « de aeternitate mundi » edidit R. Barsotti. (Coll. Opuscula et Textus (Grabmann et Pelster), fasc. XIII). — Munster e. W., Aschen-dorff, 1933, 16°, 30 p. RM. 0,80.

Cette nouvelle édition du « de aeternitate mundi » est munie d'un appareil critique. On s'est servi de manuscrits non encore utilisés, notamment du codex de Pise, récemment découvert. Le texte ainsi établi apporte de nombreux éclaircissements aux versions déjà publiées. Quelques pages d'introduction décrivent les manuscrits et situent le « de aeternitate mundi » dans son milieu historique et doctrinal.

B. B.

E. GILSON. *L'esprit de la philosophie médiévale. Gifford lectures* (2^e série). — Paris, Vrin, 1932, 8°, 299 p. Fr. 32.

Avec la même maîtrise que dans la 1^{re} série de ses leçons, M. G. continue à établir *historiquement* que le moyen âge chrétien a véritablement eu une philosophie originale. — Ayant traité antérieurement les principales questions qui relèvent de la métaphysique, de la théologie naturelle et de l'anthropologie, il emprunte cette fois ses sujets à la psychologie, à la ph. de la nature et à la morale ; puis il retrace la vision que le moyen âge a eue de l'histoire (sens objectif), et termine par *Le moyen âge et la philosophie*. — Il applique, très souplement d'ailleurs, la méthode suivante : marquer le sens des doctrines qui des grands hellènes parvenaient aux médiévaux ; montrer comment la sagesse de l'antiquité païenne s'est transformée entre les mains de ses héritiers. La cause du progrès ? On la voit à l'œuvre : la révélation judéo-chrétienne, qui oriente la raison philosophique, la fait bénéficier de la purification du cœur, la garde de l'erreur, l'assure dans la vérité, l'aide à mieux utiliser ses propres principes, lui présente des problèmes qui sont autant de ferments de vie intellectuelle, l'amène à prendre rationnellement conscience de ce que, livrée à elle-même, elle n'avait pas découvert. La vérité capitale à qui revient alors le rôle de transmuter la spéculation philosophique, c'est celle d'un Dieu cause de l'être. — Nous croyons avoir donné le sens de la vaste argumentation de M. G. Quant au livre lui-même, il ne se laisse pas résumer. Il faut le lire, jouir de sa lumière et de la richesse de sa documentation. On souscrira aux conclusions de l'A. : *disciples de Platon et d'Aristote, les médiévaux sont profondément novateurs en platonisme et en aristotélisme ; il y a « (une) fécondité philosophique du Christianisme »*. (p. 276 ; cf. 206.)

Parce qu'on admire ce livre et qu'on en sent la bienfaisance, on le voudrait parfait de tout point. Qu'il nous soit permis d'exprimer quelques desiderata. L'A. a entendu s'en tenir au point de vue *historique* ; ayant fait affleurer tous les caractères de la ph. chrétienne, il laisse à d'autres le soin de les colliger dans une définition. Nous craignons qu'un lecteur peu averti ne s'interroge parfois sur la nature du terrain par où on le mène : philosophie ? théologie ? Et puis M. G. est un historien qui *démontre* : d'où quelque unilatéralité ou effet de clair-obscur dans certains de ses exposés. Ainsi paraît-il savoir plus de gré (chap. II) aux augustiniens et à D. Scot d'avoir eu besoin d'être « sauvés » par le dogme, de leur tentation d'idéalisme, qu'il n'en sait à saint Thomas de cette belle santé de raison qui, en la matière, l'a dispensé de tout besoin de « sauvetage ». Item : l'Aquinat ne se reconnaîtrait pas tout à fait dans la p. 32, parce que M. G., tirant judicieusement parti pour son livre du *De Veritate* q. I, art. 1, 2 et 4, ne fait pas état de l'art. 3 qui, indifférent à la thèse générale, est pourtant nécessaire pour reconstituer exactement la pensée de saint Thomas, dans le problème particulier de la « vérité ». Le chap. sur *l'histoire* est assez décevant.

Le style est toute clarté et vigueur dialectique ; il y a des pages magnifiques d'allure, d'autres relevées d'humour et d'ironie ; certains passages se ressentent

du premier jet. — Quelques phrases appellent un amendement : p. 119, l. 18 du texte ; p. 132, l. 30 ; p. 135, l. 15-19, etc. ; p. 87, l. 29, *lire* pure ; p. 271, n. 3, l. 11, *lire* II II.

M. FESTUGIÈRE.

R. JOLIVET. *La philosophie chrétienne et la pensée contemporaine*. — Paris, Téqui, 1932, 12°, vi-228 p. Fr. 15.

L'activité littéraire, très grande, de M. J. nous donne cette fois un excellent ouvrage de vulgarisation philosophique. Dans une langue claire, aisée, il rend accessibles un ensemble de problèmes et de points de vue doctrinaux, fort importants, toujours munis par lui de leurs connexions historiques.

Ayant pris dans l'antiquité païenne son point de départ, le livre se partage à peu près également entre le moyen âge et l'âge moderne. — Nous croyons devoir signaler l'intérêt des pages consacrées à *La notion de philosophie chrétienne* (question récemment débattue entre penseurs), et louer particulièrement les chap. qui traitent de *L'Esprit de la ph. thomiste* (IV) et de *L'Aurore d'un Renouveau* (VI) : de ce renouveau les symptômes apparaissent dans un retour des esprits vers le *réalisme*, vers le *spiritualisme*, voire, quoique plus timidement, vers le *problème de Dieu*.

L'A. témoigne d'une large sympathie pour la pensée d'autrui ; il cherche ce qui unit plus que ce qui divise ; il modère ses réserves ou ses critiques, vraiment autant qu'un thomiste peut le faire. On en jugera par ce qu'il dit, *cuique suum*, de Descartes, de Boutroux, de MM. Bergson, Le Roy, Blondel, de Durkheim, de M. Lévy-Bruhl, etc. Nul ne s'étonnera de ce que M. Brunschvicg jouisse d'un traitement de moindre faveur.

On comprend que M. J. ait voulu borner à la France — sauf quelques allusions — son coup d'œil sur le mouvement thomiste. Mais eût-ce été vraiment quitter la France que de mentionner l'heureuse influence qu'un centre thomiste étranger a exercée, par ses publications, sur des milieux français variés, au début du siècle ?

P. 140, l. 11 : *retentir* ; p. 178 : *Foucault* ; p. 180, l. 22 : *ou* la fin.

En somme, livre vivant, bien pensé, largement et exactement informé, qui agréera et à ceux qui savent et à ceux qui désirent savoir. M. FESTUGIÈRE.

JACQUES CHEVALIER. *Trois conférences d'Oxford, Aristote, Pascal, Newmann*. — Paris, Spes, 2^e éd. revue, 1933, 12°, 121 p. Fr. 5.

Comment l'idée de création seule rend le monde compréhensible ; comment la cause créatrice, nécessairement transcendante, se révèle à nous par l'immensité de son action et implique un développement vital ; comment l'action créatrice est action « continue », tel est l'objet de ces conférences qui présentent de façon très claire et solide les préambules rationnels de la foi catholique et donnent une juste idée du développement du dogme. J. M.

VARIA.

MAUR. BLONDEL. *Léon Ollé Lapruné* (1839-1898). — Paris, Bloud et Gay (Coll. « les Maîtres d'une génération ») s. d. (1932). 1 vol. 8°, 154 p.

Nul n'était mieux qualifié que M. Blondel, disciple d'Ollé Lapruné, qui n'a cessé d'entourer d'un culte intelligent la mémoire de ce maître hors pair, et lui a consacré plusieurs ouvrages pour nous donner ce résumé de sa vie. Celui-ci reprend la biographie publiée au lendemain de la mort d'Ollé Lapruné (une broch. 8° de 58 p. hors commerce). Plusieurs parties ont été entièrement refondues et largement développées, notamment l'examen de sa doctrine

de la certitude morale (4^e partie, p. 71 ss.) et de l'union intime qu'il a toujours maintenue dans sa pensée entre la philosophie et la vérité catholique (6^e partie, p. 125 ss.). Cinquante ans ont passé depuis les luttes que dut soutenir O. L. pour conquérir à ses idées le droit de se faire entendre ; personne n'y verrait plus « des théories avec lesquelles on allume des bûchers » (p. 74) ; de même, l'affaire Dreyfus (p. 108) est presque oubliée de la génération présente, et si le « Ralliement » a connu un regain d'actualité avec l'Action Française, on peut cependant en parler sans soulever les passions de parti (p. 11, ss.). Aussi devons-nous remercier M. B. de publier sur tous ces événements auxquels fut mêlé O. L. des détails et des documents inédits, qui nous révèlent, à nous-mêmes qui la connaissions et l'admirions, des profondeurs nouvelles de l'âme éminemment loyale et virile du Maître, telle l'admirable lettre à Caro (p. 74-78), au lendemain de la soutenance de sa thèse, où il revendique avec tant de modération, mais aussi de fermeté, le droit à la discussion libre pour ses opinions, qu'il sait pourtant repoussées par ceux dont dépend son avenir.

Cette biographie est une des meilleures leçons de vie catholique, sincère intégrale, mais loyale et tolérante, à offrir aux intellectuels, étudiants et professeurs, comme aux hommes d'action, que leurs œuvres politiques et sociales mettent en contact avec des adversaires de leurs croyances. B. L.

JOANNES WEHRLÉ. **Victor Delbos.** (Coll. Les Maîtres d'une Génération.) -- Paris, Bloud et Gay, 1932, in-12°, 160 p. Fr. 12.

PIERRE MÉLINE. **Paul Bureau.** (Coll. Les Maîtres d'une génération.) — Paris, Bloud et Gay, 1932, in-12°, 160 p. 12 Fr.

Victor Delbos et Paul Bureau : deux grands noms certes, aussi est-ce à juste titre que leurs biographies prennent rang dans cette collection « consacrée à des hommes qui ont occupé une place importante dans le catholicisme français contemporain. » Figures différant du reste par tant de côtés : caractère, domaine scientifique, champ d'action, Delbos, l'historien pénétrant des idées philosophiques et Bureau, l'éminent sociologue, avaient tous deux une singulière vigueur d'esprit et des convictions chrétiennes profondes. Pierre Méline relève bien la grande indépendance de Bureau et son intelligence à la fois si personnelle et si accueillante. Compromis plutôt indirectement dans le mouvement moderniste, Bureau connut la désapprobation officielle de l'autorité ecclésiastique, mais sa soumission fut parfaite. L'abbé Wehrlé nous donne à la fin de son ouvrage une bibliographie des œuvres de Delbos. On regrettera que Pierre Méline ne l'ait pas imité et renvoie le lecteur aux « Cahiers de la Nouvelle Journée ».

B. BECKER.

DR ARLETTE BUTAVAND. **Les femmes médecins-missionnaires.** — Louvain, Éditions de l'Aucam, 1933, 8°, 143 p. Fr. 10.

Les conditions matérielles et morales de la femme en pays de mission, sont pitoyables. Elles réservent à la femme-médecin une œuvre de haute valeur naturelle et surnaturelle. Les protestants l'ont compris pratiquement avant les catholiques. Dans les missions protestantes, les femmes-médecins travaillent depuis plus de soixante ans. En 1925, les missions médicales protestantes comptaient 356 femmes-médecins contre 801 (799) médecins-hommes. Dans les missions catholiques, le mouvement n'a commencé que depuis une dizaine d'années. On assiste même maintenant à la fondation de sociétés religieuses établies dans le but particulier d'exercer les fonctions médicales. Les deux principales d'entre elles sont : la *Society of Catholic Medical Missionaries* et

Institutum Deiparae (Glasgow). Cette dernière, avec les trois vœux, n'admet à la profession religieuse que les diplômées.

L'effort médical féminin fourni par les protestants et les catholiques est minutieusement exposé par l'auteur, ainsi que les résultats obtenus. Ceux-ci sont extrêmement encourageants, tant du point de vue médical que missionnaire. Si, de plus, l'on se demande ce que les femmes-médecins ont trouvé elles-mêmes dans les missions, on peut répondre qu'elles y ont trouvé outre l'exercice d'une profession indépendante, la satisfaction de leur besoin d'affectivité, et, pour les privilégiées entrées en religion, l'appui indispensable à la faiblesse féminine.

PH. S.

LIVRES REÇUS.

BAUDOUIN (E.). *Sous la cornette de St Vincent de Paul.*

MARCELLIN (M.). *Gallieni, Grand de France.*

RENARD (E.). *Le Père de Foucauld.*

CAPRILÈS (G.). *Petites histoires de grands mots.*

GRAFFIGNY (H. DE). *Irons-nous dans la lune ?*

Ces volumes font partie de la nouvelle collection « *Savoir* » que les Éditions Spes (Paris, 15, rue Soufflot) ont créée pour répondre au besoin de lire des enfants du peuple. Cette collection se présente sous la forme de volumes in-32, élégamment cartonnés, à 5 fr.

BORD (J.-B.). *Jésus-ouvrier. Doctrine et culte.* — Paris, Bloud et Gay, 1932, 32°, 146 p., Fr. 7.

LEMAÎTRE (GEORGES). *Sacerdoce. Perfection et vœux.* — Paris, Desclée De Brouwer et Cie, 1932, 12°, 104 p. Fr. 7.50.

La Benedizione e l'inaugurazione della Nuova Sede dell' Università cattolica del Sacro Cuore. — Milan, Vita e Pensiero, 1933, 8°, 27 p.

MISSION (J.). *Les idées pédagogiques de S. Ignace de Loyola.* — Paris, Lethielleux, 1932, 12°, 80 p. Fr. 5.

GHICA (VLADIMIR I.). *La souffrance.* — *La Liturgie du Prochain.* — *La Présence de Dieu.* — Paris, Beauchesne, 1932, 3 vol., 60 p., 16 p., 74 p., Les 3 vol.: 10 frs.

IGNACE-MARIE, O. F. M. *La Reine du clergé.* — Paris, Lethielleux, 1932, 32°, 20 p. Fr. 0,75.

MOSNIER (Ch^{ne}). *Les épiîtres et les évangiles des dimanches, des principales fêtes de l'année et de tous les jours de carême, suivis de « Réflexions pratiques ».* 3^e édition. — Paris, Lethielleux, 1932, 18°, xvi-624 p. Fr. 12 ; rel. Fr. 16.

Cette nouvelle édition a été mise au courant des récentes modifications apportées à la liturgie. Les réflexions qui accompagnent les textes scripturaires sont pieuses et pratiques, avant tout.

L. HEIZMANN. *Die Wallfahrtsorte Badens in den Pilgerzeichen Wallfahrts-, Bruderschafts-, Gnaden-, Anhänger- und Klippen-Medaillen.* — Tiergarten, Verlag Pfarrcaritas, 1932, 8°, 50 p. ill.

L. HEIZMANN. *Die Wallfahrtsorte der Erzdiözese Freiburg.* — Tiergarten, ib., 1932, 8°, 68 p. ill.

Das grosse Volksmessbuch für alle Tage des Kirchenjahres. Das vollständige römische Messbuch in deutscher Uebersetzung mit Einführungen und

Erläuterungen herausgegeben von der Abtei Marie-Laach. — Einsiedeln, Benziger, 1932, 95×150 mm., 1440 p. rel. Fr. 5.75.

Pour un prix relativement modique, voici un excellent missel. Les introductions générales, les explications et les notices particulières à chaque messe ou fête plairont à tous. Présentation typographique claire et irréprochable, bien que nous eussions préféré les caractères romains dont la lisibilité est supérieure aux gothiques.

JANVIER (M. A.), O. P. *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la Morale chrétienne*. Tome II. Sermons prononcés le Vendredi Saint à N.-D. de Paris, 1913-1924. — Paris, Lethielleux, 1933, 8°, 256 p. Fr. 15.

Chaque année, le Vendredi-Saint, le R. P. Janvier dans ses sermons de Notre-Dame a emprunté aux divers épisodes du drame divin une leçon morale et un exemple en corrélation avec les enseignements de la station qui s'achevait. C'est le sujet du volume ci-dessus, traité avec la maîtrise que l'on connaît.

JACQUET (RENÉ). *Barabbas ou l'envers de la Passion*. Drame en un acte. — Paris, Bloud et Gay, 1933, 4°, 46 p.

JACQUET (RENÉ). *Passion de N. S. J. C. selon les quatre évangélistes*. Récit dramatisé en trois parties ; traduit en vers français sur le latin de la vulgate. — Paris, Bloud et Gay, 1933, 4°, 46 p.

Abbé CATESSON. *Après 40 ans de ministère paroissial. Entretiens évangéliques. Sentences. Paraboles. Miracles*. — Paris, Lethielleux, 1932, 8°, 184 p. Fr. 12.

Fruit de l'expérience acquise par quarante années de ministère, ce livre doctrinal et pratique tout ensemble, sera utile particulièrement aux prêtres qui savent que l'Évangile reste la mine inépuisable où il faut aller boire les eaux vives.

SARRETTE (HENRI). *Apologie du devoir*. — Paris, Éditions Spes, 1932, 8°, 100 p. Fr. 3.50.

Le devoir et la pierre angulaire de la dignité personnelle, la condition formelle du salut de chacun, la vertu qui édifie ou rachète, l'acte par excellence d'adoration et d'amour dus à Dieu.

E. LAVEILLE. *Monseigneur Laveille, 1856-1928*. — Marseille, Éditions Publiroc, 1932, 12°, 228 p. Fr. 10.

Mgr Laveille a donné plusieurs biographies hautement appréciées. Il y a un an l'*Ame d'un prêtre* nous avait révélé bien des aperçus sur la vie intime de ce prêtre vénéré. Au désir manifesté de posséder une vie complète du prélat répond ce volume publié par celui qui l'a mieux connu.

L. et H. TOUBLAN. *Ce qu'il faut croire, ce qu'il faut faire, ce qu'il faut avoir, et où le trouver*. — Paris, Lethielleux, 1932, 8°, 364 p. Fr. 15.

Précis de la doctrine chrétienne, exposée dans l'ordre des trois parties du catéchisme. Sa clarté et sa simplicité le recommandent comme manuel pratique du maître chargé d'expliquer le catéchisme.

Dom GUÉRANGER. *Sainte Cécile et la société romaine aux deux premiers siècles*. 2 vol., 11^e édition. — Paris, Téqui, 1933, 8°, 387-455 p.

Malgré les découvertes croissantes de l'archéologie, l'ouvrage célèbre du docte fondateur de Solesmes, conserve toujours la faveur du public. Les éditions s'épuisent. Celle-ci reproduit le texte même de la dernière édition qu'ait publiée l'auteur, sans changements ni notes.

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE ÉRÉMITIQUE (1928-1933)

Depuis l'année 1928, date de la publication, dans la collection *Moines et monastères* de Ligugé, de mon petit livre, *Ermîtes et reclus*, il a paru, jusqu'à ce jour, un assez grand nombre d'études ayant pour objet les ascètes anciens ou modernes qui se sont confinés dans la solitude, soit dans les ermitages des îles, des monts ou des bois, soit entre les murs d'une cellule de reclus. On s'est appliqué à dresser ici la bibliographie de ces publications, celles qui traitent des solitaires orientaux exceptées, et on a cru utile d'enregistrer, par surcroît, quelques études antérieures au livre susdit et qui n'y sont point citées, bien quelles méritent pourtant, pour une raison ou pour une autre, de n'être pas oubliées.

Je dois des remerciements à diverses personnes qui m'ont fourni quelques numéros de cette bibliographie ou dont les renseignements m'ont permis d'apporter d'utiles précisions à ce travail, notamment aux RR. PP. Odo Casel, O. S. B., Anselmo M. Tommasini, O. F. M., Livarius Oliger, O. F. M., Mgr Pietro Guidi, M. le chanoine Eugène Martin, M. l'abbé L. Didion, M. J. Lavalleye et mes amis Noël Dupire et Jean Guillois.

- I. ALLEN (HOPE EMILY), *Writings ascribed to Richard Rolle, Hermit of Hampole, and Materials for his Biography* (New-York et London, 1927). — Voir c. r. *Rev. Bén.*, XLI, 1929, pp. 186-87 ; *Rev. d'hist. eccl.*, XXIV, 1928, pp. 665-67. V. *infra* nos 4, 5, 37, 38, 40, 54, 66, 76.
2. — *Further Borrowings from 'Ancren Riwle'* (*Modern Language Review*, XXIV, 1929, pp. 1-15). — Sur l'*Ancren Riwle*, voir *Ermîtes et reclus*, p. 64 et *infra* nos 3, 50, 58, 76.
3. — *On the Author of the 'Ancren Riwle'* (*Publications of the Modern Language Association of America*, XLIV, 1929, pp. 635-80). — Propose comme auteur de l'*Ancren Riwle* Godwin, ermite de Kilburn, qui vivait vers 1134.
4. — *English Writings of Richard Rolle, Hermit of Hampole* (Oxford, 1931). — Voir c. r. *Bulletin de théol. anc. et médiévale*, II, 1933, p. 165*.

5. — *Birthplace of Richard Rolle* (*Times Literary Supplement*, 10 sept. 1931, p. 683). — Thornton Dale, près de Pickering (Yorkshire), serait le pays natal de l'ascète.
6. ANSON (PETER F.), *The Quest of Solitude* (London, 1932). — Le corps du volume est consacré à l'étude de la vie solitaire dans les ordres semi-érémiques (Carmes, Chartreux, Camaldules) et dans les congrégations de solitaires. La vie érémitique en Angleterre au moyen âge est l'objet d'un chapitre à part (pp. 223-49). Le dernier chapitre, intitulé *Modern solitaires*, ne traite que de Charles de Foucauld (V. *infra* n^{os} 9, 13, 17, 69, 70) ; illustré de dessins de l'auteur.
7. ASSON (P. TEODORICO) O. F. M., *Stabilimento dei Francescani nel Trentino e loro diffusione*. — Ce travail, qui occupe les pp. 3-56 du volume anonyme intitulé *Contributi alla storia dei Frati Minori della Provincia di Trento* (Trento, 1926), se termine par une note (complémentaire à l'art. de WEBER. V. *infra*, n^o 75) sur les tertiaires franciscains ermites (pp. 55-56).
8. BAXTER (J. H.), *A Scottish Hermit* (*Scottish Notes and Queries*, IX, 1931, p. 14). — Hugh Cumynth, ermite au diocèse de Dunkeld en 1454.
9. BAZIN (RENÉ), *Charles de Foucauld* (Paris, 1921).
10. BOUR (R. S.), *Die Benediktiner-Abtei S. Arnulf vor den Metzger Stadtmauern. Eine archäologische Untersuchung* (Sonderabdruck aus dem Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde, XIX-XX, Metz, 1908). — Pp. 180 s., les reclus de Saint-Arnoul de Metz.
11. BOWE (PETER) S. J., *Die Verehrung der Eucharistie im Mittelalter* (München, 1933). — Pp. 70-72, sur la B^{se} Julienne de Cornillon († 1258), qui finit ses jours comme recluse près de Fosses ; pp. 72, 76, 77, sur Ève, amie de Julienne, recluse à Saint-Martin de Liège.
12. BUEHLER (JOHANNES), *Klosterleben im deutschen Mittelalter nach zeitgenössischen Aufzeichnungen* (Leipzig, 1921). — Traductions allemandes de textes originaux.
13. CHARLES DE JÉSUS (i. e. CHARLES DE FOUCAULD), *Directoire* (Paris, 1928). — Texte de 1909-1913, publié par LOUIS MASSIGNON-HOVYN.

14. CLOTILDE DE SAINTE JULIENNE, *Sainte Julienne de Cornillon et l'établissement de la Fête-Dieu* (Bruges, 1928). — V. *supr.* n° 11.
15. COENS (P. MAURICE), S. J., *La légende de S. Audebert, comte d'Ostrevant* (*Analecta Bollandiana*, LI, 1933, pp. 99-116). — Ermite près de Tournai, au Mont de la Trinité, appelé aussi Mont-Saint-Aubert (pp. 105-108). Il était boulanger ; son âne allait vendre à Tournai le pain que l'ermite cuisait. Tout ceci paraît légendaire, mais il est attesté qu'un reclus vécut là en 1167 (p. 108). Voir *Vita*, ch. 3, 4 (pp. 114-15).
16. COMPER (FRANCES M. M.), *The Life of Richard Rolle together with an Edition of his English Lyrics*, London, 1928. — Voir c. r. *Rev. d'hist. eccl.*, XXV, 1929, p. 368.
17. CRISENOY (PIERRE DE), *A la suite du Père de Foucauld. La fraternité d'El Abiod Sidi Cheikh* (*Vie catholique*, 16 septembre 1933). — Description de la cérémonie du 8 septembre 1933 (voir appendice) et du départ des Petits Frères du Sacré-Cœur de Jésus pour El Abiod Sidi Cheikh, base de leurs opérations missionnaires dans le Sud-Oranais.
18. DEBONGNIE (P.). — Signale, dans le c. r. de L. G., *Ermites et reclus*, paru dans la *Rev. d'hist. eccl.* (XXV, 1929, pp. 179-80), un ermite de nos jours à Saint-Thibaut, paroisse d'Hodister, près de La Roche en Ardenne.
19. DENIS (E.), *Sainte Julienne de Cornillon* (Liège, 1927). — V. *supr.* n°s 11, 14.
20. [L. DIDION], *Une recluse à Fresnay au XV^e siècle* (*Bulletin paroissial de Fresnay*, mai 1922, p. 16). — Sur la recluse de Fresnay-sur-Sarthe (ar. Mamers, Sarthe), voir encore une note dans la *Revue historique et archéologique du Maine* (LXXVIII, p. 100) et une autre dans *La Province du Maine* (juillet-août 1922, p. 128).
21. DISDIER (P. M.-Th.), *Augustin (Ordre dit de Saint-): Le premier ordre: A. Ermites de Saint-Augustin* (A. BAUDRILLART, A. DE MEYER et Ét. VAN CAUWENBERGH, *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. V, 1931, col. 499-581). — Origine et organisation ; de l'union générale à la Révolution française ; état actuel ; vie et organisation religieuse ; listes générales ; bibliographie. Voir n°s 22, 23, 24, 51, 71.

22. — B. *Ermites récollets de Saint-Augustin*; C. *Ermites déchaux de Saint-Augustin*; D. *Les petits Pères* (*Ibid.*, col. 581-595).
23. — *Le deuxième ordre de Saint-Augustin* (*Ibid.*, col. 595-600).
24. — *Tiers ordre augustinien* (*Ibid.*, col. 600-601).
25. DOERR; *Die Inclusen*, ouvrage sous presse, qui doit être publié prochainement par la librairie Aschendorff de Münster en Westphalie.
26. ERENS (A.), *Les Sœurs dans l'Ordre de Prémontré* (*Analecta Praemonstratensia*, V. 1929, pp. 5-26). — P. 7, n. 2, signale quelques recluses parmi les Sœurs. Voir *Rev. d'hist. eccl.*, XXV, 1929, p. 376.
27. FUESSENICH (C.), *Zur Geschichte der Eremiten in der Erzdiocese Köln* (*Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, 74, 1902, pp. 139-52). — Il s'agit presque uniquement d'ermites du XVIII^e siècle.
28. GILLIODTS VAN SEVEREN (LOUIS), *Inventaire des archives de Bruges* (Bruges, 1876-1885). — Sur divers reclus et recluses des XIV^e et XV^e siècles, voir t. I, pp. 497, 511; t. III, p. 236; t. V, pp. 394, 487; t. VI, p. 190.
29. GOUGAUD (Dom LOUIS), O. S. B., *Christianity in Celtic Lands* (London, 1932). — Pp. 99-101, ermites et reclus dans les pays celtiques; pp. 170-73, reclus irlandais sur le continent.
30. GREFF (KARL), *Bruder Ubaldus, der Eremit von Eddessen. Gedenk-Blätter zu seinen 50 jährigen Jubiläum mit Illustrationen und einen Anhang von Gedichten* (s. l. n. d.). — L'avant-propos est daté de Münster-en-Westphalie, juin 1910. Le Frère Ubald, dont l'ermitage se trouvait à Eddessen, à 6 km. au S. E. de Borgholz (Westphalie) et dans cette paroisse, était né le 28 avril 1830. Le 12 août 1909 on fêta le cinquantième anniversaire de son entrée en ermitage.
31. GUERRA (Mons. ALMERICO), *Compendio di storia ecclesiastica lucchese dalle origini a tutto il secolo XII*, con appendici e note di Mons. PIETRO GUIDI (Lucca, 1924). — P. 49*, S. Frediano ermite, avec note sur la vie érémitique dans le diocèse de Lucques.

32. GURDON (Dom EDMUND), Ord. Cart., *The Hermits of Montserrat* (Pax, XX, 1931, pp. 249-53, 285-88 ; t. XXI, 1931, pp. 30-33). — Sur les ermitages du Montserrat (Catalogne), d'après la récente histoire de cette abbaye par Dom Anselmo ALBAREDA, O. S. B., écrite en catalan.
33. HAM (E. B.), *Un manuscrit retrouvé du reclus de Molliens* (Romania, LVI, 1930, pp. 589-93). — Retrouvé dans la célèbre bibliothèque (composée par Sir Thomas Philipps) de Thirlestaine House à Cheltenham. Sur le reclus de Molliens, voir L. G., *Ermîtes et reclus*, pp. 78-79, 96 et *infra* n° 42.
34. HATAT (Abbé), *Cellules de recluses dans les églises du XV^e siècle* (Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie, III, 1864, pp. 417-19). — Vestiges de cellules à Sainte-Honorine-du-Fay (ar. Caen, Calvados) et à Esquay-Notre-Dame (*ibid.*).
35. HAYNIN (JEAN DE) [† 1495], *Mémoires*, éd. CHALON (Mons, 1842). — P. 280 : « La recluse de Bavay [ar. Avesnes, Nord] nommée seur Jehenne, estant en son reclusage, pria tant qu'aucuns des cappitaines l'alla voir et parler a elle. Et alors elle leur dit qu'elle leur prioit, en l'honneur de la passion de Jhesu-Crist, qu'il ne veusiste point ardoir ne destruire l'eglise en la ville, et ou cas qu'ensi il leur pleusist a ferre et eus en deporter, elle leur proumetoit et avoit en convent qu'a tou les jours de sa vie, elle prieroit a Dieu pour eus. Ne sai se che fu pour l'amour d'elle ou autrement, mes il n'y ardirte riens. »
36. HEIGENMOOSER (J.), *Eremitenschulen in Altbayern* (Berlin, 1903).
37. HESELTINE (G. C.), *Selected Works of Richard Rolle, Hermit* (London, 1930). — Voir c. r. Rev. d'hist. ecclés. XXIII, 1932, pp. 177-178.
38. — *Richard Rolle* (Times Literary Supplement, 14 avril 1932, p. 271). — Indique, contre l'opinion de Miss H. E. ALLEN (Cf. *ibid.*, p. 202), les raisons qui, selon lui, feraient croire que Richard a été prêtre.
39. HILTON (AGNES A.), *The Hermit of Eskdale* (London, 1933). — Œuvre d'imagination basée sur un thème historique.
40. HODGSON (G.), *Office Psalms from Rolle's Psalter and*

- St. Augustine's Enarrationes rendered and edited by —* (London, 1931). — Voir c. r. *Rech. de théol. anc. et médiévale*, V, 1933, p. 341.
41. LAFFORGUE (E.), *Les ermites de la Bigorre* (Lourdes, 1923). — Voir c. r. *Rev. d'hist. de l'Église de France*, XV, 1924, p. 407.
42. LANGLOIS (CH.-V.), *La vie en France au moyen âge*, t. II (Paris, 1925). — Pp. 143-44, émet des raisons pour retarder la composition des deux romans du Reclus de Molliens jusqu'au premier tiers du XIII^e siècle (v. *Ermites et reclus*, p. 78) ; pl. x, reproduction d'une peinture représentant un reclus, ornement du début du roman *Miserere* dudit Reclus dans le ms. 3142, fol. 203 de la Bibliothèque de l'Arsenal.
43. LAVALLEYE (J.), *Le béguinage, la recluserie, les statuts du chapitre d'Anderlecht* (*Folklore brabançon*, 1930, pp. 33-45). — Des recluses, vierges ou veuves, vécurent à l'ombre du clocher d'Anderlecht, près Bruxelles, au moyen âge et même au XVII^e siècle.
44. MACDONALD (A. J.), *Berengariana* (*Journal of Theological Studies*, XXXIII, 1932, pp. 180-86). — Le critique serait disposé à attribuer à S. Jérôme l'*Epistola Berengarii ad quosdam eremitas* (éd. MARTÈNE et DURAND, *Thes. nov. anecdotorum*, I, 191-95) ; cependant le contenu de l'*Epistola* concorde parfaitement avec ce que l'on sait des développements pris par la vie érémitique en France au temps de Bérenger de Tours († 1088). Voir *Rev. d'hist. eccl.*, XXVIII, 1932, p. 689.
45. MARTIN (Chan. EUGÈNE), *Les ermites au diocèse de Toul* (Nancy, 1928). — Extrait de la *Semaine religieuse de Nancy*. Au moyen âge (pp. 4-7) ; Pierre Séguin († 1636) et les ermitages nancéiens (pp. 7-9) ; liste des ermitages (pp. 10-17) ; congrégations d'ermites au XVIII^e siècle (pp. 17-50).
46. MASSERON (ALEXANDRE), *Les « exemples » d'un ermite siennois*. Paris, 1924. — Fra Filippo degli Agazzari († 1422). Voir c. r. *Rev. d'hist. eccl.*, XXI, 1925, pp. 139-40.
47. — *Ermites et reclus* (*Vie catholique*, 17 nov. 1928, pp. 9-10). — Article sur le livre de L. G.
48. MATTHIEU (ERNEST), *L'ermitage de Saint-Barthélemy à*

Mons (*Annales du Cercle archéologique de Mons*, XXXVIII, 1909, pp. 1-101).

49. — *Les recluseries de Cantimpré et de Saint-Nicolas à Mons* (*Ibid.*, pp. 257-63).
50. MEUNIER (Dom GABRIEL), O. S. B., art. *Ancrén Riwele* (*Dictionnaire de spiritualité*, fasc. 2, 1933, pp. 548-49).
51. MOÉ (ÉMILE A. VAN), *Recherches sur les Ermites de Saint-Augustin entre 1250 et 1330* (*Revue des questions historiques*, CXVI, 1932, pp. 274-316). — Sources narratives, législatives ; documents d'archives ; organisation ; exemption ; relations avec les autres ordres.
52. MONCEAUX (PAUL), *Saint Jérôme. Sa jeunesse. L'étudiant et l'ermit*e (Collection *La Vie chrétienne*, Paris, s. d.). Trad. anglaise : *St. Jerome. The early Years* (London, 1933).
53. MORIN (Dom GERMAIN), O. S. B., *A travers les manuscrits de Bâle* (*Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde*, XXVI, 1927, pp. 175-249). — Signale, dans le ms. B. III, 27 (XV^e siècle), une *Regula inclusorum*, rédigée par les abbés de l'Ordre de Cîteaux. Prologue : *Deus misit filium suum*. Incipit : *Omnis inclusus est mundo crucifixus*. Le ms. semble provenir du diocèse de Liège (Huy ?) (p. 182).
54. NOETINGER (Dom MAURICE), O. S. B., *The Biography of Richard Rolle* (*Month*, janvier 1926, pp. 22-30). — Voir *Rev. d'hist. ecclés.*, XXII, 1926, pp. 440-41.
55. NOGUETTE [*i. e.* E. HERPIN], *La vie de l'Ermit*e de Rothéneuf (Saint-Malo, 1919). — Opuscule de 16 pages retraçant la vie de l'abbé Adolphe Fouré, né à Tinténiaç (ar. Saint-Malo, Ille-et-Vilaine) le 7 mars 1839, retiré, en 1893, à Rothéneuf, sculpteur de rochers de la côte, mort le 10 février 1910.
56. OLIGER (P. LIVARIUS), O. F. M., *Regulae tres reclusorum et eremitarum Angliae saec. XIII-XIV* (*Antonianum*, III, 1928, pp. 151-90, 299-320). — Édition des textes suivants : 1^o *Regula reclusorum Dub'inensis*, tirée du ms. 97 (B. 3. 5) de Trinity College à Dublin (pp. 170-183) ; 2^o *Roberti presbyteri ad Hugonem anachoritam admonitiones*, du même ms. (pp. 183-190) ; 3^o *Regula eremitarum Cantabrigensis* (Bibl. de l'Univ. de Cambridge, ms. Mm. VI, 17) (pp. 299-312) ; 4^o *Regula eremitarum Oxoniensis* (Bibl. Bodl. ms.

Rawl. c. 72) (pp. 312-320). Voir c. r. *Jahrb. f. Liturgiewissenschaft*, VIII, 1929, p. 304. On me dit que le même érudit a sous presse d'autres textes de la même époque concernant les ermites et reclus.

57. OMLIN (E.), *Hartker von St. Gallen* (*Studien z. schweiz. Kirchengeschichte*, Prälat J. P. Kirsch zum 70. Geburtstag (Fribourg, 1931), pp. 146-53 = *Zeitschrift f. schweiz. Kirchengeschichte*, XXV, 1931, pp. 226-33). — Sur Hartker de Saint-Gall, entré en réclusion en 980 et mort en 1011, voir *Ermites et Reclus*, pp. 77, 81, 96.
58. PÅHLSSON (JOEL), *The Recluse, a fourteenth century Version of the Ancren Riwele* (Lunds Universitets Årsskrift, N. F., I, 6, 1910). — Édition d'une version de l'*Ancren Riwele*.
59. PEACOCK (EDWARD), *On immuring Nuns who had broken their vows* (*Archaeological Journal*, LI, 1894, pp. 49-58). — Sur la question, voir *Ermites et reclus*, p. 75 et n° 79 *infra*.
60. PEERS (C. R.), *Finchale Priory* (*Archaeologia Acliana*, Newcastle-upon-Tyne, IV^e sér., t. IV, 1927, pp. 193-220). — Lieu situé à quelques milles de Durham, d'abord sanctifié par l'ermite Godric († 1170). Voir *Ermites et reclus*, p. 5 et *passim*. Pl. xli, cercueil de pierre de Godric.
61. POORTER (A. DE), *Lettre d'un ermite à Renaud, abbé de Morimond, 1139-1154*. (*Revue d'histoire ecclésiastique*, XXVII, 1931, pp. 831-48).
62. PRIMIS (F.), *Kluizen, kluizenaars en kluizenatessen in Brabant* (*Eijdragen tot de Geschiedenis*, XV, 1923, p. 616-24).
63. RENAULD (JULES), *Promenades historiques aux environs de Nancy. Les ermitages de Messein et de Laneuveville*, Nancy, 1882. — Voir Chan. E. MARTIN, n° 45 *supra*, (pp. 9, 12).
64. ROUSSEAU (FRANÇOIS), *Essai sur la réforme érémitique en Bourgogne au temps de Louis XIV* (*Revue des questions historiques*, CI, 1924, pp. 134-52).
65. SCHNEIDER (RUDOLF), *Der Mönch in der englischen Dichtung bis auf Lewis's 'Monk'*, 1705 (*Palaestra*, LV, Leipzig, 1928). — Pp. 2-3, sur la légende de l'ermite Guthlac († 714).

66. SCHNELL (E.), *Die Traktate des Richard Rolle von Ham-pole 'Incendium amoris' und 'Emendatio vitae' und deren Uebersetzung durch Richard Mysin* (Leipzig, 1932).
67. SERBAT (LOUIS), *Inscriptions funéraires de recluses à l'abbaye de Saint-Amand (Nord)* (*Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, VIII^e série, t. I^{er}, 1911, pp. 193-224). — Facsimilé de la plaque funéraire d'Olarde (1078) (p. 195); copie de l'inscription funéraire de la recluse Emma († 1124) (p. 197) et facsimilé de la même (pp. 218-19).
68. THOMPSON (E. MARGARET), *The Carthusian Order in England* (London, 1930). — Mention d'un reclusoir dépendant de la chartreuse de Sheen près Londres, fondé par le roi d'Angleterre Henry V, pour un chapelain prêtre (pp. 241-42). Voir c. r. *Rev. d'hist. eccl.*, XXVII, 1931, pp. 180-81.
69. VAUSSARD (M.-M.), *La vocation de Charles de Foucauld (Vie spirituelle, XXXIII, 1932, pp. 292-306, XXXIV, 1933, pp. 238-54)*.
70. — *Charles de Foucauld maître de vie intérieure* (Paris, 1933).
71. VERNET (FÉLIX), *Les ordres mendiants*. (Paris, 1933). — Ch. V. Les Ermites de Saint-Augustin.
72. VIDIER (A), *Ermitages orléanais au XII^e siècle (Moyen âge, XIX, 1906, pp. 57-96, 134-56)*. — Ermitages du Gué-de-l'Orme et de Chappes. Texte de 25 chartes inédites.
73. VOIGT (H.), *Brun von Querfurt, Mönch, Eremit, Erzbischof der Heiden und Märtyrer* (Stuttgart, 1907). — Ch. iv, pp. 58-69, sur le groupement d'ermites de S. Romuald près de Ravenne en 1001-1002.
74. WEAVER (Charles P.), *The Hermit in English Literature from the Beginnings to 1660* (George Peabody College for Teachers Contribution to Education, n^o 11, Nashville, Tenn., 1924).
75. WEBER (SIMONE), *Gli eremiti nel Trentino* (*Rivista Tridentina*, 1912, pp. 231-48). Voir n^o 7 *supra*.
76. WELLS (JOHN EDWIN), *A Manual of the Writings in Middle English (1050-1500)* (New Haven, 1926), et 4^e supplément, 1929. — Sur l'*Ancren Riwele*, pp. 361-65,

1120-21 et suppl. pp. 1269-70, 1309. Sur Richard Rolle, pp. 837-41, 1129-30 et suppl. pp. 1274-79, 1312-15.

PUBLICATIONS ANONYMES.

77. *Institut des hermites du diocèse de Cambray associez en congrégation sous l'invocation de Saint Jean-Baptiste et de saint Antoine, premiers pères et parfaits modèles des solitaires* (Mons, 1714).
78. Compte rendu d'*Ermites et reclus* dans la revue *Pax* (1928, p. 392). — Le *reviewer*, — évidemment, un fils de S. François, — reproche à l'auteur de n'avoir pas signalé les poussées d'érémisme soit chez les individus soit dans les congrégations de la grande famille franciscaine. S. François a laissé dans ses *Opuscula* une instruction *Sur la manière de vivre religieusement en ermitage*. Nombre de tertiaires franciscains ont pratiqué la vie solitaire, par exemple le Bienh. Torello de Poppi (1202-1282), le B. Gérard de Lunel (1275-1299), le B. Francesco da Pesaro (1285-1350), S. Conrado da Piacenza (1290-1351). Il aurait aussi fallu rappeler le caractère érémitique de la vie des premiers Capucins, « qui doivent plus qu'on ne le croit généralement au B. Paolo Giustiniani, l'instituteur de la réforme des ermites camaldules de Monte Corona ».
79. *Immuring as capital punishment*. — Diverses communications sur ce sujet dans *Notes and Queries*, CLVII, 1929, pp. 243, 284, 299, 320, 337, 409, 447, 463. V. *supra* n° 59.
80. *L'Abbaye de Wisques* (Wisques [1933]). — L'auteur de ce guide de l'abbaye de Wisques (Pas-de-Calais) parle, dans son historique, de l'ermitage de Wisques, qui est déjà connu par des documents du XV^e siècle et qui était encore occupé en 1686 et probablement en 1691.

APPENDICE

LES ERMITES DE NOS JOURS

A la dernière page d'*Ermites et reclus*, nous signalions quelques anachorètes contemporains : un reclus membre du Tiers-Ordre de Saint-François qui vivait encore en 1888 à Fauquemont

(Valkenburg, Valkenberg), dans le Limbourg hollandais ; une Américaine, protestante convertie au catholicisme, confinée dans une cellule d'*ancre* à l'abbaye de Talacre près de Prestatyn, dans le nord du Pays de Galles ; et nous terminions par le plus connu des ermites de nos jours, Charles de Foucauld († 1^{er} décembre 1916). Les notices biographiques et observations mentionnées ci-dessus permettent d'ajouter à la liste l'ermitte de Saint-Thibaut, paroisse d'Hodister, près de la Roche en Ardenne (n° 18) ; le frère Ubald d'Eddessen (n° 30), lequel allumait encore, en 1909, trois fois par jour, la pipe que lui concédait son règlement particulier et qu'il bourrait de plantes aromatiques de son choix ; enfin l'abbé Adolphe Fourré, le sculpteur des rochers de Rothéneuf, qui s'éteignit le 10 février 1910 (n° 55).

J'ai sous les yeux une carte-postale illustrée représentant un personnage hirsute qui vivait récemment, — et vit peut-être encore actuellement, — dans les creux du rocher dit du Père-Éternel, sur la côte de Trégastel (ar. Lannion, Côtes-du-Nord).

La Corse recèle aussi dans ses montagnes plusieurs ermites. Deux d'entre eux sont sortis des rangs des cénobites bénédictins, se vouant, suivant la lettre du chapitre 1^{er} de la Règle du Patriarche, « au combat singulier du désert, après avoir subi l'épreuve prolongée du monastère ». Prêtres, sans avoir charge d'âmes, ils ont reçu de l'évêque d'Ajaccio, qui les a agréés, mission de dire la messe, le dimanche, dans des chapelles voisines de leurs ermitages.

Enfin, tout dernièrement, l'œuvre souhaitée et préparée par le Père de Foucauld pour la conquête religieuse des populations musulmanes recevait un commencement d'exécution (*V. supra* n° 17). Le 8 septembre 1933, après une émouvante cérémonie de prise d'habit et d'adieux, présidée par le Cardinal-archevêque de Paris, à la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, cinq Petits-Frères du Sacré-Cœur, noyau d'une nouvelle congrégation d'ermites, quittaient Paris, sans pensée de retour, à destination du Sud-Oranais, pour aller continuer dans les profondeurs sahariennes l'audacieuse entreprise de leur inspirateur.

THE "CATHOLIC" BAPTISMAL CREED OF THE FOURTH CENTURY.

The study of creeds forms a very small part of general liturgiology but owing to their use as evidence or tests of orthodoxy, and to the large number of sermons to catechumens based upon them, we have far more detailed knowledge of this than of other portions of liturgies during the first four centuries of Christian history, which was the period of greatest development in their formation.

And liturgiology, in its turn, is but a branch of archaeology ; and so the liturgiologist must use the same methods as his fellow-labourer in the wider field and will encounter similar difficulties. A liturgy is to him much what a " culture " is to the archaeologist, and both are fortunate if, from time to time, they can date some particular " artifact " with precision by historic records ; for the most part they come across scattered relics of the past, which show by their peculiar pattern or moulding the period and country of origin to which they belong ; and in some cases the original pattern will have been worked over by a later hand, and it will need some care to recover it. Thus St. Augustine in a sermon preached at Hippo in 393 says : " The dissertation is of such a form that that combination of words which is delivered to catechumens to be learnt by heart does not occur " ; though by a comparison of his various sermons on the creed we can trace the actual wording within very small limits of possible error.

I proceed to give illustrations of this last paragraph by examples all of which will prove germane to the thesis which I desire to establish.

The Gospel for the Saturday before Palm Sunday in the Byzantine rite is Jo. xi. 1-45, and for the Sunday itself Jo. xii. 1-18. In the Ambrosian rite Jo. xi. 1-45 is the Gospel for the Fifth Sunday in Lent, and in the Mozarabic for the Third. The Gospel for Palm Sunday in the Ambrosian rite is Jo. xi. 55-xii. 11, and in the Mozarabic Jo. xi. 55-xii. 13. The reason why the Ambrosian Gospel omits these last two verses, and so stops just short of the Triumphal Entry, is that this Gospel properly

belongs to the vigil on the previous night, and on the vigil the *traditio symboli* took place, which has since been pushed back to an earlier hour. The omission of any mention of the Palm Sunday Procession threw the emphasis on to the story of the anointing of our Lord, and this was regarded as furnishing a parallel to the unction in the Baptismal service. Here then we seem to have evidence of the westward movement of Byzantine usage, and the Byzantine rite, in its turn, carries us back to Antioch.

But further ; Jo. xii. 1. ff. is also the Gospel for Palm Sunday in a lectionary of Naples of the seventh century published by Dom Morin in his *Liber Comicus* pp. 426-435, and this lectionary is prefixed to a MS. of the Gospel written about 700 A. D. in England and now in the British Museum (Cotton Ms., Nero D. IV, Evangeliarium S. Cuthberti). And there is also in the British Museum a similar Gospel MS. (Regius I. B. VIII) to which is prefixed a Capuan lectionary used by S. Victor in 546 (*ib.* pp. 436-444). Dom Morin makes the highly probable suggestion that both lectionaries were brought to England by Abbot Adrian, who accompanied Theodore in 668, and came from a monastery in the neighbourhood of Naples (Bede *H. E.* iv. 1.).

Here then we have evidence that even as late as the seventh century the Roman rite was not dominant in Campania. We might attempt to discount this testimony by recalling that after the invasion of Asia Minor by the Mohammedans large numbers of Greeks flocked to Campania and Southern Italy, but this invasion only took place in the same year that Adrian left for England, while the inference that the Roman rite occupied a sort of liturgical island in a non-Roman sea is supported by the well known letter of Innocent I to Decentius of Gubbio in 416, which shows that in the fifth century it did not run even within a hundred miles of the capital.

I give three more instances all tending to establish the same conclusion. Cardinal Mai in his *Script vet. Coll. nov.* t. III. p. 223 quotes a portion of a Preface from the orthodox rite in the neighbourhood of the Danube in the fourth century which begins "Dignum et justum est nos Tibi *hic* et ubique gratias agere." *Hic* does not occur in any Roman Preface, but in the Mozarabic rite we have "Dignum quidem est, Domine, nos Tibi semper *hic* et ubique gratias agere" (*Liber Ordinum* ed. Férotin col. 263) and "Dignum et justum est... nos Tibi *hic* et ubique gratias agere" (*Liber sacr. coll.* 204, 477, 582). Similarly the

Te Deum was probably drawn, at least in part, by Niceta of Remesiana from the rite which he was accustomed to use. The verse "Tibi cherubim et seraphim incessabili voce proclamant" re-appears in the Mozarabic Missal (*Lib. Sacr.* col. 622) in the form "Laudant celestia pariter ac terrena, cherubim quoque ac seraphim incessabili voce proclamant, ita dicentes..." We can partially account for this transportation of liturgical phrases from Moesia to Spain by the fact that Martin of Braga came from Pannonia, and Martin uses the same form of baptismal renunciation—"Promisistis vos abrenuntiare diabolo et angelis ejus et omnibus operibus ejus malis"—as Niceta—abrenuntiat angelis ejus... et operibus ejus malis (*de Symb.* c. 1). And on the other side Niceta is linked with Antioch. In his *de Spiritu Sancto* c. 22 he writes, "Sicut in mysteriis ore dicimus... Unus Sanctus, utique Spiritus, unus Dominus Jesus Christus, in gloria Dei Patris, Amen," which, but for his explanatory "*utique Spiritus*" is the response to the *Sancta Sanctis* in the Byzantine and Syriac Greek rites (Apostolic Constitutions, Liturgy of St. James). These "chance finds", if they may be so called, show the movement of a form of liturgical "culture" from Antioch and Byzantium through Moesia to Italy and Spain and thus serve to illustrate my main thesis, which is that with small local variations the Creed of Antioch ran along the same route to Spain being grafted on to any local creed it might encounter in Gaul, Rome, and Africa, and probably influenced the Creed of Palestine, the only proved exception to its complete catholicity being Egypt, while of Macedonia, Greece, and Mesopotamia we do not know enough to pronounce either way.

If our liturgical archaeologist examines the specimens of his collector's cabinet, he will find a large preponderance to which he can affix the label "made in Antioch", and he can hardly help asking himself whether this apparent liturgical pre-eminence is merely due to fortuitous survivals or whether in the early centuries it was a historical fact. He will probably conclude that though the number of his Antiochene specimens may exaggerate the proportion, yet they do indicate a real liturgical superiority, for a rite which extended over the widest area would naturally leave the most traces of its presence and *vice versa*. But though the preponderance of Antiochene liturgical forms must be accepted as a fact, we have yet to account for it, and the main factors in bringing about this result would seem to have been the civil history of Antioch, which followed from the recog-

nition of the value of its geographical position, and the temperamental characteristics of its Christian population.

Until the rise of Constantinople there were only two cities of first class importance in the Christian East, Antioch and Alexandria. Josephus (*B. J.* III. ii. 4), calls Antioch the third city in the empire, though in point of population it may possibly have been surpassed by the Babylonian Seleucia. It was founded by Seleucus Nicanor, as a fitting central place for a rule that embraced at once Asia Minor and the region of the Euphrates, where the great roads from Mesopotamia and the river Orontes descend from the Syrian range and debouch upon the coast, and at the same time he gave to it the port of Seleucia to link it with the Mediterranean. Antioch was thus the centre for the continental eastern monarchy of the rulers of Asia, as Alexandria was the centre for the naval power and the maritime policy of the rulers of Egypt.

Once made a residency and the seat of the supreme administration of a great empire, Antioch remained in Roman times the capital of the Asiatic dominions of Rome. Here the Emperors resided when they sojourned in the East, embellishing it with buildings and adding to its prestige ; it was the seat of the Prefect of Syria and the base and headquarters of the legions who watched the eastern frontier of the empire. Like other large cities the ruling class in it was drawn from its wealthier citizens, but these were not large landowners but traders, and the trade of Antioch was chiefly by land, since, in spite of vast expenditure of money and energy, the art of the engineers contended vainly at Seleucia with the difficulties of the ground. This large overland trade gave to its inhabitants a wide outlook, and accustomed them to the idea of travel, a tone of mind stimulated by the annual visits to Jerusalem of the Jews who formed a large element in its population and to some extent controlled Antiochene finance.

And Antiochene Christianity had behind it a strong missionary tradition. Antioch owed its evangelization in the first instance to refugees who fled from the persecution that followed on the martyrdom of St. Stephen ; about the year 47 A. D. it sent a contribution to the poor of Jerusalem ; it was the starting point of the first missionary journey of St. Paul and St. Barnabas for Cyprus, Pisidia, and Southern Galatia, and of the second Journey of St. Paul and Silas which ranged as far west as Athens and Corinth and North to Macedonia; and though the story found in Socrates (*H. E.* vi. 8), and in a different form in Theo-

doret (*H. E.* III. 19), which makes Antioch the teacher of the whole Christian world in antiphonal singing, is probably false (see Lightfoot, *Ap. Fathers* Pt. 2. 1, p. 31), it nevertheless testifies to its liturgical preeminence. And in this respect its only possible rival was Alexandria. The Church of Jerusalem never recovered from the destruction of the city until pilgrimages gave it a new prestige, and although the history of Origen shows that there was some intimate relation between Alexandria and Palestine, yet Alexandria never exercised there an ecclesiastical dominance, while, except for the Roman province of Asia, which would naturally look to Ephesus, the seat of the Proconsul, and for a long time the residence of St. Paul and the reputed home of St. John, Antioch could extend its liturgical influence over the whole of Asia Minor, for Ephesus was never of sufficient strength or importance to oppose more than a passive resistance to this Antiochene invasion. Moreover the various councils of bishops that met at Antioch were partly a testimony to its central position, and partly also a means of spreading its liturgical influence, for a great patriarchal church could set a standard of ceremonial usage and splendour which would impress the minds of visiting prelates, while Antioch was also the home of a distinguished theological school.

Thus in 251 a synod was held at Antioch which was attended by the bishops of Tarsus in Cilicia, Caesarea in Palestine, and Caesarea in Cappadocia (*Euseb. H. E.* VI. 46). From 264-268 councils were held there in connexion with the case of Paul of Samosata, and these were attended by Firmilian of Cappadocia, Gregory Thaumaturgus and Athenodorus, both of Pontus, Helenus of Tarsus, Nicomas of Lycaonia and others. About the year 314, after the persecution of Valerius and Maximian, a council was held at Ancyra, presided over by the bishop of Antioch, at which were present bishops from Palestine, Coele-Syria, Cilicia, Pamphylia, Pisidia, Lycaonia, Cappadocia, Great Armenia, Phrygia, Galatia, including Marcellus of Ancyra, Pontus and Bithynia; in short, with the exception of Roman Asia, it was a plenary council of all Asia Minor and Syria.

With this historic background we are justified in assuming as a working hypothesis that the Creed of Antioch would tend to spread at least throughout Asia Minor and possibly into Palestine.

THE CREED OF ANTIOCH.

But here we are confronted by a double difficulty. The Creed of Antioch is known to us by fragments given in Latin by Cassian (*cont. Nest.* VI. 3), and in Greek in a treatise by Eusebius of Dorylaeum preserved in the Acts of the Council of Ephesus in 431, and in a sermon by Chrysostom, and all these authorities are late, while we need to get back to a form earlier than the end of the fourth century, after which the eyes of Asia Minor were turned towards Constantinople.

It has been enlarged by at least one phrase taken from the Creed of the Council of Nicea, "Et non factum, Deum verum ex Deo vero, homousion Patri", probably under Meletius about the year 360, but when this has been removed, we have to allow for growth in the interval, and for local peculiarities which would not be taken over by other churches, all of which should be eliminated. Nevertheless we can perhaps gain our end by another route. If the Creed of Antioch affected the creeds of churches further off, it would also affect the creeds contained in documents of Antiochene origin, such as that in the *Didascalia Apostolorum* (D) in the third century; that in the Apostolic Constitutions in the fourth (A); the Creeds of the successive councils of Antioch in 341 (1, 2, 3, 4); the Macrostich of 345 (M), and the $\chi\tau\alpha\ \mu\acute{\epsilon}\rho\omicron\varsigma\ \pi\acute{\iota}\sigma\tau\iota\varsigma$ which Caspari claims for Apollinaris the Younger, bishop of Laodicea (L). We may therefore cast out from the creed of Antioch what has little or no support in any of these, and supply from these the clauses on the Holy Spirit and the Church which are not given by Cassian, Eusebius, or Chrysostom.

The resulting form, following Cassian's Latin text, is given below. I have been conservative in my excisions, and it is therefore, if anything, rather too full. Round brackets () indicate the clauses to be omitted, and square brackets [] those to be supplied. The reasons are given in the notes.

Credo in unum (et solum verum) Deum Patrem omnipotentem,
Creatorem omnium (visibilium et invisibilium creaturarum);
Et in Dominum nostrum, Jesum Christum, Filium Ejus uni-
genitum,
(et primogenitum totius creaturae), ex Eo natum ante omnia
saecula,
(et non factum, Deum verum ex Deo vero, homousion Patri)
per quem (et saecula compaginata sunt et) omnia facta,

qui (propter nos) venit, et natus est ex Maria virgine,
 et crucifixus est sub Pontio Pilato, et sepultus,
 et tertia die resurrexit (secundum scripturas),
 et in caelis ascendit,
 et iterum veniet judicare vivos et mortuos ;
 [Et in Spiritum sanctum]
 [Et in unam sanctam catholicam ecclesiam]
 In remissionem peccatorum ;
 Et carnis resurrectionem ;
 Et vitam aeternam.

Et solum verum in C, but omitted by 1, 2, 3, 4, M. A. D.,
 L. has ἀληθινόν only.
 visibilium... creaturarum in L. & M, omitted by all others.
 et... creaturae in C & 2 » » » »
 et... compaginata sunt omitted by all.
 propter nos in L and M omitted by all others.
 secundum scripturas omitted by C, 4, M. A. L. D. used of
 the Incarnation in 1, 2, 3.

In the clause on the Holy Spirit we should probably read either εἰς τὸ Ἅγιον Πνεῦμα with 1, or εἰς τὸ Πνεῦμα τὸ Ἅγιον. All others than 1 have this latter form with varying words thereafter.

On the Church C reads ἐν τῇ ἁγίᾳ καθολικῇ καὶ ἀποστολικῇ ἐκκλησίᾳ 1, 2, 3 omit the clause. 4 has in another context ἡ καὶ ἐκ. A. μιάν κ. ἐκ. ; L. μιάν ἁγ. ἐκ. ; M. in the anathemas ἡ ἁγ. (καὶ) καθ. ἐκ. The remaining clauses in the Apostolic Constitutions are : εἰς ἄφεσιν ἁμαρτιῶν, καὶ σαρκὸς ἀνάστασιν. ζωὴν αἰώνιον 1. has πιστεύομεν περὶ σαρκὸς ἀνάστασιν, ζωὴν αἰώνιον, 4. ἄφεσιν ἁμαρτιῶν, σαρκὸς ἀνάστασιν, ζωὴν αἰώνιον.

THE CREEDS OF ASIA MINOR.

From Antioch the Creed would naturally spread throughout Asia Minor. From this region we have four creeds ; that of Marcellus of Ancyra in Galatia, c. 340 ; of Auxentius of Cappadocia ; of Charisius of Philadelphia ; and the Creed of the so-called Psalter of Aethelstan, which has been translated into Latin in the Codex Laudianus. The Creed of Marcellus we shall have to consider at some length as it has been wrongly claimed to be the Creed of Julius, Bishop of Rome. This claim was always improbable and has now been disproved. The Creed of Auxentius

was presented by him to the Emperors Valens and Valentinian in 364; it has no doubt a Cappadocian nucleus, but has been largely augmented by Auxentius himself. It can be controlled by other documents of the same neighbourhood, notably by the *de Fide* of Basil of Caesarea, but for our purpose this is hardly necessary, as the added matter cancels out by comparison with the other creeds. The Creed of Charisius is preserved in the Acts of the Council of Ephesus (Mansi iv. 1348). It has obviously been interpolated from the Creed of the Council of Nicaea, but these interpolations are easily removable.

We shall begin with the *Creed of Marcellus*.

Eusebius of Caesarea, as we now know, was charged with Arianism at the Council of Antioch in 324, but his sentence was deferred for consideration by the Council of Nicaea in the following year. Accordingly he there put forward his creed partly in the hope that it might form the basis of the synodical statement of faith, as we learn from his letter to his diocese, but also as evidence of his own orthodoxy. At the Council of Nicaea Marcellus was present and aware of what Eusebius had done and of his subsequent acquittal. Some years after, having been deposed by an Arian Council, Marcellus betook himself to Rome by way of Serdica, where he won over the bishop, Protogenes, who had been one of the signatories to his deposition. As he was fully cognisant of the proceedings of Eusebius at Nicaea, and as he produced a creed subsequently at Rome as part of his defence, it is likely that he would do the same thing at Serdica; but in that case the creed must have been that of his own diocese of Ancyra. Again, if at Rome he produced a creed as part of his defence, it is probably that in so doing he was following the precedent set by Eusebius, and possibly adopted by himself at Serdica. And the language which he uses about his Creed, that "he had learnt it from the Scriptures and his ancestors in God" is almost exactly that of Eusebius in his letter to his diocese; nor does Julius give any hint to the contrary, but rather supports Marcellus' claim. One thing is certain: that it is not a mixed Romano-Ancyran form. It would be bad diplomacy for Marcellus, having stopped in Rome for over a year, to quote the Creed of Julius to him inaccurately, and he asserts that he had not only written his letter with his own hand with extreme care, but that he had also made a copy of it for his own use, so that any slips would have been detected and emended. But as he had to prove his orthodoxy at the time of his condemnation,

he could not change his creed for that of Julius. Such procedure would not only be ill received by his diocese on his return—compare the anxiety about his own reception shown by Eusebius in his letter—it would argue that he had formerly been unorthodox but had purged himself by coming over to an orthodox profession of faith; that is, he would admit by construction the justice of the accusations made against him. And the Creed itself is not Roman. I pass over the omission of the word “Father” in the first clause, as possibly due to an error in the MS., though the omission can be paralleled in documents emanating from Asia Minor or from the Antiochene sphere of influence; and though it is far more probable that a scribe would alter a phrase to the more usual form than *vice versa*; but it has the order “Christ Jesus” in the second clause, whereas it is all but certain that the Roman creed had “Jesus Christ” at this time, as it undoubtedly had in the time of Leo; it has “whence” before “He comes to judge”, which is only found elsewhere at this time in the neighbouring creed of Basil of Caesarea; it has “Holy Spirit” in this order, where the Roman creed always had “*Spiritus Sanctum*”; and it has “eternal life” at the end, which was not in the Roman Creed until a far later date. There is, therefore, a high cumulative probability that the creed produced by Marcellus was that of Ancyra, his own see, and this probability is turned into a certainty when we compare it with the Creed of the Psalter of Aethelstan.

*The Psalter of Aethelstan*¹. This is otherwise known as Brit. Mus. Galba xviii. The Creed occurs in the midst of part of a manual of Greek private devotions. It is preceded by a litany of the saints with other suffrages, and followed by the Lord's prayer and the *Sanctus*, all transliterated into Anglo-Saxon characters. Cotton MS. Titus xviii has the *Sanctus* followed by eleven suffrages of the same litany. At some time or other the Greek original of these two MSS, which I shall call O, or a transcript of it, was with the Codex Laudianus, probably in Sardinia, where the Codex Laudianus must have been, as it reproduces an edict of Flavius Pancratius, Duke of Sardinia; and from Sardinia the Codex Laudianus could easily pass to the neighbourhood of Naples, where Abbot Adrian resided, and may have been brought by him to England, where it was used by Bede. This Codex has a Latin version of the same creed. A Latin

1. For a full discussion see *J. T. S.* xxxiii pp. 167-180.

version of the same litany in fuller form, the *Gloria in excelsis*, and another Latin version of the same creed is also found in Brit. Mus. MS. Royal 2 A XX. But the same litany also appears in the Stowe missal, an Irish MS. of the ninth century, in which the same list of saints also appears in the diptychs, and this list is all but identical with that given in the Greek liturgy of St. James. Hence O is an intermediate link between the Greek liturgy of St. James and the Stowe Missal.

Among the suffrages is "O Lamb of God, who takest away the sins of the world, have mercy upon us", from the *Gloria in excelsis*, and the *Gloria in excelsis* is found in varying forms in the Alexandrine MS. of the New Testament, the *de Virginitate* of Pseudo-Athanasius written in the fourth century, and in the Apostolic Constitutions.

The *Sanctus* has the form "Lord God of hosts etc." which does not occur in the Hebrew or LXX of Isaiah vi. 3, nor in the Greek liturgies generally, but it occurs in the Greek Liturgy of St. James and in the liturgy of the Syriac Jacobites, in the *Te Deum* written by Niceta of Remesiana, and in the Mozarabic *Liber Ordinum*. Hence O is connected with Antiochene liturgies, as these are with Remesiana and Spain, and therefore the Creed must be, in the large sense, Antiochene. But though it differs from the Creed of Marcellus sufficiently to show that it is not copied from it, it resembles it so closely that it must come from much the same district. Hence the Creed of Marcellus is Antiochene also, that is, it is genuinely Ancyran.

When we put these four creeds together the resultant form is :

Πιστεύω εἰς (ἓνα) Θεὸν Πατέρα παντοκράτορα. (G. M. omit ἓνα.

Καὶ εἰς Ἰησοῦν Χριστόν, τὸν Ὑἱὸν Ἀυτοῦ τὸν μονογενῆ, (G. M. Χρ. Ἰ. τὸν Κύριον ἡμῶν,

(τὸν κατελθόντα ἐκ τῶν οὐρανῶν) (G. M. omit

τὸν γεννηθέντα ἐκ Πνεύματος Ἁγίου καὶ Μαρίας τῆς παρθένου,

τὸν ἐπὶ Ποντίου Πιλάτου σταυρωθέντα, καὶ ταφέντα,

καὶ τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ ἀναστάντα (ἐκ νεκρῶν) (C. A. omit ἐκ ν.

ἀναβάντα εἰς τοὺς οὐρανοὺς,

καθήμενον ἐν δεξιᾷ τοῦ πατρὸς,

καὶ πάλιν ἐρχόμενον κρῖναι ζῶντας καὶ νεκρούς. (G. M. ὅθεν ἔρχεται

καὶ εἰς τὸ Πνεῦμα τὸ Ἅγιον.

(C. ἁγ. καθολικὴν ἐκ.

Ἁφесιν ἁμαρτιῶν.

Σαρκὸς ἀνάστασιν.

Ζωὴν αἰώνιον.

The geographical position of Ancyra, Philadelphia, and Cappadocia, as well as a comparison of this form with that already given, make it clear that we are dealing with an Antiochene creed, and it is not later than 340.

THE CREED OF PALESTINE.

If we are to follow the historic intimations suggested by the fact that Palestinian bishops came more than once to Antioch, we should expect to find traces of the Antiochene liturgy in that country. And this indeed we do¹. The liturgy of Palestine is known to us only in part through the catecheses of Cyril and some phrases in Jerome and Eusebius. Etheria describes the ceremonial, but tells us nothing of the form of words employed.

And between Cyril and the Greek and Syriac Liturgies of St. James there are many striking coincidences of language. Thus, for the curious order τοῦτό μου ἐστὶ τὸ σῶμα, τοῦτό μου ἐστὶ τὸ αἷμα (Cyril *Cat.* XX. 1) compare the Greek Liturgy of St. James (Brightman *L. E. W.* p. 52. ll, 2, 13) : with λάβετε, πίνετε in the same section in Cyril, *ib.* p. 87, l. 14, Euseb. *Dem. Ev.* viii. 1. So Cyril has Χριστὸς ἐδέξατο ἐπὶ τῶν ἀγράντων αὐτοῦ χειρῶν ἡλους (xx. 5), St. James λαβὼν τὸν ἄρτον ἐπὶ τῶν... ἀγράντων... αὐτοῦ χειρῶν. So παρακαλοῦμεν τὸν φιλόνητον Θεὸν τὸ Ἅγιον Πνεῦμα ἐξαποστεῖλαι ἐπὶ τὰ προκείμενα, ἵνα ποιήσῃ τὸν μὲν ἄρτον σῶμα Χριστοῦ, τὸν δὲ οἶνον αἷμα Χριστοῦ. (xx. iii. 7) may be compared with αὐτὸ τὸ Πνεῦμά σου... κατάπερψον Δέσποτα... ἐπὶ τὰ προκείμενα ἅμα ὁῶρα ταῦτα... καὶ ποιῇ τὸν μὲν ἄρτον τοῦτον σῶμα ἅγιον Χριστοῦ, καὶ τὸ ποτήριον τοῦτο αἷμα Χριστοῦ (*ib.* p. 54.) Cyril's ὅπως ὁ Θεὸς ταῖς εὐχαῖς αὐτῶν καὶ πρεσβείαις προσδέξεται ἡμῶν τὴν ὁῆσιν has no close parallel in St. James, but for the idea we may compare πάντων σου τῶν ἁγίων ὧν ταῖς ἰκεσίαις ἐπίσκεψαι ἡμᾶς ὁ Θεός in the Liturgy of St. Chrysostom (*ib.* p. 388). So Cyril has εἰς μόνος ἀναμάρτητος of our Lord (*Cat.* II. 10), and in St. James we have αὐτός γάρ ἐστιν ὁ μόνος ἀναμάρτητος (*ib.* p. 57, L. 31). Cyril introduces the Lord's prayer with μετὰ καθαρᾶς συνειδήσεως Πατέρα ἐπιγραφόμενοι τὸν Θεὸν καὶ λέγοντες (xxiii. 11), and St. James has ἐν καθαρᾷ καρδίᾳ... τολμᾶν ἐπικαλεῖσθαι σε τόν... Θεόν Πατέρα καὶ λέγειν (*ib.* p. 59). So both Cyril and St. James (*ib.* p. 60, l. 9) have μὴ εἰσενέγκῃς ἡμᾶς εἰς πειρασμόν, Κύριε. Then after the reception Cyril says εὐχαρίστει τῷ Θεῷ τῷ καταξιώσαντί σε τῶν

1. See Snawley *Early History of the Liturgy*, p. 85.

τηλικούτων μυστηρίων with which compare the Liturgy of the Apostolic Constitutions *ὅτι κατηξιώσας ἡμᾶς μεταλαβεῖν τῶν ἁγίων σου μυστηρίων* (*ib.* p. 25, L. 32) and St. James *καὶ κατηξιώσας ἡμᾶς μετασχεῖν ταύτης τῆς ἐπουρανίου σου τραπέζης* (*ib.* p. 65, L. 29).

Thus there can be little doubt that the Liturgy of Palestine was influenced from Antioch, and this should be allowed due weight in dealing with the somewhat inadequate evidence provided by the Creeds of Eusebius and Cyril. In the Creed of the former *τὸν τοῦ Θεοῦ Λόγον, Θεὸν ἐκ Θεοῦ, Φῶς ἐκ Φωτός* is probably Eusebius' own addition inserted before the Council of Nicaea to disguise his Arianism from a diocese more orthodox than himself; compare the Creed of Auxentius, *Deum verum Filium ex vero Deo Patre*, and Eunomius *Ἵῖον ἀληθινόν... Σοφίαν ζώσαν, Ἀλήθειαν ἐνεργοῦσαν...*, Φῶς. Cyril (*Cat.* iv. 7) has *πίστευε δὲ εἰς τὸν Ἵῖον τοῦ Θεοῦ, τὸν ἕνα καὶ μόνον, τὸν Κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστόν, τὸν ἐκ τοῦ Θεοῦ γεννηθέντα, τὸν ἐκ Ζωῆς Ζωὴν γεννηθέντα, τὸν ἐκ Φωτός Φῶς γεννηθέντα*, so the phrase was clearly familiar, but it was not in Cyril's Creed And it is far more likely that the older form of the Creed of Caesarea had (*ἀνελθόντα*) *εἰς τοὺς οὐρανοὺς* than *πρὸς τὸν Πατέρα* as Eusebius quotes it. *Ἐν ἀνθρώποις πολιτευσάμενον* is also doubtful. The Apostolic Constitutions has *πολιτευσάμενον ὁσίως κατὰ τοὺς νόμους τοῦ Θεοῦ καὶ Πατρὸς αὐτοῦ* but this is also an Arian document, and this clause was not in the creed of Antioch. As given by Eusebius the Creed is obviously curtailed at the end, and it is possible that words may have been omitted from the main body.

Cyril's Creed is unknown between *ὃ! οὐ πάντα ἐγένετο* and *ἀνάσκει*. We may feel sure from the time and place of delivery that it would contain *σταυρωθέντα*, but apparently not *ἐπὶ Ποντίου Πιλάτου. κατελθόντα* is possible, and if so then probably *ἐξ οὐρανῶν* also but we cannot say more than this. About the phrase dealing with the Incarnation critics are disagreed, but I myself am inclined to favour *γεννηθέντα ἐκ (τῆς) παρθένου καὶ (τοῦ) Ἁγίου Πνεύματος* (IV 9. cp. XII 4 *πίστευσον ὅτι αὐτὸς ἐκεῖνος ὁ τοῦ Θεοῦ μονογενῆς Ὑῖος οὗτος ἐκ παρθένου πάλιν ἐγεννήθη*, and XII 3 *ἐκ παρθένου καὶ Πνεύματος Ἁγίου κατὰ τὸ εὐαγγέλιον ἐνανθρωπήσαντα*). Finally Cyril's creed contains *τὸν ἐκ τοῦ Πατρὸς γεννηθέντα Θεὸν ἀληθινόν*. I do not think that *Θεὸν ἀληθινόν* can be an early feature. It looks definitely dogmatic and anti-heretical.

Cyril refused to use homousian terminology as being non-scriptural but this phrase and that already quoted from Catechesis iv. 7 shows that he was nevertheless substantially orthodox.

But this being so, I suggest that in 348 he had already revised the Creed of Jerusalem by the addition of this phrase and possibly others taken from the Creed of the Council of Nicaea.

It will be seen that neither creed is in a state wholly satisfactory for our purpose. I give them both below subject to the deductions which I have stated :

Eusebius.

Πιστεύομεν εἰς ἕνα Θεὸν Πατέρα παντοκράτερα
τὸν τῶν ὁρατῶν τε καὶ ἀοράτων ποιητὴν·

Καὶ εἰς ἕνα Κύριον Ἰησοῦν Χριστόν.
τὸν Ὑῖου τοῦ Θεοῦ... Ὑῖον μονογενῆ,
πρωτότοκον πάσης κτίσεως,
πρὸ πάντων τῶν αἰώνων
ἐκ τοῦ Πατρὸς γεγεννημένον,
δι' οὗ καὶ ἐγένετο τὰ πάντα,
τὸν διὰ τὴν ἡμετέραν σωτηρίαν σαρκωθέντα,
καὶ παθόντα,
καὶ ἀναστάντα τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ,
καὶ ἀνελθόντα...

καὶ ῥίζοντα πάλιν ἐν δόξῃ
κρίναι ζῶντας καὶ νεκρούς

πιστεύομεν καὶ εἰς ἓν Πνεῦμα Ἅγιον

Καὶ εἰς ἓν βάπτισμα μετανοίας εἰς ἄφεσιν ἁμαρτιῶν·
Καὶ εἰς μίαν ἁγίαν καθολικὴν ἐκκλησίαν·
Καὶ εἰς σαρκὸς ἀνάστασιν· Καὶ εἰς ζωὴν αἰώνιον.

Few, I think, would deny that these creeds show signs of Antiochene influence.

THE CREED OF ALEXANDRIA.

Cyril.

Π. εἰς ἓ. Θ. Π. π.
π. οὐρανοῦ καὶ γῆς
ὁρατῶν τε παντῶν
καὶ ἀοράτων·
κ. εἰς ἓ. Κ. Ἰ. Χ.
τὸν Ὑ. τ. Θ. μονογενῆ

τὸν ἐκ τ. Π. γεννηθέντα
προ π. τ. αἰ.
δί οὗ τὰ π. ἐγένετο

(σταυρωθέντα)
καὶ ἀ. ἐκ νεκρῶν τ. τ. ἡ
καὶ ἀ. εἰς τοὺς οὐρανοὺς.
καὶ καθίσαντα
ἐκ δεξιῶν τοῦ Πατρὸς,
καὶ ἐρχόμενον ἐν δ.
κ. ζ. καὶ ν.
οὗ τῆς βασιλείας
οὐκ ἔσται τέλος
(καὶ) εἰς ἓν Ἀ. Π.
τὸν Παράκλητον,
τὸ λαλήσαν ἐν τοῖς προ-
φήταις.

But the influence of Antioch did not penetrate to Egypt until the time of the Monophysite controversy. The old Creed of

Alexandria in the second century is probably to be found in the Dêr Balyzeh papyrus. Here we have the curious order *Καὶ εἰς τὸ Πνεῦμα τὸ Ἅγιον. Καὶ εἰς σαρκὸς ἀνάστασιν. Καὶ ἁγίαν καθολικὴν ἐκκλησίαν*. The same order occurs also in the Creed of Arius and Euzoius, *Καὶ εἰς τὸ Ἅγιον Πνεῦμα. Καὶ εἰς σαρκὸς ἀνάστασιν...*, *Καὶ εἰς μίαν καθολικὴν ἐκκλησίαν* and in the Epistola Systatice of the Jacobite Patriarch (Renaudot, *Lit. orient. Coll. I.* p. 263): "We believe also in the Spirit the Holy, the resurrection of the flesh and the holy catholic Church." Thus this order is permanent, and it is not Antiochene. Similarly in the letter to Alexander (Theodt. *H. E.* I iv 26., the Sacramentary of Serapion 23, the Liturgy of St Mark (Brighman *L. E. W.* pp. 121, 126. and the Liturgy of the Coptic Jacobites (*ib* pp. 150, 160, 161, 165, 166, 168) we have the epithet "only" in the title of the Church. These negative instances confirm the positive inferences drawn from similarities by showing that these are not simply accidental.

THE CREED OF MOESIA.

We have now to ask whether the Creed of Antioch spread into Europe. Our next point is Moesia, and here we have the creed of Niceta of Remesiana. This is in Latin, but is undoubtedly of Eastern origin. To the West of it we have the construction *qui* with the indicative, but Niceta gives a succession of participles, *natum, passum, crucifixum, mortuum* followed by an abrupt *resurrexit*. The reason is clear. The Creed came to Remesiana in Greek, *γεννηθέντα, παθόντα κ. τ. λ.* but *resurgo* has no past participle active to translate *ἀναστάντα*. In this creed we meet for the first time *inde (venturum)*. *Ἐκεῖθεν* is not found in Greek creeds as a rule, but under the article dealing with the Holy Spirit in the Creed of the Council of Nike in Thrace in 359 there is a recapitulation, and here we find *ἐκεῖθεν ἐρχόμενος*. So the epithet *catholica* applied to the Church does not occur in Western creeds of this date, but is common in the East, as is also *vita aeterna*. Finally *communio sanctorum* occurs in St. Basil in the phrase *τολμᾶν εἰς κοινωνίαν ἁγίων προσερχέσθαι* *Reg. brev. Tract. Interrog.* 309); it is in an Armenian Creed, and parodied in the Marcosian Creed in the form *Εἰς κοινωνίαν τῶν δυνάμεων* Niceta's sermon was probably preached about the year 375, but the creed may have been at least a quarter of a century earlier. In spite of local variations it really belongs to the

Antiochene family, and bears a specially close resemblance to the Creeds of Marcellus and of the Codex Laudianus. But the Arian fragments published by Cardinal Mai show that it spread beyond Remesiana, and when we come to Jerome's creed¹, we see that while this is in large part based on the Creed of the Council of Nicaea, and contains also additions made by Jerome himself, nearly all the remainder coincides with the Creed of Niceta. We can accordingly have little doubt that Jerome's second source is the creed of his birthplace, Stridon in Pannonia, and he was there or at Aquileia from 370 to 373.

The form resulting from this combination is as follows :

Credo in Deum Patrem omnipotentem,
Creatorem caeli et terrae ;
Et in Filium Ejus, Jesum Christum, Dominum nostrum,
qui natus est ex Spiritu sancto et ex Maria virgine,
passus sub Pontio Pilato,
crucifixus (mortuus?) sepultus,
tertia die resurrexit a mortuis,
ascendit ad (r, in) caelos,
sedet ad dexteram Patris,
inde venturus est judicare vivos et mortuos ;
Et in Spiritum Sanctum ;
Sanctam ecclesiam catholicam ;
Communionem sanctorum ;
Remissionem peccatorum ;
Carnis resurrectionem ;
Vitam aeternam.

Jerome's contribution of words and phrases that afterwards occur in creeds is *conceptus* ; *descendit ad inferna* ; (*sedet ad dexteram*) *Dei (Patris)*. A near parallel to *descendit ad inferna* occurs in the Creeds of Councils of Sirmium (359), Nike (359) and Constantinople (360) ; the doctrine appears to be hinted at in Niceta's *resurrexit vivus a mortuis*, and the phrase itself occurs in the Creed of Rufinus of Aquileia. We have now seen the creed of Antioch stretching to the eastern border of Italy. Our next step takes us over that border.

1. Dom Morin, *Anecdota Marcelsolana*, III. iii. pp. 199-200.

CREEDS OF NORTHERN ITALY.

For Northern Italy we have the creeds of Aquileia (Rufinus) c. 400 ; Ravenna (Peter Chrysologus) and Turin (Maximus) c. 450 ; and Milan as derived from many sermons of St. Augustine. There is also a series of lecture notes embodied in a treatise called *Explanatio Symboli ad Initiandos* which undoubtedly belongs to this region, and is most probably by Ambrose. Rufinus has certain peculiarities of his own, such as the use of the ablative with *in* for the Persons of the Blessed Trinity, and the curious order *et in Christo Jesu, unico Filio Ejus* instead of *in J. C. F. E. unicum*. There are also local additions, *invisibili et impassibili, descendit ad inferna*, and *hujus* before *carnis resurrectionem*, which he notices were not in the contemporary Creed of Rome.

The resulting form is :

Credo in Deum Patrem omnipotentem ;
 Et in Jesum Christum, Filium Ejus unicum, Dominus nostrum,
 qui natus est de Spiritu Sancto ex (*or, et*) Maria Virgine,
 (passus) sub Pontio Pilato, crucifixus, et sepultus,
 tertia die resurrexit a mortuis,
 ascendit in (*or, ad*) caelum (*or, os*),
 sedet ad dexteram Patris,
 inde venturus est judicare vivos et mortuos ;
 Et in Spiritum Sanctum ;
 Sanctam ecclesiam ;
 Remissionem peccatorum ;
 Carnis resurrectionem.

Clearly this is as Antiochene as the Creed of Niceta or of Marcellus. But there is one noticeable point in the *Explanatio* ; it has *in* with each of the concluding clauses : " Sed forte dices, set habit *in* ecclesiam, sed habet et *in* remissionem peccatorum, et *in* carnis resurrectionem. Quid ergo ? Par causa est... Quia qui credit in auctorem, credit et in opus auctoris." Rufinus and Augustine both protested against this use of *in*, and until recently it could not be found in any of Augustine's sermons ; but in 1930 there was published at Rome a collection, *Sermones post Maurinos reperti*, edited by Dom Morin, and on pp. 446-449 we read : In Spiritum sanctum... In sanctam ecclesiam... In

remissionem peccatorum... Post haec, carnis resurrectionem. The inference is that Augustine is here giving the true Milanese form, from which at other times he omitted the *in*, and that the influence of himself or of Rufinus prevented the *in* being adopted elsewhere or insured its extrusion. But this *in* is a piece of Greek " pattern ", for Greek creeds regularly have εἰς ἐκκλησίαν κ. τ. λ. The diocese of Milan appears to have been founded between 200 and 250. The first well-authenticated bishop was Merocles, 304-315, who is said to have been the seventh holder, of the see, and was probably a Greek. That the Creed did not come from Rome is shown both by the limited area of the early Roman rite, which we have already noticed, and by the fact that Rome did not here exercise any such effective jurisdiction as could lead to the imposition of its creed or Rufinus could never have glossed the sixth Nicene canon " et apud Alexandriam et in urbe Roma vetusta consuetudo servetur, ut vel ille Aegypti, vel hic suburbicariarum ecclesiarum sollicitudinem gerat " (*H. E.* I. 63).

CREEDS OF GAUL.

The Creeds of Gaul were expanded from or grafted on to the Creed of Lyons, which can be conjectually extracted from the *Apodeixis* of Irenaeus. All the authorities are of late date and therefore show greater developments ; they are fragments from Victricius of Rouen c. 400 ; Leporius of Treves c. 420 ; Faustus of Riez c. 470 ; Cyprian of Toulon ; and the Antiphonary of Bangor c. 690 which is derived from Gaul. But this lateness is not of great importance as we have earlier forms on each side in Northern Italy and Spain.

The result of combination is :

Credo in Deum Patrem omnipotentem ;
 Et in Jesum Christum, Filium Ejus unicum, Dominum nostrum,
 qui conceptus est de Spiritu Sancto, natus ex Maria virgine,
 passus sub Pontio Pilato, crucifixus, et sepultus,
 tertia die resurrexit a mortuis,
 ascendit in caelum (*or, os*)
 sedet ad dexteram Dei Patris,
 inde venturus est judicare vivos et mortuos ;
 Et in Spiritum Sanctum ;
 Sanctam ecclesiam ;

Remissionem peccatorum ;
 Carnis resurrectionem ;
 Et vitam aeternam.

Conceptus and (*sedet ad dexteram*) *Dei (Patris)* we have found in Jerome ; *inde* and *vitam aeternam* in Jerome and Niceta. These phrases doubtless travelled westward from the Balkans.

CREEDS OF SPAIN.

Our earliest authorities for Spanish Creeds are the writings of Priscillian c. 380 and Gregory of Elvira 351-392 (Hahn 3 p. 69 Phoebadius of Agen, but see Dom Morin's note *J. T. S.* xii p. 167). The peculiarity of Priscillian's creed is the order *natum ex Maria virgine ex Spiritu sancto*. This has been taken as evidence of his unorthodoxy, but γεννηθέντα ἐξ ἁγίας παρθένου καὶ Ἁγίου Πνεύματος occurs in Cyril (*Cat.* iv. 9) and Hic unigenitus Dei de Maria virgine et Spiritu Sancto secundum carnem natus ostenditur in the Gelasian Sacramentary (ed. Wilson p. 55), and probably it means that the earlier Spanish creeds had *natum ex Maria virgine* only, as is found in the Creeds of Antioch, Philadelphia, and Caesarea in Palestine, and in all conciliar creeds earlier than the Council of Nike in 359, and that *ex Spiritu Sancto* is a later addition. Both Priscillian's and Gregory's creeds would seem to agree in having the participial form *natum*, *passum* etc. This feature might be taken to be due to the treatises from which they are extracted, were it not that the Mozarabic Liturgy has *Et in Jesum Christum... natum de Spiritu Sancto ex utero Mariae virginis*, and then starts another sentence *Passus-sepultus, tertia die resurrexit*. This arrangement suggests that the original creed was translated from the Greek, but that as *resurgo* has no past participle active, the translator began a new sentence at *passus* in order to avoid the harshness which is obvious in Niceta's creed ; but that he omitted to insert the relative pronoun *qui*.

The other authorities are Martin of Braga c. 570 ; Ildefonsus of Toledo c. 680 ; Etherius and Beatus 785. As these are all late I shall put together the form given by Priscillian and Gregory, and use the remainder as controls. The result is :

Credo in Deum Patrem omnipotentem ;
 Et in Jesum Christum, Filium Ejus unicum, Dominum nostrum,

natum ex Maria Virgine (ex Spiritu Sancto),
 passum sub Pontio Pilato, crucifixum et sepultum,
 tertia die resurrexit a mortuis,
 ascendit in caelos,
 sedet ad dexteram Patris,
 inde venturus judicare vivos et mortuos ;
 Et in Spiritum sanctum ;
 In sanctam ecclesiam ;
 In remissionem peccatorum ;
 In carnis resurrectionem.

We have already noticed that *inde* first appears in the Creed of Niceta. Another link with Niceta is that *vivus* a mortuis is found in the Creeds of Martin of Braga, Ildefonsus, Etherius and Beatus, and the Mozarabic Liturgy. *In* with the concluding clauses which is given by Priscillian we found in the *Explanatio ad Initiandos*, and we then remarked that this was evidence of Greek origin. If by the time of Rufinus Rome had not imposed its Creed in Northern Italy, *a fortiori* it had not done so in Spain. Spain may have been evangelized from Africa or from Asia Minor ; in either event we are led back to the Antiochene sphere of influence.

THE CREEDS OF ROME AND AFRICA.

My thesis is, I think, sufficiently demonstrated, but should any one doubt it, let him look at the map of the extent of Christianity at the time of the Council of Nicaea which is at the end of the second volume of Harnack's *Mission and Expansion*. There he will see that the real power-house, so to speak, was situated in Asia-Minor, where half the population was at least nominally Christian. He will see Anatolian Christianity spreading through Thrace and Moesia to Pannonia on the borders of Italy. At Aquileia and in Northern Italy it would seem originally to have come from the Adriatic, penetrating up the valley of the Po as it did up the valley of the Nile and the Danube, but the great imperial road linked not only Northern Italy but Gaul and Spain with Constantinople. On the other hand there is no trustworthy account of any Christians in Piedmont and Liguria at this date, and this is sufficient to show that it had not travelled North from Rome. In Gaul it started from the coast around Marseilles and used the river valleys of the Rhone, the Rhine,

and the Seine. Lyons and Vienne formed a single Christian colony of Antolian origin, as we see from their letter. Spanish Christianity is continuous with that of Gaul, but it seems to come up the valleys of the Ebro, the Guadalquivir, and Guadiana. But if this be so, it follows that the Creed of Rome, which as we know from Rufinus and Ambrose was of the same type, must be due to a grafting of the Gallican and Northern Italian Creeds on to the old Roman stock, which is probably to be found in interrogative form in the Gelasian Sacramentary ; while Caspari is no doubt right in holding that the Creed of Milan was taken by Augustine to Africa and there amalgamated with the old Creed of which we find traces in Tertullian and Cyprian.

But if this conclusion is accepted it has far-reaching consequences. We must cease to speak of Eastern and Western creeds as though they were distinct types. And what is true of creeds is no doubt in the main true of the liturgies of which they formed part. We must recognize that there was an Egyptian Liturgy, and no doubt a Roman, though of this in the days of its early purity we know little, but all other early liturgies may be broadly classed as Antiochene ; or if the term Antiochene seems too narrowly local for a rite that ran as far west as Spain, then we can only speak of the " ecumenical " or " catholic " liturgy and baptismal creed.

F. J. BADCOCK, D. D.

LA COLLECTION D'EBRACH.

Un assez bon manuscrit des lettres d'Hildebert, négligé par M. Dieudonné ¹, signalé tout d'abord et employé par le R^{me} P. Dom Amelli ², — le *Vatic. Lat. 4926* (90 feuillets) ³, — est pourvu d'un supplément de pièces (f. 80^v-89^v), qui, sous ce titre : « Une collection épistolaire d'Ebrach du XII^e siècle », a trouvé naguère un éditeur compétent en la personne de M. Werner Ohnsorge. Cette publication, comprise dans un recueil un peu spécial ⁴, renferme plusieurs morceaux qui méritent d'être retenus pour ce qu'ils nous apprennent des difficultés éprouvées par les Cisterciens d'Allemagne au début du pontificat d'Alexandre III (1159-1161), ou de leur action au cours des années précédentes ainsi que de leur organisation. Il y a aussi quelques remarques à faire touchant le manuscrit et sur l'édition même des textes. Celle-ci, je me plais à le redire, est excellente dans l'ensemble. Cependant, M. Ohnsorge n'a travaillé que sur des photographies ; d'où un défaut, presque inévitable, de perspective, auquel il est possible de remédier en se plaçant devant l'exemplaire.

Voici, au net, la suite de la prétendue collection, qui s'attache, sans la moindre distinction, à la dernière pièce du registre d'Hildebert (f. 80-80^v), à savoir une réponse du pape Honorius II, ayant pour date le 20 mai 1128 ⁵. Tout en résumant les sujets

1. Hildebert de Lavardin évêque du Mans, archevêque de Tours (1056-1133). *Sa vie, ses lettres* (Paris-Mamers, 1898), p. 129. Deux autres manuscrits du Vatican sont également omis : le *Vaticanus 6024* (XIII^e s.), le *Reginensis 172* (XII-XIII^e s.). J'indiquerai ci-dessous que le copiste du *Vaticanus 4926* livre un texte dont les parties sont brouillées ; mais on rétablit sans difficulté l'ordre primitif.

2. *La Chiesa di Roma e la Chiesa di Milano nella elezione di papa Alessandro III* (Florence, 1910), p. 18, 23-26. — Outre la lettre d'Honorius à Hildebert, déjà connue (voir plus loin), ici défigurée par l'omission des premiers mots (*Turonensis sicut bonus pastor...*), D. AMELLI a fait imprimer les trois premières pièces de la série que M. OHNSORGE a reprise entièrement.

3. De ce même manuscrit, une copie du XVII^e siècle existe au Vatican : *Ottobonianus Lat. 979* ; il faisait alors partie de la collection Altemps.

4. *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken herausgegeben vom Preussischen historischen Institut in Rom*, XX (1928-29), p. 1-39 : *Eine Ebracher Briefsammlung des XII. Jahrhunderts*.

5. P. L., CLXXI, 254-255 : *Epist. II. 31* (JAFFÉ n° 7313), lettre adressée en réalité aux suffragants de la province de Tours, qui s'étaient réunis (en octobre 1127 ?) au concile de Nantes. Il semble que cette lettre doive commencer ainsi : *Karissimus frater noster Ildebertus Turonensis archiepiscopus...* ; c'est la leçon

traités et parfois en épiloganant quelque peu, je noterai, au fur et à mesure, les observations ou les hypothèses de l'éditeur ; j'indiquerai aussi les retouches qu'il y a lieu d'apporter à l'édition ¹.

1 (f. 80^v-81). *D(om)no N. coabbati suo F., sinceram cum oratione dilectionem. — Portentosa novitas ut ipsi cernitis... perficere curate.*

Un abbé, cistercien évidemment, déplore auprès d'un collègue le schisme qui déchire de nouveau l'Église romaine (*ortodoxi de capite, idest de electo Romane sedis, incerti manent et altrinsecus dissident*) ; une persécution a suivi, atteignant l'Ordre (*crudelis iam Ordini nostro incumbit persecutio*), notamment « *trans Renum* », où les « granges » sont dévastées ; car le Chapitre général (réuni à Cîteaux) s'est prononcé en faveur d'Alexandre. Néanmoins l'abbé F. demande à son confrère de lui tracer une ligne de conduite : « *quid tenendum, quisue de duobus, A(lexandro) scilicet uel V(ictore), sequendus sit* », afin qu'ils agissent de concert.

Aussitôt après le décès d'Adrien IV (1 sept. 1159), Alexandre III et Victor IV (Octavien) avaient été opposés l'un à l'autre dans la basilique de Saint-Pierre (7 septembre), grâce à la faction savamment organisée par l'empereur Barberousse, qui maintint son candidat le plus longtemps possible ². L'éditeur propose justement de rapporter la pièce à l'hiver de 1161-1162, et de situer les correspondants en Alsace ; l'auteur de la lettre pourrait être dès lors, par exemple, l'abbé de Baumgarten, à la date donnée (simple conjecture d'ailleurs, d'autres maisons de Cîteaux étant déjà fondées soit en Alsace soit alentour) ; le destinataire s'identifierait, plus fermement, avec l'abbé de Neubourg, qui se nommait en fait Neudungus (1156-1178) ³.

des *Reginens* s 169 (f. 22) et 171 (f. 75) ; voir ci-dessus la rédaction tronquée du *Vatic.* 4926. BEAUGENDRE, se tenant à l'adresse, a lu : *Charissimi fratres, Hildebertus...*

1. Les morceaux adventices que l'éditeur s'est contenté de signaler dans son introduction seront mentionnés à leur place ; ils importent à la connaissance de l'ensemble et, par derrière, du modèle.

2. Cf. *Revue Bénédictine*, janv. 1933, p. 64 sq.

3. Neubourg (*Novum Castrum*) fut fondé en 1131 par Lützel, filiale de Morimond par Bellevaux ; Baumgarten (*Pomarium*), un peu plus tard, en 1148, par Beaupré (en Lorraine), autre filiale de Morimond. Les deux maisons se trouvaient dans les limites du diocèse de Strasbourg (cf. L. JANAUSCHEK, *Origines Cistercienses*, 1877, p. 78 : n° XL ; p. 112 : n° CCLXXXIII). — La statistique de JANAUSCHEK permet d'établir que, dans la période qui nous concerne, c'est-à-dire jusqu'en 1165 (inclusivement), Cîteaux avait fait, en terre d'Empire (Suisse et Flandres comprises, mais non pas la Bohême), soixante-quatre fondations. La première, Camp (en Prusse Rhénane, diocèse de Cologne), remontait à l'année 1123, filiale directe de Morimond ; la seconde fut Lützel (1124), la

L'intérêt du morceau est, tout d'abord, de faire apercevoir les répercussions du schisme d'Octavien, fomenté par les Impériaux : troubles de conscience chez les supérieurs ecclésiastiques, persécution directe en outre. Celle-ci a sans doute été fort exagérée par les historiens officiels de Cîteaux ; une réaction presque aussi extrême en est résultée¹. Il est donc prouvé maintenant que les maisons allemandes de l'Ordre eurent à souffrir de leur opposition aux desseins de Frédéric. D'autre part, le rôle décisif des Ordres religieux, dans la lutte de la papauté contre l'empire, n'apparaît pas moins clairement : comme les Clunisiens et les Chartreux, les Cisterciens, en prenant parti pour le pape légitime, s'employèrent efficacement à maintenir ou à rétablir l'unité de l'Église.

Par suite d'une mauvaise lecture, l'une des phrases centrales perd son équilibre et son sens. On la doit lire ainsi :

Ut enim presentis temporis poscit ratio, aut sine capite sint necesse est, aut, duobus capitibus utentes, acsi bestiale, ut ita dicam, monstrum, amphitheatrale de se spectaculum, future sine dubio perditionis presagum, mundo prebebunt.

2 (f. 81-81v). *D(om)no O. (U.)*², *abbati reuerendo frater N., cum dilectione et oratione spiritum intellectus et sapientie. — Inter mala que multipliciter obstrepunt... ad tempus castigat.*

L'abbé N., vraisemblablement le destinataire de la lettre précédente, dont quelques expressions sont reprises, reconnaît auprès de son collègue U. que la situation créée par le schisme est embarrassante et obscure : « ...*quid facto opus sit, discernere*

troisième, Ebrach (en Franconie, diocèse de Wurzburg : 1127), encore une filiale de Morimond ; Neubourg était la sixième. Il convient, en outre, d'observer que la grande efflorescence de l'Ordre cistercien en Europe se produisit de 1131 à 1153 ; les années les plus prospères furent : 1143, 1147 surtout (cinquante et une fondations), 1148, 1150, 1151. Après 1153, il n'y eut guère que deux reprises nettes : en 1162 (quatorze fondations), et en 1172 (onze fondations) ; à part ces deux dates, il n'y eut plus que quelques établissements chaque année. Si l'on a égard à l'histoire générale de l'Église et, en particulier, aux luttes subies par la papauté, tous ces chiffres ne laissent pas d'être instructifs. On peut voir aussi que l'éclat jeté par Cîteaux coïncide exactement avec l'action de saint Bernard († 20 août 1153). A la fin de cette même année 1153, l'Ordre, qui n'avait commencé d'essaimer qu'en 1114, réunissait trois cent quarante-sept abbayes. Telle fut donc l'œuvre de quarante années seulement ; le monachisme ne connut jamais plus beau triomphe.

1. Cf. Franz WINTER, *Die Cistercienser des nordöstlichen Deutschlands*, I (1868), p. 63 sq.

2. Le modèle offrait très probablement un *O*, corrigé ensuite dans l'interligne : *U* ; ne sachant que faire, notre copiste a tracé servilement une sorte de signe qui représente assez bien un petit *o* surmonté d'un *v*, les deux lettres restant étroitement liées. M. OHNSORGE paraît avoir raison d'interpréter : *Olrucus* (= *Ulricus*).

non est in hominis scientia... Quid mirum, si nostre simplicitati uenit in dubium quisnam e duobus electis et consecratis iuste tenendus, quisue salubriter sit sequendus... » Mais l'empereur et la hiérarchie — entendons celle de l'Empire — se sont déclarés pour Victor contre Alexandre ; c'est « notre empereur et prince » qu'il faut suivre — d'autant plus qu'il se montre menaçant à l'égard de toute résistance possible (*non solum potestatibus humilioribus, uerum etiam regnis et regibus exterminium minatur*). On attendra ainsi que la Providence dirime elle-même le procès : « *donec que sub iudice lis est de medio fiat...* ; — *quousque tandem tempore oportuno lucem miserationum suarum nobis ostendat*¹, *litemque dirimat, qui zelo pietatis et affectu paterno ecclesiam suam, peccatis exigentibus, ad tempus castigat.* »

Cette lettre, peu courageuse somme toute, quoique l'avenir fût sagement réservé, et plutôt étonnante après la décision du Chapitre de Cîteaux, a l'avantage de nous dévoiler en quelques mots l'humaine réalité, où les clairvoyants aussi bien que les héros et les martyrs volontaires sont toujours l'exception. Si l'Ordre finit par agir en masse et de concert, ce ne fut pas faute de graves hésitations, au préalable, de la part de tel ou tel. — La pièce doit avoir été composée peu de temps après la précédente au cours de l'hiver de 1161-1162. L'auteur serait donc, cette fois, l'abbé de Neubourg, tout d'abord consulté timidement, intervenant à son tour non sans audace ; son correspondant pourrait être, au mieux, Ulrich de Herrenalb (*Alba dominorum*), abbaye fondée par Neubourg en 1147, au diocèse de Spire, dans le Würtemberg².

3 (f. 81^v-82^v). *Reuerentissimo patri et omni uirtute probato d(om)no A(dam) de Ebera frater E(berardus) inutilis minister fratrum in Eberbach, salutem et obsequium. — Vestrae discretionis communicare tribulationes malorum dierum... impressa uestigia uidemus.*

L'abbé d'Eberbach, Eberhard, vient prendre conseil auprès du vénérable Adam (*utpote uiro quem inpleuit dominus spiritu sapientie et intellectus, et cui dedit linguam eruditam, ut possitis sustentare eum qui lassus est uerbo*)³. Le schisme qui a rompu

1. Il y a, dans ce membre de phrase, des citations implicites de la Bible, selon un usage particulièrement cher aux Cisterciens : Ps. CXLIV, 15 ; Eccli. XXXVI, 1. Le procédé est plus sensible encore dans les lettres d'Eberhard (III) et d'Adam (X).

2. Cf. JANAUSCHEK, *op. laud.*, p. 92 (n° CCXXVIII).

3. L'éditeur a bien noté les textes bibliques qui se laissent lire par derrière (Ex. XXXV, 31 ; Es. L, 4). Mais il y en a d'autres à rappeler, au cours de la

l'unité est lamentable, et douloureusement ressenti par les bons chrétiens ¹. Divisés et sans guide, ils ne savent lequel reconnaître des deux papes en présence. Sans doute doivent-ils attendre le jugement de l'Église ; car il ne peut y avoir qu'un pontife légitime :

Ex quo Romana sedes duos habere summos pontifices cepit, ecclesiae filii, quos unitas fidei commendat, periculo scismatis² diuisi, hinc inde oberrantes, quidem³ quem pocius sequantur ignorant. Nos autem, cui eorum magis iusticia faueat, <a>ut⁴ cuius eorum electio magis autentica uideatur, nostre paruitatis non immemores, et quam⁵ non pertineat ad nos discutere et iudicare de electione summorum pontificum recognoscentes, commune iudicium ecclesie expectare decreuimus, quousque manifestius appareret quem uel tota simul uel sanior pars ipsius sequeretur. Hoc tamen nescire non possumus quod ambo simul stare non poterunt, sed alterius rata, alterius uero tandem electio nulla et irrita iudicabitur.

Cependant, des lettres d'Octavien-Victor, répandues par tout l'Empire (*Teutonicum regnum*), viennent de mander les prélats au concile de Crémone, en particulier « les abbés de notre Ordre ». D'autre part, « l'Église gallicane » s'est déjà prononcée solennellement en faveur d'Alexandre, dans une grande assemblée, où les rois de France et d'Angleterre se sont aussi rendus. Avant toute discussion, il serait peu sûr de penser autrement ; mais alors, quel danger du côté de l'empereur, pour ceux qui vivent sous sa loi (...*non parui periculi erit nobis, sub Romano imperio constitutis, uoluntati imperatoris contraire*) ! Pour comble de malheur, la métropole est affligée d'une dissension pareille à l'autre et consécutive : deux élus se disputent le siège et des

lettre : *tribulationes malorum dierum qui inuenerunt nos nimis* (l. 3 : cf. Ps. XLV, 2, et non pas Mt. XXIV, 29) ; — *in his temporibus periculosus que instant* (l. 7 : cf. II Tim. III, 1) ; — *monita salutis dando* (ibid. : cf. Iob I, 5) ; — *plaga... ut quasi ultra non sit sanitas* (l. 12 : cf. Es. I, 6). Il est curieux de constater que, presque toujours, le moindre écrit qui émane des Cisterciens fait écho à la Bible. Celle-ci était sans doute leur principal livre ; à force de la relire et méditer, ils avaient la tête remplie de ses sentences et reprenaient ses termes sans presque y prendre garde. Ce fait ne saurait être trop souligné, pour se rendre compte de la formation de la langue et du style ecclésiastiques.

1. Lire l. 16 : « Quis enim filius prudens et nobilis amissam libertatem unice matris lacrimosis gemitibus non *prosequatur* ? »

2. *scismate* Ms. ; l'éditeur a corrigé justement.

3. *quidam* Ms. ; leçon qui me paraît difficile à garder.

4. *ut* Ms. ; l'éditeur a corrigé : *et* ; les chances sont plutôt pour *aut*, semble-t-il. — Dans la suite, il faudrait lire : *do(m)ni* (p. 32, l. 7 et 14) ; — *causa- <bu>ntur et uoluerimus* (l. 25) ; aussitôt après (l. 26), il n'est pas nécessaire de suppléer les mots *et manus suas* ; il suffit de marquer un point-virgule, et de reprendre : *Quas, c'est-à-dire cateruas.*

5. Peut-être fautif pour *quod*.

bandes armées ravagent la région d'Eberbach. Bref, outre une parole de consolation, « *super his, quid potius eligendum, quid salubrius agendum, uestre quoque deliberationis propositum, nobis quasi in aurem loquens, diligenter rescribere non omittatis.* »

La date est assurée par les références successives au concile qui s'était tenu à Toulouse (octobre 1160)¹, à celui qui doit se tenir à Crémone (21 mai 1161), à la rivalité de Rodolphe et de Conrad autour de l'Église de Mayence, après le meurtre d'Arnold (24 juin 1160), l'un et l'autre déposés ensuite au synode de Lodi (20 juin 1161)². Eberhard écrit donc au printemps de l'année 1161. L'hommage qu'il adresse au vieil abbé d'Ebrach († v. 1166) s'explique aisément. Né aux environs de Cologne, venu de Morimond à Ebrach dès 1127, ayant assisté au développement de l'Ordre cistercien outre Rhin, fondateur lui-même de six maisons outre celle d'Ebrach³, Adam jouissait en Allemagne, à la cour même, d'un crédit considérable et justifié⁴. Avec cette lettre et les précédentes sous les yeux, on peut croire désormais qu'il eut beaucoup à faire tant pour obtenir la fidélité de ses collègues envers Alexandre III que pour ne pas s'aliéner la faveur de Frédéric et des évêques.

4 (f. 82^v). *R. comes C. filio suo, paterni affectus dulcedinem et sincere dilectionis plenitudinem. — Sicut michi iustum est hoc sentire... exitu meliore commendetur.*

Simple billet d'un personnage de la cour impériale — Rapoto comte d'Abenberg et Frensdorf, avoué ou bailli de Bamberg, lié avec les Cisterciens (1122-1172) — pour exhorter son fils Conrad († 1167) à se rendre digne des bonnes grâces de Frédéric, en paix comme en guerre. — Date proposée (par conjecture) : 1157-1158.

5 (f. 82^v). *D<om>no suo uenerando abbati A(dam) <...> eiusdem officii utinam et meriti, bona Ierusalem uidere omnibus*

1. Voir, entre autres documents relatifs à ce synode, une lettre de Fastrade, abbé de Clairvaux, à l'évêque de Vérone, qui est le récit d'un témoin (dans le recueil de WATTERICH, *Pontificum Romanorum... Vitae*, II (1862), p. 511 sq.).

2. Cf. J. Fr. BÖHMER, *Regesta archiepiscoporum Maguntinensium*, II (1886) p. 1.

3. Reun en Styrie (1130), Heilsbronn en Franconie au diocèse d'Eichstätt (1133), Langheim de même en Franconie, mais au diocèse de Bamberg (1133), Nepomuk en Bohême (1145), Alderspach en Bavière (1146), Bildhausen en Franconie, au diocèse de Wurzburg (1158).

4. Voir sur « le Bienheureux Adam » une notice bien faite de R. TRILHE, dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, I (1912), c. 461-463 ; mais la date, donnée là, du décès (20 nov. 1161) est à rectifier.

*diebus uite sue*¹. — *Dispendia rerum uestrarum que in partibus nostris uobis acciderunt... ne in uanum uideamur propter uos currere aut cucurrisse*².

Autre billet adressé par un abbé à Adam d'Ebrach, concernant un vol dont ce dernier avait été victime près d'Ahausen : les voleurs ont été saisis et convaincus, les objets retrouvés, entre autres un cheval et un livre (missel ? bible ?) ; le *placitum* aura lieu le vendredi après la Saint-Jean ; Adam est prié de faire connaître ses intentions par retour du courrier.

L'éditeur suppose avec une grande ingéniosité, qui n'est pas loin, dans ce cas, de créer la certitude, que le nom de l'auteur, tombé après celui du destinataire, était indiqué de même par la lettre A., soit Adalbert, le propre abbé d'Ahausen, maison de moines noirs au diocèse d'Eichstätt. On sait par ailleurs qu'Adam rencontra ce même prélat et d'autres abbés, ainsi que le comte Rapoto (voir n° 4), à un *placitum* qui se tint à Eichstätt en 1150 (peut-être au mois de mai). Il se pourrait donc que l'abbé d'Ebrach ait été détroussé en revenant alors d'Eichstätt.

6 (f. 82^v-83). *Per p(rae)sentium latorem cognoscetis mittentem. — Zelum dei uos habere secundum scientiam*³ *undique uersum... fidelitate et obsequio promptissimo*⁴ *supplicat prona deuotio nostra.*

L'auteur recourt humblement au zèle bien connu du destinataire pour la cause de Dieu⁵. La malheureuse Église d'Eichstätt (*miseriam et afflictionem E. aecclesiae...*) s'est enfin décidée à faire appel à Rome — *ad p(rae)sidem sedis apostolice* — contre son évêque, convaincu de simonie (*inuasorem sacrilegum*) ; « l'audience des vénérables cardinaux de la sainte Église romaine » est fixée à la mi-carême ; le destinataire est prié non seulement d'assister « les accusateurs » de son érudition, — afin que les chefs de simonie (*de diuersis symonie capitulis*) soient présentés dans l'ordre le plus probant, — mais encore de soutenir le procès par son autorité, c'est-à-dire en y comparaisant lui-même.

1. Cf. Ps. CXXVII, 5.

2. Cf. GAL. II, 2.

3. Cf. ROM. X, 2. Plus loin sont rappelés HEBR. IV, 16 (*in qualibet dei causa tronum gratie vestre cum fiducia adimus* : l. 3), et LC. XIII, 6-7 (*ad uelendam et extirpandam arborem infructuosam ad se occupandam manu Simonis plantatam* : l. 8 sq.).

4. *promptissima* Ms.

5. Lire probablement (l. 4 sq.) : ...*in his que iusta sunt promociendis uel <que> extra ordinarie p(rae)sumpta fuerint corrigendis uel, si necesse est, remouendis defensorem uos et patronum humiliter querimus.*

L'Église d'Eichstätt étant identifiée selon la plus grande vraisemblance, il s'ensuit que l'évêque incriminé était Burchard, successeur de Gebhard II († 17 mars 1149), lequel s'était élevé courageusement contre les abus, mais par retour de choc, avait suscité une violente opposition. Celle-ci sut faire passer son candidat, grâce à l'appui du roi Conrad. Nous sommes surtout bien informés au sujet de l'affaire de Heidenheim, qui fut sans doute au centre de la querelle (1148-1153). Gebhard avait chassé les clercs séculiers qui détenaient ce monastère, le plus ancien et le principal du diocèse, fondé par saint Wynnibald, en même temps que son frère, Willibald, établissait le siège d'Eichstätt. Burchard ne craignit pas de renvoyer les moines, à peine installés, et de ramener les clercs. Le pape cistercien, Eugène III († 8 juillet 1153), intervint dans les différentes phases de cette lutte, l'abbé d'Ebrach lui servant d'agent. Burchard fut en effet destitué en 1153 (certainement avant l'été), et remplacé par Conrad de Morsbach (1153-1171).

La lettre accusatrice rentre ainsi dans son cadre ; elle fut écrite avant le 29 mars 1153, jour fixé pour le procès, et l'on admit, désormais, que les légats déposèrent en ce même jour, à Eichstätt, le successeur de Gebhard II. Le destinataire, dont le savoir et le prestige permettaient d'escompter la réussite de l'entreprise, ne pouvait être, en de telles circonstances, qu'Adam d'Ebrach. Le rédacteur reste inconnu, mais devait être un dignitaire de l'Église d'Eichstätt, gagné à la réforme. M. Ohnsorge préfère mettre en avant un certain Ilsung, qui avait été mêlé à l'affaire de Heidenheim, en qualité de chanoine de ce lieu avant le retour des moines. Quoi qu'il en puisse être, le début de la pièce signifie clairement que l'auteur n'avait pas osé inscrire son nom dans une adresse régulière, ni, par suite, voulu noter celui de son correspondant.

7 (f. 83). *Tollimur e medio fatis urgentibus omnes...*

Suite, inattendue, de plusieurs distiques sur l'Eucharistie. — Les six premiers vers sont détachés, sans variantes, du célèbre poème d'Hildebert, très souvent copié, qui s'intitule *De mysterio missae* ; à savoir de la portion finale ², qu'on retrouve parfois, en effet, séparément ³. Dix autres vers appartiennent au même

1. Voir le détail des actes dans les registes d'A. BRACKMANN, *Germania Pontificia*, II, 1 (1923), p. 10-15 ; et, pour une vue d'ensemble sur le gouvernement de Burchard, cf. J. SAX, *Die Bischöfe und Reichsfürsten von Eichstätt*, I (1884), p. 65-70.

2. P. L., CLXXI, 1192 D l. 3-8.

3. Depuis le même vers (*Tollimur e medio* etc.) jusqu'à la fin (P. L., 1194 A l. 11), dans le manuscrit 31 du Stuttgart (f. 88), XII^e s., cf. *Neues Archiv*, VI,

contexte ¹, c'est-à-dire après l'omission de trois distiques intermédiaires ; ce groupe présente quelques différences en regard de l'édition ². Les quatre derniers vers ne se laissent pas identifier, autant que je puis voir, dans l'œuvre connue d'Hildeberrt ³ :

Tunc cum Longinus penetraret uiscera Christi,
 Profluxit pariter sanguis et unda simul.
 Sicut utrumque simul fluxit, sic offer utrumque :
 Vnum deme, crucis non imitatis opus.

Il reste à expliquer l'insertion de ces extraits dans le formulaire d'Ebrach. Car, extérieurement, le copiste ne les a pas distingués des pièces adjacentes ; et sans aucun doute les a-t-il rapportés naïvement, voire machinalement, sans se rendre compte de leur qualité. On entrevoit bien que ces vers de l'évêque du Mans ne sont pas tout à fait hors de place dans le prolongement de sa correspondance ; mais que viennent-ils faire parmi les lettres d'Ebrach ?

8 (f. 83^v). *E(berardus) Babenbergensis* ⁴ *in ecclesia dei per patientiam ipsius minimum quod est, d(om)no A(dam) reuerendo abbati et uniuersis confratribus suis dilectis dei et electis in Christo uocatis sanctis* ⁵, *qualiumcumque precum suarum participationem et plenam obsequii deuotionem. — Quemadmodum iudicium uestrum de nobis non nostre uirtutis... quatinus pusillus grex Christi non scandalizetur.*

Se couvrant des textes de l'Écriture et des Pères, notamment de saint Augustin ⁶, sur la valeur définitive de l'ordre chez les

1881, p. 450 sq., où W. WATTENBACH donne une édition du morceau ; — en outre, dans le manuscrit A. 91 de Berne (f. 15), comme l'indique Wattenbach au même endroit.

1. P. L., *ibid.*, 1193 A l. 7 — B l. 1.

2. *Unde fit ut quociens sacris accedimus aris Cedat particulis...* (*ibid.*, A l. 7-8) ; — *purgator alter* (l. 11) ; — *Offerimus tibi Christe ...* (l. 13) ; — *Oblate partes non ...* (l. 14) ; — *Nam pars pro sanctis fit, pars pro sanctificandis* (l. 15).

3. Il est vrai que l'édition est extrêmement défectueuse.

4. Le copiste a écrit en abrégé trois b, coupés tous ensemble par un trait ; l'éditeur interprète : *Babenbergensi*, rapportant ainsi ce déterminatif aux mots qui suivent.

5. Cf. ROM. I, 7 ; COL. III, 12 etc. — Plus loin, il faut référer évidemment à PS. I, 2 (*tamquam legem dei meditantibus die ac nocte* : p. 35, l. 6) ; I PET. IV, 10 (*per bonorum merita dispensatorum* ; l. 7) ; I COR. IV, 1 (*misteriorum tamen dei dispensatoribus* : l. 12). — Quant au texte, il faut lire, comme dans le manuscrit, non seulement : *confratribus* (voir ci-dessus), mais encore : « *set eius que perperam non caritatis est* » (aussi bien l'éditeur a raison de renvoyer ici à I COR. XIII, 4).

6. Il y a lieu de noter que le texte attribué à Augustin : « *Neque in homine bono aliquis sacramenta aeclesiae dei fugiat neque in homine malo* », — figure sous cette forme dans le *Décret*, II, 1, qu. I, c. 36 (P. L., CLXXXVII, 498 A) ; c'est bien un arrangement du passage de *Contra litt. Petiliani* III, 9.

ministres, indépendamment de leurs mérites, l'évêque de Bamberg, Eberhard II, défend auprès d'Adam d'Ebrach et de ses collègues un de leurs confrères, coupable de quelque faute (*que facturi estis de fratre nostro et uestro...*). Celui-ci mérite d'être traité avec indulgence ; aussi bien il a déjà fait amende honorable auprès d'un prélat nommé M.

Ebrach, dans la Haute-Franconie, se trouvait à mi-chemin entre Bamberg et Wurzburg. Les relations multiples de l'abbé Adam s'expliquent donc aisément. La lettre paraît se rapporter à une réunion d'abbés, présidée par Adam, devant laquelle le coupable en question, probablement abbé lui-même, avait à comparaître. Pour la date, l'on n'a d'autre point de repère assuré que l'entrée en charge d'Eberhard II (successeur d'Égilbert en 1146). Peut-être y a-t-il quelque chance que l'assemblée prévue soit celle-là même qui nous est signalée à Eichstätt, vers le mois de mai 1150². Peut-être aussi le personnage indiqué par la lettre M. serait-il Marquard, abbé de Fulda, qui apparaît juste en cette année 1150. Mais tout cela reste assez incertain à nos yeux ; si l'évêque de Bamberg intervient en faveur d'un Cistercien, auquel il avait quelque raison personnelle de s'intéresser, toute l'affaire a dû se passer plutôt entre Cisterciens.

9 (f. 83^v-84). *C. camerarius noster uir bonus ac timoratus uolens sibi facere amicos de mammona iniquitatis... gladio spiritus quod est uerbum dei*³, *tamquam sacrilegum amputamus.*

Charte, déjà connue et publiée⁴, — mais ici prise du protocole, de la clause et des signatures, — aux termes de laquelle Eberhard II, évêque de Bamberg, approuve et confirme, en juin 1154, l'établissement d'une « basilique » (*basilicam quandam*) ou « chapelle » (*eiusdem capelle*), dédiée par son chambrier Conrad au Sauveur (*in nomine eius qui in introitu per portarum Ierusalem ualuas sanctificauit*), à la Vierge et à saint Jean l'Évangéliste, aux portes mêmes de Bamberg (*super portam occidentalem ciuitatis nostre*),

1. Le monastère relevait de l'évêque de Wurzburg, mais était proche de la limite sud-ouest du diocèse de Bamberg.

2. Voir ci-dessus n° 5.

3. EPH. VI, 17. — La dernière phrase, qui coïncide avec la fin de l'anathème, a été réécrite entièrement par une main du XIV^e siècle, peut-être italienne ; mais on peut lire encore presque toute la rédaction primitive, qui paraît n'avoir pas été différente. Le même lecteur a corrigé çà et là d'autres passages du manuscrit.

4. Aussi M. Ohnsorge s'est-il abstenu de la rééditer. — Voir la traduction approximative de J. LOOSHORN, *Geschichte des Bisthums Bamberg*, II (1888), p. 425 ; le texte fut publié en 1731 par HOCKER, repris en 1802 par USSERMANN.

— ainsi que la remise d'un hospice annexe « aux frères des trois congrégations » d'Heilsbronn, de Langheim et d'Ebrach.

On sait déjà, en effet, que les monastères d'Heilsbronn et de Langheim furent les premières filiales d'Ebrach en Franconie et devaient leur existence à l'abbé Adam. A noter, cependant, que dans l'acte susdit Ebrach pourrait bien ne figurer que pour la forme, afin de reconnaître en quelque sorte ses droits de présence ; la liste des témoins, omise dans notre copie, ne livre pas le nom d'Adam d'Ebrach, mais seulement ceux de ses confrères, Adam de Langheim et Rapoto d'Heilsbronn.

10 (f. 84^v-85). *Reuerentissimo d(om)no suo O(ctauiano) cardinali A(dam) de Ebera, seruitium promptissimum et orationes deuotas. — Quanto sinceriori dilectione uos amplector... nec aliquas susurronum detractationes audiat* ¹.

L'abbé d'Ebrach proteste de son dévouement et de son admiration pour le cardinal-légat, tant celui-ci a fait preuve de zèle à Augsbourg, Eichstätt, Wurzburg. A cause de tout cela, il ne mérite que des éloges ; il faut bien avouer pourtant qu'il pourrait agir avec plus de discrétion : « *Est tamen aliquid quod propiciis auribus uestris dicere cupio, consulere scilicet ut, sicut constanter agitis et strennue, sic et discrete.* » Revenu du Chapitre de Cîteaux (*ab annuo capitulo patrum nostrorum*), Adam a ouï dire que, parmi le clergé de Wurzburg, le cardinal n'avait rencontré aucune résistance ; néanmoins, sur son mandat, l'évêque (Gebhard) ne cesse d'agir avec force ; il serait temps de contenir cette ferveur en de certaines bornes :

Posuistis in manu episcopi uerbum (?)² quod tactum a uobis est, et ipse per decanos et archidiaconos³ ad certum et congruum finem perducere non cessat. Decet igitur prudentiam uestram considerare ne zeli uestri fervor laudabilis mensuram excedat discretionis.

Dans le cas précis de l'abbé Rapoto d'Heilsbronn (*uiro uenerabili R.*), persécuté on ne sait trop pourquoi et réfugié apparem-

1. Aux textes scripturaires qui sont relevés, ajouter : Es. IV, 4 (*in spiritu iudicii et spiritu ardoris* : p. 36, l. 2) ; et LI, 3 (*inuenitur in nobis gratiarum actio et uox laudis* : l. 4).

2. Ainsi porte la copie : *uerbu(m)*, le trait d'abrégement partant de la haste du *b*. — On peut entendre qu'il s'agit d'un « mot d'ordre » ou programme laissé par le légat, et que l'évêque applique aveuglément. Cette rédaction, néanmoins, me paraît suspecte ; je suis fort tenté de lire : *verber*. Le contexte prendrait aussitôt un meilleur sens : *Posuistis in manu episcopi uerber quod tactum a uobis est...*

3. Ne pas traduire, comme fait M. Ohnsorge dans son commentaire (p. 23) : « durch seine Diakone und Archidiacone ».

ment à Ebrach pour un temps, Adam, qui lui a rendu bon témoignage devant le pape ¹, affirme de nouveau, au titre d'une longue expérience, que son hôte, lequel jouit d'un grand crédit auprès des saintes gens (*qui pro sua reuerentia a multis spiritualibus uiris amatur et uenerabiliter colitur*), ne doit pas être l'objet d'imputations calomnieuses.

Cette lettre peut être rapportée au début de l'automne de 1151. La légation outre Rhin d'Octavien ² (promu cardinal de Sainte-Cécile au début de mars) et de Jordan (auparavant chartreux au Mont-Dieu) ³ s'accomplit la même année. Les deux cardinaux étaient à Wurzburg ensemble en septembre. L'examen du clergé par Octavien paraît avoir précédé ce terme. Adam fut obligé de s'interposer peu après, à son retour du Chapitre général de l'Ordre, tenu en Bourgogne à la mi-septembre.

Il est non seulement très intéressant de savoir que le futur antipape Victor IV avait un tempérament de réformateur aveugle, et qu'Adam le connut bien, l'ayant vu agir, mais aussi de retrouver dans ce dossier une épître personnelle et incontestable de l'abbé d'Ebrach, qui pourra être jointe au billet adressé par lui à sainte Hildegarde ⁴.

11 (f. 85-87^v). *Seruare gradus uestros, seruat enim deus uobis honores... Tale pro nobis etiam Christus primitus habere dignatus est, non quidem necessi<ta>te sed potestate; postea uero spiritale quale iam precessit in Christo tamquam in capite nostro, secuturum autem est in membris eius, ultima resurrectione mortuorum.*

Parénèse ou développement homilétique, inséré sans distinction parmi les lettres ⁵, sur la condition des corps glorieux. — Ce texte n'est pas fort long ⁶, et il serait peut-être préférable de le reproduire entièrement, puisqu'il fait partie de la collection et

1. Non pas à Rome, semble-t-il, mais lors du voyage qu'Eugène fit en France et jusqu'aux bords du Rhin en 1147 et 1148. Suivant deux privilèges que nous possédons (JAFFÉ, 9178-79), on peut admettre que l'abbé d'Ebrach rencontra le pape à Trèves en janvier 1148; il a dû le voir aussi à Cîteaux en septembre 1147.

2. Après avoir été cardinal-diacre de Saint-Nicolas *in carcere* (1138).

3. LE COUTEULX ne le veut pas admettre; mais on a le témoignage de Jean de Salisbury. En tout cas, sa conduite, comme légat, a été stigmatisée par une célèbre lettre de saint Bernard (cf. *Auteurs spirituels et textes dévots du moyen âge*, 1932, p. 239, n. 2). Il se présente en qualité de cardinal de Sainte-Susanne le 30 mars 1151. — Sur la légation de ces deux cardinaux d'Eugène III, cf. J. BACHMANN, *Die päpstlichen Legaten in Deutschland und Skandinavien; 1125-1159* (1913), p. 91-99.

4. P. L., CXCVII, 190 sq.; *Epist.* XXX.

5. Sauf un signe de reprise. — Au sujet du changement de main, voir ci-après.

6. Cent cinquante lignes. — De son point de vue, M. Ohnsorge fut forcé de le négliger.

provient certainement du même milieu. Qui sait si nous n'aurions pas dans ces pages une prédication de l'abbé d'Ebrach ? C'est du moins l'hypothèse qui se présente tout de suite à l'esprit du lecteur. Mais, si l'on prête plus d'attention, la perspective littéraire se modifie sensiblement. J'ai pu identifier les sept premières lignes avec un extrait d'un sermon de saint Augustin qui appartient au recueil *De uerbis domini* ¹, puis le morceau qui fait suite, plus étendu (vingt-deux lignes), avec un passage de l'*Enchiridion* ², dont s'est également prévalu Hugues de Saint-Victor ³. Ces observations invitent à faire toutes réserves sur l'originalité de l'ensemble et autorisent à passer outre.

12 (f. 87^v-88). *Qui beneficium non reddit magis peccat quam qui non dat* ⁴... *pace eterna in Ierusalem superna fruaris centies milies. Vale.*

Charmant billet par lequel, au moyen de sentences choisies de Sénèque, l'on rend grâces pour des « bienfaits » reçus ; on souhaite, en outre, la visite prochaine du bienfaiteur.

Aucun nom n'est rappelé ; mais le billet qui suit a la même origine, très probablement, Sénèque étant encore employé. D'autre part, ce deuxième billet et la lettre qui vient après portent l'indication du destinataire : V. L'éditeur imagine que celui-ci, dans les trois cas, pourrait être Volcuin, d'abord moine à Camp, avant même l'arrivée d'Adam à Ebrach, prieur ensuite à Walkenried en Thuringe, la première fille de Camp (1129), enfin premier abbé de Sittichenbach (1141-c. 1154), au diocèse d'Halberstadt et comté de Mansfield (Prusse-Rhénane) ⁵. Quant à l'auteur, il devrait être de même, dans les trois cas, Adam

1. Serm. CXXXII (*De uerbis domini* n° 46) § 3 (*P. L.*, XXXVIII, 736, l. 11-19 du § 3).

2. Cap. XCI, en entier (*P. L.*, XL, 274), avec très peu de changements. Le texte de I COR., XV, 44^a précède.

3. *De sacramentis*, II, 17 § 17 (*P. L.*, CLXXVI, 604 B-C), de même fort peu modifié. Il est notable que le théologien de Saint-Victor, penseur original et styliste, s'approprie de cette façon un passage d'Augustin. Il y aurait donc lieu de rechercher soigneusement ses emprunts. — La comparaison des textes montre que la parénèse du *Vaticanus* dépend immédiatement de l'*Enchiridion*.

4. Texte repris du *De beneficiis* de Sénèque, ainsi que plusieurs autres dans le cours du même billet, comme l'a bien indiqué l'éditeur. Mais il faut lire certainement, peu après le début : « ...Sed amplius non possum, tu scis. Non quanta que sint, sed quo animo fiant intend(itu)r » (cf. *De ben.* I, 9, 2) ; le copiste n'est pas en faute.

5. Deuxième filiale de Walkenried ; cf. JANAUSCHEK, op. laud., p. 63 sq. (n° CLV), et cf. p. 15 (n° XXXII) ; — en latin : *Sichemium*, qu'il ne faut pas confondre avec Sichem (ou Sittich), filiale de Reun en Carniole (diocèse d'Aquilée-Laibach), établie en 1136.

d'Ebrach. Nous reconnaissons que cette double conjecture n'est pas déraisonnable, bien plus, séduisante, quoiqu'on y puisse contredire. Il est sûr que les n^{os} 13 et 14 ont été rédigés par un abbé. Mais, sans parler des citations, qui sont le fait d'un lettré, le style des deux billets (n^{os} 12 et 13) est d'une vivacité remarquable, et qui ne correspond pas très bien au ton de la lettre authentique (n^o 10). La dernière lettre au contraire (n^o 14) reste à peu près dans la même note. S'il était possible de mieux prouver que ces divers morceaux procèdent de la même main, il faudrait convenir avec l'éditeur qu'ils révèlent, tous ensemble, une personnalité des plus sympathiques et richement douée¹. En somme, grâce au contexte général, l'attribution des trois pièces à l'abbé d'Ebrach a un air d'assez grande vraisemblance ; c'est déjà quelque chose d'appréciable.

13 (f. 88). V., *ille qui elegit abiectus esse in domo dei sui nec ingredi, nec habitare in tabernaculis peccatorum. — Si cuncta prospera sunt erga te... ut dignentur intercedere pro impio et iniusto.*

L'auteur invite son ami, Sénèque aidant, à garder davantage la stabilité. — A quoi bon tant voyager, même sous de bons prétextes ? « *Mutamus locum loco, claustrum claustro, quasi sub obtentu religionis.* »² Restons du moins fidèles à la vocation qui est nôtre : « *Te et me hortor ut perseueremus, immo rogo <ut> in ea uocatione qua uocati sumus permaneamus*³, *quia expedit nobis.* » L'abbé se recommande enfin aux suffrages de la communauté (*apud tuos*)⁴.

14 (f. 88-88^v). V., *post Lie lippitudinem Rachelis pulcritudinem. — Audiuius sanctum Iob dicentem : Foris hospes non habitabat... cui auctoritatis uestre discretio minime fidem indulgeat.*

1. « Und welche imposante, menschlich sympathische Persönlichkeit spricht in diesem Stil zu uns ! Überlegen, klar, liebenswürdig, mit der Autorität des in sich ruhenden Menschen, der nicht nötig hat, äußerlich seine Stellung zu dokumentieren, entwickelt er seine Gedanken » (op. laud., p. 26 sq.).

2. Il n'y a pas lieu de rattacher ces derniers mots à la phrase suivante ; le manuscrit fait bien lire : *quasi* (q minuscule), mais : *Te*.

3. C'est moi-même qui supplée *ut* dans le second membre ; on pourrait le rétablir aussi bien devant *permaneamus*. Toute la copie a un aspect négligé. — *Permaneamus* a été en partie effacé au XIV^e et incomplètement corrigé (*permo* ?) ; mais la leçon primitive est certaine.

4. Ici, une faute incompréhensible de l'édition : « *apertus* ». — Ou bien s'agirait-il plutôt des patrons du monastère ? Voici la phrase : « *Rogo etiam te, mi dilecte, ut, memor mei, tui apud tuos pro me interuenias piis obsecrationibus, ut dignentur etc.* »

L'écrivain sait que son correspondant est accueillant. Mais les temps sont venus où l'on doit prendre garde à l'humain égoïsme et faire appel à l'Esprit, avant d'agréer qui que ce soit ¹. Un religieux ingrat (*frater noster quem... paterno affectu educavimus*) a pris la fuite, entraînant un autre, plus cher, dans son complot :

Pro dolor, inter cetera irregulariter admissa, unam de ouibus nostris², de qua precipue dolemus, funiculo male suase conspirationis secum elicit³. Insuper una⁴ cum sacro religionis habitu, ignorantibus prioribus nostris, subito disparuit.

On assure qu'il a été reçu par le destinataire (*uos ipsum ouili uestro instituisse*). Or la Règle défend expressément d'admettre aucun moine sans « lettres de recommandation » ⁵. Si, d'ailleurs, le transfuge donne pour prétexte la sévérité de son supérieur et du cellérier (*Conicimus etiam quatinus nos una cum cellerario nostro inclementie⁶ neuo exponat*), il ne faut point l'écouter ⁷.

15 (f. 89^v)⁸. *Reuerendo patri N. uenerabili abbati frater G.,*

1. *Succedentibus tamen temporibus periculosus, ita uidelicet ut homines se ipsos inciperent amare...* Tout ce membre est repris de II TIM. III, 1-2 ; il est donc délicat de le donner pour un exemple caractéristique du style d'Adam (voir cependant OHNSORGE, op. laud., p. 26).

2. Cf. JOH. X, 2 sq. — Pour la phrase précédente (p. 38, l. 9), renvoyer à PROV. XVII, 13, puis à Ex. XXI, 22 : *...tamquam non filius, reddens mala pro bonis, factus est nobis abortiuus*.

3. Le terme « *funiculus* » est, lui aussi, biblique, au sens de lacet.

4. Le mot *una* pourrait être ici déplacé ; car il ne convient pas. Je lirais : « *...una secum elicit. Insuper cum sacro...* » ; voir ci-après (*nos cum cellerario...*).

5. *...secundum regulam nostram dicentem monachum de noto monasterio sine literis comendaticii non esse suscipiendum* : référence directe à la Règle de saint Benoît, ch. LXI (P. L., LXVI, 854 B l. 11-15).

6. Mal lu par l'éditeur : « *in dementie neuo* ».

7. Le jugement de M. OHNSORGE sur cette lettre semble excessif : « Der Brief... ist singular in seiner Art. Hier haben wir einmal die in der Geschichte des Mittelalters leider so seltene Möglichkeit, einem Manne, der zu den Führern seiner Zeit gehörte, innerlich näher zu kommen » (op. laud., p. 28). L'épître est sans doute assez belle et rend un son d'humanité, mais précisément parce qu'elle est une lettre ; et nous en avons beaucoup d'autres de la même sorte, en particulier dans les registres de saint Anselme et de saint Bernard, personnages de premier plan, et bien mieux connus que l'abbé d'Ebrach.

8. La seconde partie du fol. 88^v, après la fin du morceau n° 14, est restée blanche. Le fol. 89, vide tout d'abord également, a reçu peu après, — vers le début du XIII^e siècle, — la copie calligraphique d'un morceau sur la typologie du patriarche Joseph. Ce texte (*Sicut apostolus ammonet dicens : Litera occidit... quia et deus pater diligit unigenitum suum*) provient de l'exorde d'une homélie qu'il faut restituer à Césaire (cf. P. L., XXXIX, 1765, l. 6-22 du sermon XIII). Le copiste n'a pas poursuivi longtemps sa tâche. Aussitôt après, un autre lecteur contemporain a transcrit une invocation qui exprime parfaitement la dévotion

*deuotas o(rationes) cum fidei obsequio. — Quod frater noster a nobis aberrans post multos circuitus periculosos... Non enim sine uestre pietatis assensu illum nobis alligabimus aut tenebimus*¹.

Autre lettre relative à deux religieux gyrovagues, dont l'aventure nous est contée en peu de mots. L'un de ceux-ci, un Augustin, est venu à résipiscence :

...seruaturus obedientiam et stabilitatem, quam secundum regulam beati Augustini promiserat nobis, de sub cuius iugo temere non licet colla subtrahere semel alligatos², atque ad aliam regulam transire, quamdiu sui ordinis congregationem, in qua saluari possint, inuenire ualeant : quod ita in priuilegiis nostris auctoritate apostolica nobis est firmatum.

Le supérieur transmet cette heureuse nouvelle à l'abbé cistercien qui avait hébergé quelque temps le fugitif. Il se persuade d'autre part — non sans astuce, penserons-nous — que le même abbé aura pour agréable un service censé analogue (*caritati uestre uicem rependimus*), qui est rendu à l'un de ses moines (*fratrem uestrum H.*). On consent à le garder, pour mettre un terme à sa gyrovagie (*ne uagando pereat*). Car les Augustins ne reçoivent pas dans leurs rangs les profès de la règle bénédictine ; mais le susdit frère n'a jamais appartenu qu'à la catégorie des « *barbati* » (frères convers), laquelle, à dessein, n'est pas vouée à une stabilité très stricte : « *...uos pro bona cautela fratres barbatos extra professionem regule tenetis, quibus et alias manendi aliquando licentiam dare seu permittere soletis...* » Il n'en est pas moins indispensable d'attester par écrit que ce religieux a été congédié de bon gré, et l'on ne prendra aucune mesure à son égard sans cette permission.

Tout ce texte, qui fait entrevoir l'organisation et les relations des nouveaux ordres monastiques, est suggestif³. Je croirais qu'il émane d'un abbé de l'Ordre de Prémontré. Malheureusement

du moyen âge, des Cisterciens en particulier, envers la passion salutaire. Au pied de la Croix, la Vierge et l'Apôtre prennent place, l'un et l'autre « médiateurs » : — « *Oremus, pater noster, in honore corporis domini nostri Iesu Christi, et sicut ipse captus fuit et se ipsum de captione illa liberauit, sic liberet me a captione inimicorum meorum hodie et semper amen. Iohannes, Iesus, sancta Maria, — mediator, medius, mediatrix, — miserere mei.* »

1. Avant cette finale (p. 39, l. 6), il y a lieu de renvoyer à II PÉR. III, 9 (non pas à II REG. XIV, 14).

2. Où l'on voit que les vœux des Augustins ne différaient pas de ceux des moines proprement dits ; la formule même vient de la Règle de saint Benoît : « *sciens lege regulae constitutum quod ei ex illa die non liceat... collum excutere de sub iugo regulae...* » (ch. LVIII : P. L., LXVI, 804 D l. 9 sq.).

3. M. OHNSORGE prétend juste le contraire : « *das inhaltlich weniger wertvolle Schreiben* » (op. laud., p. 13) ; c'est une question de perspective.

ment, jusqu'à plus ample information, les initiales ne permettent pas ici de déterminer l'identité des correspondants. L'éditeur propose comme destinataire possible Neudungus, abbé de Neubourg (1156-v. 1178) ¹, tout en reconnaissant que Nicolas d'Heilsbronn (1157-1168) ferait presque aussi bien l'affaire. Ce Nicolas, en effet, conviendrait mieux, Heilsbronn étant une filiale d'Ebrach; mais nous n'avons, dans la circonstance, qu'une bien faible garantie.

16 (f. 89^v). *Ad industriam nobilium et catholicorum principum spectare dinoscitur... salutem suarum mereantur consequi animarum.*

C'est le début, conçu en termes généraux, d'une lettre, depuis longtemps publiée, d'Eugène III (Segni, 5 février 1152) ², concernant la restauration de Saint-Wynnbald d'Heidenheim ³. Au terme de la série ⁴, on a donc la chance de remarquer encore une association assez nette avec les entreprises d'Adam d'Ebrach.

*
*
*

Toute la portion finale du *Vaticanus* a été décrite pas à pas, à peu près comme on ferait dans la notice d'un catalogue méthodique. Il reste à régler plusieurs questions d'ordre matériel qui ne sont pas négligeables, s'il s'agit d'atteindre la réalité littéraire. Ne sortant pas du cadre historique, M. Ohnsorge paraît croire ⁵ que le manuscrit, eu égard à la correspondance livrée dans ses dernières pages, provient directement d'Ebrach et, les pièces les plus récentes pouvant être rapportées à l'hiver de 1161-1162, qu'il a dû être terminé avant le décès d'Adam (v. 1166) ⁶. Nous

1. Voir ci-dessus n^{os} 1 et 2.

2. *P. L.*, CLXXX, 1509 C.; JAFFÉ, *Regesta*, n^o 9551; BRACKMANN, *Germania pontificia*, II, 1, p. 13 (n^o 9).

3. Voir ci-dessus n^o 6.

4. Aussitôt après, une main calligraphique, fort peu postérieure, a tracé un trope neumé du *Benedicamus*, approprié à la fête de la Dédicace. Je ne saurais dire si ce texte subsiste ailleurs : « *Benedicamus. Sanctificata deo domus hec est omnipotenti domino. Deo dicamus. hic ut culpa reo laxetur digna potenti gr(ati)as.* » H. M. BANNISTER a omis d'en parler dans sa *Paleografia Musicale Vaticana* (1913), pourtant si complète; la notation offre de l'intérêt, la forme « tudesque » des signes n'étant pas douteuse.

5. *Op. laud.*, p. 3 et 28; l'auteur est du reste très bref à ce sujet.

6. Adam est signalé à Wurzburg le 23 février 1163. Il semble, en outre, qu'il apparaisse encore à Bronnbach en 1166, lors de la démission de l'abbé Réginard; le décès serait survenu le 23 novembre de cette année-là; (cf. HANS ZEISS, *Abt Adam der Begründer des Klosters Ebrach*, dans *Heimatblätter des historischen Vereins Bamberg*, VI-VII, 1927-28, p. 15). Plus prudemment, M. OHNSORGE (p. 28, n. 2) ne retient que la date de 1163, comme *terminus a quo*.

tenons en effet pour assez bien établi, d'accord avec la nature des faits énoncés, que toutes les pièces ensemble, y compris les deux dernières, qui sont séparées des précédentes par une page blanche, ont été recueillies tout d'abord à Ebrach, autour de l'abbé Adam, et qu'elles se trouvent, par suite, offrir une image durable de son activité et de ses relations. Mais ceci n'empêche point que nous n'ayons entre les mains et sous les yeux qu'une copie dérivée et postérieure, accomplie pour une fin purement pratique.

Avant tout, quant à la date, le témoignage de l'écriture est irrécusable. Celle-ci n'a pas les traits du XII^e siècle et ne peut être antérieure à la fin de cette période. L'indice de l'orthographe concorde (*e*, *ae* employés indifféremment, mais *e* plus fréquemment). Je m'arrêterais donc au début du XIII^e, et suis fort tenté, d'ailleurs, d'attribuer l'ensemble de la copie à une seule main, en dépit des apparences contraires¹.

C'est le même écrivain qui a copié une partie considérable du registre d'Hildebert, sinon pareillement le registre entier ; car, là encore, la distinction des étapes du travail est incertaine. Qu'il ait eu ou non des collaborateurs, il avait trouvé les lettres relatives à Ebrach déjà rassemblées, mais peut-être plus nombreuses, à la fin du registre, avec divers autres suppléments dont il n'a pas discerné la qualité particulière ; nous en pouvons encore juger par le fragment du poème sur l'Eucharistie (n^o 7) et la fausse homélie sur la résurrection des corps (n^o 11). Au surplus, trop de bévues, qu'il faut maintenant corriger pour produire un texte intelligible, se présentent dans les lettres d'Ebrach

1. M. OHNSORGE distingue quatre copistes, et même six (p. 3), en tenant compte des additions du fol. 89v (voir ci-dessus, en note du n^o 15). Après un examen prolongé, la distinction des quatre mains me semble très improbable. Il est vrai seulement que le travail est uniforme et d'une seule venue jusqu'à la fin du n^o 10 (f. 85), indistinct aussi de la transcription des lettres d'Hildebert. La suite immédiate, comprenant les n^{os} 11-14 (f. 85-88v), paraît être, au premier abord, l'œuvre d'un autre copiste, et même de deux, quelques lignes du n^o 11 (f. 87v) et la rédaction des n^{os} 12-14 ayant un aspect plus cursif et beaucoup moins soigné. J'expliquerais simplement cette différence extérieure par un changement, répété, de calame et encore par la hâte d'une main fatiguée. Le système des abréviations, le dessin des initiales, le mouvement du style courant sont, au total, et tenu compte des nouveaux facteurs supposés, les mêmes, à peu de chose près, que dans la première partie, plus régulière. — N'oublions jamais que les copistes du moyen âge ne procédaient pas avec la ponctualité d'une machine à écrire, du moins aux XII^e et XIII^e siècles (c'est-à-dire réserve faite de la remarquable stylisation qui se manifeste en certains grands *scriptoria* des IX^e et XI^e). — La dernière page, celle des n^{os} 15 et 16 (f. 89v), a dû être tracée un peu plus tard, probablement aussi par le même copiste, qui se sera décidé à tirer encore du recueil dont il disposait deux nouvelles « formules », le but des copies de cette espèce étant tout pratique, comme on le voit ici.

pour que le travail ne doive pas être estimé secondaire et tardif. On constate même une grave erreur dans le registre d'Hildebert. Les cahiers du modèle ont été brouillés évidemment ; car l'ordre des lettres est rompu, et l'on passe, en pleine page, des premières lignes d'une lettre à la seconde partie d'une autre, pour retrouver un peu plus tard les fragments disjoints¹.

Pour le reste, l'écriture est bien germanique, d'un bout à l'autre ; nous sommes même sûrs que la notation neumatique qui accompagne le trope du *Benedicamus*, ajouté tout à la fin (f. 89^v), a cette origine. A quelque distance qu'on soit d'Ebrach, on demeure donc bien dans le cercle de l'Empire.

Mais il est un dernier trait qu'il importe de remarquer, parce qu'il achève de caractériser le recueil total, — non moins la copie du registre d'Hildebert que celle de la collection d'Ebrach. Pour nous sans doute, tard-venus, la correspondance de l'évêque du Mans a principalement une valeur historique, indépendamment de ses qualités littéraires, et davantage encore la collection d'Ebrach, désormais utilisable grâce à M. Ohnsorge. Si l'on se place, par un effort d'imagination, au point de vue médiéval, le sens du manuscrit que nous avons étudié est très différent. La curiosité n'y entraînait pour rien ; il ne semble même pas qu'il faille compter, dans ce cas précis, avec l'attachement à une tradition de famille. L'utilité au contraire, l'intérêt pratique est le vrai mobile qui déterminait les copistes à faire leur besogne, et le metteur en œuvre à diriger ceux-ci. Présentement, l'on voulait uniquement établir un formulaire, c'est-à-dire des modèles de lettres, susceptibles d'être reproduits selon les occasions et les besoins de la vie journalière. Il n'y a point à chercher une autre cause qui explique mieux la conservation des lettres d'Ebrach à la suite de celles d'Hildebert.

De cette réalité lointaine, nous avons encore la notice, que

1. L'accident se produit f. 63 (l. 10), après le début d'*Ep. II. 33* (*In aduersis... blandita haec mihi est et* : cf. *P. L.*, CLXXI, 256 B l. 4-6). Le texte se poursuit sans arrêt avec les mots *quod Moyses oratione...*, qui appartiennent à *Ep. I. 23* (ib., 204 A l. 12). On lit ensuite, avec la seconde partie de cette lettre, les lettres *II. 40*, *II. 46*, *III. 25*, et le début d'*Ep. I. 19* (*Celebre... et persecutiones* : ib., 191 B-C l. 1). A ce point (f. 65, ligne antépénultième), on rejoint la principale partie d'*Ep. II. 33*, que prolongent les lettres *III. 4*, *III. 17*, *III. 14*, *II. 24*. Alors, de nouveau, se présente la première partie d'*Ep. I. 23* (*Si uera... impietatum scit* : ib., 204 A, l. 12), joint (f. 67^v, l. 17) à la suite d'*Ep. I. 19* (*inter famis...* : ib., 191 C, l. 2). Dès lors, l'archétype se laisse reconstituer parfaitement ; il offrait cette série nette : *II. 33*, *III. 4*, *III. 17*, *III. 14*, *II. 24*, *I. 23*, *II. 40*, *II. 46*, *III. 25*, *I. 19*. Divers autres manuscrits garantissent la même ordonnance. — Il va sans dire que la confusion qui caractérise le *Vaticanus* reparait dans l'*Ottobon. 979* dont j'ai fait mention.

M. Ohnsorge n'a pas connue, sur le feuillet initial du volume ; à savoir un *ex-libris* du XIII^e siècle, en partie effacé et surtout trop succinct, malheureusement. Je lis ce qui suit :

...ep(isto)le dictaminis conue(n)t(us) M d (?)¹ lam̄

La définition — *epistole dictaminis* — exprime bien la nature de l'ouvrage. La suite désignait le monastère : une maison cistercienne plus probablement, placée sous le patronage de la Vierge — *Marie* — comme toutes les abbayes de Cîteaux. Je n'ai point de solution ferme à proposer pour les derniers mots ; il est certain, cependant, qu'Ebrach n'est pas en cause. On pourrait interpréter : *b(eati) Lam(berti)* ; mais je ne vois pas où cela peut conduire, et il faudrait une copule entre *M(arie)* et le second patronage. Je préfère donc lire, provisoirement : *d(icti) Lam(kem)* ou *Lam(kemum)*, puisque ces formes vulgaires sont attestées². Selon cette hypothèse, l'envoi d'un manuscrit d'Ebrach, contenant déjà une collection semblable, plus étendue peut-être, à la filiale de Langheim, pour y être copié librement, fournirait une explication satisfaisante, loin d'offrir la moindre difficulté. De Langheim, plus ou moins directement³, notre *Vaticanus 4926* serait passé entre les mains du cardinal Sirleto († 1585), comme il est rappelé un peu plus bas sur le même feuillet⁴.

ANDRÉ WILMART.

1. *d* ou *b* ; la haste seule apparaît, avec un signe d'abréviation se développant à droite, un peu au-dessus de la base.

2. Cf. JANAUSCHEK, op. laud., p. 28. — Ou bien faudrait-il songer à la maison bénédictine Notre-Dame de Lambach, fondée à la fin du XI^e siècle au diocèse de Passau ? C'est un pis-aller peu probable.

3. Tout le long du volume, on peut remarquer des corrections faites au XIV^e siècle, qui ont, si je ne me trompe, un air italien.

4. « Emptum ex libris Cardinalis Sirleti » ; la reliure porte les armes du pape Paul V. — Plusieurs manuscrits liturgiques de Langheim sont encore conservés à Bamberg, mais récents.

ÉPHÉMÉRIDES ÉCRITES PAR UN RELIGIEUX DE L'ABBAYE DE SAINT-VANNE DE VERDUN (1543-1755).

Parmi les documents les plus utiles aux historiens se classent les chroniques ou mémoires écrits par des témoins oculaires ; ces chroniques foisonnent en détails importants, elles nous renseignent sur la vie et les mœurs de l'époque, elles nous donnent même souvent des renseignements pittoresques sur les conditions atmosphériques de l'année en cours. Les éphémérides que nous publions aujourd'hui présentent ce caractère. Elles rendront ainsi de grands services à tous ceux qui étudient l'histoire de la Lorraine. Leur auteur, qui vivait vers la fin du dix-septième siècle et dans la première moitié du dix-huitième, appartenait à la célèbre abbaye verdunoise de Saint-Vanne, pépinière de savants et d'érudits. Témoin en partie oculaire, il raconte les faits qui se sont passés, soit dans la ville de Verdun, soit dans son monastère. Notre travail se bornera donc à orner le texte de notes complémentaires.

HENRI TRIBOUT.

EXTRAITS D'ANCIENNES ÉPHÉMÉRIDES, ÉCRITES PAR UN RELIGIEUX DE L'ABBAYE DE SAINT-VANNE A VERDUN SUR MEUSE¹

1543. Le 5 septembre, mort de Nicolas Goberti, abbé commendataire de St-Vanne, évêque de Panéade et administrateur de l'évêché de Verdun² qui construisit l'église de St-Vanne depuis le chœur³.

1. B. N., *Nouv. Acq. Fran.*, 22636, fol. 265-272. Cette étude a fait l'objet d'une communication au Comité des Travaux Historiques et Scientifiques.

2. Nicolas Goberti, évêque titulaire de Panéade (en Syrie, à l'endroit où le Jourdain commence à sortir de terre), abbé commendataire de St-Vanne en 1509. Le chanoine Aimond, en disant qu'il est mort le 4 novembre 1553, commet une légère erreur. Il a laissé diverses fondations comme le rappelle le Ch. Aimond dans le *Nécrologe de la cathédrale de Verdun*, publié dans le *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde*, 1909, II^e Hälfte, pp. 215 et 237. « Hoc vel propinquiari congruo die cuiuslibet anni debemus celebrare unum anniversarium, cum sono et pulsu grossarum campanarum ecclesie, ad intencionem Rev. in Christo patris D. Nicolai Goberti, episcopi Panadensis, concanonici nostri, quamdiu vixerit et in humanis egerit et deinde prout tunc ordinabitur » (p. 215). V. aussi p. 287. Son épitaphe se trouvait d'ailleurs dans la nef de l'église abbatiale de St-Vanne. Pour plus de renseignements voir la *Gallia Christiana*, t. XIII, col. 1303, n^o LXVII et D. CALMET, *Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine*, Nancy, Cusson, 1728, 1^{re} édition.

3. Célèbre abbaye verdunoise, dédiée à St-Vanne, huitième évêque de Verdun,

1553. Le 25 novembre, mort de Waltrinus, prieur.
1562. L'an 1562, Verdun échappa des mains de la déformée religion. Le 3 septembre, à raison de rendre grâces à Dieu de cet événement, tous les ans on fait procession solennelle¹.
- Les eschelles avec lesquelles on escalada la muraille sont encore à St-Vanne. Ces eschelles ont été fort inconsiderément rognées et employées à des rateliers d'estables l'année 1662, au chapitre général tenu ici².
1560. Ce fut l'an 1560 que la flèche de la tour, qui est à gauche du grand portail fut mise bas pour élever une coluvrine pour battre la campagne ; M. de Haussonville la fit défaire. Quelques-uns disent que ce fut quand Charles-Quint assiégeait Metz et qu'on se prémunissait à Verdun contre lui.
1567. Le 22 septembre, mort de François Louis, prieur.
1575. Le 10 août de l'an 1575, mourut Nicolas Psaulme³, évêque de Verdun, abbé commendataire de St-Vanne.
1576. Le 15 août, le grand jubilé de Rome fut célébré à Verdun

successeur de saint Firmin. Il est considéré comme l'un des prélats les plus illustres de son siècle et il mourut en odeur de sainteté en 529. C'est en son honneur et pour perpétuer ses nombreux miracles qu'on a changé le nom de l'ancienne église de St-Paul en celui de St-Vanne.

1. C'est grâce à la vigilance de N. Psaulme que Verdun doit de n'être pas tombée entre les mains des réformés. (V. PARISOT, *Histoire de Lorraine*, Paris, Picard (1925), t. II, p. 19).

2. V. à l'année 1667.

3. Nicolas Psaulme ou Psaume, évêque de Verdun de 1548 à 1575, appartient à l'ordre des Prémontrés et joua un rôle de premier plan dans son évêché. On lui doit entre autres réformes la suppression du titre abbatial de St-Vanne, qui fut porté à partir de son époque par les évêques de Verdun. C'est également lui qui rattacha les revenus de l'abbaye à la manse épiscopale. Il fut aussi abbé de St-Paul de Verdun et une des lumières du Concile de Trente. Il est mort le 10 août 1575 et le *Nécrologe* (o. c., p. 253) donne cette suscription : « Augustus. II. id. Anno Domini 1575. Obiit Rev. in Christo Pater Dominus Nicolaus Psalmeus episcopus Verdunensis, qui dedit nobis multa bona ; cuius anima requiescat in pace. » Il fut inhumé dans la chapelle du Sacré-Cœur à la cathédrale ; il avait rédigé lui-même son épitaphe avant sa mort : « Nicolaus Psalmeus a Calvomonte, (Chaumont-sur-Aire, Meuse, cant. de Vaubecourt), ad fluvium Erram, humilibus quidem, sed piis natus parentibus, prius sancti Pauli ad Virduni moenia abbas, postea ad Episcopatum Virdunensem vocatus, sancte et religiose de futura resurrectione cogitans, sepulcrum hoc, cum adhuc in vivis ageret, sibi extruendum curavit, anno Domini 1572. (MORERI, *Grand dictionnaire historique*, Paris (1749), t. VIII, 1^{re} part. p. 615-616). Son tombeau de marbre noir et blanc a disparu pendant la Révolution. V. pour plus amples renseignements les ouvrages déjà cités de D. CALMET, de MORERI, du chan. AIMOND, de PARISOT et la *Gallia Christiana*. V. aussi dans la coll. *Ciout-Buvignier* à la B. N. les vol. des *Nouv. Acq. Fran.*, 11325 et 11326.

sous le pape Grégoire IX¹; l'abbé de St-Vanne étant Nicolas Bosmart, évêque du dit Verdun².

1577. Le 11 août, grand foudre et tonnerre au pays verdunois; l'air étant si obscurci et sombre de même que à grand peine a-t-on pu lire à huit heures du matin.
1578. Le 17 mai, inondation d'eaux aux territoires de Verdun, meslée de tonnerre et gresle, tellement qu'il n'était mémoire à homme vivant, d'avoir vu si grande abondance d'eaux en sorte que la fosse qui estoit au milieu du cloître de St-Vanne regorgeait dedans le puits.
1578. Le 19 de juin, Charles de Vaudemont³ reçut le chapeau de cardinal à Nancy par le ministère de M. de Verdun, Nicolas Bousmart et l'avait apporté un nonce du pape.
1583. Le 10 août, la procession de Verdun fut sur le mont de Jouy⁴. Le sacrement de l'autel était porté par le ministère de M. de Saint-Airy⁵ avec plusieurs autres religieux, tant de Notre-Dame, comme des autres collèges, là où se trouvèrent plus de douze mille personnes. La messe fut

1. Grégoire XIII, sans doute, pape du 13 mai 1572 au 10 avril 1585, succéda à Pie V.

2. Nicolas Bousmart, natif de Xivry-le-Franc (Meurthe-et-Moselle), chanoine de Verdun, archidiaque d'Argonne, grand-prévôt de Montfaucon, puis évêque de Verdun, succéda à Psaulme le 22 mai 1576, en vertu d'une bulle papale. Il fut aussi abbé de St-Vanne de 1575 à 1584, date de sa mort. (MORERI, *Grand Dictionnaire...*, t. VIII, 2^e part., pp. 194-195 et D. CALMET, *Histoire...*, t. III, pp. 115-116). Voici son obit : « Aprilis, III. Id. Obiit bone memorie Nicolaus Bousmart, olim episcopus et comes Virdun., qui dedit nobis allodium dictum *le petit Mengin*, in pago de Hermevilla, pro eius anniversario perpetuo in hac ecclesia celebrando, in quo fit distributio singulis dominicis presentibus sex grossorum, vicariis tantum, capellanis, et habituais, sex alborum, cuius anima requiescat in pace. Amen. » (*Nécrologe*, o. c., p. 202). Il avait un frère aîné, Henri, chanoine, chancelier qui est mort le 5 novembre 1551. V. également BÉGIN, *Biographie de la Moselle*, Metz, Verronnais (1830), t. I, pp. 154-158.

3. Charles de Lorraine, dit de Vaudémont, fils de Nicolas, comte de Vaudémont et de Jeanne de Savoie, évêque de Toul et de Verdun, institué cardinal par Grégoire XIII en 1578, fait commandeur de l'ordre du St-Esprit par Henri III. Administrateur de l'évêché de Toul en 1580 et de Verdun en 1584, abbé de St-Vanne de 1584 à 1587, mort le 30 octobre 1587. (MORERI, *Grand Dictionnaire...*, t. III, p. 525), âgé de 28 ans. (D. CALMET, *Histoire...*, t. III, p. 117).

4. Il s'agit de Montgault, lieudit voisin de la porte Châtel, à Verdun, dont le nom a été donné à la rue qui relie la place de la Roche à la place du Gouvernement.

5. Il s'agit de l'abbé de St-Airy, Dom Didier Sarion, qui resta sur le siège abbatial de 1562 au 2 mars 1598, jour où il mourut. (D. CALMET, *Histoire...*, t. III, p. lix). St-Airy était une ancienne et célèbre abbaye, fondée dans des temps très anciens en l'honneur de saint Airy, dixième évêque de Verdun, originaire de Harville et successeur de saint Désiré. Le monastère, édifié par Raimbert en 1037 sur l'emplacement de son tombeau, prit le nom du saint. (Voir B. N. Mss., 22636, fol. 279).

célébrée sur le dit mont par le dict abbé, y assistant M. de Verdun.

Le 21 août, partirent environ mille personnes des plus notables de Verdun de tous états et sexes, pour aller en procession à St-Nicolas en Lorraine¹, assistés de M. Bosmart, évêque du dict lieu et tous étaient vestus de linge blanc.

1584. L'an 1584, le 10 avril mourût Nicolas Bosmart, évêque de Verdun et est inhumé aux Minimes.

1587. Le 30 octobre mourût Charles, cardinal de Vaudémont, évêque de Verdun et de Toul et abbé de St-Vanne. Il est enterré à Toul.

1588. Le 14 mai, M. Boucher², natif de Cernay en Dormois, print possession de l'évêché de Verdun en vertu d'un bref apostolique. Testis oculatus.

1593. Le 19 avril, mort de Nicolas Boucher, évêque de Verdun.

1596. Le 3 juin 1596, le corps de saint Richard³, neuvième abbé de St-Vanne, fut transféré de sa chapelle où il était inhumé au milieu de la nef au collatéral droit de l'église devant la chapelle de St-Jean l'Évangéliste. Monseigneur le duc Erric, évêque de Verdun⁴ et abbé de St-Vanne,

1. Saint-Nicolas du Port, célèbre pèlerinage de Lorraine, à proximité de Nancy. Il s'y trouvait une relique de l'évêque de Myre, dont le culte est très répandu en Lorraine.

2. Nicolas Boucher, né à Cernay-en-Dormois (Marne, cant. de Ville-sur-Tourbe), le 14 novembre 1528, fit ses études à Paris et devint successivement chanoine de la cathédrale de Reims (17 avril 1566), supérieur du séminaire de cette ville, précepteur de François de Lorraine et de Charles, cardinal de Vaudémont. Il prononça d'ailleurs l'oraison funèbre de Charles de Lorraine, évêque de Metz et devint lui-même évêque de Verdun le 15 mars 1588. Il mourut le 19 avril 1593, âgé de 63 ans et fut inhumé dans la cathédrale devant la chaire. Il fut abbé de St-Vanne de 1585 à 1592. (D. CALMET, *Histoire...*, t. III, pp. 118-121). Voici son obit : « XIII. Kal. Maii et postridie Resurrectionis Domini Jesu-Christi, sub horam tertiam matutini, obiit... Rev. et Dom. Nicolaus Boucher, de Cernaco in Dormisio, Rhemensis diocesis, oriundus, doctor theologus, episcopus et comes Vird., qui dedit nobis mille francos, pro anniversario perpetuo in hac ecclesia celebrando... » (*Nécrologe...*, o. c., p. 205).

3. Saint Richard, né à Bantheville (Meuse, cant. de Montfaucon), fut successivement grand chantre, archidiacre et doyen de l'église de Reims. Il succéda en 1004 à Fingenne comme abbé de St-Vanne et refusa toujours la dignité épiscopale. Il mourut le 14 juin 1046, après avoir gouverné 42 ans l'abbaye. (V. MORERI, o. c., t. IX, 1^{re} part., p. 180 ; D. CALMET, *Histoire...*, t. III, p. 138, pour la translation de ses restes et les *Bollandistes*, t. II, p. 976, au 14 juin).

4. Erric de Lorraine-Chaligny, fils de Nicolas de Lorraine et de Catherine d'Aumale sa troisième femme, né à Nancy le 14 mars 1576. Il eut pour précepteur Christophe de la Vallée et devint évêque à la mort de N. Boucher en août 1593. Il ne reçut la consécration épiscopale qu'en 1602. Il résigna son évêché

l'ayant ainsi ordonné pour la satisfaction du peuple et on y procéda ainsi ; le 3 juin la communauté de religieux suivant la croix et les grosses cloches sonnantes, le vénérable Père D. Didier ¹, D. Claude l'Archer, D. Didier Assemlin ausmonier, D. Jean Compan ², descendirent à pieds nuds et revestus en aubes, dans le sépulcre d'où ils tirèrent les reliques du saint corps qu'ils mirent dans un linceul blanc, etc...

1598. Le 2 mars, mort de Didier Sarion ³, abbé de Saint-Airy de Verdun.

Le 10 avril, Erric de Lorraine, évêque de Verdun et abbé de St-Vanne, y fit sa visite où il proposa le R. P. Dom Didier de la Cour, Dom Claude François ⁴ et Dom Jean Boutrant à la communauté pour en eslire celui qu'elle voudrait des trois et le vénérable Père Dom Didier esleu unanimement, fut mis par le duc Erric au siège prieural.

1601. Le 30 mai, les religieux de St-Paul ⁵ cessèrent de venir dire icy (à St-Vanne) une messe de Rogations, parce que M. le duc Erric défendit le desjeuner ; notez que l'abbaye de St-Paul n'était pas encore réformée, comme l'était celle de St-Vanne. La coutume d'aller chanter la messe d'icy à St-Paul fut abolie du consentement des parties.

1615. Le 2 mars, tout l'évêché et les prévôtés de Mangienne ⁶

en faveur de Charles de Lorraine et prit l'habit de capucin, avec l'autorisation du pape. Il était abbé de St-Vanne de Verdun et de St-Hydulphe de Moyen-Moutier. Il mourut le 27 avril 1623. (V. D. CALMET, *Histoire...*, t. III, pp. 122-123 ; MAS LATRIE, *Trésor de chronologie*, Paris (1889), p. 1513 ; D. DIDIER LAURENT, *Dom Didier de la Cour de la Vallée*, p. 53, n. 1).

1. Dom Didier de la Cour de la Vallée, né à Montzéville, profès à St-Vanne le 21 mars 1575 partit à Rome en 1587 où il resta jusqu'en 1589 ; il fut nommé prieur de St-Vanne en 1598 et contribua pour beaucoup à la réforme de la congrégation, qui fut érigée le 7 avril 1604. Il mourut le 14 novembre 1623. V. D. CALMET, *Histoire...*, t. III, p. 131 et suiv. ; D. DIDIER LAURENT, *Dom Didier de la Cour de la Vallée*, Nancy (1904) et J. GODEFROY, *Bibliothèque des Bénédictins de la Congrégation de St-Vanne et St-Hydulphe*, Paris (1925), pp. 118-119. Cet ouvrage donne une excellente bibliographie.

2. Voir à ce sujet, D. CALMET, *Histoire...*, t. III, pp. 133 et suiv.

3. Voir plus haut, page 3, note 5.

4. Dom Claude François né à Paris en 1569, profès à St-Vanne le 21 mars 1589, établit la réforme à Saint-Mihiel en 1606. Il mourut le 10 août 1632. V. D. CALMET, *Bibliothèque Lorraine*, p. 350 et pp. 386-389 ; FRANÇOIS, *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de St-Benoît*, Bouillon (1777-1778), t. I, pp. 340-341 et J. GODEFROY, *Bibliothèque...*, p. 83.

5. St-Paul, abbaye fondée vers 962 par Vilfride, évêque de Verdun. V. *Gallia Christiana*, t. XIII, art. abbés de St-Paul.

6. Mangiennes, can. de Spincourt, arr. de Montmédy, sur la rive gauche du Loison.

et Dieppe¹, ayant été ruinés par la guerre des Guéridons² et autres ; les titres de la prévôté de Dieppe, les receptes et pieds terriens brûlés, on fit ouïr les six plus vieux de la dite prévôté sur le rapport desquels on dressa des registres et comme ces six vieillards déposèrent que la cense de Broville³, appartenant à St-Vanne n'avait jamais payé de dixmes et que les Religieux étaient les curés des moistriers, c'est de là que ceux de Broville (il en est de même de France) viennent faire leurs Pâques à St-Vanne. Il faudrait néanmoins s'accomoder avec les curés les plus voisins des dites censes pour administrer les sacrements aux malades dans la nécessité et faire instruire les familles de ces deux censes qui sont extrêmement négligés de céans pour cela.

1618. Le 19 mai, Charles de Lorraine⁴, évêque de Verdun et M. de la Roïauté, grand doyen, portèrent la châsse de saint Vanne. Les autres dignités suivant la châsse en la cérémonie de l'Ascension.

1623. Le 14 novembre, mort d'heureuse mémoire Dom et Vénérable Père Didier de la Cour, premier père et instituteur très zélé des congrégations de St-Vanne et St-Hydulphe et de St-Maur en France, prieur de St-Vanne.

1627. Le 1^{er} avril, on commence à bâtir la citadelle de Verdun⁵ et mit-on en délibération de ruiner l'église et l'abbaye que l'on proposa de transférer à la collégiale de la Madeleine⁶ en mettant tous les chanoines ensemble à la cathédrale. On fit sortir les Capucins logés au prieuré de St-Remi⁷, qui était comme une annexe de l'église paroissiale de St-Amand⁸, on les bastit où ils sont à présent. On ruina

1. Dieppe, can. d'Étain, arr. de Verdun, sur le ruisseau de Vaux.

2. Nous n'avons aucun détail sur cette guerre.

3. Broville, com. de Hautecourt, can. d'Étain, arr. de Verdun.

4. Charles de Lorraine succéda, en 1616, à Erric de Lorraine-Chaligny, son oncle. Il monta sur le siège épiscopal le 30 octobre, résigna l'évêché le 22 avril 1622 et mourut le 28 avril 1631.

5. Voir Dom CALMET, *Histoire...*, t. III, pp. 201-202.

6. La Madeleine, collégiale établie par Ermenfroy sous l'épiscopat de Heymon en 1018 sur l'emplacement du Vieux-Moutier, monastère de religieuses, fondé par saint Madalvé au VIII^e siècle. (LIÉNARD, *Dictionnaire topographique de la Meuse*, p. 136).

7. Le prieuré de St-Remi n'existe plus aujourd'hui. Il était situé dans la citadelle, près de l'abbaye de St-Vanne et était annexe de St-Amand. LIÉNARD, *Dictionnaire...*, p. 212).

8. St-Amand, église ruinée, proche de St-Vanne dont elle dépendait, fut église paroissiale jusqu'en 1793.

l'église de St-Amand ; on cessa d'aller faire l'eau bénite à l'ausmonerie, dès lors on perdit les loz et ventes des maisons du Ban St-Vanne qui furent ruinées. Or l'église de St-Amand, la plus belle de toutes les paroisses de la ville, était bâtie justement à la demi-lune, qui est sur le fossé de la citadelle, du côté de la ville. L'évêque de Sity¹, suffragant de Toul, prescha à la procession que l'on fit pour faire sortir les capucins ; elle fut comme générale car nous y assistâmes, les Prémontrés et autres religieux, mais les chanoines n'y furent pas en corps.

1628. Le 6 de janvier furent entendus des grands coups de tonnerre à Verdun à deux heures après-midi.

Le 4 juin mourut D. Jacques Pichard, prieur de St-Vanne.

1629. Le 6 mai à quatre heures trois quart du soir fist une grêle à Verdun l'espace d'un demi-quart d'heure qui grêla entièrement les vignes de la côte de Belleville et bien le tiers des autres costes et rompit beaucoup de vitres, apporta beaucoup de dommages aux seigles et aux fleurs des arbres. Il y avait des greslons gros comme un œuf et les autres comme des noix.

1632. Le 2 juin le mareschal de Marillac² ayant été amené à Verdun pour être confronté et recollé par devant ceux qui l'accusaient de péculat, ayant été convaincu d'avoir reçu argent du Roy pour dédommager les bourgeois dont il ruinait les maisons, pendant qu'il fût emprisonné à St-Vanne, eût tout le loisir de regretter d'avoir mis la place d'armes devant notre église et avouait souvent que c'était une juste punition de Dieu. Le Roy lui permit de faire la fondation de la Messe du lundi qui se doit dire à l'autel de N. P. saint Benoît et être servie par un pauvre

1. Chrétien de Gournay, évêque de Sity, suffragant de Verdun sous l'épiscopat de Nicolas-François de Lorraine, figure dans la *Gallia Christiana* (p. 1053). « Cardinalium collegio adscriptus et temporanea episcopatus administratione donatus est ab ipso papa Urbano anno 1627, commissis episcopo Sithiensi suffraganeo spiritalibus muniis. »

2. Le maréchal de Marillac (Louis de), lieutenant-général des évêchés de Metz, Toul et Verdun, fut en 1616 ambassadeur en Lorraine et en 1625, ou selon d'autres en 1628, gouverneur de la ville et citadelle de Verdun. Richelieu ayant conjuré sa perte, le fit arrêter, transférer dans diverses prisons et finalement condamner à mort comme criminel à Ruel, le 8 mai 1632. Il fut exécuté deux jours après, sur la place de Grève. Par conséquent il n'a pu se trouver à Verdun le 2 juin. V. MORERI, *Dictionnaire...*, t. VII, p. 254 ; et BIGOT (Dom CASSIEN), *Journal*, édité par la Soc. d'Archéol. Lorr., Nancy (1869), pp. 8 à 18.

honestement habillé, auquel on doit donner deux sols. J'ai ouï raconter que son grand crime fût de faire un livre où y ayant autant de feuillets que de bourgeois, il les y fit signer en blanc au bas de chaque feuillet, envoyant ses gardes chez les particuliers, lesquels intimidés, aymèrent mieux signer que d'être maltraités et Marillac mettait au-dessus de la signature : Le soussigné, confesse avoir receu du Mareschal de Marillac, la somme de... pour la maison sise à... et pour tel et tel héritage compris, etc... Testis sum oculariset auricularis.

1633. Le 3 octobre, la vigne (plantée autour du monastère) porta cinquante-deux pièces de vin et en 1634, elle rendit quarante-neuf pièces.
1635. Le 26 mars, mort de D. Philippe ¹, abbé de St-Airy, de pieuse mémoire.
1636. Le 16 juillet, l'on envoya de notre congrégation à celle de St-Maur les jeunes profès de Longeville ², de St-Epvre ³, et d'Hautvillers ⁴, avec d'autres religieux prêtres, lesquels y furent reçus avec toute la charité possible, au nombre d'environ cinquante, du très révérend Père Dom Grégoire Tarrisse ⁵, général de la congrégation. On eut un grand soin de faire étudier les jeunes en philosophie et théologie, encore un plus grand de supporter très patiemment les infirmités de corps et d'esprit de certains libertins, se défaire honnêtement des discolés et de tâches, de couvrir leurs défauts notables, mais le scandale de trois ou quatre apostats les fit éclater ; ces trois apostats étaient des monastères de Lorraine et les deux autres étaient profès de céans de 1634.

1. D. Philippe François (Ph. Collard, dit), né à Lunéville le 25 mars 1579, profès le 7 janvier 1604, prieur de St-Airy en 1612, dirigea de nombreux monastères de femmes et mourut en odeur de sainteté le 27 mars 1635, abbé de St-Airy. V. D. CALMET, *Histoire...*, t. III, p. LIX; et J. GODEFROY, *Bibliothèque...*, p. 86.

2. Longeville-les-St-Avoid ou St-Martin de la Glandière, célèbre abbaye fondée en 587 par Bodalgise et rétablie en 836 par Louis le Débonnaire. Can. de Faulquemont, arr. de Metz.

3. Saint-Epvre, ancienne abbaye fondée au VI^e siècle. V. LEPAGE, *Dictionnaire topographique de la Meurthe*, p. 132.

4. Hautvillers, can. d'Ay, arr. de Reims. L'abbaye avait été fondée vers 662. V. LONGNON, *Dictionnaire topographique de la Marne*, p. 128.

5. Tarrisse (Grégoire), né le 29 juin 1575 en Languedoc, fut le premier général de la congrégation de St-Maur, dans laquelle il avait fait profession le 29 juin 1624, âgé de cinquante ans. Il resta général de 1630 à 1648, date de sa mort survenue le 24 septembre. Il fut ami de saint Vincent de Paul. Tarrisse est célèbre par sa grande piété et sa fermeté abbatiale.

1636. Le 7 octobre, Dom Antoine Génin, demeurant à Saint-Faron-les-Meaux avec huit jeunes profès comme on vient de le dire au 16 juillet, y donna une coste de saint Saintin¹, premier évêque de Meaux aussi bien que de Verdun. D. Antoine Génin mourut le 23 avril 1666.

1640. Le 4 avril, le mercredy-saint entre trois et quatre heures du matin un tremblement de terre arriva qui fut ressenti en divers lieux de la Lorraine. Il fut si grand qu'il fit tinter les clochers en divers lieux.

Le 7 avril 1640 les chanoines de la cathédrale se relâchèrent si notablement qu'ils ne dirent plus mâtines qu'à sept heures depuis la fête de la Toussaint jusqu'à Pâques, où qu'autrefois ils les chantaient à minuit ; de minuit, les ayant remis à quatre heures ; de quatre heures à six heures ; de six à sept en hyver.

1641. Le 8 avril, les chanoines de la cathédrale vendirent leur bibliothèque de laquelle ils n'eurent chacun qu'environ cent livres, car elle ne fut vendue qu'environ trois mille Barrois. Il y avait une bible en velin qui fut revendue par l'imprimeur ou le libraire qui l'achepta, lequel s'appellait Dubois, huit cents francs. De plus ils cessèrent d'exécuter chaque année l'ordonnance portée au testament du grand Doyen... d'habiller douze pauvres de chemises, pourpoint haut et bas, de chausse, calotte, souliers et robe plicée de drap blanc, le jour de la Nativité de Notre-Dame, qui est la fête principale de la Cathédrale.

M. Bourgeois, chanoine, avait fait une toute semblable fondation pour douze pauvres, le jour de l'Annonciation, qu'ils abolirent semblablement.

1659. Le 2 juillet, mort de D. Jean Placide, prieur de St-Vanne.

1665. Le 28 juin la foudre tomba à cinq heures un quart du matin qui brulait le fenie, le toit de l'église et la grande pièce de bois qui soutient toute la flèche du grand clocher ;

1. Saint Saintin, premier évêque de Verdun et de Meaux, souscrivit en 346 au concile de Cologne. Il construisit un oratoire à Verdun, où plus tard s'éleva l'abbaye de St-Vanne. Il mourut en 356 et fut enseveli à Meaux, où il resta jusqu'en 1032, date à laquelle ses reliques, à cause de l'indigence et de la famine, furent vendues à des négociants verdunois et placées dans l'église des apôtres Pierre et Paul, depuis St-Vanne. On implore saint Saintin dans les intempéries de l'air. Son successeur fut saint Maur (356-383). V. B. N., *Nouv. Acq. Fran.* 22636, fol. 275 ; MAS LATRIE, *Trésor de chronologie...*, p. 827 et les *Bollandistes*, t. V, p. 586, au 11 octobre.

mais la garnison entrant, se mit en file depuis la citerne de la cour jusqu'au haut du clocher et se donnant et rendant les seaux de main en main, le feu fut éteint par sa diligence. Déjà le tonnerre était tombé sur notre monastère l'an 1643 et l'an 1634 avec d'autres effets prodigieux, ce qui fait voir que les démons ont une rage plus grande contre l'abbaye de St-Vanne que contre les autres lieux, comme étant la source des réformes des congrégations de ce siècle.

1666. Le 26 juillet à cinq heures et demie eût lieu une furieuse tempête dont il tomba des greslons au pays de Verdun de même à la citadelle d'iceluy, gros comme des œufs et qui perdirent toutes les vignes et la plupart des blés et des fruits.

1667. Le 19 avril, le R. P. Dom Irénée Paradis¹ consacra les cinq autels des chapelles de St-Jean l'Évangéliste, de Ste-Anne, de St-Jean-Baptiste, de St-Joseph et de St-Hubert.

Le 24 avril, le chapitre général à St-Vanne s'ouvrant aujourd'hui, finit le 3 mai.

1667. Le 8 mai le temps et la saison étant extraordinairement froids, l'on fit plusieurs processions de jour et de minuit, à l'instance du peuple pour empêcher la gelée des vignes, mais c'est bâtir d'une main et détruire de l'autre, car il est certain que ces fléaux de gelée et de tant de soldats qui sont à Verdun et de troupes qui logent dedans et dehors avec tant de vexations, sont des punitions de la défraudation des dixmes, spécialement celles de vin à St-Vanne et à St-Maur², contre lesquelles abbayes les habitants ont plaidé jusqu'ici et quoique comdanés ne payent qu'avec dépit et injures aux religieux, etc... de sorte que l'on voit la vérité de ces menaces de saint Augustin : « Si decimam non dederis, ad decimam revocaberis. Dabis impio militi quod denegar sacerdoti³. » Il le faudrait dire au peuple qui voit chaque année, qu'il ne reste pas la dixième partie de la monstre des biens. Mentitur opus vinitorum et arva non afferunt cibum⁴.

1. Dom Irénée Paradis, né à Mouzon, profès à St-Mihiel le 5 novembre 1622, prieur de St-Vanne en 1661, abbé de St-Airy de 1652 à 1657, mort à Hautvillers, le 17 juin 1691. V. J. GODEFROY, *Bibliothèque...*, p. 155.

2. St-Maur, ancienne abbaye de religieuses bénédictines, fondée en l'an 1000 (aujourd'hui orphelinat).

3. « Si tu ne payes pas la dîme, je te la réclamerai et tu donneras au soldat impie ce que je refuserai au prêtre. »

4. Le travail des vigneron est stérile et la terre n'apporte pas de nourriture.

1667. Le 11 mai la froidure était si grande en ces jours passés qu'il neige comme en plein hiver, les 2 et 11 de ce mois, pour quoi les deux chanoines présidents du chapitre MM. Clandrin et Milet¹ vinrent au nom du clergé et de la ville demander que l'on portât la châsse de saint Saintin à minuit. La procession alla aux Récollets. Des particuliers offrirent quelques cierges pour ardre jour et nuit devant la châsse de saint Saintin.
1667. Le 15 mai, la gelée de la nuit ayant été si grande que l'on croyait qu'il ne resterait plus rien de tous les biens de la terre, nous exposâmes le soir la châsse de saint Saintin et Dieu, par les mérites du saint, ayant conservé tous les biens au milieu de cette gelée, le peuple alla trouver Messieurs de la Cathédrale pour venir demander que l'on portât la châsse en procession générale après midy, en action de grâce. L'évidence du miracle parût d'autant plus que les vignes du Barrois furent presque toutes perdues ; celles des montagnes du Rémois et des environs, celles de Metz notablement gastées et toutes les contrées de Verdun conservées par les mérites de saint Saintin, devant la châsse duquel on fait une neuvaine. Ces jours-ci le peuple continuant de donner des cierges pour ardre devant les reliques, nonobstant quoy la gelée générale qui emporta les vignes de Metz, d'Orléans et de Tours, enveloppa celles du Verdunois le 19. Celle des Prescheurs qui est dans leur couvent fût conservée par les feux qu'ils y firent.
1667. Le 19 mai en la cérémonie de l'Ascension, la châsse de saint Vanne fut portée par M. Martinet, grand prévôt ; M. Japin, prévôt de la Magdelaine ; M. Hacquet, chantre et grand vicaire ; M. Baillet, grand vicaire ; suivirent M. Herbé, official et M. Gillet, le plus ancien de tout le chapitre. Car il y a présentement, ni évêque, ni doyen résidants depuis 1630. Martinet étant mort, la châsse fut portée par MM. Claude Gerbillon² et Japin l'année suivante.

1. Nous trouvons mention de Milet (Gabriel) dans le *Nécrologe de la cathédrale de Verdun* (p. 226) : « Junius. Die quinta mensis junii, anni millesimi septingentesimi primi, obiit Dominus Gabriel Milet, huius ecclesiae can. jubilaus, qui dedit nobis mille ducentas libras, pro anniversario suo, hac die aut proximiori non impedita celebrando, singulis annis, cuius (anima) requiescat in pace. »

2. Gerbillon (Isidore), écolatre, mort le 24 janvier 1692. Voici ce que dit le *Nécrologe* : « Januarius IX Kal., obiit Dominus Isidorus Gerbillon, huius ecclesiae canon. et scholasticus, qui obiit 24a Januarii et dedit 90 libras pro anniversario perpetuo. »

1668. Le 10 mai, jour de l'Ascension, on demanda que la châsse de saint Saintin fut portée en procession pour les nécessités. M. Japin, prévôt de la Magdelaine vint avec d'autres faire la demande, laquelle étant accordée le chapitre de la cathédrale l'envoya conduire à l'ordinaire et vinrent au nombre de 20 ou 22 chanoines au retour jusqu'icy ; ledit prévôt Japin et l'écolatre Gerbillon comme les deux premiers chanoines la portèrent et le chantre Hacquet et M. Baillet, grands vicaires, portèrent celle de saint Vanne.

Le 31 juillet, le gardien des récollets, le Père Vincent Gargan, ayant passé par Beaulieu¹ et disputé des matières de la grâce, revint à Verdun et fut deux mois à dire partout à la ville que nous étions des Jansénistes.

Le 11 septembre le jeune Lardoise, ~~couvreur des~~ bâtiments de l'abbaye de St-Vanne, tomba du haut du pinacle de l'église devant le grand portail. Il marchait hardiment et en apparence avec quelque sorte de vanité sur le garde-fou ou accoustoir de pierre qui termine le pinacle, en présence des novices qui portaient du chalin à la grande cour et l'un des dits confrères novices, nommé J. François Bugnon disant aux autres : « Voyez, regardez ce recouvreur, qui fait comme un danseur sur la corde. » Il tomba au même instant devant le premier coup de vêpres à trois heures, sans autres blessures, ni fractions que deux coups à la tête et néanmoins les pierres qui tombèrent avec lui quoique grosses, grandes et épaisses de deux ou trois pieds furent brisées, ce qui fit dire par admiration aux trois chirurgiens qui furent appelés : « Comment un corps humain ne sera-t-il tout brisé, de si grosses pierres l'étant. »

Le 11 octobre, les vignes généralement perdues des gelées de mai et de juin, repoussèrent par les mérites de saint Saintin, dont le corps fut porté en procession comme il est marqué au 10 mai. Or en reconnaissance de la bonne récolte que l'on fit les vigneronns présentèrent requête au magistrat et le magistrat à la cathédrale, ensuite de quoi les chanoines vinrent demander la châsse, qui fut portée en procession générale aux Récollets. Le prieur des Dominiquains prescha.

1. Beaulieu-en-Argonne (can. de Triaucourt, arr. de Bar-le-Duc), siège d'une ancienne abbaye bénédictine, fondée par saint Rodingue au VIII^e siècle. Le village se forma autour de l'abbaye et prit son nom.

Les vigneronns ayant faussement donné à entendre que nous désirions cette procession, il y eût de la confusion, parce qu'ils n'amènèrent pas à l'ordinaire leurs porteurs de châsse, ne fournirent pas de luminaire. Et on fut trop facile d'accorder la châsse, car jamais jusqu'icy elle n'a été portée deux fois en une année, voire en moins de six mois. Et si j'ai veu que toute la procession venait la recevoir à la porte de la citadelle et que deux chanoines demeurassent en otage, ce qu'on ne fait plus.

Le 16 décembre, Armand d'Hocquincourt ¹ fit son entrée à Verdun, en qualité d'évesque à six heures du soir, toute la bourgeoisie étant allée au-devant. Les chanoines le receurent au portail de la cathédrale. M. Haquet, chantre et grand vicaire fit la harangue. Les Religieux de St-Vanne y allèrent en corps et deux religieux des autres couvents.

Le lendemain 17 décembre, il receut les compliments. Le 18, il vint à St-Vanne à dix heures du matin et y ouït une messe basse. Le 19 il alla à l'hospital et interrogea le soir ceux qui se présentèrent pour les ordres qu'il donna le 22. Le 23 il fut à St-Maur et y fut reçu par les deux confesseurs des religieuses.

Le 24, il envoya M. Brayer, son grand vicaire faire ses compliments au Prince de Lorraine, à l'évesque de Metz et à celui de Toul ². Le jour de Noël, il officia pontificalement à la cathédrale.

Le jour des Rois, il receut l'abjuration de quatorze soldats Irlandais et quelques jours après de sept autres soldats et de quelques-uns de Boucquemont ³.

1669. Le 20 janvier, la solennité de la béatification de la B. Rose ⁴, dominiquaine, se fit aux Prescheurs l'espace de huit jours où les supérieurs de chaque couvent allèrent et envoyèrent quelques religieux dire la messe le matin. Le 31 mars, M. de Verdun, Armand d'Hocquincourt

1. Armand de Monchy d'Hocquincourt, abbé de St-Vanne de 1661 à 1679, fut consacré le 6 mai 1668 ; il mourut le 29 octobre 1679.

2. L'évêque de Metz était à cette époque G. Egon de Fürstemberg (1663-1668) qui devint évêque de Strasbourg (1668-1704) ; l'évêque de Toul était André de Saussay (1656-1715).

3. Boucquemont, can. de Pierrefitte, arr. de Commercy.

4. Sainte Rose de Ste-Marie ou de Lima (Pérou), née en 1686, fut religieuse du tiers-ordre de St-Dominique, où elle entra en 1606. Elle mourut le 24 août 1617 à 31 ans et fut canonisée par Clément XI. V. MORERI, *Dictionnaire...*, t. IX, 1^{re} part., p. 367, et les *Bollandistes*, t. V, p. 902, au 26 août.

célébra pontificalement la messe à St-Vanne, au jour de saint Benoît, où il vint grande affluence de notables de la ville. Le 7 avril, le procès pour la conservation de notre justice contre le baillage fut perdu au parlement de Metz avec dépens et amende aussi était très mal entrepris, selon le sentiment commun des plus judicieux. Cela concernait plutôt l'abbé que nous¹.

Le Jeudi-Saint eschéant le 18 avril, Armand de Monchy fit la cérémonie de la consécration du saint Chresme et des saintes Huiles, qui n'avait pas été faite depuis l'an 1618, tint les ordres le samedi et officia pontificalement le jour de Pâques. Il envoya ici à St-Vanne en retraite quatre ordinans dont trois y furent huit jours et le quatrième, trois jours, au refus que les R. P. Jésuites en firent. Le P. Cellerier représenta que nous avions toutes les charges, l'évesque et abbé nous en imposait encore une nouvelle.

Le 22 de mai, il y eut un grand concours de peuple, plusieurs novices ayant fait leur profession à St-Vanne. De même le 10 juin.

Le 10 juillet, dans une grande sécheresse, le peuple demandant qu'on exposât la châsse de saint Saintin, l'air étant très serein et la chaleur extraordinaire, néanmoins à 3 heures, la châsse estant portée devant le grand autel, il pleut au mesme temps le reste de la journée et une partie de la nuit. Les foins estant recueillis les 11, 12 et 13, il pleut presque tout le dimanche avec un très notable profit aux biens de la terre.

Le 11 août mourut à deux heures du matin à St-Vanne à Verdun, le R. P. Dom Claude Senocq², natif de Verdun, dans un état qui de soy serait capable d'être comparé à celui de plusieurs saints, parce qu'après avoir passé trente années au moins, en une autant stricte observance de la Sainte Règle que pas un religieux de la

1. Voici le titre exact du factum, relatif à ce procès : Deffences des officiers du baillage et siège royal de Verdun, deffendeurs, fournies par Me Antoine de l'Aubrusse, procureur du Roy audit baillage, leur député pour la conservation des droits de régale et justice en la ville et comté de Verdun, appartenans à S. M. contre... Armand de Monchy d'Hocquincourt, évesque de Verdun, les doyen, chanoines et chapitre de ladite ville, demandeurs et prétendants lesdits droits. (H. d'Heullan, avocat)... s. l. 1670. Le texte de ce factum se trouve à la B. N. départ. des imprimés.

2. D. Claude Senocq, né à Verdun, profès à Hautvillers le 2 juin 1636, mort à St-Vanne en odeur de sainteté. V. J. GODEFROY, *Bibliothèque...*, p. 185.

congrégation, les dernières desquelles il passa dans des incommodités étranges qui eussent pu légitimement le dispenser de plusieurs pratiques et exercices réguliers qu'il n'a pas pourtant interrompu que quelques jours avant sa mort et cela par obéissance ou par un trop grand abbattement ce qui le mortifiait sensiblement. Enfin après une telle vie, la fin désirée par lui arriva ce jour, dans des sentiments plus pressants que jamais de joie.

Vu que sa vie était si exemplaire et connue de tout le pays, qu'on n'avait pas de lui d'autres sentiments que d'un saint, d'où suivait qu'on lui venait couper les habits comme des reliques, faire toucher des chapelets et médailles en grande quantité. On lui faisait toucher aussi du coton et autres choses que la dévotion suggérait et il n'était personne qui ne désirât avec ardeur de posséder quelque chose qui lui eût servi. On envoya trois jours après chanter son service pour la musique de la cathédrale, où il assista une grande affluence des plus notables de la ville, tant ecclésiastiques que séculiers, ce qui arriva aussi le jour de son décès. On n'eut pas d'autres idées que d'un saint.

1669. La nuit précédente du 24 août, arriva une grosse nuée avec des éclairs, tonnerres et pluies prodigieux et fut entendu à Verdun un tel coup de tonnerre que les plus intrépides en furent surpris et fit trembler le dortoir de cette maison.
1685. Mort de Dom Romain Arnould, prieur de St-Vanne, le 11 août.
1701. Le 6 décembre mourut Dom Barthélemy Senocq¹.
1711. Le 18 février, un débordement d'eau a été si grand à Verdun, qu'elle était à la hauteur des cordons des murs de la ville neuve et que depuis le pont Cabrassus jusqu'au pont de St-Airy, on n'allait dans la rue qu'à cheval et que l'église des Récollets a été inondée jusqu'à la hauteur de l'autel.
1720. Le 25 août, à cinq heures du soir, fut inhumé dans le chœur de la cathédrale au pied du siège pontifical, le corps de Mgr Hyppolite de Béthune², évêque de Verdun,

1. Dom Barthélemy Senocq, né à Verdun, profès à St-Vanne le 26 août 1660, prieur de Beaulieu en 1680, abbé de St-Airy et prieur titulaire de Novy, mort le 6 décembre 1701.

2. Hippolyte de Béthune, évêque de Verdun le 3 avril 1681, mort le 24 août 1720. Il fut abbé de St-Vanne de 1679 à 1720.

mort le 24 à dix heures trois quart, après avoir gouverné l'église de Verdun durant quarante ans. Par son testament du 1^{er} novembre 1718; jour qu'il fit publier son acte d'appel au futur concile de la Bulle Unigenitus, il institua les hôpitaux de Ste-Catherine et St-Hyppolite ses légataires universels ¹.

1723. Le mardi 19 mai, la sécheresse était si grande que la terre ne produisait ni herbe, ni légume et semblait devoir refuser la nourriture aux grains et à la vigne. A trois heures après midi, la châsse de saint Saintin fut portée en procession générale aux Récollets et le lendemain à midi le ciel se couvrit et commença à donner de la pluie. Il y eut huit chanoines de la cathédrale qui vinrent la recevoir dans l'église de St-Vanne et fut portée par les huit porteurs de la dite cathédrale, habillés de longues robes rouges. Les messieurs au baillage la reconduisirent jusqu'à St-Vanne, accompagnés d'une affluence de monde extraordinaire.

1735. Le 17 juillet à dix heures un quart du soir, il fit un orage de gresle si prodigieux que tous les blés furent coupés en la campagne sans qu'il en restât aucune espèce et les vignes ruinées pour deux ans, sans qu'on ait pu faire aucune récolte de bleds, vins, fruits ni légumes. Les vitres de notre église furent fracassées du côté du midy et coutèrent mil huit cents francs pour les réparer.

1738. La nuit du 9 au 10 août le feu prit à celui des quatre clochers de la cathédrale de Verdun qui est du côté de l'Évangile; on ne s'en aperçut que vers trois heures et demie du matin. La flèche a été entièrement consumée et huit cloches fondues. Le secours qu'on y apporta a préservé le reste de l'église de l'incendie. Par bonheur qu'il ne faisait pas le moindre petit vent, une partie de la ville aurait été en grand danger.

1742. Le 1^{er} septembre les deux grosses cloches de St-Vanne qui avaient été cassées quelques années auparavant furent refondues et remises à leur ton, fa, ré. Le Béfroï fut fait à neuf, elles ont été depuis brisées.

1744. Le 25 avril à cinq heures du soir la foudre tomba sur

1. Ste-Catherine, hospice de Verdun, fondé vers l'an 500, selon la tradition par St-Airy.

St-Hippolyte, hôpital de Verdun, fondé par H. de Béthune en 1716, avec le concours de cinq chanoines de la cathédrale.

la belle flèche du clocher, du côté de l'épître, la brûla entièrement, mit l'église et la maison en grand danger ; les deux grosses cloches qui avaient été refondues deux ans auparavant, ne furent pas fondues, mais étant tombées, se cassèrent en pièces et cassèrent les deux voûtes. On a refait à neuf le haut de la tour et en plusieurs endroits l'intérieur, qui avait été calciné, on y a fait un dôme au lieu de la flèche qui était trop exposée au tonnerre à cause de sa hauteur. On a fait un pareil dôme sur l'autre tour, où il n'y avait auparavant qu'un toit de tuiles courbes fort mal propre.

Le 3 août, le roi Louis XV arriva à Verdun ; il fut reçu par le chapitre de la cathédrale, coucha à l'évêché et partit le lendemain pour Metz ¹, où il a été très dangereusement malade.

1755. Le 2 avril à dix heures du soir, le tonnerre est tombé sur la flèche de la tour des ban-cloches de la cathédrale et l'embrasement a été si grand qu'il s'est communiqué à l'autre tour ². La mute et les deux grosses cloches ont été fondues, les tours presque entièrement brûlées. Les deux flèches et la toiture qui étaient toutes en plomb ont été brûlées jusqu'à la croisée d'au-dessus du sanctuaire. Crainte de pareil accident on a réformé les deux autres flèches qui restaient et on a remis le tout en ardoise. M. l'Évêque, Aimard de Nicolai ³ s'est fait admirer par son zèle à secourir la cathédrale, mettant lui-même la main à l'œuvre.

1. A propos du séjour de Louis XV à Metz, voir les *Annales de Baltus*, publiées par l'abbé PAULUS, Metz (1904).

2. Cet incendie fut un véritable désastre, et l'évêque, Aymard de Nicolai, crut bon de restaurer l'édifice en l'adaptant au style Louis XV. (Voir AIMOND, *La cathédrale de Verdun*, Verdun, 1926, p. 13). Le *Nécrologe* porte mention de ce malheur, p. 199 : « Eodem die, hora fere decima vespertina, cecidit fulmen super turrin grossi tintinnabuli, eam combussit ; inde ad alteram proximiorum turrin ignis evasit et plane combustae sunt. In ecclesiam demum ignis... tectum combussit... Dum episcopus, canonici, omnis ordinis monachi, Benedicti, Norbertini, alique ignis subveniebant, plebs infima adjuvabat. Alius vero nescire fingeat... Deo vero adjuvante, ignis exstinctus est, magnis tamen difficultatibus ; nam tres dies insumpti sunt illum extinguere. »

3. Aymard-François-Chrétien-Michel de Nicolai, succéda à Charles-François d'Hallencourt, ancien évêque d'Autun (8 janvier 1721-16 mars 1754), le 16 juin 1754. Il mourut le 9 décembre 1769. Il fut abbé de St-Vanne de 1754 à sa mort.

NOTES.

CRUX PALAEOGRAPHICA

La paléographie enseigne à ceux qui s'adonnent à sa pratique ardue à être modestes et sceptiques, à l'occasion. Les méprises qu'inévitablement elle entraîne sont, en effet, si multiples et parfois si conséquentes que la liste des mauvaises lectures serait sans fin si quelqu'un s'avisait seulement d'en dresser le relevé.

Voici un exemple assez récent que nous donnons à titre significatif. Il est emprunté à un manuscrit du XV^e siècle intitulé : *Tractatus de securiori via vivendi* ; ce codex, en papier, appartenait jadis à la bibliothèque de l'Université de Louvain (Cat. ms. n^o 51) dont il a disparu au mois d'août 1914.

Le chanoine Reusens en a reproduit un fragment dans ses *Éléments de Paléographie* (Louvain, 1899, p. 303) ; il lui donne deux fois la date de 1410. Quant à celle-ci elle est énoncée comme suit dans le manuscrit :

« *Si quis vero sanius senserit hinc non prescripsi, anno Domini currente 1410, domino Nicolao papa quinto authorisante. Gloria uni Deo.* »

Le texte est donc bien clair : Année 1410, sous le pontificat du pape Nicolas V ! Mais il saute aux yeux que nous avons affaire ou bien à une mauvaise lecture de la part de l'éditeur ou bien à une méprise du scribe ; car il est évident qu'en l'année 1410, il ne peut être question du pape Nicolas V qui a régné depuis le 19 mars 1447 et est décédé le 24 mars 1455.

Faut-il vraiment accuser le copiste de bévue et l'erreur flagrante ne doit-elle pas être mise sur le compte de la manière toute spéciale d'écrire les chiffres ?

Avant d'accuser de distraction ou d'erreur le scribe du manuscrit, examinons de près la graphie de la date. Or, que voyons-nous ? Le troisième chiffre est tracé de la façon suivante : 7 ; sans doute cette graphie prête à équivoque, car nous pouvons lire actuellement soit 1410, soit 1450. Le chiffre 5 est un de ceux qui, au XV^e siècle, se prêtent en ce moment à la plus singulière confusion, puisqu'on pouvait le tracer alors comme suit : 7, 7, 1¹.

Mais du moment qu'il est permis de lire : 1450, au lieu de 1410, il s'ensuit, à n'en pas douter, que cette dernière lecture est fautive et que, sans hésiter, il faut adopter la leçon : 1450, qui correspond, en réalité, en grande partie, à la quatrième année du pontificat de Nicolas V (du 19 mars 1450 au 18 mars 1451).

Si nous lisons si volontiers 1410 en place de 1450, c'est que nous

1. Voir : E. REUSENS, *Éléments de paléographie*, p. 152 ; mais surtout : ADRIANO CAPPELLI, *Dizionario di abbreviature latine ed italiane*, 2^e édit., Milano, 1912, p. 426. Notre graphie est mentionnée précisément pour le XV^e siècle.

sommes séduits par l'apparence trompeuse du chiffre 5. Une fois de plus, nous sommes victimes de nos yeux et de nos sens.

H. NELIS.

UNE SOURCE CAROLINGIENNE DES CATÉCHÈSES CELTIQUES.

Une observation que D. J. Huyben veut bien me communiquer ouvre un jour nouveau sur le groupe de textes que j'ai cru pouvoir dénommer « catéchèses celtiques », en les publiant, pour une part, dans le récent volume des *Analecta Reginensia*. Il est vrai que cette remarque ne porte strictement que sur le premier de ces morceaux ; néanmoins tout le reste s'y trouve intéressé par contre-coup.

Mon correspondant a donc constaté que la première catéchèse n'est guère autre chose qu'un résumé, où prennent place, d'ailleurs, des réminiscences parfois littérales : 1^o du grand commentaire de Pascale Radbert sur l'Évangile de saint Mathieu ; 2^o du traité *De corpore et sanguine* du même auteur.

Sans entrer dans le détail, on se rendra compte des relations en donnant un coup d'œil au tableau suivant, que je reproduis d'après les notes mêmes de D. Huyben.

Les emprunts faits au traité s'intercalent exactement entre deux séries d'emprunts faits au commentaire.

La première colonne renvoie aux lignes de l'édition (p. 35 sq.) ; la seconde rappelle les colonnes de la *Patrologie latine* (t. CXX).

[1^e Catéchèse]

(1^o) IN MATTHAEUM

5	886 A
8-13	888 B
26	» D
33	889 A
36-37	» B
37-38	» D
42	890 A
43-44	» B
44-46	» B
60-62	893 A

(2^o) DE CORP. ET SANGUINE

69-74	1278 (cap. IV, 2)
75-80	1293 C, 1294 A (cap. IX, 1)
81-89	1306 C (cap. X, 2)
90-93	1307 B (cap. XI, 19)
94-99	1315 C, 1316 A-B (cap. XIII, 1, 2)

(3^o) IN MATTHAEUM

102-104	895 B
104-105	» B
105-106	896 A
107-109	895 C
112-114	897 C
115	898 B
118-119	899 A

Il résulte de cette simple concordance que l'auteur des catéchèses n'a pas eu seulement accès aux sources patristiques, jusqu'à Isidore inclusivement, mais qu'il a pu déjà se mettre en rapports avec le cercle de la renaissance carolingienne.

Le champ de ses connaissances est donc accru ; mais, en même temps, les limites de l'histoire littéraire se précisent. C'est dès lors, en effet, dans la seconde moitié du IX^e siècle qu'il faut situer la rédaction¹.

A. WILMART.

LETTRE INÉDITE DE S. BERNARD A ULGER, ÉVÊQUE D'ANGERS.

Le manuscrit Lat. fol. 118 de la Bibliothèque de l'État à Berlin a été décrit par V. Rose dans son ouvrage *Die Handschriften-Verzeichnisse der königlichen Bibliothek zu Berlin*². Rappelons qu'il est une copie prise, en France, au XVI^e siècle sur un manuscrit du XII^e. L'original semble perdu. En tout cas, on ne le rencontre pas parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale, à Paris. Le copiste, s'il possédait une belle écriture humaniste, ferme et régulière, se laissait aller à des distractions étonnantes. Au f. 94^v nous lisons : *Epistola deprecatoria benedicti abbatis clarevallensis pengelardo*. Il y aurait là de quoi égarer le lecteur, si la suite ne l'éclairait immédiatement sur l'auteur de la lettre, qui n'est autre que saint Bernard, abbé de Clairvaux.

Bernard s'adresse à un évêque d'Angers. Durant le long abbatiat

1. Je profite de la même occasion pour indiquer que les morceaux distingués dans le n^o XVI des *Analecta Reginensia*, sous ce titre : *L'art de discourir. Préceptes, exemples, extraits, lettres* (p. 293 sq.) se trouvent être en relation directe avec la collection des épîtres de Sidoine Apollinaire (cf. *Epist.* IV, 3, 6-8, éd. LUETJHANN, 1887, p. 55, l. 22-26, — et le premier morceau de la série, p. 294). On aperçoit donc que Sidoine a servi de modèle dans les écoles du moyen âge ; ce qui s'accorde bien avec le nombre considérable qui nous est parvenu de ses lettres. Ainsi retrouvait-on, sans le bien savoir, la tradition classique représentée par Pline et par Symmaque, qui sont les auteurs préférés de Sidoine.

2. Tome II, Berlin, 1905, p. 1004.

du fondateur de Clairvaux (1115-1153), trois prélats se succédèrent sur le trône épiscopal d'Angers : Rainaud de Martigné ou Martigny (1102-1125), Ulger (1125-1149) et Normand de Doué (1150-1153)¹. Saint Bernard s'adresse sans doute à Ulger qui gouverna l'église angevine, près d'un quart de siècle ; tandis que, durant l'abbatiate de Bernard, Rainaud n'occupa le siège d'Angers que cinq ans ; en 1120, en effet, il partait pour la croisade et à son retour, il était promu à l'archiépiscopat de Reims. De plus, jamais, que l'on sache, saint Bernard ne lui a fait tenir une missive à cette époque. On n'a conservé de lui qu'un billet envoyé à Rainaud, lorsqu'il était métropolitain de Reims (PL., t. 182, c. 517). De relations quelconques de Bernard avec Normand de Doué (1150-1153) nous ignorons tout. Nous savons, au contraire, que l'abbé de Clairvaux vénérât profondément Ulger, « le plus distingué des évêques de son époque ». Plusieurs fois il montra dans quelle haute estime il tenait la science et la piété de ce pasteur. Il ne craignit pas de le défendre devant la Cour de Rome lorsque le Souverain Pontife l'eut frappé, peut-être un peu trop durement² (P.L., t. 182, ep. 340 ; c. 544-545). Cette amitié lui permettait de donner des conseils au fougueux évêque, en luttes continuelles pour ce qu'il croyait être ses droits. Bernard l'exhortait à plus de condescendance envers le prochain, à plus de soumission aussi aux ordres du Pape (PL., t. 182, ep. 200, c. 367).

Dans la lettre qui suit, Bernard intervient encore. En faveur de qui ? D'un certain Engelhard, car c'est ainsi probablement qu'il faut lire *peugelardo* = *pro engelardo*. Je ne puis préciser davantage. Les détails du message ne permettent pas de déterminer quel « méfait grave et horrible » aurait commis l'infortuné Engelhard.

L'authenticité de la lettre ne semble pas douteuse. Copiée sur un manuscrit contemporain de Bernard, elle présente plus d'une ressemblance avec les « epistolae » du saint. On remarquera même particulièrement que le ton de celle-ci se retrouve dans les avis qu'il adressait au même Ulger, en faveur des moniales de Fontevrault (PL., t. 182, ep. 200 ; c. 367-369)³.

Ces lignes témoignent une fois de plus de l'ardente charité du saint abbé, toujours en éveil quand il s'agissait du bien d'une âme.

[f. 94^v] Reverendo Patri N dei gratia andegavensi episcopo et dilectis in Christo⁴ dominis decano et capitulo ecclesiae beati Mauricii Frater Bernardus Claraevallis⁵ vocatus abbas salutem et orationes quas potest in Domino.

1. GAMS, *Series episcoporum*, 1873, p. 489.

2. E. VACANDARD, *Vie de saint Bernard*, II, Paris, 1895, pp. 398-399. — Sur Ulger on pourra consulter surtout C. PORT, *Dictionnaire historique de Maine et Loire*, III, 1878, 645-647 ; *Hist. litt. de la France*, t. 12, 302 ss. ; PLETTEAU dans *Rev. hist. Anjou*, t. 2, 1876, 1-26 ; MANITIUS, *Geschichte der lat. Literatur des Mittelalters*, III, 1931, 898-900.

3. V. ROSE, *o. c.*, p. 1005.

4. V. Rose écrit dans son incipit : *fratribus* ; ce mot est exponctué dans le manuscrit.

5. V. Rose transcrit : *clare vullis* ; le manuscrit porte clairement *vallis*.

Audivimus et satis doluimus audientes quod in civitate vestra nuper accidit grave et horribile factum. Compassi sumus ei qui pertulit, compassi sumus et ei qui intulit, utrumque miserum, utrumque miserabilem cognoscetes. Proinde dignum duximus pro utroque pariter vestram sollicitudinem commonere, multum de vestra mansuetudine praesumentes. Quid autem tam² necessarium utrique quam ut alter humilis ad satisfaciendum, alter non implacabilis, non difficilis ad remittendum nostro studio valeat inveniri. Itaque supplicamus attentius et rogamus in Domino quatenus operam detis sic componere inter eos ut quod non potest non fieri quomodo potest componatur. Quod si id forsitan tardius provenire videtur curandum vobis maxime, Domine Episcopo, ne videatur homini paenitenti intercludi via salutis, si is qui absolvi nisi a Summo Pontifice non [f. 95²] potest, litteras actionis ad eum obtinere non potest. Vestrae autem sollicitudini anima illa commissa est. Et rogamus ut vestro studio a tam gravi periculo liberetur et totam infortunii sui seriem Domino Papae litteris vestris significetis ut possit actione ab eo cognita suscipere paenitentiam, misericordiam reportare.

PH. SCHMITZ.

NOTE SUR L'HOMILIAIRE MS BERLIN, BIBL. ÉTAT LAT. FOL. 756.

M. Fritz Schillmann a dressé le catalogue des manuscrits de Görres conservés à la Bibliothèque de l'État à Berlin. Le ms. Görres 86, actuellement lat. fol. 756, s'y trouve longuement décrit et analysé. C'est un homiliaire du X^e siècle. La cent-seizième pièce du volume reproduit le commentaire de saint Bède sur le texte de saint Luc : *In illo tempore erat Jesus ejiciens daemonium* (homélie XLIX ; PL., t. 94, c. 380 ss.). M. Schillmann ajoutait : « Die Handschrift hat am Schluss bedeutend mehr Text als der Druck. » Par là il invitait à y aller voir. Je n'y ai pas manqué. En fait le texte qui prolonge dans le manuscrit l'homélie XLIX est tout simplement l'homélie LVIII du même docteur (PL., 94, c. 421-422) jusqu'au mot *quarerebant* (ib., c. 422, ligne 12). Les premiers mots de celle-ci suivent immédiatement les derniers de celle-là ; cette soudure a masqué la division de deux morceaux bien distincts et connus par ailleurs.

PH. SCHMITZ.

-
1. On lit *nra* (*nostra*) mais c'est évidemment *vestra* qu'il faut entendre.
 2. Le copiste a écrit *iam* ; à corriger par *tam*.

COMPTES RENDUS.

THÉOLOGIE HISTORIQUE.

E. MERSCH, S. J. **Le Corps Mystique du Christ.** — Louvain, Museum Lessianum, 1933, 2 vol., 8°, xxxviii-478, 448 p. Fr. 90.

Le P. Mersch a donné comme sous-titre à ce magistral ouvrage : Études de théologie historique. C'est en effet à travers toute la tradition : textes scripturaires de l'Ancien et du Nouveau Testament, Pères grecs et latins, théologiens scolastiques et modernes que le P. M. a recherché avec une méthode toute scientifique les éléments de la doctrine du Corps Mystique du Christ. Pour donner à son travail une allure plus rigoureuse et plus précise, le P. M. a délimité avec soin le champ de ses investigations : il a délibérément laissé inexplorés et les recueils conciliaires, et les textes liturgiques, et les livres d'ascétisme ou de mystique. En outre, dans le domaine encore si vaste qu'il a parcouru, il a fait choix des textes les plus caractéristiques représentant les principaux moments du progrès doctrinal. La valeur de cet ouvrage vient précisément de ce que l'auteur a retenu aussi bien dans l'Écriture que chez les Pères et les théologiens l'essentiel d'une doctrine s'accusant avec plus de netteté et de plénitude au cours des siècles.

Donnons une brève description de l'ouvrage, préfacé par le P. Lebreton. Trois parties : Écriture ; Tradition chez les Pères grecs ; Tradition occidentale. Dans la première partie on n'a consacré qu'un court chapitre (un peu bref) à l'Ancien Testament ; mais on s'est étendu longuement sur l'enseignement des Synoptiques, des Actes, des écrits de S. Paul et enfin de S. Jean. Dans cette succession chronologique, le P. M. souligne la progression ascendante de l'énoncé du dogme qui revêt en S. Jean la plus vive clarté. Voilà bien l'impression que donnent en dernière analyse ces « études » : au XX^e siècle comme aux temps apostoliques c'est une même vérité profonde qui s'épanouit au libre jeu du progrès vital de l'Église, sous la conduite de l'Esprit de Dieu.

Chez les Pères grecs, l'auteur relève les plus grands noms : S. Ignace d'Antioche, S. Irénée, Origène, S. Athanase, S. Hilaire (oriental par sa culture), S. Jean Chrysostome, S. Cyrille de Jérusalem. Citons le P. M. : « L'orientation décisive s'affirme chez S. Athanase, l'idée de vie se met en évidence et progressivement les autres points de doctrine s'organisent autour d'elle. Quand S. Cyrille vient enseigner que la vie de l'Église n'est que l'écoulement dans les chrétiens de cette vie que l'union hypostatique avait déposée — et en plénitude surabondante — dans le Christ, second Adam, il ne fait qu'achever un travail déjà ancien. » « ... au fond, il n'y a que le Christ, il n'y a que l'Incarnation. » Il nous paraît que l'auteur aurait pu insister sur le rôle de l'eucharistie si bien mis en relief notamment chez S. Hilaire et chez S. Cyrille.

La troisième partie (vol. II) est en continuité chronologique et logique avec ce qui précède : l'unité de l'inspiration divine y apparaît en pleine lumière. Le centre de cet exposé est la doctrine de S. Augustin, préparée par Tertullien et Origène, continuée à travers le haut moyen âge, reprise et synthétisée par les scolastiques, et animant la pensée théologique de l'École française et des modernes. Ici comme dans la deuxième partie, le P. M. fait bien remarquer

comment les réactions de l'orthodoxie menacée par les hérétiques ont été l'occasion de précisions et de développements dogmatiques. Ce seul fait de voir la doctrine du Corps mystique menacée par les principales hérésies donne une juste idée de la situation tout à fait centrale de ce dogme dans l'ensemble des vérités révélées. Cela se vérifie également de nos jours : jansénisme, naturalisme, modernisme sont en opposition immédiate avec les enseignements de l'Église sur nos rapports avec Dieu par le Christ.

Comme on le voit, ce travail est tout différent de celui que nous avait donné récemment M. Anger sur le même sujet. Le P. M. envisage la question du point de vue historique et on a pu dire de son livre : « Il n'existe rien de comparable sur ce sujet ». Il faut féliciter aussi le P. M. d'avoir su garder à travers toutes ces études un si grand souci d'exactitude scientifique : pas d'hyperboles, mais une chaude et communicative conviction. C'est l'humble travail d'un théologien qui réussit à faire aimer et admirer les richesses doctrinales de l'Église dans les saints livres et chez ses plus illustres docteurs.

L'abondance de la bibliographie, les tables très soignées (70 pages), et surtout les nombreuses ébauches, suggestions et indications laissées comme des pierres d'attente, font de cet ouvrage un instrument de travail de premier ordre. L'auteur a voulu rendre son livre accessible au grand public. Ce souci de clarté lui fait tout citer en français, et procéder méthodiquement, sans craindre les redites. Le lecteur aura grand profit spirituel et intellectuel à contempler avec le P. M. ce dogme fondamental de la Vie de l'Église du Christ. B. BECKER.

I. ORTIZ DE URBINA. *Die Gottheit Christi bei Afrahat* (Tirage à part des *Orientalia Christiana* XXX, 1). — Rome, Institut pontifical des études orientales, 1933, 8°, 140 p. L. 25.

Les écrits du « sage persan » récemment connus dans leur teneur originale, sont éminemment importants pour l'histoire des dogmes, où ils constituent un *unicum*. Afrahat en effet ne relève pas de la culture gréco-romaine. Confiné dans une Perse bien close, il est resté un pur sémite. Il écrit durant la seconde moitié du IV^e siècle, alors qu'en Asie Mineure les luttes ariennes absorbent la vie de l'Église. Or, on ne constate aucune trace de celles-ci dans ses homélies.

On conçoit l'intérêt d'une étude exacte et bien conduite portant sur la christologie d'un homme pour qui Nicée et la théologie, qui en dépend, semblent inexistants.

En particulier, il importe de déterminer avec netteté ce que le sage persan, écho de la tradition de son Église, prêche et croit au sujet de la divinité de Jésus-Christ.

Le R. P. Ortiz de Urbina, conscient à la fois de l'importance et de la difficulté d'une pareille entreprise, l'a résolument et parfaitement menée à bonne fin. Il nous présente d'abord Afrahat dans son entourage religieux. Tout ce que l'on peut savoir sur les écrits, la vie, les sources littéraires de l'ascète de Perse, on le lira dans le premier chapitre. À noter aussi une description attachante, et révélatrice pour plus d'un lecteur, de la situation du christianisme en Perse à l'époque d'Afrahat. Le judaïsme rabbinique, le gnosticisme, le catharisme, le persisme et le culte du roi, toutes ces formes religieuses régnant en Perse au IV^e siècle, sont succinctement caractérisées, documents originaux à l'appui.

Le deuxième chapitre montre qu'Afrahat appliqua au Christ le nom de Dieu. La 17^e homélie est formelle. L'auteur établit ensuite que le titre de « Dieu » n'est pas dans l'usage d'alors réservé exclusivement pour désigner

la nature même de la divinité. On ne peut donc inférer la divinité du Christ de cette qualification.

Les autres homélies offrent de nombreux textes relatifs à la puissance du Christ, à sa qualité de révélateur divin et à sa dignité d'intermédiaire entre Dieu et l'humanité. Encore une fois, ces passages ne nous permettent pas de conclure à une affirmation certaine de la divinité du Christ. Par contre la vie pré-terrestre du Christ est présentée sans ambages : le Christ dès le commencement était avec son Père. La « *geistchristologische Theorie* » de Loofs reçoit ici un coup mortel.

Le quatrième charpitre pénètre au cœur du problème et étudie le Christ et la nature divine. Sur la base de plusieurs textes intelligemment traduits et commentés avec le maximum de compréhension et d'élasticité, le R. P. Ortiz montre que pour Afrahat l'origine du Messie est étroitement et directement divine, en d'autres mots qu'elle sort de la nature du Père. Cette filiation n'est pas métaphorique ; elle est réelle. Il est Dieu et Fils de Dieu, de même substance que le Père. Il le reste après sa naissance humaine.

Enfin le dernier chapitre anéantit la théorie de Loofs en faisant voir, dans les homélies d'Afrahat, une distinction tranchée entre le Christ et l'Esprit. Par ce dernier le Père habite dans la nature humaine du Christ, et par l'Esprit, le Christ réside dans l'âme des justes. Quant à la question de la personnalité de l'Esprit, les expressions rares et imprécises d'Afrahat ne permettent pas de la trancher. Il semble que pour lui l'Esprit est avant tout une force divine.

Cette étude mérite les plus grands éloges tant à raison de la lucidité de l'exposition qu'à raison de sa solidité intrinsèque. Fait directement sur les sources, vivifié par la connaissance de la littérature syriaque du temps, ce travail est un petit chef-d'œuvre d'honnêteté critique. Nous en félicitons vivement l'auteur.

D. A.

Dr JOH. SCHUPP. *Die Gnadenlehre des Petrus Lombardus* (Freiburger theol. Studien, XXXV). — Fribourg, Herder, 1933, 8°, xix-327 p. Mk. 5.

L'A. tout en déclarant que la pensée d'écrire ce livre lui est venue à l'occasion de la querelle théologique suscitée en 1923 par l'ouvrage du P. Stuffer *Divi Thomae Aq. doctrina de Deo operante* promet de ne pas faire de polémique : il retracera les lignes essentielles de la doctrine de P. Lombard sur la grâce, et espère ainsi rendre service, indirectement, à ceux qui veulent connaître la vraie pensée de S. Thomas sur cette matière.

De l'étude comparée des divers écrits du Maître des Sentences, il résulterait que ce dernier a saisi les vérités théologiques, plus par voie d'instinct que de spéculation : c'est la conclusion que prouve l'A. par l'examen de divers points de doctrine : ainsi P. L. affirme la fin surnaturelle de l'homme, mais n'en assigne pas la raison profonde, à savoir la disproportion entre la vision béatifique et l'intellect humain. De même sa conception de la justice est trop empirique et ne pénètre pas assez l'élément intrinsèque de la sainteté. L'opinion singulière du Maître des Sentences qui identifie la charité avec le Saint-Esprit provient également d'une connaissance imparfaite de la nature des vertus.

Dans la question surtout importante de la grâce et de la liberté, P. L. enseigne franchement la priorité de l'action divine, tout en affirmant fortement la liberté ; et quelques textes d'apparence semipélagiennes ne peuvent être apportés comme arguments en sens opposé. Certes, il ne va pas jusqu'à affirmer que la grâce est cause efficiente de l'acte humain ; la réserve avec laquelle il s'exprime sur le mode de l'opération divine « ineffabiliter operatur [Deus] »

ne peut d'ailleurs que mériter l'approbation. Dans la question de la prédestination la priorité de l'acte divin sans prévision de mérites est clairement indiquée aussi. Sur ces matières litigieuses, l'A. fidèle à sa promesse, n'institue pas la comparaison entre P. L. et S. Thomas, sur d'autres au contraire il indique bien les progrès réalisés par ce dernier sur son maître. De même il étudie avec soin les relations de P. L. avec S. Augustin et avec les théologiens du moyen âge, ses prédécesseurs ou contemporains. L'exposé est richement documenté et développé avec beaucoup de logique et de clarté. R. PROOST.

P. GLORIEUX. **Répertoire des Maîtres en Théologie de Paris au XIII^e siècle** (Coll. Études de Philosophie médiévale). — Paris, Librairie philosophique Vrin, 1933, 40, 470 p.

L'auteur publie ce « répertoire » avant tout pour rendre service aux travailleurs. Ce répertoire contient plus de 300 notices (200 dans ce 1^{er} vol.) consacrées aux maîtres de la Faculté de Théologie de Paris au XIII^e siècle. Ils sont répartis en trois grands groupes : maîtres dominicains (1-70) ; maîtres séculiers (101-233) ; maîtres franciscains et autres réguliers (301-425). Chaque notice est aussi brève, aussi précise que possible et comprend une courte biographie, une liste complète des œuvres (authentiques, probables, douteuses) avec l'énoncé des incipit, une bibliographie pratique.

Une introduction générale décrit la vie universitaire à Paris au XIII^e siècle, spécialement à la Faculté de Théologie. En outre, chaque grande partie est précédée d'une étude d'ensemble sur les maîtres dont il y est question.

L'ouvrage sera complété par diverses tables et tableaux qui en rendront fort aisée la consultation. Tous ceux qui étudient la pensée théologique ou philosophique du moyen âge devront posséder ce précieux recueil. B. B.

O. DITTRICH. **Geschichte der Ethik. Bd. IV. Die Reformation und der Lutherisch-Kirchliche Protestantismus.** — Leipzig F. Meiner, 1932, 80, xii-750 p. Mk. 30.

Nous avons, il y a quelques années (*Rev. bén.* 1926, p. 349 et 1927, p. 377) signalé les trois premiers volumes de l'Histoire de l'Éthique, dont le Dr O. D., professeur à l'Université de Leipzig est l'auteur. Il y étudie l'éthique de l'antiquité, des premiers siècles chrétiens et du moyen âge jusqu'à la réforme protestante. Avec ce quatrième volume il entre dans une période plus spéciale, en ce sens qu'il s'y agit de la morale du Protestantisme, morale religieuse et propre à des confessions religieuses particulières. Sans doute l'auteur est très spécialement compétent en cette matière et l'importance qu'il lui attribue se manifeste dans l'ampleur qu'il a donnée à son exposé. Nous croyons volontiers qu'il n'existe pas d'ouvrage plus complet et mieux synthétisé dans ce genre. On trouve dans la première partie les doctrines de Luther, Mélancthon, Calvin, Zwingle, qui font l'objet de monographies très compréhensives, rédigées d'après les sources et les travaux de leurs interprètes récents ; dans la seconde partie viennent les doctrines des églises évangéliques (périodes dites des controverses, et de l'orthodoxie) jusqu'à la fin du « moyen âge protestant » c'est-à-dire 1689. La contre-réforme est réservée au volume V qui paraîtra ultérieurement. Le livre se termine par des annotations documentaires, citations bibliographiques, table analytique, en tout 110 pages qui témoignent d'une érudition peu commune et d'un travail très soigné. L'A. selon sa méthode habituelle, vise à l'objectivité et ne fait pas siennes les théories qu'il expose, il laisse parler ses personnages, mais en se chargeant de coordonner leurs

assertions, d'en faire ressortir la connexion logique : s'il n'en fait pas l'apologie, du moins il les présente sous leur aspect le plus favorable.

R. PROOST.

PHILOSOPHIE.

A. REY. *La jeunesse de la science grecque.* — Paris, La Renaissance du livre, 1933, 8°, xvii-538 p. Fr. 40.

Déjà précédemment M. Abel Rey, professeur d'histoire et philosophie des sciences à la Sorbonne a publié dans la Collection « L'Évolution de l'humanité » un volume consacré à la science orientale primitive (Cf. *Rev. bén.* 1930, p. 377). Nous avons alors formulé nos réserves expresses concernant les tendances philosophiques de l'Auteur, tout en reconnaissant les mérites des recherches d'ordre strictement scientifique qu'il a abordées dans son livre. C'est ainsi aussi que malgré nos principes radicalement opposés à ceux de « L'Évolution de l'humanité » nous nous plaisions à constater dans le présent volume relatif à la période pré-socratique de la science grecque (écoles ionienne, pythagoricienne, éleate), des vues nouvelles et intéressantes concernant le développement de l'esprit scientifique dans ces diverses écoles. On trouve en effet, en germe, dans celles-ci, les méthodes expérimentale, mathématique, inductive et déductive qui appartiennent à la science de tous les temps. Sans doute, en expliquant comme quoi la science de cette époque s'est développée en dépendance de la mystique et de la technique, l'A. est obligé, il en convient, de proposer de nombreuses hypothèses ; d'autre part, à notre avis, si le germe des méthodes scientifiques existe à cette époque primitive, il y est encore bien informe, et ces méthodes trouveront leur expression définitive dans l'époque suivante, celle de Platon et d'Aristote. Nous ne saurions non plus accorder une importance exagérée à Parménide, ni surtout à Zénon, pas plus qu'à la mathématique de l'ancienne école pythagoricienne. Les sources que nous possédons sur ce sujet sont en effet de date trop récente.

R. PROOST.

R. FOLLET, S. J. *Quelques sommets de la pensée indienne* (Archives de philosophie IX, cah. I). — Paris, Beauchesne, 1932, gr. 8°, 199 p. Fr. 36.

Le but de l'A. est de donner une notion philosophique succincte des principaux courants de la pensée indienne. Du Bouddhisme il éclairera seulement : la doctrine du fondateur, la signification religieuse et morale du Petit Véhicule, du Grand Véhicule et accessoirement du Tantrisme, puis les systématisations doctrinales établies par les Écoles. Dans le Brahmanisme il réservera son attention aux philosophies du V'edānta, ces puissantes réactions contre la spéculation bouddhiste. — La I^{re} Partie, qui se donne pour une introduction, mais qui est aussi un extrait quintessencié de tout ce qui suivra, rend un peu rude l'abord d'un livre, destiné pourtant à de non-initiés ; mais le corps de l'ouvrage largement s'humanise ; et la Conclusion Générale récompense vraiment par son très haut intérêt le lecteur qui s'est mis à même d'apprécier comment elle couronne légitimement tout le travail.

L'exposé du Bouddhisme scolastique montre les penseurs indiens d'il y a quelque quinze ou dix-huit siècles déjà tourmentés par ces problèmes ontologico-critiques auxquels se buttent les phénoménistes et les idéalistes occidentaux de nos dernières générations. Dans les chapitres consacrés au Brahmanisme sont fortement affirmées les attaches, tantôt plus confuses et tantôt plus explicites, que les docteurs védantistes gardent au dualisme (pluralisme) et au théisme : d'abord très imprégnés d'idéalisme bouddhiste (Çankara), ils apparaissent ensuite, quant au fond, de plus en plus partisans du réalisme

(vichnouites). On voit que le P. F. est d'accord avec les indianistes les plus récents pour réagir contre les devanciers qui, au XIX^e siècle, nous présentaient un monde brahmanique voué au monisme panthéistique.

Au cours de son travail l'A. multiplie les témoignages d'estime et de sympathie pour le génie métaphysique et l'âme mystique de l'Inde ; il reste indulgent même aux grands écarts de la spéculation, telle la coexistence des contradictoires, ce scandale de l'esprit, admis en fait par maints penseurs et prôné en droit par l'un d'eux (Vallabha). Pourtant le moment vient des sévérités nécessaires : c'est dans les pages, riches et nuancées, de la Conclusion, où des blâmes très graves contrebalancent les éloges, et où est dénoncé le danger que le commerce avec la pensée indienne peut constituer pour l'âme de l'européen. — L'A. adopte, semble-t-il, une position moyenne entre ceux qui exagèrent et ceux qui nient la distance existant entre l'esprit de l'Inde et celui de notre Occident.

L'ordonnance de l'ouvrage eût gagné, croyons-nous, à ce que les *Vues d'ensemble* (p. 13-43) fussent abrégées et partiellement reversées dans le corps de l'exposé. Relevons sans insister (on devine aisément les raisons, infiniment honorables, de traces d'exotisme) des anglicismes, des infidélités à la grammaire ou au vocabulaire, une phrase souvent bien compliquée. La ponctuation pose quelques problèmes. P. 157, le début d'une citation est inintelligible. — Le lecteur eût souhaité une bibliographie.

M. FESTUGIÈRE.

G. C. CAPELLE. **Autour du Décret de 1210. III. Amaury de Bène. Étude sur son panthéisme formel** (Bibliothèque thomiste). — Paris, Vrin, 1932, gr. 8^e, 118 p. Fr. 18.

Prenant la suite de deux études magistrales, publiées en 1925 et 1926 par le R. P. Théry, M. C. trace la monographie d'un de ceux que le *Décret de 1210* a atteints : Amaury de Bène.

L'A. a tiré habilement parti d'une documentation très réduite (tous les textes sont réunis dans un appendice). Il exploite à fond la phrase de saint Thomas (S. Th. I. 3, 8, c) où les Amauriciens sont nommés, et les trois autres passages du Docteur angélique qui paraissent viser la secte. C'est à saint Thomas que M. C. emprunte cette épithète « formel », par laquelle il qualifie le panthéisme d'A. : elle est utile, notamment, pour séparer explicitement A. de son contemporain et émule en panthéisme, David de Dinant. — La curiosité du lecteur se sent attirée vers la deuxième partie du travail, où l'on s'efforce d'éclairer la question de la genèse de la doctrine amauricienne : c'est que là apparaissent, entre autres, les grands noms de J. Scot Érigène, des maîtres chartrains et d'Abélard. On remarque la conviction et la vivacité avec lesquelles M. C. entend innocenter Scot et l'ensemble des chartrains de toute concession véritable au panthéisme. Peut-être M. Gilson, qui a honoré l'ouvrage d'une préface, agit-il sagement en suggérant quelques nuances.

Nous croyons que, par une mise en œuvre méthodique et judicieuse des documents, M. C. a fait vraiment avancer notre connaissance d'un gros épisode du mouvement des idées, à l'aurore du XIII^e siècle. Dans Amaury, dont le corps de doctrines philosophiques et théologiques est reconstitué d'une manière plausible (la logique et une part de conjecture venant au secours des textes), nous apprenons à voir un penseur vigoureux, systématique et original : si Scot et les chartrains l'ont ensemencé de leurs formules, c'est lui seul qui aurait la paternité de son « panthéisme formel ».

Quelques observations : La pénétration critique de saint Thomas étant hors de cause, n'y a-t-il pas quelque exagération à le mettre, en fait, en parallèle avec Aristote, comme historien de la philosophie (p. 50) ? — Les griefs placés un peu hypothétiquement à la charge d'Abélard, dans l'ascendance spirituelle d'Amaury, méritent-ils vraiment d'être pris au sérieux (80, surtout l. 4-6) ? — Le passage du *C. Gentiles*, dont la conclusion est citée p. 47, l. 32-33 (cf. : 48, l. 17) appelle le mot *unicité* plutôt qu'*univocité*. — Les références à De Wulf, *Hist. d. l. ph. méd.*, visent la 2^e éd. ; il en existe une 5^e, de 1924-1925. — Pourquoi écrire constamment au pluriel le pluriel d'auteur ? — La métaphore incendiaire de p. 87, l. 23, était-elle nécessaire ? M. FESTUGIÈRE.

H. SÉROUYA. **Le problème philosophique de la guerre et de la paix.** — Paris, Rivière, 1932, 8^o, 204 p. Fr. 30.

Foncièrement pacifiste, M. S. se propose de chercher d'abord dans les arcanes de l'être et de la vie les suprêmes *origines métaphysiques* de la guerre ; il étudiera ensuite les *causes psychologiques* des conflits, et se demandera enfin s'il est des moyens de travailler efficacement à établir une paix durable, sinon définitive.

Quelle est sa métaphysique ? En rassemblant les panneaux, on obtient un syncrétisme assez paradoxal, où le monisme spinoziste épouse la durée bergsonienne et s'allie aussi à l'idéalisme kantien (*1^{re} Critique* seule) et au positivisme. M. S. aboutit à une vision de l'univers, que nous appellerions hobbesienne : un déterminisme implacable, la guerre inhérente aux entrailles des choses. Il n'échappera à personne que, par sa manière — contestable — de poser le problème, l'A. l'exaspère.

Point de départ cruel, en effet, pour un pacifiste, que le bellicisme absolu. Toutefois l'examen des *conditions humaines* du problème va peu à peu desserrer le pessimisme initial. Dans une série de chapitres qu'on ne saurait résumer l'A. étudie les causes psychologiques, économiques, raciales (Gobinisme...), sociales, des guerres, puis discute les tentatives d'ordre théorique (Kant...), institutionnel (Société des Nations), moral, pratique, faites ou à faire pour les contrecarrer, et trouve enfin, dans cette métaphysique même qui avait pensé le désespérer, la caution d'une confiance en un progrès (évolutionnisme), laborieux mais certain, vers la paix.

Mais, quelle est la philosophie morale qui anime toutes ces vues ? On reconnaît celle de Spinoza, avec moins de sérénité et plus de zèle ; une éthologie sans devoir ; un hédonisme spirituel, ami de la vie présente et soucieux, avant tout, d'en éloigner la souffrance. — Que deviennent les valeurs qui intéressent la patrie ? Plus de patrie, ni de sentiment national (p. 109). La guerre est criminelle en toute hypothèse (136, 138, 152, 191). Pour le diplomate et la diplomatie, toutes les injures (68). Quant au soldat, c'est ou un massacreur ou un « mouton (pour)... l'abattoir » (138 ; cf. 14, 15, 175, 178, 200). — Comment sauver l'humanité ? Recourir à l'objection de conscience (191) ; « jeter bas nos uniformes de bourreaux... » (201) ; « remuer les couches obscures des peuples » par une propagande usant de tous les moyens, notamment « des schémas horribles » et « les écoles et la culture sans dogme » (202 ; cf. 175-178).

Dans sa partie principale, l'ouvrage de M. S. donne le spectacle profondément pénible d'un idéalisme qui se dévoie. La sensibilité de l'A., son accent convaincu, les nombreuses vérités qu'il rencontre sur son chemin, servent de passe-port à de déplorables illusions et erreurs.

Le livre — comme facture — est d'ailleurs singulier : embrouillé, embarrassé,

avec des discontinuités, des imprévus, des moments de poésie et de messianisme. L'A. a un savoir extrêmement vaste ; mais sa curiosité, avide et inquiète, ignore la méthode et touche à trop de choses. La documentation littéraire est très abondante ; on entend une foule (un peu cohue) de philosophes de tous les temps, des psychologues, des économistes, des savants, des poètes. A regret on constate que les textes ne sont pas toujours pertinents, ni leur mise en œuvre exempte d'esprit tendancieux. Frappante est la familiarité de M. S. avec la pensée et les traditions d'Israël : de la Thora au Talmud, et de la Kabbale aux écrivains contemporains, — mais un Israël duquel on a effacé Iahvé. Il sympathise aussi avec la sagesse de l'Inde. Par contre la pensée catholique lui est complètement étrangère. Son esprit ne porte pas la marque gréco-occidentale.

La lecture de l'ouvrage est rendue assez ingrate par les lourdeurs et les anomalies d'un style qui d'ailleurs ne manque pas d'âme. M. FESTUGIÈRE.

LITURGIE

G. ELLARD, S. J. **Ordination Anointments in the Western Church before 1000 A. D.** (Mediaeval Academy of America, vol. XVI). — Cambridge Mass., 1933, 8°, xii-123 p.

Ce livre a un objet étroitement limité et il s'appuie sur une connaissance très étendue des livres liturgiques. Voici en peu de mots les conclusions. C'est en Aquitaine qu'on trouve pour la première fois l'onction dans l'ordination sacerdotale. Cette nouveauté se heurta à la réforme de Charlemagne, mais reprit bientôt sous différentes formes et en différents pays, parvint à s'introduire à Rome au commencement du X^e siècle, et grâce à l'autorité de Rome fut acceptée partout.

C'est par distraction que l'A. p. 11 appelle onction des mourants ce qui dans le Missel de Bobbio est onction baptismale. La difficulté principale regarde les origines : Gildas (vers 537) affirme-t-il que les mains des prêtres celtes recevaient une onction ? Duchesne, Eichmann et beaucoup d'autres l'affirment. Ellard le nie.

D. DE BRUYNE.

J. M. HANSSENS, S. I. **Institutiones liturgicae de ritibus orientalibus.** — Tomus II. **De missa rituum orientalium.** — Tomus III. **De missa rituum orientalium.** — Appendix ad t. II et III. Indices et versiones. — Rome, Univ. grég., 1930, 1932, 4°, lx-514 ; xvi-646 ; 120 p. L. 25, 35, 5.

L'imposant ouvrage du distingué professeur à la Grégorienne comble une lacune dans le domaine de la science liturgique. Si les liturgies latines ont été l'objet, en ces derniers temps, de travaux et de patientes analyses, les liturgies orientales n'ont pas encore, au même degré, bénéficié de la même faveur.

L'auteur étudie minutieusement les rites et rien que les rites, les prières et les rubriques. On ne trouvera donc pas dans ces tomes contenant tant de trésors d'érudition, des vues sur l'esprit des liturgies orientales, des jugements sur leur valeur intrinsèque ou leur beauté littéraire, des comparaisons qui pourraient être suggestives entre les liturgies de l'Orient et celles de l'Occident.

Ces *Institutiones* se présentent comme un instrument de travail très utile, voire indispensable, pour l'étude de l'état actuel et de l'histoire des liturgies orientales.

Un des grands avantages de cet immense répertoire est que l'auteur l'a

enrichi d'un choix extrêmement copieux de documents, pour la plupart d'un accès difficile, enfouis qu'ils sont dans des in-folio très rares et imprimés dans des langues inconnues à un grand nombre de lecteurs.

Les *Institutiones* sont divisées en cinq tomes. Le premier qui n'a pas encore paru, traite des rites orientaux en général. Le second tome et le troisième sont consacrés à la messe des rites orientaux. Le quatrième qui est en préparation, aura comme objet les sacrements et les sacramentaux ; le cinquième, également en préparation, étudiera l'office divin dans les rites orientaux.

Dans le tome deuxième, l'auteur examine successivement la constitution de la messe orientale, la messe orientale en tant que synaxe ordinaire de la communauté chrétienne, le nom liturgique de la messe dans les rites orientaux, la messe orientale en tant que synaxe synagogale et en tant que synaxe eucharistique, la messe des présanctifiés et l'office des typiques, etc...

Le théologien trouvera une ample moisson de textes indiquant avec la dernière évidence le caractère sacrificiel de la messe. Sur la matière du sacrifice eucharistique, plus de cent cinquante pages bourrées de documents parfois très curieux, satisferont les plus exigeants. Les spécialistes liront avec intérêt les pages où le docte jésuite traite de la forme et de la figure du pain, du nombre de pains requis, de la consécration des particules et de la préparation du pain eucharistique. Concernant le vin eucharistique, l'auteur expose les questions relatives à la couleur du vin, à l'eau qui doit y être mélangée, à la quantité de cette eau, à l'usage du vin pur chez les Arméniens.

Le chapitre VIII : l'eucharistie et l'agape dans les rites orientaux est l'un des plus étudiés de tout l'ouvrage. L'auteur qui a déjà examiné le problème dans les *Ephemerides liturgicae* (1928) aboutit à des conclusions qui semblent assurées.

Le dernier chapitre de ce deuxième tome : les rites de la messe solennelle, est divisé en deux articles dont le premier envisage l'ordonnance de toute la messe. Le second article qui est considéré comme un chapitre distinct embrasse plus des trois quarts du troisième tome. Dans le premier article, l'auteur expose par le menu l'ordonnance de la messe orientale actuelle dans les types principaux et secondaires, puis l'histoire de cet *ordo* actuel.

Le troisième tome des *Institutiones* débute par le chapitre XI qui n'est autre que le second article du chapitre X : les rites de la messe orientale examinés chacun en particulier (pp. 1-534). Puis suivent des chapitres de proportions moins considérables : les rites de la messe solennelle pontificale et de la messe « privée », les rites de la messe des présanctifiés et de l'office des typiques, etc.

L'appendice aux deuxième et troisième tomes comprend une table de matières analytique, les indices alphabétiques des sujets traités, des formulaires et des auteurs, et enfin les traductions latines des documents grecs, slaves et orientaux cités au cours des deux tomes précédents.

Nous avons déjà signalé le défaut de construction du plan de l'ouvrage : parfois certains chapitres semblent venir un peu à l'improviste : par exemple les chapitres VI et IX, et surtout le manque d'harmonie dans la distribution des chapitres : le chapitre XI (qui n'est d'ailleurs lui-même que l'article second du chapitre X), compte 534 pages et le chapitre suivant n'en a que 11. On pourrait citer d'autres cas. Les sections, divisions, parties forment souvent de petites dissertations qui interrompent ou alourdissent le développement. On a parfois l'impression que le R. P. Hanssens a déversé dans son ouvrage les richesses de son fichier sans toujours chercher à donner tous ses soins à la composition. Les coquilles et les fautes d'impression sont loin d'être rares et,

malgré les copieux *addenda et corrigenda* insérés par l'auteur au début de chacun de ses tomes, nombre de fautes typographiques ont échappé à sa vigilance. Nous sommes persuadés qu'à la prochaine édition l'auteur les éliminera.

Qu'il nous permette en finissant une remarque : c'est que les arguments qu'il apporte pour infirmer la thèse défendue par dom Engberding sur l'origine de l'anaphore basilienne, sont, pour le moins, fort faibles ; la démonstration tentée par le bénédictin de Saint-Joseph, nous semble solidement fondée au point de vue de la philologie et de la critique textuelle.

L'espace nous manque pour indiquer encore quelques points qui demanderaient peut-être à être révisés.

Néanmoins nous ne pouvons nous empêcher d'applaudir à l'effort déployé par le professeur de la Grégorienne et nous le félicitons d'avoir mis dans les mains du liturgiste et du théologien un répertoire complet, une mine de renseignements précis sur tout ce qui touche à l'état actuel et à l'histoire des rites orientaux.

D. A.

ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE.

M. VILLER, I. CAVALLERA, J. DE GUIBERT. *Dictionnaire de Spiritualité*. — Paris, Beauchesne, 1^{er} et 2^e fascicules, 4^e, 1932-1933, 640 col. Le fasc. Fr 20.

Ces deux fascicules permettent de bien augurer de la valeur de ce nouveau dictionnaire. Les articles rédigés par des compétences, telles que Bardy, Daeschler, Huijben, Gougau, Noetinger, Pourrat, Puniet, Vernet, etc., furent mis en œuvre avec une remarquable unité de plan. La sûreté du jugement théologique s'allie en ces pages au plus sérieux esprit critique. Les articles sont sans prolixité, et c'est avec largeur de vue que la direction fit appel à des collaborateurs nombreux appartenant aux diverses écoles de spiritualité catholique. Sur certains points controversés les tenants de chaque parti déposent tour à tour.

Le dictionnaire vise à renseigner à la fois sur les doctrines, sur leur évolution historique et sur les maîtres et les écrivains spirituels. De là, certains excellents articles doctrinaux pouvant être très utiles aux prédicateurs et aux conférenciers de retraite, par exemple ceux qui traitent de l'abandon, de l'abnégation, de l'accroissement des vertus, de l'acédie, de l'adoration, de l'amitié, de l'âme, des anges.

Certaines études historiques sont synthétiques : l'américanisme, la spiritualité anglaise, la spiritualité allemande.

Parmi les notices sur les maîtres et les écrivains, même les auteurs de valeur très secondaire ont reçu leur mention. On a voulu créer ainsi — et nous apprécions fort cette initiative — un répertoire alphabétique aussi complet que possible des écrivains spirituels, ascétiques et mystiques.

Nous tenons particulièrement à rendre hommage au travail scientifique personnel des trois savants jésuites directeurs de cette œuvre d'envergure. Grâce à eux nous posséderons en ce dictionnaire une œuvre de mérite indiscutable, une vraie encyclopédie du savoir spirituel chrétien tant au point de vue théologique, qu'historique et pratique.

I. RYELANDT.

P. HUMBERTCLAUDE. *La doctrine ascétique de saint Basile de Césarée* (Études de théol. hist.). — Paris, Beauchesne, 1932, 8^o, XIII-341 p. Fr. 32.

L'influence de saint Basile a été capitale dans l'histoire de l'ascèse. Législateur et Père des cénobites orientaux, il disciplina le monachisme jusqu'alors

trop abandonné à ses propres inspirations et le dota d'un corps de règles précises et bienfaisantes.

La doctrine ascétique du grand Cappadocien, qui doit d'ailleurs être cherchée en toutes ses œuvres, méritait donc d'être étudiée pour elle-même, le plus objectivement possible.

Le R. P. Humbertclaude s'y est essayé. Il a fait du bon travail, quoique sur certains points, même notables, on puisse s'éloigner de son opinion.

Un des apports les plus considérables de ce livre est le chapitre préliminaire ou l'introduction, constituant une excellente dissertation sur l'authenticité des écrits de Basile et en particulier du Commentaire d'Isaïe, des trois petits traités ascétiques, des Morales, des Règles, et des deux livres *de baptismo*. Tous les écrits sus-mentionnés sont attribués à Basile malgré les hésitations de la critique à l'égard du « Commentaire d'Isaïe » et du *de baptismo*. Les arguments de l'auteur nous ont persuadé.

L'écueil d'une pareille étude, c'est d'imposer à un auteur ancien, inconsciemment et de bonne foi, des classifications et des enchaînements d'idées, courants aujourd'hui. Le R. P. Humbertclaude n'a pas absolument évité ce défaut. Après avoir analysé la notion de perfection chez Basile, son enseignement de l'ascèse et la direction spirituelle, il fait rentrer tout le progrès de la vie ascétique dans le cadre tripartite bien connu : voie purgative, voie illuminative et voie unitive.

Si un texte de saint Basile (De Spiritu Sancto 23), mis en exergue du livre, insinue cette division, on ne la rencontre jamais dans les œuvres ascétiques. La terminologie usuelle est : « les débutants » et « les parfaits ».

On ne peut se défendre de l'impression qu'à force de faire rentrer les concepts simples et vigoureux, quoiqu'imprécis de Basile, dans les classifications et les habitudes de pensées familières aux auteurs ascétiques modernes, on n'ait un peu déformé l'ascétisme basilien, parce que l'on ne l'a pas exactement situé dans sa perspective propre.

Puisque la doctrine de Basile n'est pas un phénomène de création spontanée, le lecteur aurait été heureux de connaître, même sommairement, la genèse de l'ascétisme basilien, en particulier l'influence qu'Eustathe de Sébaste, cet ascète fougueux, a exercé sur celui qui longtemps fut son disciple et son ami.

En dépit de ces réserves, cette étude si consciencieuse marque un grand effort de compréhension. Sa solidité la préservera de l'oubli. D. A.

Bibliothèque patristique de spiritualité. — Paris, Lecoffre. Gabalda, vol. in-16.

S. Jérôme. Lettres spirituelles choisies, I, par D. GORCE.

S. Augustin. Choix d'écrits spirituels, par P. DE LABRIOLLE.

Origène. De la prière. Exhortation au Martyre, par G. BARDY.

Méthode d'Olympie. Le Banquet des Dix Vierges, par J. FORGES.

S. Jean Chrysostome. Contre les détracteurs de la vie monastique, par PH.-E. LEGRAND.

S. Jean Chrysostome. Exhortation à Théodore, Lettres à Olympias, par le même.

On ne saurait trop encourager toute initiative tendant à mettre le peuple chrétien en contact intime avec la pensée des Pères de l'Église. La maison Lecoffre, en ouvrant une nouvelle série de traductions, nous semble répondre admirablement au besoin présent. Cette première jonchée nous donne l'espoir

de voir un jour *toute* la Patrologie à la portée du plus grand nombre. Car on ne se borne point aux écrits jusqu'ici tant relus, comme les *Lettres de S. Jérôme*, mais on en aborde de presque ignorés, tel ce *Banquet des Dix Vierges*, traduit pour la première fois, qui ne fut découvert qu'au siècle dernier. Et toutes les commodités sollicitent le lecteur : une présentation sobrement élégante, une typographie correcte, chaque version introduite par une étude historique et littéraire, éclairée par la division en paragraphes avec sous-titres. Les meilleurs noms de la philologie patristique servent de garantie. T. D.

DOM CHEVALLIER. *Les Avis, Sentences et Maximes de saint Jean de la Croix, docteur de l'Église.* — Bruges et Paris, Desclée De Brouwer et Cie, 1933, 12°, 351 p.

Depuis la mort de saint Jean de la Croix, sous divers titres, on éditait ses opuscules, avec un nombre étonnant de variantes. Par une minutieuse et pénétrante collation des manuscrits et des premiers textes imprimés, le savant bénédictin parvint à grouper ces fragments disparates, et à déterminer leur lieu d'origine : le monastère de Béas. Il établit ainsi, avec toutes les garanties possibles, un texte critique définitif. Tous les amis de saint Jean de la Croix lui en sauront gré.

Après des notes historiques et un long exposé de ses procédés de travail (p. 1-133) l'A. reconstitue, en sa pureté, l'excellent opuscule des « neuf précautions ». Il y ajoute un autre livret composé lui aussi pour une carmélite de Béas. — Les *réponses* du Saint aux demandes des religieuses, et les *billets* d'édification qu'il leur adressait forment deux autres séries de maximes. On y retrouve le renoncement, l'élan vers le divin, l'expérience ascétique, toute l'âme ardente du grand docteur mystique.

La traduction française très limpide et le texte espagnol sont imprimés en regard. L'appareil critique est abondant.

Une étude sur les multiples collections de sentences extraites des œuvres du Saint, clôt cette patiente édition.

Fixant le texte authentique des opuscules, éclairant leur origine, ce beau travail a fait faire un progrès définitif à la connaissance critique de l'œuvre de saint Jean de la Croix.

I. RYELANDT.

MARCEL LEGAUT. *Prières d'un croyant* (Coll. « La Vie chrétienne »). — Paris, Grasset, 1933, 16°, 274 p. Fr. 15.

M. Légaut est un très distingué professeur de mathématiques à l'Université de Rennes, mais il n'avait encore rien publié, à notre connaissance du moins, de proprement religieux. Le voici qui se classe d'emblée parmi nos « spirituels » laïcs les plus en vue.

Il est assez difficile de donner une idée de ces *Prières*, méditations et élévations sur l'Évangile, œuvre captivante et vécue comme l'histoire d'une conversion, réfléchie et complète comme un traité de vie intérieure, sans jamais tomber dans le convenu, la sécheresse, et gardant une liberté d'allures bien sympathique. Les différentes étapes de la vie spirituelle — la vocation, la pénible période de dépouillement pour arriver à la conquête et au don total de soi, la découverte du Christ au sein des souffrances, l'épanouissement de l'union au Christ par l'apostolat — sont analysées et évoquées avec le soin le plus judicieux. Sans doute, de-ci de-là quelques erreurs de détail trahissent une préparation théologique un peu hâtive (pp. 54 et 148), et certaines expressions (pp. 189-190 et 200-202) empruntées à M. Bergson paraîtront peut-être étranges.

M. Légaut veut répondre aux aspirations religieuses de la jeunesse universitaire actuelle, aux problèmes de tous genres qu'elle se pose. La tâche n'est pas aisée et il faut savoir gré à l'A. de l'avoir réalisée avec tant de bonheur, de ferveur et d'esprit vraiment chrétien. La résonnance de cette dominante est si vive d'un bout à l'autre de l'ouvrage que l'impression désagréable des petites notes discordantes est bien vite effacée. Sans être parfaite ni à l'abri de tout reproche, l'œuvre de M. Légaut reste un témoignage tout à fait sincère, personnel et « contemporain » à l'éternelle vérité du Christ et de l'Église, qui passionnera pour le bien beaucoup de jeunes cœurs. J. M.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

P. AMADO INCHAUSTI. *Orígenes del poder económico de la Iglesia.* — Madrid, M. Aguilar, 1932, 8°, 266 p. Pes. 5.

L'A. de ce livre s'est proposé d'étudier les origines du pouvoir économique de l'Église, tel qu'elle l'a exercé pendant les siècles de son plus grand éclat. En expliquant, en fonction de l'ordre économique, les institutions de l'Église, il attribue à celle-ci des préoccupations singulièrement basses: elle a fait évoluer le dogme et la discipline dans la mesure de ses intérêts. Dans l'histoire ecclésiastique des premiers siècles, (origines de la hiérarchie, etc.) il se réclame souvent de Harnack, Feuerbach, Léa et autres auteurs hostiles au catholicisme. Les institutions monastiques, chacun en convient, ont joué un rôle prépondérant dans l'organisation de la société ecclésiastique du moyen âge, aussi l'A. en parle-t-il avec détail: l'idéal premier du monachisme, le renoncement au monde est anticapitaliste mais irréalisable (p. 66, 130, etc.), par la force des choses, il s'est transformé en son contraire et est devenu un type de capitalisme. Certes « l'entreprise monastique était un centre d'où rayonnaient l'ordre et les biens temporels, une vivante leçon de discipline économique... sous son impulsion les terres se colonisaient » (p. 14) mais cela n'empêche qu'il n'y ait d'après l'A., dont le langage est plus d'une fois malveillant, beaucoup à blâmer dans les méthodes et les procédés d'exploitation des moines. Nous ne pouvons en faire l'examen détaillé, la documentation de l'écrivain est abondante, il a consulté les historiens bénédictins, Leclerc, Besse, Berlière, mais en même temps beaucoup d'autres d'avis opposé à ceux-ci, avec lesquels il se trouve souvent d'accord. Au fond, c'est l'histoire du capitalisme qui l'intéresse; une de ses conclusions, insoupçonnée jusqu'à présent, dit-il, c'est que le transfert des richesses des fonctions sociales de l'Église à la bourgeoisie est une raison de la domination présente de cette classe de la société. R. P.

HERMANN MEINERT. *Papstkunden in Frankreich. Neue Folge. 1. Band. Champagne und Lothringen*, 2 fasc. — Berlin, Weidmann, 1932, 1933, 8°, 429 p. Mk. 11 et 16.

Dans la préface, où il présente cette nouvelle série consacrée aux lettres des Papes, en France, M. Paul Kehr nous rappelle les publications de M. Wilhelm Wiederhold, parues en 1906-1907 et 1910-1913, en suppléments aux *Nachrichten der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*. La guerre empêcha la continuation immédiate de cette œuvre. Les travaux reprirent en 1927, mais en 1931 la mort enlevait M. W. Wiederhold. Pour des raisons personnelles, on lui avait laissé les coudées franches dans la manière de composer et d'ordonner son répertoire. Elle ne manquait cependant pas d'incon-

vénients. La nouvelle série inaugurée par M. H. Meinert, et dont voici les deux premiers fascicules, a suivi une autre voie. Elle dresse l'inventaire des sources, relatives aux lettres des Papes en général, contenues dans chaque dépôt départemental ou municipal de la Champagne et de la Lorraine ; elle termine par le relevé des fonds utiles renfermés dans les bibliothèques et archives de Paris ; ce relevé se limitant, cette fois, à la région champenoise et lorraine. Une table alphabétique des destinataires (p. 422-427) facilite les recherches en renvoyant aux différents fonds. — M. M. donne le texte de 327 lettres ; texte complet des lettres jusqu'à Adrien IV, résumé après le règne de ce pape.

PH. SCHMITZ.

G. SCHNÜRER. *L'Église et la civilisation au moyen âge*. 1^{er} vol. — Paris, Payot, 1933, 8°, 608 p. Fr. 50.

L'ouvrage de M. G. Schnürer a été recensé dans la *Revue Bénédictine* dès la parution de ses parties (*Rev. Bén.*, 1927, 175-176 ; 1928, 176 ; 1930, 291). On me dispensera d'analyser de nouveau ce premier volume. En exaltant les mérites peu ordinaires de cette œuvre de haute vulgarisation, que seul pouvait tenter un médiéviste aussi érudit que M. G. Schnürer, j'appelais de tous mes vœux une traduction française de cet ouvrage. M. G. Castella et M^{me} M. Th. Burgard viennent de nous la donner. En mettant à la portée du public français une étude de si grande valeur, ils lui ont rendu un précieux service. Nul doute qu'on ne lui fasse le meilleur accueil.

PH. SCHMITZ.

PAUL FOURNIER et GABRIEL LE BRAS. *Histoire des Collections canoniques en Occident depuis les fausses décrétales jusqu'au décret de Gratien*. — Paris, Recueil Sirey, 1931-1932, 2 vol., 8°, xvi-463 et 386 pp. Fr. 120 et 100.

Nul mieux que M. Paul Fournier n'était désigné par ses travaux antérieurs pour nous donner en collaboration avec M. Gabriel Le Bras une histoire des Collections canoniques en Occident depuis les fausses décrétales jusqu'au décret de Gratien. Il importe de remarquer que M. Fournier n'a pas voulu nous donner une histoire des institutions canoniques depuis l'époque carolingienne jusqu'à celle du droit canonique classique, mais un inventaire des sources canoniques de cette époque, en montrant le lien historique et causal de ces collections.

L'ouvrage s'ouvre par un chapitre préliminaire de M. Le Bras sur la première époque des collections canoniques, c'est-à-dire depuis le morcellement régional des IV^e et V^e siècles jusqu'au conflit dans la monarchie franque de toutes les collections d'Occident et le triomphe de la tradition conservée par Rome et l'Espagne sur les recueils où s'associe l'esprit local des églises de Gaule. C'est la première fois, croyons-nous, qu'un travail de synthèse a été tenté pour la première époque des collections canoniques, et M. Le Bras l'a parfaitement réussi. De cette étude, on peut aisément se rendre compte du travail qu'il reste à faire sur cette première époque, surtout sur les collections orientales. M. Le Bras n'est pas seulement un historien remarquable, mais aussi un semez d'idées.

Sous les Papes Gélase et Hormisdas apparurent en Italie des collections d'ordre général ; ce sont avant tout la *Collection de Freising*, la *Quesnelliana*, et principalement la *Dionysiana*, qui tient une place importante dans l'histoire des collections canoniques en Italie, et qui au VIII^e siècle deviendra la *Dionysiana-Hadriana*. Ce chapitre qui sert d'introduction est riche en renseignements. Avec le IX^e siècle commence l'ère des fausses Décrétales, des faux

Capitulaires et de collections similaires. C'est l'inappréciable mérite de M. Fournier d'avoir mis en lumière l'influence des recueils isidoriens, non seulement sur les collections postérieures, mais aussi sur la jurisprudence ecclésiastique ; il faudra cependant attendre l'époque de la réforme grégorienne pour que les fausses Décrétales soient définitivement acceptées à Rome. Tous ces recueils ont une origine commune, et M. Fournier, pour des raisons historiques, la fixant dans la province de Tours, probablement au Mans, émet une opinion qui semble être seule admissible.

La fin du IX^e et le X^e siècle sont des époques de décadence et ne présentent que peu de collections importantes. Deux seulement se rattachent au mouvement de réforme carolingienne : la collection *Anselmi dicata* et les *duo libri de synodalibus causis* de Régino de Prüm, auxquelles on doit ajouter la collection d'Abbon de Fleury, un précurseur de l'interprétation historique des textes canoniques par la méthode historique.

Avec le XI^e siècle s'ouvre l'ère de la réforme de l'Église par les évêques et les empereurs. C'est l'époque aussi de la réforme de Cluny, qui prépara la réforme de Grégoire VII. Deux collections représentent cette tendance : le *décret de Burchard de Worms* en Allemagne, auquel en raison de son importance M. Fournier consacre une longue étude, et la *collection des cinq livres* dans l'Italie méridionale. Toutes ces tentatives de réforme n'aboutirent pas. Ce fut l'œuvre de Grégoire VII. De l'examen du contenu de ces recueils, M. Fournier conclut à l'existence d'une collection aujourd'hui perdue, composée sous l'inspiration de Grégoire VII et à laquelle ces collections ont puisé, basée sur les recherches faites dans les archives pontificales du Latran et contenant de nombreuses citations patristiques, qui établissent l'autorité du Siège de Rome. Un recueil connu sous le nom de *Britannica*, dont M. Fournier donne une analyse, est susceptible d'en donner une idée. Il ne faut pas oublier que précisément à cette époque, la découverte des Pandectes fut le signal de la renaissance de l'étude du droit romain, qui, si elle eut sa répercussion dans l'évolution du droit canonique, eut aussi des conséquences inattendues pour la réforme du XI^e siècle. Parmi les collections de la réforme grégorienne, il faut citer la *Collection d'Anselme de Lucques*, probablement faite sous l'inspiration de Grégoire VII, et qui doit être considérée comme la tête d'une série de collections canoniques, qui ne prirent fin qu'avec le décret de Gratien.

Vers cette époque se manifeste en France une tentative de conciliation : les collections des réformateurs grégoriens étaient inspirées par un esprit purement romain, trop exclusif peut-être pour le clergé cisalpin, habitué aux textes que les générations se transmettaient depuis l'âge carolingien. Ce fut l'œuvre d'Yves de Chartres, dans ses trois collections : la *Tripartite*, le *Décret* et la *Pannonia*. On lira avec intérêt le résumé des doctrines d'Yves de Chartres sur l'union des deux pouvoirs.

Entre Yves de Chartres et Gratien les auteurs de collections canoniques soit d'Italie, soit hors de ce pays, tributaires ou non d'Yves de Chartres n'élargissent guère ni leur curiosité, ni leur information, ni leurs procédés. Il nous plaît cependant de citer la *Summa decretorum Haimonis*, œuvre d'Aimon de Bazoches, évêque de Châlons, au sujet duquel M. Fournier fait cette remarque : « On peut se demander si elle ne fut pas l'ancêtre de ces nombreuses *Summae*, qui, dans la moitié du siècle furent composées sur le décret de Gratien » [t. II, p. 308]. La date de cette *Summa* est vers 1130-1135.

L'ouvrage se termine par un chapitre intitulé : *Théologie et droit canon*. La masse des textes mis à la disposition des auteurs des collections canoniques

a été sensiblement accrue à partir de la fin du XI^e siècle. La concurrence, parfois la juxtaposition de ces séries d'origine et d'inspiration différentes n'étaient pas sans causer quelque embarras aux canonistes ; la multiplication des textes patristiques aggravait leur incertitude. Mais les théologiens qui les avaient fournis ressentaient mieux encore cette angoisse du doute, ou plutôt de l'indécision ; inquiétude qui devait assurer aux canonistes le concours des théologiens dans la recherche des règles de concordance. Ce qui montre qu'aujourd'hui comme autrefois le canoniste doit être théologien, et le théologien, canoniste ; ce dernier cas est plutôt rare. De là ces essais de concordance de textes. Notamment Yves de Chartres avait dans son *Prologue* élaboré une théorie de l'interprétation des textes ; les théologiens firent surtout un effort de coordination et de classement d'idées ; ils fournirent des modèles de synthèse. On peut citer le *liber de misericordia et iustitia*, composé vers 1105 par Alger de Liège, ouvrage qui occupa une place éminente dans l'histoire des collections canoniques, et qui a le mérite d'initier à la méthode dont s'inspirera Gratien.

De l'histoire des recueils canoniques apparaît une lutte entre deux tendances : la tendance centrifuge qui produit l'anarchie, et la tendance vers la concentration et l'unification qui établit l'ordre dans la société spirituelle et s'achève par la promulgation du Code en 1917.

Telles sont les grandes lignes de l'ouvrage de MM. Fournier et Le Bras, ouvrage remarquable de clarté et de doctrine, de parfaite ordonnance, riche de renseignements, sûr dans les conclusions. Aussi nous croyons qu'il est et restera l'ouvrage fondamental en la matière.

PIERRE BASTIEN.

SIEGFRIED REICKE. *Das deutsche Spital und sein Recht im Mittelalter.* — Stuttgart, Enke, 1932, 8°, 2 vol., xi-326 p., v-320 p. Mk. 58.

M. le Dr Reicke nous donne dans la collection des dissertations canoniques de M. le Prof. Stutz une très intéressante monographie sur les hôpitaux allemands et leur droit au moyen âge.

La première partie montre l'évolution historique, ainsi que le but des hôpitaux. Prenant comme point de départ au haut moyen âge l'institution des hospices et des hôpitaux dans les monastères, l'auteur met en lumière l'activité des confréries hospitalières et des Ordres qui en prirent naissance : l'Ordre de S. Jean de Jérusalem — plus tard chevaliers de Malte, — de l'Ordre teutonique des Antonins, des Frères du Saint-Esprit, etc. Avec l'origine et l'organisation des communes, on voit la communalisation des anciens hôpitaux, qui bientôt seront par là même incorporés dans le cycle de bienfaisance des villes : de là la nécessité de donner aux hôpitaux une nouvelle organisation.

La deuxième partie traite de l'organisation juridique et de l'administration des hôpitaux selon leurs diverses formes, les relations de ces instituts avec l'autorité ecclésiastique, spécialement pour tout ce qui concerne le ministère pastoral des prêtres, du droit de ceux qui y habitent, du droit de dépouilles de ceux qui mouraient dans les hôpitaux, du droit des lépreux et de leur traitement et manière de vivre dans les hôpitaux à eux destinés. Cette dernière partie ne manque pas d'intérêt et donne de précieux renseignements soit sur l'organisation sociale soit sur l'histoire de la médecine.

Ce travail dans lequel l'auteur donne un riche matériel de documents, comble une lacune dans l'histoire de la bienfaisance en Allemagne et peut servir de base à d'autres études du même genre.

P. B.

- H. E. SYMONDS, B. D. **The Concil of Trent and Anglican Formularies.** — Londres, Oxford Univ. Press, Humphrey Milford, 1933, 8°, xvi-234 p. Sh. 12/6.

L'auteur de ce livre est membre de la communauté anglo-catholique de la Résurrection, dont le Dr Frère a été longtemps le chef. C'est à ce dernier d'ailleurs, comme nous l'apprend la préface (p. ix) qu'est due la publication du présent ouvrage, conçu dans le sens et les intentions iréniques des représentants de la communion anglicane, qui ont pris part jadis aux « conversations de Malines » sous la présidence du cardinal Mercier.

Un pas notable dans le rapprochement de l'église de Cantorbéry avec le Siège apostolique serait franchi, pense l'A., si l'on pouvait amener les Anglicans à souscrire aux décrets du Concile de Trente, sans leur faire rétracter leur adhésion aux 39 articles du formulaire de la religion anglicane. L'analyse de ces articles, qui fait l'objet essentiel de l'ouvrage, conclut à l'identité de doctrines en plusieurs points, à la conciliabilité ou non opposition en d'autres. Beaucoup d'assertions contradictoires des deux confessions ne regarderaient que la discipline ; le plus grand obstacle à la réunion se trouverait dans la conception catholique de l'autorité du Pontife romain. C'est ce que nous croyons aussi : un rapprochement matériel en fait de doctrines n'atteindra pas le but, si l'accord ne se fait pas concernant l'objet formel de la foi, la « regula fidei ».

Quoiqu'on pense des moyens de réaliser l'union des églises, les tentatives conçues dans l'intention d'atteindre cet idéal méritent d'être examinées avec le plus grand intérêt.

R. PROOST.

- G. COOLEN. **Histoire de l'Église d'Angleterre** (Bibliothèque catholique des sciences religieuses). — Paris, Bloud et Gay, 1932, 12°, 200 p.

——— **L'Anglicanisme aujourd'hui** (Bibliothèque catholique des sciences religieuses). — ib., 1932, 12°, 203 p.

Ces deux volumes de M. Coolen — dont un seul, je crois, était prévu dans la collection — nous font connaître l'église anglicane, le premier dans sa formation et son développement historique, le second, dans sa situation actuelle.

Le deuxième volume, beaucoup plus neuf que le premier, est aussi beaucoup plus utile. En une synthèse que l'auteur considère avec raison comme la première du genre, tous les aspects de l'anglicanisme d'aujourd'hui sont étudiés avec une objectivité et une abondance de renseignements remarquables.

Le mode de recrutement du clergé anglican, les conditions de vie de ce clergé ; l'organisation de l'église, son expansion hors d'Angleterre sont ignorés de plusieurs, pour qui ce petit livre sera une révélation.

Le premier volume, la partie historique, est moins nouvelle. L'auteur ne voulait du reste faire qu'une brève histoire de l'église d'Angleterre ; il est regrettable que ce n'en soit souvent que le résumé.

Il est un peu étonnant de voir (p. 57) Philippe II, l'époux de Marie Tudor, qualifié du titre d'Empereur ! Malgré cette inadvertance, le livre reste un manuel utile, et comme le volume analysé plus haut, il figure très dignement dans la collection.

G. DAYEZ.

- L. V. PASTOR. **Geschichte der Päpste, XVI. Bd. 3 Abt. Pius VI.** — Fribourg, Herder, 1933, 8°, xv-678 p. Mk. 18,60 (relié).

L'œuvre de Pastor, commencée il y a quarante-sept ans, se termine par le

présent volume consacré au pontificat de Pie VI (1775-1799). Par l'importance des événements qui ont rempli le dernier quart du XVIII^e siècle, l'histoire de Pie VI est devenue une des plus dramatiques de toutes celles que Pastor a eu à retracer ; s'il se trouve des heures de gloire dans le règne de Pie VI, les périodes de tribulations et de persécution y ont occupé certes la plus grande place. Les documents n'ont pas manqué à l'historien, son art a consisté à les choisir, à les soumettre à une juste critique, à les mettre en valeur. La personnalité du Pape, la cour pontificale, la politique des souverains étrangers sont caractérisés avec précision. La vie intime de l'Église se distingue encore par les Saints et les Docteurs ; l'œuvre notamment de S. Alphonse, avec le probabilisme y apparaît en relief. Une attention spéciale est consacrée à l'état des Missions, fort éprouvées depuis la suppression de la Compagnie de Jésus : les tentatives faites pour la maintenir en vie ou la ressusciter font l'objet d'épisodes intéressants. Les historiens ne sont pas en tout d'accord sur certains points, telle l'approbation confidentielle obtenue de Pie VI pour les Jésuites de la Russie blanche par l'évêque Benislowsky, envoyé officieux de l'Impératrice Catherine ; Pastor considère pourtant cette approbation comme hors de doute, et généralement admise dans les milieux romains.

Du côté des adversaires de l'Église, on remarquera l'exposé des doctrines et tendances antipapales suscitées en Allemagne et en Autriche par Febronius, Joseph II et autres ; il y a ici plusieurs précisions nouvelles ; le récit des aggrèsions des révolutionnaires français et de l'exil du Pape sont classiques, mais exposés avec beaucoup de vigueur et de clarté. Tout le livre, en somme, est d'une lecture très captivante.

Le digne historien de la Papauté se plaît à constater, une fois de plus, en terminant son œuvre, que comme le disait Nicolas I il y a mille ans, les droits de la Papauté sont éternels, et que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

R. PROOST.

A. DECHÈNE. **Contre Pie VII et Bonaparte. Le Blanchardisme (1801-1829).** — Paris, Firmin-Didot, 1932, 12^o, 228 p.

L'abbé Blanchard, malgré son entêtement, le trait le plus saillant de son caractère, n'était pas un adversaire de bien grande taille pour des hommes qui comme Pie VII et Napoléon en ont tant connu ! Le livre néanmoins ne manque pas d'intérêt ; il réside surtout dans la description du milieu ecclésiastique de l'Angleterre sous l'Empire et au début de la Restauration.

Fallait-il s'attarder à analyser tant d'écrits de l'opposition et quelques traits n'eussent-ils pas suffi à montrer l'obstination aveugle des blanchardistes ? La documentation de l'auteur est surabondante et on regretterait que tout cela ait été remué sans que l'auteur ne songe à donner, après cette excellente monographie, un tableau plus complet des questions ecclésiastiques issues du concordat.

G. D.

Card. A. H.-M. LÉPICIER. **Saint Joseph, époux de la Très Sainte Vierge.** Étude théologique. 2^e éd. — Paris, Lethielleux, 1932, 8^o, 328 p. Fr. 20.

Adaptation française du cours que son Éminence donnait et publiait à Rome dès 1908. Destiné au public cultivé et surtout aux prêtres, pourvu d'une table des matières très détaillée, cet ouvrage leur donnera une réponse claire et sûre à toutes les questions qu'ils pourront se poser à propos du saint Patriarche, et il rendra d'autant plus de services que les privilèges accordés par la tradition et la théologie à saint Joseph sont trop souvent mal définis

et en butte par conséquent à la double déformation d'une piété trop téméraire ou d'une critique trop timide. Dans cette matière semée d'écueils, l'éminent auteur fait constamment preuve d'une sage prudence et d'une science consommée. Il ne convaincra pas toujours les critiques, mais prédicateurs et catéchistes peuvent le consulter en toute assurance. C'est d'ailleurs à eux surtout que le traité s'adresse.

J. M.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

FERNAND DE VISSCHER. *Études de droit romain*. — Paris, Recueil Sirey, 1931, in-8°, 508 p. Fr. 80.

M. le Prof. De Visscher a voulu réunir en un volume un certain nombre d'études sur le droit romain relatives aux droits de famille, au régime des délits privés, à la procédure et au droit pénal public, études publiées dans différentes revues, et qu'il a modifiées, complétées et enrichies de notes nouvelles.

L'exposition est claire et méthodique ; l'histoire, l'archéologie, la littérature même la plus récente, en un mot toutes les branches du droit romain et des sciences annexes s'y rencontrent et sont utilisées de main de maître par ce fin juriste, qui unit la pénétration à la circonspection dans l'exposé des hypothèses, une modération extrême dans ses raisonnements et dans ses constructions personnelles. A ces qualités M. De Visscher joint une rare modestie, et un respect profond pour les opinions de ses adversaires. C'est un charme de lire ces études, dont plusieurs sont de vrais joyaux ; qu'il nous suffise de citer celle sur le v. 385 du V^e livre de l'Énéide : *ducere dona jube*. Non seulement les romanistes, mais aussi les canonistes peuvent tirer grande utilité de ces études remarquables, qui placent leur auteur parmi les meilleurs juristes.

PIERRE BASTIEN.

W. LEVISON. *Das Testament des Diakons Adalgisel-Grimo vom Jahre 634*. — Tirage à part de *Trierer Zeitschrift*, VII, 1932, 69-85.

Le testament du diacre de Verdun possède une importance extrême : il est le plus ancien acte ou « diplôme » du moyen âge qui concerne le pays rhénan, il se présente comme l'une des premières sources qui nous renseignent sur les rapports économiques et sociaux de la région comprise dans les bassins du Rhin et de la Meuse. M. L. a mis ces points particulièrement en relief. L'original du testament dont l'authenticité ne fait aucun doute (cf. p. 84) est perdu ; mais les archives de l'État à Coblenz en possèdent une copie (unique) que L. nous décrit soigneusement : et qu'il date du X^e siècle (et non du XI^e comme les précédents éditeurs). Il nous raconte également comment, grâce aux rayons violets il est parvenu à lire ce que l'humidité semblait avoir effacé irrémédiablement et comment il a pu compléter les lacunes de ce texte mutilé.

PH. SCHMITZ.

LIVRES REÇUS.

Études Carmélitaines mystiques et missionnaires. II, 1931 (octobre). — Paris, Desclée De Brouwer et Cie.

Ce fascicule contient : Louis de la Trinité. Autour du « Cantique spirituel ». — Dr André Le Grand, Bruno de Jésus-Marie, A. Gardeil, O. P. A propos de la « Madeleine » de Pierre Janet. — Elisée de la Nativité. L'expérience mystique

d'Ibn Arabî est-elle surnaturelle. — Henri Ghéon. L'expression mystique au théâtre. — Textes anciens.

M. LEDRUS. *L'Inde profonde. Toukaram*. — Louvain, Éditions de l'Aucam, 1933, 8°, 40 p.

Toukaram, poète philosophe indien du XVII^e siècle « appartient au catholicisme, comme tout ce qui est éclairé relève du soleil, même au seuil du crépuscule ».

Un saint pour chaque jour du mois. Première série. — Paris, Bonne Presse, 1933, 12°. Le volume 5 fr.

Parmi les vies des saints les plus intéressantes qu'elle a publiées, la *Revue des Saints* a fait un choix judicieux. En 12 volumes, dont les quatre premiers viennent de paraître, elle donne pour chaque jour de l'année une biographie de saint. Chaque volume d'environ 250 pages compte 62 dessins. L'ensemble constituera, à un prix très modique, une superbe Année des Saints.

Pour le Jubilé des divins Anniversaires. Les grands jours de la Rédemption. — Paris, Bonne Presse, 1933, 8°, illustré.

Exposé des bienfaits divins proposés à la vénération fervente du monde durant cette année jubilaire. Il est composé surtout à l'aide de textes tirés de l'Écriture sainte, des Pères de l'Église, des Papes, des Conciles, et des grands théologiens.

J. DUPERRAY. *L'Évangile au cercle d'études*. — Paris, Éditions Spes, 1933, 8°, 64 p. Fr. 3.50.

Notre époque a besoin de l'Évangile. Mais comment s'en pénétrer ? Voici une *méthode* pour l'approfondir au cercle d'études : elle est directe, active, et collective. Exemples de cette méthode qui a été expérimentée avec succès dans des camps de Français, prisonniers en Allemagne pendant la guerre et appliquée depuis dans divers groupements d'élite.

Docteur X. *Conseils d'un père médecin à son fils prêtre*. — Paris, Éditions Spes, 1933, 8°, 72 p. Fr. 4.

Le prêtre, le médecin catholique trouveront dans ces pages des aperçus nouveaux sur les questions les plus variées de morale familiale, de santé physique et morale, de médecine pratique ; le tout d'inspiration franchement chrétienne.

CH. JACQUES. *Un mouvement de jeunesse paysanne*. — Paris, Éditions Spes, 1933, 8°, 128 p. Fr. 6.

Ce livre a été vécu avant d'être écrite. Livre d'histoire plein de leçons, il vise au redressement moral, social et professionnel du monde paysan. Il étudie spécialement la jeunesse agricole catholique féminine et les Semeuses de Lorraine (la J. A. C. J.).

L'Encyclique sur la restauration de l'ordre social « Quadragesimo anno » (15 mai 1931). — Paris, Éditions Spes, 17, rue Soufflot, 1932, 8°, 148 p. — Fr. 5.

Cette traduction française accompagnée de commentaires, met à la portée de tous, praticiens ou novices des questions sociales ou religieuses, l'enseignement de Pie XI.

TABLE DES MATIÈRES

I. ARTICLES

BADCOCK (F. J.).	Le Credo primitif d'Afrique	3
»	The « catholic » baptismal Creed of the Fourth Century	292
BARDY (G.).	Le concile d'Antioche (379)	196
CAPELLE (B.).	Les <i>Tractatus de baptismo</i> attribués à saint Maxime de Turin	108
DE BRUYNE (D.).	Notes sur le psautier de saint Augustin	20
»	Étude sur le <i>Liber de divinis Scripturis</i> . III. Abrégé du VII ^e siècle	119
»	Un quatrième manuscrit latin de la correspondance apocryphe de saint Paul avec les Corinthiens	189
»	Notes liturgiques inédites du codex palatinus des Évangiles	255
»	A propos d'un catalogue de manuscrits... ..	255
GOUGAUD (L.).	Essai de bibliographie érémitique (1928-1933)... ..	281
LAMBOT (C.).	Sermon inédit de saint Augustin sur la prière... ..	97
MORIN (G.).	Le commentaire homilétique de saint Césaire sur l'Apocalypse	43
NELIS (H.).	Crux palaeographica	349
SCHMITZ (PH.).	Lettre inédite de saint Bernard à Ulger, évêque d'Angers	351
»	Note sur l'homiliaire Ms. Berlin, Bibl. État lat. fol. 756	353
TRIBOUT (H.).	Éphémérides écrites par un religieux de l'abbaye de Saint-Vanne de Verdun (1543-1755)	332
WILMART (A.).	La bénédiction romaine du lait et du miel dans l'Euchologe Barberini... ..	10
»	Les textes latins de la lettre de Palladius sur les mœurs des Brahmanes	29
»	Nouvelles de Rome au temps d'Alexandre III... ..	62
»	Jarnogonus correspondant de Geoffroy de Vendôme	79
»	La composition de la petite chronique de Marseille jusqu'au début du XIII ^e siècle	142
»	Manuscrits de Tours identifiés ou proposés... ..	160
»	Le <i>Tractatus theologicus</i> attribué à Hildebert... ..	163
»	L'admonition de Jonas au roi Pépin et le florilège canonique d'Orléans	214
»	Opusculs choisis de Hugues de Saint-Victor... ..	242
»	Grands poèmes inédits de Bernard le Clunisien... ..	249
»	La collection d'Ebrach	312
»	Une source carolingienne des catéchèses celtiques.	350

A cette année sont joints, avec pagination spéciale :

SCHMITZ (PH.). Bulletin d'histoire bénédictine. Tome IV.... 13*-64*
DE BRUYNE (D.) et LAMBOT (C.). Bull. d'anc. litt. chrét. lat. III... [129]-[160]

II. COMPTES RENDUS.

<i>Acta Acad. Velehradensis. XII...</i>	185	DECHÊNE. <i>Contre Pie VII</i> ...	371
ALLO S. Jean. <i>Apocalypse</i> ...	262	DEDOUVRES. <i>Le Père Joseph</i> ...	180
AMIA (D). <i>Schiavitù romana</i> ...	183	DENZINGER. <i>Enchiridion...</i>	168
Anselmo d'Aosta. <i>Monologio...</i>	170	<i>Dictionnaire de spiritualité, 1-2...</i>	363
<i>Archiv für elsässische Kirchengeschichte, VII</i> ...	272	DITTRICH. <i>Geschichte der Ethik.</i>	
BULIC (FR.). <i>Bull. d'archéol. dalmate</i> ...	179	4. ...	357
BARDY. <i>Origène...</i>	266	DOELGER. <i>Corpus der griech. Urkunden</i> ...	183
BARDY. <i>En lisant les Pères...</i>	266	DONCŒUR. <i>Retours en chrétienté.</i>	271
BASTIDE. <i>Problèmes de la mystique</i> ...	93	DUNCAN. <i>Biblical History</i> ...	166
BAUR. <i>Joh. Chrysostomus. 2...</i>	178	ELLARD. <i>Ordination Anointments.</i>	361
BENZ. <i>Marius Victorinus...</i>	266	ENGBERDING. <i>Das Euchar. Hochgebet</i> ...	176
<i>Bibliothèque patristique de spiritualité, 1-6</i> ...	364	<i>Études d'hist. litt. et doctrinale du XIII^e s.</i> ...	90
BLONDEL. <i>Ollé-Laprune</i> ...	277	FESTUGIÈRE. <i>L'idéal religieux...</i>	262
<i>Bonaventurae (S.) Prolegomena. ed. Sovion</i> ...	170	FOLLET. <i>Sommets de la pensée indienne</i> ...	358
BONET. <i>La filosofia de la libertad</i> ...	171	FOURNIER et LE BRAS. <i>Hist. des collections canoniques</i> ...	367
BRAUN. <i>Problème de Jésus</i> ...	85	G. (MYRIAM DE). <i>Ange de l'Eucharistie</i> ...	272
BRAZZOLA. <i>La cité du Vatican...</i>	273	GALTIER. <i>L'Église et la rémission des péchés</i> ...	267
BRUYNE (E. DE). <i>Philos. de l'art.</i>	187	GEARON. <i>Le spiritisme</i> ...	185
BUCHBERGER. <i>Lexikon für Theol.</i> 4. ...	95	GEMELLI. <i>Riforma degli studi...</i>	180
BUTAVAND. <i>Femmes missionnaires-médecins</i> ...	278	GENTILE. <i>Fondamenti della morale di Seneca</i> ...	275
CABROL. <i>Les livres de la liturgie.</i>	91	GILSON. <i>Philosophie médiévale...</i>	276
CAPELLE. <i>Amaury de Bèze</i> ...	359	GLORIEUX. <i>Maîtres en Théologie de Paris. 1</i> ...	357
CHAIÑE. <i>La lecture des prophètes.</i>	87	GOLEGA. <i>Evangelienrichtung...</i>	86
CHALLAYE. <i>Le Christianisme et nous...</i>	171	GOUGAUD. <i>Celtic Lands</i> ...	178
CHEVALIER. <i>Conférences d'Oxford.</i>	277	GOURY. <i>Cités lacustres</i> ...	185
CHEVALLIER. <i>Avis de S. Jean de la Croix</i> ...	365	GROEBER. <i>Kirche und Künstler...</i>	185
COOLEN. <i>Hist. de l'Église d'Angleterre. — L'Anglicanisme...</i>	370	GRUENEWALD. <i>Franziskanische Mystik</i> ...	175
COSTE. <i>Monsieur Vincent...</i>	179	HABEL. <i>Mittelalt. Glossar...</i>	165
CRISOGONO. <i>La Perfection...</i>	93	NOBLE. <i>L'amitié avec Dieu</i> ...	94
DALMAN. <i>Arbeit und Sitte...</i>	263	OESTERLEY. <i>History of Israel...</i>	167
DAVY. <i>Un traité de l'amour</i> ...	174	<i>Oriens christianus. III^e s. 7</i> ...	88
		ORTIZ DE URBINA. <i>Gottheit Christi.</i>	355

HANSENS. <i>Institutiones liturgicae</i>	361	PASCAL DU S. S. <i>Montée spirituelle</i>	95
HEIGL. <i>Ant. Mysterienreligionen</i> ...	91	PASTOR. <i>Hist. des Papes</i> . 13 et 14	272
HEIMING. <i>Syrische Eniane</i> ...	175	PASTOR. <i>Geschichte der Päpste</i> . XVI. 2 et 3... ..	181, 370
Herder (<i>Der Grosse</i>). 4. et Atlas...	83	PEIPER. <i>Atlas orbis</i>	95
HUBERT. <i>Expansion celtique</i> ...	182	PINARD DE LA BOULLAYE. <i>Jésus</i> ...	172
HUMBERTCLAUDE. <i>S. Basile</i> ...	363	REICKE. <i>Das deutsche Spital</i> ...	369
INCHAUSTI. <i>Poder economico de la Iglesia</i>	366	REY. <i>Science grecque</i>	358
JAMES et JENKINS. <i>Catal. of the Lambeth Palace</i>	258	RICCI. <i>Mille santi</i>	165
JOANNÈS. <i>La vie de l'Au-dela</i> ...	94	RICHARD. <i>Théol. morale</i>	263
JOLIVET. <i>Philos. chrétienne</i> ...	277	RIVET. <i>Question romaine</i>	273
JOYCE. <i>Christian Marriage</i> ...	268	ROHR. <i>Der Hebraerbrief</i>	86
JUNGMANN. <i>Lat. Bussriten</i> ...	270	SCHNÜRER. <i>L'Église et la civilisation</i>	367
KLEINSCHMIDT. <i>Antonius von Padua</i>	177	SCHUMPP. <i>Buch Tobias</i>	260
KORTLEIFFNER. <i>Religio Jahvae</i> ...	166	SCHUPP. <i>Die Gnadenlehre</i>	356
KRIEBEL. <i>Trinitätslehre</i>	89	SÉRENT (A. DE). <i>La spiritualité</i> ...	93
KUTAL. <i>Liber Joelis</i>	85	SÉROUYA. <i>Problème philos. de la guerre</i>	360
LA MONTE. <i>Feudal Monarchy</i> ...	275	SICKENBERGER. <i>Briefe des hl. Paulus</i>	86
LAPEYRE. <i>Carthage</i>	179	SIEGFRIED. <i>L'abbé Frémont</i> ...	186
LAVERGNE. <i>Évang. selon S. Luc</i> ...	87	Sigeri de Brabantia de aetern. mundi	275
LEFEUVRE. <i>Hist. des reliques</i> ...	92	SIMON. <i>Mittelalt. Universitäten</i> ...	275
LEFEUVRE DES NOETTES. <i>L'attelage</i>	184	SOUBIGOU. <i>Évang. selon s. Luc</i> ...	168
LEBRUN. <i>S. Jean Eudes</i>	271	SOUBIGOU. <i>Beauté des psaumes</i> ...	85
LEGAUT. <i>Prières d'un croyant</i> ...	365	STAPPER. <i>Kathol. Liturgik</i>	91
LÉPICIER. <i>S. Joseph</i>	371	SYMONDS. <i>Concil of Trent</i>	370
LEROQUAIS. <i>Missel de St-Gervais</i> ...	269	TAILLEFER. <i>Calendrier</i>	288
LEVISION. <i>Testament Adalgisel</i> ...	372	TELFER. <i>Sao Roque</i>	270
LIETZMANN. <i>Symbole</i>	92	<i>Testi cristiani</i> , 1-14... ..	168
LIETZMANN. <i>Geschichte der Kirche</i>	96	<i>Theol. Wörterbuch zum N. T.</i> , 1-6	167
LUGANO. <i>Stazioni romane</i>	92	TURNER. <i>Catholic and Apostolic</i> ...	88
MAYER. <i>Benedikt-Ordensrecht</i> ...	264	UBACH. <i>El Psalteri</i>	84, 260
MEINERT. <i>Papsturkunden</i>	366	VISSCHER (F. DE). <i>Droit romain</i> ...	372
MEINETZ. <i>Die Kathol. Briefe</i> ...	86	VISMARA. <i>Storia in S. Agostino</i> ...	182
MÉLINE. <i>Paul Bureau</i>	278	VISSCHER (F. DE). <i>Droit romain</i> ...	372
MERKELBACH. <i>Theol. moralis</i> . 2.	173	VISMARA. <i>Storia in S. Agostino</i> ...	182
MERSCH. <i>Le Corps mystique</i> ...	354	WALD (E. DE). <i>Utrecht Psalter</i> ...	259
MICHIELS. <i>De Personis</i>	265	WALD (E. DE). <i>Stuttgart Psalter</i> ...	259
MITZKA. <i>H. de Lübeck</i>	171	WEBER. <i>Le psautier</i>	84
MOHLBERG. <i>Katalog... Zurich</i> ...	258	WEHRLÉ. <i>Victor Delbos</i>	278
MOLLAT. <i>Question romaine</i>	274	WINTERSIG. <i>Die Heilsbedeutung der Menschheit Jesu</i>	89
MUHLBAUER. <i>Marie Fidèle</i> ...	95	WOUTERS. <i>Theol. Moralis</i> . 1 ...	172
PAETOW. <i>Medieval History</i> ...	83	XIBERTA. <i>Guiu Terrena</i>	269
PAFFRATH. <i>Die Klagelieder</i> ...	86		
PALACIOS. <i>Grammatica syriaca</i> ...	88		

X^e siècle, que cette procédure a été tout d'abord conçue et réglée : pour la première fois, dans le pontifical, le système des scrutins se trouve imposé au clergé et appliqué discrètement aux moines. Mais cette mesure ne rencontra guère que de l'insuccès, ce qui explique la variété des textes de scrutins, là où on les rencontre.

——— PUNET (PIERRE DE). *La spiritualité bénédictine*. (Coll. Scritti monastici. Serie ascetico-mistica, X.) — Praglia, Abbaye, 1931, 12^o, 48 p. [67]

Reproduit l'étude parue dans les *Cahiers thomistes* (BHB, III, 3630).

——— BERLIÈRE (U.). *L'ascèse bénédictine. Notes d'histoire*. (Rev. lit. et mon., 15, 1930, p. 240-247.) [68]

——— *** *Llibre d'amorettes atribuïts a un ermità de Montserrat del segle XIV*. Montserrat, Abbaye, 1931, 18^o, 122 p. [69]

Prose mystique écrite ou traduite en catalan au XIV^e siècle. Elle a pour auteur un ermite, peut-être un ermite du Montserrat. Ses élévations rappellent les plus beaux écrivains ascétiques bénédictins d'Anselme à Louis de Blois.

——— AZCARATE (ANDRÉS). *Tesoro del oblato benedictino*. — Buenos Aires, Padres Benedictinos, 1930, 32^o, 209 p. [70]

Ministère, Missions, etc. — WEHRMEISTER (CYRILL). *Die Benediktinermissionäre von St. Ottilien*. — St. Ottilien, 1928, 8^o, VIII-110 p., 106 ill. [71]

——— OHM (THOMAS). *Indien und Benediktinertum*. (Bened. Monatschrift, 12, 1930, p. 397-403.) [72]

Sciences et arts. — HANFTMANN (B.). *Die Benediktiner als Architekten bis in die Zeit der Gotik. Ihr Werkschule zu O. 3329 M.* (SMGBO, 48, 1930, p. 229-263.) [73]

——— LOOSE (W.). *Die Chorgestühle des Mittelalters*. — Heidelberg, Winter, — 1931, VIII-156 p. ill. [74]

——— NAEGELE (ANTON). *Benediktinischer Humanismus im 17. Jahrhundert*. (Röm. Quartalschrift, 1931, p. 427-454.) [75]

B. BIOGRAPHIES.

S. Benoit. — *La leggenda di San Benedetto di Gregorio Magno*. Con aggiunta la Regola di San Benedetto. Traduzione di M. Zappaia. — Lanciano, G. Carabba, 1932, 18^o, XVI-190 p. [76]

——— ALAMEDA (J.). *Vida de san Benito... ilustrada con... grabados de la escuela... de Beuron*. — Estibaliz (Alava), Monasterio benedictino, 1930, 16^o, 61 p. [77]

——— *Vida de S. Bento contada as almas simples, por un filho seu*. — Braga, Revista « Opus Dei », 1930, 12^o, 86 p. [78]

——— HUBER (MICHAEL). *Die « Vita illustrata sancti Benedicti » in Handschriften und Kupferstichen*. (SMGBO, 48, 1930, p. 433-440.) [79]

——— LUGANO (PL.). *S. Benedetto. Vita e regola. Nuova versione italiana.* — Rome, Desclée, 1929, 16°, xxii-203 p. [80]

——— ERCOLANI (MAURO). *S. Benedetto, patrono dell' agricoltura italiana.* — Pescia, Cipriani di G. Franchi, 1930, 16°, 23 p. [81]

——— BENZ (E.). *La messianità di S. Benedetto. (Ricerche Religiose, 7, 1931, p. 336-353.)* [82]

S. Benoît. Règle. — *Benedicti Regula Monachorum* hrsgb. von Prof. Jos. Kuckhoff. 1. Text. 2. Kommentar. — Munster i. W., Aschendorff, 1931, 72 et 42 p. [83]

La maison Aschendorff fait paraître dans sa Collection de classiques latins et grecs la Règle de S. Benoît. Sans celle-ci, en effet, les destinées du Germanisme eussent été toutes différentes. — Le texte de la Regula donné par K. est celui du ms. de Saint-Gall 914, d'après les éditions de D. Morin et de D. Linderbauer. L'éditeur a recouru également à celles de Wölflin et de D. Butler (édition de 1912, et non la dernière). Une courte introduction oriente l'élève sur la personnalité de S. Benoît (on accepte les dates traditionnelles 529, 543), sa règle, la langue employée. — Un second fascicule donne le commentaire philologique qui m'a paru généralement fort bon malgré sa brièveté.

——— *S. Benedicti Regula Monachorum.* Für das Noviziat übersetzt und erklärt von P. Cornelius Kössler. — Graz, Ulr. Moser, 1931, 8°, 411 p. [84]

Ce volume rendra des services non seulement aux jeunes novices auxquels l'auteur, trop modestement, le destine mais à tous ceux qui désirent comprendre mieux la Règle de S. Benoît. Dans l'introduction C. K. résume la vie de S. Benoît, et ce qu'il faut savoir de la composition, de la rédaction et de la langue de la Règle de S. Benoît. Suit le texte latin du Code monastique. Vient ensuite la traduction allemande. Chaque chapitre est accompagné d'un bref commentaire et de notes, nombreuses et étendues, sur la signification exacte des mots employés par S. Benoît. — L'auteur n'ayant pas voulu faire œuvre vraiment scientifique, il serait hors de propos de lui chercher chicane pour quelques inexactitudes.

——— BOSELLI (ANTONIO). *Una ignorata edizione quattrocentina della « Regula » di San Benedetto. (La Bibliofilia, 34, 1932, p. 121-127.)* [85]

B. a découvert un nouvel incunable de la Règle de S. Benoît. Cet incunable sortit des presses de Leonardo Pachel, à Milan, le 12 novembre 1495. Le texte ne diffère guère de celui des éditions précédentes de Vienne et de Milan.

——— BERTONI (G.). *Le traduzioni provenzali della Regola di S. Benedetto. (Archivum romanicum, 13, p. 439-447.)* [86]

——— GRADENWITZ (O.). *Textschichten in der Regel des hl. Benedikt. (Z. für Kirchengeschichte, 50, 1931, p. 257-270.)* [87]

——— GRADENWITZ (O.). *Ein Schlaglicht auf den Artikel : Textschichten in der Regel des hl. Benedikt. (ib., 51, 1932, p. 228-237.)* [88]

Tout le monde est d'accord que S. Benoît n'a pas écrit sa Règle d'un seul

jet. Il l'a corrigée, remaniée, retouchée plusieurs fois. La difficulté consiste à déterminer tous les cas où il y a eu addition. La Règle étant une loi, G. lui applique les principes de critique employés pour les textes législatifs, notamment pour les Pandectes (cf. BHB, III, 3661). Mais la méthode peut être abusive et voir une interpolation, partout où le texte de la Règle offre quelque difficulté. N'est-ce pas le danger où tombe G. dans les applications de son procédé ?

——— COLLINET (PAUL). *La règle de S. Benoît et la législation de Justinien. (Revue de l'histoire des religions, 104, 1931, p. 272-278.)* [89]

Soucieux de mettre un peu plus d'ordre dans la masse informe et souvent turbulente des moines orientaux, Justinien avait fait appel à l'Occident. « Il a emprunté à S. Benoît son système relatif à l'élection de l'abbé soit qu'il ait reçu la Règle par son auteur, soit qu'il l'ait connue par la papauté à qui il a pu demander des conseils pour les réformes religieuses. »

——— NIJSSEN (A.). *St Benedictus' Regel. Handboek voor het geestelijk leven.* — Diepenveen (Hollande), Trappe, 1932, 12°, 340 p. [90]

——— SIMON (G. A.). *La Règle de S. Benoît commentée pour les Oblats de son Ordre et pour les fidèles vivant dans le siècle.* — Abbaye St-Wandrille, 1931, 8°, 481 p. [91]

——— DUNDINE (CHARLES). *Educational Psychology and the Rule of St. Benedict. (The Placidian, 6, 1929, p. 259-282.)* [92]

——— LAMPEN (W.). *De superioribus iuxta Regulam S. Benedicti et iuxta S. P. N. Franciscum. (Archiv. Franciscanum historicum, 24, 1931, p. 557-560.)* [93]

——— MICHELS (THOMAS). « *Attonitis auribus audiamus* ». (*Reg. S. Bened. Prol.*). (SMGBO, 50, 1932, 336-342.) [94]

S. Benoît Médaille. — FOURNIER (GRÉGOIRE). *Sur les origines de la médaille de S. Benoît.* (RLM, 16, 1930, p. 70-79.) [95]

——— id. *La médaille de S. Benoît. Le gobelet brisé et le corbeau* (ib., 16, 1931, p. 113-117). [96]

——— id. *Les premières médailles de S. Benoît connues par l'image* (ib., p. 165-170). [97]

——— id. *A propos de la médaille de S. Benoît.* (ib., p. 232-239.) [98]

——— id. *La « Croix de la Peste » ou Croix de S. Zacharie.* (ib., p. 320-328.) [99]

——— id. *A propos d'une médaille* (ib., p. 36-40.) [100]

S. Maur. — PIÉTRESSON DE SAINT-AUBIN (ANNE-MARIE). *Un livre illustré du moyen âge.* Extrait de *Les Livres chez eux. Bibliothèques et cabinets d'amateurs*, Paris, 1931, folio, p. 114-120. [101]

La Bibliothèque municipale de Troyes possède un manuscrit du XII^e siècle (n° 2273), qui appartient à l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés. M^{me} Piétrisson de Saint-Aubin en a relevé toute l'importance pour l'iconographie bénédictine. Ce ms, qui contient la vie de saint Maur par le pseudo-Faustus, présente un

intérêt particulier du fait qu'il forme un tout, que son texte est accompagné d'une « suite » illustrée presque complète des principaux événements de la vie du saint patron depuis sa présentation à S. Benoît jusqu'à son décès. Les costumes et le mobilier ont une sincérité d'époque indéniable. — Vingt-et-une miniatures sont reproduites, ici, en noir. L'auteur les accompagne d'une description complète, vivante et claire. Cette analyse nous permet de « lire » des photos que nous regrettons si peu distinctes. Elle justifie l'intérêt que M^{me} Piétrisson de Saint-Aubin a porté à ce beau manuscrit.

——— LAMBOT (C.). *Le successeur de S. Benoît à Subiaco*. (RLM, 16, 1931, p. 101-104.) [102]

L. conclut avec beaucoup de vraisemblance que S. Benoît, partant pour le Mont-Cassin, nomma Maur son successeur à Subiaco. — Une phrase, qui a gêné tous les traducteurs, embarrasse également dom Lambot : *Oratoria cuncta quae construxerat, substitutis praepositis, adiunctis fratribus*, ordinavit. Les manuscrits ignorent la ponctuation. Supprimons-la pour la circonstance : le sens me paraît clair et au lieu de voir un ablatif dans *adiunctis fratribus* j'y verrai un datif et je traduirai : il donna des supérieurs aux communautés de moines (littéralement : aux frères réunis, groupés).

Cassiodore. — VAN DE VIJVER (A.). *Cassiodore et son œuvre*. (*Speculum*, 6, 1931, p. 244-292.) [103]

Étude de première valeur, à laquelle il faudra désormais se référer. V. prouve qu'on a exagéré le rôle politique de Cassiodore sous le régime italo-goth. Quant à son œuvre littéraire l'auteur la passe tout entière au crible d'une critique serrée et d'une érudition admirablement avertie. Relevons, entre autres, que contrairement à ce qu'on croyait, Cassiodore se montrait opposé à la copie des textes de la Bible *per cola et commata*. La Bible revue par lui, nous l'aurions conservée dans le *Codex Amiatinus*. Les *Institutiones*, leur composition, les changements y apportés, retiennent longuement l'attention de V., qui explique parfaitement comment les circonstances ont permis à Cassiodore, réfugié au Sud de l'Italie de continuer une tradition d'études littéraires et profanes, qui n'étaient plus possibles ni au Nord ni au Centre de la péninsule. Mais où je ne puis suivre V., c'est là où il s'efforce de montrer que Cassiodore ne fut pas moine. Les arguments invoqués contre le monacat de Cassiodore ne me paraissent nullement décisifs ; quoi qu'on pense de la règle suivie à Vivarium, ce qui est une autre question.

——— HOFMEISTER (A.). *Zur Ueberlieferung von Kassiodors Variae*. (*Hist. Viertelj.*, 1931, p. 13-46.) [104]

——— MORIN (G.). *L'ordre des heures canoniales dans les monastères de Cassiodore*. (*Rev. Bén.*, 43, 1931, p. 145-153.) [105]

On suivait à Vivarium, pour l'ordre des offices du jour, non pas celui qu'a établi S. Benoît, mais bien celui, plus archaïque, du *De ordine monasterii* (dit

Regula secunda S. Augustini), qui ne peut être attribué à S. Benoît. OM ne peut être l'œuvre de Cassiodore. Peut-être est-il né dans un milieu où prévalait l'influence africaine, comme, par exemple, précisément à Naples, vers 440.

S. Grégoire le Grand. — *S. Grégoire le Grand. Méthode spirituelle tirée de ses écrits et accompagnée de notes rapides* par FR. BOUCHAGE. — Paris, Beauchesne, 1930, 8°, XII-304 p. [106]

—— KRAUSE (G.). *Die Hs. von Cambrai der altfranzösischen Vie de S. Grégoire.* (Romanistische Arbeiten, 19.) — Halle, Niemeyer, 1932, 8°, 114 p. [107]

—— LEBBE (B.). *L'élévation de S. Grégoire au Souverain Pontificat. Une leçon d'humilité.* (Rev. lit. et mon., 15, 1930, p. 124-134.) [108]

—— RINIERI (I.). *S. Gregorio e l'assestamento episcopale dell' Isola* (Archivio storico di Corsica, 6, 1930, p. 221-228.) [109]

—— MUELLER (M.). *Zur Frage nach der Echtheit und Abfassungszeit des Responsum b. Gregorii ad Augustinum episcopum.* (Theol. Quartalschrift, 113, 1932, p. 94-118.) [110]

La lettre par laquelle S. Grégoire répond à diverses questions de S. Augustin de Cantorbéry, datée prétendument de 601 (MGH, Ep. II, 331-343) n'est pas authentique. Elle date d'une des dix années précédant 731, année où Bède la fit connaître dans son Histoire ecclésiastique. Il la tenait de Nothelm.

—— STEINEN (W. VON DEN). *Heilige als Hagiographen.* (Hist. Zeitschrift, 143, 1931, 229-256.) [111]

Traite entre autres de S. Grégoire le Grand et de ses Dialogues.

—— CENNAME (ANGELINA). *Il « Dialogo » di Gregorio Magno nei volgarizzamenti italiani.* (Archivum Romanicum, 16, 1932, p. 51-96.) [112]

Cette étude se lit avec un vif intérêt. Je passe sur la brève introduction où l'auteur — qui, sans doute, n'a pas visé à donner une liste complète — nous parle des versions des Dialogues, en langue vulgaire, au-delà des Alpes. En Italie, ces traductions ont été plus tardives et pour cause. Melle Cennamé a pu en découvrir quatre versions, plus ou moins souvent rééditées. On a parlé d'autres versions mais rien ne prouve leur existence. La première traduction date de la première moitié du XIV^e siècle : elle est due à la plume du dominicain fra Cavalca. Elle a précédé, comme l'expose C., sa célèbre version des *Vitae Patrum*. La seconde, sinon contemporaine tout à fait, suit de très près celle de Cavalca. Elle est l'œuvre d'un franciscain de Messine, fra Giovanni Campulu. Le texte (ancien dialecte sicilien) a été publié en partie par Grassi-Privitera (cf. BHB, II, 1219). On n'en possède plus qu'une copie mutilée. C. montre qu'il est facile de reconstituer parfaitement les parties perdues grâce à une traduction toscane faite sur le dialecte sicilien avec un littéralisme tel que seules les voyelles ou l'orthographe ont été changées. La troisième traduction, anonyme, se situe à la fin du XIV^e siècle. Quant à la quatrième, réputée anonyme, C. l'attribue avec raison, à Leonardo da Udine, augustin (commencement du XV^e siècle). Enfin,

aux dernières années du XVI^e siècle apparaît la version de Torello Fola di Poppi, dénuée d'importance mais pleine d'ennuis. Le terrain ainsi déblayé et qui ne manquait pas d'embûches (témoin l'attribution à Leonardo da Udine de la version de Cavalca), C. qui possède bien son sujet, examine l'intérêt de ces traductions et les critères des traducteurs. En résumé, disons que Cavalca, qui écrit avant tout pour se faire comprendre du peuple, se révèle bon traducteur ; il tâche de rendre le sens, quitte à ajouter quelques mots pour rendre le texte plus logique ou plus vivant. Il apprécie la langue vulgaire. L'œuvre de Campulu présente les inconvénients de ce qui dût être un commentaire donné de vive voix. Il veut surtout faire œuvre doctrinale. Mais Campulu comme Cavalca emploient avec simplicité et naturel leur « parlar materno ». Au contraire, l'anonyme de la fin du XIV^e siècle prétend suivre le texte à la lettre ; s'il n'y réussira pas, la faute en sera à la langue vulgaire : le style sera latinisant au possible. Leonardo da Udine poussera ce même principe jusqu'à l'exagération. — Cavalca et Campulu en rendant le texte latin « à l'italienne » ont agi sur la formation de la langue ; les derniers ont fait œuvre morte, en « latinisant » la langue vulgaire.

S. Philibert. — *** *S. Philibert et la Savoie. (Quinzaine religieuse de la Savoie, 51, 1931, p. 225-232.)* [113]

S. Suitbert. — FLASKAMP (FR.). *Suidbercht, Apostel der Brukterer, Gründer von Kaiserswerth. (Missionsgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften, Helft 2.)* — Duderstadt, Mecke, 1930, 8°, 30 p. [114]

S. Bède. — *Beda Venerabilis. Leben der Aebte des Klosters Wearmouth-Jarrow. Uebers. u. hrsg. mit einem historischen Abriss über das vorreformatorische Christentum in England, von St. Hilpisch. (Kleine hist. Monographien, 25.)* — Vienne, Reinhold, 1930, 12°, 86 p. ill. [115]

S. Willibrord. — LAMPEN (WILLIBORD). *Willibrordiana. (Historisch Tijdschrift, 10, 1931, p. 126-138.)* [116]

——— LAENEN (J.). *Nog over S. Willibrordus en S. Amandus te Antwerpen. (Collect. Mechliniensia, 20, 1931, 605-623.)* [117]

Répond à l'article où M. Prims (BHB, III, 3976), contre M. Laenen, soutenait l'authenticité du testament de S. Willibrord et des deux lettres, du dux Rauching (Rohing), relatives aux fondations du saint à Anvers.

——— TENHAEFF (N.). *De oorkondenschat van den heiligen Willibord.* — La Haye, Wolters, 1929, 8°, 24 p. [118]

——— HAU (JOB). *S. Willibrord. Sein Leben und seine Verehrung.* — Saarbrücker Druckerei, 1932, 8°, 51 p. [119]

Charmante plaquette, ornée de gravures documentaires et autres d'un choix très heureux. — Le texte nous rapporte la vie du Saint d'après les meilleurs travaux, notamment C. Wampach. Pour le texte même de la *rita S. Willibrordi*,

à l'édition des AA. SS. O. S. B. il aurait fallu préférer l'édition (partielle) des MGH, ou celle (complète) de Wattenbach.

S. Pirmin. — JECKER (G.). *Die Pirminsmönche und das alte bayerische Volksrecht.* (Z. f. Schweiz. Kirchengeschichte, 24, 1930, p. 249-251.) [120]

——— *** *Sant Pirmini, fundador de Reichenau era català.* (Estudis Franciscans, 42, 1930, p. 101.) [121]

S. Boniface. — ROMEIN (J.). *Wie is de « Presbyter Ultrajectensis » ?* (Tijdschrift voor Geschiedenis, 44, 1929, 373-381.) [122]

L'auteur de la *Vita altera S. Bonifatii* serait Frédéric, évêque d'Utrecht et la vie daterait de 820-830. [123]

——— BETTEN (F. S.). *Der heilige Bonifatius und König Ethelbald von Mercien,* dans : *75 Jahre Stella Matutina, Festschrift*, Bd. 1, p. 1-23. [124]

——— WISSIG (OTTO). *Iroschotten und Bonifatius in Deutschland. Eine Kirchengeschichtlich-urkundliche Untersuchung.* — Gütersloh, Bertelsmann, 1932, 8°, 255 p. [125]

W. continue la campagne commencée par F. H. A. Ebrard, il y a soixante ans, ranimée par lui, en 1929 dans son *Wynfrid Bonifatius* (BHB, III, 3699). L'ignorance dont il fait preuve est la meilleure garantie que ses pages tendancieuses ne seront pas prises au sérieux. Qui désire plus amples renseignements peut lire ce qu'ont écrit Stach (*Historische Vierteljahrschrift*, 1932, p. 414-415), W. Levison (*Deutsche Literatur Zeitung*, 1932, c. 850 ss) et Dom Gougaud (*Rev. d'hist. ecclés.*, 1932, p. 867-868).

——— VOIGT (HEINRICH). *Von der iroschottischen Mission in Hessen und Thüringen und Bonifatius' Verhältnis zu ihr.* (Theol. Studien und Kritiken, 103, 1931, p. 252-284.) [126]

S. Lebuin. — LINTZEL (M.). *Untersuchungen zur Geschichte der alten Sachsen. VIII. Die Vita Lebuini antiqua.* (Sachsen und Anhalt, 7, 1931, p. 76-108.) [127]

L. accorde pleine confiance à la *Vita Lebuini antiqua*.

S. Sturmi. — LINTZEL (MARTIN). *Der Quellenwert von Eigils Vita S. Sturmi für die Geschichte der Sachsenkriege Karls des Grossen.* (Sachsen und Anhalt, 8, 1932, p. 6-16.) [128]

L. rejette le jugement que L. Halphen (*Etudes critiques sur l'histoire de Charlemagne*, Paris, 1921, p. 212 ss) a porté sur la *Vita S. Sturmi* de Eigil. Eigil a écrit du vivant de Charlemagne, entre 791 et 800. Il a été disciple de Sturmi et a passé plus de vingt ans près de l'abbé de Fulda. Il a écrit la vie de cet abbé à Fulda même. Pour les faits, dont il n'avait pas été le témoin direct, il pouvait s'informer auprès des moines de Fulda. Son témoignage sur tout ce qui concerne le rôle de Sturmi et de Fulda, durant les guerres de Saxe et la christianisation de cette contrée, est parfaitement recevable. C'est à Sturmi avant tout que fut dévolue, déjà vers 776, l'organisation ecclésiastique de la Saxe.

——— FLASKAMP (FR.). *Sturm. (Westfälische Lebensbilder. Hauptreihe. Bd. II. H. 1, 1931, p. 1-14.)* [129]

Tassilon. — BAUERREISS (R.). *Wo ist das Grab Tassilo III ?* (SMGBÖ. 49, 1931, p. 92-102.) [130]

Paul diacre. — *Miscellanea di studi intorno a Paolo diacono pubblicati per cura della Regia deputazione Friulana di storia patria in occasione del convegno storico di Montecassino. (Memorie storiche Forogiuliesi, 25, 1929, IX-143 p.)* [131]

Ce volume de mélanges contient les études suivantes :

A. MONTEVERDI. *Paolo Diacono (abbozzo di un profilo).* (p. 1-14.)

(H. A. BEESON. *The Oldest Ms of Paulus Diaconus' Historia Romana.* (p. 15-2.)

Ce serait le ms Paris, Baluze 270. Il daterait de la fin du VIII^e siècle et serait contemporain de l'auteur.

D. BIANCHI. *Riflessi romani nella Historia Langobardorum di Paolo Diacono* (p. 23-58).

R. CESSI. *I cataloghi patriarcali nell' Hist. Lang. di Paolo Diacono* (p. 59-66).

P. PASCHINI. *Paolo diacono e la sua Expositio super Regulam Sancti Benedicti* (p. 67-88).

Croît pouvoir conclure que Paul a écrit son commentaire, non à Civate, mais au Mont-Cassin même, probablement après son retour de France, vers 786.

A. M. AMELLI. *Paolo Diacono e il canone o frammento Muratoriano nei codici di Montecassino* (p. 89-96).

P. ERMINI. *La poesia enigmistica e faceta di Paolo Diacono* (p. 97-110).

P. S. LEICHT. *Il ducato friulano nel racconto di Paolo Diacono* (p. 111-118).

L. CHIAPPELLI. *Il senso d'arte in Paolo diacono e nel suo popolo* (p. 119-128).

O. DOBIAS-ROZDESTVENSKY. *La main de Paul Diacre sur un codex du VIII^e siècle envoyé à Adalhard* (p. 129-143).

Il s'agit du ms Leninopolitanus F. v. I. N. 7, recueil de cinquante-trois épîtres de S. Grégoire le Grand, envoyé à l'abbé de Corbie, par un « Paulus supplex ». Mabillon avait déjà identifié ce dernier avec Paul diacre du Mont-Cassin. L'auteur conclut ici, avec raison, que les douze premières lignes de la lettre inaugurale et certaines corrections « brunes » du manuscrit sont de la main même du fils de Warnefrid.

——— DALL (A.). *Notes on the vocabulary of the Homiliary of Paul the Deacon.* (Bull. du Cange, 6, 1931, p. 160-175.) [132]

——— OLDFATHER (W. A.). *The Urbana Ms. of the Homiliarium of Paulus Diaconus* (Speculum, 6, 1931, p. 293-294.) [133]

——— MORIN (GERMAIN). *Une lettre à restituer à Paul Diacre.* (Rev. bén., 42, 1930, p. 143-148.) [134]

Alcuin. — DELIUS (WALTER). *War Alcuin Mönch. Ein Beitrag zur Geschichte des angelsächsisch-fränkischen Mönchtum des 8. Jahrhunderts.* (*Theologische Studien und Kritiken*, 103, 1931, p. 464-473.) [135]

W. D. aboutit aux conclusions suivantes : Alcuin s'est fait moine à York ; jusqu'à la fin de sa vie il est resté fidèle à la règle en vigueur à York. Cette règle était un composé de l'ancienne règle locale avec la règle de S. Benoît.

——— RAND (E. KENNARD). *A preliminary Study of Alcuin's Bible.* (*Harvard Theol. Review*, 24, 1931, p. 323-396.) [136]

Voir BALCL. II, 383.

——— RAIS (ANDRÉ). *Une mise au point : la Bible de Grandval, dite d'Alcuin.* (*Rev. d'hist. eccl. suisse*, 26, 1932, p. 145-153.) [137]

La Bible de Grandval, conservée au British Museum, est de la seconde manière de l'École de Tours, du milieu du IX^e siècle ; elle ne peut donc être attribuée à Alcuin.

——— SPAHN (J.). *Der ewige König und seine Mutter verteidigt vom sel. Alkuin.* — Hildesheim, Borgmeyer, 1931, 8°, 124 p. [138]

Eginhard. — HELLMANN (S.). *Einhard's literarische Stellung.* (*Historische Vierteljahrschrift*, 27, 1932, p. 40-110.) [139]

Voir BALCL. II, 437.

S. Benoît d'Aniane. — NARBERHAUS (JOSEF). *Benedikt von Aniane. Werk und Persönlichkeit.* (Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums und des Benediktinerordens, v. 16.) — Münster i. W., Aschendorff, 1930, 8°, VIII-80 p. [140]

L'influence exercée par Benoît d'Aniane sur les destinées du monachisme bénédictin revêt une importance capitale. Grâce à lui et par lui l'ordre monastique s'est trouvé placé à un tournant de son histoire. Les jugements qu'on a portés sur ce réformateur sont très divers, aussi bien dans le camp protestant que chez les catholiques ; certains blâmes ne lui ont pas été épargnés. Dans son livre, N. a surtout en vue les attaques injustes de Hauck. Aucune mention des jugements émis par les historiens contemporains, les plus qualifiés, de l'Ordre, tels que le card. Gasquet, l'abbé Butler, D. Berlière. C'est d'ailleurs une excellente biographie que nous sert M. N. Solidement fondée sur une connaissance approfondie des sources, elle met bien en relief l'évolution qu'a subie l'abbé d'Aniane et l'action qu'il a fini par exercer. La figure de son héros, il a réussi à nous la rendre vraiment sympathique et c'est comme à regret qu'on se sent forcé, quelquefois, de réagir contre ce qui nous est présenté comme une réforme si heureuse de tous points. Tout, en effet, ne nous semble pas avoir été un vrai bien pour l'Ordre dans les innovations de Benoît. Et c'est le côté faible de ce très bon travail de ne pas les avoir même discutées. De plus, porté par son enthousiasme, l'auteur n'a pas résisté à cette tentation commune aux biographes et qui consiste à attribuer à la personnalité qu'ils peignent, tout ce qu'il est possible, avec

quelqu'ombre de vraisemblance. D'après N., à Benoît d'Aniane reviendraient non seulement l'initiative des synodes d'Aix (et Louis le Pieux ?) et des Capitulaires monastiques qui en résultèrent, mais la rédaction des *Institutiones*, décrétées en 816, pour les chanoines et les chanoinesses ; à lui aussi l'*Ordinatio imperii*. Rien n'est moins sûr. Pourquoi, d'autre part, N. a-t-il si peu parlé de la lutte de Benoît contre l'adoptianisme ? — On s'attendait aussi à trouver, ici, bien exposées, les données sur la chronologie de la vie de Benoît : date de fondation d'Aniane, etc. Dans la bibliographie, E. Bishop *Liturgica historica* aurait été signalé avec profit. Lire Micy au lieu de Miez.

Hilduin. — THÉRY (G.). *Etudes dionysiennes. I. Hilduin, traducteur de Denys.* — Paris, Vrin, 1932, 8°, iv-183 p. [141]

L'influence des écrits du Pseudo-Denys dans l'élaboration de la pensée médiévale fut prépondérante. Il importe donc de savoir qui l'a fait connaître à l'Occident latin et, plus encore, selon quel mécanisme se sont faites les traductions du texte grec en latin. Nul ne possède ce sujet mieux que le P. Théry. De nombreuses études particulières dispersées dans plusieurs revues et recueils l'avaient admirablement préparé à ces vues d'ensemble qu'il va nous donner en plusieurs volumes et dont voici le premier. Résumons les conclusions de l'auteur : le Pseudo-Denys est entré en Occident, peut-être vers 758, s'il est vrai que le pape Paul I^{er} ait adressé à Pépin le Bref les œuvres grecques de cet auteur. Trouvèrent-elles quelque lecteur à la cour de Pépin ? C'est fort douteux. En 827, l'empereur Michel le Bègue envoya à Louis le Pieux le ms des œuvres mystiques de Denys. Ce ms nous est conservé (Paris, BN, fonds grec 437) : il va jouer dans l'histoire de la théologie médiévale une influence extraordinaire, grâce à ses traducteurs. C'est sur ce ms qu'est faite la première traduction du « Corpus Dionysiacum » entre 832 et 835, par Hilduin, abbé de Saint-Denis. Elle nous est conservée dans 3 mss (Bruxelles, Paris et Boulogne-sur-Mer). C'est sur ce même ms BN grec 437 que travaillera Scot Erigène. Mais comment ces traducteurs l'ont-ils compris ? D'après quels principes ont-ils travaillé ? En fait l'écriture, d'abord, prêtait facilement à erreur, et la lecture s'est trouvée maintes fois en défaut (preuves). Cependant l'abbé de Saint-Denis a mieux lu le ms grec que Scot Erigène. Répercussion de ces erreurs de lecture sur la pensée médiévale : dès l'origine, Denys était voué à une compréhension défectueuse, et on verra — quelle ironie ! — des commentaires sublimes de théologiens sur des erreurs ou des textes qui n'ont aucun sens ! — Le mécanisme de la traduction d'Hilduin et de Scot s'est compliqué encore du fait que la lecture, la traduction et la transcription de la version ont été réalisées par des personnages différents : l'un lisant et prononçant le grec ; le second l'entendant et le traduisant ; un troisième, le copiste, écrivant le texte latin dicté par l'interprète. D'où nouvelles sources d'erreurs. D'où aussi la conclusion, soit dit en passant, qu'il y avait, vers 835, des grecs à l'abbaye de Saint-Denis. — Quel fut le sort de la version d'Hilduin ? Lui-même d'abord l'utilisa largement dans

le *Post beatam ac salutiferam*. Hincmar s'en est servi dans son *De Praedestinatione*, et ici, Traube s'est complètement trompé ; on retrouve souvent dans les recueils de versions ou de commentaires dionysiens les considérations générales faites par Hilduin dans son *Post beatam*. Enfin Scot Erigène s'est servi de la version d'Hilduin : c'est celle-ci qu'il a révisée sur le ms grec. Quant à l'influence considérable des *Aeropagitica* d'Hilduin sur la théologie médiévale, l'auteur l'exposera dans un autre volume. Notons seulement que présentés comme la doctrine de Denis l'Areopagite, le disciple de S. Paul le premier théologien, le Pseudo-Denys va empêcher toute liberté d'appréciation.

Walafrid Strabon. — DAENTL (ALOIS). *Walafrid Strabos Widmungsgedicht an die Kaiserin Judith und die Theoderichstatue vor der Kaiserpfalz zu Aachen.* (*Z. des Aachener Geschichtsvereins*, 52, 1930, p. 1-38.) [142]

S. Anschaire. — SCHEEL (O.). *Ein historisches Wort zu den Ansgarfeiern.* (*Zeitschr. Schlesw. Holst. Gesch.*, 60, 1931, p. 520-527.) [143]

——— OPPENHEIM (PHILIPPUS). *Der heilige Ansgar und die Anfänge des Christentums in den nordischen Ländern.* — Munich, Max Hueber, 1931, 8°, VIII-208 p. [144]

En prenant pour guide la *Vita Anskarii* de Rimbert, dont la valeur historique est inattaquable (v. BHB, III, 1889) et en mettant à profit les meilleurs travaux parus sur le saint missionnaire (sauf celui du P. E. de Moreau), O. nous donne une fort bonne idée de la vie de S. Anschaire. Mais comme tout de même les renseignements que nous fournit Rimbert laissent dans l'ombre bien des détails, la jeunesse monastique de son héros, par exemple, O. a suppléé à ces lacunes en puisant à d'autres sources contemporaines. Pour étoffer le tout, il s'est étendu longuement sur les cadres où vécut Anschaire. Ne visant pas à faire œuvre scientifique, il a éludé la discussion des points litigieux. — Vingt gravures bien choisies ; bonne bibliographie, mais hélas ! les notes en queue du livre !

Raban Maur. — WILMART (A.). *Une invocation de Raban Maur.* (*Rev. bén.*, 43, 1931, p. 248-249.) [145]

——— HABLITZEL (J. B.). *Angelom von Luxeuil und Hrabanus Maurus.* (*Biblische Zeitschrift*, 1931, 215-227.) [146]

Raban Maur constitue la principale source où puisa Angelom de Luxeuil pour composer ses commentaires sur la Genèse et les Rois.

Loup de Ferrières. — BEESON (CH. H.). *Lupus of Ferrieres as Scribe and Text-Critic. A Study of his Autograph Copy of Cicero's de Oratore. With a Facsimile of the Manuscript.* — Cambridge (Mass.), The Mediaeval Acad. of America, 1930, 4°, x-52 p., 107 pl. voir RB, 1930, 374. [147]

——— BISCHOFF (BERNARD). *Anecdota Carolina* dans les *Studien zur lateinischen Dichtung des Mittelalters. Ehrengabe für Karl Strecker.* Dresde, 1931, p. 1-11. [148]

Donne, outre un petit poème écrit à Freising en l'honneur de l'abbé Heito

(812-835) (ms Munich, lat. 6273) cinq courtes poésies de Loup de Ferrières (ms Harleian, 2736).

Gottschalk. — MORIN (G.). *Gottschalk retrouvé.* (Rev. bén., 43, 1931, p. 303-312.) [149]

Découverte dont je n'ai pas à relever l'importance : les lecteurs de la RB. l'auront appréciée tout de suite.

—— LAMBOT (C.). *Opuscules grammaticaux de Gottschalk.* (Rev. bén., 44, 1932, p. 121-124.) [150]

—— FICKERMANN (N.). *Wiedererkannte Dichtungen Gottschalks.* (RB., 44, 1932, p. 314-321.) [151]

—— LAVAUD. *Précurseur de Calvin ou témoin de l'augustinisme. Le cas de Gotescalc.* (Rev. Thomiste, 37, 1932, p. 71-101.) [152]

L. conclut que Gotescalc eut le tort d'insister trop, à temps et à contre temps, et exclusivement sur certaines théories de S. Augustin, dont il tirait des conclusions inflexibles.

Ratramme. — WILMART (A.). *L'opuscule inédit de Ratramme sur la nature de l'âme.* (Rev. bén., 43, 1931, p. 207-223.) [153]

Hincmar. — DAUDET (PIERRE). *La juridiction matrimoniale d'après Hincmar de Reims et Nicolas I.* (Ecole nat. des chartes, Positions des thèses, 1931, p. 37-44.) [154]

Remi d'Auxerre. — CAPPUYNS (M.). *Le plus ancien commentaire des « Opuscula sacra » et son origine.* (Recherches de Théol. anc. et méd., 1931, p. 237-272.) [155]

C. arrive aux conclusions suivantes : le plus ancien commentaire que nous possédions des *Opuscula sacra* de Boèce, en 5 livres (ed E. K. Rand, *Quellen u. Untersuchungen*, I, 2, Munich, 1906) porte un caractère d'unité indéniable (Rand le divisait en deux parties dues à deux auteurs différents : 1, 2, 3, 5; 4). Il a pour unique auteur Remi d'Auxerre (867-891) dont il nous offre une somme assez complète des idées philosophiques et théologiques.

—— MANITIUS (M.). *Zwei Remigiuskommentare.* (NA., 1930, p. 173-183.) [156]

Hucbald. — BÉHAGUE (R.). *Hucbald de Saint-Amand (840-930).* — Saint-Amand-les-Eaux, Choquet Karl, 1930, 8°, 31 p. [157]

S. Odon. — HANSON (W. G.). *Odo of Cluny.* (The London Quarterly Review, 1931, p. 203-212.) [158]

—— ERMINI (FILIPPO). *La fine del mondo nell' anno mille e il pensiero di Odone di Cluny* dans les *Studien zur lat. Dichtung des M. A. Ehrengabe für Karl Strecker.* — Dresde, 1931, p. 29-36. [159]

Odon de Cluny a cru à la fin du monde pour l'an mille.

S. Gérard. — COUNESON (S.). *La canonisation de S. Gérard de Brogne en 1131.* (RLM., 16, 1931, p. 298-302.) [160]

Baudri de Bourgueil. — SCHUMANN (OTTO). *Baudri von Bourgueil als Dichter* dans les *Studien zur lat. Dichtung des M. A. Ehrengabe für Karl Strecker.* — Dresde, 1931, p. 158-170. [161]

Aux deux poètes célèbres des environs de l'an 1100, Hildebert et Marbode, il faut ajouter un troisième nom, celui de Baudri de Bourgueil. Ses œuvres poétiques ont été publiées pour la première fois en 1926 (cf. BHB, III, 3020), mais hélas !, de façon assez incorrecte. Cette édition suffit cependant déjà à apprécier le talent et la personnalité poétique du moine de Bourgueil, mort évêque de Dol en 1130.

Rathier de Vérone. — LOWIS (D. W.). *A Saint in the Dark Ages.* (*The London quarterly Review*, 1931, p. 189-196.) [162]

Il s'agit de Rathier, moine de Lobles puis évêque de Vérone.

Widuking. — LINTZEL (MARTIN). *Der Poeta Saxo als Quelle Widukinds von Korvey.* (NA., 1930, p. 183-188.) [163]

Gerbert. — UHLIRZ (MATHILDE). *Studien zu Gerbert von Aurillac. I. Die Briefe Gerberts bis zum Beginn des deutschen Thronstreites im Jänner 984.* (*Archiv für Urkundenforschung*, 1930, p. 391-422.) [164]

Mlle Uhlirz, chargée de publier les *Jahrbücher des deutschen Reiches unter Kaiser Otto III*, commence une série d'études sur Gerbert d'Aurillac, dont les écrits jettent une lumière si vive sur l'histoire de l'Empereur Otton. Elle examine ici les lettres que Gerbert, abbé de Bobbio, écrivit durant son séjour en Italie, en 983 et en janvier 984. Les résultats auxquels elle aboutit sont impressionnants : ils établissent une chronologie des lettres toute différente de celle qu'avaient acceptée Havet et Boubnow ; ils révèlent des détails intéressants sur Gerbert. Le lecteur s'en rendra compte immédiatement en parcourant le tableau où l'auteur expose les données de Havet et les siennes, et ajoute un bref contenu des lettres en signalant, par des italiques, les faits historiques qui les encadrent et les expliquent. La méthode critique de l'auteur garantit ses conclusions.

——— ERDMANN (CARL). *Die Aufruhe Gerberts und Sergius' IV für das Heilige Land.* (*Quellen und Forschungen aus ital. Archiven*, 23, 1931-32, p. 1-21.) [165]

Roswitha. — *Hrotsvithae opera denuo edidit, codicis coloniensis lectionem primum adiecit K. Strecker* (Biblioth. Teubneriana). — Leipzig, Teubner, 1930, 8°, XII-278 p. [166]

——— MAYER (ANTON). *Der Heilige und die Dirne. Eine motivgeschichtliche Studie zu Hrotsvits « Abraham » und « Pafnutius ».* (*Bayer. Blätter für das Gymnasial-Schulwesen*, 67, 1931, p. 73-96.) [167]

Gunther. — BAUERREISS (R.). *War Günther von Niederaltaich Dichter ?* (SMGBO, 49, 1931, p. 465-468.) [168]

Richer. — LATOUCHE (R.). *Un imitateur de Salluste au X^e siècle ; l'historien Richer.* (*Annales de l'Université de Grenoble*, 6, 1929, p. 289-305.) [169]

——— *Richer. Histoire de France (888-995)*. Éditée et traduite par ROB. LA-TOUCHE. Tome I. 888-954. — Paris, Champion, 1930, 12°, xvii-303 p. [170]

En définitive, l'*Histoire* de Richer n'est pas à proprement parler une histoire, mais une œuvre de rhétorique composée par un moine (de Saint-Remi de Reims), élève et admirateur enthousiaste de Gerbert et de sa science, qui a cherché à imiter les procédés de Salluste, par des développements littéraires et oratoires. Son témoignage est toujours suspect. Il écrivait l'histoire comme on la concevait de son temps et sous l'antiquité classique. R. n'est pas annaliste.

Hartker. — OMLIN (EPHREM). *Hartker von St. Gallen*. (*Rev. d'hist. eccl. suisse*, 1931, p. 226-233.) [171]

Aelfric. — HALVORSON (N. O.). *Doctrinal Terms in Aelfric's Homilies*. — University of Iowa, 1932, 8°, 98 p. [172]

Guillaume de Dijon. — LECROQ (G.). *Le b^x Guillaume de Dijon, fondateur de l'abbaye et premier abbé de Fécamp*. — Fécamp, Durand, 1931, 8°, 40 p. [173]

Adémar de Chabannes. — SALTET (LOUIS). *Un cas de mythomanie historique : Adémar de Chabannes (988-1034)*. (*Bull. de Littérature eccl. de Toulouse*, 1931, p. 149-165.) [174]

S. Godehard. — BLECHER (O. J.). *Der hl. Godehard*. Bearb. nach d. Vorarb. v. B. Sievers. — Hildesheim, Borgmeyer, 1931, 8°, 219 p. [175]

Oliva. — ALBAREDA (ANSELME). *L'abat Oliva, fundador de Montserrat*. — Abbaye de Montserrat, 1931, 8°, 359 p. [176]

Ce qui sort de la plume de D. Albareda est toujours excellent, comme ce qui vient des presses de Montserrat est toujours imprimé avec goût. Cette fois, D. Albareda nous donne la vie de celui qu'il appelle le moine et le prélat le plus illustre de la Catalogne. Très grande figure en effet, que celle d'Oliva. Il naît (v. 971) dans une famille où tout parle de la vie bénédictine. Son père, comte de Besalu et de Cerdagne, a fondé ou reconstruit plusieurs monastères : Serrateix, Cuixa, Ripoll. Il finira par se faire moine au Mont-Cassin. Autour de lui, Oliva, enfant, voit Gerbert (Silvestre II) à Ripoll, S. Romuald et S. Pierre Urseolo à Cuixa. Est-il étonnant qu'il entre lui-même à Ripoll ? Il en est bientôt élu abbé (1008), charge à laquelle une nouvelle élection lui adjoint l'abbatiate de Cuixa. Oliva ne borne pas sa sollicitude à ces deux abbayes ; il se dépense pour les autres monastères de la Marche. En 1018, il est nommé évêque de Vich ; il conserve toutefois, la direction de ses abbayes. Abbé de plusieurs monastères, évêque d'un important diocèse, comte d'une puissante seigneurie, Oliva est appelé à jouer un rôle éminent. De celui-ci un des résultats les plus tangibles est l'institution de la Trêve-Dieu due à Oliva, comme le montre fort bien A. C'est à Oliva également que revient la fondation du Montserrat. Parmi les titres qui illustrent le plus la mémoire de ce grand prélat, relevons l'activité artistique et littéraire qui fleurit sous son gouvernement dans les abbayes catalanes, à Ripoll tout particulièrement. Oliva s'est occupé person-

nellement de la construction de plusieurs églises remarquables. Celle de Ripoll (1032) était la plus belle de la Marche, et la cathédrale de Vich (1038) rivalisait avec elle de splendeur. Que de chapelles il a ornées ! Et comme il a encouragé la sculpture, la peinture, l'orfèvrerie, l'émaillerie ! Sous son impulsion, les scriptoriums de Cuixa, de Vich, celui de Ripoll surtout, atteignent leur apogée. La Bibliothèque de Ripoll était la plus riche de la péninsule. Ripoll devint le carrefour où se rencontrèrent les sciences arabes et occidentales, et par où les premières se déversèrent sur le monde chrétien. Chargé de mérites et d'œuvres, Oliva mourut à Cuixa, le 30 novembre 1046.

——— NOLASC D'EL MOLAR. *Notes sobre alguns escrits de l'abat Oliba. (Estudis Franciscans, 43, 1931, p. 281-286.)* [177]

Notice littéraire, sans grande originalité, sur Oliva.

Ekkehard. — SCHROEDER (EDWARD). *Die deutschen Personennamen in Ekkehard's Waltharius* dans les *Studien zur lat. Dichtung des M. A. Ehrengabe für Karl Strecker.* — Dresde, 1931, p. 143-157. [178]

Humbert (Card.). — MICHEL (ANTON). *Verstreute Kerullarios- und Humbert-Texte. (Röm. Quartalschrift, 1931, p. 355-372.)* [179]

Gondulphe. — THOMPSON (S. HARRISON). *Bishop Gundulph of Rochester and the Vulgate. (Speculum, 1931, p. 468-470.)* [180]

Constantin l'Africain. — CREUTZ (RUD.). — *Die Ehrenrettung Konstantins von Afrika. (SMGBO, 49, 1931, p. 25-44.)* [181]

Étienne IX. — MICHEL (ANTON). *Die « Accusatio » des Kanzlers Friedrich von Lothringen (Papst Stephans IX.) gegen die Griechen. (Römische Quartalschrift, 38, 1930, p. 153-208.)* [182]

Fragment d'opuscule, publié déjà par Martène, et que M. attribue à Frédéric de Lorraine, lors de sa légation à Constantinople en 1054. A relever également dans cet article l'examen critique de la *Contradictio adversus Nicetam* du card. Humbert (p. 155-158, 204-208).

S. Pierre Damien. — WILMART (A.). *Une lettre de S. Pierre Damien à l'impératrice Agnès. (Rev. bén., 44, 1932, p. 125-146.)* [183]

Lambert de Hersfeld. — VERLINDEN (CH.). *Le chroniqueur Lambert de Hersfeld et les voyages de Robert le Frison, comte de Flandre. (Rev. belge de philol. et d'hist., 10, 1931, p. 97-109.)* [184]

Lambert de Hersfeld, dans ses Annales, attribue à Robert le Frison un certain nombre de faits. L'étude chronologique de ces divers exploits établit que Lambert n'a pu les connaître lorsqu'il écrivait son ouvrage. Il aura confondu avec des événements d'autres personnages.

Grégoire VII. — FALCO (GIORGIO). *La riforma gregoriana. (Annali dell' Istruzione media, 6, 1930, p. 89-104.)* [185]

—— VOOSSEN (E.). *Grégoire VII et la République chrétienne.* (Coll. *Namurcenses*, 26, 1932, p. 91-105.) [186]

On ne peut accuser Grégoire VII d'avoir voulu établir la république chrétienne universelle. Jamais ce Pape n'a songé à imposer la suzeraineté pontificale à tous les États chrétiens, politique qui sera activement poussée aux XII^e et XIII^e siècles. Il continue simplement la politique de ses prédécesseurs : maintenir strictement les droits de S. Pierre sur les États relevant du St-Siège. Sous son règne, de nouveaux États s'inféodèrent au Prince des Apôtres, mais l'initiative vint toujours des princes eux-mêmes. Rares d'ailleurs sont les cas qui comportent l'hommage féodal, c.-à-d. une reconnaissance de suzeraineté. Et même si Grégoire avait poursuivi une politique féodale, on ne pourrait encore l'accuser d'avoir voulu usurper le pouvoir temporel au détriment des autorités civiles, car, en régime féodal le suzerain n'exerce nullement un pouvoir souverain.

—— EMERTON (E.). *Correspondence of Pope Gregor VII.* (Columbia Univ. Records of Civilisation.) — Oxford, Columbia Univ. Press, 1932. [187]

—— OESTREICH (TH.). *The Hildebrandine Reform and its Latest Historian.* (*Catholic Historical Review*, 17, 1931, p. 257-267.) [188]

Bérenger de Venouse. — MORIN (G.). *Bérenger contre Bérenger. Un document inédit des luttes théologiques du XI^e siècle.* (*Rech. théol. anc. et méd.*, 1932, p. 109-133.) [189]

Texte d'un petit traité sur l'Eucharistie (Ms Aberdeen 106) adressé à Grégoire VII (1078), contre les doctrines de Bérenger de Tours. Il est dû à un certain Bérenger. G. M. propose d'identifier ce dernier avec Bérenger, moine de Saint-Evrault, plus tard abbé de la Ste-Trinité à Venouse, puis évêque de cette ville.

Anselme de Lucques. — GUIDI (PIETRO). *Il primicerio lucchese Bardo non è l'autore della « Vita S. Anselmi episcopi lucensis »* dans *Miscellanea lucchese di studi storici e letterari in memoria di Salvatore Bongi.* — Lucques, Tip. Artigianelli, 1831, 4^o, 410 p. [190]

Lanfranc. — THOMPSON (S. H.). *Bishop Gundulph of Rochester and the Vulgate.* (*Speculum*, 6, 1931, p. 468-470.) [191]

Les travaux de correction de la Vulgate attribués à Gondulphe par l'*Hist. litt. de France* (VIII, 117-118) appartiennent à Lanfranc.

Guaifer. — MIRRA (A.). *I versi di Guaiferio, monaco di Montecassino nel secolo XI.* (*Bull. Istit. stor. italiano*, 46, 1931, p. 93-108.) [192]

Urbain II. — LEIB (BERNARD). *Un pape français et sa politique d'union. Urbain II et l'Orient byzantin.* (*Etudes*, 212, 1932, p. 660-680.) [193]

S. Anselme. — SCHMITT (FR. SAL.). *Zur Chronologie der Werke des Hl. Anselm von Canterbury.* (RB., 44, 1932, p. 322-350.) [194]

L'auteur lui-même a résumé les conclusions de cette importante étude, p. 349-350.

—— SCHMITT (FR. S.). *Zur Ueberlieferung der Korrespondenz Anselms von Canterbury. Neue Briefe.* (Rev. bén., 43, 1931, p. 224-238.) [195]

—— BLIEMETZRIEDER (FR.). *Encore la lettre d'Anselme de Cantorbéry sur la Cène.* (Recherches de Théol. anc. et méd., 3, 1931, p. 422-429.) [196]

—— S. ANSELMO D'AOSTA. *Monologio.* A cura d'E. Bianchi (I classici cristiani. Fasc. 21). — Sienne, Cantagalli, 1931, 16°, LV-173 p. [197]

—— *Fides quaerens intellectum, i. e. Proslogion, Liber Gaunilonis pro insipiente atque Liber apologeticus contra Gaunilonem.* Texte et traduction par A. Koyré. — Paris, Vrin, 1930, 8°, x-98 p. [198]

—— BARTH (KARL). *Fides quaerens intellectum. Anselms Beweis der Existenz Gottes im Zusammenhang seines theologischen Programms.* — Munich, Chr. Kaiser, 1932, 8°, x-200 p. [199]

Interprétant S. Anselme par lui-même, seule méthode recevable, B. arrive à la conclusion qu'il ne s'agit pas d'une preuve de l'existence de Dieu, physique ou ontologique mais d'une étude théologique sur une donnée de la foi, foi que les *rationes necessariae* supposent. « Dieu ne peut pas être pensé comme n'existant pas, et démontrer cette impossibilité c'est la preuve anselmienne de l'existence de Dieu ».

—— RIVIÈRE (JEAN). *Le dogme de la Rédemption au début du moyen âge. S. Anselme.* (Revue des sciences religieuses, 12, 1932, p. 161-193, 533-571.) [200]

—— *S. Anselmi Cantuariensis archiepiscopi Mariale.* — Aoste, Soc. Valdost, 1931, 24° ; 219 p. [201]

—— WILMART (A.). *An English Lament on the Death of St. Anselm.* (DR., 50, 1932, p. 498-501.) [202]

Jean Sarasin. — CREUTZ (RUD.). *Der Cassinese Johannes Afflacijs Saracenus, ein Arzt aus « Hochsalerno ».* (SMGBO, 48, 1930, p. 301-324.) [203]

Pons de Cluny. — WILMART (A.). *Deux pièces relatives à l'abdication de Pons, abbé de Cluny, en 1122.* (RB., 44, 1932, p. 351-353.) [204]

Guillaume de Malmesbury. — SCHÜTT (MARIE). *The Literary Form of William of Malmesbury's « Gesta regum ».* (English historical Review, 46, 1931, 255-260.) [205]

Geoffroi de Vendôme. — WILMART (A.). *La collection chronologique des écrits de Geoffroi, abbé de Vendôme.* (Rev. bén., 43, 1931, p. 239-245.) [406]

Gratien. — KÖSTLER (R.). *Zum Titel des Gratianischen Dekrets.* (Zeits. Savigny Stiftung, Kan Alt., 52, 1932, 370-373.) [207]

Abélard. — Une tendance très nette s'esquisse depuis quelques années, appuyée surtout par des travaux d'histoire littéraire, qui aboutirait à la réhabilitation d'Abélard. (Revue des sciences phil. et théol., 1932, p. 478.) Cette tendance se manifeste une fois de plus dans plusieurs des travaux suivants :

—— SIKES (J. G.). *Peter Abailard.* — Cambridge, University Press, 1932, 8°, XVI-282 p. [208]

——— OTTAVIANO (CARMELO). *Pietro Abelardo. La vita, le opere, il pensiero.* (Biblioteca di filosofia e scienze, 11.) — Rome, Tip. « L'Universale », (1930), 8°, 271 p. [209]

——— COTTIAUX (J.). *La conception de la théologie chez Abélard.* (*Rev. d'hist. ecclés.*, 32, 1932, p. 247-295 ; 788-828.) [210]

Étude importante et dont la conclusion insiste sur le caractère dialectique de la théologie d'Abélard, qui, en ce domaine, faisait œuvre d'initiateur : il venait créer des formules : c'est de leur licéité surtout qu'Abélard discutait pied à pied.

——— RIVIÈRE (JEAN). *De quelques faits nouveaux sur l'influence théologique d'Abélard.* (*Bull. de littérature ecclés.*, 1931, p. 107-113.) [211]

——— DELAGNEAU (G.). *Le concile de Sens de 1140. Abélard et Saint-Bernard.* (*Rev. Apologétique*, 52, 1931, p. 385-408.) [212]

——— RIVIÈRE (JEAN). *Le dogme de la rédemption chez Abélard.* (*Revue des sciences religieuses*, 12, 1932, 355-388.) [213]

——— GIULI (G. DE). *Abelardo e la morale.* (*Giornale critico della filosofia italiano*, 1931, 33-44.) [214]

S. Bernard. — MITERRE (PAUL). *La doctrine de S. Bernard.* — Bruxelles, Éditions Halflants, 1932, 12°, 171 p. [215]

L'auteur, justement épris de la beauté des œuvres du dernier des Pères de l'Église, a voulu découvrir aux lecteurs de sa vie de S. Bernard les richesses de la doctrine du docteur « mellifluus ». De chacun des ouvrages du saint, M. donne l'analyse ou plutôt le suc tout nourrissant. Il expose au long le rôle joué par S. Bernard dans le développement de la théologie. La meilleure partie du livre est consacrée à l'étude de l'ascèse et de la mystique bernardines. Et comme son livre s'adresse à tous, même aux non-professionnels de ces questions, M. a eu soin de placer, dans son cadre historique, l'œuvre du théologien et du mystique.

——— THONNARD (F. J.). *Saint Bernard.* — Paris, Bonne Presse, 1931, 16°, 104 p. [216]

——— *S. Bernard et son temps.* Recueil des mémoires et communications présentés au congrès publié par les soins de l'Académie... de Dijon. Tome II. — Dijon, Académie, 1929, 8°, 320 p. [217]

——— CHARRIERE (HENRI). *S. Bernard, Docteur de l'Eglise. Fêtes du 1^{er} centenaire à Cîteaux et dans l'Ordre des Cisterciens réformés.* — Abbaye de Cîteaux, 1932, 8°, 164 p. ill. [218]

——— LE BAIL (ANSELME). *S. Bernard docteur de la dévotion à N. S. Jésus-Christ.* — Gembloux, Duculot, 1930, 8°, 53 p. [219]

——— LE BAIL (ANSELME). *S. Bernard docteur de la vie liturgique.* (R.I.M., 16, 1930, p. 26-35.) [220]

——— BOVER (J. M.). *La contemplacion para alcanzar amor y la doctrina de San Bernardo sobre el amor de Dios.* (Manresa, 6, p. 320-326.)] 221

——— PISZTER (E.). *Chrestomathia Bernardina ex operibus S. Bernardi abbatis Claravallensis collecta et ad systema quoddam theologiae redacta.* — Turin, Marietti, 1932, 8°, VII-391.] 222

——— J. V. *Un nou sermo de Sant Bernat.* (Anal. sacca Tarraconensia, 8°, 8°, 1932, p. 135-136.)] 223

——— GREEVEN (JOSEPH). *Die Kölnfahrt Bernhards von Clairvaux.* (Annalen des hist. Vereins für den Niederrhein, 120, 1932, 1-48.)] 224

——— LECHAT (ROBERT). *Les « Fragmenta de Vita et miraculis S. Bernardi » par Geoffroy d'Auxerre.* (AB., 1932, 83-122.)] 225

Osbert de Clare. — BAUGH (A. C.). *Osbert of Clare, the Sarum Breviary and the Middle-english Saint Anne in Rime Royal.* (Speculum, 1932, p. 106-113.)] 226

Guillaume de Saint-Thierry. — MALEVEZ (LÉOPOLD). — *La doctrine de l'image et de la Connaissance mystique chez Guillaume de Saint-Thierry.* (Recherches de science religieuse, 22, 1932, p. 178-205 ; 257-279.)] 227

Wibald de Stavelot. — BARTIN (JOS.). *Wibald, abbé de Stavelot et Malmedy, du Mont-Cassin et de Corbie.* — Verviers, Leens, 1931, 8°, 94 p.] 228

S. Hildegarde. — LIEBESCHÜTZ (H.). *Hildegard von Bingen und die Kulturbewegung der 12. Jahrhundert.* (Historische Zeitschrift, 146, 1932, p. 497-500.)] 229

——— LINDEMAN (HENRY). — *Sint Hildegard en haar levensbeschrijvers.* (Historisch Tijdschrift, 10, 1931, p. 199-212.)] 230

——— CREUTZ (RUD.). *Hildegard von Bingen und Marbodius von Rennes (1035-1123) über die Heilkraft der Edelsteine.* (SMGBO., 1931, p. 291-307.)] 231

G. Forzatè. — ROSA (ITALO). *H. B. Giordano Forzatè, abate e priore di San Benedetto in Padova.* (Scritti monastici, n. 14.) — Abbaye de Praglia, 1932, 12°, XVI-130 p.] 232

Forzatè fut, semble-t-il, un grand homme d'État. Comme plusieurs moines au moyen âge, il a pris une part prépondérante à la vie politique. Padoue, sa patrie, lui doit beaucoup. Les pages que voici ne parlent pour ainsi dire que de la carrière politique, bien agitée, du bienheureux. C'est si vrai qu'un chapitre, de deux pages et demi, a cru devoir répondre à la question : dov' è il santo ? Et le Saint où est-il ? — De la vie monastique de Forzatè, R. ne nous dit presque rien. Né à Padoue en 1158 (?), Forzatè, effrayé de l'incendie qui ravage la ville (1174), se réfugie dans le petit monastère de San Benedetto hors les murs. Il s'y fait moine. En 1195 nous apprenons, tout à coup, qu'il bâtit un monastère-double : il porte le titre d'abbé et de prieur. Juriste, il est appelé à faire partie de la magistrature de la commune, dont il devient le grand conseiller. Les retours de la fortune le livrent à Ezzelino de Romano (gibelin) qui s'est emparé de la ville. Celui-ci jette Forzatè en prison (1233). Délivré, grâce à l'intervention de

Frédéric II (1239), Forzaté se réfugie à Aquilée, puis à Venise au monastère cistercien de Celestia, où il meurt en 1248 (?). Son corps est ramené à San Benedetto de Padoue (après 1260). Il repose aujourd'hui à la cathédrale.

Bernard Ayglie. — SABA (AGOSTINO). *Bernardo I Ayglerio, abate di Montecassino*. (Miscellanea Cassinese, 8.) — Abbaye du Mont-Cassin, 1931, 8°, xvii-154 p. [233]

La vie de Bernard I Ayglie était connue dans ses grandes lignes. Les détails, d'ailleurs, n'abondent pas sur ses origines et sa jeunesse monastique. Né à Lyon, moine de Savigny, il est fait abbé de Lérins par Alexandre IV en 1256. Le 29 mars 1263, Urbain IV le nomme abbé du Mont-Cassin. L'auteur n'explique pas suffisamment ce choix : le fait d'être français, sans doute, garantissait au Pape, en la personne de Bernard, le soutien de Charles d'Anjou, mais il fallait ajouter que des liens plus étroits unissaient l'abbé de Lérins et le comte d'Anjou. Celui-ci avait fait de Bernard son conseiller. — L'activité de Bernard au Cassin nous est décrite dans le menu par M. Saba. La réforme monastique qu'il introduisit dans la célèbre abbaye et qui nous a valu son *Speculum monachorum* et son *In regulam S. Benedicti expositio* méritait certes les 25 pages qui lui sont consacrées. Les autres chapitres qui retracent l'action féodale, administrative et politique de Bernard, ses diverses légations, m'ont paru, je le confesse, un peu fatigantes. Ayglie mourut le 4 (et non le 3) avril 1282. — Relevons, avec M. Saba, que les auteurs, de nos jours encore, font de Bernard un cardinal, sur la foi de Ciaconius (S. écrit toujours Giaconius !) d'Ughelli et de la Gallia christiana. Les documents vaticans ignorent tout de cette création cardinalice. — Sur Lérins, S. a oublié, sans doute, de consulter le cartulaire édité par Moris et Blanc, et la monographie de Alliez plus récente que celle de Pascal.

Albert de Stade. — FIEHN (K.). *Albertus Stadensis, sein Leben und seine Werke*. (Hist. Vierteljahrschrift, 26, 1931, p. 536-572.) [234]

A peine élu abbé de Stade, en 1232, le prieur Albert chercha à passer à l'ordre de Cîteaux. Ce fut en vain. Il entra alors (1240) chez les franciscains de Stade.

Ste Mechtilde de Magdebourg. — MOLENAAR (M.). *Mechtild de begijn*. — Hilversum, Brand, 1932, 8°, 175 p. [235]

Ste Gertrude. — LUDDY (AILBE J.). *St Gertrude the Great, Illustrious Cistercian Mystik*. — Dublin, M. H. Gill (1931), 8°, 40 p. [236]

Azzo du Mont-Cassin. — STHAMER (E.). *Der Mönch Azzo von Montecassino*. (Sitzungsberichte Preuss. Akad. der Wiss., Phil.-hist. Klasse, 1932, xxv, p. 670-677.) [237]

Azzo, moine du Mont-Cassin à la fin du XIII^e siècle, était inconnu jusqu'aujourd'hui. S. a réussi à nous retracer les étapes principales de sa carrière cléricale et littéraire. Natif de Parme, profès du Mont-Cassin, on le trouve en janvier 1274, prieur de Sant-Angelo in Formis. En février 1289, il occupait le siège épiscopal de Caserte. Il mourut le 25 juillet 1310. Il écrivit une Histoire des évêques de

Caserte, aujourd'hui perdue. Mais on a conservé de lui une série de gloses sur une traduction française de la Chronique d'Aimé, moine cassinien, et d'autres anciennes chroniques. Peut-être même Azzo est-il l'auteur de ces traductions. Le traducteur, en effet, était certainement italien, et un italien très au courant de la géographie du midi de la péninsule.

Clément VI. — VAN MOÉ (ÉMILE A.). *Suppliques originales adressées à Jean XXII, Clément VI et Innocent VI.* (Bibl. cole *Édes Chartes*, 92, 1931, p. 253-276.) [238]

—— SCHMITZ (PH.). *Un sermon inconnu de Pierre Roger (Clément VI) : le carême selon S. Benoît.* (Rev. bén., 44, 1932, p. 71-74.) [239]

Ce sermon se trouve dans le ms. Vat. lat. 979 ; il commente le chapitre 49 de la Règle de s. Benoît. — Il faut admettre que les mss. marqués *Iste liber est P. Card. Rothomagensis* appartenaient à Pierre Roger.

—— FRANK (KILIAN). *Clemens' VI finanzpolitische Beziehungen zu Deutschland.* (*Römische Quartalschrift*, 38, 1930, p. 209-280.) [240]

—— MOHLER (L.). *Die Einnahmen der apostolischen Kammer unter Clemens VI.* (*Vatikanische Quellen zur Gesch. d. päpstl. Hof- und Finanzverwaltung 1316-1378*, t. 5.) — Paderborn, Schöningh, 1931, 8°, VIII-740 p. [241]

Ranulphe de Chester. — EDWARDS (J. G.). *Ranulph, Monk of Chester.* (*The English hist. Review*, 47, 1932, p. 94.) [242]

Henri de Hohenberg. — MOHR (Bernhard). *Die äussere Politik des Fuldaer Abtes Heinrich VI. von Hohenberg [1315-1353].* — Fuldaer Actiendruckerei, 1928, 8°, v-83 p. [243]

Urbain V. — VIVES (J.). *Galeres Catalanes enviades al Papa Urbà V.* (*Analecta sacra Tarraconensia*, 8, 1932, p. 63-86.) [244]

—— TIHON (C.). *Lettres d'Urbain V (1362-1370).* Tome II. Textes et analyses. (*Analecta vaticano-belgica*, vol. 15.) — Rome, Institut historique belge, 1932, 8°, L-532 p. [245]

G. Alecis. — ROQUES (MARIO). *Notes sur Maître Pierre Pathelin. 1. Manger de l'oie.* (*Romania*, 57, 1931, p. 548-560.) [246]

—— CAZALAS (E.). *Où et quand se passe l'action de Maître Pierre Pathelin.* (*Ib.*, p. 573-577.) [247]

Le calcul du drapier de la Farce se vérifie théoriquement pendant près de cinquante ans (1423-1474), mieux de 1456 à 1474. L'action se passe ou était censée se passer dans un pays où l'on comptait en parisis, donc pas en Normandie.

—— DIMIER (LOUIS). *Maître Pierre Pathelin.* — Paris, Delagrave, 1931, 12°, 216 p., ill. [248]

Ste Françoise Romaine. — BERTHEM-BONTOUX. *Sainte Françoise Romaine et son temps (1384-1440).* — Paris, Bloud et Gay, 1931, 8°, 620 p. [249]

Pour faire mieux comprendre et apprécier le rôle de tout premier plan joué par Françoise Romaine durant la première moitié du XV^e siècle, M^{me} B.B. a jugé, avec raison, qu'il fallait décrire en détail le cadre si complexe et l'époque si agitée où elle vécut, où elle agit. Et comme son style est alerte et son érudition aussi variée que vaste, l'auteur a réussi à nous donner une vie très intéressante, captivante même, de celle qui fonda une forme de vie monastique inouïe jusque-là, les Oblates, de celle qui guida les destinées de sa ville natale et qui jouit auprès des Papes d'une autorité qui rappelle Brigitte de Suède et Catherine de Sienne. Y a-t-il beaucoup de saintes qui ont trouvé un hagiographe du talent de M^{me} Berthem-Bontoux ? — Cependant force nous est de faire quelques réserves. Lors du 3^e centenaire de la canonisation de Ste Françoise, D. Lugano avait publié un article dont le titre peut-être ne disait pas combien le contenu était précieux. Le Bulletin (BHB, I, 884) l'a signalé en son temps, en termes peut-être un peu laconiques, mais qui révélaient suffisamment son extrême importance. Dans cet article (*Santa Francesca Romana nella memoria dei contemporanei e dei posteri*, dans la *Riv. Stor. Ben.*, 1908, p. 40-199 ; voir aussi ib., p. 338-343) D. Lugano donnait une étude détaillée sur les sources de l'histoire de S. Françoise Romaine, ses biographes et son culte. B. n'a pas eu connaissance de ce travail capital. Sans quoi elle aurait établi différemment le rapport chronologique des recensions de la vie de la sainte par Mattiotti, auquel d'ailleurs elle n'aurait pas donné sa pleine confiance sans discussion. Quant aux procès de canonisation (1440, 1443, 1451, 1604) B. n'a utilisé que deux mss., qu'elle cite sous les sigles M. 12620, M. 12621 (p. LIX et 543). Que signifient ces sigles ? Que représente cette synopses des procès ? Et pourquoi n'a-t-elle pas fait usage des mss. indiqués par Lugano, et qui sont de première valeur ?

—— ARON (MARGUERITE). *Sainte Françoise Romaine (La vie spirituelle)*, 31, 1932, p. 164-180. [250]

—— MARSURA (MARIA). *S. Francesca Romana. (Scritti monastici, n. 15.)* — Abbaye de Praglia, 1932, 12^o, 31 p. [251]

En quelques chapitres, M. a résumé, de façon gracieuse et vivante, la vie cependant si remplie de la patronne de Rome.

Louis de Lapalud. — HALKIN (L. E.). *Le procès du cardinal Louis de Lapalud*. (*Rev. d'hist. ecclés.*, 31, 1931, p. 312-317.) [252]

Martin de Leibitz. — JELLOUSCHEK (C. J.). *Martini de Leibitz abbatissae Scotorum Trialogi ascetici aliaque opuscula*. (Coll. « Scripta Monastica », 13.) — Praglia, Badia, 1932, 12^o, LXII-213 p. [253]

J. nous fait connaître excellemment Martin de Leibitz et ses opuscules ascétiques. Né à Leibitz, ville située alors en Hongrie aujourd'hui en Tchéco-Slovaquie, vers 1400, Martin fréquenta l'Université de Vienne où il prit la maîtrise ès Arts. Un pèlerinage le mena à Rome et à Subiaco. Il essaya de se faire moine dans ce célèbre monastère que des moines teutons venaient de réformer. Mais la vie lui

parut trop dure, et il confesse notamment que le manque de sommeil lui était insupportable et lui rendait toute activité impossible. Rentré à Vienne, il se décida à entrer au noviciat des bénédictins de Vienne d'où les « Écossais » étaient partis, laissant place à la réforme de Melk. Intéressantes les raisons qu'il nous donne de son choix, entre autres le voisinage de l'Université. Élu abbé en 1446, il fut chargé de la célèbre visite générale des monastères bénédictins de la Province de Salzbourg, en 1451-1452. En 1460, il démissionna de l'abbatiate, peut-être pour motifs de santé. Il mourut en 1464. — Ses écrits étaient inédits, sauf le *Dialogus historicus* ou *Senatorium* et deux lettres. J. publie ici les traités ascétiques de Martin. Le *Triologus de militia christiana*, composé entre 1446 et 1457 ; le *Triologus de gratitudine beneficiorum Dei*, écrit entre 1460 et 1464 ; le *Sermo* prononcé durant la visite de 1451 et 1452 ; le *Caeremonialia* ou Statuts du monastère de Vienne, enfin deux chapitres d'un *Quolibetarium*. J. analyse et apprécie ces traités qui se ressentent évidemment de l'époque troublée où ils virent le jour. L'ascèse est plutôt sévère (il s'agit d'un réformateur), mais ne manque cependant pas d'une certaine largeur. Il exalte l'étude et permet même la lecture des auteurs profanes : Non debent principaliter legi, ut homo totum tempus suum in eis consumat, sed possunt legi ad tempus adminiculative id est in quantum deserviunt ad altiora et convincendum gentiles. A relever, p. XXXVI-XXXIX les sources variées de Martin, parmi lesquelles (p. XXXX) quelques auteurs païens. A noter également qu'il est un des précurseurs de la méditation méthodique au sens moderne de l'expression (*meditatio per tres potentias... memoria, voluntas, intellectus*), et qu'il insiste sur l'examen de conscience et la méditation de la passion du Christ.

Jérôme de Mondsee. — VILLER (M.). *Lectures spirituelles de Jérôme de Mondsee*. († 1475) (*Revue d'ascétique et de mystique*, 1932, p. 374-388.) [254]

Se basant sur l'excellent travail que D. L. Glückert a publié sur Jérôme de Mondsee (BHB, III, 3816) V. détermine certains auteurs spirituels que Jérôme a spécialement utilisés dans son *De projectu religiosorum*. Ce sont, outre ceux qu'a cités D. Glückert, Ludolphe le Chartreux, l'Imitation de J.-C., David d'Augsbourg, Humbert de Romans, Nikolas Kempf, le *Paradisus animae* attribué longtemps à S. Albert le Grand, le *de professione monachorum* du moine Jean, Hugues de Saint-Victor, S. Bonaventure. Il est difficile, conclut l'auteur, de souhaiter un éclectisme plus large. Et malgré ses emprunts massifs, Jérôme reste original et bienfaisant.

Jean de Bourbon. — CAILLET (PIERRE). *Jean de Bourbon, évêque du Puy, abbé de Cluny, lieutenant-général en Languedoc et en Forez, 1413 ? - 1485.* — Le Puy-en-Velay, 1929, 8°, II-141 p. [255]

Jean Trithème. — VOLK (PAULUS). *Ioannis Trithemii liber de triplici regione claustralium*. (SMGBD., 48, 1930, p. 446-452.) [256]

— HESSEL (A.). *Von modernen Fälschern*. (*Archiv für Urkundenforschung*, 12, 1931, p. 1-12.) [257]

Traite de Trithème, F. C. Paullini, et Ph. A. Grandidier.

Alard Tassar. — LANSSELLE (Dr). *La chronique d'Alard Tassar religieux de Saint-Bertin.* (Soc. des Antiquaires de la Morinie, Bull. hist., 15, 1931, p. 47-63.) [258]

Le ms 747 de la Bibl. mun. de St-Omer renferme une suite de notes chronologiques concernant l'histoire générale et celle de St Bertin. Cette chronique n'a jusqu'ici été l'objet d'aucune publication. Alard Tassar avait puisé ses renseignements dans un nombre très considérable de sources qu'il indique lui-même et dont plusieurs ont disparu.

Louis de Blois. — *Louis de Blois. Sa vie et ses traités ascétiques* par les Bénédictins de St-Paul d'Oosterhout. II. *Le miroir de l'âme. La consolation des âmes craintives.* (Coll. « Pax », 25.) — Abbaye de Maredsous; Paris, Desclée De Brouwer et Cie, et Lethielleux, 1932, 12°, 221 p. [259]

Il est superflu de faire l'éloge des traités de Louis de Blois, si goûtés des âmes. Une note de l'éditeur nous avertit que le traité de *La consolation* « dont on a supprimé certaines longueurs fait un tout avec l'*Institution spirituelle*, parue dans le premier volume, et le *Miroir de l'âme* qui fait partie du second. Ceux-ci se complètent l'un l'autre, offrent une somme de la doctrine surnaturelle et se rejoignent sur la question, si chère à l'auteur, de l'union intime avec Dieu à travers les ombres lumineuses de la foi. »

Génébrard. — VALDANT (G^{al}). *Complément à l'étude relative à l'archevêque d'Aix-en-Provence, Génébrard, prieur de N.-D. de Semur.* (Bull. mensuel soc. sciences hist. et nat. de Semur-en-Aussois, 1929-31, p. CXXIII-CXXV.) [260]

La dépouille mortelle de Génébrard fut portée secrètement d'Aix à Semur, en 1597.

Anne, card. de Givry. — KAISER (J.-B.). *Le cardinal de Givry et la famille franciscaine.* (Revue d'histoire franciscaine, 8, 1931, p. 12-42.) [261]

Anne de Pérusse, profès de St-Bénigne de Dijon (cf. BHB, III, 3822), nommé cardinal en 1596, devint vice-protecteur des affaires de France à Rome, après la mort du card. d'Ossat (1604). Fervent promoteur de la réforme des Ordres religieux, il ne pouvait se désintéresser des enfants de S. François. Activité du cardinal et correspondance à ce sujet.

Antoinette d'Orléans. — *** *La fondatrice de la congrégation des bénédictines de N.-D. du Calvaire (primitive observance). Madame Antoinette d'Orléans-Longueville, marquise de Belle-Isle, en religion Mère Antoinette de Sainte-Scholastique (1572-1618),* par une moniale de la même congrégation. — Poitiers, Imprimerie Moderne, 1932, 12°, ix-503 p. [262]

Lucie Knatchbull. — MATTHEW (Tobie). *The Life of Lady Lucy Knatchbull.* Now first edited from the Original Ms with an Introduction by D. David Knowles. — Londres, Sheed and Ward, 1931, 12°, xxvii-221 p. [263]

Née en 1584, l'héroïne de ce livre était entrée, en 1604, chez les bénédictines anglaises de Bruxelles. Professe en décembre 1609, après un retard causé par un essai de fondation carmélitaine, elle fut dès les débuts de sa vie religieuse favorisée de grâces mystiques. La nuit de l'âme dura environ cinq mois et cessa brusquement à sa profession. Les épreuves et les dons supérieurs de la vie d'union se succédèrent alors jusqu'à sa mort, en 1629. En 1624 elle faisait partie du petit essaim envoyé à Gand pour y fonder une maison, dont elle fut aussitôt élue abbesse. Son biographe, l'énigmatique Tobie Matthew, mort jésuite à Gand en 1655, la connut à Bruxelles, en 1619 semble-t-il. Parmi les caractéristiques de la vie spirituelle de Lady Lucy il faut relever sa vertu de prédilection, la charité en paroles et en actes ; sa conformité de pensée et d'expression avec sainte Thérèse d'Avila, avant même qu'elle ne connût ses œuvres. Sa spiritualité est bien carmélitaine.

G. Nagyfalvi. — SZABADY (BELA). *Nagyfalvi Gergely Vaci Püspök, Zalavari apat. (1576-1643.)* [Gergely Nagyfalvi, évêque de Vac, abbé de Zalavar. (*Pannon-helmi Szele*, 7, 1923, 213-232.)] [264]

Anna Fares. — MEMMI (G. B.). *Vita della Ven. Serva di Dio Donna Anna Scolastica Fares, O. S. B., Abbadessa del monastero di S. Antonio di Norcia. (Sacro Speco, 37, 1931, p. 145 sq.)* [265]

Joseph de Montserrat. — *Vida del V. Fra Josep de Sant Benet. (Mistirs de Montserrat, IV.)* — Abbaye de Montserrat, 1930, 16°, (15)-186 p. [266]

En 1925, dom Grau nous avait donné une notice détaillée sur le frère Joseph de Montserrat, décédé en 1723 (BHB, III, 2426). Dom Adalbert Franquesa nous offre aujourd'hui l'autobiographie du vénérable, précédée d'une introduction (non paginée, hélas !) de 15 pages, où il analyse la doctrine du frère Joseph. Relevons-en le caractère essentiellement optimiste : jamais il ne présente les choses sous leur aspect le plus sombre ; même quand il parle de la crainte de Dieu, il affecte de montrer qu'elle s'identifie avec l'amour. Toujours il prêche la confiance en celui qui veut le salut de tous. « Dieu n'a pas créé les choses de ce monde pour la perte des hommes, mais au contraire pour qu'elles servent les hommes et que ceux-ci servent Dieu. » Aussi le P. Faber l'avait-il en admiration. — C'est dans son autobiographie qu'on découvrira le plus abondamment les sublinités de sa théologie mystique. En maints endroits on croira y retrouver sainte Thérèse de Jésus. Ennemi de toute théorie, le vénérable Frère n'écrit pas, il est vrai, un traité de mystique ; il veut seulement, sur l'ordre de l'obéissance, y consigner ses expériences personnelles. Ces pages sont les plus riches de toutes celles qu'il a écrites sur cette science divine. — Signalons aussi le chapitre XV, très intéressant, où le vénérable expose les rapports très étroits qui le liaient avec la carmélite, M. Maria Alberta.

Jean-Rodolphe Stoer. — FLORY (JEAN). *En marge de l'histoire de Lure. Le dernier Jean-Rodolphe Stoer. (Rev. d'Alsace, 77, 1930, p. 361-373.)* [267]

Feijóo (Benolt). — CARBALLO CALERO (R.). *Como via a Aristoteles o Pae Feijoo.* (*Arquivos do Seminario de Estudos galegos*, 5, 1930, p. 235-259.) [268]

Ce que Feijoo (1676-1764) a écrit sur Aristote dans son *Teatro critico* et ses *Cartas*.

Martin de Sarmiento. — ALAMO (J. DE). *La educacion de los ninos. Folleto inédito del sabio benedictino Fray Martin de Sarmiento.* (*Rev. de Archivos, Bibl. y Museos*, 35, 1931, p. 67-82 ; 281-301.) [269]

J. de Watteville. — MERCIER (HENRY). *La vie mystérieuse de don Juan de Watteville.* — Besançon, Sequania, 1930, 8°, 224 p. [270]

Korrespondenz des Fürstables Martin Gerbert von St. Blasien, hrsgb. von der Badischen Hist. Kommission, bearbeitet von Georg Pfeilschifter. I. Band. 1752-1773. — Karlsruhe, Müller, 1931, 8°, XXXVIII- 684 p. [271]

Né en 1720, profès à St-Blaise en 1737, abbé de ce grand monastère en 1764, décédé en 1793, Martin Gerbert est le personnage ecclésiastique le plus éminent, en Allemagne, au XVIII^e siècle. Son activité tient de l'extraordinaire, sous quelque angle qu'on le considère : seigneur temporel, abbé, théologien, musicien, historien ; il est tout cela à la fois, et il excelle en tout. Les idées les plus subversives agitent l'Europe : c'est l'époque de l'éclaircissement, du josphisme, du fébronianisme, du congrès d'Ems, du synode de Pistoie ; l'autorité du Pape est discutée. Gerbert intervient dans toutes les polémiques en théologien, en historien surtout, car Gerbert se révèle avant tout un érudit. C'est par l'érudition, qu'il veut réformer les études scolastiques et scripturaires ; c'est à elle qu'il s'adonne avec un enthousiasme débordant et fécond. Il élève son abbaye au rang de métropole intellectuelle du midi de l'Allemagne. Il projette de vastes entreprises scientifiques dont seules les circonstances empêchent l'exécution, telle la *Germania sacra*. Il marche sur les traces des mauristes ; on l'appelle le Mabillon allemand. Comme ce dernier, Gerbert se trouve en relations épistolaires avec la moitié de l'Europe savante. Et voilà justement tout l'intérêt de la correspondance du célèbre abbé. Elle reflète mille aspects, souvent inconnus, des tendances « littéraires » de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Décidée depuis 1891 par la Commission historique de Bade, la publication des lettres innombrables de Gerbert fut confiée au D^r Fr. von Weeck qui en avait été le promoteur. Sa mort en 1905 retarda l'entreprise, heureusement menée à bien par le D^r G. Pfeilschifter. — L'introduction du présent volume nous renseigne sur les origines de cette édition, sur l'histoire de la correspondance de Gerbert, conservée en grande partie à l'Abbaye de Saint-Paul de Carinthie, héritière de Saint-Blaise, et sur les principes qui ont présidé à cette édition. Ce volume compte 631 lettres, de 1752 à 1773. D'excellents index de personnes, de lieux et de matières attestent la richesse des renseignements qu'on y pourra puiser. Il faut espérer que les autres volumes ne tarderont pas à paraître.

Pie VII. — BILLIOTE (M.). *Relation du passage de Napoléon I^{er} et du Pape Pie VII*

à Semur en l'an XIII de la République. (*Bull. mensuel Soc. Sciences hist. et nat. de Semur-en-Aussois*, 1931, p. CIX-CXX.) [272]

——— DEGLI AZZI (A.). *Per la biblioteca privata di Pio VII.* (*La Bibliofilia*, 34, 1932, p. 77-78.) [273]

Louise de Bourbon. Condé. — SAVIGNY-VESCO (Marguerite). *La Princesse Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé.* — Paris, Lethielleux, 1932, 12°, 200 p. [274]

Fille du prince de Condé et de Charlotte de Rohan-Soubise, Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé est née le 5 octobre 1757. Sa mère étant morte en 1760, Louise fut confiée à sa grand'tante, l'abbesse de Beaumont-les-Tours, Madame de Vermandois. Elle resta dans l'abbaye bénédictine jusqu'à l'âge de treize ans. Mais l'usage veut que les princesses sans mère demeurent au couvent jusqu'à leur mariage ou leur 25^e année tout au moins. La jeune princesse se rendit donc chez les bernardines de Canthémont (rue de Grenelle), d'allure passablement mondaine. En 1786, le roi la nomma abbesse séculière de Remiremont. Entre temps, un amour humain, celui du marquis de la Gervaisais, a captivé sa tendresse; mais, ne pouvant l'épouser, elle préférera briser son cœur. Sur les cendres de cet amour, jamais complètement éteint, elle allumera un autre feu, celui de l'amour divin. La vocation religieuse germa; mais la Révolution longtemps y vint mettre obstacle. Partie avec son père, qui commanda l'émigration (faute politique!), elle erra de couvent en couvent: capucine à Turin, hôtesse des visitandines à Vienne, trappistine en Suisse (où dom Augustin Lestrangé faisait merveille) et jusqu'au fond de la Russie blanche où la chassent les armées de Napoléon, elle finit par se faire bénédictine, en Pologne, à Nieswitz (1799), puis, à Varsovie (1801); la Sœur Marie-Joseph de la Miséricorde y prononça ses vœux le 21 septembre 1802. Mais les circonstances sont telles qu'elle ne peut prolonger son séjour dans ce monastère où ne brille pas la charité. Elle quitte donc Varsovie, le 13 mai 1805, pour l'Angleterre, où, avec deux compagnes, elle vit dans un petit pavillon. La Restauration la ramène, enfin, en France. Le 3 décembre 1816, elle s'installe au Temple avec Mère Sainte-Rose et ses premières postulantes. Professe des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle à Varsovie, c'est cette observance légèrement modifiée qu'elle établit au Temple, où elle mourut le 10 mars 1824. — Sainte âme dont la spiritualité était faite surtout de charité, de largeur de vues et de saine discrétion. On a plaisir à contempler le portrait si nuancé de cette âme tel que nous le donne M. Savigny-Vesco. — Le monastère du Temple fut brûlé en 1848. Les Bénédictines se transportèrent alors rue Monsieur. Le corps de la Princesse fut enseveli dans la crypte qui se trouve sous l'autel de la Chapelle.

Card. Dusmet. — *Articoli e posizioni del postulatore per la causa di beatificazione e canonizzazione del servo di Dio Giuseppe Benedetto Dusmet.* — Montcassin, 1931, 4°, 49 p. [275]

Sœur Claire. — CHARASSON (H.). *Le message de sœur Claire.* (*La Vie spirituelle*, 25, 1930, p. 247-264.) [276]

D. Lenz. SCHWIND (GALLUS). *P. Desiderius Lenz.* — Beuron, abbaye, 1932, 8°, 323 p. [277]

A l'occasion du centenaire de la naissance de D. Didier Lenz (1832-1928), son confrère G. Schwind a écrit ces pages biographiques. Il se défend d'avoir fait œuvre définitive. Le temps seul nous apprendra dans quelle mesure D. Lenz a exercé une influence artistique durable. En attendant ce jugement, on lira avec grand intérêt ces chapitres où l'auteur nous raconte la vie de l'artiste, sa formation, ses voyages, où, plutôt, D. Lenz lui-même nous parle encore, car c'est surtout des extraits tirés de la correspondance et des notes du défunt que cette vie est composée. Son œuvre au Mont-Cassin (Torretto, Crypte) est longuement décrite. Dans les intervalles qu'elle lui accorde, on retrouve le maître à Beuron, à Seckau, à St Gabriel, à Eibingen, etc. Son séjour à Maredsous, son appréciation des richesses artistiques de la Belgique nous a particulièrement intéressé. Enfin ses efforts inlassables à la poursuite du canon du corps humain ne manquent pas de pathétique.

G. van Caloen. — ROUSSEAU (O.). *L'œuvre liturgique de Mgr van Caloen.* (*Quest. lit. et par.*, 17, 1932, p. 79-91.) [278]

——— ROUSSEAU (O.). *Un précurseur du mouvement actuel pour l'Union : Monseigneur van Caloen.* (*Irénikon*, 9, 1932, 129-151.) [279]

A. Mocquereau. — LE GUENNANT (E.). *Dom Mocquereau, moine de Solesmes.* (*Le Correspondant*, t. 320, 1930, p. 284-296.) [280]

——— GAJARD (JOS.). *La « Paléographie musicale » et dom Mocquereau.* (*Rev. grégorienne*, 17, 1932, p. 1-9 ; 41-58 ; 121-131 ; 161-170 ; 201-212.) [281]

G. Fournier. — KAISIN (F.). *Dom Grégoire Fournier.* (*Revue des questions scientifiques*, 1932, 221-225.) [282]

——— *** *Dom Grégoire Fournier.* (*Rev. lit. et mon.*, 17, 1931, p. 3-6.) [283]

U. Berlière. — Parmi les articles consacrés à la mémoire du savant, signalons particulièrement ceux qui ont été publiés dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, 11, 1932, p. 1029-1038 ; *Revue Générale*, 128, 1932, p. 463-474 ; *Rev. lit. et mon.*, 18, 1932, p. 13-28 ; *Bened. Monatschrift*, 14, 1932, p. 399-401 ; *Bull. Comm. royale d'histoire. (Acad. de Belgique)*, 96, 1932, p. XXIII-XXVIII. [284]

C. HISTOIRE DES MONASTÈRES.

ALLEMAGNE.

Généralités. — HERTLING (L.). *Exerzitienbücher für deutsche Benediktinerklöster im 17. und 18. Jahrhundert.* (*Zeitschrift für Ascese und Mystik*, 1931, p. 170-173.) [285]

——— HILPISCH (STEPHAN). *Die Säkularisation der norddeutschen Benediktinerklöster im Zeitalter der Reformation.* (SMGBO, 50, 1932, p. 78-108 ; 159-193.) [286]

—— SATTLER (PLACIDUS). *Die Wiederherstellung des Benediktiner-Ordens durch König Ludwig I. von Bayern. 1. Die Restaurationsarbeit in der Zeit Eduards von Schenk.* — Munich, Oldenbourg, 1932, 8°, 223 p. — [287]

S'appuyant sur une foule de documents et d'archives restés jusqu'ici inexplorés, notamment les archives des ministères bavarois, le P. Sattler entreprend l'histoire de la restauration des monastères bénédictins en Bavière. Le premier volume est consacré à celle de Metten. C'est un long déballage des difficultés, sans cesse naissantes, qu'il a fallu vaincre pour arriver, après quinze ans d'efforts, à ce résultat (1830-1832). Metten doit sa résurrection au roi Louis I^{er} et au concours intelligent du ministre E. von Schenk. Face à celui-ci se dressait Armannsparg, ministre de l'intérieur et des finances. Le plus grand obstacle à la restauration des abbayes se trouvait dans la question de la dotation. Armannsparg refusa toujours de transiger sur ce point : à l'Église de les doter, répondait-il. Ce qui équivalait à la dépouiller une seconde fois ! Si Metten put rouvrir ses portes, il le dut à la générosité de J.-B. von Pronath qui donna les bâtiments, et du roi qui finalement dota lui-même le monastère, sur sa cassette (50.000 florins). Une autre difficulté se présentait : où trouver les bénédictins nécessaires ? L'enquête, faite en 1826, eut des résultats déplorables. Les anciens bénédictins presque tous, refusaient de consentir, sans garanties, à reprendre la vie monastique. Leur refus peut se légitimer. L'auteur reproduit un nombre considérable de réponses données à l'enquête. Elles présentent un réel intérêt à plus d'un point de vue.

—— MEYER (O.). *Die Klostergründung in Bayern und ihre Quellen vornehmlich im Hochmittelalter.* (Zeitschrift der Savigny-Stiftung, Kan. Abt., 51, 1931, p. 123-201.) [288]

—— MOLITOR (R.). *Abt Ruppert II von Ottobeuren und die Exemption der Augsburger Kongregation.* (Rev. bén., 44, 1932, p. 163-178 ; 235-248.) [289]

—— LINCK (OTTO). *Vom mittelalterlichen Mönchtum und seinen Bauten in Württemberg.* — Augsburg, Filser, 1931, 4°, 167 p., 96 planches. [290]

L'exposé de l'architecture des ordres religieux au moyen âge, en Wurtemberg, occupe, dans ce volume, un peu plus de 60 pages (p. 95-161) ; l'introduction, à elle seule, en compte près de 80 (p. 13-91). N'y a-t-il pas là une disproportion ? Est-il nécessaire chaque fois qu'on traite un sujet monastique de répéter les grandes lignes de l'histoire monastique, connus de tous ? — Mieux accueillies seront les pages où l'auteur résume l'histoire de l'architecture au moyen âge, en général, et dans chacun des ordres médiévaux en particulier. On y trouvera une « initiation » qui intéressera beaucoup de lecteurs peu au courant de la question. — Je me bornerai à deux remarques. P. 74, l'auteur donne comme première caractéristique de l'école d'Hirsau : Die Seitenschiffe enden nicht mehr in einfachen Nebenapsiden, sondern werden über das Querschiff hinaus verlängert. Es entstehen auf diese Weise mit dem Chor gleichlaufende Seitenkapellen, die etwas ungenau als « Nebenchöre » bezeichnet werden, obwohl sie ursprünglich

vom Querschiff abzweigen, vom Chor durch eine Wand getrennt... » Il y a, ici, matière à équivoque : les profondes absidioles en question, s'ouvrant sur le croisillon du transept et prolongées le long du chœur, sont une caractéristique du « plan bénédictin » en général et se rencontrent dans les abbayes bénédictines de toute l'Europe. Seule la muraille (et non l'arcade) qui les sépare du chœur est une exception ; mais il me semble qu'il serait exagéré d'en faire une caractéristique d'Hirsau puisqu'on la trouve en d'autres lieux, par exemple, en Angleterre à St-Albans et à Ste-Marie d'York ; en France, à Jumièges, à Morienvall, à la Trinité de Caen, à Saint-Désiré (Allier), sans parler d'églises allemandes, qui n'appartiennent pas à Hirsau. — P. 77, L. relève que « die Hirsauer Baukunst wesentlich nur die auf die gemeinsamen kultischen Gebräuche zurückgehende Grundrissanlage des burgundischen Vorbilds übernommen hat, in der eigentlich architektonischen Formgebung aber bodenständig blieb und den zeitgenössischen deutschen Stil benützte. » J'ai noté autre part que ce fait, loin d'être une particularité, fut presque la pratique constante des architectes d'églises bénédictines, et les églises de l'ordre clunisien, si centralisé cependant, ont été généralement construites, elles aussi, dans le style du pays où elles s'édifiaient. — Ni bibliographie, ni références ; mais de belles planches et des caractères bien nets qui font honneur à la maison Filser.

——— KNAPP. *Die württembergischen Klöster im Rahmen der Kirchengeschichte.* (Blätter für württemb. Kirchengeschichte, 34, 1930, p. 84-121.) [291]

——— EIMER (M.). *Die Schwarzwaldklöster Reichenbach, Alpirsbach, Allerheiligen.* — Freudenstadt, Schnitzler, 1931, 8°, 47 p., ill. [292]

——— ROTTENKOLBER. *Die Schicksale Allgäuer Klosterbibliotheken in der Zeit der Säkularisation.* (Zentralblatt für Bibliothekswesen, 49, 1932, p. 431-438.) [293]

Le sort fait aux bibliothèques de Kempten, Irrsee, et Ottobeuren.

——— GÜNZBURGER (J.). *Medaillen badischer Klöster, Wallfahrtsorte und anderer geistlicher Institute.* — Nürnberg, Sebaldusverlag, 8°, 175.) [294]

——— HEIZMANN (L.). *Die Klöster und Kongregationen der Erzdiözese Freiburg in Vergangenheit und Gegenwart.* — Munich, 1930. [295]

——— FUNK (PHILIPP.). *Aus dem Leben schwäbischer Reichstifte im Jahrhundert vor der Säkularisation.* (Hist. Jahrbuch., 51, 1931, p. 145-162.) [296]

Aperçu sur le niveau artistique et intellectuel des monastères du midi de l'Allemagne au XVIII^e siècle ; niveau dans l'ensemble assez élevé. A quel degré certaines abbayes ont-elles sacrifié à l'« Aufklärung » ? Quelques indications.

——— FRIEDLAENDER (INA). *Die Bedeutung eines Magdeburger Reliquienkultes für die Geschichte Ottos I. (Sachsen und Anhalt, 8, 1932, p. 130-147.)* [297]

Trois monastères (Wildeshausen, Ottobeuren et Nauwerk-lez-Halle) ont laissé la description de la *Translatio sancti Alexandri* (fils de sainte Féllicité) qui aurait eu lieu d'après eux respectivement à Wildeshausen, Ottobeuren et Magdebourg.

--- BUCHNER (F. X.) *Kolonisation, Wirtschaft und Verwaltung der geistlichen Stiften und Klöster im Bistum Eichstätt im hohen Mittelalter*. (Sammelblatt des hist. Vereins Eichstätt, 44, 1929, p. 20-57.) [298]

Altomünster. — [DÜRSCHEL, H.] *Vom heiligen Alto 730*, dans *Festschrift z. 1200 jähr. Sankt Alto-Jubiläum*, p. 1-12. [299]

Andechs. — BAUERREISS (R.). *Die geschichtlichen Einträge des « Andechser Missale »* (clm. 3005). (SMGBO, 47, 1929, p. 52-80 ; 433-447.) [300]

—— SCHREIBER (MAX). *Beiträge zur Musikpflege im Kloster Andechs vor 1803.* — Birkeneck, St. Georgsheim, 8°, 34 p. [301]

Asbach. — LEIDINGER (GEORG). *Ueber ein wiedergefundener Bruchstück der verlorenen Jahrbücher von Asbach (Annales Asbacenses maiores)* dans *Festschrift Albert Brackmann.* — Weimar, Böhlau, 1931, p. 520-529. [302]

Augsbourg. Saint-Étienne. — BOURIER (HERMANN). *Die Klöster der Bayerischen Benediktinerkongregation von 1830-1932. II. Augsburg.* (SMGBO, 50, 1932, p. 443-507). [303]

Augsbourg. Saint-Ulrich. — SCHROEDER (BARNABAS). *Die Aufhebung des Benediktiner-Reichsstiftes St. Ulrich und Afra in Augsburg 1802-1806.* — Munich, R. Oldenbourg, 1929, 8°, 159 p. [304]

C'est l'histoire lamentable de la sécularisation de la vieille abbaye de Saint-Ulric d'Augsbourg. Grâce à des recherches minutieuses dans neuf dépôts d'archives et à une connaissance étendue des imprimés de l'époque, B. S. a pu nous donner un exposé complètement détaillé de cet événement et le placer dans le cadre des circonstances. Comment expliquer que la Bavière, pays assurément catholique, ait si chaudement embrassé la cause de la sécularisation, alors que la Saxe s'est obstinément refusée à employer ce procédé malhonnête ? La situation où se trouvait la Bavière au point de vue intellectuel, politique, économique et financier, nous aide à comprendre le fait. Poussés par certaines nécessités, trompés par une philosophie rationaliste et faussement utilitaire, la Bavière et Augsbourg se sont emparés de l'article 7 du traité de Lunéville (9 février 1801) : les princes laïques, lésés par l'annexion à la France des territoires situés sur la rive gauche du Rhin, pourraient prendre des compensations sur les terres de l'Empire. Le 25 février 1803, la députation impériale à Ratisbonne approuva ce plan ; le décret fut signé par François II le 27 avril 1803. Ce trait de plume condamnait à la disparition 55 abbayes allemandes, parmi lesquelles Saint-Ulric d'Augsbourg. Il faut remarquer toutefois que, sans le vouloir ou la complicité du souverain respectif, cette sécularisation aurait pu être évitée ; l'article 42 stipulait « que le souverain pouvait, à son gré, supprimer les monastères, ne le devait pas cependant, et qu'il pouvait les conserver. » Mais en Bavière comme à Augsbourg, on était décidé, depuis 1802 déjà, à la curée générale des biens monastiques, et toutes les dispositions étaient prises. Les chapitres 2, 3, 4 et 5 de l'ouvrage racontent par le menu les étapes successives de la sécularisation de l'abbaye

augsbourgeoise, de ses biens et de ses droits. L'abbaye elle-même et ses propriétés, situées dans la ville et la banlieue, tombèrent en possession d'Augsbourg tandis que tout le reste passait à la Bavière. Les moines quittèrent leur monastère le 3 février 1806. Une maigre pension, sous des conditions d'ailleurs très sévères, leur était accordée. On sollicita une dispense du vœu de pauvreté. Lors du congrès de Vienne les moines, paraît-il, espérèrent le rétablissement de Saint-Ulric, mais en vain. Nouveaux espoirs en 1826, à l'avènement de Louis I, qui, à la suite du concordat passé entre son père et le Saint-Siège, se disposait à rouvrir quelques monastères bénédictins. Ces espoirs étaient-ils sincères ? J'en doute un peu. Sur douze moines invités par l'évêque à rentrer éventuellement dans leur abbaye, deux seulement répondirent par l'affirmative : ils avaient respectivement 71 et 60 ans.

——— KRAFT (BENEDIKT). *Die früh- u. hochmittelalterlichen Handschriften der bischöfl. Ordinariatsbibl. in Augsburg. V : Die Hss. von St-Ulrich usw.* (Schwäb. Museum, 1931, p. 129-155.) [305]

Benediktbeuern. — RUF (PAUL). *Ausgaben des Klosters Benediktbeuern für Bücher und Schreibzeug von 1495-1510.* dans *Festschrift für Georg Leidinger.* — Munich, H. Schmidt, 1930, p. 219-228. [306]

Beuron. — ZÄHRINGER (D.). *Beuroner Kunst und Liturgie. Ein Gedenkwort zum 100. Geburtstag, 12 März, des Altmeisters P. Desiderius Lenz.* (BM., 14, 1932, p. 10-19.) [307]

Bursfeld. — JANSEN (FRANZ). *Das älteste gedruckte Reisebrevier der Bursfelder Benediktinerkongregation.* (Beiträge zur Inkunabelkunde, hrsgb. von der Gesells. für Typenkunde des XV. Jahrh., VI, 1931, 4^o, 8 p.) [309]

Cologne. Saint-Géréon. — HEUSGEN (P.). *Das älteste Memoirienbuch des Kölner Gereonstiftes.* (Jahrbuch des köln. Geschichtsvereins, 13, 1931, p. 1-28.) 309

Corvey. — KRÜGER (HERBERT). *Höxter und Corvey.* — Münster, Regensburg, 1931, 8^o, 201 p. [310]

——— RÜBSAM (A.). *Ueberlassung einer Reliquie des hl. Sturmias an die Abteikirche zu Corvey.* (Fuldaer Geschichtsblätter, 24, 1931, p. 95-96.) [311]

Ebersberg. — BAUERREISS (R.). *Das « Chronicon Eberspergense posterius »* (SMGBO, 49, 1931, p. 389-396). [312]

——— MANTEL (K.). *Die Ebersberger Waldordnung aus dem 13. Jarh.* (Fortwiss. Zentralblatt, 53, 1931, p. 8-31.) [313]

——— GUGGETZER (M.). *Ebersberg und seine Geschichte.* — Ebersberg, Selbstverlag, 1931, 8^o. [314]

Erfurt. — SCHOLLE (J.). *Das Erfurter Schottenkloster.* — Düsseldorf, Schwann, 1932, 8^o, 88 p. [315]

Ettenheimmünster. — HEIZMANN (LUDWIG). *Das Benediktiner-Kloster Ettenheimmünster.* — Lahr i. B., Lahrer Anzeiger, 1932, 8^o, II-202 p. [216]

Au lieu du supplice du martyr Landelin, dans la Forêt Noire, s'étaient établis de pieux solitaires. L'un d'eux, devenu évêque de Strasbourg, Witegern, les réunit vers 725, en une cella (Mönchzelle) située dans la vallée. Elle ne lui survécut cependant pas. Etton (Eddo, Heddo), ancien moine et abbé de Reichenau, puis évêque de Strasbourg, releva la cella (734) et la transforma en une maison bénédictine, en y introduisant des moines de Reichenau. Le monastère fut transféré sur la hauteur, non loin de la décollation du saint (avant 926). C'était déjà l'époque de la décadence (vers 820-1180). L'abbaye entra dans la congrégation de Bursfeld (vers 1463), dont elle se sépara en 1624 pour faire partie de la nouvelle congrégation d'Alsace. Aucun moine ne passa au protestantisme. L'abbaye fut supprimée en 1803, au profit de Bade. — Privilèges, possessions, avouerie, bâtiments, confrérie du rosaire, activité intellectuelle des moines, liste des abbés, tels sont les sujets le plus développés dans cette monographie qui ne se réclame pas d'un caractère scientifique.

—— PREISENDANZ (K.). *Die Hss. des Klosters Ettenheim-Münster*. (Hss. d. Bad. Landesbibliothek in Karlsruhe, t. IX). — Karlsruhe, Bad. Landesbibl., 1932, 4°, 92 p. [217]

Frauenchiemsee. — REITZENSTEIN (A.). *Romanische Wandmalereien in Frauenchiemsee* (Münch. Jahrb. Bild. Kunst, 1932, p. 211-252.) [218]

—— RÖTTGER (BERNH. HERMANN). *Zur Bauanalyse des Münsters Frauenchiemsee*. (Münchener Jahrbuch der bildenden Kunst, 8, 1931, p. 87-98.) [219]

Freising. — MOMMSEN (TH. E.). *Zur Freisinger Urkunden-Überlieferung*. (Zeitschrift für bayer. Landesgeschichte, 5, p. 129-139 ; 416-428.) [220]

Fulda. — THEELE (JOSEPH). *Aus der Geschichte der Landesbibliothek Fulda* dans *Festschrift für Georg Leidinger*, Munich, H. Schmidt, 1930, p. 289-292. [221]

—— CHRIST (K.). *Die Bibliothek des Klosters Fulda im 16. Jahrhundert*. *Die Handschriften-Verzeichnisse*. — Leipzig, Harrasowitz, 1933, 8°, XIV-343 p. [222]

La bibliothèque de Fulda était une des plus importantes de l'Allemagne. Elle a disparu pendant la guerre de Trente ans et une cinquantaine de manuscrits, dispersés aujourd'hui à Bâle, à Cassel et ailleurs, sont tout ce qui reste de cette bibliothèque célèbre.

En 1913, M. Christ a trouvé dans les Vat. Pal. lat. 1928 un catalogue du XVI^e s. énumérant 509 (en réalité 585) manuscrits avec leur *incipit* et leur *explicit*, et il a pu déterminer que c'est un catalogue de Fulda. Après de longues années de recherches il nous donne aujourd'hui une édition soigneusement annotée de ce catalogue. Il a d'abord identifié les manuscrits dispersés de Fulda. Il a ensuite identifié, autant que possible, tous les *incipit* et les *explicit*. Nous pouvons donc nous former une idée des manuscrits disparus.

Cette édition et ces annotations comprennent la plus grande partie du livre (p. 67-248). Vient ensuite un inventaire rédigé vers 1561 et déjà édité plusieurs fois, énumérant 791 manuscrits (p. 249-294).

Enfin un troisième catalogue rédigé vers la fin du XVI^e siècle, conservé à Paris, est édité ici pour la première fois (p. 295-308). Il comprend 348 manuscrits théologiques et canoniques.

Comme de juste, des tables de concordances comparent les trois catalogues entre eux. Tous les trois ont été rédigés directement sur les manuscrits, aucun n'est complet. Il faut donc les comparer sans cesse.

Le livre de M. Christ est d'une importance capitale pour l'histoire de la bibliothèque de Fulda. Je suis heureux de pouvoir ajouter aux annotations de l'éditeur quelques identifications nouvelles. Les mss 17 et 43 ont le même *explicit* ; ce sont les derniers mots du Sermon app. 97, M. 39, col. 1932 : *qua <de> re autem Christi* etc. ; le ms 17 était écrit en insulaire, car *autem* a été lu *huius*. L'*explicit* du ms 282 = Walafrid De exordiis ed. Knoepfler 1899, p. 17 : *Ianue erant* (lisez *a Iano*) *quodam* (corrigé à tort par Christ en *quondam*) *dicte* etc.

D. DE BRUYNE.

—— KLETSCHKE (H.). *Die Sprache der Mainzer Kanzlei nach den Namen der Fuldaer Urkunden*. (Hermæa, fasc. 29). — Halle, Niemeyer, 1933, 8°, 128 p. [223]

—— LÜBECK (KONRAD). *Die Fuldaer Abtsahlen des Jahres 1148*. (*Hist. Jahrbuch*, 52, 1932, 184-205.) [224]

—— MOHR (B.). *Die äussere Politik des Fuldaer Abtes Heinrich VI. von Hohenberg 1313-1353*. (*Fuldaer Geschichtsblätter*, XX, 1927, p. 11-16 ; 17-21 ; 39-98.) [225]

—— LÜBECK (K.). *Die Slawen des Klosters Fulda*. (*Fuldaer Geschichtsblätter*, 24, 1931, p. 1-15.) [226]

—— DETTWEILER (F.). *Johann Neudecker der Jüngere*. (ib., p. 18-32) [227]

—— VONDERAU (J.). *Zum Grundriss der Karolingischen Krypten in der Stiftskirche zu Fulda*. (ib., p. 50-61.) [228]

—— LÜBECK (K.). *Bienenzucht und Wachsbedarf des Klosters Fulda*. (ib., p. 65-80.) [229]

—— HANFTMANN (B.). *Die bonifazische Bauschule Fulda*. (SMGBO, 1933, p. 1-21.) [230]

Füssen. — GEIGER (OTTO). *Die Urkunden des vormaligen Benediktinerklosters St-Mang in Füssen*. — Munich, Th. Ackermann, 1932, 4°, VIII-200 p. [231]

La petite ville de Füssen est située dans la Souabe bavaroise. Elle a pris naissance à l'ombre de la cella de saint Magnus (St. Mang), devenue bientôt un monastère sous la règle bénédictine, le plus ancien du diocèse d'Augsbourg. Heureusement placée sur une des principales routes que prenaient les armées et les marchands en marche vers l'Italie, la ville n'a pas tardé à grandir. — Les chartes de l'abbaye ont subi au cours des âges des pertes très graves. D'abord en 1546 des suites de méfaits de la ligue de Smalkade ; puis, en 1552 lors de la révolte de Maurice de Saxe contre Charles-Quint ; enfin, en 1703 dans un

incendie. L'abbaye fut supprimée en 1802 en faveur des princes von Oettingen-Wallerstein. La bibliothèque se vit transportée à Maihingen (Ries) et les archives à Wallerstein. En 1839, le monastère St. Mang fut vendu au baron von Ponickau ainsi que les archives. Celles-ci cependant avaient été divisées en deux parts : celles qui regardaient les droits et les biens situés en Tirol durent rester à Wallerstein ; les autres furent cédées à Ponickau. La ville de Füssen, qui avait racheté le monastère St. Mang au début du XX^e siècle, acquit les archives de Ponickau en 1917. Les archives de St. Mang, aujourd'hui encore, se trouvent donc en deux dépôts. Cette division a été respectée par M. O. Geiger. Le regeste qu'il nous donne des actes de l'ancienne abbaye est divisé en deux parties correspondant aux deux fonds. L'éditeur a suivi l'ordre chronologique dans chacune des subdivisions qu'il a adoptées : privilèges, finances, affaires spirituelles, biens fonds, fiefs, personnes, fondations, procès, varia. L'ordre chronologique en ces matières est discutable ; le point de vue de l'historien n'est pas celui de l'archiviste. Une excellente table alphabétique de soixante pages, sur trois colonnes, permettra au chercheur de trouver aussitôt les données qui l'intéressent. A signaler qu'il n'y a que six documents antérieurs au XIII^e siècle.

Gengenbach. — SCHELL (E.). *Zur Geschichte der Abtei Gengenbach, besonders in den Jahren 1802 bis 1807.* (*Zs. für die Geschichte des Oberrheins*, 45, 1932, p. 566-606.) [232]

Gerbstedt. — PATZSCHKE (H.). *Das Kloster zu Gerbstedt (Mansfelder Heimatblätter*, 5, 1930, p. 107-110). [233]

—— PATZSCHKE (H.). *Die Gebäude des Klosters Gerbstedt* (ib., p. 122-123). [234]

Gerode. — RÖDIGER (P.). *Gerode in seinen Beziehungen zu Mittelhüringen* (*Unser Eichsfeld* 25, 1930, p. 25-28). [235]

—— WOLPERS (GEORG). *Die Reihenfolge der Aebte und ihre Beteiligung an den Generalkapiteln der Bursfelder Benediktiner-Kongregation.* (ib., p. 29-32.) [236]

Heidenheim. — BISCHOFF (BERNH.). *Wer ist die Nonne von Heidenheim.* (*SMGBO*, 49, 1931, p. 387-388.) [237]

On savait déjà que sainte Walburge n'avait pas écrit la vie de ses frères, SS. Willibald et Winibald ; mais l'anonymat cachait toujours le nom de l'écrivain. M. B. l'a découvert : l'auteur s'appelait Hugelburc et était saxonne.

Hohenstein. — LINDNER (M.). *Die ehemalige Benediktinerpropstei Hohenstein im Waldsassener Stiftsland.* (*Das Stiftsland*, 1931, n. 30-35.) [238]

Hohenwart. — REISCHL (G. A.). *Hohenwarter Klosterchronik 1500-1700.* — Schrobenthausen, Hueber, 1931, 8^o, 46 p. [239]

L'auteur publie d'après les vieilles chroniques manuscrites de Hohenwart les annales de la modeste abbaye des bénédictines, de 1507 à 1700. Peu de faits

importants. La partie la plus développée conte les déboires survenus pendant la guerre de Trente ans.

Honau. — PFLEGER (L.). *Eine neue Interpretation der Urkunde des Abtes Beatus von Honau vom Jahre 810.* (Archiv für elsässische Kirchengeschichte, 7, 1932, p. 375-377.) [240]

Kempten. — ROTTENKOLBER (J.). *Geschichte des hochfürstlichen Stiftes Kempten.* — Munich, Kösel, 1933, 8°, 282 p. ill. [241]

Irrsee. — ROTTENKOLBER (J.). *Die Säkularisation der Reichsabtei Irrsee.* (SMGBO, 50, 1932, 225-248.) [242]

Johannisberg. — LÜSTNER (G.). *Zur Deutung alter Örtlichkeiten beim Kloster Johannisberg im Rheingau.* (Nassauische Annalen, 51, p. 96-113.) [243]

Klus. — HERBST (HERMANN). *Das Benediktinerkloster Klus bei Gandersheim und die Bursfelder Reform.* — Leipzig, Teubner, 1932, 8°, VIII-116 p. [244]

A deux reprises déjà, M. Herbst s'était occupé de l'abbaye de Klus. Dans un article sur les origines de la réforme de Bursfeld (BHB, III, 3869), il avait montré que ce mouvement avait pris naissance, en 1430, dans le monastère, petit et pauvre, de Klus, situé non loin de Gandersheim. Une étude sur Jean Brackel (BHB, III, 3891) l'avait amené à des constatations intéressantes sur la bibliothèque de cette abbaye, au XV^e siècle. Ces travaux l'ont conduit tout naturellement à écrire une monographie de Klus. Pour la composer, il disposait de sources relativement nombreuses, surtout de la Chronique de Klus. On s'étonne assurément que cette œuvre, si riche en détails, ait été si peu exploitée des historiens de l'Union de Bursfeld. Leibnitz n'en a publié que des extraits (*Scriptores rerum brunsvicensium*, 1707-1711, II, p. 345-370). L'autographe se conserve à Wolfenbüttel (ms 19. 13. Aug. 4^o). Elle a pour auteur Henricus Bodo. Né avant 1463, Bodo avait fait profession à Klus sous l'abbé Wedego (1460-1505). Il écrivit à Klus, entre 1523 et 1539, la chronique du monastère. A cette chronique un auteur, qu'on ne parvenait pas à identifier parfaitement, avait fait de larges emprunts pour écrire un *de institutione bursfeldensis reformationis deque illius institutore et loco quo ceperit*, œuvre restée inédite jusqu'à nos jours et qui avait été composée en 1537 par Henricus Angelonius. Or, on peut certainement identifier ce dernier Henri avec le premier. Nous saurons ainsi que le moine de Klus est devenu abbé de Steina ou Marienstein (il l'était en 1541). — La monographie de M. H. expose les résultats de l'introduction de la réforme de Bursfeld dans un monastère, de 1430 à 1500 environ. Par malheur, le monastère en question était très modeste. On ne peut donc comparer et généraliser les fruits de cette enquête. Quoi qu'il en soit, avec la bonne discipline, l'aisance peu à peu reparait au monastère ; on bâtit et on aménage monastère, église et bibliothèque. Celle-ci, presque inexistante au début du siècle, s'enrichit de livres non seulement par voie de dons, de legs ou de copie mais par des achats relativement importants. Ceux-ci portent surtout sur des traités de dévotion où sont représentés particu-

lièrement les auteurs du XV^e s., entre autres ceux de la *devotio moderna*. On regretterait que l'auteur n'ait pas poussé plus à fond l'histoire de la bibliothèque et n'ait pas dressé la liste des ouvrages de ce petit dépôt, si en note, il ne nous laissait espérer un travail sur le sujet. — En appendice, (p. 97-113) texte du *de institutione* d'après les deux mss encore existants.

Lorsch. — MÖLLER (W.). *Die Frühzeit des Klosters Lorsch.* (*Archiv für hess'sche Geschichte und Altertumskunde*, 16, 1930, p. 581-585.) [245]

Maria-Laach. — GNEVKOW-BLUME (R.). *Maria-Laach. Kunst, Legende u. Geschichte.* (Kleine hist. Monogr. Fasc. 33). — Leipzig, Reinhold, 1932, 8°, 63 p., 17 fig. [246]

Meissen. — MEIER (JOHANNES). *Zu welchem Orden gehörten die Meissner Nonnen im Kloster zum hl. Kreuz?* (*Cist. Chronik*, 1932, p. 187-189.) [247]

Metten. — STURM (A.). *Die Wiedererrichtung der Abtei Metten.* (*Alt- und Jung Metten*, 4, p. 3-19.) [248]

—— FINK (W.). *Die Entwicklung Mettens nach Wiedererrichtung der Abtei.* 1840. (ib., p. 21-44.) [249]

—— FINK (WILHELM). *Geschichte der Benediktinerabtei Metten seit 1030.* (SMGBO, 50, 1932, 278-314.) [350]

—— FINK (WILHELM). *Wissenschaftliche Bestrebungen im Benediktinerstifte Metten 1275-1803.* (SMGBO, 50, 1932, p. 5-53.) [351]

Munich. — ROETZER (WUNIBALD). *Die St. Bonifatius-Basilika zu München. Ein Führer durch ihre Geschichte und ihren Bau.* — Munich, K. Widmann, 1931, 8°, 46 p. [352]

Neresheim. — REDLICH (VIRGIL). *Neresheim und die Salzburger Universität. Zur Aufhebung der Abtei.* (SMGBO, 50, 1932, p. 143-147.) [353]

—— WEISSENBERGER (PAULUS). *Die Abtei Neresheim. Kurze Geschichte und Beschreibung ihrer Bauten.* — Neresheim, Abbaye, 16°, 8 p. [354]

Décrit surtout la magnifique église de style baroque, commencée en 1745, achevée en 1798. Elle eut pour architecte le plus célèbre artiste du genre à cette époque, en Allemagne, Balthasar Neumann, à qui l'on doit les églises de Münster-schwarzach, Vierzeñheiligen et la Résidence de Wurzburg.

—— WEISSENBERGER (PAULUS). *Waldpflege und Waldbesitz im Reichstift Neresheim.* (*Jahrbuch des hist. Vereins für Nördlingen und Umgebung*, 14, 1930, p. 99-119.) [355]

L'abbaye de Neresheim possédait, en 1773, 8499 arpents de forêt. La sécularisation du monastère, en 1803, les fit passer dans les biens des princes de Thurn et Taxis, qui les possèdent encore aujourd'hui. — Règlements forestiers de l'abbaye.

—— WEISSENBERGER (PAULUS). *Zur Neresheimer Wirtschaftsgeschichte.* (ib., 15, 1931, p. 52-58.) [356]

——— WEISSENBERGER (PAULUS). *Die Jahrtage und Verbrüderungen des alten Klosters Neresheim.* (ib., p. 59-79.) [357]

L'abbaye de Neresheim célébrait les nombreux anniversaires de ses fondateurs et bienfaiteurs ; la solennité variait d'après une hiérarchie bien établie. Généralement cependant, l'anniversaire consistait en ceci : après Prime, tandis que les prêtres célébraient la messe, les non-prêtres récitait l'office des morts. — En plus, la confraternité, dont jouissaient les moines de Neresheim et de nombreux monastères (44), ou même des particuliers, valait aux privilégiés de plus abondants suffrages que W. spécifie.

——— WEISSENBERGER (PAULUS). *Liturgisches Leben in der Abtei Neresheim im 18. Jahrhundert.* (*Rottenburger Monatschrift für prakt. Theologie*, 14, 1930-31, p. 65-74 ; 97-105.) [358]

La vie liturgique à Neresheim d'après les notes prises en 1781-1785 par les deux moines sacristains. A cette date, une évolution dans les pratiques cultuelles se constate, due surtout à la « philosophie éclairée » de l'époque. L'évêque restreint considérablement le nombre des processions, des expositions du Saint Sacrement. D'autre part de nouvelles coutumes sont introduites à l'abbaye. Ces pages pleines d'intérêt nous font connaître une foule de détails sur la façon dont les moines de Neresheim célébraient l'office divin et les saints mystères.

——— WEISSENBERGER (PAULUS). *Geschichte der Wallfahrt Mariabuch bei Neresheim.* — Ratisbonne, Manz, 1931, 16°, XII-118 p. [359]

A en croire le récit qu'en fit le P. Thassilo Pollinger à la fin de sa vie († 12 avril 1723), l'abbé de Neresheim, Meinrad Denich, chevauchant, dans la forêt voisine de son monastère, aurait découvert, entre 1660 et 1663, une statuette de la Vierge, cachée dans le creux d'un hêtre. Faite d'argile, elle mesurait une palme à peine. Elle devait provenir d'Einsiedeln : quelque pèlerin aura rapporté du célèbre sanctuaire une de ces petites reproductions que l'on y vendait en souvenir. La découverte parut miraculeuse et le peuple se rendit en pèlerinage à la Vierge au hêtre. Le monastère bâtit une chapelle autour de l'arbre ; on y disait la messe. La guerre de succession d'Autriche menaça de ruine le pèlerinage. Le P. Thassilo Denich le restaura vers 1705 et reconstruisit la chapelle, d'abord en bois, puis en pierre (1708-1711). Les offrandes des pèlerins, en espèces et en nature, subvenaient aux dépenses de la construction, de l'ameublement, de l'ornementation et de la sacristie. W. reproduit les comptes et inventaires détaillés de l'époque. Non loin de la chapelle se trouvait une source, Frauenbrunnen, dont on buvait avec dévotion. Description de l'église, extérieur et intérieur. Sur l'autel, sous un baldaquin, une grande statue de la Vierge, au pied de laquelle, à peine visible de la foule, se trouvait la minuscule statuette. Le pèlerinage était fréquenté des environs. On peut arriver à fixer quelques moyennes : dans la première moitié du XVIII^e siècle, environ 1.000 confessions et communions par an ; puis ce nombre augmente au point de donner environ 3.000 communions annuelles. On s'y rendait surtout les vendredis de carême ; ces jours-là, les visites étaient

indulgenciées. Le pèlerinage eut ses images et ses médailles. S'il était si couru, c'est évidemment que l'on y obtenait des faveurs, dont W. nous offre quelques exemples. La période dite d'éclaircissement et les lois provoquées par lui entravèrent le pèlerinage jusqu'au jour où, en 1796, la chapelle fut incendiée par les armées françaises. — W. donne ensuite l'état économique de Mariabuch, la liste de ses aumôniers et leurs fonctions, celle des sacristains. — Heureusement, lors de l'incendie de 1796, la petite statuette avait été sauvée et portée au monastère de Neresheim. C'est là que le pèlerinage reprit son cours, quand survint la suppression de l'abbaye. Il renaquit cependant à Mariabuch même, vers 1849, et la statue miraculeuse finit par rentrer dans son nouveau sanctuaire. Les moines de Beuron, en ressuscitant la vie monastique à Neresheim (1920), ont contribué à le rendre plus florissant.

——— WEISSENBERGER (P.). *Geschichte der Wallfahrt Maria-Eich bei Ebnat. (Vergangenheit und Gegenwart, 1932, n^{os} 1 et 2.)* [360]

Petit pèlerinage imité de celui de Mariabuch et né vingt ans après lui à Ebnat, dont Neresheim avait le patronage.

Niederaltaich. — MOMMSEN (TH. E.). *Eine Niederaltaicher Privaturkunde aus dem 9. Jahrhundert.* dans *Festschrift Albert Brackmann*, Weimar, Böhlau, 1931, p. 64-80. [361]

Northeim. — MEIER (P. J.). *Der Wechsel in der Herrschaft über Northeim im 12. und 13. Jahrhundert.* (*Hannoversches Magazin*, 1931, p. 21-27.) [362]

——— HERBST (HERMANN). *Handschriften aus dem Benediktinerkloster Northeim.* (SMGBO, 50, 1932, p. 355-377 ; 611-629.) [363]

Nuremberg. — BARRY (P. J.). *Irish Benedictines at Nuremberg.* (*Studies*, 21, 1932, p. 579-597.) [364]

Conrad III fonda Saint-Gilles de Nuremberg en 1140. Les Irlandais l'occupèrent jusqu'en 1418 ; à cette date, des bénédictins allemands de Reichenbach s'installèrent à Saint-Gilles.

Oberaltaich. — STURM (ANGELUS). *Veit Höser als asketischer Führer und Lehrer.* (SMGBO, 1931, p. 363-374.) [365]

Ottoheuren. — FRIEDLAENDER (INA). *Die Translatio S. Alexandri von Ottoheuren* dans *Festschrift Albert Brackmann*, Weimar, Böhlau, 1931, p. 347-370. [366]

Faux qui daterait de 1145-1146.

——— ROTTENKOLBER (JOS). *Das Feldkircher Priorat St. Johann des Reichs-stifts Ottoheuren.* (SMGBO, 50, 1932, 342-345.) [367]

——— LIEB (N.). *Die Feichtmayr-Christian-Frage in Ottoheuren.* (*Zeitschrift für bayr. Landesgeschichte*, 1931, p. 175-187.) [368]

Ratisbonne. St.-Emmeran. — ZAHN (KARL). *Die Klosterkirche von St. Emmeran*

in Regensburg und ihr Doppelnischenportal. (*Münchner Jahrbuch der bildenden Kunst*, 8, 1931, p. 69-86.) [369]

Ratisbonne. St-Jacques. — KARLINGER (H.). *Das Kapitell mit der Palmetten-schleife.* (*Münchner Jahrbuch d. bildend. Kunst*, 7, 1930, p. 281-292.) [370]

Reichenau. — ROSENTHAL (B.). *Juden als Lehensträger des Klosters Reichenau.* (*Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, 45, 1931, p. 495-498.) [371]

—— DOLD (A.). *Ämtlich beglaubigte Kopien von Originalurkunden Ottos I. aus der bischöfl. Notariatskanzlei in Konstanz.* (*Z. f. Gesch. Oberrheins*, 44, 1931, p. 577-579.) [372]

—— PREISENDANZ (KARL). *Der Reichenauer Handschriftenkatalog von 1724 dans Festschrift für Georg Leidinger*, Munich, H. Schmidt, 1930, p. 199-206. [373]

—— LERCHE (O.). *Die Buchmalerei der Reichenau um das Jahr 1000 und ihre Umwelt.* — Oetzsch-bei-Leipzig, chez l'auteur, 1931, 15 p. ill. [374]

Reichenbach. — EIMER (M.). *Studien zur Geschichte Reichenbach.* (*Württ. Viertelj. für Landesgeschichte*, 36, 1931, p. 52-86.) [375]

Rohr. — PUSCH (HERMANN). *Kloster Rohr.* — Meiningen, Keyssner, 1932, 8°, 278 p. [376]

Le monastère de Rohr a été fondé avant 824 et sans doute après 815, par le comte Christian et sa femme Heilwich. Il semble qu'il ait été occupé dès le début par des moniales. Après un siècle, il avait disparu. Restauré par Fulda vers 1200 (avant 1206), il abrita une cinquantaine de moniales jusqu'en 1562, date de sa suppression, causée par la pseudo-réforme. — De ce monastère, P. publie l'histoire (p. 13-71) et le regeste (p. 73-162), Dans l'une et l'autre on rencontrera bien des détails intéressants sur la vie des bénédictines au bas moyen âge. La vie interne du couvent a surtout retenu l'auteur. Les différents chapitres de cette histoire étudient l'organisation, les sceaux, l'office divin et la vie des moniales, l'avouerie et la seigneurie, la communauté, les bâtiments, les sources de revenus. L'histoire externe de l'abbaye ne comporte que quatre pages. C'est évidemment trop peu et l'on se demande même comment le monastère a disparu : une ligne est censée tout expliquer. On saute du XII^e siècle au XVI^e. — En six appendices (p. 163-234) quelques pièces ; table alphabétique des noms de personnes et de lieux cités dans le regeste (211 numéros) et les appendices.

St. Veit. — OW (A. v.). *Die Abtei St. Veit bei Neumarkt a. d. Rott und die Säkularisation.* (*Die ostbayr. Grenzmarken*, 19, 1930, p. 193-196.) [377]

Saalburg a. d. Saale. — RONNEBERGER (WERNER). *Das Zisterzienser-Nonnenkloster zum Heiligen-Kreuz bei Saalburg a. d. Saale.* — Iena, G. Fischer, 1932, 8°, XVIII-324 p. [378]

Les origines du monastère de Sainte-Croix à Saalbourg s'enveloppent d'obscurité. Dès 1311, on rencontre, près de la ville, un couvent de femmes, avec une église particulière, qu'il n'est pas aisé de déterminer. Impossible également de préciser les règles selon lesquelles vivaient ces religieuses, peut-être celles-ci

étaient-elles des « béguines ». La chartre de confirmation ne date que 1325 : elle donne les noms des « fondateurs » les avoués Henri IV et Henri V de Gera, et explique le choix de l'endroit : c'était un lieu de pèlerinage à la Sainte Croix ; elle stipule, de plus, que les religieuses « sub habitu et regula s. Bernhardi et ordine Cisterciensi virtutum domino militari [advocati] statuerunt ». Juridiquement cependant elles n'avaient aucun lien avec l'ordre et dépendaient de l'évêque de Naumburg. On ne sait d'où vinrent les premières moniales, peut-être de Herbsleben. La plupart des moniales appartenaient à la noblesse. L'histoire du monastère jusqu'à la fin du XV^e siècle ne présente rien de remarquable. Les liens, purement moraux, qui le rattachaient aux Cisterciens ne tardèrent pas à se relâcher. En 1349, elles se disent encore de « l'ordre gris » ; en 1420 au contraire elles se proclament « de l'ordre de S. Benoît ». Pareil changement, à cette époque, se rencontre fréquemment. Le XV^e siècle amène, avec lui, la décadence. Saalburg finit par se joindre à la réforme de Bursfeld, vers 1496. L'événement ne porta pas les fruits qu'on en attendait ; la situation économique s'aggrava en même temps que la discipline empirait. En 1513-14 les moniales se plaignirent amèrement et légitimement de leurs supérieures. Les négociations durèrent longtemps. Finalement l'abbesse fut déposée (1523). Mais la paix ne revint pas au monastère. Il fut désarmé devant la réforme protestante. En 1544, le monastère cessait d'exister et ses biens étaient vendus. Six religieuses, dont une converse, y séjournèrent jusqu'à leur mort : elles recevaient une pension de 30 florins par personne, rente manifestement insuffisante.

L'ouvrage de R., très fouillé, étudie particulièrement la vie interne (p. 80-115) et l'histoire économique (p. 116-167) de l'abbaye. D'excellentes tables facilitent l'usage du volume.

Scheyern. — KAINZ (STEPHAN). *Die Scheyrer Visitationsrezesse vom Jahre 1683-1758.* (SMGBO, 49, 1931, p. 1-24 ; 137-174 ; 341-362 ; 397-412.) [379]

——— PARZINGER (BEDA). *Das geplante Mausoleum Ludwigs I. in Scheyern, ein liturgischer Streitfall des Königs.* (SMGBO, 50, 1932, p. 595-610.) [380]

Seon. — BAUERREISS (R.). *Seon in Oberbayern, eine bayerische Malschule des beginnenden XI. Jahrhunderts.* (SMGBO, 50, 1932, p. 529-555.) [381]

Siegburg. — WEISE (E.). *Das Diplom Heinrichs IV. für Siegburg vom 4 Okt. 1071, dans Festschrift A. Brackmann, 1931, p. 248-259.* [382]

——— WEISE (E.). *Die Urkunden Erzbischofs Annos II. für Kloster Siegburg.* (Jahrb. Köln. Geschichtsvereins, 13, 1931, p. 59-93.) [383]

Tegernsee. — MITTERWEISER (A.). *Die Anfänge des Buchdrucks in der Abtei Tegernsee.* (Gutenberg-Jahrbuch, 1932, p. 178-182.) [384]

Établie en 1573, l'imprimerie de l'abbaye fonctionna jusqu'à la suppression de l'abbaye en 1802.

——— BUEK (W. VON). *Geschichte der Klosterbibliothek und Klosterdruckerei des ehem. gefürstl. Benediktinerstifts Tegernsee.* (Alt-Tegernsee, 1931, n. 12.) [385]

—— REDLICH (VIRGIL). *Beiträge zur Tegernseer Briefsammlung aus dem 12. Jahrhundert.* (SMGBO, 50, 1932, p. 556-563.) [386]

—— REDLICH (V.). *Tegernsee und die deutsche Geistesgeschichte im 15. Jahrh.* — Munich, Kommission für bayer. Landesgeschichte, 1931, 8°, 268 p.) [387]

—— REDLICH (V.). *Kulturwege zwischen Freising und Tegernsee im Mittelalter.* (Sammelblatt hist. Vereins von Freising, 17, 1931, p. 33-48.) [388]

Trèves. St. Mathias. — *Die öffentliche Reliquien-Verehrung in St. Mathias.* (St. Mathias Bote, 1930, p. 44-48.) [389]

—— MONTEBAUR (JOSEF). *Studien zur Geschichte der Bibliothek der Abtei St. Eucharius-Mathias zu Trier.* (Römische Quartalschrift, 26. Supplementheft.)

— Fribourg en B., Herder, 1931, 8°, VIII-164 p. [390]

Après avoir décrit l'histoire de la bibliothèque, l'A. publie le catalogue du XVI^e siècle en identifiant les manuscrits conservés soit à Trèves, soit dans d'autres bibliothèques.

Ce livre a été sévèrement — trop sévèrement — jugé par P. Lehmann, *Hist. Vierteljahrschr.* 26, 605-610, V. Redlich, *St. u. Mitt. aus d. Bened. Ord.*, 49, 448-464 ; P. Volk, *Rev. d'hist. eccl.*, 28, 876-8 a ajouté encore des détails nouveaux. Voir encore quelques remarques. L. Delisle a trouvé parmi les mss. Ashb. de Florence un volume provenant de St-Mathias. Le ms. A 13 doit sans doute être identifié avec Cheltenham 391 du XI^e siècle. On y trouve plusieurs textes apocryphes très rares, édités d'après ce manuscrit par M. R. James en 1893 (Texts a. Stud. II 3). James soupçonne — mais à tort — que le manuscrit est d'origine anglaise. Ajoutons aussitôt que F 23 Ambrosius *De fuga saeculi* etc. = Cheltenham 392, X^e et XI^e siècles et que I 73 = Cheltenham 461 (et non 641). Probablement parmi les manuscrits 387-704 qui ont été achetés au bénédictin Leander van Ess se trouvent encore d'autres livres de Trèves.

Il y a, je suppose, quelques fautes de lecture : B 48 *ultius* corrigé par Montebaur en *ultiores* (!) doit être *tertius* ; E III *de divinitate demonum* est sans doute *de divinatione* ; E 112 *de summa*(?) doit être lu sans hésiter *de sententia* et il s'agit de la lettre 167 et cet écrit est oublié dans la table ; F. 48 *de canendis* doit être *de carentis*.

D. DE BRUYNE.

—— REDLICH (VIRGIL). *Zur Bibliotheks- und Geistesgeschichte der Trierer-Abtei St. Mathias.* (SMGBO, 49, 1931, p. 448-464.) [391]

—— LEHMANN (P.), *Bemerkungen zu einer bibliotheksgeschichtlichen Arbeit.* (Historische Vierteljahrschrift, 1931, p. 605-610.) [392]

Weissenau. — LEHMANN (P.). *Verschollene und wiedergefundene Reste der Klosterbibliothek von Weissenau.* (Zeits. Bibliothekswesen, 49, 1932, p. 1-11.) [393]

—— LAUTER (K. T.). *Weissenhofer Urkundenfälschungen* (Archivalische Zeitschrift, 39, 1930, p. 226-259). [394]

Weltenburg. — HOFFMANN (R.). *Kloster Weltenburg und seine Aasmkirche.* — Munich, Zerle, 1931, 8°, 60 p., 24 pl. [395]

Wiblingen. — SCHWENGER. *Abtei Wiblingen*. — Munich, Zerle, 1930, 8°, 84 p. [396]

Woerschweiler. — KIFFER (P. E.). *L'ancienne abbaye de Woerschweiler, son histoire, ses ruines*. (Bull. Soc. amis de la Sarre, n° 7, 1930, p. 305-321.) [397]

Fondée par l'abbaye de Hornbach, en 1131, elle passa plus tard aux cisterciens de Villers-Bettlach.

Zwiefalten. — LÖFFLER (K.). *Die Handschriften des Klosters Zwiefalten*. — Lenz, Winkler, 1931, 8°, 116 p. [398]

Voir le compte rendu, *Rev. Bén.*, 1932, p. 181.

——— NAEGELE (ANTON). *Der erste und der letzte Zwiefalter Benediktiner am alten Gymnasium zu Rottweil a. N.* (SMGBO, 1931, p. 243-290.) [399]

ANGLETERRE.

Monastères.

Généralités. — KNOWLES (DAVID). *Essays in Monastic History 1066-1215*. 1. Abbatial Elections ; 2. The Norman Plantation ; 3. The Norman Monasticism ; 4. The Growth of Exemption ; 5. The Cathedral Monasteries ; 6. Parish Organisation. (DR., 49, 1931, p. 252-278 ; 441-456 ; 50, 1932, p. 33-48 ; 201-231 ; 396-436 ; 51, 1933, p. 73-96 ; 501-522.) [400]

——— BYRNE (MARY). *The Tradition of the Nun in Medieval England*. (Diss. Cathol. Univ. of America). — Washington, Catholic University, 1932, 8°, xxxv-235 p. [401]

L'auteur a examiné consciencieusement toutes les sources littéraires parues au moyen âge en Angleterre. D'innombrables lectures l'ont aidée dans ses recherches et ses conclusions. Résumons celles-ci. Le premier chapitre tient lieu d'introduction. B. y établit entre autres — contre la plupart des historiens — le caractère nettement chrétien de la littérature à l'époque anglo-saxonne. Pour ce qui regarde spécifiquement notre sujet, la moniale dans la littérature en Angleterre, relevons l'absence, en ce pays, de cette sorte d'écrits lyriques désignés sous le nom de *planctus monialium*, *Chansons de nonnes*, *Nonnenklagen*, *Klosterlieder*. — Les plus longs chapitres de son travail, B. les consacre à la moniale dans la littérature didactique (p. 21-67) et dans l'historiographie (p. 68-140). Chronologiquement Aldhelm est le premier et le plus important des écrivains qui intéressent notre sujet. Son *De laudibus virginittis sive de virginitate sanctorum* est adressé à l'abbesse de Barking, Hildelid, et par elle à ses moniales ; un autre traité en vers sur le même sujet *de laudibus virginum* est dédié à l'abbesse Maxima ; il est comme un résumé du premier. Celui-ci, par ses normes données à la moniale, a fixé le portrait idéal de la religieuse ; les traits de cette image ne varieront plus. Les auteurs didactiques, qui suivront Aldhelm, le reprendront, y ajouteront du leur, sans toutefois le changer : tels S. Boniface, Aelfric, Alcuin, etc. De toutes

les vertus religieuses, la plus exaltée et de beaucoup, c'est la virginité. Aldhelm, d'ailleurs, se rattache étroitement aux écrivains ecclésiastiques des premiers siècles, Cyprien, Tertullien, Augustin, Grégoire. Il a comme épuisé le sujet. — Si nous passons maintenant à la littérature historiographique, c'est Bède qui nous a donné le type de l'abbesse anglo-saxonne, « personnage », marquant à la fois et aimable, dont l'influence s'avère énorme même au dehors du monastère et sur le clergé (Hilda, Etheldreda, Elfleda). Les chroniqueurs suivants feront leurs les peintures de l'*Historia ecclesiastica*. Seuls S. Boniface et son entourage, qui adopteront cependant plusieurs traits de Bède, présenteront un type un peu particulier de l'abbesse ; celui-ci ne contredit pas à celui que Bède a décrit, il le complète en insistant sur les difficultés fâcheuses de la position de l'abbesse en certaines circonstances. Alcuin n'y ajoutera guère grand' chose, non plus que les *vitæ* des siècles suivants (Édith, Wulftrude à Wilton). Quant à la simple moniale elle n'apparaît généralement que par occasion et sans autre relief que celui de la sainteté humble et cachée. Son portrait semble composé de traits inspirés directement ou indirectement de S. Grégoire le Grand (Dialogues ; Homélies sur l'Évangile). En fait on constate que l'historiographie a puisé dans le concret son type de l'abbesse et de la simple religieuse ; tandis que la littérature didactique l'a formé d'après les enseignements des Pères. Les infidélités, les abus que l'on dénoncera, alors ou plus tard, ne créeront pas un type nouveau. A partir de la fin du XI^e siècle, le portrait tel que nous l'a laissé Bède va se surcharger de détails et de traits conventionnels empruntés à la littérature patristique. On y remarque même l'intrusion de l'élément romantique qui ira se renforçant au XV^e siècle.

Dans les romans arthuriens, la religieuse représente un amalgame des matériaux connus jusqu'ici et de l'*amour courtois*. Quant à la satire, tard venue en Angleterre (XII^e siècle), on peut dire qu'avant le XVI^e siècle elle ne s'est pas attaquée à la « nonne » comme telle ; elle n'a visé, en elle, tout au plus que la vie religieuse. On ne peut guère citer satire de quelque importance, sinon le *Why I cannot be a Nun*. — Dans les *exempla*, les prédicateurs populaires à la fin du moyen âge, se sont inspirés des récits de saint Grégoire le Grand dans ses Dialogues et ses Homélies sur les Évangiles.

—— COULTON (G. G.). *Scottish Abbeys and Social Life*. Cambridge University Press, 1933, 8°, ix-293 p. [402]

—— CHOWN (J. LESLIE). *England's Debt to Monasticism*. — Londres, C. W. Daniel, 1932, 8°, 62 p. [403]

—— BASKERVILLE (GEOFFREY). *Married Clergy and Pensioned Religious in Norwich Diocese 1555*. (*The English Hist. Review*, 48, 1933, p. 43-64 ; 199-228.) [404]

—— CHENEY (C. R.). *The Papal Legate and English Monasteries in 1206*. (*English Hist. Review*, 46, 1931, p. 443-452.) [405]

En 1206, Jean de Ferentino, cardinal de S. Maria in via lata, visita plusieurs monastères d'Angleterre, en qualité de légat. Le 15 août, il se trouvait à Sainte-Marie d'York. On a heureusement conservé les statuts qu'il a édictés à la fin de sa visite, et dont on trouvera ici le texte. Ces statuts sont pleins d'intérêt. Ils sont probablement les plus anciens qui aient été promulgués par un légat pour un monastère anglais.

—— PEERS (C. R.). *Recent Discoveries in the Minsters of Ripon and York.* (*Antiquaries Journal*, 11, 1931, p. 113-122.) [406]

—— MAJOR (Kathleen). *Episcopal Acta in Mediaeval Capitular Archives.* (*Bull. Inst. Hist. Research*, 9, 1931-32, p. 145-153.) [407]

Intéresse les chapitres des monastères cathédraux bénédictins.

—— PANTIN (W. A.). *Documents Illustrating the Activities of the General and Provincial Chapters of the English Black Monks 1215-1540.* T. II. — Londres, Royal Historical Society, 1933, 8°, XIX-232 p. [408]

M. P. continue la publication des documents relatifs aux chapitres généraux et provinciaux des bénédictins anglais (BHB, III, 3934). Ce second volume concerne la période qui suit la *Benedictina* (1336) et va jusqu'à la suppression (1540). Il contient les actes et statuts des chapitres provinciaux. Dans un troisième volume on trouvera des documents variés, et l'Index général.

Le premier chapitre tenu après la *Summa Magistri* eut lieu en 1338. Les actes et statuts des chapitres réunis entre 1338 et 1426 sont consignés principalement dans neuf manuscrits dont M. P. nous donne soigneusement la description et l'analyse. L'un d'eux provient de Reading ; tous les autres appartenaient à Durham. Certains écrits s'y retrouvent presque toujours : la Règle, S. Bernard, (*de praecepto et dispensatione*) la *Benedictina*, *Abbas et Prior*, les chapitres 1338-1426, des écrits hagiographiques et des expositions sur les origines monastiques. Ces traités semblent avoir été compilés entre 1350 et 1450, sans doute sous l'inspiration directe ou indirecte des moines de Durham, abbaye qui en abritait de remarquables tels que Jean de Beverley (après 1333) ; Utréd de Boldon (1341-97), auteur de plusieurs travaux sur la discipline monastique, et à qui l'on doit peut-être l'*Abbas et Prior* ; Jean Wessyngton (prieur 1416-1446.)

Après un siècle environ, en 1444, on se trouvait en face d'une masse considérable d'actes et de statuts. On sentit la nécessité de composer un code nouveau de statuts, destiné à remplacer tous les précédents. Ce qui fut fait (n° 175). Après quoi nous ne rencontrons plus que quelques définitions capitulaires (1444 ? et 1447 ?) et les statuts de 1516.

L'appendice I institue une comparaison intéressante entre les statuts de 1343 et ceux de 1215-1336 ; entre les statuts de 1444 et ceux de 1343.

—— PANTIN (W. A.). *A Sermon for a General Chapter.* (DR., 51, 1933, p. 291-308.) [409]

Les chapitres généraux tenus par les bénédictins anglais à la fin du moyen âge,

étaient ouverts par un sermon latin prononcé par un moine « graduate » devant les « clercs et lettrés » ; ils se clôturaient par un sermon anglais, en public. Les prédicateurs étaient nommés par le chapitre précédent. Au XV^e siècle, on chargeait quatre moines de préparer la dite allocution. L'auteur de celle qui était prononcée recevait deux Livres pour sa peine. — De ces sermons, on n'en a conservé aucun en anglais, et un seul complet en latin. M. Pantin nous en donne le texte. Le prédicateur encourage les abbés à se montrer larges et généreux dans les dépenses nécessaires aux études.

——— MOREY (ADRIAN). *Chapters of the English Black Monks*. (DR., 49, 1931, p. 420-429.) [410]

Bermondsey. — DENHOLM-YOUNG (N.). *Edward of Windsor and Bermondsey Priory* (*English hist. Review*, 48, 1933, p. 431-443.) [411]

Buckfast. — STÉPHAN (JOHN). *Buckfast Abbey. A Short Sketch.* — Buckfast, The Abbey, 1930, 8°, 31 p. [412]

——— HUTTON (EDWARD). *The Return of the Benedictines. (The Buckfast Abbey Chronicle, II, 1932, p. 251-266.)* [413]

Bury St-Edmund. — GOODWIN (A.). *The Abbey of St-Edmundsbury.* — Oxford, Blackwell, 1931, 8°, VIII-88 p. [414]

——— DOUGLAS (D. C.). *Feudal Documents from the Abbey of Bury St-Edmunds.* — Londres, Humphrey Milford, Oxford University Press, 1932, 8°, CLXXI-247 p. [415]

Cet ouvrage intéressera tout particulièrement les historiens qui étudient les conditions sociales, économiques et politiques créées par la conquête normande en Angleterre. Il donne quatre séries de textes : le Livre féodal de Baldwin, abbé de Bury-Saint-Edmond, 1065-1098 ; cent deux chartes royales relatives à la même abbaye, de 1066 à c. 1180 ; soixante-cinq chartes d'abbés de Bury ; enfin une soixantaine de documents variés. Les textes ont été puisés dans différents manuscrits dont M. D. nous donne l'analyse, au début d'une Introduction de cent soixante-dix pages, où il consigne les résultats obtenus par l'étude minutieuse de ces textes. Le médiéviste y trouvera l'exposé des problèmes que soulèvent les origines de la féodalité en Angleterre et les solutions possibles. Du point de vue monastique l'historien y verra, pris sur le vif, comment l'un des plus grands monastères anglais fut touché par les événements du XI^e siècle, et l'étendue des changements auxquels ses propriétés durent s'adapter à cette période critique. Nulle autre maison religieuse ne pouvait mieux nous renseigner sur le sujet que Bury ; aucune, en effet, ne présente une collection aussi riche de documents relatifs au siècle qui a suivi la Conquête normande. Le chapitre III de l'introduction est à lire particulièrement.

——— BODTKER (A. TRAMPE). *Anglice loqui dans A Grammatical Miscellany offered to O. Jespersen*, 1930, p. 101-104. [416]

Les sermons à Bury.

Cantorbéry. — BABINGTON (M. A.). *Canterbury Cathedral.* — Londres, Dent, 1933, 8°, 190 p. [417]

——— HALL (H.) et NICHOLAS (FRIEDA J.). *Manorial Accounts of the Priory of Canterbury, 1260-1420.* (*Bull. of the Institute of Hist. Research*, 8, 1931, p. 137-155.) [418]

Comptes de vingt-deux domaines qui appartenaient au prieuré de Cantorbéry ; ces comptes ont été dressés par des « bedeaux » de l'endroit. — Carte de ces manoirs.

——— NICHOLS (J. N.). *Custodia Essexae : a Study of the Conventual Property held by the Priory of Christ Church Canterbury in the Counties of Essex, Suffolk, and Norfolk.* [419]

(Thèse. CR. *Bull. of the Institute of Hist. Research*, IX, nov. 1931, p. 116-120,)

Ely. — LADDS (S. INSKYP). *The Monastery of Ely.* — Ely. The Minster Press. G. H. Tyndall, 1930, 8°, 47 p. [420]

——— IKIN (R. G.). *Notes on the History of Ely Cathedral Grammar School, or The King's School Ely.* — Cambridge, Heffer, 1931, 8°, xi-87 p. [421]

Les faits les plus marquants de l'histoire de l'école monastique d'Ely, et de son évolution. Elle compte parmi ses élèves des célébrités telles que Alfred le Grand, S. Édouard le Confesseur, etc.

——— ATKINSON (THOMAS DINHAM). *An architectural History of the Benedictine Monastery of Saint Etheldreda at Ely.* — Cambridge, University Press, 1933, 2 vol. in-folio ; texte (xxiv-214 p.) et planches. [422]

Cet ouvrage est moins un livre d'art qu'un livre d'histoire : narration minutieuse des origines et du développement des constructions monastiques d'Ely ; description précise des bâtiments et de leurs détails. Par là, il constitue une contribution de première importance à l'histoire de l'architecture bénédictine. L'Église d'Ely ayant déjà fait l'objet de nombreuses études, M. A. ne s'y est pas attardé lui-même longuement. Son attention s'est portée surtout sur les bâtiments domestiques de l'abbaye, refondée en 970. Dans son introduction il expose, notamment, le plan bénédictin généralement adopté en Angleterre, et il explique les exceptions. Les comparaisons nombreuses qu'il établit sont, de ce chef, extrêmement intéressantes et l'irrégularité du plan d'Ely se comprend à la lumière des circonstances. — L'histoire architecturale d'Ely commence avec la nomination de Siméon, premier abbé normand, en 1081. Elle comprend deux périodes particulièrement riches : la période normande ou XII^e siècle (église consacrée en 1106, finie c. 1185) et la période gothique au second quart du XIV^e (tour centrale octogone ; lanterne ; Lady Chapel, etc.). A la fin du XII^e, on peut dire que le monastère dans son ensemble est terminé ; il ne recevra plus que des additions modestes comparées à l'ensemble, quoique importantes en elles-mêmes par leur

beauté et leur grandeur. Mais il faut expliquer les bâtiments par leur destination et celle-ci ne se saisit parfaitement que si l'on connaît les rouages de l'abbaye, les charges et prérogatives du prieur, du sous-prieur et des quinze « Obedientiaries ». Tâche ingrate : que de détails nous échappent ; à combien d'hypothèses on se trouve réduit ! Quoi qu'il en soit, d'une façon générale, on verra combien l'indépendance des différents offices ou charges au moyen âge a influé sur la construction. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'on compte à Ely une demi-douzaine de cuisines, autant, sinon plus, de chapelles, plusieurs hôtelleries, de nombreux logements particuliers. Certaines lacunes nous surprennent : on ne parvient pas à retrouver trace, ni dans les constructions ni dans les textes, d'une bibliothèque à Ely et rares sont les livres qui nous en ont été conservés.

La curiosité du lecteur, tenue en haleine tout le long de ces pages par la richesse des renseignements qu'elles fournissent, est soutenue encore par une typographie large et superbe ; elle est piquée sans cesse par des dessins, des reproductions, des photographies du meilleur goût et du plus haut intérêt. Un album in-folio qui compte vingt-trois grandes planches pliables, et une brochure explicative, complètent la documentation de ce beau travail.

Evesham. — PALMER (H. P.). *The Bad Abbot of Evesham and other Mediaeval Studies*. — Londres, Blackwell, 1932, 8°, VIII-152 p. [423]

Glastonbury. — *Glastonbury Abbey before the Conquest*. A translation by H. F. Scott Stokes of William of Malmesbury « On the Antiquity of the Church of Glastonbury » (A. D. 1130) in the form commonly accepted by scholars of to-day ; from Thomas Hearne's edition of Adam of Domesday (Oxford, 1727), based on the unique ms. in the Library of Trinity College, Cambridge. — Glastonbury, Central Somerset Gazette, 1932, 8°, 71 p. [424]

Hyde. — *The Monastic Breviary of Hyde Abbey, Winchester*, edited with liturgical Introduction, Notes and Indices by J. B. L. Tolhurst. 1 et 2. Temporale. (Bradshaw Society, vol. 69 et 70). — Londres, 1932, 1933, 8° non paginé. [425]

Lewes. — CONNELL (J. M.). *Lewes. Its Religious History*. — Lewes, W. E. Baxter 1931, 8°, 179 p. [426]

Norwich. — SAUNDERS (H. W.). *An Introduction to the Obedientiary and Manor Rolls of Norwich Cathedral Priory*. — Norwich, Jarrold, 1930, 8°, XIII-213 p. illustr. [427]

Cette introduction contient une foule de détails sur l'administration du prieuré cathédral de Norwich, de la fin du XIII^e siècle à la Réforme. Après avoir exposé ce que comporte un monastère (Monastic Equation) et décrit les rouleaux des « offices » et des « domaines », elle s'étend longuement sur les revenus et les dépenses de chacun des départements, rouages de l'ensemble, ainsi que sur la tenue des livres de comptabilité. Enfin elle traite de matières communes à l'ensemble de la communauté : la population monastique, les dettes, les aumônes,

les anniversaires, les études, etc. Des diagrammes rendent les conclusions plus claires encore.

Pershore. — *Pershore Monastery : some Chapters of its Foundation and History.* (*Laudate*, 9, 1931, p. 4-14 ; 89-98, 164-175, 240-249.) [428]

——— **ANDREWS** (FR. B.). *Pershore Abbey, Worcestershire. Report on the Excavations carried out on the Site of the abbatial Buildings.* — Oxford, University Press, 1931, 8°, 13 p. [429]

Princethorpe. — **FRIDESWIDE** (S. M.). *Princethorpe Tercentenary.* (*Chimes*, 1930, 57-66.) [430]

Ramsgate. — *Special Jubilee Nummer.* (*The Thanet Catholic Review*, 1931, juillet.) [431]

Contient les articles suivants :

C. Smith.	1856-1931.
Th. Rugby.	The Three Abbots.
D. Prangnell.	The Thanet Missions.
A. Taylor.	England and the Benedictines.

St. Albans. — **GALBRAITH** (V. H.). *Thomas Walsingham and the St. Albans Chronicle 1272-1422.* (*The English historical Review*, 47, 1932, p. 12-31.) [432]

St. Michael's Mount. — **TAYLOR** (T.). *Saint Michael's Mount.* — Cambridge, University Press, 1932, 12°, xi-198 p., ill. [433]

L'histoire de Saint Michael's Mount ne manque pas d'obscurité. — Après avoir décrit l'île admirable qui prolonge la pointe de Cornouailles et au sommet de laquelle se dresse la masse imposante de l'ancien prieuré, l'auteur identifie avec elle l'*Ictis* des anciens, l'île qui exportait l'étain dans les pays méditerranéens. L'histoire religieuse de l'île commence, semble-t-il, avec quelque ermite, ou quelque prêtre retiré sur cette hauteur. Rien de sûr, cependant. Peut-être le roi Édouard le confesseur, témoin de la merveille du Mont-Saint-Michel en Normandie, a-t-il établi un monastère dans l'île sœur de Cornouailles. Guillaume le Conquérant soumet le monastère à la grande abbaye normande. Avant le milieu du XII^e siècle, les conditions du prieuré sont claires : l'abbé du Mont-Saint-Michel nomme le prieur ; le prieuré doit contenir treize moines. Ceux-ci feront profession entre les mains de l'abbé du Mont-Saint-Michel. Chaque année le prieur lui paiera seize marcs. L'église avait été bâtie par Bernard, abbé du Mont-Saint-Michel (1135). Elle fut le lieu d'un pèlerinage fréquenté dont les origines ne sont pas éclaircies (p. 100-107.) Survinrent les guerres avec la France aux XIV^e-XV^e siècles. Les revenus et les patronages du prieuré tombèrent entre les mains du roi. Celui-ci, dès 1337, avait saisi les « alien priories » et ordonné le relevé de leurs biens. En 1362 le prieuré ne comptait plus que trois moines. Il passa sous la juridiction de l'abbesse de Syon, monastère de l'ordre de sainte Brigitte situé en Middlesex. Les moines furent remplacés par trois chapelains dont un archiprêtre. Le prieuré fut supprimé en même temps que l'abbaye de Syon en 1539.

Westminster. — TANNER (LAWRENCE E.). *The Story of Westminster Abbey.* — Londres, R. Tuck, 1932, 8°, 88 p. ill. [434]

Congrégation anglaise.

——— *Registers of the English College at Valladolid 1589-1862.* Edited by Edwin Henson. — Catholic Records Society, vol. 30, 1930. [435]

——— CAMM (BEDE). *Nine Martyr Monks. The Lives of the English Benedictine Martyrs beatified in 1929.* — Londres, Burns Oates, 1931, 8°, xv-356 p. ill. [436]

D. Bede Camm est un spécialiste de l'histoire des martyrs anglais. Nul mieux que lui ne pouvait tracer la carrière héroïque des neuf martyrs béatifiés le 15 décembre 1929 ; n'avait-il pas été le *Testis apostolicus tertius* dans le procès canonique préparatoire à leur béatification ; en cette qualité il avait dû étudier scrupuleusement tout ce qui se rapportait à leur vie. — Les huit bénédictins dont C. nous raconte la vie sont : 1) le bx. Marc Barkworth, né en 1572 dans l'hérésie, converti à l'âge de 22 ans, profès au monastère de Hyrache (Irache) en Espagne (1596). Il souffrit le martyre, à Tyburn, en février 1600-1601 ; 2) le bx. Georges Gervase, né en 1569, fut élevé dans le protestantisme. Catholique en 1599 ; profès à Douai, il fut martyrisé le 21 avril 1608 ; 3) le bx. John Roberts, né en 1575 ou 1576 ; reçu dans l'Eglise catholique à Paris, il fit profession à Saint-Martin de Compostelle, avant la fin de 1600 ; il fut pendu à Tyburn et écartelé le 10 décembre 1610 ; 4) le bx. Maur Scott, converti lui aussi à la foi romaine, émit les vœux monastiques à San Facundo à Sahagun (1605) ; le 30 mai 1612 il était exécuté ; 5) le bx. Édouard Barlow (en religion Ambroise). Il naquit en 1585 ; fit profession à Douai en 1614 et reçut la palme du martyre à Lancaster le 10 septembre 1641 ; 6) Barthélemy-Aubain Roe. Né en 1583, converti, profès en 1614 à Dieulouard, il fut martyrisé à Tyburn le 21 janvier 1642 ; 7) Philippe Powel vit le jour en 1594 ; disciple du Père Baker, il fut reçu à la profession en 1620, à Douai ; martyrisé à Tyburn le 10 juillet 1646 ; 8) le bx. Thomas Pickering, frère convers de Douai. Né en 1621, profès en 1660, martyr le 9 mai 1679. — Le neuvième martyr dont nous parle l'auteur, Thomas Tunstall, n'était qu'oblat bénédictin.

——— BOWLER (HUGH). *The Hunter-Hesketh Prosecutions: 1678-84.* (RA., 61, 1933, p. 453-482.) [437]

——— MC CANN (JUSTIN). *Some Benedictine Letters in the Bodleian.* (DR., 49, 1931, p. 465-481.) [438]

Correspondance entre des bénédictines anglaises de Cambrai et des prêtres bénédictins de Londres (1655). La plupart des lettres concernent l'examen de la doctrine de D. Baker.

Baines. — ROCHE (J. S.). *A History of Prior Park College and its Founder Bishop Baines.* — Londres, Burns Oates, 1931, 8°, xvi-318 p. [439]

—— BUTLER (C.). *Prior Park and Bishop Baines*. (DR., 50, 1932, p. 333-349.) [440]

A. Baker. — SALVIN (Peter) and Cressy (Serenus). *The Life of Fr. Augustine Baker, O. S. B.* Edited by Dom Justin Mc Cann, O. S. B. — Londres, Burns Oates, 1933, 12°, XL-216 p. [441]

—— MC CANN (J.). *Bakerism at Douay Seminary*. (*The Clergy Review*, 2, 1931, p. 218-226.) [442]

S. Buckley. — MARRON (STEPHEN). *Dom Sigebert Buckley and his Brethren*. (*Douai Magazine*, 7, 1933, p. 130-138.) [443]

B. Camm. — HUBY (JOSEPH). *De l'anglicanisme au monachisme*. (Tirage à part des *Etudes*, Paris). — Liège, Pensée catholique, 1931, 24 p. [444]

E. Maihew. — CONNOLLY (HUGH). *A Rare Benedictine Book Father Edward Maihew's Trophæa* (DR., 50, 1932, p. 108-125.) [445]

—— R. H. C. *Father Maihew on the Restoration of the English Congregation*. (DR., 50, 1932, p. 490-497.) [446]

—— CONNOLLY (HUGH). *Father Edward Maihew and Glastonbury* (DR., 50, 1932, p. 502-504.) [447]

Ph. Powel. — CAMM (BEDE). *John Preion on Blessed Philip Powel*. (DR., 49, 1931, p. 505-513.) [448]

John Roberts. — COUNESON (S.). *Le bx. John Roberts et l'apostolat bénédictin en Angleterre au début du XVII^e siècle*. (RLM., 16, 1931, p. 105-112.) [449]

W. B. Ullathorne. — PIERROT (MARCEL). *Une grande figure bénédictine, Mgr W. B. Ullathorne* (BSMSB., 1933, p. 38-43.) [450]

ASIE.

Palestine. — ARMALÉ (I.). *Les bénédictins en Palestine*. (*Al-Machriq*, 30, 1932, p. 401-416.) [451]

AUTRICHE.

Généralités. — WINKLER (A.). *Oesterreich und die Klösteraufhebung im Aargau*. — Aarau, Sauerländer, 1933, 8°, 186 et 298 p. [452]

—— RÉAU (LOUIS). *Vienne, Schönbrunn et les abbayes d'Autriche*. — Paris, Laurens, 1932, 4°, 160 p., 108 ill. [453]

Bregenz. — GROSSHEUTSCHI (V.). *Das Kloster St. Gallus in Bregenz. Gedenkschrift zum 25 Jähr. Jubiläum*. — Bregenz, St. Gallusstift, 1931, 8°, 44 p. [454]

Göttweig. — REITHMAIER (FRIEDRICH). *Die Beziehungen des Benediktinerstiftes Göttweig zur ehemaligen Salzburger Universität (1623-1810)*. (SMGBO., 1933, p. 22-36.) [455]

—— FUCHS (ADALBERT FR.). *Die Traditionsbücher des Benediktinerstiftes Göttweig*. (Fontes rerum Austriacarum. Diplomata et Acta. Akademie der Wissenschaften in Wien). — Vienne, Hölder-Pichler-Tempsky., 1931, 8°, XII-714 p., 4 pl. [456]

Dom Adalbert Fuchs, abbé de Göttweig, mourait le 15 novembre 1930. Il avait bien mérité de l'érudition historique. Avant sa mort, il eut encore la joie de recevoir les épreuves de l'ouvrage signalé ici, monument qui restera. — La longue introduction dont il a fait précéder le texte même des donations nous instruit parfaitement sur son travail, l'utilité et la marche de l'œuvre. En 1855, il est vrai, dom W. Karlin avait déjà publié le livre des donations de Göttweig, mais il n'avait eu à sa disposition qu'un seul manuscrit; de plus, il ne s'était guère attardé ni à la critique ni au commentaire des textes. Dom Fuchs, au contraire, a mis tous ses soins à étudier les deux manuscrits qui rapportent les donations faites, à son abbaye, depuis les origines (1072-1091) jusqu'à 1216-1231 environ : valeurs rapports, dates des manuscrits, tout est discuté avec le plus grand soin. Chaque document, enfin, il l'a commenté minutieusement. Nous voilà bien en présence d'une édition définitive. Aux deux Traditionsbücher, il a ajouté quelques notices de donations, puisées dans d'autres manuscrits. — Ces actes reproduits ici intéressent non seulement l'histoire monastique proprement dite, mais encore la diplomatique, l'histoire économique et sociale. Il y a dans cet ouvrage beaucoup à glaner à ce sujet.

Innichen. — SCHARNAGL (A.). *Freising und Innichen*. (Sammelblatt hist. Vereins Freising, 17, 1931, p. 5-32.) [457]

Kremsmünster. — BAUERREISS (ROM.). *Der Tassilokelch von Kremsmünster und seine Inschriften*. (SMGBO., 50, 1932, p. 508-515.) [458]

—— DORN (THEOPHILUS). *Nochmals der Tassilokelch von Kremsmünster*. (SMGBO., 1933, p. 50-55.) [459]

Lambach. — TRINKS (ERICH). *Die Gründungsurkunden und Anfänge des Benediktinerklosters Lambach*. (Jb. d. oberösterr. Musealvereins, 83, 1930, 80-152.) [460]

Melk. — DEBONGNIE (PIERRE). *Les manuscrits de l'Imitation conservés dans l'abbaye de Melk*. (Zentralblatt für Bibliothekswesen, 49, 1932, p. 479-488.) [461]

Salzburg. — LOEWENSTEIN (A.). *Das deutsche « Mittit ad Virginem » des Mönchs von Salzburg*. (Beitr. Geschichte Deutsch. Sprache, 1932, p. 449-458.) [462]

St-Paul. — RASCHL (TH.). *Zum Verkaufe der St. Pauler Gutenberg-Bibel*. (Gutenberg Jahrbuch, 1931, p. 336-340.) [463]

—— DEMUS (O.). *Neu entdeckte Wandgemälde in der Stiftskirche von St. Paul im Lavantale*. (Denkmalpflege, 34, p. 53-58.) [464]

440. N. FICKERMANN. *Wiedererkannte Dichtungen Gottschalks*. — Rev. bénéd., 44, 1932, p.

L'on est, une fois de plus, redevable à dom Morin d'une belle découverte. Une partie copieuse de l'œuvre théologique de Gottschalk, si imparfaitement connus jusqu'ici, est amenée au jour du ms. de Berne 584 (X^e s.). Cette trouvaille en a déclenché deux autres : celle d'opuscules grammaticaux dans le cod. Bern. 83 et celle d'un long et beau poème conservé partie dans les mss. Grenoble 265 et Londres Harl. 3072, partie dans le ms. Bern. AA90 I (fragment du Vat. Reg. 1616).

441. M. CAPPUYNS, O. S. B. *Le plus ancien commentaire des « opuscula sacra » et son origine*. — Rech. théol. anc. et méd. 3, 1931, p. 237-272.

E. K. Rand a fait connaître en 1906 un petit commentaire des *opusc. sacra* de Boèce dont il rapportait une partie à Scot Erigène et l'autre à Remi d'Auxerre. Les nombreux problèmes posés par cet écrit n'ont pas été repris depuis. Il était réservé à dom C. de faire à ce sujet la pleine lumière. Cette remarquable étude peut se résumer en trois points. 1. Le commentaire s'étend sur tous les *opuscula*, non excepté le IV^e; en dépit des multiples recensions et combinaisons auxquelles il a donné lieu et dont M. C. débrouille habilement l'écheveau, il offre une incontestable unité. 2. Cet ouvrage ne peut être d'Érigène. 3. Il est entièrement l'œuvre de Remi d'Auxerre.

442. M. ESPOSITO. *The Ancient Bobbio Catalogue*. — Journal of theol. Stud., 32, 1931, p. 337-344.

Il s'agit du catalogue, dont le manuscrit a disparu, publié par Muratori. Celui-ci l'assignait au X^e siècle ; plusieurs érudits modernes, et non des moindres, l'ont rabaissé jusqu'au XI^e s. M. E. estime que c'est Muratori qui a raison. Il apporte même des précisions : le catalogue est la copie d'un autre composé entre 862 et 896. — Selon l'A., le ms. Ambros. C. 301 *inf.* ne peut être visé par la notice *Libros sancti Columbani in psalmos* (cfr. Bull. I, 550).

443. M. ESPOSITO. *The Poems of Colmanus « Nepos Cracavist » and Dungalus « Praecipuus Scottorum »*. — Journal of theol. Stud., 33, 1932, p. 113-131.

Notices littéraires très soignées et, par endroit, très neuves, surtout la deuxième.

444. C. OTTAVIANO. *Regola monastica di un anonimo benedettino*. — Ævum, 2, 1928, p. 513-530.

Sorte de *Concordia regularum* en 15 chapitres, utilisant largement la Règle de S. Benoît.

445. A. WILMART, O. S. B. *Une lettre de S. Pierre Damien à l'impératrice Agnès*. — Rev. bénéd., 44, 1932, p. 125-149.

Morceau d'inspiration et de style dignes de l'ardent cardinal. Cette lettre, inédite, se trouve dans le ms. du Vatican *Chisianus* A. V. 145. Elle a été écrite au printemps de 1067. Elle apporte de nouvelles précisions sur quelques points de biographie, notamment sur la date de la vocation monastique de S. P. D.

446. A. J. MACDONALD. *Berengeriana*. — Journal of theol. Stud. 33, 1932, p. 180-816.

447. G. MORIN, O. S. B. *Bérenger contre Bérenger*. — Rech. Théol. anc. et méd., 4, 1932, p. 109-133.

448. G. MORIN, O. S. B. *Lettre inédite de Bérenger de Tours à l'archevêque Joscelin de Bordeaux*. — Rev. bénéd., 44, 1932, p. 220-226.

M. Macdonald, qui a récemment (1930) publié un livre sur *Berengar and the Reform of Sacramental Doctrine*, signale dans le ms. d'Aberdeen 106 une longue lettre-traité sur l'Eucharistie, œuvre d'un certain Bérenger, adressée à Grégoire VII. Ce Bérenger ne peut être, pense justement M. M., l'archidiaque de Tours, puisque sa doctrine est aux antipodes de celle de ce dernier et que l'hérétique y est même dénoncé. Dom Morin, à qui ce document n'avait pas échappé, va plus loin et cherche à établir l'identité de l'homonyme : selon toute probabilité, ce serait ce B., moine de Saint-Evroul qui, venu en Italie sous Nicolas II, devint évêque de Venouse.

Dans la seconde partie de son article, M. Macdonald déclare que la lettre aux Ermites publiée par Martène sous le nom de Bérenger ne peut être de celui-ci. La lettre inédite adressée à Joscelin et donnée *in extenso* par Dom Morin, se trouve dans le ms. Oxford *Bodl.* 632 et concerne l'église de Sainte-Radegonde.

449. S. ANSELMI... *Liber Proslogion*. Accedunt Gaunilonis monachi obiectio necnon Anselmi responsio. Recensuit F. S. SCHMITT, O. S. B. (Flor. Patr. XXIX). — Bonn, P. Hanstein, 1931, 8°, 40 p. M. 1,80.

Bonne édition manuelle, effectuée à l'aide de huit mss anglais et allemands, principalement du *Cod. Bodley* 271.

450. A. WILMART, O. S. B. *Le premier ouvrage de S. Anselme contre le trithéisme de Roscelin*. — Rech. théol. anc. et méd., 3, 1931, p. 20-36.

451. S. ANSELMI... *epistola de incarnatione Verbi*. Accedit prior eiusdem opusculi recensio nunc primum edita. Recensuit F. S. SCHMITT, O. S. B. (Flor. patr. XXVIII). — Bonn, P. Hanstein, 1931, 8°, 40 p. RM. 1,80.

Roscelin de Compiègne enseignait que les trois personnes divines étant « un », *pater et spiritus sanctus cum filio incarnatus est*. S. Anselme, ayant été mis en

cause à ce sujet, prépara une réfutation de cette erreur. Il en sortit d'abord un essai que l'auteur n'acheva pas. Peu après S. A. reprit le même sujet dans la lettre « De Incarnatione Verbi » adressée au pape Urbain II.

C'est ce dernier traité que réédite Dom Schmitt d'après trois mss., en tête desquels se trouve, à juste titre, le *Bodley* 271. Il en existe cependant bien d'autres dont un bon nombre sont spécifiés par Dom Wilmart, p. 23, note 21. — Wilmart et Schmitt s'accordent à écarter du *de inc.* la préface *Quamvis post apostolos* qui figure dans l'édition de Gerberon, et dom S. propose de la rapporter au *Cur Deus homo*.

De la première rédaction, on n'avait plus de trace. Par bonheur, Dom W. et dom S. l'ont retrouvée dans le ms. *Lambeth* 224 et, ignorant la découverte l'un de l'autre, la publient presque en même temps. Il va sans dire que cet *anecdote* est du plus haut prix et que la comparaison avec le traité définitif est très instructive.

Dom S. donne en outre trois lettres relatives à l'affaire de Roscelin, d'après le ms. *Lambeth* 59. La première, celle qui a provoqué l'intervention d'Anselme, est rééditée aussi par dom W. qui connaît, outre le ms. *Lambeth*, celui de Baluze premier éditeur.

452. F. BLIEMETZRIEDER. *Encore la lettre d'Anselme de Cantorbéry sur la cène.* — Rech. théol. anc. et méd., 3, 1931, p. 423-429.

Tout en atténuant la valeur des arguments donnés par J. Geiselman pour attribuer cette lettre à Anselme de Laon, et tout en critiquant la manière dont ils sont présentés (cfr. *Bull.* II, 334), M. B. reconnaît à la thèse une certaine probabilité. Ayant incidemment à parler de l'homélie IX de S. Anselme, l'A. cherche à montrer que les objections faites par Endres contre l'authenticité ne sont pas décisives. Ce n'est pas l'avis de Dom Wilmart qui, dans une étude récente¹ apparemment ignorée de M. B., a prouvé de façon péremptoire que cette homélie n'est pas de S. A. et qu'elle a pour auteur Raoul d'Escures mort archevêque de Cantorbéry le 20 octobre 1122.

453. A. WILMART, O. S. B. *An english Lament on the Death of St. Anselm.* — Downside Review, 50, 1932, p. 498-501.

Courte élégie, d'assez bonne tenue, composée par un disciple de s. Anselme. Elle figure dans le *Mss. Corpus Christi College* n. 299 (XIII^e s.).

1. Les Homélies attribuées à S. Anselme dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen-Age* (Gilson-Théry), année 1927, Paris, Vrin, p. 5-29. Les pages 16 à 23 et 27 à 29 concernent l'hom. IX. Ajoutons que D. W. ne retient comme authentique aucune des Homélies mises sous le nom de S. A.

A. — LITTÉRATURE BIBLIQUE.

(DOM D. DE BRUYNE)

454. W. MATZKOW. *De vocabulis quibusdam Italae et Vulgatae christianis quaestiones lexicographae*. — Berlin, Pilz et Noack, 1933, 54 p.

Certains mots latins dans les écrits chrétiens sont nouveaux, d'autres ont changé de sens. Dans sa dissertation doctorale, M. M. examine comment on a traduit en latin les dix mots grecs suivants (et les mots apparentés) : αποκαλυπτειν, σωζειν, ευαγγελιον, μετανοια, βαπτιζειν, αγιαζειν, δικαιοουν, αφθαρσια, κληρονομια, δοξαζειν. On voit que l'auteur a fait un choix excellent, tous ces mots sont intéressants. Pour le N. T. la documentation est bonne ; pour l'A. T. elle est volontairement, mais malheureusement, très incomplète. L'auteur semble ignorer les anciennes traductions de Tobie, Judith, Esther, 3^e livre d'Esdras, Psautiers qu'il aurait pu trouver dans Sabatier. Il aurait trouvé aussi dans Augustin des remarques intéressantes p. ex. que δοξαζειν se traduit mieux par *glorificare*, que le masculin *baptismus* est préférable au neutre *baptismum*.

455. D. DE BRUYNE. *Les citations bibliques dans le « De civitate Dei »*. — Rev. bibl. 41, 1932, p. 550-560.

Cette étude confirme et complète une autre, S. Augustin reviseur de la Bible (cf. *Bull.* II, n. 336) ; 39 citations différentes, dont quelques-unes sont répétées plusieurs fois, ont été examinées. Le vrai texte d'Augustin n'est pas difficile à trouver, il se caractérise par un rapprochement étroit avec le grec. Les éditeurs qui n'ont pas eu le loisir d'étudier toute la Bible d'Augustin, se sont attachés à suivre l'un ou l'autre de leurs manuscrits.

Quand on compare les citations des autres écrits d'Aug. avec celles du *De civitate* on constate que le *Contra Adimantum*, rédigé en 394, a déjà les mêmes leçons, ou pour mieux dire, les mêmes corrections sur le grec. La cause en est que nous avons pour cet écrit un excellent manuscrit P, trop négligé par l'éditeur Zycha. Si dans l'intervalle entre le *Contra Adimantum* et le *De civitate* nous trouvons tant de citations moins proches du grec, nous devons l'attribuer non à Augustin lui-même, mais au défaut de bons manuscrits.

456. A. RAIS. *Une mise au point : La Bible de Grandval dite d'Alcuin*. — Rev. d'hist. eccl. suisse, 26, 1932, p. 145-153.

A en juger par l'écriture, cette bible n'est certainement pas l'œuvre d'Alcuin. On ne peut davantage prouver qu'elle a été écrite par un moine de Moutier-Grandval. Tous les paléographes reconnaissent d'ailleurs que ce manuscrit a été écrit à Tours. Cet article contient d'utiles renseignements sur l'histoire du manuscrit.

C. L.

457. D. DE BRUYNE. *Notes sur le Psautier de s. Augustin.* — Rev. bén., 45, 1933, p. 20-28.

Cet article corrige quelques assertions de Rahlfs, explique comment il faut se représenter la revision faite par Augustin et enfin écarte le sermon 216 allégué dans ce *Bull.* II, n. 336, par dom Capelle. Ce sermon suppose la revision, mais il n'est pas de l'an 391.

458. D. DE BRUYNE. *Le Psautier de Stuttgart.* — *Speculum*, 7, 1932, p. 361-366.

A la demande de M. de Wald j'ai examiné le texte de ce psautier. J'ai appliqué les critères exposés dans *La reconstitution du psautier hexaplaire latin* (cf. *Bull.* II, n. 217) et constaté que le texte est généralement bon, sans être de première qualité. Les rubriques contiennent des notes critiques très rares, qui pourraient bien être l'œuvre de Jérôme.

459. *Les anciennes traductions latines des Machabées* éditées par DOM D. DE BRUYNE avec la collaboration de D. B. SODAR, o. s. b. (*Anecdota Maredsolana*, IV.) — Abbaye de Maredsous, 1932, 4^o, LXIII-228 p., 2 pl.

Il faut saluer cette édition de textes latins anciens comme l'une des plus importantes depuis Sabatier, et son intérêt dépasse de beaucoup celui de simples *old latin biblical texts*.

Déjà du point de vue des anciennes versions, la publication apporte un appoint considérable. On n'avait, en somme, presque rien sur les livres des Machabées. Voici, publiés à la fois, trois textes nouveaux complets des deux livres et un quatrième, complet aussi, du second. De plus, une étude fouillée démontre péremptoirement : 1) Que l'un de ces textes (L) et une partie d'un autre (X) appartiennent à une très ancienne famille, antérieure à s. Cyprien ; or L a conservé le type avec une grande pureté ; ceci seul situe déjà ce ms parmi les monuments les plus notables du latin ecclésiastique primitif ; quant à X il correspond au ms utilisé par Lucifer de Cagliari. — 2) Que les deux autres (B et M), malgré leurs divergences, représentent une même revision de la première version, et procèdent d'un archétype antérieur au V^e siècle. — 3) Qu'une seule version primitive est à la base de tous les textes connus.

A mon avis, cette exubérante richesse méritait d'être déjà mise à portée pour le plus grand profit des lecteurs : malgré d'abondantes listes réparties dans l'Introduction, le manque d'un *index verborum* sera déploré par tous.

Dépassant ce champ, étroit en somme, de la simple philologie biblique latine, la nouvelle publication permet d'aborder pour la première fois l'étude de la vulgate des Machabées dont, pour la première fois aussi, un texte critique est publié. Elle n'est pas de Jérôme : c'est une forme tardive de l'ancienne version. Dès là qu'on estime démontré — ce qui me paraît clair — que, malgré leur diversité,

les textes prévilgates proviennent tous d'une traduction unique souvent révisée, le rapport de la vulgate avec les textes anciens peut être abordé en détail. L'examen auquel se sont livrés les éditeurs leur fait conclure à sa dépendance du type LX, mais non sans une influence de B, compliquée d'une révision sur le grec. Ils n'osent suggérer où, quand, ni par qui ce travail a été fait.

Aussi bien, là n'est pas le problème essentiel. Si on va au fond des choses il faut se demander : Les textes nouveaux apportent-ils un secours sérieux à l'exégèse, si difficile, des Machabées ? La réponse a été fournie par dom De Bruyne dans un article capital de la *Revue biblique* (1922, p. 51-54, cf. 1930, p. 503-519). Il y révèle, surtout par l'étude des doublets, la complexe histoire du texte grec, la disparition trop fréquente, sous les révisions, du grec primitif, et sa conservation, en maints endroits, par les seules versions latines. Pour le second livre surtout, où le texte grec est l'original, ce fait est de valeur inestimable.

On trouvera dans l'Introduction de l'édition tout l'essentiel de la preuve, mais réduit au squelette. Très denses, les LXIV pages de cette démonstration analysent les manuscrits, dissèquent leurs textes pour en fixer le caractère, le plus souvent si composite, et fournissent avec abondance et précision toute la justification documentaire des thèses proposées par les éditeurs. Elles ne donnent pas tout, cependant, dom De Bruyne ayant traité ailleurs du texte grec et des citations anciennes.

Cette sobriété, jointe à l'absence de synthèse finale, peut décontenancer le lecteur pressé et superficiel, mais ce n'est pas pour lui que cet ouvrage a été écrit. Fruit d'un long et austère travail, il porte la marque des œuvres mûries. On s'en apercevra en lisant l'annotation continue qui accompagne la publication du texte L. Elle ne peut être négligée par aucun exégète des Machabées : il y a là une foule d'observations aiguës, de comparaisons instructives avec le grec, de corrections hardies et judicieuses. Une de ces notes est à signaler entre toutes : celle qui commente le texte — à la vérité fort inattendu — de L, au célèbre passage de II Mach. 12⁴³⁻⁴⁵ sur la prière pour les morts. Dom De Bruyne propose (p. 202) de voir dans notre vulgate la mise au point d'une forme, interpolée très tôt par deux gloses à tendances contradictoires. La suggestion est faite « non sine dubitatione », et elle serait paradoxale si L n'était un très bon et sérieux manuscrit. Quel que soit le sort que la critique lui réserve, ce cas seul suffirait à montrer quels indispensables documents viennent d'être livrés aux biblistes par l'infatigable *scriba eruditus* de Maredsous, aidé de son sagace confrère. D. B. CAPELLE.

460. P. LEHMANN. *Funde und Fragmente*. — Zentralbl. f. Biblioth. 50, 1933, p. 50-76.

Nous avons parlé de l'édition du « plus ancien ms de la Vulgate par C. H. Turner (*Bull.* II, n. 281). P. Lehmann a examiné la plupart des manuscrits de Saint-Gall et a trouvé 27 nouveaux fragments dont il publie le texte. Il y a à Zurich d'autres fragments que Turner n'a pas connus (cf. E. A. Lowe, *A handlist of half-uncial manuscripts*, 1924, n. 120). Il faudra qu'un jour on refasse

l'édition. Il ne sera pas inutile de faire remarquer que Vogels a porté dans la *Theol. Revue*, 1932, p. 57, un jugement très dur, mais pas injuste, sur la publication de Turner.

Ce manuscrit a de très bonnes leçons, mais on ne peut pas en conclure aussitôt que ces leçons appartiennent à la Vulgate. A mon avis, ce texte a été revu sur le grec.

461. P. W. HOOGTERP. *Étude sur le latin du codex Bobiensis (k) des Évangiles*. — Wageningen, Veenman, 1930, 8°, 246 p. 5.40 fl.

M. Hoogterp vient de présenter à l'Université de Groningen une dissertation doctorale sur le plus important manuscrit du texte africain des Évangiles. Il a étudié minutieusement la phonétique, la morphologie, la syntaxe, plus sommairement le vocabulaire. On trouvera partout des références bibliographiques abondantes et des listes dressées avec soin. L'A. suit l'édition diplomatique de Sanday (1886) qu'il a cependant comparée avec l'édition phototypique de Cipolla (1913). Chose curieuse, il ne connaît pas les excellentes remarques et corrections faites par Turner et Burkitt qui ont tous deux recollationné le ms, cf. *Journ. of theol. st.* 5 (1903), p. 88-107. Conséquemment il ignore que Burkitt (*ib.*, p. 107) place le ms au IV^e siècle. J'ai le premier corrigé en *aierent* le mot *agerent* qui était inintelligible (*Rev. bén.*, 27 (1910), p. 498) et cette correction a été aussitôt approuvée par E. A. Lowe. P. 45 on lit *di=x* ; *x* est évidemment une faute d'impression pour *z*.

La conclusion la plus originale de l'A. est que ce ms « est la copie directe d'un archétype de la fin du III^e siècle » (p. 17). Je n'ai pas la compétence pour juger une affirmation aussi précise.

462. A. SOUTER. *Traces of an unknown system of capitula for St. Matthew's gospel*. — *Journal of th. st.*, 33, 1932, 188-189.

Souter prépare une édition du commentaire de Jérôme sur Math. Dans un ms il a trouvé une division empruntée aux sections d'Eusèbe. La même division se trouve dans le *Capitulare evangeliorum* qui n'est certes pas postérieur au VII^e siècle, elle se trouve aussi employée dans les sommaires des Évangiles, comme on peut voir dans Berger, p. 354, n. 8.

463. EDM. LIÉNARD. *Sur la correspondance apocryphe de Sénèque et de Saint Paul*. — *Rev. belge de philol. et d'hist.*, 11, 1932, p. 5-23.

Ces quatorze petites lettres sont de la fin du IV^e siècle. C'est bien elles que s. Jérôme a en vue dans le *De viris ill.* Il ne faut pas leur supposer un original grec. M. L. suggère comme auteur le célèbre sénateur païen Symmache. Il y a en effet une ressemblance frappante entre ses lettres et les épîtres apocryphes. C. L.

B. — LITTÉRATURE NON-BIBLIQUE.

(DOM C. LAMBOT)

464. J. SCHRIJNEN. *Charakteristik des altchristlichen Latein*. (Latinitas Christianorum Primaeva, fasc. 1). — Nimègue, Dekker & v. d. Vegt, 1932, gr. 8°, 56 p. Fl. 1,50.

Nous saluons avec plaisir la nouvelle série d'études entreprise par M. S. qui a tenu à en écrire lui-même le premier fascicule. Il importait de bien faire entendre ce qu'est la latinité chrétienne des premiers siècles. Plus que tout autre, le langage chrétien est un fait social, celui-ci d'ordre unique. Il ne faut pas en limiter l'examen à l'expression strictement ecclésiastique ou liturgique comme on a été trop souvent tenté de le faire. Il y a lieu au contraire d'en recueillir les manifestations les plus étrangères, apparemment, à la littérature et de ne jamais perdre de vue la vie bien concrète dont il émane. M. S. décrit les traits caractéristiques du latin chrétien, quant au vocabulaire, aux procédés, à la mentalité. Engagées dans la voie tracée par lui, les nouvelles Études de Nimègue rendront les plus grands services.

465. G. CATAUDELLA. *Poesia cristiana antica*. — Didask., 9, 1931, fasc. 1, p. 237-254.

L'inspiration poétique des premières œuvres chrétiennes.

466. E. S. DUCKETT. *Latin writers of the fifth Century*. — New-York, Holt, 1930, 12°, XX-272.

Lisant cet ouvrage on voit l'esprit du V^e siècle se refléter dans sa littérature, monument d'une époque tourmentée et grandiose. Nous la trouvons ici brillamment décrite à l'intention du public cultivé.

467. M. BALSAMO. *Paralleli non ancora osservati tra l' « Ad Nationes » e l' « Apologeticum » di Tertulliano*. — Didask., 8, 1930, fasc. 1, p. 29-34.

Compléments au relevé de Hartel.

468. J. G. TH. BORLEFFS. *Index verborum quae Tertulliani De Paenitentia libello continentur*. — Mnemosyne, 60, 1932, p. 254-316.

Nous avons annoncé récemment (*Bull.* II, 402) une étude critique de M. B. sur le *De paenitentia*. Aujourd'hui c'est un lexique qui nous est présenté. Les lecteurs de Mnemosyne reçoivent aussi les prémices du texte qui sera publié avec un appareil complet dans le CSEL.

469. A. SOUTER. *The Interpolations in St. Cyprian's « Ad Quirinum »*. — Journal of theol. Studies, 34, 1933, p. 45-46.

M. S. a identifié les deux mss. interpolés dont Baluze s'est servi : Angers 148 (140) et Arras 25. Le premier, de la première moitié du IX^e siècle, est le plus précieux. Il semble avoir été copié sur un ms semi-oncial du VI^e siècle.

470. H. KOCH. *La sopravvivenza di Cipriano nell' antica Letteratura christiana*. — Ricerche Relig., 8, 1932, p. 505-523.

Après s. Augustin (cf. *Bull.* II, 408) ses disciples Possidius et Quodvultdeus subissent à leur tour l'influence de s. Cyprien.

471. H. KOCH. *Die ps.-cyprianische Schrift « De centesima, sexagesima, tricesima » in ihrer Abhängigkeit von Cyprian*. — Zeitschr. f. Neutest. Wissensch., 31, 1932, p. 248.

Reitzenstein a publié en 1914 dans *Zeitschr. f. Neut. Wiss.* une curieuse homélie sur les trois fruits de la vie chrétienne. A diverses reprises plusieurs érudits s'en sont occupés, mais sans parvenir à se mettre d'accord sur la date et l'origine de cet écrit. M. K. montre qu'il est pétri de sentences cyprianiques. D'après lui, l'homélie appartiendrait à l'Afrique du IV^e siècle. Jadis, dom De Bruyne y a relevé des traits certains de gnosticisme ; l'orateur fait souvent usage d'apocryphes bien connus de son public ; exaltant l'ascèse il semble vouloir jeter quelque discrédit sur le clergé ; enfin la christologie du morceau paraît assez suspecte : *Christus... dei filius atque diuino ore creatus*, lit-on ligne 50. L'homélie ne serait-elle pas l'œuvre d'un priscillianiste ?

472. E. MAGALDI. *Della controversia su « homo plautinae prosapiae »*. — Didask., 7, 1929, fasc. I, p. 41-52.

Discussions touchant Min. Felix. *Oct.* XIV, 1.

473. P. A. C. VEGA, O. S. A. *Notas criticas a la edicion Hanstein del « Octavio » di Minucio Felix*. — Religion y Cultura, 17, 1932, p. 411-416.

Le R. P. V. énumère quelques cas où J. Martin (*Bull.* II, 294) a été mal inspiré d'abandonner la leçon manuscrite.

474. S. COLOMBO. *Arnobio Afro e i suoi sette libri « Adversus Nationes »*. — Didask., 9, 1930, fasc. 3, p. 1-124.

Analyse et recherche des sources.

475. M. A. MARTIN. *The use of indirect discourse in the works of St. Ambrose* (Patrist. Stud. XX.) — Washington, Cath. Univ. Amer., 1930, 8°, XIV-166 p.

476. M. TH. SPRINGER. *Nature-Imagery in the works of saint Ambrose* (Patrist. Stud. XXX). — Washington, C. U. A., 1931, 8°, XXII-148 p.

477. M. D. DIEDERICH. *Vergel in the works of St. Ambrose*. (Patr. Stud. XXIX). — Washington, C. U. A., 1931, 8°, XIV-130 p.

Avec s. Jérôme, et à certains égards mieux que lui, s. Ambroise est, parmi les Pères latins, le plus imprégné de l'esprit classique. Cet aspect de son œuvre littéraire est abondamment illustré par ces récentes études, répertoires des plus utiles.

478. G. M. CARPANETO. *Le opere oratorie di s. Ambrosio*. — Didask., 8, 1930, fasc. I, p. 35-156.

Étude sur le caractère oratoire et les sources d'inspiration de l'œuvre de s. Ambroise.

479. H. LEWY. *Neue Philontexte in der Uebearbeitung des Ambrosius*. — Sitzungsber. preuss. Akad. Wissensch. Berlin. Philos.-hist. Klasse, 1932, p. 23-84.

D'un ouvrage considérable de Philon, connu sous le titre latin de *Quaestiones in Genesim et Exodum*, il ne subsiste plus que quelques fragments grecs et une version arménienne lacuneuse. L'éditeur mechithariste a déjà observé que s. Ambroise avait utilisé l'écrit de Philon. Depuis, cette question n'a pas été étudiée méthodiquement. M. Lewy, préparant une nouvelle édition arménienne, n'a pu se dispenser de l'examiner de près. Son travail aboutit aux plus précieux résultats.

S'appuyant sur des textes où la comparaison directe entre Philon et Ambroise est possible, l'A. étudie comment celui-ci se comporte d'ordinaire envers sa source. Il en use librement mais sans la défigurer ; souvent même il la reproduit mot à mot.

C'est néanmoins opération fort délicate de circonscrire et d'identifier dans les œuvres de s. Ambroise ce qui vient de Philon. Pour les *Quaestiones* il en faut chercher les traces dans le *De paradiso*, le *De Noe*, le *De Caïn et Abel* et dans les deux livres *De Abrahamo*. Ce dernier ouvrage présente cet intérêt qu'il peut suppléer jusqu'à un certain point à une lacune considérable de la version arménienne. Familiarisé avec son sujet, M. L. montre que de longs passages sont d'inspiration philonienne et ne peuvent provenir au premier chef que des *Quaestiones*.

480. W. F. DWYER. *The Vocabulary of Hegesippus* (Patr. Stud., XXVII). — Washington, Cath. Univ. Amer., 1931, XVI-200 p.

Il est regrettable que l'A. n'ait pas attendu la parution du texte d'Ussani qu'il savait pourtant prochaine. Son travail contribuera du moins, si c'était encore nécessaire, à exclure l'identité du Pseudo-Hégésippe avec s. Ambroise.

481. D. DE BRUYNE, O. S. B. *La correspondance échangée entre Augustin et Jérôme*. — Zeitschr. f. neutest. Wissenschaft, 31, 1932, p. 233-248.

L'A. reprend l'examen toujours difficile des lettres mutuelles de s. Jérôme et de s. Augustin en tenant compte, plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici, de leur groupement dans les mss. Il arrive par ce moyen aux conclusions suivantes. L'ep. 103 de s. Jérôme ne peut être que de l'année 403 comme le pensait déjà Vallarsi. Les lettres (éd. Aug.) 28, 40, 67, 68, 39, 71, 72, 75, 74, 73, 81, 82 ont été éditées pars. Augustin selon l'ordre chronologique : M. Lietzmann l'avait déjà remarqué ; dom D. B., s'appuyant sur la tradition manuscrite, estime que de son côté, s. Jérôme en a donné une édition, mais celle-ci moins sincère : il y a des omissions et des variantes intentionnelles. Les lettres éd. Aug. 165, 166, 167, 172, 202 A forment un second groupe publié par Augustin après la mort de Jérôme. Dans le troisième groupe (ep. Aug. 195, 123, 202) la lettre 123 apparaît comme un post-scriptum de 195 ; elle est de l'année 418.

482. A. D'ALÈS. *Galla. Saint Jérôme, ep. ad Ctesiphontem CXXXIII*, 4. — Rech. sc. rel. 22, 1932, p. 580-584.

Explication du passage obscur que voici : *In Hispania Agape Elpidium, mulier uirum, caecum caeca duxit in foueam successoremque sui Priscillianum habuit... ex mago episcopum, cui iuncta Galla non gente sed nomine germanam huc illucque currentem alterius et uicinae hereseos reliquit haeredem*. Selon le R. P. d'Alès, *Galla* n'est autre que la célèbre dame bordelaise Euchrotia, amie de Priscillien et condamnée à Trèves en même temps que lui. L'A. identifie l'autre personne, celle qui est *Galla, non gente sed nomine*, avec l'épouse de l'empereur Théodose, fille de l'impératrice Justine et arienne comme sa mère.

Cette explication a des inconvénients : L'arianisme est tout de même bien autre chose que le priscillianisme. De plus l'impératrice *Galla* n'eut jamais, personnellement, rien à voir avec Priscillien ; or dans tout le paragraphe s. Jérôme montre par des exemples que les hérétiques s'associent volontiers des femmes pour leur propagande. Priscillien en aurait eu deux, non pas en même temps, mais l'une à la suite de l'autre. — Le plus simple est de voir en *Galla* un nom propre. La personne qui le portait céda sa place, auprès de Priscillien, à sa propre sœur dont les idées se rapprochaient de celles de l'hérétique. Quant à identifier ces femmes il faut apparemment y renoncer.

483. W. H. SHEWRING. *Adversaria Augustiniana*. — Rev. Bénéd., 44, 1932, p. 263-264.

Remarques textuelles sur *De Trin.*, VIII, 6, ix ; IX, 3, iii ; XI, 1, i, *Serm.* 288, 5.

484. F. AMERIO. *Il « De Musica » di s. Agostino*. — Didask., 8, 1929, fasc. 3, p. 1-196.

Importante étude sur les théories augustinienes du rythme et de la mesure.

485. S. COLOMBO. *S. Agostino Confessioni VIII*, 2. — Didask., 7, 1929, fasc. 2, p. 17-22.

M. C. écarte l'ingénieuse lecture de Vaccari (cfr *Bull.* I, 485) et propose, non sans arbitraire : *sperabat propitia sibi*.

486. D. DE BRUYNE, O. S. B. *Les destinataires des lettres de s. Augustin*. — Rev. bén., 44, 1932, p. 303-308.

Examen de l'*Indiculus* de Possidius.

487. S. AURELII AUGUSTINI *Ad Consentium Epistula* recensuit M. SCHMAUS (Floril. Patrist. XXXIII). — Bonn, P. Hanstein, 8°, 32 p. RM. 1.40.

Cette édition de l'ep. 120 s'adresse surtout aux théologiens. Pour le texte, elle s'en tient, à peu de choses près, à l'édition de Vienne. Par contre, la lettre de s. Augustin traitant ex professo des relations mutuelles de la science et de la foi, se trouve abondamment illustrée par des textes augustiniens et autres. On rencontrera également dans cet utile travail bien des renseignements sur la littérature du sujet.

488. A. KALB. *Bemerkungen zum Text der « Civitas Dei » Augustins*. — Philologus, 87, 1932, p. 477-480.

Courtes remarques, mais importantes, sur les vraies leçons du manuscrit de Vérone mal lu çà et là par les précédents éditeurs.

489. M. D. MADDEN. *The pagan divinities and their worship as depicted in the works of Saint Augustine exclusive of the « City of God »* (Patr. Stud. XXIV). — Washington, Cath. Univ. Amer., 1930, x-136 p.

La mythologie grecque et latine d'après s. Augustin. Répertoire de textes brièvement commentés.

490. A. DICKER. *Karakter en Cultuur der Romeinen in St. Augustinus' De Civitate Dei I-V*. — Nimègue, Dekker et van de Vegt, 1931, 8°, VIII-220 p.

Tableau du monde romain si pénétré, jusqu'en son effondrement, de conceptions païennes et resté favorable à des mœurs qu'Augustin sut juger sévèrement.

491. A. WILMART, O. S. B. *Le morceau final du sermon 317 de saint Augustin pour la fête de s. Étienne*. — Rev. bénéd., 44, 1932, p. 201-206.

Les manuscrits nous livrent ce sermon sous trois formes : 1. le texte imprimé qui est privé de la conclusion originale ; 2. ce même texte fortement remanié vers la fin et muni d'une conclusion adventice : dom W. croit pouvoir y recon-

naître la main de s. Césaire ; 3. le texte complet, publié dans la *Bibl. Casin. I* (*Floril.*, p. 144). D. Wilmart en réédite la finale authentique d'après 3 mss. Très probablement ce sermon a été prononcé dans les dernières années d'Augustin.

492. G. MORIN, O. S. B. *Le « dies natalis » du martyr Quadratus.* — *Rev. bénéd.*, 44, 1932, p. 75-77.

493. D. DE BRUYNE, O. S. B. *De la manière de dater chez les latins.* — *Rev. bénéd.*, 44, 1932, p. 299-302.

Le martyre de la Massa Candida eut lieu le 18 août ; d'après s. Augustin ce fut, *post quadriduum*, le tour de l'évêque Quadratus. Entre les interprétations possibles de cette formule dom Morin choisit celle qui s'accorde avec la date du 21 août assignée à l'événement par un ancien homélaire du Mont-Cassin et supposée par le Calendrier de Carthage.

D. De Bruyne, au contraire, prétend que *post quadriduum* ne peut marquer qu'une date, celle du 22 et, traitant la question d'un point de vue plus général, cherche à établir que la manière de dater chez les latins, quoique variée, n'est jamais équivoque.

494. M. M. GETTY. *The Live of the North Africans as revealed in the Sermons of saint Augustine* (Patristic. Stud. XXVIII). — Washington, Cath. Univ. of Amer., 1931, 8°, xvi-158.

Le présent ouvrage est essentiellement un recueil de textes — latin et traduction anglaise — clairement classés. Les Sermons de s. A. reflètent si bien la vie courante, lui-même aimait tellement se servir d'exemples familiers que Sister G. a pu puiser à pleines mains dans l'œuvre oratoire du grand Docteur des traits pittoresques. Cette sorte d'anthologie est fort agréable à lire et rendra plus d'une fois service.

495. A. KAPPELMACHER. *Echte und unechte Predigten Augustins.* — *Wiener Studien*, 49, 1931, p. 89-102.

Dom G. Morin a, le premier, reconstitué et attribué à l'évêque de Carthage Quotvultdeus un *corpus* d'écrits de tous genres dont la plupart circulaient sous le nom de s. Augustin. Les travaux du P. Franes ont confirmé cette thèse si intéressante.

Aujourd'hui, M. K. s'efforce d'effriter le bloc. Il en détache d'abord le *De tempore barbarico II* (ed. MORIN, *S. Aug... Serm... Guelferb.*, p. 213), dont l'origine augustiniennne ne lui paraît pas à exclure absolument, puis les deux sermons *De accedentibus ad gratiam* (MAL, NPB, I, 251 et 264) qui sont d'un même auteur : pourquoi ne serait-ce pas s. Augustin, demande M. K., puisque, faisant allusion à un développement qu'on ne trouve que dans l'un de ces sermons, le Ps.-Prosper du *De promissionibus Dei* l'attribue à l'évêque d'Hippone ?

Quiconque, quelque peu familiarisé avec les écrits de s. Augustin, aura bien de la peine à le reconnaître dans les trois sermons susdits. En tout cas, le verdict négatif de dom Morin doit être pris avec plus de considération que ne lui en accorde M. K. D'autre part les ressemblances de pensée et d'expression que le P. Franesa a trouvées entre ces trois écrits et les autres de la série favorisent autant que possible la thèse de l'unité d'auteur.

Que plusieurs pièces du *Corpus*, y compris le *De promissionibus Dei*, soient attribuables à Quotvultdeus, évêque de Carthage, M. K. est disposé à l'admettre mais il ne veut pas qu'on l'identifie avec le diacre Quotvultdeus correspondant de s. Augustin, homme de culture médiocre. En ceci il pourrait bien avoir raison.

496. S. COLUMBO. *Lattanzio e s. Agostino*. — Didask., 10, 1932, fasc. 2-3, p. 1-22.

Vues de Lactance et de s. Augustin sur le monde romain.

497. C. SMITS, O. F. M. *De heilige Augustinus en de Commentaar van Pelagius op de brieven van St. Paulus*. — *Studia Cathol.*, 8, 1932, p. 93-109.

L'A. fait la critique des divers témoignages de s. Augustin touchant le commentaire de Pélage sur les épîtres de s. Paul et conclut à l'identité certaine de cet ouvrage avec celui du Pseudo-Jérôme.

498. G. MORIN, O. S. B. *Walcaudus, un abrégiateur inconnu de s. Augustin*. — *Rev. bénéd.*, 44, 1932, p. 309-313.

Il pourrait s'agir d'un moine de Molosme vivant dans la seconde moitié du IX^e siècle.

499. L. ROCHUS. *La Concinnitas chez Salvien*. — *Rev. belge de philol. et d'hist.*, 11, 1932, p. 107-121.

« Salvien soigne son style et particulièrement l'harmonie de ses phrases », mais sans cette recherche exagérée dans laquelle ses contemporains tombaient si facilement.

500. H. J. ROSE. *Officina*. — *Journ. of theol. Studies*, 34, 1933, p. 64.

Remarque sur le texte de l'*Alterc. eccl. et synag.* P. L. 42, col. 1134.

501. C. SILVA-TAROUCA. *Nuovi Studi sulle antiche lettere dei Papi*. — *Gregorianum*, 12, 1931, p. 3-56, 349-425, 547-598.

502. *Concilium universale Chalcedonense* edidit E. SCHWARTZ. LEONIS PAPAE I *epistularum collectiones* (Acta Conc. Œcum., t. II, vol. IV). — Berlin et Leipzig, W. de Gruyter, 1932, 4^o, XXXXVIII-192 p.

Il n'est pas indifférent pour l'éditeur de lettres pontificales, de savoir si ses manuscrits dérivent des originaux reçus par les destinataires, ou bien s'ils reproduisent les minutes du registre officiel. Comme d'instinct, les critiques ont recherché le critère de cette répartition dans les éléments formels des lettres : suscription, souscription, date, etc., mais tout en l'employant, ils ne se sont pas toujours rendu compte de la légitimité de cette méthode. Les nouvelles études du R. P. S.-T. ont au contraire pour but d'en éprouver la base.

Quelques lettres autographes du IX^e siècle nous ont conservé les formules de chancellerie usitées à cette époque. Si on se reporte au Registre de Jean VIII, on constate que ces formules sont omises ou abrégées. Diverses données permettent à l'A. de démontrer, par voie indirecte, que tel fut constamment l'usage du VII^e siècle jusqu'au IX^e.

Bien qu'il soit impossible d'en faire la preuve, il devait déjà en être ainsi antérieurement. Il y a pourtant à cette thèse une difficulté : certaines lettres pontificales, adressées à des orientaux, ont été copiées sur les registres, et néanmoins elles sont munies, au complet, des formules diplomatiques. Faut-il renoncer pour cela à la règle suivant laquelle les lettres à adresse et souscription sommaires proviennent de copies effectuées sur le registre ? Des critiques, entre autres Steinacker, ont pensé que oui et ont cherché de préférence la marque du registre dans quelques notes de chancellerie comme *Epistola uniformis*, *A pari*, *Et alia manu*. L'A. cherche à établir que cette méthode est fautive et il assigne à ces notes une signification où les registres n'interviennent pas.

Cependant la difficulté subsiste. Pour la dissiper, il importe, dit le R. P., de suivre attentivement l'histoire des collections de lettres pontificales. On s'aperçoit bientôt que la teneur complète des suscriptions etc. y provient uniquement de collections d'origine grecque, lesquelles ont contaminé çà et là les recueils latins issus des registres.

C'est notamment le cas pour les lettres de s. Léon. Le R. P. en examine à nouveau les Collections (cfr *Bull.* I, 625). La *Ratisb.* et la *Quesnell.* se rattachent au registre de s. Léon ; la *Grimanica* les a utilisées toutes deux mais elle a fait aussi des emprunts aux Actes du concile de Chalcédoine traduits par Rusticus et comprenant nombre de pièces très suspectes.

Sur cette édition des Actes par Rusticus, M. Schwartz nous livre dans ses *Prolegomènes* des renseignements précieux. A Rome, au début du VI^e s., les Actes du concile furent traduits : c'est la *versio antiqua*. Passée à Constantinople, cette version ne tarda pas à se mêler à une collection des lettres de s. Léon, dite *Coll. epistolarum ante Gesta Chalc.*, effectuée au milieu du VI^e s. par un partisan des Trois-Chapitres ; l'auteur de cette collection avait puisé dans un recueil grec où la teneur des lettres se trouvait intentionnellement altérée et où même des faux s'étaient glissés. La compilation ainsi obtenue : *versio antiqua, coll. epist. ante gesta* et bribes du recueil grec, forme la base de l'œuvre de Rusticus, très répandue en France à l'époque carolingienne. Comme l'avait déjà dit le

P. Silva-Tarouca les lettres venues uniquement par cette voie doivent être soumises à une critique sévère à laquelle plus d'une ne résiste pas.

M. S. ne s'occupe que des lettres de s. Léon relatives au concile de Chalcedoine et cela seulement en fonction des recueils qui en subsistent. De ces derniers, il donne une description détaillée, fixe les origines, retrace l'histoire. Aucun ne remonte directement au temps de s. Léon, mais plus d'un a dû utiliser des collections constituées dès cette époque. On ne peut faire à ce sujet que des conjectures. M. Schwartz ne fait plus difficulté de reconnaître que le plus grand nombre des lettres a été, en définitive, copié sur les minutes du registre.

L'édition de M. S. comprend en premier lieu le texte intégral de la *Coll. Grimanica* ; les leçons des autres manuscrits, sans distinction des recueils auxquels ils appartiennent, figurent en notes.

Quant aux six autres collections principales, il suffisait d'en donner une analyse détaillée et d'en éditer les pièces qu'elles ont en propre. Cette publication donne donc une idée exacte de la tradition manuscrite des lettres de s. Léon ; elle n'en fournit pas encore une édition complète et définitive.

503. M. B. O'BRIEN. *Titles of Address in Christian Latin Epistolography to 543 A. D.* (Patrist. Stud., XXI). — Washington, Cath. Univ. Amer., 1930, x-168 p.

Liste des titres honorifiques. La conclusion en esquisse l'évolution.

504. U. MORICCA. *Ancora il codice Casanatense 1338. Una nuova Omelia di Massimo di Torino e undici di autori ignoti.* — Didask., 7, 1929, fasc. I, p. 1-40.

M. M. entend épuiser la veine du ms de la Casanate (*Bull.* II, 96). L'homélie attribuée par l'éditeur à s. Maxime contient un passage de s. Grégoire. Les onze autres sont un tissu d'extraits de divers Pères.

505. P. COLLINET. *La Règle de saint Benoît et la Législation de Justinien.* — Rev. d'hist. des religions, 103, 1931, p. 272-278.

L'A. admet avec dom Chapmann (*Bull.* II, 316) que Justinien a intégré dans ses *Législations* diverses mesures prises par s. Benoît. Il recherche dans quelles circonstances l'empereur a pu avoir connaissance de la Règle.

506. TH. MICHELS, O. S. B. « *Attonitis auribus audiamus* » (*Reg. S. Benedicti, Prol.*). — Stud. u. Mittell... Benedikt.-Ord., 50, 1932, 336-342.

Note sur le sens de *attonitus*. Dom M. rejette l'assimilation à *attentus* (Linderbauer). *Attonitus* signifierait : « frappé d'une terreur sacrée ».

507. H. THIELE. *Cassiodor, seine Klostergründung Vivarium und seine Nachwirken im Mittelalter.* — Stud. u. Mitt. z. Gesch. des Benedikt.-Ordens, 50, 1932, p. 378-419.

Vue d'ensemble sur l'œuvre et l'influence de Cassiodore. Il est regrettable que, décrivant la liturgie en usage à Vivarium, l'A. n'ait pas connu un récent article de dom Morin sur ce sujet (cfr *Bull.* II, 319).

508. S. CAESARII Arelatensis episcopi *Regula sanctorum virginum aliaque opuscula ad sanctimoniales directa* ad normam codicum nunc primum edidit GERMANUS MORIN O. S. B. (Floril. Patrist. XXXIV). — Bonn, P. Hanstein, 1933, 8°, 56 p., 3 planches. RM. 2,80.

Il n'existait jusqu'ici que deux éditions capitales de la Règle de s. Césaire aux moniales, celle de Bollandus et celle d'Holstenius. Chaque éditeur ne disposait que d'un seul manuscrit. Dom G. Morin donne, le premier, une édition vraiment critique de ce document si précieux. Dans un article récent, paru ici même, il en a exposé en détail la tradition manuscrite (*Bull.* II, n. 430). Voici maintenant un texte amélioré, sûr, où grâce aux indications de l'éditeur on peut enfin voir clair : d'abord la Règle écrite aux débuts de la fondation monastique de Césaire ; puis la *Recapitulatio* de l'année 354 contenant le célèbre *Ordo Lirinensis* et munie de signatures épiscopales. Une lettre du pape Hormisdas à Césaire relative au monastère d'Arles et une série de prières pour les défunts sont par elles-mêmes et dans la tradition manuscrite en connexion si serrée avec la Règle qu'il était tout indiqué de les éditer aussi. A ces pièces s'ajoutent trois instructions, sous forme de lettres, à des religieuses. Les deux premières sont de s. Césaire ; la troisième qu'on lui attribue souvent, quoique inauthentique, n'est cependant pas dépourvue d'intérêt.

Nous possédons donc maintenant un *Corpus* complet des écrits du saint évêque d'Arles destinés aux moniales, formant une des plus belles gerbes du *Florilegium Patristicum*.

509. G. MORIN, O. S. B. *L'origine du symbole d'Athanase : témoignage inédit de s. Césaire d'Arles*. — *Rev. bénéd.*, 44, 1932, p. 207-219.

510. R. PASTÉ. *Del Simbolo « Quicumque »*. — *Scuola cattol.*, 3, 1932, p. 142-147.

Il y a longtemps que dom Morin a attiré l'attention sur l'intérêt qu'offre la présence du *Quicumque* dans certaines collections canoniques ou homilétiques arlésiennes en relation étroite avec la personne de s. Césaire. Il restait toujours néanmoins à prouver que l'insertion du symbole dans ces recueils était due à l'intervention du saint évêque. C'est maintenant chose faite, grâce à un homélaire de s. Césaire, aîné de celui de Freising, également son œuvre. Le ms est conservé à Stuttgart *Theol. Phil.* n° 201 (XII^e s.). On y lit en tête des sermons un petit prologue où s. Césaire déclare, entre autres choses, qu'il a pris soin de faire insérer dans son recueil, pour l'instruction des clercs et des laïcs, la *fides catholica*

fixée par l'enseignement des saints Pères. Cette *Fides* n'est autre que le symbole *Quicumque* dont le texte fait suite. Il présente ici des variantes notables dont la nature rend très douteuse l'attribution du symbole à s. Césaire. Il est du moins acquis que celui-ci est le plus ancien témoin explicite de la célèbre formule.

D'où vient-elle ? Dom M. pense toujours à la Gaule méridionale. M. Pasté croit avec Burn qu'elle est l'œuvre d'Eusèbe de Verceil, à cause des points de contact qu'elle a avec le *Tomus ad Antiochenos* de s. Athanase.

511. A. D'ALÈS. *Saint Fulgence de Ruspe : « Commonitorium de Spiritu sancto »*. — Rech. Sc. relig., 22, 1932, p. 304-316.

Le premier biographe de s. Fulgence nous apprend que l'évêque de Ruspe composa pour le prétre Atragile un *Commonitorium parvissimum* sur de nombreux passages scripturaires attestant l'unité substantielle du Saint-Esprit avec le Père et le Fils. Cet ouvrage s'est perdu. Seules, avec le signalement du biographe, deux courtes citations (MAI, *Scr. Vet. Nov. Coll.* VII, p. 251) peuvent en donner une idée.

En 1913, M. A. Souter publia un opusculé qui lui paraissait être le *Commonitorium*, bien qu'il ne contint pas les deux citations susdites. Ce dernier trait constitue pourtant un grave obstacle à l'attribution proposée. Ce n'est pas le seul, comme il résulte de l'article du R. P. d'A. : on ne retrouve dans l'anecdote de Souter ni les traits caractéristiques de la doctrine de Fulgence ni les textes scripturaires familiers.

Ne faudrait-il pas songer plutôt au *Pro fide catholica adversus Pintam* qui figure dans la P. L. parmi les œuvres de s. Fulgence ? C'est l'avis du R. P. Avec son érudition et son ingéniosité habituelles, il s'applique à montrer comment cet écrit pourrait répondre à la description du biographe. Je n'oserais dire qu'il y réussit. Les deux tiers du *Pro fide catholica* sont consacrés au Père et au Fils. Et puis, tout comme dans l'opusculé de Souter, nulle trace des deux citations mentionnées plus haut. Il nous semble que le *Commonitorium* est encore à trouver.

512. G. MORIN. *Un groupe inconnu de martyrs goths dans un sermon anonyme d'origine barbare*. — Hist. Jahrb., 52, 1932, p. 178-184.

Dom Morin publie un sermon bizarre signalé par Mai NPB, I, p. 121, qui semble remonter aux dernières années du VI^e s. On y trouve mentionnés trois martyrs inconnus qui ont subi le supplice du feu. Les deux premiers noms sont goths ; le troisième, Theogenes, pourrait être la traduction d'un nom également gothique. Il ne faut pas identifier ce Theogenes, comme faisait Mai, avec l'évêque d'Hippone mentionné dans les sermons de s. Augustin.

513. P. LEHMANN. *Ein neuentdecktes Werk eines angelsächsischen Grammatikers Vorkarolingischer Zeit*. — Histor. Vierteljahrsschrift, 26, 1931, p. 738-756.

Sur la foi d'un ms. de Trèves et avec l'appui de preuves internes, M. L. restitue à Aldhelm un opuscule grammatical que l'on regardait communément comme étant d'origine germanique.

514. A. SOUTER. *A further Contribution to the Criticism of Smaragdus's « Expositio libri Comitis »*. — Journ. of Theol. Studies, 34, 1933, p. 46-47.

Notes marginales du ms de Boulogne (en deux volumes) 25 et 43. (Cfr Bull. 1, 79).

515. A. DALL. *Notes on the Vocabulary of the Homiliary of Paul the Deacon*. — Arch. lat. med. aevi, 6, 1931, p. 160-175.

Relevé lexicographique.

A. — LITTÉRATURE BIBLIQUE.

(DOM D. DE BRUYNE.)

516. W. Süß. *Studien zur lateinischen Bibel. I Augustins Locutiones und das Problem der lat. Bibelsprache*. — Tartu, 1932, 147 p. Acta et comm. Univ. Tartuensis B XXIX, 4.

M. Süß revient sur un sujet qu'il a déjà traité (cf. Bull. II, n. 382), mais cette fois il le limite aux citations et aux remarques d'Augustin dans les *Locutiones* in *Heptateuchum* et il l'approfondit avec méthode et une remarquable compétence philologique. Il sait qu'une étude de la Bible d'Augustin exige une comparaison continuelle avec les LXX et qu'une étude des LXX demande une comparaison avec l'hébreu. Tout cela est bien mené, mais avec quelques longueurs qui font languir l'intérêt. L'auteur parle encore du « problème » que présente le latin biblique. Je répondrai par une phrase d'Aug. qu'il cite lui-même p. 37 : *nonnulla pars inventionis est nosse quid quaeras*. Le latin biblique est un intéressant objet d'étude, mais pas un problème.

Je répondrai ici à une question qui m'est posée p. 34 : pourquoi ai-je traité assez brièvement l'*Heptateuque* et utilisé si peu les *Locutiones*? Je voulais démontrer qu'Aug. avait révisé des livres bibliques. Or la preuve de cette thèse est beaucoup plus forte pour le Psautier, les lettres de Paul, les deux Sagesse, que pour l'*Heptateuque*. Ensuite les *Locutiones* prouvent à l'évidence qu'Aug. a comparé le grec et le latin de l'*Heptateuque*, mais, par elles-mêmes, elles ne prouvent pas qu'Aug. a révisé ce livre, et surtout a dicté un texte latin de ce livre. — Je corrigerais aussi un texte cité par Aug. et reproduit p. 100 : Gen. 47, 9 : maligni NL S, mali C ; le grec a *πονηραι* ; à ce sujet cf. *S. Aug. reviseur*, p. 541 et 570.

P. 135 M. Süß donne les conclusions de son étude — je ne dis pas la solution de son problème — et nous annonce une « étude très spéciale conduite sur des chemins nouveaux » M. Süß me fait venir l'eau à la bouche.

517. A. DOLD et A. ALLGEIER. *Der Palimpsestpsalter im Codex Sangallensis* 912 Texte u. Arb. Beuron. I. Hft 21-24). — Beuron, Archiabbaye, 1933, 8°, 208-40* p. 8 pl.

Le manuscrit 912 de Saint-Gall contient 57 feuillets palimpsestes d'un psautier du VI^e siècle, connu par une description de I. v. Arx et par un spécimen publié par Chatelain. Ce texte vient d'être édité avec le plus grand soin par A. Dold p. 1*-28*. Pour ce fragment de psautier Dold a écrit une introduction paléographique p. 1-26 et le prof. Allgeier une introduction critique p. 27-208. On ne peut s'empêcher de trouver celle-ci un peu longue et l'étonnement augmente quand on voit que les p. 29-141 sont consacrées à une étude du psaume 118 dont le palimpseste ne contient qu'un seul feuillet à peu près illisible ! Cette longue dissertation est intéressante en soi, mais ici elle est un hors-d'œuvre.

Allgeier compare ensuite notre palimpseste P avec R et avec le ps. Romain qu'il reconnaît aujourd'hui n'être pas de Jérôme ; il prétend que ce psautier, qu'il désigne encore par Hr, est antérieur à Jérôme ; c'est possible, mais je ne vois aucune preuve, la plus ancienne attestation est la règle bénédictine. Quoiqu'il en soit, il fallait comparer P avec des psautiers purs, or R est le psautier d'Augustin, mais déjà dégénéré par des influences africaines et européennes.

P a certainement un fond augustinien comme on voit par 11^s apud nos, 15⁷ insuper autem, 18⁷ ad summum caeli, 21³ ad te, 26⁵ malorum meorum, 37⁵ sustulerunt, 38¹⁰ tu es qui, 47¹² iudeae. Les six *humilare* 17²⁸ 34^{13,14} 37⁹ 38³ 74⁸ confirment cette conclusion. Cependant il a subi, plus encore que R, une forte invasion d'éléments européens.

Dold a suppléé en italique les lettres ou les mots illisibles. Rien de plus juste, mais le procédé reste dangereux. De quel droit imprime-t-il 9¹² *uoluntates suas* 9¹⁴ *dolorem* 38¹³ aput te *in terra*. Je remarque aussi qu'il a conjecturé, peut-être avec raison, 38¹² *animam meam*, mais Allg. donne p. 158 cette leçon conjecturale comme certaine.

Dans le même 912 Dold a trouvé un nouveau feuillet de Jérémie à ajouter à ceux que Burkitt a publiés en 1896. Le recto de ce feuillet est à peu près illisible. Dold donne une édition et un très bon commentaire critique du verso.

518. D. DE BRUYNE, O. S. B. *Étude sur le « Liber de divinis scripturis »*. III. Un abrégé du VII^e siècle. — Rev. bénéd., 45, 1933, p. 199-141.

Suite d'une étude parue en 1931 (cfr *Bull.* II, 282). Deux manuscrits, le *Veron.* LVI (54) et le *Clm* 14096, ont conservé un abrégé du *Liber de div. scr.* très précieux car « il confirme ou corrige ou complète le Sessorianus » l'unique témoin — avec le fragment de Karlsruhe — de la meilleure famille. D. De Br. en donne le texte intégral accompagné d'une table de concordance.

C. L.

519. D. DE BRUYNE, O. S. B. *La composition des « Libri Carolini »*. — Rev. bénéd., 44, 1932, p. 227-234.

Étude sur les citations scripturaires des L. C. Contrairement à ce qu'affirmait M. Allgeier (cfr *Bull.* I, n. 552), elles proviennent en grande partie du *Liber de divinis scripturis*. Au cours de divers remaniements dont le ms du Vatican porte encore la trace matérielle, elles ont parfois été remplacées par des citations de la Vulgate.

C. L.

520. A. SCHULTZ, *Bemerkungen zur Vulgata*. — *Bibl. Zeitschr.*, 20, 1932, p. 229-246.

Une cinquantaine de corrections proposées surtout pour l'A. T. La plupart de ces remarques ont été déjà faites cent fois. L'auteur semble avoir fait imprimer une quantité de vieilles fiches qu'il a oublié de classer. Exemples : ps. 26, 4 unam petii = unum ; Sap. 1, 7 hoc quod continet = hic qui continet.

521. H. LIETZMANN. *Das muratorische Fragment und die monarchianischen Prologe zu den Evangelien*. 2^e éd. — Berlin, W. de Gruyter, 1933, 12^o, 16 p.

Cette nouvelle édition d'un fascicule très utile ne comporte aucun changement. Du Fragment de Muratori on trouve le texte tel quel du manuscrit avec apparat critique et un essai de reconstitution abondamment annoté. Les prologues sont donnés d'après Corsen.

C. L.

522. M. J. LAGRANGE, O. P. *Le Canon d'Hippolyte et le fragment de Muratori*. — *Rev. bibl.*, 42, 1933, p. 161-186.

Après avoir conjecturé quels livres scripturaires Hippolyte tenait pour canoniques, le R. P. s'applique à montrer qu'il n'y a pas de désaccord entre ce canon et celui de Muratori. Les tendances apologétiques relativement au IV^e évangile et le ton d'autorité qui se font jour dans le canon de Muratori plaideraient en faveur d'une attribution à Hippolyte.

C. L.

B. — LITTÉRATURE NON-BIBLIQUE.

(DOM C. LAMBOT)

523. J. H. BAXTER. C. JOHNSON. J. F. WILLARD. *An Index of british and irish latin Writers A. D. 400-1520*. — *Bulletin du Cange*, Paris, 7, 1932, 116 p.

Ce précieux instrument de travail est dressé surtout en vue du nouveau *Du Cange*. Les écrivains insulaires d'origine ou d'adoption y sont classés par siècles selon l'ordre alphabétique. Outre les imprimés, on a mentionné les ouvrages inédits. Une seconde partie est consacrée aux collections générales, pièces d'archives etc. Des sigles distinguent les documents déjà dépouillés de ceux qui sont en train de l'être. On a tout lieu de croire que l'inventaire a été dressé avec soin. Il y a toutefois quelques omissions (cfr. Dom Gougaud, *Rev. d'hist. ecl.*, 29,

1933, p. 793). Pour la période dont ce Bulletin s'occupe, il y aurait lieu d'insérer le nom de Fastidius, auteur probable du corpus pélagien publié par Caspari (*Briefe, Abh. u. Pred.*), recueil qui est en tout cas d'origine bretonne. A Aldhelm, P. Lehmann a restitué récemment un traité grammatical (*Histor. Vierteljahrb.* 26, 1931, p. 738).

524. G. BARDY. *La littérature patristique des « Quaestiones et Responsiones » sur l'Écriture Sainte.* — Rev. bibl., 41, 1932, p. 210-236, 341-369, 515-537; 42, 1933, p. 14-30, 328-352.

Le genre des Questions et Réponses, d'origine scolaire, est ancien dans la littérature grecque. Les auteurs chrétiens l'ont souvent adopté, spécialement pour exposer leurs vues sur l'Écriture Sainte. Afin d'en donner une idée bien définie, M. B. en a groupé et comparé entre elles les principales réalisations tant du côté latin que du côté grec. Pour l'Occident, sa liste va de l'Ambrosiaster à Claude de Turin, en passant par S. Jérôme, S. Augustin, S. Eucher, Salonius de Vienne, S. Isidore de Séville, S. Bède, Wicbod, Pierre l'Archidiaque, Alcuin. Dans le détail, M. B. n'émet pas d'opinions nouvelles, mais ses appréciations sur telle ou telle thèse récente sont à retenir, par exemple touchant la lettre de saint Jérôme à Sunnia et Fretela.

525. F. J. BADCOCK. *Le Credo primitif d'Afrique.* — Rev. bénéd., 45, 1933, p. 3-9.

Essai de reconstitution, où les formules de la *Regula Veritatis* de Tertullien jouent un rôle très diminué.

526. Q. Septimii Florentis TERTULLIANI *Apologeticum* recensuit, adnotavit, praefatus est J. MARTIN (Flor. Patrist. VI). — Bonn, P. Hanstein, 1933, 8°, 176 p. Mk. 6.

Nous avons affaire ici à une édition originale sur les principes de laquelle l'A. s'explique tout au long dans sa préface. Le texte vulgate et celui du Fuldensis ne représentent pas des éditions distinctes, mais deux branches, fortement altérées l'une et l'autre, de l'unique tradition initiale. A la suite de Löfstedt, M. M. montre que d'ailleurs bien des méprises ont été commises dans l'interprétation des notes de Modius sur le manuscrit de Fulda aujourd'hui perdu. De nombreuses fautes communes, dont M. M. donne la liste, attestent que *Vulg.* et F. dérivent d'un même archétype. La plupart des différences pourraient s'expliquer par des accidents de transcription. Quant aux développements des ch. 19 et 48, M. M. les tient pour étrangers à l'*Apol.* : le premier serait une imitation maladroite de 47, 3 et le second serait peut-être un extrait du traité perdu *De Paradiso*.

Le nouvel éditeur nous présente donc un texte éclectique suivant tantôt *Vulg.* tantôt F. et où une place assez large est faite à de hardies conjectures. L'apparat critique est pleinement satisfaisant. On peut dire de même des notes abondantes destinées à illustrer le texte, conformément à l'esprit du *Flor. Patr.* :

explication des termes et tournures de phrase obscures, textes parallèles de Tertullien et des anciens apologistes.

527. TERTULLIANI *De baptismo*, recensuit, notis illustravit A. D'ALES, s. I. (Textus et Docum. Ser. theol. 10). — Rome, Univ. Grégor., 1933, 8°, 58 p.

La nouvelle édition a sur les précédentes — celle de Borleffs exceptée (*Bull.* II, 401) — l'avantage de s'appuyer sur le manuscrit de Troyes découvert par dom Wilmart. Elle n'en retient cependant que les principales variantes, ce qui ne suffira — et encore — qu'au public des écoles. Par contre les notes explicatives sont riches, ainsi que les tables.

528. H. KOCH. *Tertullianisches II. III.* — Theol. Studien u. Kritiken, 103, 1931, p. 95-114, 127-159.

Notes d'histoire doctrinale (cfr *Bull.* II, 233). P. 108, M. K. reprend la question du presbytérat de Tertullien : le témoignage de S. Jérôme n'est pas assez garanti, et le passage de *exh. cast.* 7 : *nonne et laici sacerdotes sumus* suggérerait plutôt une réponse négative.

529. E. BICKEL. *Kritisches zu Tertullian und Cicero I « Inpiscatae palmae »*. — Philol. Wochenschr., 52, 1932, col. 961-962.

Tertull. *de anima* l. *inuiscatas* est une transformation de *inbiscatas* ou *inpicatas*.

530. A. BECK. *Römisches Recht bei Tertullian und Cyprian.* — Halle, M. Niemeyer, 1930, 8°, 176 p. RM. 12.

Depuis longtemps on avait remarqué que les écrits de Cyprien et surtout de Tertullien contenaient beaucoup de mots et d'expressions juridiques. Le juriste Beck a eu l'heureuse idée d'examiner de plus près ces notions et d'aider ainsi à l'interprétation de ces écrits importants et difficiles. A-t-il réussi à résoudre quelques problèmes ? Je n'oserais pas l'affirmer. Beck connaît très bien la littérature juridique, mais il est passablement étranger à la théologie ; d'Alès a publié deux gros volumes, *La théologie de Tertullien* 1905, *La théologie de Cyprien* 1922 ; je ne les ai vu cités nulle part.

Voici les titres étranges de deux chapitres : 14 Die staatsrechtliche Konstruktion der Trinität — heureusement ce chapitre n'a que neuf lignes ! — 15 Die zivilrechtlichen Konstruktionen der Trinitätslehre. D. DE BRUYNE.

531. D. VAN DEN EYNDE, O. F. M. *La double édition du « De Unitate » de S. Cyprien.* — Rev. d'hist. ecclés., 33, 1933, p. 5-24.

Article très important sur une question difficile et reprise cent fois. L'A. est le premier à faire ces remarques capitales : les citations scripturaires et les expressions caractéristiques de la recension B du chapitre 4, tenue par beaucoup

de critiques pour seule authentique, n'apparaissent dans les écrits de S. Cyprien sur le même sujet qu'à partir de la controverse baptismale de 255-256. Par contre, on a, comme parallèles à la recension A, favorable à la primauté romaine, toute une série de textes cyprianiques s'échelonnant sur la période antérieure à 255. Or, le *De unitate* est de l'année 251. Comme S. Cyprien « répète toujours les mêmes idées, expressions et citations scripturaires dans les traités et les lettres qu'il a rédigés vers une même époque », c'est la recension A qui semble primitive. L'autre recension, inspirée, comme d'autres textes analogues, par des circonstances nouvelles, serait à placer aux années 255-256.

- 532.** B. BOTTE, O. S. B. *Le traité « De solstitiis et aequinoctiis »* (Les origines de la Noël et de l'Épiphanie. Étude historique. Appendice : p. 88-105). — Louvain, abbaye du Mont-César, 1933.

Parmi les documents que rencontre l'historien de la fête de Noël, le traité *De Solsticiis* est des plus malaisés à atteindre et à apprécier exactement. Il a été publié dès la fin du XV^e siècle dans les premières éditions latines de S. Jean Chrysostome, où il passa inaperçu des érudits modernes, jusqu'à ce que Dom Wilmart l'eût fait connaître de nouveau.

A l'aide de trois manuscrits et des éditions anciennes, Dom Botte a établi un texte moins illisible que celui dont on disposait antérieurement. L'éditeur estime que la provenance de cet écrit est très incertaine. Pour s'en tenir aux hypothèses les plus vraisemblables, on a le choix entre une origine ou syrienne vers 375 ou africaine au milieu du IV^e siècle.

- 533.** W. KROLL. *Navigius*. — Philol. Wochenschr., 52, 1932, col. 987-990.

Note sur Firmicus Maternus, *Math.* II, 4.

- 534.** S. AMBROSII *De Virginibus ad praecipuorum codicum fidem* recensuit O. FALLER, S. I. (Flor. Patr. xxxi). — Bonn, P. Hanstein, 1933, 80, 78 p.

L'édition mauriste de ce traité, quoique bonne, est loin de donner entière satisfaction parce qu'elle ne s'appuie que sur une branche de la tradition, et non la meilleure. Les manuscrits se divisent en effet en deux grandes familles : gallo-insulaire ; italo-germanique. Au total 91 mss. dont une douzaine ont suffi pour la présente édition. L'apparat a recueilli toutes les variantes des principaux témoins. Les notes explicatives sont copieuses. Le P. F. a eu l'heureuse idée d'y rapprocher des citations bibliques de S. Ambroise, le texte de la Vulgate et, éventuellement, des LXX. La préface traite tout au long des questions littéraires relatives au *De Virginitate*. A la suite de Michels et de Klein, le P. F. reconnaît que la prétendue « *oratio Liberii* » est sortie, pour la forme, de la plume de S. Ambroise.

535. A. WILMART, O. S. B. *Les textes latins de la lettre de Palladius sur les mœurs des Brahmanes.* — Rev. bénéd., 45, 1933, p. 29-43.

Plusieurs mss. du Vatican ont conservé une traduction ancienne de la lettre de Pallade. Le texte latin du ms. de Bamberg, publié par Kübler, en est une rédaction abrégée. Quant au texte des éditions de S. Ambroise, il n'est qu'une recension très fantaisiste des précédents, due à un humaniste.

536. ORIGENES *Werke* IX Bd. *Die Homilien zu Lukas in der Uebersetzung des HIERONYMUS und die griechischen Reste der Homilien und des Lukas-Kommentars* hrsg. v. M. RAUER (Griech. Christl. Schriftst. Bd. 35). — Leipzig, Hinrichs, 1930, 8°, LXVI-324 p.

537. M. RAUER. *Form und Ueberlieferung der Lukas-Homilien des Origenes* (Texte u. Unters. XLVII, 3). — Leipzig, Hinrichs, 1932, 8°, 64 p.

S. Jérôme a traduit, vers 390, pour Paula et Eustochium trente-neuf homélies d'Origène sur S. Luc, ouvrage dont la composition doit se placer aux environs de l'année 216 ou 237. En général comme on peut l'inférer d'assertions de Rufin et de la comparaison avec les fragments grecs, Jérôme s'est acquitté convenablement de son rôle de traducteur. Tout au plus a-t-il écourté çà et là le texte. La tradition manuscrite est relativement riche, malheureusement le manuscrit le plus ancien (Cambridge Corpus Christi Coll. 334, VIII-IX) a échappé aux investigations de M. Rauer. Après coup celui-ci a tâché de réparer cette omission en donnant une liste des principales leçons de ce témoin. De l'avis de M. R., elles n'entraînent pas de modifications notables dans l'édition.

Le texte original était plus étendu que le texte latin : il y avait plus de trente-neuf homélies dont quelques-unes comportaient des développements dont il n'y a pas trace dans l'œuvre de S. Jérôme. On peut s'en rendre compte, même où le grec fait actuellement défaut, grâce au Commentaire de S. Ambroise sur S. Luc. Malheureusement, les homélies d'Origène n'existent plus en grec qu'à l'état de fragments fournis par les commentaires et les chaînes patristiques. La critique en est chose infiniment délicate : circonscrire, dégager ces extraits, en vérifier l'authenticité. La situation se complique du fait qu'en plus des homélies, il y a le commentaire d'Origène sur S. Luc. Tant que la confrontation avec la traduction latine est possible, on dispose de critères relativement sûrs. Au cas contraire, les dangers d'erreurs s'offrent presque à chaque pas. Aussi, malgré toute sa diligence, M. R. a-t-il commis quelques méprises qui ont été relevées, aussitôt son édition parue. On trouvera toutes les rectifications dans le volume complémentaire des *Texte und Unters.*

538. E. KLOSTERMANN. *Nachlese zur Ueberlieferung der Matthäuseklärung der Origenes* (Texte und Unters. XLVII, 4). — Leipzig, Hinrichs, 1932, 8°, 12 p.

539. ORIGENES *Werke*. Bd. XI. *Origenes Matthäuserklärung II Die lateinische Uebersetzung der Commentariorum Series*, hrsg. v. E. KLOSTERMANN (Griech. Christl. Schriftst. Bd. 38). — Leipzig, Hinrichs, 1933, 8°, x-304 p.

Des vingt-cinq tomes que comprenait le Commentaire d'Origène sur S. Matthieu, il ne subsiste plus en grec que les tomes X à XVII et quelques menus fragments. L'A. s'est expliqué longuement à ce sujet dans les *Texte und Unters.* (cfr *Bull.* II, 395). Le fascicule complémentaire fait connaître un papyrus restituant quelques phrases et apporte des précisions sur les sources origénistes de Victor d'Antioche et de Macaire Chrysocephalos.

Il existe aussi une traduction latine s'étendant de Mt 22, 34 à 27, 66, publiée depuis longtemps. Paschase Radbert l'a utilisée dans son Commentaire sur S. Matthieu. La présente édition est basée sur quatre manuscrits. Les parallèles grecs sont peu nombreux. Il serait intéressant de connaître l'âge et l'origine de cette traduction ; c'est un point que M. K. ne semble pas avoir examiné. Peut-être le fera-t-il dans le volume d'Introduction qui paraîtra après la publication des textes grecs.

540. S.-M. ZARB, O. P. *Chronologia tractatum S. Augustini in evangelium primamque epistulam Ioannis apostoli*. — Angelicum, 10, 1933, p. 50-110.

La chronologie des *Tract. in Joann.* est des plus difficiles à fixer. La récente étude de Dom J. Huyben (*Bull.* II, 262) semblait avoir dit le dernier mot à ce sujet. Voici qu'une partie de ses conclusions est remise en question.

Le P. Z. pense, comme dom H. que la série *Tr.* 55 à 124 n'est pas antérieure à l'année 418. Au contraire, pour les 54 premiers sermons et ceux sur l'épître l'écart entre les deux opinions est très large. Dom H. les place en 418 ; le P. Z. propose l'année 413 comme paraissant rendre mieux compte que toute autre de quelques particularités de ces *Tractatus* : attaques contre les donatistes et les pélagiens, allusion au ralliement des donatistes. Rien de décisif dans ces arguments qu'on pourrait également faire valoir pour la date traditionnelle de 416 ou celle de 418. Il semble qu'entre les deux groupes, l'intervalle ne fut pas de très longue durée ; autrement, l'orateur l'aurait laissé entendre en commençant la deuxième série.

En ce qui regarde la chronologie relative, le travail du P. Z. comporte de très bonnes remarques.

541. CH. MOHRMANN. *Die altchristliche Sondersprache in den Sermones des hl. Augustin* (Latin. Christ. primaeva, J. SCHRIJNEN, III). — Nimègue, Dekker, v. d. Vegt & v. Leeuwen, 1932, 8°, 270 p.

Nous avons signalé récemment (II, n. 464) l'ouvrage de M. Schrijnen sur le latin chrétien, sa nature et ses caractéristiques. Les principes énoncés là ont trouvé dans le présent livre une application des plus intéressantes, puisqu'il s'agit des Sermons de S. Augustin. De toutes les œuvres de l'évêque d'Hippone,

les sermons sont ce qui reflète le mieux la langue vivante tant des auditeurs que du prédicateur, car ils étaient improvisés, saisis au vol par des notaires privés et rarement revus par S. Augustin.

Toutefois, les textes publiés sont-ils assez sûrs pour servir de base à une étude linguistique? L'A. pense avec raison qu'en règle générale on peut s'appuyer sur l'édition des mauristes. Quant à celle de dom Morin, cela va sans dire, le lecteur étant mieux à même, en ce cas, d'apprécier la tradition manuscrite. Notons que M^{lle} M. considère comme inauthentiques les sermons *Denis* 7 et *Morin* 8. Le *Morin* 9 serait très douteux. Dom Morin en avait eu jadis l'intuition. Par méthode M^{lle} M. arrive au même résultat : la lexicographie de ces sermons est en entier désaccord avec celle des sermons certains. Le même critère exclut le *Wilmart* 1 déjà condamné par dom Morin. Quant aux autres sermons publiés par dom Wilmart, l'A. estime que les objections élevées contre l'authenticité par M. Kunzelmann (*Bull.* II. 352) ne sont pas pertinentes.

Nous n'en sommes encore qu'à l'Introduction. L'étude lexicographique groupe un grand nombre de termes augustinien de frappe chrétienne, répartis en plusieurs séries : 1. les mots employés exclusivement par les écrivains chrétiens ou par le seul S. Augustin ; parmi ces mots ceux qui servent à désigner des entités spécifiquement chrétiennes occupent naturellement le premier rang, 2. les mots qu'on ne trouve communément en usage que chez les écrivains chrétiens.

L'utilité d'un répertoire de cette sorte saute aux yeux, bien qu'il n'ait pas pour but de signaler tous les passages des sermons où on lit les mots susdits. On est cependant surpris de ne pas trouver de notice sur *humiliare-humilare*.

Deux autres fascicules doivent suivre, consacrés à la sémantique et à la syntaxe des sermons. Ils seront attendus avec impatience, tant cette première étude donne de satisfaction.

542. C. LAMBOT, O. S. B. *Sermon inédit de S. Augustin sur la prière.* — Rev. bénéd., 45, 1933, p. 97-107.

Homélie conservée dans le ms. de Vienne Nat.-Bibl. 994 provenant de Salzbourg.

543. M. COMEAU. *Les prédications pascales de saint Augustin.* — Rech. sc. relig., 23, 1933, p. 257-282.

« Ces sermons forment, par le choix des sujets, un groupe facile à isoler de la masse des œuvres oratoires du grand prédicateur. Il est aisé de les étudier à part et de déterminer quelle contribution ils apportent à la connaissance de la pensée et de la vie du docteur d'Hippone. » C'est tout l'objet de cet article.

544. A. C. VEGA, O. S. A. *La Regla de san Agustin.* — Escorial, 1933, 8°, 66 p.

L'A. résume les récents travaux, tout en émettant çà et là ses vues à ce sujet. Il tient notamment pour très probable que l'évêque d'Hippone est l'auteur de l'adaptation de la lettre 211. Ce n'est pas lui faire grand honneur.

Je m'étonne qu'ayant pris connaissance de l'article de D. De Bruyne (*Bull.* II, 318), le R. P. V. semble ignorer totalement l'édition de la Règle qui y figure. Il donne lui-même un nouveau texte, où la préférence est fréquemment donnée aux leçons de l'épître et aux manuscrits espagnols, lesquels appartiennent à la famille du ms. de Munich. En conséquence, la nouvelle édition ne diffère pas beaucoup de celle de Schroeder (*Bull.* I, 614). Le R. P. a été mal inspiré de détacher de la Règle le *De ordine monasterii*. Il est vrai que dans la tradition wisigothique on ne trouve que la Règle ; encore aurait-il fallu démontrer que cette tradition est originale.

Le seul intérêt de cette publication est de faire connaître quelques manuscrits espagnols. Un inventaire complet serait désirable. Espérons que le R. P. V. nous le donnera un jour.

545. A. D'ALÈS. *Priscillien*. — Rech. Sc. rel., 23, 1933, p. 5-44, 129-175.

De cette étude, nous ne trouvons à retenir d'original pour l'histoire littéraire que les vues du R. P. d'A. sur le *De fide* de Bachiarus. Dans un article très remarqué, paru en 1928 (cfr *Bull.* I, 726), le P. J. Duhr a démontré de façon péremptoire que le mystérieux personnage avait été accusé de priscillianisme. Là-dessus, le P. d'Alès est pleinement d'accord avec son confrère.

Il en va autrement quant aux relations de Bachiarus avec S. Jérôme et quant à la question de date. Le P. d'A. trouve bien fragile, quoique fort ingénieuse, l'interprétation donnée par le P. Duhr de la *Spina Dagonis*, tendant à voir dans S. Jérôme le destinataire de la *Fides*. Il n'admet pas davantage que l'Apologie de Rufin dépende de Bachiarus. Les coïncidences manifestes entre les deux écrits s'expliqueraient par l'identité de formulaire auquel tant Rufin que Bachiarus auraient eu à répondre. La date du *De Fide* serait aux environs de l'an 400, plutôt en deçà.

« L'hypothèse d'un document émanant de la chancellerie pontificale et communiqué successivement aux deux intéressés pour provoquer une réponse » paraît bien gratuite. La dépendance directe entre Bachiarus et Rufin est en effet évidente. Quant à faire de Rufin l'emprunteur, cela ne va évidemment pas sans difficultés (*Bull.* I, 726). Le plus sûr est, après reconnaissance d'une accusation de priscillianisme contre Bachiarus, de s'en tenir pour la date à l'opinion traditionnelle.

546. J. MADDOZ. *El testimonio de Gennadio sobre s. Vincente de Lerins*. — Estudios eclesiasticos, II, 1932, p. 484-502.

La raison que fournit Gennade de l'omission de la deuxième partie du *Commo-nitorium* n'est pas recevable. Vincent n'a pas édité lui-même son ouvrage. Comme il y donnait un résumé de la seconde partie, laquelle consistait surtout en documents relatifs au concile d'Ephèse, les éditeurs les auront laissé tomber. Ces re-

marques sont faites au cours d'une excellente notice littéraire sur Vincent de Lérins.

547. A. FEDER, S. I. *Die Entstehung und Veröffentlichung des gennadianischen Schriftstellerkatalogs.* — Scholastik, 8, 1933, p. 217-232.

548. A. FEDER, S. I. *Zusätze des gennadianischen Schriftstellerkatalogs.* — Scholastik, 8, 1933, p. 380-399.

Ces études, les dernières du regretté P. Feder, ajoutent d'utiles précisions aux résultats obtenus par F. Diekamp (1898). D'abord la question de date. Il faut distinguer deux parties dans le catalogue : les chapitres 1-83, déjà composés en 467-468 ; les notices suivantes, non antérieures aux années 475-476, Gennade en aurait donné une édition globale vers 477-478.

L'authenticité des notices 95 (Gelase), 101 (Gennade) est très discutée. Le P. F. l'aurait admise, si la tradition manuscrite était unanime. Il en va de même pour les notices 96 à 99, ajoutées par un même auteur entre les années 484-505. En plus de nombreuses interpolations, on doit considérer comme adventices des chapitres 30 (Jean Chrysostome), 87 (Césaire d'Arles), 100 (Honoratus de Marseille) et le prologue, consacré à S. Jérôme.

549. G. MORIN, O. S. B. *Une fête romaine éphémère du Ve siècle : l'anniversaire de la prise de Rome par Alaric.* — Histor. Jahrb., 53, 1933, p. 45-50.

On s'est souvent demandé, sans trouver de solution certaine, à quel événement se rapportait le sermon 84 (*alias* 81) de S. Léon. Une rubrique du ms. B. 2-2 de Dublin *Trin. Coll.* permet à D. M. d'avancer qu'il s'agit de la délivrance de Rome en 410.

550. E. PERELS. *Zwei Brieffragmente Papst Felix III (483-492).* — Zeitschr. f. Kircheng., 52, 1933, p. 162-163.

Ces courts fragments, relatifs au schisme acacien, sont conservés dans des lettres de Nicolas I.

551. B. CAPELLE, O. S. B. *Les « Tractatus de baptismo » attribués à saint Maxime de Turin.* — Rev. bénéd., 45, 1933, p. 108-118.

Il faut renoncer une bonne fois à voir dans ces *Tractatus* l'œuvre de l'évêque de Turin : on n'y reconnaît pas du tout son style. Dans une récente étude sur la discipline des scrutins, M. Dondeyne a observé des rapports littéraires certains entre le premier *Tractatus* et la célèbre lettre de Jean Diacre écrite vers 500. Or, c'est cette lettre qui a été mise à contribution. Comme le ms. de Vérone des *Tractatus* date des premières années du VII^e siècle, on ne se trompera pas en assignant les sermons au milieu du VI^e siècle. Quant au lieu d'origine, il faut

le chercher dans la Haute-Italie où étaient encore en vigueur, à cette époque, certains rites auxquels l'auteur des *Tractatus* fait allusion.

- 552.** G. MORIN, O. S. B. *Le Commentaire homilétique de S. Césaire sur l'Apocalypse*. — Rev. bénéd., 45, 1933, p. 43-61.

Les mauristes ont relegué à l'appendice du tome 3 de leur édition de saint Augustin l'*Expositio in Apocalypsim* qui fait l'objet de cet article. En dépit de son aspect étrange et déroutant, l'écrit en question a été reconnu par les meilleurs juges comme très précieux à cause des sources anciennes utilisées, notamment Tyconius et Victorin de Pettau. A cet intérêt s'ajoute maintenant celui de savoir, sans aucun doute possible, que S. Césaire d'Arles est l'auteur de ces homélies, ou plus exactement, de ces matériaux recueillis en vue de la prédication.

Les manuscrits sont relativement nombreux. Le seul complet et le plus ancien est celui de Chartres 1 C 3. de la fin du VIII^e siècle. On lui doit notamment la conservation du début original.

D. Morin clôt son article par une liste des textes de l'Apocalypse destinée à améliorer et compléter celle de Souter.

- 553.** BENEDICTI *Regula Monachorum*, hrsg. v. J. KUCKHOFF. Text u. Kommentar. (Aschendorffs klass.-Ausg.). — Münster, Aschendorff, 1931, 2 fasc., 72-42 p. RM. 0,63 ; 0,58.

L'éditeur estime avec raison qu'entre tous les documents du bas-latin, la Règle bénédictine est des plus suggestifs. A bien des égards c'est une excellente initiative d'en mettre le texte entre les mains des étudiants. Il n'est autre, ici, que celui du ms. de S. Gall, avec orthographe modernisée. Le commentaire s'attache surtout à expliquer les formes grammaticales.

- 554.** B. NISTERS. *Die Collectio Palatina*. — Theol. Quartalschr., 113, 1932, p. 119-137.

Le récent éditeur de la *Collectio Palatina*, E. Schwartz, en rattache la formation à la campagne anti-origéniste sous Justinien. M. N. trouve au contraire qu'elle a été faite, entre 500 et 519 par un théologien scythe inclinant plus vers le monophysisme que vers l'orthodoxie chalcédonienne. La Collection devait servir d'instrument de conciliation, dans le sens de l'Hénétique.

- 555.** K. MOHLBERG, O. S. B. *Maximianus von Ravenna (546-567) und die orientalische Quelle des Martyrologium hieronymianum*. — Oriens christ., 70, 1932, 147-152.

Le *Liber Pontificalis* de Ravenne dit de l'évêque Maximianus : « edidit... missales per totum circulum anni et sanctorum omnium. Cotidianis namque et quadragesimalibus temporibus vel quicquid ad ecclesiae ritum pertinet omnia ibi sine dubio invenietis ». C'en est assez pour que dom M. pense à lui attribuer

une part considérable dans la rédaction du M. H. ; c'est lui qui, notamment, aurait mis en œuvre les sources orientales. Il est douteux que cette opinion trouve du crédit.

556. M. MUELLER. *Zur Frage nach der Echtheit und Abfassungszeit des Responsum b. Gregorii ad Augustinum episcopum.* — Theol. Quartalschrift, 113, 1932, p. 94-118.

Le célèbre rescrit de S. Grégoire à S. Augustin (MGH. *ep.* II, p. 331-343) n'est décidément pas authentique. Il semble avoir été fabriqué en Angleterre peu avant 731 en vue de combattre certaines pratiques rigoristes, d'inspiration orientale, introduites par Théodore.

557. P. G. THÉRY. *Études dionysiennes. I. Hilduin, traducteur de Denys.* — Paris, G. Vrin, 1932, 8°, 184 p.

Le P. Théry a le mérite d'avoir démontré de façon lumineuse qu'Hilduin de Saint-Denys a, le premier, traduit en latin les écrits de l'Aréopagite. Il a eu en outre l'heureuse fortune de retrouver cette traduction dans trois manuscrits. Il s'est déjà expliqué à ce sujet dans des publications antérieures (*Bull.* I, 530, 531). La même matière, reprise avec toute l'ampleur désirable, remplit la moitié de ce premier volume des « Études dionysiennes ».

Hilduin a effectué sa version sur le manuscrit apporté en France en 827. Si l'on admet, à la suite de M. Omont, que ce ms. n'est autre que le 437 de la B. N. de Paris, on dispose d'une base solide pour juger de certaines particularités de la traduction d'Hilduin et des relations qu'offre avec elle la traduction de Scot Érigène élaborée sur le même manuscrit. Plusieurs indices font croire que la version s'est faite en collaboration d'un lecteur, d'un interprète oral et d'un copiste.

Le second volume des Études sera une édition de la version d'Hilduin ; le troisième retracera l'histoire de l'aréopagitisme au IX^e siècle.

558. G. THÉRY. *Scot Érigène, traducteur de Denys.* — Bulletin du Cange, 6, 1931, p. 185-275.

C'est principalement par sa traduction du Pseudo-Denys que Jean Scot Érigène a exercé de l'influence. Cette traduction pose encore bien des problèmes. L'un d'eux, celui du rapport à l'original grec, retient de préférence l'attention du P. Théry. Après quelques données historiques sur Érigène, l'auteur cherche à préciser de quels instruments celui-ci a pu se servir pour effectuer sa version : enquête fort délicate à faire et dont les résultats nous paraissent en vérité peu sûrs. Puis le P. Th. trace un tableau succinct mais fort intéressant de l'hellénisme érigénien : d'abord quelques généralités — les pages sur la culture hellénique en Occident et en Irlande sont assez élémentaires ; — ensuite les caractères syntaxiques et morphologiques de la *Versio Dionysii* ; enfin, en guise de résumé, un petit glossaire des principaux termes dionysiens, accompagnés des diverses

traductions de Jean Scot, ainsi que des traductions correspondantes d'Hilduin et quelquefois de Sarrazin. Si l'on tient compte des conditions défectueuses du manuscrit grec utilisé par Érigène, on peut dire que la traduction est généralement obscure, en raison surtout de sa littéralité ; que le traducteur confond trop souvent les verbes et les substantifs et même les cas qui, graphiquement ou auditivement, se ressemblent ; que Jean Scot n'est pas assez constant dans la traduction des mêmes termes, notamment des termes techniques.

L'étude minutieuse de l'hellénisme de Scot ne sera possible que lorsque aura paru l'édition critique de l'œuvre érigénienne. L'étude de P. Th. aura besoin, sans doute, de quelques retouches et compléments ; mais, à notre avis, ses principales conclusions subsisteront.

D. M. CAPPUYNS.

559. I. M. HANSSENS, S. I. *De Flori Lugdunensis « opusculis contra Amalarium »*. — Ephem. liturg., 7, 1933, p. 15-31.

Il s'agit des trois écrits qui figurent dans la *P. L.*, t. 119, col. 71-96. Le R. P. combat les vues émises par R. Mönchmeier et A. Werminghoff sur les circonstances de composition, pour en revenir, avec des raisons nouvelles, à l'opinion des premiers éditeurs : I et II se rapportent au concile de Quiersy de 838 et III au synode de Thionville de 835.

560. G. LAEHR. *Ein karolingischer Konzilsbrief und der Fürstenspiegel Hincmars von Reims*. — Neues Archiv, 50, 1933, p. 106-134.

Hincmar semble avoir utilisé pour son *De regis persona* (*P. L.* 125, 833-856) une lettre conciliaire de l'époque de Louis-le-Pieux. Cette lettre figure au milieu d'écrits de Jonas d'Orléans, mais sans être de celui-ci.

561. F. S. SCHMITT, O. S. B. *Zur Chronologie der Werke des hl. Anselm von Canterbury*. — Rev. bénéd., 44, 1932, p. 322-323.

S'aidant de la *Vita* (pour la période de Cantorbéry), des mss. Bodley 271 et Rawlinson A 392, enfin de la correspondance, l'A. passe en revue la chronologie des œuvres de S. Anselme. Le résultat est une table de dates notablement différente de celle qui prévalait jusqu'ici.

562. A. MOLLARD. *Interprétation d'un passage du « De vita sua » de Guibert de Nogent et correction d'une expression fautive*. — Moyen âge, 42, 1932, p. 32-36.

L'A. propose de lire, ch. 5, *a communibus ludis* au lieu de *a. c. lupis*.

563. P. RUF et M. GRABMANN. *Ein neuaufgefundenes Bruchstück der Apologia Abaelards*. — Sitzungsber. Bayer. Akad. Wiss. Philos.-histor. Kl., 1930, 5.

Le ms. Clm 28363, fin du XII^e siècle, d'origine française, restitue un long passage de l'Apologie qui n'était connue jusqu'ici que par quelques citations.